



4. 6. 181

4. 6. 181

XXIV

OSSAT

47121

Ex Legato & Equitis
 Antonii Francisci
 de Harms







Heio Ossatus *adest, obscurus*
origine, clarus *ingenio, illustris*
purpura *apostolica.*

LETRES DU CARDINAL D'OSSAT,

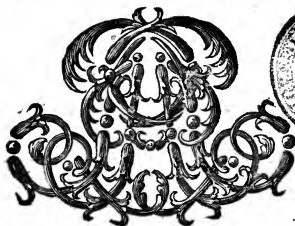
Avec des Notes Historiques & Politiques

De Mr. AMELOT DE LA HOUSSAIE.

Nouvelle Edition corrigée sur le Manuscrit original, considérablement augmentée & enrichie de nouvelles Notes de Mr. AMELOT DE LA HOUSSAIE, qui ne se trouvent point dans la dernière Edition de Paris de 1697.

Divisée en cinq Tomes.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE HUMBERT.
M.DCCVIII.





AVERTISSEMENT

Sur cette dernière Edition.



L n'est pas besoin de faire ici l'éloge des Lettres du *Cardinal d'Offat*. Tout le monde fait qu'on y trouve les intrigues de la Cour de Rome de son tems découvertes avec beaucoup de pénétration ; & une prudence peu commune , dans les négociations, dont cet habile homme étoit chargé de la part du Roi , en cette Cour. On fait encore que le stile naïf , droit , & sincere , avec lequel elles sont écrites , fait qu'on les lit aujourd'hui , avec autant de plaisir , que si elles étoient écrites en stile moderne &

42

de

A V E R T I S S E M E N T.

de la maniere la plus polie. Il n'est pas nécessaire non plus que l'on louë ici feu Mr. *Amelot de la Houssaie*, mort un peu après avoir achevé d'augmenter ses remarques. Ses traductions de l'Histoire du Concile de Trente de *Fra Paolo*, de *Tacite*, de *Gratian* & d'autres Auteurs, avec les remarques historiques & politiques, qu'il y a ajoutées, ont bien fait voir qu'il étoit très-instruit dans l'Histoire ancienne & moderne, & qu'il savoit tout ce que la Politique des tems éloignez, & celle du nôtre ont de plus fin. On l'a pu encore remarquer, dans sa premiere Edition des Lettres du *Cardinal d'Offat*, qui a été si bien reçue du Public, que l'on a sujet de croire que celle-ci le fera encore mieux.

L'Auteur qui s'apliquoit perpetuellement à l'étude de l'Histoire, & de la Politique, a augmenté ses notes pour le moins d'une cinquieme partie; qui consiste en faits remarquables, en réflexions judicieuses,

A V E R T I S S E M E N T.

ses, & en citations de bons Auteurs, Italiens, François & Espagnols, pour éclaircir, ou pour confirmer ce qu'il avoit dit auparavant, ou même pour faire remarquer au Lecteur quelque chose, dont il n'avoit rien dit, dans l'Edition précédente. On le verra facilement, en comparant les deux Editions, & comme j'ai la copie sur laquelle celle-ci a été faite, j'en parle avec une entière certitude. On a eu soin de faire en sorte que celle-ci fût très-correcte, & comme la main de Mr. *Amelot de la Houssaie* est très-nette & très-facile à lire, on espere que les Lecteurs auront sujet d'être contents à cet égard.

Outre cela l'Auteur avoit embelli cette Edition d'une vie du *Cardinal d'Offat*, qu'il auroit augmentée, s'il avoit vécu plus long-tems. Ainsi il y a de quoi lui favoir gré, & de cette vie & de l'augmentation de ses Remarques, qui est pleine de bon sens, d'excellentes maximes de Politique & de bons mots, que l'on lira avec

AVERTISSEMENT.

plaisir. Je pourrois en marquer ici quelques endroits , mais cet Avertissement deviendrait trop long , à moins que je ne voulusse omettre la plus grande partie. J'ai cru qu'il valloit mieux que je me tusse entièrement là-dessus , que de m'y arrêter trop peu , ou que de m'étendre plus qu'il n'est permis de le faire dans un Avertissement.



AVER-

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR
DES

REMARQUES.

CETTE Edition des Letres du Cardinal d'Offat est si différente de toutes les autres, que personne, à mon avis, ne fera difficulté de convenir, que la dernière est véritablement la première; puisqu'elle est la plus ample, la plus entière, & la plus fidele, comme aiant été revue & corrigée sur le Manuscrit original, que j'ai eü quatre mois entre les mains par la grace de Monsieur l'Abbé de Louvois: jeune seigneur, qui tient aujourdui dans la République des Letres un rang pareil à celui, que son ayeul & son père ont tenu dans

A V E R T I S S E M E N T

le Ministère. Et ce n'est pas seulement par un plus grand nombre de pièces, que la présente Edition est plus ample; elle l'est encore par la restitution de quantité d'articles & de faits historiques, qui avoient été retranchez dans la plupart des Letres mêmes. L'Avis au Lecteur, qui est à la teste de celle de l'année 1627. in 8°. semble dire que l'on y avoit rempli ce vuide : Il faut avouer, dit-on, que la trop grande circonspection de celui, qui a le premier publié ces letres, ne peut s'excuser. Car pour n'ofenser quelques personnes, il a retranché à escient de grandes pièces, voire même des letres entières, & partant a rendu cet ouvrage entièrement mutilé & imparfait. Ce qui ne peut être approuvé, que par ceux qui voudroient tout-à-fait étoufer la vérité, & ensevelir dans les tenebres ce qui donne, à leur desavantage, de la lumière à ceux, qui ont en main le gouvernement
des

DE L'AUTEUR &c.

des affaires publiques. *Cependant, cete Edition de 1627. est encore tres-défectueuse, & tres-mal en ordre, comme le verront à l'œil ceux qui voudront se donner la peine de la conférer avec la nôtre.*

Je ne metrai point mes Notes en ligne de compte : J'en laisse le jugement aux Lecteurs équitables, qui peutêtre n'en seront pas moins contens, que de celles de mon Tacite. Il suffit de dire, que l'on y en trouvera beaucoup, qui pourront servir de supplément à l'histoire du regne des Rois Henri III. & Henri IV.

On n'a rien changé au langage, & ceux qui ont dit le contraire parmi le monde, sont ceux mêmes qui vouloient qu'on le changeât ; & qui fâchez qu'on n'ait pas suivi leur avis, ont semé malignement ce bruit, pour décrediter cete Edition auprès de ceux qu'ils savent être les admirateurs du Car-

A V E R T I S S E M E N T

*dinal d'Ossat, comme sont particulièrement tous les Gens-d'Etat. Et je me suis d'autant plus roidi contre ce mauvais conseil, qu'il m'a toujours semblé, que ce seroit défigurer le stile nerveux d'un personnage, qui étoit né pour la négociation, & dont la diétion est toute consacrée à l'usage du Cabinet; que de le faire parler autrement qu'il n'a parlé & qu'il n'a écrit. Outre qu'on n'auroit pas eû pour mon langage le même respect, que l'on a pour celui de ce grand Cardinal. Temoin ce que M. Despreaux a dit d'un Académicien de l'Academie Françoisé, qui avoit remanié quelques Vies de Plutarque traduites en François par Amyot. Temoin encore le refus, que je sai que plusieurs des plus habiles Libraires de Paris firent, il y a douze ans, d'imprimer les Memoires de Comines, qu'une Dame de bon esprit avoit mis en meilleur François. Tant
il*

DE L'AUTEUR &c.

il est vrai, que le monde est invinciblement persuadé, qu'il y a des livres, auxquels on ne peut retoucher sans les gâter; & qui ressemblent à ces Beutez naturelles, qui ne brillent jamais davantage que dans leur negligé. Verbum non amplius addam.



CATALOGUE

DES

PIECES NOUVELLES,

*Qui se trouvent dans l'Edition de Paris
de 1697. & qui n'avoient point encore
été imprimées.*

1. **L**A Vie du Cardinal d'Osât , contenant un abrégé de toutes ses negociations , outre plusieurs autres particularitez curieuses.
2. Dix lettres écrites par Monsieur d'Osât , alors secretaire du Cardinal d'Este , au Roi Henri III. & à la Reine , sa mère , en l'année 1584.
3. Vingt-quatre lettres du même écrites à la Reine Louïse , Douairiere de France , depuis l'an 1590. jusques à l'an 1600. inclusivement.
4. Un Memoire dressé par Monsieur d'Osât , pour montrer , que le Roi Henri III. n'étoit point mort excommunié. *Il est après la lettre du 7. d'Août 1590.*
5. Un Memoire envoyé par la Reine Louïse à Monsieur d'Osât , son Agent à Rome , pour y poursuivre la celebration des obseques du Roi , son époux. *Il est après la lettre du 3. de Septembre 1590.*
6. Un Bref du Pape Gregoire XIV. écrit à cette Reine sur ce sujet. *Voyez la lettre du 17. de Mai 1591.*

7. Un

CATAL. DES PIECES NOUVELLES.

7. Un Bref du Pape Clément VIII. à la même Reine , & sur le même sujet. *Il est entre la 18. & la 19. lettres des 24.*
8. La premiere lettre écrite par Henri IV. à Monsieur d'Offat. I. page 240.
- {

9. Lettre écrite par le même à Clement VIII. après sa conversion. I. 248. &

10. L'Instruction donnée au sieur de la Clieulle, porteur de cete lettre. I. 251.
11. La Requête présentée par Messieurs du Peron & d'Offat au Pape Clément VIII. pour obtenir l'absolution d'Henri IV. I. 462, 463, & 464. *communiquée par M. Bathelier des Marais.*
12. Une lettre de Monsieur d'Offat , alors Evêque de Rennes, au Connétable de Montmorency. II. 344.
13. Une lettre du Roi à M. l'Evêque de Rennes touchant un Edit fait par Henri III. son predecesseur , en faveur des Huguenots. II. 439. & 440.
14. L'Instruction envoyée au même, pour aller traiter avec le Grand-Duc de Toscane de la restitution des Isles d'If & de Pomegues. III. 43. & *suivantes.*
15. La lettre du Cardinal d'Offat c c l v i. de cete Edition n'est point dans toutes les autres.
16. Lettre du Roi au Cardinal d'Offat , contenant ce que le Cardinal Légat Aldobrandin avoit négocié en France. V. P. 20. & *suivantes.*
17. Lettre du Roi au même sur la Paix de Savoie. V. Q. 35. & *suivantes.*
18. Lettre du Roi au même sur la naissance du Daupin. V. Q. 44.

CAT. DES PIECES NOUVELLES.

19. Réponse du Roi à une lettre du Cardinal d'Ossat sur la succession d'Angleterre. V. R.
20. Lettre de M. de Villeroy au même Cardinal. *ibid.*
21. Ecrit présenté au Pape & aux Cardinaux par le Cardinal d'Ossat, pour obtenir la dispense de mariage du Duc & de la Duchesse de Bar. V. 134. *qui ne se trouve pas dans l'Edition de Paris de 1697.*



V I E 7

D U

CARDINAL D'OSSAT.

Par Mr. AMELOT DE LA HOUSSAIE.

D'OSSAT. **A**RNAULD d'Ossat naquit le 23. d'Août de l'année 1536. en laquelle étoit né aussi six mois auparavant Hippolite Aldobrandin ¹, qui fut depuis Pape sous le nom de Clement VIII. sur quoi l'on peut dire, sans rien affecter, que d'Ossat étoit né pour negocier, un jour, avec Aldobrandin, la plus grande affaire que le Saint Siege eût eüe depuis plusieurs centaines d'années ²; & Aldobrandin, pour le récompenser de ses travaux & de ses services.

Son pere étoit si peu de chose, que l'on n'a point encore peu savoir au vrai ce qu'il étoit: & c'est cete obscurité qui a fait dire à quelques-uns, que nôtre Arnauld étoit fils-naturel du Seigneur de Cassagnabere: village au Diocèse d'Auch, où il avoit pris naissance. D'autres ont dit, que son pere fesoit le métier d'Opérateur; profession basse & rarement heureuse, à cause du grand nombre de ceux qui s'en mêlent; & du nombre infini de ceux qui s'en plai-

¹ Né le 24. de Fevr. 1536. selon la Relation de Jean Delin, Ambassadeur de Venise à Rome sous son Pontificat.

² Ce sont les propres termes dont Clement VIII. usa en proposant l'affaire de l'absolution d'Henri IV. dans une Congregation générale des Cardinaux. Voyez la lettre de Monsieur d'Ossat du 30. d'Aoust 1595.

§ VIE DU CARD. D'OSSAT.

plaignent. Mais dans tout le Diocèse d'Auch, on tient pour certain, qu'il étoit fils d'un Maréchal ferrant, comme l'ont dit les Seigneurs de Castelnau-Magnoac au savant Mr. Baluze, de qui je tiens cete particularité. Quoi qu'il en soit, le pere d'Arnauld mourut si pauvre, qu'il ne laissa pas seulement de
ORFÈ- **LIN.** quoy payer son enterrement³ : heureux d'ailleurs d'avoir mis au monde un tel fils, dont la gloire future devoit lui tenir lieu d'un monument plus durable que tous les tombeaux de marbre & d'airain. Arnauld avoit alors neuf ans, & ne savoit où donner de la tête, se trouvant sans parens, sans biens, sans amis, & sans autre connoissance que celle de sa misere, qui, selon toutes les aparences, ne lui permettoit pas de pouvoir jamais esperer une meilleure fortune. Mais comme Dieu l'avoit fait naître avec un bon naturel, & avec un bon entendement, un gentilhomme du même Diocèse, appellé Thomas de Marca, le prit en affection, & le mit auprès du jeune Seigneur de Castelnau de Magnoac⁴, son neveu & son pupille, pour faire
ETU- leurs études ensemble, afin que par
DIANT. une guerre d'émulation & d'honneur ce fût à qui surpasseroit son compagnon. Ces deux orfelins, si inégaux en biens, ne le furent pas moins en esprit : le pauvre (comme il arive d'ordinaire en fait d'études) avança beaucoup plus que le riche ; & la différence fut de ce côté-là si grande entr'eux, que trois ou quatre ans après Arnauld fut en état de

³ Au commencement de l'Oraison funebre, du Cardinal d'Osse.

⁴ Jean de Marca originaire de Bearn.

PRECEP- de servir de précepteur à son jeune
TEUR. maître.

Ils vinrent tous deux à Paris en l'année 1559. au mois de Mai , & le tuteur édifié de la sage conduite du précepteur , lui envoya deux autres neveux , cousins-germains du premier , lesquels demeurèrent sous sa discipline jusqu'au mois de Mai de 1562. qu'ils retournerent en Gascogne , pleins d'estime & de reconnaissance pour un si bon maître.

Ce fut en cetemps-là que d'Ossat alla à Bourges , pour entendre le celebre Cujas , qui y enseignoit le Droit , avec un si grand concours d'Auditeurs de toutes les nations de l'Europe , que Bourges sembloit être alors à la France ce qu'Athenes étoit autrefois à la Grece.

Au retour de Bourges , où il avoit pris ses licences , il se fit recevoir Avocat au **AVOCAT.** Parlement de Paris , & se mit à suivre le Barreau , dans l'esperance d'y trouver quelque honnête établissement par l'assiduité de son travail. Il est dit dans son Oraison funebre , qu'il exerça long-temps cete profession ; mais on ne voit pas qu'il en eût tiré d'autre avantage , que celui de s'y être fait connoître à quelques personnes de qualité , qui florissoient pour lors dans la Robe.

En 1564. il fit imprimer une petite dissertation , intitulée *Expositio Arnaldi Ossati in disputationem Jacobi Carpentarii de Methodo* ; qui est une defense de la Dialectique de Pierre de la Ramée contre Jâques Charpentier Docteur en Medecine. Ce petit ouvrage critique lui fit d'autant plus d'honneur , qu'il en fit beaucoup à La Ramée , qui avoit été son maître en Philosophie au College de Puelle ;
 &

& qu'en donnant au public ce premier échantillon de son esprit , il satisfait encore pleinement au devoir de la reconnoissance , qui est la marque la plus certaine d'un bon cœur. Charpentier répondit à d'Ossat , mais ce fut par injures , comme font ordinairement ceux qui n'ont rien de meilleur à dire. Il le traite de *Magistellus trium literarum* , ou , selon nôtre mot vulgaire , de sot en trois lettres : il lui reproche sa première condition de precepteur , & je ne sais quoi qu'il ne veut pas dire encore : pour faire penser de son adversaire le mal qu'il n'osoit en dire , & qu'il n'en pensoit pas lui-même. Aussi Mr. Baluze n'a-t-il pas manqué de relever cete impudente modération. *Pour moi*, dit-il, *je n'entens pas ce que Charpentier veut dire en parlant ainsi d'un homme tres-sage & tres-savant, de qui il n'a jamais (que je sache) couru aucun mauvais bruit.* Quant à sa préceptorerie , tant s'en faut qu'elle puisse lui être reprochée , comme un deshonneur ; qu'au contraire il s'en est glorifié lui-même , comme d'un emploi , où il avoit rempli tous les devoirs d'un homme de bien : *Vous assurant , Monsieur* , (dit-il dans sa réponse aux remerciemens du tuteur) *que la conscience ne me remordra jamais à faute d'y avoir fait tout ce que j'ai seû & peu.* Et ce n'a point été seulement dans l'obscurité de sa fortune , qu'il s'est fait honneur d'avoir élevé ces trois gentilshommes ; car il le fit encore après être devenu Cardinal : témoin le portrait , qu'il leur envoya en Gascogne , peu de temps après sa promotion , pour marque du souvenir , qu'il conservoit d'avoir été leur domestique. Exemple de modestie & de gratitude comparable aux plus beaux , qui soient dans l'Histoire ancienne & mo-

moderne. Mais retournons au Barreau, où nous avons laissé Monsieur d'Ossat, qui faisoit alors son compte d'y passer le reste de ses jours, si Dieu qui le destinoit aux plus grands emplois, pour récompense de la fidélité qu'il avoit apportée dans les petits, n'eût inspiré au Seigneur Paul de Foix, que le Roi Henri III. envoyoit

SECRETAIRE
D'UN
AMBASSADEUR.

à Rome, la pensée d'y mener pour secrétaire Monsieur d'Ossat, dont il estimoit la probité & la science, & qui avoit déjà fait ce voyage avec lui au commencement de

l'année 1574.¹ Il alla donc en 1580. à Rome avec Monsieur de Foix, Conseiller-Clerc au Parlement de Paris, & Abbé d'Aurillac en Auvergne, qui fut depuis honoré du titre & de la charge d'Ambassadeur Ordinaire, ainsi qu'il le marque dans sa lettre au Roi du 15. de Mai 1581. & pourvu de l'Archevêché de Toulouse par le Pape Gregoire XIII. en 1582.

Quant aux dépêches de ce Prélat, qui furent imprimées en 1628. il importe de rapporter ici ce qui en est dit dans l'Avis au lecteur, étant chose qui fait partie de la Vie de Monsieur d'Ossat. *Ces lettres, dit-on, sont celles du Maître de Monsieur d'Ossat, aussi graves & aussi utiles que les siennes. Le stile des unes & des autres est si semblable, que les plus clairvoyans n'y sau-*

¹ Cete particularité est tirée de la lettre 329. de cete Edition, où Monsieur d'Ossat parle de ce premier voyage. Il semble même, que depuis cete année-là il fut toujours ou le domestique de Monsieur de Foix, ou du moins le compagnon de ses autres voyages en province; comme en peut servir de preuve le commencement & la date de sa lettre à M. de la Barriere, Abbé de Feuillassans, qui est à la fin de ce discours historique.

sauroient remarquer aucune difference. Ce qui a fait croire à plusieurs personnes de bon jugement, que Monsieur de Foix n'y avoit fourni que l'étoffe, à laquelle, puis après, Monsieur d'Ossat, son secrétaire avoit donné toute la façon. Et je me rends d'autant plus volontiers à cete opinion, que je trouve dans les lettres de Monsieur de Foix, non seulement tous les mots, qui sont familiers à Monsieur d'Ossat, comme *mauvaise satisfaction*, *admonéter*, *ramentevoir*, *éconduire*, *instiguer*, *occurrences*, mis pour, nouvelles; *devot*, pour obéissant; *numereux*, pour nombreux; *scorne & escorne*, pour affront & outrage; *dilation*, *meshui*, *voirement*, *Et si &c.* mais encore les mêmes frases, par exemple, *je ne faudrai d'obéir*; *aigrir les matieres*, *mettre à nonchaloir*, qui est une expression italienne; *n'estimer le Roi ni la France un bouton*; *ne pouvoir mais*; *marcher de bon pied en un affaire*, *entrer en mauvais ménage*, &c. Outre cela j'y vois aussi les mêmes maximes, la même exactitude à faire le détail des audiences, & enfin les mêmes observations du visage, sercin ou refrogné; du geste, & de la contenance. D'où je conclus avec l'Auteur de l'avis cité, que *si Monsieur de Foix a dicté ces lettres*, (ce que j'ai pourtant de la peine à croire;) *son secrétaire a formé les siennes sur cet excellent modele.*

Quoi qu'il en soit, Monsieur de Foix étant
 SECRETAIRE mort à Rome à la fin de l'an 1582.
 D'UN CAR- le Cardinal Louis d'Este, Protec-
 DINAL PRO- teur des affaires de France, offrit
 TECTEUR sa maison à Monsieur d'Ossat, qu'il
 DES AFFAIRES aimoit comme son diocésain; (car
 DE FRANCE. il étoit Archevêque d'Auch) &
 qu'il estimoit comme un homme, qui avoit
 ma-

manié toutes les affaires de cete Ambassade. Et c'est apparemment pour cete raison, que Monsieur de Villeroy le fit employer par Henri III. *incontinent après le decés de Monsieur de Foix*, ainsi qu'il est marqué dans sa lettre du 20. de Fevrier 1596. ⁶ Ce qui me fait juger encore, que c'étoit parce que ce Ministre le croyoit l'auteur de toutes les dépêches de l'Ambassadeur défunt, où il avoit reconnu l'habileté du secretaire. Au restè, ce fut dans la maison du Cardinal d'Este, que Monsieur d'Ossat commença à paroître au grand jour, & à développer les talens qu'il avoit pour la négociation. Ce fut là qu'il eût à souhait toutes les plus belles occasions de se produire auprès des Cardinaux, des Ambassadeurs, & des autres grands Seigneurs, qui residioient à Rome; ce fut là qu'il aprit tous les maneges de cete Cour, & qu'il se rendit capable de les apprendre aux autres, je veux dire aux Ambassadeurs de France, qui y furent de son temps: enfin ce fut là qu'il écrivit à Henri III. les lettres qui sont à la tête de cete Edition, & quantité d'autres, qui se sont perduës par la négligence de ceux qui en ont eü la garde. Il fut quatre ans entiers au service du Cardinal d'Este, savoir, depuis la mort de Monsieur de Foix, dont je viens de parler, jusqu'à celle de ce grand Cardinal, qui mourut le dernier jour de l'an 1586.

Je ne dois pas omettre ici une action de Monsieur d'Ossat, qui montre qu'il étoit digne d'avoir un tel Maître. C'est que le Cardinal lui aiant legué par son testament 4000. écus, & ofert un gros diamant, qui en valoit vint-mille,

pour

⁶ Lettre 47. de cete Edition.

14 VIE DU CARD. D'OSSAT.

pour le garder jusqu'à ce qu'il fût payé de cete somme par ses executeurs testamentaires; il ne voulut jamais accepter ce gage, quoique le Cardinal l'en priât, & le lui commandât tres-inflamment; & qu'il y fût exhorté par ses meilleurs amis; disant qu'il sembleroit qu'il doutât de la bonne foi d'autrui; ou qu'il fut homme à faire negoce des bienfaits & des graces de son Maître⁷. Cependant, il étoit encore alors sans benefices, & n'avoit pour tout bien, qu'une petite charge de Conseiller au Presidial de Melun, qui ne lui raportoit presque rien. Et c'est aussi ce qui doit faire admirer davantage son desintéressement & sa générosité, à laquelle d'ailleurs répondirent assez mal les heritiers du Cardinal, qui ne lui payèrent ces 4000. écus que treize ans après. Encore en parle-t-il dans une de ses lettres, comme d'une tres-grande obligation qu'il leur avoit, disant, que sans ce payement, qui lui vint en la première année de son Cardinalat⁸, il auroit donné du nez à terre.

Le Cardinal de Joyeuse aiant succédé au Cardinal d'Este en la charge de Protecteur, Monsieur d'Ossat continua d'en exercer le secretariat sous lui par le commandement exprés du Roi, comme il le dit expressément dans deux de ses lettres⁹. Ce qui montre qu'il étoit l'homme du Roi dans cet emploi, & non point le secretaire domestique du nouveau Protecteur, qui étant alors âgé seulement de

⁷ Dans son Orai en funebre.

⁸ Lettre 204. de cete Edition.

⁹ L'une écrite à la Reine Louise, Douairiere de France du 17. d'Avril 1591. & l'autre à Monsieur de Villeroy, du 16. de Février 1596.

de 26. à 27. ans, & ne sachant parler italien¹⁰, avoit besoin d'être guidé par un homme d'expérience, & stilé aux affaires, aux manières, & aux ruses du pays, sur tout dans un temps, auquel Henri III. maîtrisé par les Guises, n'avoit pas dans tout le Sacré Collège un seul serviteur & partisan, pour dire une bonne parole, quand elle faisoit besoin¹¹. Mais quoique Monsieur d'Ossat ne fût pas choisi de la main du Cardinal de Joyeuse, il n'en fut pas moins aimé de lui; & comme il en parle, ce Cardinal fut autant son protecteur particulier, que celui des affaires de la Couronne & du Clergé de France en général. *Il me traita toujours, dit-il, avec tout l'honneur possible, & avant qu'il fût six mois, il me donna le Prieuré de Saint Martin du*

*Vieux-Bellesme*¹². D'où j'infère, PRIEUR DE BEL-LESME. que ce benefice, qui est le premier, qu'il ait jamais eû, & qu'il a conservé jusqu'à sa mort, lui fut donné au mois de Janvier ou de Fevrier de l'an 1588. comptant ces cinq ou six mois du jour que le Cardinal de Joyeuse arriva à Rome, qui fut le 20. d'Aoust 1587.¹³ Je sai bien que dans le brevet d'une gratification qui lui fut faite par Henri III. en 1588. il est qualifié Abbé de Notre-Dame de Varennes, qui est une Abbaye de l'Ordre de Citeaux au diocèse de Bourges: mais je ne crois pas qu'il ait jamais possédé cete Abbaye, quoique véritablement il y eût été nommé par Henri III. Car outre que dans la pro-

¹⁰ Lettre du Marquis de Pisany, Ambassadeur à Rome, du 10. de Mars 1587.

¹¹ Lettre du même du 24. de Fevr. 1587.

¹² Lettre du 16. Fevrier 96.

¹³ Lettre du Cardinal de Joyeuse au Roi du 24. d'Aoust 87.

curation qu'il envoya de Rome à Paris, pour recevoir cete gratification, il ne prend point cete qualité, mais seulement celle de Conseiller au Presidial de Melun; il ne la prit point non plus dans la Requête, qu'il presenta au Pape au nom d'Henry IV. comme son Procureur & Député special dans l'affaire de son absolution. Ce qu'il n'auroit pas manqué de faire dans un acte si solennel & de telle importance, s'il eût été pourveu de cete Abbaye, dont il ne dit pas d'ailleurs un seul mot dans ses lettres, au-lieu qu'il parle dans plusieurs de son Prieuré de Bellesme, de son Abbaye de Nant, & de ses autres revenus, & pensions. Outre que dans sa lettre à Monsieur de Villeroy du 7. de Juin 1601. après avoir parlé de ce qu'il avoit reçu de son Evêché de Bayeux, & de l'Abbaye de Nant, il ajoute ces mots: *A quoi vous voyez, Monsieur, comme de deux benefices que j'ai à la nomination du Roy, je n'en ai, &c.* Il ne possédoit donc point l'Abbaye de Varennes. Et ce qui me confirme encore davantage dans cete mienne opinion, qu'il ne l'avoit jamais possédée; c'est qu'il est dit dans son Oraison funebre, qui fut faite par un Jésuite tres-habile, & tres-bien informé des particularitez de sa vie, qu'ayant accepté de bonne foi un benefice considerable, qu'Henry III. lui avoit donné, & qu'y étant né quelque difficulté sur la possession; il s'en démit aussi-tôt; sans vouloir contester avec personne. Et c'est probablement de l'Abbaye de Varennes qu'il est parlé dans cete Oraison: & par conséquent ceux-là se sont trompez eux-mêmes, qui ont écrit, qu'on s'est mépris en disant, que Monsieur d'Ossat étoit Doyen de Varen au diocèse de Rhodéz, ainsi qu'il se qualifie

fitte lui-même dans la Requête dont je viens de parler ¹⁴.

Il est dit encore dans la même Oraison funebre, qu'Henri III. eût envie de l'avoir auprès de sa personne; persuadé qu'il étoit de sa fidélité & de sa prudence; & que pour cet effet il lui dépêcha un courrier avec des lettres, par les-

quelles il lui offroit une charge de Secrétaire-d'Etat; mais que Monsieur d'Ossat, homme naturellement paisible & modéré, la refusa constamment, aimant mieux vivre en repos dans une fortune médiocre, que de vivre en trouble & en danger dans une grande. Scevole de Sainte-Marthe, qui ne l'a pas oublié dans ses *Hommes illustres*, dit aussi, qu'Henri III. voulut le rappeler en France, & le faire Secrétaire-d'Etat; mais il attribue le refus de Monsieur d'Ossat à une autre cause, disant, qu'il refusa ce Secretariat comme une charge incompatible avec le Sacerdoce, dans lequel il étoit engagé. Je ne sais pas, si Monsieur d'Ossat alléguoit véritablement cette raison à Henri III. qui avoit beaucoup d'esprit, & du plus fin; mais s'il le fit, (ce que je ne crois pas;) il ne paya pas ce Prince d'une bonne raison. Et l'autre, que le même Sainte-Marthe ajoute, que dès lors il pensoit à devenir Cardinal; n'est pas meilleure: car il n'y avoit nulle apparence en ce temps-là, qu'il pût jamais parvenir au Chapeau, quoiqu'il en fût déjà digne: & d'ailleurs, sa modestie ne lui permettoit pas de porter si haut ses pensées & ses espérances; ni la modicité de sa fortune, de desirer une dignité, *qui traîne après soi*

¹⁴ Voyez la première note de la lettre 30.

18. VIE DU CARD. D'OSSAT.

soi tant d'atirail & de bagage (ce sont ses propres termes¹⁵) & par laquelle il dit, qu'il avoit toujours craint d'être condamné à une perpétuelle & honteuse pauvreté¹⁶.

Mais si l'on en vouloit savoir mon sentiment, je dirois qu'il refusa la charge de Secrétaire d'Etat pour deux raisons: la première, parceque tout alloit alors si mal en France, que l'autorité du Roi, presque anéantie par la prédomination des Guises, ne s'y pouvoit plus rétablir que par un miracle: de sorte que Monsieur d'Ossat, qui n'avoit point d'habitudes en France, & qui y voioit la guerre civile plus allumée que jamais, ne se crut pas un assez puissant Hercule, pour abattre toutes les têtes de cete Hidre Lorraine, ni par conséquent pour guerir les maux inveterez de sa patrie. L'autre raison est, que la place qu'Henri III. lui vouloit donner, & qui fut donnée à Mr. de Revol, gentilhomme de Daupiné, étoit celle qu'il ôtoit à Mr. de Villeroy. Car des trois charges de Secrétaires d'Etat qu'il eût à remplir alors, celle-là seule convenoit à Monsieur d'Ossat, à cause de la connoissance qu'il avoit des affaires étrangères, & sur tout de celles de la Cour de Rome, dont le Roi avoit plus besoin durant cete guerre Guisarde, que de toutes les autres. Ainsi, Monsieur d'Ossat ne pouvoit accepter la dépouille de son bienfaiteur, & de celui, qui l'avoit fait l'homme du Roy à Rome¹⁷, sans faire banqueroute à la reconnoissance. Voilà donc, à mon avis, la vraie & la principale cause de son

¹⁵ Lettre 204. de cete Edition.

¹⁶ Lettre 278. de cete Edition.

¹⁷ Lettre 47.

son refus, comme aussi de la constante amitié, que Monsieur de Villeroy lui porta toujours, & du soin cordial & paternel, qu'il prit de l'avancer, & de lui procurer le maniement de toutes les plus belles affaires de son temps, depuis qu'Henri IV. l'eût rapellé à la Cour, & remis dans sa charge¹⁸. Au reste, cet événement favorable fait voir évidemment, que Monsieur d'Ossat fut inspiré de Dieu, & conduit de sa main, dans le refus qu'il fit des offres précieuses d'Henri III. & que cete prudente résolution fut son premier coup d'Etat, & duquel on pouvoit dire véritablement, qu'il avoit reculé, pour mieux avancer après. Je pourrois ajouter ici d'autres considérations, pour montrer, que si Monsieur d'Ossat fût venu en France, lors qu'Henri III. l'y apelloit, c'est-à-dire en 1588. non seulement il n'y auroit point trouvé d'établissement solide, ce pauvre Prince étant mort malheureusement l'année d'après; mais qui pis est, il n'auroit jamais peu éviter de partager avec lui la haine du meurtre du Duc & du Cardinal de Guise, & de l'emprisonnement du Cardinal de Bourbon, & de l'Archevêque de Lion: ce qui lui eût fait un nombre infini d'ennemis, & en France, où il seroit demeuré sans appui, & sans protection, après la mort d'Henri III. & à Rome, où la Maison de Guise avoit quantité d'amis & de partisans. Mais j'ai tant de choses à dire de lui, (lesquelles je ne puis omettre) que pour me resserrer dans les bornes d'un discours préliminaire, je suis obligé de retrancher plusieurs autres particularitez de sa vie privée, dont j'ai dit les principales; pour m'en-

tendre davantage sur celles de sa vie publique, qui comprend toutes les négociations qu'il fit depuis l'an 1594. jusqu'en 1604. qu'il mourut.

La premiere fut celle de l'absolution d'Henri IV. où il rencontra mille difficultez, les unes du côté des Espagnols; dont l'Ambassadeur à Rome disoit finement au Pape, que si Sa Sainteté se pouvoit assurer, que le Prince de Bearn (c'est comme il apelloit Henri IV.) fût véritablement catholique, il feroit lui-même d'avis, comme Duc de Sesse, non comme Ministre du Roi d'Espagne, que S. S. lui donnât l'absolution; mais qu'il n'y avoit que trop d'argumens & de preuves évidentes du contraire; & que par conséquent il valoit mieux lui continuer la guerre, que de lui donner l'absolution, par laquelle devenant Roi absolu, il seroit en état de former un Schisme en France, au premier refus que S. S. lui feroit de la permission de répudier sa femme, pour en épouser une autre¹⁹. Les autres difficultez venoient du Pape même, & des Cardinaux, qui ravis qu'il leur fût tombé entre les mains un sujet si haut & si éminent, vouloient en tirer le plus qu'ils pouvoient pour l'affermissement & l'accroissement de leur autorité²⁰. Et dans cete veüe ils prétendoient, que le Roi devoit être réhabilité par eux dans la Royauté, comme aiant été excommunié par Sixte V²¹. & déclaré privé de toutes seigneuries & dignitez, & incapable de succeder à la Couronne de France. Car,

¹⁹ Lettre 9. de cete Edition.

²⁰ Lettre 11. de cete Edition.

²¹ Même lettre.

disoit-on à Monsieur d'Ossat, *puisque'il y a eû une privation faite par le Saint Siege, il y faut donc une réhabilitation; autrement ce seroit nier obliquement l'autorité du Saint Siege, que vôtre Prince, & vous, dites vouloir reconnoître* ²². Et Monsieur d'Ossat mandoit au Roi, que ce point de la réhabilitation étoit le nœud de l'affaire de l'absolution; & que si sa negociation avoit à finir mal, ce seroit par-là ²³, étant l'ordinaire des hommes de ne vouloir presque jamais demordre des prétentions qui leur sont contestées. Quant aux Princes Lorrains, & aux autres Seigneurs de la Ligue, comme ils ne trouvoient pas leur compte à l'absolution du Roi, aussi la traversoient-ils par tous les artifices, & par tous les mensonges imaginables, pour faire durer le prétexte de leur désobéissance, & de la guerre. Les Huguenots mêmes de France, quoique d'ailleurs très affectionnez à Henri IV. qu'ils avoient toujours secouru de leur bourse & de leur épée, ne desiroient point sa réconciliation avec le Pape & le Saint Siege, preferant leur passion particulière à la sûreté de sa personne, & à la pacification du Royaume, qui dépendoient entièrement de cete absolution Romaine. Et tandis que Monsieur d'Ossat employoit tout son esprit & toute sa rétorique à persuader au Pape, & au Sacré Collège, que le Roi étoit sincèrement converti, & très-bon-catholique; les Huguenots fesoient dire par leurs amis secrets, jusque dans le palais du Pape, que l'Eglise Romaine auroit les levres du Roi, & qu'eux auroient son cœur, que son corps assisteroit à la messe, & que son esprit seroit au

Pro

²² Lettre 12. de cette Edition.

²³ Lettre 12.

Prêche ²⁴. Ce qui entretenoit Clément VIII naturellement craintif & soupçonneux, dans une perplexité si grande, qu'entre ce pour & ce contre, il ne savoit à quoi se déterminer. Ce fut à Monsieur d'Ossat à démêler tous ces dedales, à répondre à toutes les objections des uns, & à réfuter toutes les calomnies des autres. Et tout cela étoit fait, &, & qui plus est, le Pape engagé de parole à donner l'absolution à Henri IV. malgré le Roi d'Espagne, la Maison de Lorraine, & la Ligue, avant que Monsieur Du-Perron arrivât à Rome; où il fut attendu long-temps. De sorte que je puis dire, sans lui rien ôter de la gloire, qui lui appartient, qu'il n'eût presque point d'autre part à cete longue & scabreuse ²⁵ négociation, que celle d'en signer les articles, & de parer la fête par la grande & honorable dépense qu'il fit en cete Cour ²⁶: au-lieu que Monsieur d'Ossat avoit travaillé seul à cete affaire plus de sept mois, & distilé tout son esprit à trouver des expédiens & des tempéramens à toutes les dificultez, qui y naissoient de jour en jour; & à contre-miner les ruses des Espagnols & des Guises, qui fesoient peur au Pape. Aussi fut-ce à Monsieur d'Ossat qu'Henri IV. fêût le principal gré de l'expédition de son absolution; & pour ce grand service, qu'il lui donna l'Evêché de Rennes, trois mois après, c'est-à-dire au mois de Janvier de l'année 1596. Le remerciement qu'il en fit au Roi montre, qu'il en étoit digne,

²⁴ Voyez la lettre 90. de cete Edition, où Monsieur d'Ossat dit la même chose, mais en termes différens.

²⁵ Monsieur d'Ossat l'appelle ainsi dans la lettre 11. citée ci-dessus.

²⁶ Lettres 53. & 55. de cete Edition.

digne, non seulement pour les services qu'il venoit de lui rendre ; mais encore comme étant aussi bon ecclesiastique , qu'habile negociateur. Je me propose , dit-il , de faire de tout le cours de ma vie un perpétuel remerciement à Votre Majesté , premierement , en bien usant de vôtre bienfait , & le dressant à ce pourquoi telles dignitez sont instituées , savoir , à la gloire de Dieu , à l'édification de son Eglise , & au salut des ames. (Voilà le devoir spirituel & pastoral des Evêques.) à l'obéissance & fidélité , qui est due à V. M. par ses sujets , à la concorde & charité qu'ils se doivent entr'eux , & au repos & tranquillité de tout le diocèse. Voilà leur devoir temporel & politique. Secondement en employant pour le service de V. M. & de vôtre Etat tous les moyens , qui me reviendront à moi en particulier du bien qu'il vous a plu me faire ²⁷. Voilà enfin leur devoir économique & personel , par lequel ils sont obligez & tenus , comme Vassaux , aux mêmes charges & servitudes que les Séculariers.

Quant à l'Evêché de Rennes , le Pape le proposa lui-même au Consistoire du 9. de Septembre , pour montrer l'estime particulière , qu'il fesoit de la personne de Monsieur d'Ossat , dont il loua la sagesse , la pieté , la candeur , & la prudence ; après quoi tous les Cardinaux opinèrent unanimement , & à la provision de l'Evêché , & à l'expédition gratuite des bulles ²⁸. Le 27. du mois d'Octobre suivant , Monsieur de Rennes fut consacré par les mains de Monsieur le Cardinal Valier , Evêque de Verone , dans

²⁷ Lettre 46. de cete Edition.

²⁸ Lettre 80. de cete Edition.

24. VIE DU CARD. D'OSSAT.

dans l'Eglise de S. Marc ²⁹: lieu d'heureuse rencontre pour le nouvel Evêque, qui portoit le simbole de la Paix dans ses armes; qui venoit de la donner à sa patrie, par la réconciliation de son Roi avec le Saint Siège; & qui devoit, un jour, annoncer celle de France & d'Espagne à la République de S. Marc, comme il sera dit en son lieu, lorsque je parlerai de son voyage à Venise.

Il ne restoit plus à Monsieur d'Ossat, après son sacre, qu'à faire le devoir d'Evêque, qui étoit d'aller résider en son Evêché: & certes il en avoit bien la volonté, comme le montre le choix qu'il avoit fait du Cardinal de Verone, pour être sacré de la main d'un personnage, qui vivoit à la *Borromée*, & qui, comme tel, croyoit qu'il n'y avoit point de salut pour les Evêques sans la résidence. Mais le besoin que le Roi avoit de son service à Rome, où le Roi d'Espagne étoit maître de 22. Cardinaux, tous ses sujets, ses parens, ou ses pensionnaires; & de plusieurs autres encore, qui le servoient secrètement ³⁰; l'empêcha d'accomplir ce devoir. *Car*, dit-il à Mr. de Villeroy, *comme je ne voudrois pas, que le Pape pensât ici, que je ne me soucierois point de mes Diocésains, ni du devoir d'Evêque; aussi voudrois-je encore moins, que le Roi estimât par-delà, que tout aussi-tôt qu'il m'a fait du bien, je pense à me retirer* ³¹. Monsieur d'Ossat savoit aussi bien que personne de son temps, selon ce qu'il en dit lui-même dans une autre de ses lettres, que *les Evêchez sont les plus impor-*

²⁹ Lettre 88. de cete Edition.

³⁰ Lettre 65. de cete Edition.

³¹ Lettre 88.

portantes charges de l'Eglise; & que pour être bien administrez, la présence des Evêques y est requise; encore ont-ils fort à faire à s'en bien acquiter, étant présents, pour soigneux, diligens, & zelez qu'ils soient ³². Mais comme il savoit aussi, qu'un sujet est né pour son Prince, & pour sa patrie, & qu'en servant l'un & l'autre il sert Dieu; il crut devoir s'accommoder aux nécessitez de l'Etat, & préférer son Roi & toute la France, à son Diocèse, comme le général au particulier, & le principal à l'accessoire. En quoi il méritoit d'autant plus d'excuse envers l'Eglise de Rennes, & de louange envers tous les François, qu'il préféreroit en cela même une vie laborieuse, & pleine de soucis & d'inquiétudes, comme est toujours celle qui se passe dans les hautes négociations; au repos de la vie ecclésiastique, & aux douceurs, que rencontre un bon Pasteur, qui connoît ses brebis, & qui est connu d'elles; qui les aime, & qui en est réciproquement aimé. Cependant, il ne laissa pas d'avoir la mortification d'être appelé à la résidence par le Procureur Général du Parlement de Bretagne, qui lui fit signifier, en la personne de son Grand-Vicaire, un Arrest du 23. de Mai 1597. par lequel ce Parlement ordonnoit à tous les Evêques, Abbez, Recteurs, & Curez de la Province, de venir résider en leurs bénéfices, sur peine de saisie de leur temporel ³³. Comme si ce Magistrat eût pû ignorer, que leur Evêque étoit à Rome pour le service du Roi; & que par conséquent il n'en pouvoit pas revenir sans sa permission. *Desertor enim est, qui redit injustus.*

Mais

³² Lettre 337.

³³ Lettre 114. de cete Edition.

26 VIE DU CARD. D'OSSAT.

Mais quoique ce fût plus l'affaire du Roi que celle de Monsieur d'Ossat, il ne laissa pas de s'en mettre en peine autant que s'il y avoit eû de sa faute, & de vouloir rendre compte de son fait. Il écrivit donc à Monsieur de Villeroy, son protecteur, & l'unique, dont il prenoit conseil dans toutes ses affaires domestiques. *Je vous supplie tres-humblement*, dit-il, *de moyennner, que le Roi fasse entendre audit Procureur Général, qu'il me tient ici pour son service; & lui defende de passer outre pour mon regard; ou bien que Sa Majesté me permette d'obéir audit Arrest, & d'aller résider: car pourvu que S. M. soit contente, je serai fort aise d'aller faire mon devoir* 34. Mais le Roi ne manqua pas de faire à son Procureur Général de Rennes le commandement qu'il falloit 35: car il se trouvoit trop bien de la résidence de Monsieur d'Ossat à Rome, pour vouloir consentir à son retour en France: & depuis, Monsieur de Rennes n'eût plus rien à démêler avec le Parlement de Bretagne.

Au mois de Septembre de 1597. il fut honoré d'une place au Conseil d'Etat; & le remerciement qu'il en fit au Roi, montre assez, qu'il connoissoit parfaitement l'importance & les obligations de cete dignité. *Sachant*, dit-il, *que tels lieux à la vérité & en effet ne sont pas tant places d'honneur & de dignité, comme de soin, assiduité, vigilance, diligence, & labeur* 36. C'est-pourquoi un illustre Sénateur Vénitien, contemporain de Monsieur d'Ossat, & qui étoit du même sentiment, avoit coutume de dire, que la charge de

34 Lettre 114.

35 Lettre 120. il en remercie Monsieur de Villeroy.

36 Lettre 116.

de Sénateur étoit un métier sédentaire; & qu'il n'en faisoit abandonner l'exercice actuel qu'avec la vie même³⁷. Au reste, Monsieur d'Ossat fut reçu Conseiller d'Etat en son absence, le Chancelier de Chiverny ayant trouvé bon qu'il en prêtât le serment accoutumé entre les mains du Duc de Luxembourg, alors Ambassadeur à Rome, au-lieu que c'étoit à lui Chancelier à le recevoir³⁸.

A propos de ce Duc, il me semble qu'il importe de dire ici quelque chose de son Ambassade, par rapport à Monsieur d'Ossat, de qui il avoit ordre de prendre conseil en tout, & de suivre les avis, comme d'un personnage consommé aux affaires.

DIRECTEUR
DE L'AM-
BASSADE
DE FRANCE
A ROME.

Et véritablement ce Duc avoit besoin d'un tel guide. Un peu avant qu'il arrivât à Rome, le Pape avoit dit expressément à Monsieur d'Ossat, que si le Duc prétendoit prêter l'obédience pour le Royaume de Navarre, lui Pape ne pourroit la recevoir qu'avec la clause apposée par Pie IV. & Gregoire XIII. ses predecesseurs, c'est-à-dire, *sans préjudice des droits du Roi d'Espagne*³⁹: & le Cardinal Aldobrandin lui en avoit fait voir deux actes en leurs propres originaux, lesquels marquoient tous deux, que ces deux Obédiences avoient été acceptées *sine cujusquam, & præsertim Regis Catholici præjudicio*⁴⁰. Aussi-tôt que le Duc fut à Rome, Monsieur de Rennes lui rapporta ce que le Pape lui avoit dit & fait voir touchant l'Obédience de Na-

³⁷ Dans la Vie d'André Morosin, qui est à la teste de son Histoire de Venise.

³⁸ Lettre 126.

³⁹ Lettre 100. de cete Edition.

⁴⁰ Lettre 101.

Navarre, & lui representa, que cete clause n'ôtoit ni ne donnoit rien aux deux Rois ; mais que le Pape ne la pouvoit pas omettre, sans offenser le Roi d'Espagne : que quelque opposition que les François y pussent faire, leur contradiction ne serviroit qu'à notifier un point d'histoire, que la plûpart du monde ignoroit ; que si l'on pressoit trop le Pape là-dessus, Sa Sainteté, pour se tirer d'embaras, ne manqueroit point de remettre le jugement de ce différend à une Congrégation de Cardinaux, où le Roi leur maître le perdrait à toutes voix : ce que les Espagnols compteroient pour une grande victoire, & publieroient comme une exclusion donnée pour jamais à la Maison de Bourbon, sur les prétentions au Royaume de Navarre. Mais le Duc ne se rendit point à ces raisons, disant, que le Roi ne lui avoit rien ordonné touchant la Navarre⁴¹. Par où il semble qu'Henri IV. & son Conseil fussent d'avis alors de prêter l'obéissance pour le Royaume de France seulement. Mais Monsieur de Rennes fut d'avis contraire, & en écrivit au Roi. *Que si, dit-il, pour éviter la clause, [sans préjudice, &c.] qui en eset ne nuit de rien, nous prétions l'obéissance pour le Royaume de France seulement, sans faire mention de celui de Navarre, les Espagnols prendroient cela à leur avantage, & pour une tacite confession, que nous n'y aurions rien ; & s'en voudroient prévaloir à l'avenir. Par ainsi, il me semble toujours de plus en plus, que lorsque le Secrétaire répondant pour le Pape dira ces mots, sans préjudice &c. nous devons faire semblant de n'en rien oïr, & si quelqu'un nous en vouloit*

au-

⁴¹ Lettre 102.

aviser , répondre , que cela ne nuit de rien , & que nous ne nous en soucions point ⁴². Et cet avis fut suivi par la Cour , & commandement fait au Duc de prêter l'obédience pour la Navarre , sans disputer davantage sur une clause , que deux Rois de Navarre avoient admise dans deux obédiences consecutives ⁴³.

Puisque je suis tombé sur l'Ambassade de ce Duc , au sujet de Monsieur d'Ossat , son guide & son Conseil , je ne dois pas oublier de dire aussi , que ce fut lui , qui fit de la part du Roi la premiere demande au Pape d'un chapeau de Cardinal pour Monsieur d'Ossat. Et c'est à cete demande que se raportent les deux lettres de remerciement , que ce Prélat écrivit au Roi , & à Monsieur de Villeroy , datées du 8. de Mai 1597. ⁴⁴ où le Cardinalat est assez designé par ces mots : *aussi ne ferai-je un pas , ni dirai-je une parole , pour avoir ce que je ne mérite point , & qui est trop disproportionné à ma condition : & par ceux-ci encore : la mention qu'il vous a plu faire de moi parmi tant de grands personages , au moindre desquels je ne suis à comparer*. Ce qui est expliqué en termes formels dans une lettre de Monsieur de Luxembourg au Roi. Le Pape , dit-il , *ne veut entendre parler , ni de Mr. Serafin , ni du sieur Lomellin , ni du sieur Fabio Orsini , pour être Cardinaux , disant , qu'il connoît mieux les Italiens que nous*. Pour le Comte de la Chapelle-Sourdis , on lui a donné avis , qu'il a cer-

⁴² Lettre 101.

⁴³ Voyez le Memoire que le Duc de Luxembourg avoit présenté au Pape le 7. d'Avril 1597. pour obtenir la suppression de la clause , sans préjudice du Roi d'Espagne : lequel est à la fin du second tome.

⁴⁴ Ce sont les lettres 107. & 108. de cete Edition.

*certaine indisposition , qui temoigne son incontinence: Il ne desire en Monsieur de Rennes, que l'extraction de plus grande maison*⁴⁵. Véritablement celui-ci n'étoit pas à comparer aux trois derniers pour la naissance , mais il égaloit Serafin en doctrine, en bonté, en services; & surpassoit de beaucoup le Lomellin en habileté; l'Orfini, en expérience; & le Comte, en mérite. Si, selon le proverbe espagnol, chacun est fils de ses œuvres, Monsieur d'Ossat étoit plus que personne le fils des siennes, lui qui n'avoit ni ancêtres, ni titres, ni parens, ni patrie, avec qu'il eût à partager sa gloire; lui qui s'étoit ennobli par son esprit & par sa vertu. Ainsi, l'on peut dire, que sa basse extraction faisoit honneur à sa fortune, & particulièrement à Monsieur de Villeroy, qui en avoit été le principal instrument. Voyons maintenant ce qui acheva de le conduire au Cardinalat.

Après que les Espagnols eurent pris la ville d'Amiens, Ferdinand Grand-Duc de Toscane, sous prétexte de quelques mauvaises satisfactions, qu'il avoit des déportemens du Capitaine Bossuet, qui commandoit dans le Château d'If, s'empara de cete Place, & en chassa les François, en espérance de profiter de la ruine de la France, comme les autres. Car les affaires du Roi étoient alors en tres-mauvais termes, & la perte d'Amiens, de Cambray, & de Calais, avoit augmenté l'audace de ses ennemis, & refroidi la bonne volonté de ses amis, & surtout celle du Pape & de ses neveux, qui commençoient à craindre vivement, que les Espagnols,

enor-

⁴⁵ Lettre du 19. de Juin 1597.

enorgueillis de tant d'heureux succès, ne se van-
geassent sur eux de l'absolution, qu'on lui avoit
donnée ⁴⁶. Mais quand le Roi eût repris Amiens,
& recouvré par ce moyen la réputation qu'il
avoit perdue en Italie, il songea à retirer, de
gré ou de force, son Isle & Château d'If d'en-
tre les mains du Grand-Duc, qui après avoir
fait dire aux Marseillois, qu'il ne s'en étoit fai-
si, que pour conserver le tout au Roi, & pour
rompre le dessein que les Espagnols avoient sur
leur ville; s'étoit avisé depuis de dire, que les
Isles d'If & de Pomègues lui appartenoient: qui
est le stile ordinaire des usurpateurs. Ce Prin-
ce avoit rendu plusieurs bons services à Hen-
ri IV. depuis son avènement à la Couronne, &
dans son plus grand besoin, lorsque chacun
étoit bandé contre lui: & Henri, pour lui en
tenir compte, vouloit trouver moyen de r'avoir
ce que l'autre lui avoit usurpé, sans être con-
traint de rompre avec lui. Cete négociation
étoit difficile, & demandoit un homme, qui fût
capable de la manier délicatement. Le Roi
n'en chercha point d'autre que Monsieur d'Ossat.
*Je me suis si bien trouvé, lui dit-il, de
toutes les charges, que je vous ai commises pour
mon service, qu'il faut que je vous en adresse en-
core une, qui m'importe grandement, & que j'ai
tres-à cœur, esperant en avoir, par votre entre-
mise, aussi bonne issue que des precedentes. Du
moins suis-je tres-assuré, que tout autre que j'y*
pour-

⁴⁶ Le Pape, dit un Ambassadeur de Venise à Rome
sous Clement VIII. a bien enraciné dans son esprit, & cer-
tes avec fondement, que l'absolution, qu'il a donnée au Roi de
France, est une offense telle envers le Roi Catholique & les Espagnols,
qu'ils ne l'oublieront jamais. Relation de la Cour de Rome
du Chevalier Gio: Delfino.

pourrois employer, n'arriveroit au devoir que vous y ferez 47. Et sept pages après; *Usez du contenu en la presente, comme vous aviserez estre à faire pour le mieux: car j'ai telle fiance en vostre prudence & fidelité, que j'approuverai toujours tout ce que vous direz & ferez à ce regard.* Quand un Roi écrit en ces termes à son sujet, & qui plus est, à un sujet de basse condition, qu'il a élevé aux honneurs, c'est la plus belle marque qu'il puisse lui donner de son estime & de sa confiance. La fin de cete instruction, qui est une des mieux faites que j'aie jamais vûes & lûes, montre encore combien Henri IV. étoit pénétré de la bonne opinion qu'il avoit de la dextérité, & de la haute intelligence de son Ministre. *Monsieur de Rennes*, conclut-il, *soyez cause, je vous prie, que nous n'en venions point aux armes; & entreprenez l'accommodement de ce fait avec votre accoutumée prudence, diligence & fidelité. Si vous ne le faites, un autre n'en viendra jamais à bout: car je vous assure, que je désérerai grandement à vos conseils &c.*

Henri IV. ne se trompa point dans son calcul: Monsieur de Rennes mania si habilement cete affaire d'If, que le Traité en fut conclu avec les Ministres du Grand-Duc en moins de trois semaines, & les Isles d'If & de Pomegues rendûes au Roi, encore à meilleur marché que le Roi ne prétendoit, & n'avoit espéré 48. Comme ce Traité est dans le troisiéme Tome de ces Letres, à la page 217. & aux suivantes, avec un commentaire sur tous les articles, il seroit inutile que j'en parlasse dans cete Vie, que j'ai plus

47 Instruction envoyée à M. l'Evêque de Rennes pour traiter avec le Grand-Duc de Toscane de la restitution de l'Isle & Château d'If.

48 Letres 136. & 138.

plus envie de finir que de grossir, moi, qui avois fait mon compte de la laisser faire à d'autres. Je dirai seulement, qu'il est constant, que Monsieur de Rennes rencontra de grandes difficultés à Florence, puisqu'il dit qu'il n'eût jamais tant de peine en affaires, qui lui fussent passées par les mains; & que sans sa grande patience, non seulement il n'eût point obtenu ce qu'on lui avoit accordé; mais qu'il n'eût pas même peu faire entrer le Grand-Duc & ses Ministres en traité avec lui ⁴⁹. Au reste, la manière dont il se gouverna avec la Grand-Duchesse, dans la première audience qu'il eût d'elle après être arrivé, mérite d'être remarquée comme un trait de prudence raffinée. *Encore qu'elle me tint une bonne heure & demie, dit-il, si-est-ce que je ne me laissai jamais entendre, pour quoi j'étois venu; réservant ma charge entière pour le Grand-Duc, pour leur donner à connoître, que quoiqu'il ait toujours interposé le nom de Madame sa femme dans tout ce qui s'est passé bien & mal aux Isles d'If & de Pomegues; (ce que j'ai toujours attribué au desir qu'ils ont d'inculquer au monde ces vieilles & rances prétentions de Lorraine sur la Provence) si-est-ce que nous tenons que cet affaire est tout du Grand-Duc, & entendons nous en adresser à lui seul, sans penser aucunement à elle* ⁵⁰. En effet, ç'auroit été reconnoître au moins tacitement le droit, que la Maison de Lorraine prétendoit avoir au Comté de Provence, que de s'adresser à la Grand-Duchesse, pour la restitution des Isles, dont le Grand-Duc, son mari s'étoit saisi en son nom: & par ce premier pas, Monsieur d'Ossat fût entré en deux négociations: l'une, avec le Grand-Duc;

⁴⁹ Lettre 135.⁵⁰ Lettre 133.

avec

avec qui il avoit ordre de traiter ; & l'autre, avec sa femme, qui, comme la principale intéressée en cette restitution, selon son droit prétendu, lui auroit bâti la toïle de Penelope. Mais il évita prudemment ce filet ; & lorsqu'il retourna à l'audience de cete Princesse, à qui le Grand-Duc avoit dit le sujet de sa venue ; & que d'elle-même elle lui eût ouvert le propos du Château d'If, dont il ne lui parloit point ; elle trouva que le Roi de France leur avoit envoyé un homme armé de toutes pieces, je veux dire, un Ministre, qui n'étoit pas seulement secret & impenetrable ; mais qui avoit encore autant de vigueur & de fermeté, que d'esprit & de prudence. Car ayant proposé plusieurs partis, tendans tous à retenir au moins l'Isle de Pomegues, Monsieur d'Ossat répondit à tous en niant, & l'assurant que le Roi ne permettoit jamais, que les Florentins tinssent autre chose que le bas de l'Isle d'If, comme ils fesoient avant l'occupation du Château¹¹. Et quand ce fut à signer le Traité, le Grand-Duc éprouva à son tour le courage & la résolution de Monsieur de Rennes, qui ne voulut point souffrir, que le Chevalier Vinta, son Secrétaire-d'Etat, signât pour Son Altesse, declarant hautement, que si S. A. s'opiniâtroit à ne vouloir point signer elle-même, il monteroit à cheval, & s'en retourneroit sans contester davantage : De sorte que le Grand-Duc fut obligé de signer, sans oser même lui demander qu'il agreât que la Grand-Duchesse signât, ainsi qu'il l'avoit proposé en son Conseil, qui jugea tres-bien, que nôtre Prelat n'y

con-

consentiroit jamais ⁵². Voilà ce que Monsieur d'Ossat fit à Florence pour le service du Roi :

Voyons ce qu'il alla faire à Venise, où le Roi l'envoya au mois de Juillet 1598.

AMBAS-
SADEUR
à VE-
NISE. Après une Commission pénible & fâcheuse, Henri IV. lui en donna une toute agréable & pacifique. Ce fut de porter de sa part à la Seigneurie de Venise la nouvelle de la Paix conclue à Vervin entre la France & l'Espagne, & de s'en conjoûir avec eux, comme avec les meilleurs amis, & les plus anciens Alliez de la Couronne. Il arriva à Venise le 19. de Juillet, & le 21. il fut conduit à l'audience de la Seigneurie par un Chevalier de l'étole d'or, accompagné d'environ trente Senateurs en robe rouge, qui est leur habit de cérémonie, & l'équipage avec lequel ils reçoivent les Ambassadeurs Royaux; quoique, selon Wicquefort, il ne fût que Ministre du second ordre ⁵³: ce qui à mon avis n'auroit pas été convenable à sa qualité d'Evêque, ni à celle de Conseiller-d'Etat. C'est-pourquoi, les Venitiens firent tres-prudemment de le traiter en Ambassadeur extraordinaire. Je dis extraordinaire: car ils le logèrent & le défrayèrent, lui & tous ceux de sa suite, avec toute magnificence & splendeur

⁵² Voyez la fin de la justification des Articles du Traité de Florence.

⁵³ Cete République, dit-il, ne fait point de reception aux Ministres du second ordre: de sorte que cet honneur n'étant dû qu'au caractère d'Ambassadeur, il ne se peut qu'on ne soit surpris de celui que l'on y fit au Cardinal d'Ossat, qui n'étoit encore qu'Evêque de Bayeux. (Il falloit dire de Rennes: car Monsieur d'Ossat n'eût l'Evêché de Bayeux que plus d'un an après sa promotion au Cardinalat.) Livre 1. de l'Ambassadeur, Sect. 18.

deur ⁵⁴ Et certes , ils ne pouvoient mieux répondre à l'intention d'Henri IV. qu'en recevant l'Evêque de Rennes , comme son Représentant , & comme le requeroit l'occasion , pour laquelle il le leur avoit envoyé. Ajoutez à cela , que la personne de Monsieur d'Ossat leur étoit agréable pour plusieurs raisons. 1. Parce qu'il avoit toujours entretenu & cultivé l'amitié du Chevalier Delfin, leur Ambassadeur à Rome ; & qu'il s'étoit même servi de ses avis & de ses conseils ⁵⁵. 2. Parce qu'il avoit defendu auprès du Roi la cause de la République contre la Religion de Malte, dans les différends qu'elles avoient eûs ensemble ⁵⁶. 3. Parce qu'il s'étoit fait sacrer Evêque par un Cardinal Noble-Venitien ⁵⁷. Témoignage public de son affection à leur Gouvernement , dont il étoit en effet grand admirateur, comme le montre bien le beau discours , qu'il leur fit en leur annonçant la nouvelle de la Paix faite entre les deux Couronnes ⁵⁸ ; & la manière dont il parle de leurs Ambassadeurs à Rome , dans plusieurs de ses lettres à la Reine Douairière de France, Louïse de Lorraine ⁵⁹, écrites six ou sept ans avant ce voyage.

De Venise , où il ne fut que cinq ou six jours, il retourna à Florence , pour y faire les complimens du Roy au Grand-Duc , & à la Grand-Duchesse, sur la Paix de Vervin , où le Roi les avoit compris ⁶⁰ ; & pour consigner au Grand-Duc

⁵⁴ Lettre 146.⁵⁵ Lettre 44.⁵⁶ Lettre 90.⁵⁷ Lettre 22.⁵⁸ Voyez ce discours dans le Tome troisième , aux pages 130. & suivantes, & son remerciement à la Seigneurie, qui commence à la p. 140.⁵⁹ Lettres 10. 13. 16. 17. 19.⁶⁰ Lettres 144. 147. 148.

Duc les Lettres-patentes de la ratification de tous les articles acordez entre son Altesse & lui, touchant les Isles d'If & de Pomegues. Il étoit dit par le cinquieme de ces articles, que douze François s'obligeroient eux, & leurs heritiers, par instrument public, de payer du leur au Grand-Duc la somme promise par le Roi de cinquante-mille écus par an, toutes les fois que les assignations, que le Roi avoit à lui donner comme son debiteur de la somme de deux-cens-mille sept-cens trente-sept écus d'or, ne seroient pas suffisantes, ou seroient converties en d'autres usages, &c. Cet article choquoit horriblement ceux qui craignoient d'être obligez de répondre pour le Roi, & particulièrement *Geronimo Gondi*, quoique tres-riche, & membre d'une Maison, qui possédoit les plus hautes dignitez du Royaume; & *Sebastien Zamet*, qui avec dix-sept-cens mille écus, qu'il avoit bien ou mal aquis en France, ne vouloit pourtant rien hazarder pour le Roi, ni pour l'Etat : caractère inéfaçable de ces ames maltotières. C'est-pourquoi *Henri IV.* voyant qu'il auroit de la peine à trouver les cautions promises, & qu'à faute de les fournir dans le mois d'Aoust prochain, le Château & l'Isle d'If ne lui seroient point rendus; renvoya l'Evêque de Rennes à Florence, avec ordre de prier le Grand-Duc de le dispenser de la prétation des cautions, à cause de la conséquence d'un tel exemple, après lequel personne ne voudroit plus contracter avec lui, sans exiger de pareilles cautions: ce qui préjudicieroit beaucoup à la réputation & aux affaires du Roi, qui devoit alors de grosses sommes aux Suisses, & qui ne pouvoit se passer de leur alliance. Et ces raisons entrèrent si bien dans l'esprit du Grand-Duc, que

que fans vouloir y penser davantage, il se defist sur le champ de l'article des cautions, & dît à Monsieur de Rennes; qu'il remettrait volontiers toute la dette au Roi, si donner à plus riche & plus grand que soi n'étoit pas une action d'imprudence & de présomption. Ajoûtant pour comble de générosité, que la parole du Roi lui suffiroit, si Monsieur de Rennes vouloit renvoyer à Sa Majesté la ratification, qu'il lui apportoit ⁶¹. Voilà comme se termina l'épineuse affaire d'If, où la dextérité de Monsieur d'Ossat n'éclata pas moins que dans la négociation de l'absolution du Roi. Par celle-ci il avoit mis le Roi à couvert des attentats, qu'on fesoit de jour en jour à sa vie, sous prétexte de défendre la Religion Catolique Romaine contre un Prince hérétique: mais par le Traité de Florence, en vertu duquel on recouvroit les Isles d'If & de Pomegues, Monsieur d'Ossat venoit de rendre la liberté à la France, à laquelle le Grand-Duc avoit mis la chaîne au cou, & les fers aux pieds dans l'endroit le plus jaloux du Royaume ⁶²; & de délivrer les François de la crainte qu'ils devoient avoir, que les Espagnols, connoissant l'importance de l'Isle de Pomegues, & la capacité de son Port, où plusieurs galères & vaisseaux pouvoient séjourner sûrement malgré Marseille, ne s'emparassent de cete Isle, & ne tinssent Marseille en sujétion, & toute la Provence en alarme, par le moyen de tant de bonnes galères qu'ils avoient.

Quoique j'aie hâte de passer aux autres points de la Vie de Monsieur d'Ossat, où je me suis proposé d'être le plus court que je pourrois; il faut

⁶¹ Lettre 148.

⁶² Lettres 136. & 141.

faut néanmoins que j'ajoute à ce que j'ai dit de sa négociation avec le Grand-Duc une chose qui me semble être à remarquer. C'est que répondant à Monsieur de Villeroy sur la commission, qui lui fut donnée d'aller à Florence, il lui dit, que *si ceux avec qui il aura à traiter, n'ont perdu l'entendement, il espere leur faire voir à l'œil, & toucher au doigt, qu'outre la justice, qui est toute pour la France, leur utilité propre demande qu'ils contentent le Roi* ⁶³. Puis écrivant au même Ministre sur le sujet de son second voyage à Florence, il lui parle comme incertain du succès de sa seconde commission. *Quant à ce que l'on veut, dit-il, que le Grand-Duc se departe des cautions, qui lui ont été promises, je me doute qu'il n'en voudra rien faire, encore que j'y ferai ce que je pourrai* ⁶⁴. Cela montre, que Monsieur d'Ossat, homme d'ailleurs tres-resolu, & tres-hardi, désespéroit presque de pouvoir obtenir cete grace du Grand-Duc: & véritablement la chose étoit d'autant plus difficile, que l'article des cautions étoit celui auquel le Grand-Duc s'étoit opiniâtré davantage, & du refus duquel il coloroit le prétexte de retenir les Isles usurpées ⁶⁵. Mais enfin nôtre Prelat seût donner un si bon tour à sa demande, (où il dit qu'il *changea quelque chose de la procedure portée par la dépêche du Roi* ⁶⁶; que le Grand-Duc, penetré de la force de ses raisons, & charmé de ses manières insinuanes, lui accorda tout ce qu'il desiroit, & lui offrit même de faire encore plus qu'il ne demandoit. *Aussi me fit-il en cela,* dit Monsieur d'Ossat, *un des*
plus

⁶³ Lettre 137. ⁶⁴ Lettre 147.

⁶⁵ Justification des articles du Traité de Florence.

⁶⁶ Lettre 148.

plus grans plaisirs, que j'aie jamais reçus; pour la peine, où je voyois que vous tous étiez ... & lui dis, que le Roi se sentiroit autant obligé de cete sienne vraiment royale façon de proceder, comme pour les plaisirs mêmes que son Altesse lui avoit faits ⁶⁷. En éfet, Henri IV. ressentit si vivement cete obligation, qu'à mon avis elle fut la première cause de la résolution qu'il prit d'épouser la nièce de ce Grand-Duc. *Au demeurant, dit-il à Monsieur de Villeroy, j'espere que vous n'aurez pas trop de peine à me remettre aux bonnes graces de ces Seigneurs, qui ont eü l'alarme pour l'article des cautions, puisque j'ai encore été instrument de les en faire delivrer* ⁶⁸. Par où il railloit agréablement Geronimo Gondi & Sebastien Zamet, qui avoient fort desaprouvé le Traité de Florence, à cause de cet article. Mais quoique le premier eût encore un autre sujet particulier d'être content de Monsieur d'Ossat, qui dans cete seconde négociation avoit obtenu du Grand-Duc, que certaines marchandises prises par ses galères sur les Marseillois fussent pour lui Gondi, au-lieu qu'elles appartenoiént à S. A. par droit de guerre ⁶⁹; ce gentilhomme eût la malice d'écrire au Grand-Duc, que S. A. se trompoit fort, si elle s'atendoit à voir exécuter les choses, comme elle les avoit traitées avec l'Evêque de Rennes. Ce qui fit entrer ce Prince en soupçon de n'être jamais payé de ce que le Roi lui devoit ⁷⁰, & l'auroit pû refroidir envers Henri IV. qui avoit besoin de son amitié, & de ses conseils, si la bonne foi & la prudence de Monsieur d'Ossat n'eussent

⁶⁷ Lettre 148. ⁶⁸ Lettre 149.

⁶⁹ Lettres 141. 142. 144. & 148.

⁷⁰ Lettre 152.

sent remedié promptement à l'indiscretion ou malignité du Gondi.

Immédiatement après son retour auprès du Pape, qui séjournoit alors à Ferrare, le Duc de Luxembourg eût permission de revenir en France, & lui, commandement de prendre le soin des affaires du Roi en l'absence du Duc, qui partit au mois d'Octobre. Le voilà donc Ambassadeur, au titre prés: car pour la capacité, l'expérience, la probité, l'amour de la justice, & l'usage des bonnes maximes, la place ne fut jamais mieux, & rarement si bien remplie, comme nous alons voir. La première chose, par où il commença l'exercice de cete charge, fut de représenter au Roi l'abus, que l'on fesoit des *gratis*, que chacun prenoit la liberté de demander au Pape; & le tort, que la continuation de cete importunité, qui duroit depuis la réconciliation du Roi avec le Saint-Siège, sans y voir aucune fin, causeroit aux affaires publiques du Royaume, si le Pape venoit une fois à se degouter d'entendre toujours des demandes indiscrettes, dont les Cardinaux, & les Officiers de la Daterie, lui avoient fait déjà beaucoup de plaintes⁷¹. Et pour faciliter à Monsieur de Villeroy les moyens de fermer la bouche aux importuns: *j'ai estimé*, dit-il, *ne devoir charger ma letre d'autre chose, afin que, quand il vous semblera, elle puisse servir d'excuse au Roi, & à vous même, envers ceux, qui importuneront S. M. & vous, d'écrire pour telle chose*⁷². C'est ainsi qu'un bon Ministre fait épargner à son Prince la haine, que lui peut attirer

⁷¹ Lettres 154. & 156.

⁷² Lettre 156.

rer le refus des graces, qu'il ne doit pas accorder. Monsieur d'Ossat aimoit mieux s'y exposer lui-même, en fournissant au Roi & à ses Ministres de quoi s'excuser à ceux qu'ils ne voudroient pas distinguer du commun.

Le 16. d'Octobre 1598. il eût sa première audience du Pape, en qualité de Vice-Ambassadeur, dans le Cloître des Chartreux de Ferrare. *Je ne lui tins*, dit-il, *que propos de compliment, convenables à la charge où j'entrois; auxquels il me répondit avec toute douceur & courtoisie.* Après quoi le Pape lui parla des Jesuites, disant qu'il s'étonnoit fort, qu'après les avoir tolérez quatre ans depuis l'Arrest donné contre eux, on parlât encore de les chasser, sans aucune nouvelle occasion, & toutes les causes de soupçon aiant cessé depuis la Paix faite avec le Roi d'Espagne: qu'il prioit donc le Roi de les souffrir, & de ne point permettre qu'on les troublât davantage⁷³. Monsieur d'Ossat auroit peu dire ici au Pape tout ce qu'il avoit déjà écrit en leur faveur⁷⁴; mais outre qu'il étoit trop modeste, pour se faire de fête, il n'en voulut rien dire à S. S. de peur que la rigueur de l'Arrest du Privé-Conseil du Roi n'en parût plus exorbitante & plus odieuse; & que l'envie & le blâme n'en retombassent sur le Roi même; au-lieu qu'avant ce dernier Arrest, ses Ministres avoient rejeté tout sur le Parlement. Il se contenta donc de dire au Pape, qu'il en écriroit au Roi, & qu'il esperoit, que l'on ne passeroit point outre contre les Jesuites. Et j'ose bien assurer, qu'ils en eurent toute l'obligation à ses

⁷³ Lettre 159.

⁷⁴ Voyez ses lettres 118. & 128.

ses bons & puissans offices, & particulièrement à l'adresse, avec laquelle il seût cacher au Roi, & à son Conseil, l'atfection véritable qu'il avoit pour eux. Car je ne puis être de l'avis de ceux, qui disent & qui croient, qu'il étoit leur ennemi, l'inferant de ce qu'il dit dans une lettre à Monsieur de Villeroy, que *quand il n'y auroit jamais eû de Jesuites en France, ou quand ils auroient tous été chassés incontinent après l'Arrest de la Cour de Parlement du mois de Decembre 1594. il n'en pleurerait point*⁷⁵. Et dans une autre encore, où il s'explique en ces termes: *Lors même que je vous ai écrit avec plus de diligence pour la restitution des Jésuites en France, je vous ai protesté, que je ne fus jamais enamouré d'eux; & que ce que j'en fesois, étoit pour l'opinion que j'avois, qu'ontre le bien qu'ils pourroient apporter à la Religion Catholique, & aux sciences, leur rapel donneroit contentement au Pape, & bon renom au Roi. Maintenant, après avoir considéré plusieurs choses que j'ai lûes & oïes d'eux, je vous declare, que je ne veux plus me mêler de leur fait &c.*⁷⁶. Mais quelque son qu'aient ces paroles, il est certain qu'il les estimoit gens prudens & acorts, & qui ont bien eux seuls plus d'industrie, de dextérité, & de moyen, pour contenir les peuples dans l'obéissance, que n'ont peut-être tous les autres Ordres & Religions ensemble⁷⁷; & qu'il les aimoit comme une Compagnie, qui avoit pris confiance en lui, & toujours compté sur son amitié, & sur la sincerité de ses conseils⁷⁸. Aussi est-ce à lui seul, que le

⁷⁵ Lettre 129.⁷⁶ Lettre 332.⁷⁷ Lettre 128.⁷⁸ Voyez dans la lettre 118. les avis qu'il donna au Père Général Aquaviva; & dans la 221. le discours qu'il tint au Père Sirmond.

44 VIE DU CARD. D'OSSAT.

le Père *Tarquinio Galluzzi*, qui prononça son Oraison funebre, atribüe la gloire d'avoir fait résoudre Henri IV. à les rapeller en France, & à éfacer par ce témoignage public de son estime toute l'ignominie de leur éxil. De sorte que si l'on compare de ce côté-là Monsieur d'Ossat avec le Cardinal de Joyeuse, son ancien Maître, l'on trouvera qu'en la négociation du rétablissement des Jésuites, dont il eût la consolation de voir l'accomplissement avant sa mort; il surpassa de tout point ce grand Cardinal, qui ne pût jamais les réconcilier avec la Seigneurie de Venise, quoiqu'il eût réussi dans tout le reste.

Le 12. de Novembre de la même année 1598. la jeune Reine d'Espagne, & l'Archiduc Albert, qui la devoit épouser au nom du nouveau Roi Philippe III. étant arrivez à Ferrare, où le Pape les atendoit depuis long-temps, l'Evêque de Rennes leur fit les complimens de félicitation, en qualité de Ministre de France; cõme aussi à l'Archiduchesse de Gretz, qui acompagnoit la Reine sa fille. Il dit, que l'Archiduc lui répondit en espagnol, au-lieu que les deux Princesses, qui ne parloient qu'Alleman, lui avoient répondu par truchement en italien, qui étoit la langue, en laquelle il leur avoit parlé⁷⁹. Sur quoi je prie qu'il me soit permis de dire en passant; que Monsieur d'Ossat auroit deü parler françois à l'Archiduc, puisque c'étoit de la part du Roi son Maître qu'il lui faisoit compliment; & que d'ailleurs un Ministre doit toujours parler la langue de son Prince, quand le besoin des affaires ne l'exige pas autrement.

⁷⁹ Lettre 165.

ment. Quant à la Reine, & à l'Archiduchesse, sa mere, cela ne tiroit pas à conséquence : car la civilité vouloit qu'il eût plus de complaisance pour elles, que pour l'Archiduc, qui étoit fort au dessous d'Henri IV. Au reste, je crois, que Monsieur d'Ossat voulut les complimenter en italien, parce qu'il savoit que Charle-quin disoit, que la Langue Italienne étoit la plus propre de toutes pour parler aux Dames.

Dans la cérémonie des épousailles, où le Pape celebra la messe en pontifical, Monsieur d'Ossat y fit la fonction d'Evêque assistant du Pape, avec quelques autres Prélats. *Et la Reine devant être encensée par l'un des assistans, il toucha à moi, dit-il, à lui aller donner l'encens. Ce qui fut pris pour un bon augure, que la Paix faite entre France & Espagne dureroit ; & que les deux Couronnes & Nations vivroient désormais en bonne concorde & amitié*⁸⁰. Et véritablement le Roi d'Espagne, & le Duc de Lerme, son Premier Ministre, y étoient portez par leur humeur pacifique & debonnaire ; mais le Duc de Savoie, & le Comte de Fuentes, Gouverneur de Milan, avoient l'esprit si turbulent, & l'inclination si guerrière, que toute Paix, quelque juste & nécessaire qu'elle fût, leur étoit insupportable. Le Marquisat de Saluces, que le Duc avoit usurpé sur Henri III. & que le Comte disoit qu'il ne falloit jamais rendre ; étoit la pomme de discorde. Le Traité de Vervin portoit, que le Roi Tres-Chretien & le Duc rementoient le diferend né entr'eux au sujet de ce Marquisat au jugement du Pape Clément VIII.

pour

⁸⁰ Lettre 165.

pour être vuide & décidé par Sa Sainteté dans le terme d'un an, à compter du deuxieme jour de Mai 1598. & que ce qu'Elle ordonneroit, seroit de bonne foi accompli & exécuté de part & d'autre, sans aucune longueur ni difficulté &c. Le Roi aiant nommé, quelques mois après, Mr. le Président de Sillery, pour son Ambassadeur à Rome : *il est besoin*, dit Monsieur d'Ossat, *qu'il vienne bien muni pour le regard du Marquisat de Saluces : car j'entens, que Monsieur de Savoie nous taille beaucoup de besogne, par voie de dispute, & de raisons & moyens. Outre que tous les artifices, qui se pourront imaginer par deux Nations les plus fines du monde, y seront employez* ⁸¹. Il parle des Italiens & des Espagnols, dont les uns craignoient que la restitution du Marquisat aux François n'introduisît l'heresie dans l'Italie; & les autres, qu'elle ne leur ouvrît la porte du Milanés, dont ils sont plus jaloux que de tous les autres Etats d'Espagne. Ajoûtez à cela, que le Duc de Savoie, qui n'avoit point visité le Pape pendant son séjour à Ferrare, parloit alors de l'aller voir *incognito* à Rome, d'où il étoit beaucoup plus éloigné; colorant ce voyage du prétexte d'un vœu fait à Nôtre-Dame de Lorete; mais en effet n'ayant d'autre fin, que de *s'insinuer de plus en plus aux bonnes graces du Pape, pour l'induire à lui adjuger le Marquisat de Saluces* ⁸². Voilà par où finit l'année 1598. année mémorable à Rome pour le recouvrement du Duché de Ferrare au Saint Siège; & aux deux Couronnes, pour la conclusion de la Paix, & pour la célébration d'un mariage, dont nâquit une Princesse, qui par le sien, selon l'heureux pré-

⁸¹ Lettre 163.⁸² Lettre 168.

présage qu'en fit alors le Duc de Sesse, Ambassadeur du Roi Catholique à Rome, devoit, un jour, étendre la Paix de plus en plus, & la bonne amitié entre les Couronnes & les Royaumes de France & d'Espagne⁸³. Passons donc à l'année 1599. où nous verrons bien-tôt la promotion de l'Evêque de Rennes au Cardinalat.

Le Roi étant rentré par le Traité de Vervin dans toutes les villes, que les Espagnols avoient prises sur lui; & par celui de Florence dans les Isles d'Ile & de Pomègues, dont le Grand-Duc s'étoit emparé; il ne lui restoit plus rien à recouvrer, que son Marquisat de Saluces, que le Duc de Savoie avoit eû l'audace d'usurper en pleine paix sur Henri III. son prédécesseur. Mais comme ce Duc inventoit tous les jours de nouvelles calomnies contre le Roi, pour rendre son voisinage suspect au Pape, & aux Princes d'Italie, & pour obtenir l'adjudication de ce Marquisat, qu'il vouloit retenir à toute force; Monsieur d'Ossat en parla au Pape dans son audience du premier jour de l'an, & lui donna parole de la part du Roi, *que le Roi rentrant au Marquisat, n'en donneroit le Gouvernement qu'à personne catholique*⁸⁴. Tout ce que je puis dire ici de cete affaire, dont la negociation fut tres-difficile & tres-longue, est que le Pape, & le Cardinal Aldobrandin, son neveu, n'y procederent pas avec toute la bonne foi, qu'ils avoient montrée dans celle de l'absolution; ni le Roi avec toute la fermeté & le vigueur, que demandoit une Cause, où toute la justice étoit de son côté. Après toutes les lettres, que Monsieur d'Ossat écrivit là-dessus au Roi & à Monsieur de Vil-

⁸³ Lettre 294.⁸⁴ Lettre 169.

Villeroy, il n'est pas concevable, comment Henri IV. pût se laisser aller à l'échange & à la cession d'un Etat, qui lui servoit de *Citadelle sur toute l'Italie, & particulièrement sur le Piémont*⁸⁵. Plus de deux ans avant la Paix de Ver-
 vin rendant compte à ce Ministre des discours, que l'on fesoit à Rome sur l'usurpation du Mar-
 quisat; il lui parloit ainsi: *Je ne vous écrirai rien qui ne m'ait été dit à bon escient, & par personnes de grand entendement &c.* Le Roi, disent-ils, *s'est toujours montré fort magnanime & genereux; mais on attend à juger de sa magnanimité & generosité, par la conclusion de ce Traité: & s'il quite le Marquisat au Duc de Savoie, il donnera occasion de penser qu'il n'a point tant de cœur qu'on a cru; ou bien, que ses affaires sont en beaucoup pire état, qu'on ne peut savoir. Ils ajoutent, que quand ce seroit de pair à pair, la nature de la Paix est que chacun recouvre le sien, qu'il n'y a point de proportion entre un Etat fort, & de l'argent; & qu'une somme de deniers, pour grande qu'elle fût, ne pourroit jamais récompenser à un Roi de France le Marquisat de Saluces. Outre l'indignité qu'il y a à vendre par force à l'usurpateur une chose qu'il a usurpée, & qu'il tient encore de fait & de force*⁸⁶. Et pour ne plus retourner à cete matière qui me meneroit trop loin, si je la divisois selon l'ordre des années; (car cete négociation dura depuis la conclusion de la Paix entre les deux Couronnes jusques à la fin de Fevrier 1601.) je joindrai ici la réponse décisive & peremptoire, que Monsieur d'Ossat fit à Monsieur de Ville-
 roy, qui lui avoit demandé son avis, comme à
 son

⁸⁵ Lettre 237.⁸⁶ Lettre 49.

mon meilleur ami, pour y prendre la dernière résolution. Je pense, dit-il, vous avoir déjà écrit plus d'une fois, que mon avis étoit, que vous recouvraissiez le Marquisat en toutes sortes. J'y persevere encore. 1. Pour la réputation du Roi & de la Couronne de France: à laquelle réputation il importe infiniment, que le Duc de Savoie restitüe à la France ce qu'il a osé lui ôter par voie de fait & de force, en pleine paix. Et quand il vous auroit donné ailleurs tout ce que vous sauriez lui demander, la réputation du Roi & de la Couronne n'y seroit point sauve, d'autant qu'il dira toujours, qu'il a & tient le Marquisat malgré tous les François. D'autre côté, les Espagnols diront qu'ils ont donné la loi au Roi; & que pour crainte d'eux, il a quité le patrimoine, que la Couronne de France avoit en Italie, & s'est laissé releguer delà les monts par un Duc de Savoie. Davantage, tous les Princes d'Italie rabattront beaucoup de la grande opinion qu'ils ont du Roy, & de sa puissance & valeur. 2. Il est meilleur, que vous recouvriez le Marquisat, pour infinies occasions que le tems peut apporter au Roi, & à ses successeurs Rois, de faire de belles, honorables, & profitables entreprises en Italie, comme ont fait autrefois ses predecesseurs &c. Ce que je ne dis pas pour desir que j'aie, que le Roi entreprenne jamais rien contre la Paix; mais seulement, afin qu'il ne se prive point des moyens de se munir contre les adversitez, qui peuvent survenir; & d'avancer les prospéritez, que le tems lui peut presenter. 3. Quand la France aura recouvré le Marquisat, & que nous pourrions nous revancher, non seulement sur la Savoie, pour le voisinage de la France; mais aussi sur le Piémont, par le moyen du Marquisat; ce Duc se gardera

c 2

bien,

bien, quelque remuant & fretillant qu'il soit, de rien atenter contre le Roi, ni contre son Royaume; & les Espagnols aussi, de peur que vous ne vous ruassiez sur le Milanés &c. Je ne doute point, que pour ce Marquisat on ne vous donnât pais de plus de revenu; mais les trois considérations alleguées me semblent d'un si grand poids, en comparaison de quelque revenu de plus, que je ne mettrois pas seulement en délibération, si je devrois quitter le Marquisat; tant s'en faut que je m'y pusse résoudre jamais ⁸⁷. Cet avis devoit entrer ici, comme faisant partie d'une des plus importantes negociations de Monsieur d'Ossat, & l'un des plus beaux endroits de sa vie, puisque tous les bons Politiques ont blâmé Henri IV. d'avoir cédé ce Marquisat au Duc de Savoie. Par ce délaissement du Marquisat de Saluces, dit le Duc de Rohan, le François a perdu tout credit és affaires d'Italie, & l'Espagnol en est demeuré Monsieur, n'ayant plus de contredisant ⁸⁸. Ainsi, le Grand-Duc de Toscane avoit eû raison de dire, que le Roi de France avoit traité avec le Duc en marchand; & le Duc avec lui en Roi. Car si la Bresse est un pays de plus grand revenu, & de moindre dépense, le Marquisat en est un plus jaloux, plus fort, plus important, & qui étant entre les mains du Roi de France, lui ouvroit la porte du Piémont, du Montferrat, & du Milanés; au-lieu que le délaissement qu'en fit Henri IV. ouvrit celle de Final & de Piombino aux Espagnols. Enfin, ce n'est pas un peu plus de revenu, qui fait la réputation; mais c'est la réputation, qui aquiert les

⁸⁷ Lettre 248.

⁸⁸ Intérêt des Princes, 2. partie, discours 2.

les revenus & les Etats , & qui les conserve⁸⁹. La réputation est ce qui importe davantage à un grand Roi. Aussi est-ce de-là que viennent puis après tous les vrais profits, & toutes les utilitez, qu'un Prince peut desirer⁹⁰.

Comme ce fut en ce tems-là que le Duc de Lorraine commença la poursuite de l'érection de sa ville de Nancy en Evêché; ce seroit ici le lieu de parler des oppositions, que Monsieur d'Ossat y fit au nom du Roi, son Maître; mais la brièveté que je me suis prescrite, dans la composition de sa vie, qui n'est que pour servir de préliminaire à ses lettres: l'impatience de tant de personnes, qui s'ennuient d'attendre cete nouvelle Edition; la presse du Libraire, qui y a fait une grande & genereuse dépense; & la conjoncture présente des affaires, qui semble exiger que cet Ouvrage paroisse au plutôt: toutes ces raisons m'obligent à passer outre. C'est-pour-quoi je me contenterai de dire seulement, que les trois Evêchez de Mets, Toul, & Verdun, qui étoient alors possédez par trois personnages tout dévouiez au Duc de Lorraine, Mets par le Cardinal, son fils; Verdun, par un autre Prince de sa Maison; & Toul par un Lorrain, qui avoit été Precepteur du second⁹¹, ces Evêchez, dis-je, alloient être ébrechez, & mutilés, si Monsieur d'Ossat, toujours attentif aux intérêts du Roi & de sa Couronne, ne se fût opposé de bonne heure à l'érection de ce nouvel Evêché, que le Duc vouloit doter de leurs dépouilles, de concert avec les trois possesseurs. Et ce qui marque bien sa vigilance, c'est que cete
pro-

⁸⁹ Lettre 248.⁹⁰ Lettre 123.⁹¹ Lettre 169.

procédure s'étant faite en l'année 1598. à Rome, pendant que Monsieur de Luxembourg, & lui, étoient à Ferrare avec le Pape; le Roi ne laissa pas d'en être averti dès lors⁹². Ainsi, Messieurs les Evêques de Mets, de Toul, & de Verdun, & leurs successeurs, ont & auront toujours sujet d'avoir la mémoire de Monsieur d'Ossat en vénération, pour le service qu'il a rendu à leurs Eglises, contre les Princes Lorrains, leurs prédécesseurs, qui pour agrandir leur Maison, & pour ennoblir & illustrer leur ville de Nancy, ne fesoient pas scrupule de degrader leurs Catedrales, &, comme dit Monsieur d'Ossat, de les réduire en cotillon⁹³.

La dernière audience qu'il eût en habit d'Evêque, fut celle du 26. de Février 1599. dans laquelle il donna part au Pape de la vacance de l'Archevêché de Lion, & de la nomination, que le Roi avoit faite de l'Abbé de Bellievre, pour y succéder. Après quoi il demanda le *gratis* de l'expédition, lequel le Pape accorda fort gracieusement, en considération des mérites du père, dont le Cardinal de Florence, tout nouvellement retourné de la Cour de France, l'avoit tres-bien informé. Et pour faire l'honneur tout entier à Monsieur de Rennes, le Pape ajouta encore à ce *gratis* la rétention des deux Abbayes avec l'Archevêché⁹⁴. Ce qui fit murmurer quelques Cardinaux contre cete expédition⁹⁵.

Le mercredi des Quatre-temps, qui étoit cete année-là le 3. de Mars, Clement VIII. fit une promotion de treize Cardinaux, dans laquelle

⁹² Lettre 280.⁹³ Lettre 174.⁹⁴ Lettre 178.⁹⁵ Lettre 181.

quelle il comprit deux François, savoir, Mon-
 sieur d'Ossat, & le Comte de la Cha-
 pelle, qui depuis se fit appeller le Car-
 dinal de Sourdis, du nom seigneurial
 de sa Maison : l'un, en qui le Pape ne desiroit
 que l'extraction de plus grande Maison⁹⁶; parce
 qu'il y trouvoit abondamment tout le reste;
 l'autre, à qui tout manquoit excepté la naissan-
 ce. Aussi, le Pape eût-il bien de la peine à le
 passer, & le Cardinal de Joyeuse à l'y resou-
 dre⁹⁷. Et la suite montra, que le Pape avoit
 raison. Le samedi suivant, les nouveaux Car-
 dinaux, au nombre de dix, qui étoient présents,
 reçurent le chapeau, & le 18. du même mois
 leurs titres, dont celui de S. Eusebe échut à nô-
 tre Cardinal, qui aiant demandé au Pape, quel
 nom il prendroit, celui de son Evêché, ou ce-
 lui de son titre; fut conseillé de retenir son nom
 de famille. Par où le Pape crut honorer davan-
 tage sa personne, & son mérite, en lui conser-
 vant un nom, que ses négociations avoient ren-
 du si celebre.

Le Cardinal d'Ossat se comporta dans cete
 nouvelle dignité, comme un homme, qui ne
 l'avoit jamais désirée. Rendant compte à Mon-
 sieur de Villeroy de toutes les visites, qu'il avoit
 reçues des Cardinaux & des Ambassadeurs: *Je
 vous ai écrit tout cela, dit-il, non pour avoir été
 chatoñillé de ces grandeurs, vous assurant, que
 je ne m'estime de rien plus que je faisois aupara-
 vant; mais pour vous donner avis de ce qui s'est
 passé, comme cela est du devoir de ma charge,
 & particulièrement de l'honneur & respect, qui
 a été*

⁹⁶ Lettre du Duc de Luxembourg déjà citée.

⁹⁷ Lettre 176.

54 VIE DU CARD. D'OSSAT.

*a été rendu au Roi*⁹⁸. Et quoiqu'il ne fût point meublé en Cardinal, à beaucoup près, il ne voulut point pourtant accepter l'argent, le coche, & les chevaux, ni le lit de damas rouge, que le Cardinal de Joyeuse lui envoya présenter trois semaines après sa promotion. Car, dit-il, *encore que je n'aie point tout ce qu'il me faudroit pour soutenir cete dignité, si-est-ce que je ne veux pour cela renoncer à l'abstinence & modestie, que j'ai toujours gardée; ni m'obliger de tant à autre Seigneur ou Prince qu'au Roi*⁹⁹. Et pour moi, je crois que le plus riche meuble qu'il eût; étoit la tapisserie de damas cramoisi, que le Grand-Duc de Toscane lui avoit donnée l'année precedente¹, comme par un presage de son prochain Cardinalat. Car s'il eût eû des meubles honnêtes, il n'eût pas reçu, comme il fit, les visites du Sacré Collège, dans le Palais, & dans l'appartement même du Cardinal de Joyeuse.

Dans la première audience qu'il eût en qualité de Cardinal, il fit trois remerciemens au Pape: le premier au nom du Roi, comme aiant ses affaires en main; le second, pour le Cardinal de Sourdis, absent; & le dernier, en son propre nom, comme créature & serviteur particulier de Sa Sainteté. *Et pour rendre cet acte plus autentique & plus agreable, je n'y voulus, dit-il, mêler autre affaire, sinon qu'à la fin, je priai le Pape du gratis de l'expédition de l'Evêché de Bayonne pour Monsieur d'Eschaux: laquelle requête je ne pus diférer, dautant que cet Evêché avoit été preconisé au Consistoire precedent*²

⁹⁸ Lettre 177.

⁹⁹ Lettre 181.

¹ Lettre 141.

Et devoit être proposé au suivant, comme il fut. Et S. S. m'accorda ledit gratis fort volontiers &c.² Cet Evêque étoit pour lors à Rome, & eût l'honneur d'y recevoir le rochet de la main du Pape, à qui il fut présenté par le Cardinal d'Ossat, deux jours après l'expédition de son Evêché. Il fut depuis Archevêque de Tours, & si grand admirateur des lettres de ce Cardinal, qu'à force de les lire, il en savoit une partie par cœur.

En 1596. le Roi avoit écrit au Pape en faveur de Renaud de Beaune Archevêque de Bourges, pour le faire transférer à l'Archevêché de Sens, & pour lui en obtenir le gratis³. Mais l'absolution, que ce Prélat avoit donnée au Roi en l'Eglise de l'Abbaye de S. Denis, & la proposition faite au Clergé dans l'assemblée de Mantres, de créer un Patriarche en France, l'avoient rendu si odieux à la Cour de Rome, que le Pape ne vouloit point entendre parler de lui. Notre Cardinal (alors seulement Evêque de Rennes) eût beau représenter au Pape, & au Cardinal Aldobrandin, que tel refus ou delaine pourroit à la longue être interprété, que pour avoir cet Archevêque tenu le parti du Roi: dont non seulement le Roi, mais aussi tous les Princes, Prelats, Seigneurs & Gentilhommes, qui l'avoient suivi, s'offenseroient; & sembleroit, qu'il restât encore en l'esprit de S. S. quelque mémoire & trace des offenses & rancunes passées: que les mauvais rapports, qu'on lui avoit faits n'étoient fondés sur autre chose, que sur ce que ce Prelat avoit servi à la Religion Catholique, & à l'autorité du Saint Siège, par une voie plus courte & plus

² Lettre 178.

³ Lettre 76. & 95.

plus utile, que n'avoient fait ceux, qui, en pensant les conserver, les eussent ruinées toutes deux, s'ils en eussent été crus. Tout cela ne les fléchit point, & le Pape excusa sa rigueur, par dire, que cete affaire ne passeroit jamais en Consistoire; & que les Cardinaux s'y opposeroient, & en prendroient occasion de penser mal du Roi même ⁴. Et les choses en demeurèrent là jusques à la promotion de Monsieur d'Ossat, qui, pour obéir aux ordres du Roi, recommença la poursuite de la translation de Monsieur de Bourges dans les premiers jours de son Cardinalat ⁵. Mais le Pape lui répondit encore sur le même ton, *Que s'il proposoit l'affaire au Consistoire, il y recevroit affront, étant bien averti, qu'il y avoit des Cardinaux, qui vouloient s'y opposer.* Et le Cardinal neveu ajouta, *qu'il n'étoit pas même bon pour Monsieur de Bourges, que son affaire se proposât en Consistoire* ⁶: par où il donnoit à entendre, qu'il s'y diroit des choses, dont il faisoit lui épargner la honte. Soit dit en passant, que ce Prélat étoit le plus grand mangeur qui fût en France, & qu'il fesoit sept repas par jour ⁷, dont le dîner & le souper duroient chacun plus d'une heure. Et c'est, à mon avis, ce grand appetit, qui avoit donné lieu de le calomnier à la Cour de Rome, & de l'y metre en mauvais prédicament: qui font les mots, dont le Pape usa dans sa réponse au Cardinal d'Ossat. Quoi qu'il en soit, le Roi voyant l'extrême répugnance que le Pape avoit à gratifier l'Archevêque de Bourges; & que cete obli-

ga-

⁴ Lettre 95.⁵ dans son Audience du 19. de Mars.⁶ Lettre 178. ⁷ Thuanus.

gation lui coûteroit plus envers S. S. que la chose ne valoit; se résolut enfin à suivre le prudent conseil du Cardinal de Florence, qui avoit dit au nôtre, pour l'écrire à la Cour, que pendant que le Roi avoit cete grande affaire de Saluces, & encore d'autres aussi difficiles, dont il avoit chargé Mr. de Sillery; *il ne lui étoit pas expédient de consumer la faveur de S. S. en une affaire, qui n'importoit de rien à S. M. ni à la France: qu'il falloit traiter les affaires des Particuliers comme particulières; & celles du Roi & du Royaume, comme royales & publiques*⁸. C'est-pourquoi préférant les siennes à celle de l'Archevêque, qui pouvoit amander avec le tems, il ordonna à nôtre nouveau Cardinal de dire au Pape, que *bien qu'il eût plusieurs raisons de desirer l'expédition de l'Archevêché de Sens en la personne de Monsieur de Bourges, néanmoins, pour s'accommoder aux volontez de Sa Sainteté, il avoit délibéré de ne l'en plus importuner*⁹. Ainsi, le Pape fut délivré de cete poursuite, qui lui déplaisoit infiniment, pour les raisons que j'ai dites; jusques au commencement de l'Ambassade du Comte de Bethune, qui eût ordre de la renouveler au bout de trois ans. Et le Cardinal d'Ossat y travailla si puissamment avec lui, qu'ils obtinrent enfin tous deux la translation de Monsieur de Bourges à l'Archevêché de Sens, qui fut expédié dans le Consistoire du 29. d'Avril 1602.¹⁰ J'ai mis ensemble toute cete négociation, qui dura six ans entiers, pour éviter les répétitions qu'il auroit falu faire, si je l'eusse divisée selon la date des lettres, qui la contiennent.

⁸ Lettre 174. ⁹ Lettre 183.

¹⁰ Lettres 310. & 312.

ment. Outre que les particularitez d'une même affaire sont plus faciles à retenir, au dire de Tacite ¹¹, quand elles sont racontées de suite. Voyons maintenant ce que Monsieur de Sillery fit à Rome, où le Roi l'envoya en 1599. pour défendre & soutenir auprès du Pape la Cause du Marquisat de Saluces, que le Duc de Savoie vouloit se faire adjuger; & secondement, pour obtenir la dissolution de son mariage avec la Reine Marguerite de Valois, qu'il prétendoit être nul. Du Marquisat, je n'en parlerai pas davantage, en aiant dit tout ce qu'il en faut savoir par rapport aux négociations du Cardinal d'Ossat. J'ajouterais seulement, que l'Ambassadeur de Savoie aiant donné à Monsieur de Sillery copie des défenses du Duc contre la demande du Roi, le Cardinal y fit la replique en italien, & la mit entre les mains de Monsieur de Sillery, pour s'en servir en temps & lieu contre les Savoyards ¹². Ce qui montre que le Cardinal étoit encore le directeur & le principal acteur de la négociation de ce nouveau Ministre.

Quant à la rupture du mariage du Roi, il falloit qu'il y eût bien des dificultez à cete affaire, puisque le Cardinal écrivit à Monsieur de Villeroy, que si elle n'étoit bien enfournée du commencement, il ne s'y feroit jamais rien ¹³; & que Monsieur de Sillery, & lui, ne pouvoient, ni ne devoient l'entamer avec le Pape, qu'on ne leur eût répondu à un certain mémoire, que lui Cardinal en avoit envoyé à la Cour ¹⁴; pour avoir de nouveaux ordres. Car
il.

¹¹ Annal. 12. ¹² Lettre 187.

¹³ Lettre 186. ¹⁴ Lettre 187.

*il importe plus de faire bien , ajoûtoit-il , que de faire tôt , & même en un affaire tel , que cetui-ci , lequel , s'il n'est bien commencé , ne pourroit bien finir , & est un de ceux qui se gagnent ou se perdent dès le commencement*¹⁵. Je n'entrerais point dans le détail de cete négociation , qui alongeroit trop cete Vie , que j'ai hâte de finir ; il suffira de dire , que le Cardinal & Monsieur de Sillery manièrent & menèrent cete affaire si dextrement , que le Pape , après plusieurs conférences & Congrégations tenues pour en délibérer , nomma enfin trois Commissaires Apostoliques , pour informer sur les lieux , & juger de la nullité du mariage ; & que le Chef de la Commission fut le Cardinal de Joyeuse : d'où dépendoit principalement tout le succès de la dissolution , où il y avoit plus à faire que l'on ne pensoit en France. Et ce point avoit été d'autant plus difficile à gagner , que le Pape ne vouloit point , qu'il y eût de Cardinal dans cete Commission , sous pretexte , qu'un Cardinal auroit trop d'autorité sur le Nonce , & lui pourroit faire faire beaucoup de choses à sa mode¹⁶. Outre que le Pape se roidissoit à vouloir y mettre un Auditeur de Rote¹⁷ , ou son Nonce tout seul¹⁸ , ainsi qu'il avoit fait dans la Cause du Prince de Transilvanie , & de l'Archiduchesse Marie d'Autriche¹⁹. Ce que le Cardinal d'Ossat détourna , en lui remontrant , que le Nonce auroit besoin d'être guidé par un François d'autorité , pour faire agréer & recevoir en France beaucoup de choses , touchant

¹⁵ Lettre 189. ¹⁶ Lettre 195.¹⁷ Lettres 192. 193. 194. ¹⁸ Lettre 195.¹⁹ Lettres 190. & 191.

60 VIE DU CARD. D'OSSAT.

chant le stile & la procédure, qui autrement ne passeroient point ; & que d'ailleurs l'importance de la Cause , l'éminence des Parties , & le respect , qui étoit dû à l'Eglise Gallicane , & aux Concordats , requeroient , que ce fût un Cardinal François qui présidât à ce Jugement²⁰.

En ce même tems , l'Abbaye de Nant en Rouergue aiant vaqué en Cour de Rome par la mort de celui qui la possédoit , le Pape usant du droit qu'il avoit d'y pourvoir en vertu du Concordat , la donna au Cardinal d'Ossat , dans la pensée , que le Roi seroit très-content que Sa Sainteté eut préféré à tout autre²¹ un sujet , dont les services lui étoient si agréables , & si utiles à sa Couronne. En eset , Henri IV. en fut bien aisé , & le Cardinal , qui n'avoit accepté ce bénéfice que sous le bon plaisir du Roi , s'en fit expédier les bulles²² , à la satisfaction commune du Pape , & de son Prince.

Le Cardinal de Joyeuse étant parti de Rome à la fin d'Août , pour retourner en France ; le premier de Septembre le Cardinal d'Ossat commença l'exercice de la Viceprotection , par proposer en Consistoire l'Evêché de Frejus , pour un Archidiacre de cete Eglise²³. Et dans le mois d'Octobre suivant , il proposa les Evêchez de Tulles , & de Vannes , pour deux Abbez , qui n'aient chacun que 25. ans , au-lieu que selon le Concordat il en faut au moins 27. avoient besoin d'une dispense d'âge pour pouvoir être ex-

²⁰ Lettre 195.

²¹ Lettre 193.

²² Lettre 200.

²³ Lettre 194.

expediez. Et , par son crédit , ils obtinrent la dispense & leurs bulles²³. Au mois de Novembre , il proposa l'Archevêché d'Auch , & obtint la modération de l'Annate à la cinquieme partie de la taxe²⁴. Mais ce qui montre encore mieux l'estime , que le Pape fesoit de sa personne , & la forte inclination , qu'il avoit à le favoriser en tout ce qu'il pouvoit ; c'est que lui ayant commandé , à l'occasion des deux Evêques , que je viens de nommer , d'écrire bien expressément au Roi , qu'il ne donneroit plus de telles dispenses , nôtre Viceprotecteur ne laissa pas d'en obtenir encore une , trois ans après , pour un jeune Evêque de Sarlat , de la Maison de Salignac , dont il étoit ancien ami. A quoi il paroît qu'il avoit trouvé beaucoup de difficulté , soit du côté du Pape ; ou de celui de la Congrégation des Matières Confistoriales. Car , dit-il , *sans la particulière diligence & affection , que j'y ai aportée , il eût fallu que le nommé , pour être expédié dudit Evêché , eût attendu l'âge entier de 27. ans , porté par les Concordats*²⁵. Enfin , il exerça la charge de Protecteur jusques au 13. d'Octobre 1603. que le Cardinal de Joyeuse fut de retour à Rome.

Je ne m'arêterai point à parler de la négociation faite par nôtre Cardinal en faveur de Mr. Benoist , Confesseur du Roi , nommé à l'Evêché de Troyes , non pas à cause qu'elle ne réussit point ; (qui ne fut pas la faute de l'intercesseur ;) mais parce que ce n'est pas une affaire , dont je voye qu'on se soucie fort aujourdui d'être

²³ Lettre 200.²⁴ Lettre 205.²⁵ Lettre 320.

tre entretenu. Mezeray donne le tort à la Cour de Rome, quand il dit, que Mr. Benoist méritoit d'obtenir les Bulles de cet Evêché, *pour les mêmes raisons, pour lesquelles on les lui refusa* : mais en cela, ainsi qu'en beaucoup d'autres choses, il a plus jugé en homme partial, qu'en Historien désintéressé, & bien informé du mérite de la Cause.

La dernière affaire publique & royale, qui passa par les mains du Cardinal d'Ossat, fut la commission de poursuivre vivement une dispense pour la validation du mariage, contracté & consommé de fait entre le Duc de Bar fils-ainé de Charles III. Duc de Lorraine; & Madame Catherine de France, sœur du Roi; nonobstant le refus de la dispense, qui avoit été demandée en l'année 1598. lors que le Pape étoit à Ferrare; & les inhibitions expresses, que Sa Sainteté avoit faites aux deux Ducs d'entendre à ce mariage²⁶. *Cet affaire, Sire, dit le Cardinal au Roi, est tres-dificile, & je ne sai que vous en promettre*²⁷. Il n'avoit pas tenu ce langage dans la négociation de l'absolution du Roi, dans laquelle il étoit traversé par un Roi d'Espagne, qui étoit *tenu pour le Coq de la Chrétienté*, & qui fesoit menacer le Pape d'une protestation, au cas qu'il voulût absoudre Henri IV²⁸. par le Duc de Savoie, par toute la Maison de Lorraine, & par la Ligue, qui remuoient le Ciel & la Terre, pour empêcher cete absolution. Cependant, il écrivoit au Roi, que quand le Pape même lui auroit dit, qu'il ne donneroit jamais l'absolution,

²⁶ Voyez les brefs écrits par Clément VIII. au pere & aux fils, dans la seconde note de la lettre 231.

²⁷ Lettre 228. ²⁸ Lettre 24.

tion, il ne laisseroit pas de croire, que S. S. fut pour la donner, lui demeurant le sens-commun seulement, sans les vertus & graces, qu'on doit presupposer en un Pape²⁹. Car il ne s'agit pas tant, disoit-il, si V. M. sera admise réellement & de fait à l'Eglise; comme si le Pape recouvrera en France l'autorité qu'il y a perdue, par le refus qu'il a fait de vous admettre &c³⁰. Il falloit donc, que l'affaire du Duc de Bar eût des dificultez insurmontables, puisque le Cardinal d'Ossat, homme aguerri, & ferré à glace, desespéroit presque d'y réussir.

Au mois de Mai de l'année 1600. ce Duc étoit venu à Rome, sous prétexte d'y gagner le Jubilé; mais en effet, pour obtenir la dispense, dont il avoit besoin. Ce qui avoit donné lieu au Pape de declarer au Cardinal, dès le jour même que le Duc arriva, qu'il ne la donneroit jamais, tant que la Duchesse demeureroit en ses opinions; protestant, qu'il se feroit plutôt mettre en quatre quartiers³¹, que de valider un mariage, dont l'un des conjoints ne le reconnoissoit point pour Pasteur de l'Eglise Catholique-Apostolique, ni pour avoir puissance de dispenser; & outre cela ne croyoit point, que le mariage fût un Sacrement; ni qu'il fût illicite de le contracter entre proches parens³², comme l'étoient le Duc & la Duchesse. Joint que selon les Cas de conscience, qui se pratiquent en l'Eglise Romaine, l'on ne donne point l'absolution pour le passé, si celui qui la demande, ne promet de desister du péché pour l'avenir. Toutes ces dificultez ont paru petites à François de Mezeray, qui dit, que
deux

²⁹ Lettre 13. ³⁰ Lettre 12.

³¹ Lettre 228. ³² Ibid.

deux paroles du Roi un peu vertes eussent bien obligé la Cour de Rome de les lever ³³. Dieu garde les Rois, & particulièrement les nôtres, d'avoir jamais de tels Conseillers à leurs côtez, & de prêter l'oreille à des gens, qui, au-lieu d'entretenir la concorde & la bonne intelligence entre le Sacerdoce & la Royauté, débitent dans leurs écrits des maximes, qui ne sont propres qu'à mettre les Papes & les Rois aux prises. Quoiqu'il en soit, ces dificultez, qui selon Mezeray, ne devoient coûter à Henri IV. que deux paroles dites vertement, coûtèrent au Cardinal d'Osât plus de quatre ans de négociation, & une infinité d'écritures en droit pour la Congrégation des Cardinaux, & des Teologiens, députez à l'examen de cete affaire, que le Roi prenoit fort à cœur: témoin l'article qui suit d'une lettre qu'il écrivit à notre Cardinal: *J'ai parlé au Cardinal Aldobrandin* ³⁴ *de la dispense du mariage de mon frère le Duc de Bar avec ma sœur, & lui ai fait connoître que j'ai ce fait aussi à cœur, que si c'étoit pour le repos de ma propre conscience Il m'a promis de faire tout office envers Sa Sainteté, pour l'obtenir: de quoi je vous prie le faire souvenir, & s'il est besoin, en parler de ma part à Sa Sainteté afin que je ne sois éconduit Madite sœur ayant veü revenir son mari, sans rapporter ladicte dispense, s'en est tellement affligée, qu'elle en est tombée grièvement malade; mais elle commence maintenant à se mieux porter. Mon Cousin, je vous prie donc d'aider à secourir cete*
sa-

³³ Dans la Vie d'Henri IV. année 1600.

³⁴ Cete année-là le Cardinal Aldobrandin étoit venu Légat en France.

famille de cete consolation, au besoin qu'elle en a; & j'aurai bonne part au repos, qu'elle en recevra ³⁵. Il est à remarquer ici, que la vraie cause du prétendu pieux voyage du Duc de Bar à Rome étoit, que n'aimant point sa femme, qui étoit beaucoup plus vieille que lui, & n'espérant plus d'en avoir des enfans, il s'atendoit que le Pape, pour lui permettre de gagner le Jubilé, lui commanderoit de la quitter ³⁶. Chose qu'il desiroit bien plus ardemment, que la permission de rester & de vivre conjugalement avec elle; comme le fit assez entendre à nôtre Cardinal un Gentilhomme Lorrain ³⁷, qui ne connoissoit pas l'importance de ce qu'il lui disoit. Voilà ce qui causa la maladie de la Duchesse de Bar; qui voyant le Duc, son mari retourné sans dispense, après avoir gagné le Jubilé à Rome, jugea bien, qu'il devoit avoir promis de la renvoyer au Roi, son frère, & de ne la reprendre jamais, qu'elle ne fût catholique; comme il étoit vrai. Et qui plus est, ce Duc avoit fait cete promesse de son propre mouvement, & sans que le Pape, ni les Cardinaux députez, dont le nôtre étoit un, l'en eussent requis en aucune manière, personne n'ayant voulu se charger de l'envie de ce renvoi, attendu l'impossibilité de la chose, & la qualité des Parties ³⁸. Quant au Pape, dit le Cardinal d'Ossat, *il ne s'y pouvoit porter avec plus de respect envers le Roi; car sans vouloir accepter les ofres dudit Duc, ni s'en mêler, il lui a fait dire, que si le Confesseur, qu'il prendroit, le trou-*
voit

³⁵ Lettre du Roi au Cardinal d'Ossat du 20. Janvier 1601.

³⁶ Lettre 232. ³⁷ Lettre 228.

³⁸ Lettres 231. & 232.

voit en état de pouvoir être absous, & de participer au Jubilé; il consentoit, qu'il fût admis à communier, & à gagner le Jubilé, pourvu que ce fût en lieu privé & secret ³⁹. Que si le Pape n'a donné la dispense, qu'on lui demandoit, il allègue pour raison, que si une fois il l'avoit donnée, la Princesse, estimant par ce moyen être mise en repos, ne voudroit plus oïr parler de se faire catholique; & les Princes de Lorraine deviendroient aussi plus négligens à y faire leur devoir ⁴⁰. Quant à ce que ces Princes disoient, ou fesoient dire par leurs Agens, que si le Pape ne vouloit pas donner la dispense, il devoit donc commander au Duc de Bar de renvoyer sa femme; le Pape répondoit tres-sagement, qu'il se garderoit bien de commander telle chose; que comme ces Princes avoient fait ce mariage, non seulement sans son approbation, mais encore contre la prohibition expresse, qu'il en avoit faite par ses brefs au père & au fils; aussi ne vouloit-il point se charger de la haine, que ce divorce attireroit, si l'on en venoit à cete extrémité ⁴¹. Tout cela sert à montrer, que cete négociation étoit tres-épineuse; & qu'elle n'auroit peut-être jamais réüssi en d'autres mains que celles de nôtre Cardinal, qui enfin obtint la dispense qu'il demandoit ⁴², quoique le Pape se fût obligé à la négative par tant de refus, & d'assurances, qu'il se feroit plutôt mettre en quatre quartiers; & telles autres choses ⁴³, qui marquoient une résolution invincible; que tout homme judicieux & prudent auroit crû devoir

aban-

³⁹ Lettre 235.⁴⁰ Lettre 232.⁴¹ Lettre 247.⁴² Ce fut à la fin de l'année 1603.⁴³ Lettre 231.

abandonner cete poursuite. Sur quoi le Cardinal conclut ainsi: *Dieu nous a fait une belle grace d'avoir mis une si bonne fin à un affaire si difficile, & si désespéré, comme je l'ai veu par l'espace de plus de quatre ans & demi. A lui en soit l'honneur & la gloire* 44.

Il ne me reste plus à parler, que de l'Evêché de Bayeux, qu'Henri IV. avoit donné au Cardinal d'Ossat en 1600. au mois d'Avril 45, & dont il fut pourvû en Consistoire au mois de Juîn suivant 46. Cet Evêché étoit de plus grand revenu que celui de Rennes, mais le Cardinal n'en fut guere plus accomodé: car outre qu'il n'en reçut rien la première année, il falut qu'il employât une partie de sa pension à payer la Regale 47: ce qui lui vint d'autant plus mal à point, qu'avec la dépense à laquelle sa promotion l'avoit obligé, il en avoit encore une autre à soutenir tous les jours, comme faisant alors la charge d'Ambassadeur, & de Viceprotecteur, qui atiroit tous les François à sa table. Et les deux années suivantes, l'une portant l'autre, ne lui raportèrent en tout que trois-mille quatre-cens trente écus, qui avant que d'être rendus à Rome furent décimez d'une partie par les changes & par les remises 48. Son retour en France lui auroit épargné tous ces frais & toutes ces incommoditez: mais comme le Roi ne pouvoit se passer de son service à Rome, où le Cardinalat le rendoit plus autorisé, & par conséquent plus utile; & que d'ailleurs le Cardinal ne se sentoît point de disposition à aller ré-

fider

44 Lettre 366. 45 Lettres 225. & 226.

46 Lettre 232.

47 Lettres 278. & 337.

48 Ibidem.

68 VIE DU CARD. D'OSSAT.

sider à Bayeux, à cause de son âge avancé; mais encore plus à cause de *la malice des gens du pais, & de la resistance, qu'ils faisoient aux choses bonnes & saintes*⁴⁹: toutes ces raisons, concourant avec celles de sa conscience & de sa réputation, le déterminèrent enfin à résigner cet Evêché avec la permission du Roi. Il en écrivit donc à Monsieur de Villeroy, pour en savoir son avis, & par son moyen les intentions de leur Maître, avant que de traiter avec personne. Il paroît par une de ses lettres à ce Ministre, qu'il en avoit eû une bonne réponse; & que la grace étoit impetrable. *Je m'y conduirai*, dit-il, *de la façon qu'il vous a plu me conseiller* &c.⁵⁰ mais par une autre lettre écrite au même, il semble que le Roi repugnoit à permettre cete résignation. *Je vous prie*, dit-il, *de lire au Roi cet article: Que je ne puis croire, que S. M. soit pour me refuser cete grace, non pour aucun mérite qui soit en moi; mais pour sa propre bonté & constance, à laquelle il appartient, que n'ayant S. M. fait de rien ce que je n'eusse jamais osé espérer, ni désirer, elle ne se montre point à-present refroidie en mon endroit*⁵¹. Et Monsieur de Villeroy en écrivit à Monsieur de Rosny en des termes, qui marquent encore davantage, que cete affaire avoit besoin d'être fortement sollicitée & appuïée auprès du Roi. Monsieur le Cardinal d'Ossat, lui dit-il, *a cela si à cœur, que j'ai opinion (s'il en est éconduit) qu'il en mourra de déplaisir. . . . & nous donnerons la vie audit Cardinal d'Ossat, qui est si utile au service du Roi, & qui a tant mérité du*

PH-

⁴⁹ Lettres 279. & 287.

⁵⁰ Lettre 344.

⁵¹ Lettre 362.

public & du particulier ⁵². Recommandation, qui fut si efficace auprès de Monsieur de Rosny, qu'il fit obtenir aussi tôt à nôtre Cardinal la permission de résigner son Evêché, comme il se voit par une autre lettre écrite deux jours après à ce Surintendant, où sont ces mots : *J'écrirai audit Cardinal le temoignage, que vous avez rendu, en cete occasion, de vôtre bonne volonté, & du jugement que vous avez fait de son mérite* ⁵³. Et le Cardinal répondant sur cet article à Monsieur de Villeroy : *Je loue Dieu & le Roi, dit-il, Vous & Monsieur de Rosny, de la grace que S. M. m'a accordée, touchant la résignation de l'Evêché de Bayeux, dont je suis plus aise que du don même qu'elle m'en fit* ⁵⁴. Mais sa joie ne dura guère non plus que celle de la Duchesse de Bar, pour qui il avoit tant & si long-tems travaillé : car ils moururent tous deux immédiatement après avoir obtenu ce qu'ils desiroient : la Duchesse le 13. de Février 1604. & le Cardinal le 13. de Mars suivant, ayant même écrit six jours auparavant à Monsieur de Villeroy sur la mort de cete Princesse ⁵⁵. Preuve que sa maladie fut tres courte. Personne ne m'a peü dire quelle maladie c'étoit, mais tout le reste est raconté dans la lettre suivante du Comte de Bethune, qui résidoit alors pour Ambassadeur de France à Rome.

⁵² Lettre du 24. Novembre 1603.

⁵³ Lettre de Monsieur de Villeroy à Mr. de Rosny du 26. de Nov.

⁵⁴ Lettre 268. ⁵⁵ Lettre 369.

L E T T R E
D U
COMTE DE BETHUNE
A MONSIEUR
DE VILLEROY.

Du 17. de Mars 1604.

MONSIEUR,

Je m'étois promis , lorsque je vous écrivis le 9. du présent selon l'espérance que m'en donnoient les Medecins, d'avoir à employer la premiere occasion qui se presenteroit , à vous faire savoir l'entière guérison de Monsieur le Cardinal d'Osât : mais il a pleû à Dieu d'en disposer autrement , l'ayant apellé de ce monde le vendredi 13. du présent sur le midi. Il est mort avec un entendement aussi sain , & un jugement aussi-bien composé, comme il l'avoit eû en sa meilleure santé ; ayant même toujours parlé jusqu'à fort peu de tems avant que d'expirer : & pour lors nous le quitâmes Monsieur le Cardinal de Joyeuse & moi. Le Pape, le jour même que je dépêchai l'ordinaire dernier, envoya visiter ledit Cardinal, avec tant de courtoises paroles , & tant de témoignages de bonne volonté , qu'il ne se peut davantage, lui ayant fait offrir toutes sortes de graces, tant temporelles que spirituelles : ayant même voulu , pour plus signifier son affection, envoyer vers ledit Cardinal de Joyeuse & moi, nous faire entendre le deplaisir,

LETRE DE M. DE BETHUNE, &c. 71

fir, qu'il recevoit du danger où il le voyoit. Depuis la mort, pour continuer les témoignages de sa bonne volonté, & montrer, combien il avoit chère la memoire dudit Cardinal; il a fait assister à son enterrement sa famille; avec tous les Evêques assistans de Sa Sainteté. Le Cardinal Aldobrandin a montré de porter un extreme deplaisir de cete perte; & je m'assure, que vendredi que je verrai l'un & l'autre, ils m'entretiendront sur ce sujet, duquel je ne vous eusse tant discouru, sachant assez que c'est augmenter la douleur, que vous causera cete mort; si je ne pensois être obligé de vous dire, & pour l'honneur de la memoire du defunt, & pour vôtre consolation, qu'elle a été regrettée de toute cete Cour: jusque-là même (tant il avoit seû garder de modération en ses actions) que ceux auxquels il avoit fait du pis qu'il avoit peu, pour rendre service au Roi, étoient contraints d'en dire du bien, & de le regretter: & de fait les Ministres d'Espagne l'ont loüé publiquement. Aussi à la verité, avoit-il tant de dextérité

¹ Ce témoignage du Comte de Bethune sert de réponse à la lettre écrite à Monsieur de Rosny, son frere, par un Huguenot anonime, qui acusoit le Cardinal d'Ossat d'être tout dévoué au Roi d'Espagne: témoin, dit-il, plusieurs lettres écrites au Roi, & à Monsieur de Villeroy, mais sur tout celles du 27. Janvier & 10. Février 1603. qui sont des plus noires en malice; toutes tendantes à rendre le Roi de France valet de celui d'Espagne . . . Et finalement, pour récompense de sans d'honneurs & de bienfaits, il essaye de le diffamer, tâchant par ses lettres 325. & 327. écrites à Monsieur de Villeroy (ce sont les lettres 334. & 336. de cete Edition) de le rendre execrable à la posterité, publiant qu'il rongeoit son peuple jusqu'aux os; qu'il mécontentoit la Noblesse; mal menoit & deconsortoît l'Eglise &c. Cete lettre diffamatoire est dans le second tome des Memoires de Sully in 12. Voyez les notes de la lettre 334. qui peuvent servir aussi de repliche au calomnisteux Huguenot.

rité en toutes choses , que l'on ne savoit comment s'en plaindre. La perte , que le Roi a faite en sa mort , sera tant reconnüe , qu'il n'est pas besoin de vous la représenter : mais pour ne point manquer à ce que l'on doit à la vérité , je me sens obligé de vous dire , que je ne tiens pas aisé à S. M. de la reparer , d'autant que ce Cardinal avoit joint ensemble en sa personne toutes les parties , qui sont séparément en plusieurs autres ; & tiens , que l'on reconnoitra encore plus par sa privation le défaut qu'il fera au service du Roi , que l'on ne s'apercevoit de l'utilité qu'y aporloit sa présence. Pour moi , je vous confesserai librement , Monsieur , que j'avois reconnu tant de franchise & d'intégrité en son ame ² , que depuis que je suis ici , je lui avois toujours ouvert mon cœur. Ledit sieur Cardinal m'ayant souvent dit , de son vivant , & même encore à sa mort , qu'il avoit obtenu un bref du Pape , par lequel Sa Sainteté déclaroit , que les benefices qu'il avoit à la nomination du Roi ne vaqueroient point pour S. S. encore qu'il mourût ici ^{*} ; je vous prie de me l'envoyer , afin d'éclaircir le Pape du doute , auquel il fit hier paroître d'être au Cardinal de Joyeuse , au Consistoire , lui disant , qu'il ne se souvenoit point d'avoir fait cete declaration. J'ai fait metre à part toutes les lettres , que le Roi , & vous , Monsieur , avez écrites audit défunt sieur

² Sa franchise & sa candeur se trouvent marquées dans l'anagramme de son nom , qui dit : *Va d'art sans dol* : c'est à dire : il procede avec adresse & prudence , mais sans tromperie : louange qui lui est aussi donnée dans son Oraison funebre. *Nulla in eo fallacia , nullus furor.*

^{*} Le Cardinal d'Ossat parle de ce Bref dans ses lettres 245. & 278.

fieur Cardinal, comme auffi les minutes des réponses qu'il y avoit faites ; lesquelles je n'ai voulu, ni prendre, ni avoir, jusqu'à ce que je sache ce que vous aurez agréable d'en être fait³ ; voulant en cete ocaſion, & en toute autre, me regler ſelon ce que vous trouverez à propos. Et ainſi je finirai la preſente, en vous priant de croire que je ſuis &c.

³ Quand un Ambaſſadeur, ou Miniſtre public, vient à mourir en Cour Etrangere, le Prince ſon Maïſtre a droit de faire ſaiſir routes ſes dépêches, lettres, inſtructions, memoires, chiffres, & autres écritures de négociation, tout cela lui appartenant comme choſe conſacrée à ſon ſervice, & dont le Miniſtre n'étoit que le depoſitaire. *Sunt enim jam juris regii facta, nec privato cuicquam, quicquam in eas juris eſt*, dit Bongars dans une lettre qu'il écrivit au Sénat de Danemarck, pour faire garder les papiers d'un Ambaſſadeur de France, mort à Coppenhague, juſqu'à ce que le Roi en eût ordonné. C'eſt pourquoi il fut commandé au Comte de Bethune de prendre au nom du Roi tous ceux du Cardinal d'Oſſat, pour les apporter en France. Ce qu'il fit, ainſi qu'il eſt écrit de ſa propre main au premier ſeuillet de chacun des deux volumes epiſtolaires de ce Cardinal, qui ſont gardés dans la Bibliothèque du Roi.

L E T T R E
D E
MONSIEUR D'OSSAT
Avocat au Parlement de Paris,
A MONSIEUR
DE LA BARRIERE,
Abbé de Feüillans.

Dans toutes les autres Editions cete letre est à la fin; mais j'ai jugé à propos de la metre ici, non seulement parce qu'elle est la plus ancienne en date de toutes celles, qui sont recüeillies dans cete nouvelle Edition; mais encore plus à-cause qu'elle a beaucoup de connexité avec la Vie de Monsieur d'Ossat, qui par les sages & chretiens avis, qu'il donnoit alors à cet Abbé, commençoit à montrer l'habileté & la prudence, qui le conduisirent depuis au maniment des Affaires du Roi, & ensuite au Cardinalat.

MONSIEUR,

Votre letre du 8. Mars ne m'a été rendüe que jusques au 14. de ce mois en cete ville d'Aurillac en Auvergne, où Monsieur de Foix est venu passer ces fêtes de Pasques, à-cause que l'Abbaye de cete ville est à lui. J'ai trouvé plusieurs choses en vòtre letre, desquelles je me sens grandement honoré. & obligé envers vous; mais ce qui plus m'y a plû, est que je
voi

voilà que vous commencez à vous reconcilier aucunement avec les hommes, & ne les haïr tellement, que vous n'incliniez déjà à les vouloir rendre meilleurs, plutôt qu'à les quitter du tout. Et le nom de Saint Bernard, qui m'a toujours été saint & sacré, comme d'un des plus excellens Docteurs que l'Eglise ait, me sera encore cy après plus vénérable, pour vous avoir par ses écrits disposé à essayer de faire plutôt bien aux hommes, qu'en les fuyant du tout vous faire mal à vous-même. J'en loue Dieu, & l'en remercie de tout mon cœur. Au reste, Monsieur, puisque vous desirez, que de plusieurs raisons de votre dessein, que vous dites m'avoir écrites autrefois, je vous réponde à une, je le ferai très-volontiers, comme je vous y eusse déjà répondu, si vous me l'eussiez plutôt écrit. Mais comme vous en pouvez avoir écrit plusieurs fois à Monsieur le Procureur, notre commun ami, aussi vous assure-je, que jamais je n'ai reçu aucune lettre de vous à ce propos, qu'une avant que venir de Paris en ce pays; en laquelle vous me proposiez votre desir nuëment, sans y ajouter aucune raison de votre intention; & à cette lettre-là je vous récrivis celle, dont vous faites mention en cette-ci à laquelle je répons maintenant.

Vous dites donc, Monsieur, pour votre raison, que le trouble d'esprit vient des mauvaises opinions. A quoi je répons, qu'à la vérité les mauvaises opinions ont une grande puissance pour troubler l'esprit; comme aussi avoir l'ame remplie de bonnes persuasions, est un grand fondement de la tranquillité de l'esprit. Mais aussi il nous faut confesser, qu'il y a beau-

coup d'autres choses qui troublent l'ame, comme sont même les affections & passions, qui à cause de cela sont appellées *perturbations*; entre lesquelles la douleur, la melancolie, le chagrin, la crainte, la cupidité, qui ne sont opinions, ni ne procedent ordinairement d'opinion, troubleroient l'esprit par les deserts loin des hommes, autant ou plus qu'és villes ou autres lieux frequentez. Les maladies du corps aussi nous peuvent troubler, non seulement par la force & vehemence de la douleur, mais aussi en alterant les instrumens de l'ame. Il ne faut qu'une humeur colerique ou melancolique, ocupant nôtre cerveau; pour nous causer une colere & frenesie extreme, ou une tristesse & frayeur insupportable, & nous donner mille & mille folles & horribles imaginations, & nous tourmenter d'un tourment plus cruel qu'aucune gehenne: & ces accidens viendroient plus aisément à celui qui se proposeroit d'être seul sans voir jamais homme, & ne se guériroit si aisément, ou mais, puisque la nature ne pourroit être aidée d'aucune medecine. Voilà donc comment le trouble de l'esprit ne vient des opinions seulement, & comme d'ailleurs nôtre ame peut autant & plus être troublée loin que près des hommes. Davantage, les mauvaises opinions, que nous aurions ouïes ou lûes, ne nous oublieroient pourtant en nous éloignant des hommes pour jamais; ains se réveilleroient, & se representeroient à nous en la plus grande & noire solitude, & nôtre ame en feroit plus travaillée & vexée qu'auparavant. Et à ce propos je vous prie vous souvenir d'avoir veü souvent és histoires, & és poëmes & Romans, qu'on
apel-

apelle, & avoir expérimenté en vous même, que si nous avons ouï quelque chose scandaleuse, ou si nous avons reçu quelque déplaisir, bref, s'il y a quelque passion en nous; tout aussi-tôt que nous sommes en nôtre particulier seuls, & non ocupez d'ailleurs, cela se presente à nous, & nous fait faire mille discours fantastiques, & nous travaille plus que quand nous étions en quelque bonne compagnie, ou ocupez à quelque honneste besogne. Nous apporterions donc toujours avec nous ce que nous fuirions, & même par une telle solitude nous acroîtrions les forces à nôtre ennemi, & nous trahirions nous-mêmes. Vous ajoutez puis après, que les mauvaises opinions viennent des mauvais hommes. Je ne veux nier, que les hommes méchans & fous ne soient cause de plusieurs opinions mauvaises; mais à parler chretiennement, le diable en cause encore plus. L'Apôtre nous apprend, que nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair & le sang, mais encore beaucoup plus contre le Prince des ténèbres. Or ce tentateur, ce pere de mensonge & de fausseté nous suggerera beaucoup plus de mauvaises opinions, & nous tentera plus hardiment, & plus à son avantage, si nous quittons les hommes du tout; que non pas si nous nous en tenions près. Je n'ai point souvenance d'avoir entendu que le diable ait tenté manifestement le moindre homme en bonne compagnie¹, mais au desert il a osé tenter Jesus-Christ. Vous savez

¹ S. Jean Climaque, le grand directeur des solitaires, dit, qu'aussi tôt qu'un homme bâtit une cellule dans le desert, la Paresie y en va bâtir une autre tout au près.

vez ce que vous en avez prêché le premier Dimanche de Carême.

Outre plus, nôtre ame même, qui a une faculté naturelle de discourir, en composant & conjoignant les notions simples par affirmation; & les divisant & séparant par négation; & déduisant & concluant une chose d'une autre par ratiocination fillogistique; se trompe souvent en ses discours, affirmant en elle-même ce qu'il faudroit nier, & niant ce qu'il faudroit affirmer, & déduisant bien souvent d'une chose ce qu'il n'en faudroit point déduire; ou n'en concluant point ce qu'il en faudroit conclure: & par tels moyens se forge d'elle-même plusieurs fausses & mauvaises opinions, sans les avoir jamais entendues d'ailleurs. Et de fait, toutes les folles & méchantes opinions qui autrefois ont eû, ou maintenant ont la vogue, ont commencé quelquefois, & ont esté inventées par quelqu'un premièrement, sans qu'il les eût apprises d'autrui. Par ainsi, quand nous n'aurions jamais veû ni ouï aucun homme, nous ne lairions pourtant d'avoir de fausses & méchantes opinions; & outre cela, serions plongez en un abîme de toute ignorance, misere, & damnation.

Mais je veux bien vous dire davantage, que quand ainsi seroit, que les mauvaises opinions vinssent seulement des hommes, encore ne faudroit-il pas pour cela s'éloigner de tous les hommes, & s'en aller par les montagnes & forests, mener une vie de bête sauvage. Les coups d'épée viennent des hommes, & toutefois si j'avois reçu un coup d'épée par un homme, je ne m'en irois pourtant

tant par les montagnes & forests , fuyant tous les hommes également , & rendant ma plaie mortelle à faute d'être pansée ; ains m'en irois à quelque bon chirurgien, ou l'envoyerois querir pour être pansé & guéri par son moyen. Et maintenant que graces à Dieu je ne suis blessé , je n'abandonnerai la société humaine , & ne me rendrai bête de peur d'être blessé ou tué ; ains userai de pourvoyance pour me garder de tomber en tel inconvénient. Semblablement , si j'ai ouï quelque propos scandaleux de quelque mauvais homme , ou si je suis en crainte d'en ouïr , je n'irai pour cela courir par les forests , loin de tous les hommes , ains , m'acofterai de gens de bien , & sages , & bien entendus , & me tiendrai sur mes gardes.

Et outre tout cela , Monsieur , je vous prie de considerer , que si quelques mauvaises opinions viennent de quelques hommes , les remedes de ces mauvaises opinions , & toutes les vraies & bonnes opinions viennent aussi des hommes , ou par le moyen des hommes. Les bonnes & salutaires opinions touchant la vertu , bonne vie , & mœurs , nous ont été enseignées par les hommes. Il n'y a aussi espece de vertu , de laquelle les hommes n'aient appris le chemin. Il n'y a passion , ni maladie d'esprit , de laquelle les hommes n'aient enseigné les remedes. Tous les SS. Docteurs , & autres , qui ont écrit les belles œuvres , en la lecture desquelles vous vous plaisez tant , étoient hommes. La piété même , la religion , la parole de Dieu , nous a été donnée par le moyen des hommes. L'Apôtre dit que

la Foi même nous est donnée par l'oüie. Bref, toutes les sciences, tous les arts & disciplines, & la verité & certitude de leurs préceptes, nous ont été écrites & enseignées par les hommes; lesquelles ils n'eussent pû écrire ni savoir, ni nous aussi les apprendre, si eux, & nous, eussions préféré les deserts & la conversation des bêtes aux citez, & à la vie humaine & civile. Voilà donc comment les bonnes & vraies opinions viennent des hommes, comme font aussi les remedes & réfutations des fausses & mauvaises. Et partant il est plus raisonnable d'aimer les hommes & demeurer en la société humaine, pour l'amour des gens-de-bien, que de haïr & quitter le genre humain, & nous rendre bêtes en haine des méchans.

Davantage, outre les preservatifs & remedes, que nous recevons de ceux qui sont plus entendus & plus avisez que nous, Dieu nous a donné du jugement, & quelque connoissance à chacun en particulier, pour discerner le vrai du faux, & pour rejeter la fausseté, & embrasser la verité. Si j'oy ou lis une opinion fausse & méchante, ce n'est pas à dire que pour cela je sois tenu ni contraint de la croire & suivre, ni d'entrer pour cela en inquietude & tourment d'esprit. Si je voi faire du mal, je ne suis pour cela contraint de faire de même, ni d'entrer en impatience & frenesie, pour une chose dont je ne puis mais. L'homme a sa volonté franche & libre, & est lui-même maître de ses actions, avec la grace de Dieu, & ne fera aucun mal s'il ne lui plaît. Aussi par la même volonté il a puissance

A MONSIEUR DE LA BARRIERE. 8r

ce de commander aux passions, & de les régir & moderer par prudence & vertu. Pour donc maintenir nôtre esprit en tranquillité, il ne faut nous en aller par les deserts, où nous serions plus troublez que chez nous; mais il nous faut user de cete puissance, qui est née avec nous, & l'armer & fortifier de science, & encore plus de sagesse, moderation, & autres vertus.

Vous me connoissez, je ne dois, ni ne veux faire l'habile ni le saint avec vous: je me reconnois ignorant & foible devant Dieu, & aussi entre les hommes, comme un de la tourbe: mais je ne craindrai de vous dire à vous, qu'il y a bien peu de mauvaises opinions que je n'aie leües ou ouï dire, & toutefois je n'en suis de rien pire pour cela, & n'en sens en moi aucune inquiétude d'esprit, & ne voudrois ceder à homme vivant d'être mieux persuadé de la vertu, de Dieu, & de toutes bonnes choses, ni d'être plus homme de bien que moi, ni d'avoir l'ame moins troublée & passionnée que j'ai. Et ne se peut dire, que cete disposition me vienne d'être riche ou bien aisé, & d'avoir mes commoditez; car je n'ai en ce monde aucun bien ni revenu, soit en temporel, ou en spirituel; & n'ai jamais eü moyen de me nourrir & entretenir que de mon travail, & du service que j'ai fait & fais à autrui; & ne s'en pourroit trouver en ce Royaume, ni ailleurs, un plus pauvre que moi; mais c'est trop parler de moi-même.

Si donc nous avons le jugement & la discretion, pour rejeter les fausses opinions des méchans, ou moyen d'être mieux informez &

82 LETRE DE M. D'OSSAT,

instruits par les doctes & gens-de-bien , tant decédez que vivans ; & si nous avons la volonté , non seulement franche & libre , pour nous garder de faire le mal , que nous voyons en autrui , mais aussi reine & impératrice , pour commander aux passions ; si d'ailleurs aussi les mauvaises opinions peuvent naître en nous-mêmes par discours errans & fantastiques , ou nous être imprimées par suggestion diabolique , & plus aisément és déserts , que parmi les hommes ; si aussi le trouble d'esprit peut venir d'ailleurs que des opinions , & plus facilement loin que près de nos semblables ; & si encore les opinions , que nous pourrions avoir veues ou lûes , nous viennent en mémoire , & se rengrent en la solitude : si toutes ces choses , dis-je , sont vraies , comme elles sont ; que deviendra la conclusion que vous avez tirée des deux propositions précédentes , auxquelles j'ai particulièrement répondu ? Certainement , elle ne pourra subsister ; beaucoup moins encore s'ensuivra-t-il que nous devions fuir tous les hommes , & abandonner de tout en tout la vie humaine , & errer par les montagnes & forêts , menant une vie bestiale & brutale. Et à la vérité , outre que par un tel éloignement de tous les hommes , nous n'aurions évité , ains augmenté le mal que nous craignons , nous encourrions encore infinis autres maux , & nous priverions d'infinis biens & commoditez , que nous recevons les uns des autres , & sans lesquelles nous ne pouvons pas même vivre. Notre vie est sujete à mille infirmités , esquelles nous avons besoin de l'aide d'autrui ; à raison de
quoi

quoi l'Esprit de Dieu nous dit, que MALHEUR A L'HOMME SEUL, LEQUEL, S'IL TOMBE, N'A PERSONNE QUI LE RELEVE. Aussi a nôtre vie besoin d'infinies choses, qu'un homme seul ne se peut fournir lui-même, & est nécessaire que nous les prenions les uns des autres, & que nous vivions en compagnie, & près de nos semblables. Si vous étiez tout seul par les deserts, loin de tous hommes, vous n'auriez du pain à manger, ni aucune autre pasture acoustumée & saine. *Je vivrois de feuilles, comme j'ai fait quelque temps*, me direz-vous? Vous ne trouveriez des feuilles tout le long de l'an; & même si vous vous proposiez d'aller par les lieux, où nul homme ne vous pût voir, ni être vû de vous. Et quand vous en trouveriez toujours, vous n'en pourriez toujours manger. Ce que vous avez fait pour quelques mois, étant jeune & sain, vous ne le pourriez pourtant faire étant venu sur l'âge, ni à la moindre maladie qui vous viendrait, comme il seroit nécessaire qu'il vous en vînt bien-tôt de tres-grièves & extremes. Quand on est malade, à peine peut-on avaler les viandes les plus douces & liquides, comment pourroit-on donc alors manger des feuilles? Et puis quand vous seriez gisant par terre malade, & que vous ne pourriez vous lever ni remuer, qui vous donneroit de ces feuilles? croitroient-elles auprès de vous sur le rocher dans une caverne? ou auriez-vous seulement la force d'étendre vôtre bras pour les prendre, & porter à vôtre bouche? Dieu me pourroit nourrir miraculeusement. Il est vrai qu'il le pourroit;

s'il le vouloit ; mais nous ne savons s'il le voudroit. Cela savons-nous bien, & il nous l'a appris, que nous ne devons point tenter Dieu ; comme ce seroit le tenter, & vouloir forcer la Nature, si on vouloit faire telles entreprises. Voilà quant à la nourriture. Et des vêtemens, quoy ? qui vous en feroit, après que ceux que vous auriez portez sur vous seroient achevez d'user ? Iriez vous tout nud ? Ce seroit encore tenter Dieu, & vouloir forcer la Nature, qui a vêtu les bêtes, & a laissé l'homme nud, pour ce qu'il avoit l'industrie de se faire des habillemens. Vous vous en feriez possible vous-même. Et où prendriez-vous la matiere pour les faire ? où l'éguille & le filet, pour les coudre ? Vous iriez possible combattre les ours, les lions & autres bêtes, pour vous vêtir de leurs peaux (car des brebis & autres bêtes non sauvages, vous n'en trouveriez point là où les hommes ne fréquenteroient point.) Et comment les atendez-vous ? avec quelles armes les combatiez-vous ? Mais elles vous déchireroient, & vous mangeroient vous-même, encore que vous ne leur demandassiez rien. Et seroit une belle chose, que pour n'avoir pu converser avec vos semblables, vous vous fussiez fait manger aux bêtes sauvages.

Les hermites du tems passé, & ceux d'à-present, pour ces considérations, encore qu'ils aient vécu seuls & à part, toutefois ç'a été toujours assez près de quelque ville, pour y pouvoir aller querir du pain, & leurs autres nécessitez, & pour pouvoir être visitez & secourus quand besoin seroit. Et jamais homme,

me , que je sache , quelque mécontentement qu'il eût des hommes , ne s'en éloigna du tout en retenant la vie , laquelle aussi ne se peut conserver sans l'aide d'autres hommes : non pas même Timon le Misantrope , lequel , encore que contre nature , & contre toute raison , il portât une haine mortelle aux hommes ; toutefois il habitoit la ville la plus fréquentée de ce tems-là , & ne se pouvoit ni vouloit passer de l'aide de ceux que tant il haïssoit.

Mais pour ce que vous ne vous souciez guère de la vie , je ne m'arrêterai plus long-tems sur ce point , & vous alléguerai les études & lettres , que vous aimez tant. Comment donc les continueriez vous loin de tous les hommes ? d'où prendriez vous les livres , les plumes , l'encre , le papier , la chandelle , & autres outils de sagesse ? avec qui communiqueriez-vous les doutes , qui se présentent en étudiant , & de qui en pourriez-vous prendre quelque bonne résolution ? à qui aussi pourriez-vous faire part de vos belles & bonnes conceptions , ou de quelque vraie & bonne , & néanmoins nouvelle interprétation de quelque passage d'importance , non encore entendu , laquelle vous pourroit venir en l'entendement ? la distribution des heures & du tems , qu'un homme d'étude doit faire , comment la feriez-vous à la longue , quand après quelque tems vous ne sauriez non seulement quelle heure il seroit , mais aussi quel jour , quel mois , ni le quantième an ? Il y a infinies autres choses que j'aurois honte de vous dire , de peur de vous faire trop de honte à vous-même seulement d'avoir eû une telle pensée. Ce peu
done

donc soit dit pour le regard de ce que vous devez, & du bien, duquel vous vous priveriez.

Je passerai à une autre considération touchant ce que vous devez aux autres, à tous lesquels vous feriez banqueroute de vôtre devoir, si vous quitiez du tout les hommes. Vous êtes né des hommes, vous avez été nourri & élevé par des hommes, instruit & enseigné par des hommes, & en la société humaine: bref, tout ce que vous avez de bon, & tout ce qui plus vous plaît, vous l'avez par le moyen des hommes. Et partant, quand en la solitude que vous pensez, vous pourriez avoir pour vous toutes choses à souhait, (combien que vous n'y en trouveriez pas une) encore ne devriez-vous pas abandonner la société humaine, à laquelle vous êtes redevable de tout ce que vous avez de bon: & si vous le faisiez, vous feriez ingratement & injustement, & vous rendriez indigne de tous les susdits biens, que vous en avez reçus. Si chacun en faisoit de même, & que nous ne nous voulussions jamais rencontrer, ni voir les uns les autres, non seulement les Républiques, les loix, les lettres, les arts, la justice, la religion, mais le genre humain périroit. Ains pouvons-nous voir, que la Nature même, qui ne fait rien en vain, en ce qu'elle fait naître les hommes avec la parole; nous ordonne à tous de vivre en compagnie, & de persévérer en la société humaine; autrement la parole nous seroit donnée en vain, puisqu'elle ne nous pourroit de rien servir, si nous demeurions seuls chacun à part soi.

Mais

Mais outre l'obligation & le devoir commun que tout homme a envers la société humaine, vous êtes obligé particulièrement à l'entretenir, & ne pourriez l'abandonner sans parjure & impiété, & sans malediction & damnation. Vous avez les saints & sacrez Ordres, vous avez fait le vœu & profession monastique, vous avez été promu à la dignité d'Abbé : toutes ces choses ont quelque charge, quelque fonction, & quelque devoir conjoint avec elles, ce ne sont point des noms vains ; lequel devoir vous avez promis & juré de faire. Et toutefois ce devoir ne se peut faire qu'avec & entre les hommes, lesquels si vous quittez du tout, pour n'en voir jamais pas un, vous violeriez tous ces droits, & toutes lesdites promesses & sermens. Davantage, Dieu vous a départi le don de prêcher, & le bruit est par tout que vous prêchez avec un merveilleux fruit, & avec louange & admiration de ceux qui vous écoutent : & partant vous étant appelé à ce saint ministère, il faut que vous pensiez de vous-même ce que l'Apôtre dit de soi, *Væ mihi, si non evangelizem*. La condamnation de celui qui cache son talent vous est connue. *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores, ubi erit fletus & stridor dentium*.

Or si vôtre dessein sortoit à effet, non seulement vous encourriez cete malediction, à faute de prêcher ; mais aussi parce que vous quitteriez la profession & l'exercice de Chrétien, & d'un bon Catolique, qui est la chose la plus éloignée de vôtre volonté & intention : auquel inconvenient toutefois, possible, n'avez-vous jamais pensé.

Vous

Vous vous excommunieriez vous-même, & ne pourriez participer aux biens de l'Eglise, ni obéir à ses commandemens, & partant seriez hors la voie de salut, & au chemin de perdition. L'Eglise nous commande de garder & observer les fêtes; vous ne pourriez avec le temps seulement savoir quand il seroit fête, vous, dis-je, qui êtes tenu de dire certaines oraisons, certains suffrages & antiphones, & accommoder votre office & service selon les fêtes, feriez, & divers jours & tems de l'année. L'Eglise nous commande d'ouïr la messe les jours des fêtes pour le moins; vous qui êtes obligé de la dire, ne la pourriez seulement ouïr. L'Eglise nous commande de confesser nos pechez, & communier au précieux corps & sang de N. S. Jesus-Christ, pour le moins une fois l'an; vous qui avez la puissance de lier & délier les pechez d'autrui, & qui êtes obligé d'administrer les sacremens aux autres, ne pourriez seulement confesser vos pechez, ni participer à aucun sacrement de l'Eglise.

Passons outre. La charité chretienne, & l'amour envers le prochain, qui nous est tant commandé & recommandé, & en laquelle consiste presque toute la Loi, comment, & envers qui l'exerceriez-vous? Les œuvres de misericorde, tant corporelles que spirituelles, comment, & envers qui les feriez-vous? Comment donneriez-vous à manger à celui qui aura faim? à boire à celui qui aura soif? comment vêtiriez-vous les nuds? logeriez-vous les étrangers & pelerins? visiteriez vous les malades, & les prisonniers? comment donneriez-vous conseil à ceux qui seront en doute & perple-

plexité? comment enseigneriez-vous les ignorans? consoleriez-vous les affligés, corrigeriez-vous les pecheurs? Bref, comment feriez-vous les autres actes de la charité chretienne? lesquels sont de telle importance au Chretien pour son salut, que Jesus-Christ venant pour juger le monde, pour toutes raisons il dira aux damnez, *Esurivi & non dedistis mihi manducare &c.* & aux sauvez & bienheureux il leur dira, *Esurivi & dedistis mihi manducare.* Par toutes ces choses vous voyez que renoncer à la societé humaine, seroit renoncer au Christianisme, & se retrancher de l'Eglise, le nom de laquelle même, comme vous savez, ne porte avec soi, & ne signifie solitude, ains compagnie & assemblée.

Où, mais les hommes sont méchans, & fous; je ne les puis endurer, je ne me puis comporter avec eux. Quand bien les hommes seroient si méchans comme vous les pourriez estimer, & quand nous aurions rencontré des personnes trop revêches, étranges, & malignes entre ceux que nous aurions à gouverner, pour cela les raisons que nous avons jusques ici alléguées ne se changent point, & ne laissent d'être vraies pourtant. Si pour la méchanceté d'aucuns nous abandonnions la societé humaine, & l'Eglise, les mêmes susdits inconveniens ne laisseroient pas d'arriver, & nous encourrions toujours la même malediction & damnation. Mais en cela nous avons à faire nôtre devoir, pour redresser & meliorer ceux que nous avons en gouvernement; & après que nous l'aurons fait, la méchanceté & l'ostination d'autrui ne nous damnera point, & ne
nous

nous sera imputée. Cete resistance même & contradiction, que nous trouvons à l'encontre du bien, nous doit exciter à mieux faire; & tant plus ce siecle est corrompu & méchant, tant plus les gens-de-bien doivent tenir bon & s'efforcer. Quand l'ennemi assiege & bat nôtre ville, & veut donner l'assaut, il ne la faut alors abandonner & trahir en s'enfuyant; ains il faut aller défendre la brèche, & repousser l'ennemi vertueusement. Si tous les gens-de-bien se retiroient des compagnies, il ne resteroit que les méchans, pour achever incontinent de tout ruiner & perdre.

La Sainte Ecriture nous apprend, que combien que les hommes fussent méchans & ennemis de Dieu, ce nonobstant il leur a envoyé son Fils, & l'a livré à la mort pour eux. Et son Fils Jesus-Christ N. S. étant en ce monde, a conversé avec les personnes débauchées & mal-vivantes; & quand on le lui a quelquefois reproché, il a répondu, que ceux qui étoient sains n'avoient besoin de medecin. Saint Paul semblablement nous apprend, que le mari fidele ne doit laisser sa femme infidele, ni pareillement la femme fidele le mari infidele; & que le fidele pourra sauver l'infidele. Voilà comment pour la méchanceté des hommes nous ne devons laisser de leur rendre le devoir auquel nous sommes obligez. Et encore ne devons-nous abandonner ceux à qui nous n'avons point d'obligation particuliere, ains tâcher de les reduire, si nous y voyons quelque espérance. Et tout au pis, si nous ne nous pouvons comporter avec eux, il ne nous faut pour cela quiter tous les hommes, & nous

en aller par les deserts nous faire manger aux bêtes , & mettre nôtre ame en voie de damnation. Il ne faut que laisser là les méchans , incorrigibles , & desespérez ; c'est-à-dire , ne les hanter point. Chacun se peut rendre solitaire en une ville bien peuplée , sans s'en aller aux montagnes & forests ; & se priver des commoditez que nous recevons des hommes , sans se metre en danger de mort & de damnation. Un homme , qui a de quoi s'entretenir , pourra , s'il veut , faire un desert de son étude , de sa chambre , de sa galerie , de sa metairie , ou de quelque autre tel lieu ; & cependant avoir vivres , habillemens , livres , & autres choses nécessaires , soit pour l'être , soit pour le bien être ; & servir à Dieu demeurant en l'Eglise , & assistant au sermon , & au Service Divin , & communiquer , & participer aux saints sacrifices , & aux autres graces que Dieu depart à son Eglise , & en son Eglise , & faire son salut. Qu'est-il donc besoin d'aller querir aux deserts avec incommodité , & danger extreme de sa vie & de son ame , & en attendant de forcer la Nature , & de faire choses impossibles ; d'aller querir , dis-je , la solitude que chacun peut trouver & faire chez soy , avec tant desolité & commodité du corps & de l'esprit ? Quant à moy , il me semble qu'un personnage de vôtre sorte , qui après avoir étudié seul quelques heures , vient en l'Eglise , où le peuple l'attend , monte en chaire , & prêche une heure sans que personne l'interrompe , & puis s'en va en sa chambre , se repose un peu , & prend son repas sobrement , & quelque temps après retourne en son étude ; il me semble , dis-je ,
que

92 LETRE DE M. D'OSSAT,

que cetui-là, outre ce qu'il rend à soi & aux autres ce qu'il doit, est assez solitaire, comme vous avez été l'Avent & le Carême passé. Un Religieux, qui se trouve à matines, & aux autres heures & services ordonnez, & psalmodie, & pense à ce qu'il chante, & employe le reste du jour à étudier, ou à quelque autre honnête occupation, est assez solitaire; & ne lui faut autre desert, que son Couvent: & les Anciens en apellant le Couvent *Cœnobium*, & les Religieux *Monachos*, ont bien montré qu'en communauté de vie & en société on peut être solitaire. En somme, qu'és bonnes & grandes villes, & abondantes en toute commodité, chacun peut trouver la solitude; mais aux deserts loin de tous hommes, nul n'y peut trouver les choses nécessaires pour la vie, ni rendre à Dieu & à son prochain le devoir qu'il doit.

Et de ne pouvoir endurer d'être quelquefois détourné ou importuné, ou de ne pouvoir souffrir la mauvaistié de quelques-uns, de laquelle nous ne pouvons mais, & laquelle Dieu tout-puissant tolere lui-même; & pour cela abandonner la société humaine, & se retrancher de l'Eglise; ce ne seroit pas tant amour de vertu & haine du vice, encore qu'il y en pourroit avoir, comme seroit foiblesse & petitesse de cœur, imprudence & inadvertance de plusieurs grands inconveniens, & oubliance du devoir deû à Dieu, à soi-même, & à son prochain.

Ce seroit aussi mourir devant que mourir: car outre ce que les Latins disent quelquefois *migrare ab hominibus*, pour mourir; ce peu de vie qui resteroit seroit de pire condition que celle

celle des bêtes, lesquelles ont aux deserts ce qu'il leur faut, non seulement pour leur vivre, mais aussi pour leur aise; & l'homme fait à l'image & semblance de Dieu, n'y auroit rien de ce qui lui seroit nécessaire, ni pour le corps, ni pour l'ame. Aussi seroit-il impossible, qu'un homme y durât & perseverât, quand bien il l'auroit entrepris: & cependant, outre le danger qu'il y auroit pour le corps & pour l'ame, il se seroit rendu ridicule, tant en l'entreprise qu'en la repentance. Et partant, pour revenir à mon commencement, je loue & remercie Dieu de tout mon cœur de ce qu'il vous dispose la volonté conformément à son ordonnance & commandement; & le prie qu'il vous fasse la grace d'y persister, & que nulle telle fantaisie ne vous vienne jamais en la pensée, moins en la volonté. A quoi si par la présente, ou autrement, je pouvois avoir contribué quelque chose, je le tiendrai pour un des plus grands fruits de ce peu de connoissance, qu'il lui a plu me donner; vous assurant, Monsieur, que je tiens à une grande faveur & honneur de ce qu'il vous a plu me communiquer ce qui vous en étoit venu en pensée; & que je me tiendrai toujours grandement favorisé & honoré de vous, quand il vous plaira ci-après me faire part de vos desseins & affaires, esquels je vous servirai toujours avec toute fidélité, & de toute mon affection: & espere, que si je ne vous y puis aider beaucoup, pour le moins Dieu me fera la grace que je n'y empirerai rien. Et si d'avanture en cete même letre j'avois parlé en quelque endroit trop obscurément, ou en sorte que vous n'en fuf-

94 LETRE DE M. D'OSSAT, &c.

fuffiez fatisfait ; je vous prie m'en écrire afin que je me mette en devoir d'y fatisfaire : car je vous jure par l'humble affection & refpect que je vous rends, & appelle Dieu à témoin, que je n'y ai rien déguifé pour servir à la caufe ; & que je ne vous ai rien dit que je n'estime bon & veritable. A tant, Monsieur, je falüe vos graces de mes plus humbles & affectueufes recommandations, priant Dieu qu'il vous donne tres-longue & tres-heureufe vie. D'Aurillac ce dernier d'Avril 1577.

*Votre plus humble & obeiffant
serviteur A. D'OSSAT.*



LETRES
 ECRITES PAR
 MONSIEUR D'OSSAT,
 A U
 ROY HENRI III.

*Communiquées par Monsieur Baluze, Biblio-
 tequaire de feu Monsieur Colbert, Mi-
 nistre & Secrétaire d'Etat.*

LETRE I.



AU ROY.
 SIRE,

L'ordinaire de Lion, qui arriva ici avanthier, m'a porté une letre de V^{otre} Majesté, écrite à Pougues le 6. de ce mois, touchant Monseigneur l'Evêque de Mets, v^{otre} neveu ¹, à laquelle je répon-

¹ Charles, fils de Charles III. Duc de Lorraine, & de Claude de France, sœur d'Henri III.

2 LETRES DE M. D'OSSAT,

répondrai par une lettre à part. Il m'a aussi porté une lettre de Monsieur Brulart², votre Secrétaire-d'Etat, laquelle ne contenoit aucun commandement de rien négocier pour cette fois avec Notre Saint Père, ni avec autre. De façon que je n'ai à rendre compte par la présente à V. M. d'autre chose que des occurrences de deçà, qui font, que N. S. P. continue à se bien porter. Il tint Consistoire mercredi 19. de ce mois, auquel jour, qui étoit un des Quatre-temps, on s'attendoit par Rome qu'il feroit Cardinal mondit seigneur de Mets, & possible quelque autre (dont il y avoit même plusieurs gageûres en banque) mais il n'en fit point du tout : comme aussi l'avoit-il dit à Monseigneur le Cardinal d'Este en l'audience, que ledit seigneur Cardinal eut de S. S. le jour auparavant. J'avois écrit à V. M. par ma dépêche précédente, que sur l'occasion de la mort de Marc-Antoine Colonne en Espagne³, le Roi Catholique avoit déjà fait faire instance envers S. S. de faire Cardinal le seigneur *Ascanio Colonna*,⁴ fils dudit Marc-Antoine. Cette instance fut renouvelée par l'Ambassadeur d'Espagne, quand il eût entendu que le Pape étoit prié de faire Cardinal mondit Seigneur de Mets, votre neveu, espérant qu'avec cette occasion ledit *Ascanio* feroit promis ; & afin qu'il ne semblât point, que ledit Ambassadeur fît cette seconde instance de soi-même

² Nicolas Brulart, Seigneur de Crofne.

³ Ce Seigneur, qui passoit pour un des plus grands Capitaines de son siècle, étoit allé en Espagne pour se justifier de l'intelligence secrète, que le Prince Jean-André Doria l'avoit accusé d'avoir avec le Général de Mer des Turcs.

⁴ Sixte V. le fit Cardinal dans les Quatre-temps de Noël de 1586.

me, ni à l'ocasion dudit seigneur de Mets, il inventa qu'il étoit arrivé un courrier d'Espagne le jeudi 13. de ce mois, dépêché par ledit sieur *Ascanio* au Cardinal Colonne⁵, qui est hors de Rome; & que ledit courrier n'avoit fait que passer par Rome, & lui avoit donné un paquet du Roi d'Espagne. Et en ce paquet il dit au Pape avoir trouvé une letre du Roi son Maître, par laquelle il lui commandoit de faire de nouveau instance auprès de S. S. pour la promotion dudit sieur *Ascanio Colonna*. Il fit aussi que le Cardinal de Medicis⁶ alla au Pape le samedi après 15. de ce mois, comme ayant aussi commandement du Roi Catholique, de faire la même instance envers S. S. de quoi toutefois n'étoit rien, comme j'ai été bien averti. D'autre côté, l'Ambassadeur de l'Empereur⁷ fut le Dimanche 16. à l'audience, & parla pour un Evêque de Hongrie, ⁸recommandé par ci-devant par l'Empereur, & connu par le Pape au Concile, & pour lequel S. S. étoit jà ci-devant entrée en promesse pour la première promotion qu'elle feroit. Tellement que le Pape se trouvant importuné de ces deux Ambassadeurs, & encore d'autres Grands, qui ont aussi leurs

⁵ *Marc' Antonio Colonna*, Créature de Pie IV.

⁶ Dom Ferdinand, qui fut depuis Grand-Duc de Toscane.

⁷ Cet Ambassadeur s'appelloit *Federigo Madrucci*. Il mourut à Rome en 1587. ou 88.

⁸ C'étoit George Drascovvitz, Archevêque de Colocza, en la haute Hongrie, qui avoit assisté à la troisième célébration du Concile de Trente en qualité d'Evêque de Cinq-Eglises, & d'Ambassadeur de l'Empereur pour la Couronne de Hongrie. Sixte V. le fit Cardinal dans la promotion de 1585. Il étoit neveu du fameux Cardinal George Martinuze, Evêque de Varadin, & Premier Ministre de Jean, Roi de Hongrie.

4 LETRES DE M. D'OSSAT,

leurs desirs & affections ; & se plaissant à faire tels actes de promotion, lorsque moins ils sont atendus ; il se résolut de n'en faire point du tout, & de différer à faire Cardinal mondit seigneur de Mets, vôtre neveu, quand on n'y penseroit plus. Les Cardinaux commis à voir le diferend entre la Seigneurie de Venise, & le Patriarche d'Aquilée ⁹, sont après à lui faire leur raport de ce qu'ils en ont trouvé & estimé en leurs consciences, pour en être puis après jugé par S. S. & l'Ambassadeur de Venise a protesté de nullité du jugement, qu'on prétend y donner, ne reconnoissant ladite Seigneurie en ceci autre Juge qu'elle-même. ¹⁰ Les plus sages croient que N. S. P. ne fera pas tout ce dont il menace ladite Seigneurie, ¹¹ comme par mes dernieres j'écrivis à V. M. avoir été fait office envers S. S. à ce qu'elle usât en ceci de sa modération acoustumée, & ne fît rien aliene de ce temps, ni des merites de cete République. Le Car-

⁹ Ce diferend étoit au sujet du Fief de Tagete en Frioul, que la Seigneurie de Venise avoit démembré du Patriarcat d'Aquilée, en vertu de la transaction faite en 1445. entre la Republique & le Patriarche d'alors, par laquelle il étoit dit, que tous les Fiefs de la Province du Frioul apartiendroient à la Seigneurie.

¹⁰ Les Ambassadeurs de Venise *Giovanni Soranzo* & *Leonardo Donato*, avoient bien montré les titres du Senat, mais toujours *extra judicium*, & *absque Reip. jurium prejudicio*. Voyez la lettre 3. suivante.

¹¹ L'année précédente, le Pape leur avoit adressé un Bref, par lequel il les menaçoit d'excommunication; s'ils ne rendoient, dans le terme qu'il leur prescrivoit, le Fief de Tagete au Patriarche *Giovanni Grimani*, qui avoit suscité cete querelle. Mais le Senat tint ferme jusques à la mort de Gregoire, & termina sagement ce diferend, qui duroit depuis 1580. par l'offre de donner le fief en pur don & par grace au Patriarche. De quoi Sixte V. se contenta.

Cardinal *Madruccio* ¹² partit d'ici pour aller à Trente, le 13. de ce mois; & je n'ai appris rien de l'ocasion de son voyage, outre ce que j'en écrivis par mes dernieres. Le Cardinal de Sainte Croix, ¹³ que nous tenons pour aucunement affectionné au service de V. M. est, depuis huit jours, tombé d'une espece de mal-caduc, & s'est blessé au front; de laquelle blessure il se guerit. Il y a un mois qu'il en étoit tombé aussi, & s'étoit un peu blessé; mais pour ne publier son infirmité, on avoit dit alors, & persuadé au monde, qu'il étoit tombé de son lit en dormant; mais cete seconde cheûte plus forte a donné ocasion de faire connoître l'accident tel qu'il étoit. Le Cardinal Commendon, ¹⁴ qui a été malade de pareille ou plus grande maladie, ne se pouvant bonnement ravoir ici, s'en est allé aux bains de Padoüe. Jean-André Doria n'est point fait Viceroy de Sicile, comme il se

¹² *Lodovico Madruccio*, Créature de Pie IV. & neveu du Cardinal *Cristoforo Madruccio*, qui lui avoit resigné l'Evêché de Trente. M. de Thou dit que ce Cardinal Louis étoit strenuus Philippicarum rerum in illa Aula (de Rome) propugnator.

¹³ *Prospero Santacroce*, qui avoit été deux fois Nonce en France: la premiere, en 1553. sous Henri II. & la seconde sous Charles IX. depuis 1561. jusques à la fin de 1564. Il avoit aussi été Nonce en Portugal, d'où il apporta l'usage du tabac en Italie, où cete herbe est encore appellée *Santacroce* à cause de lui.

*Hanc Sanctacrucius Prosper, cum Nuncius esset
Sedis Apostolica Lusitanas missus in oras,
Huc adportavit Romana ad commoda gentis.*

Costor Duranti

Jean Nicod, Maître des Requêtes, Ambassadeur de France en Portugal presque au tems de la Nonciature de *Santacroce*, en apporta pareillement le tabac en France, où cete herbe fut appellée d'abord, la Nicodine, & puis l'herbe à la Reine, à cause que Catherine de Medicis en usoit.

¹⁴ *Gian Francesco Commendone*, Créature de Pie IV.

6 LETRES DE M. D'OSSAT,

se disoit sur le partement du precedent ordinaire : aussi n'a-t-il point été en Afrique , & n'a fait que tourner la Sicile , & visiter les fortresses de Malte , où il a ofert de laisser deux-mille Espagnols , & dix de ses galeres , pour doute qu'on avoit de l'isûie d'*Ochiali* ; ¹⁵ mais Monsieur le Grand-Maître & le Conseil de Malte n'ont estimé être besoin d'accepter son offre. En s'en retournant, il aborda à Messine, où le Comte de Briatico , qui gouverne l'Isle sous le nom & titre de Président de la Sicile , s'étoit apreté pour le recevoir honorablement, avec les Magistrats & Officiers de Messine , en la façon qu'il avoit été receû à Naples. Mais pour ce que ledit Jean-André ne salua le premier ladite ville en arrivant au Port , comme il avoit fait à Naples , & s'atendoit d'être salué le premier , il y receût un fort maigre acûeil , dont il est demeuré mal satisfait , & est maintenant de retour à Naples , où il arriva le 18. de ce mois ; & dit-on qu'il desarmera la plupart de ses galères , & qu'il ira passer l'hiver à Gennes. Se parle de quelque remûement au territoire dudit Gennes , fuscité par des bannis de Gennes , avec autres bannis de Parme & Plaisance. Le Marquis *del Guasto* ¹⁶ s'aprête pour aller servir le Roi d'Espagne en Flandres , où le Prince de Parme a commandement de l'honorer ,

¹⁵ Il s'apelloit Aluch Ali : d'où les uns l'apellent *Luchiali* , & les autres *Ochiali*. De Corsaire il étoit devenu Général de l'Armée Navale du Grand-Seigneur. Le Pape Pie V. lui avoit fait offrir divers avantages , pour le ramener à la Foi Chrétienne , qu'il avoit renoncée , & pour l'engager au service de la Ligue contre le Turc. Mais cet homme n'y voulut jamais entendre.

¹⁶ *Ferdinando d'Avale*.

norer, & de lui faire part de tous les conseils de la guerre. L'on atend ici l'Evêque de Nice¹⁷, qui vient de la part de Monsieur de Savoie, donner avis au Pape du mariage dudit sieur Duc avec la seconde fille d'Espagne¹⁸; vers lequel seigneur Duc Monsieur le Cardinal Farnese a dépêché le sieur *Lotario Conti*, pour se conjoûir avec lui de ce mariage. Le Prince de Mantouïe étoit sur le point de venir à Florence visiter le Grand-Duc, son beaupere¹⁹, & y mener la Princesse sa femme. On l'y atendoit vendredi, 21. de ce mois; & dit-on que de Florence il viendra ici avec le sieur *Dom Pietro de' Medici*:²⁰ & que Monsieur le Cardinal de Medicis y a envoyé un des siens, & fait ses préparatifs pour les loger & traiter. Aussi puis naguere Monsieur le Duc de Ferrare a été à Mantouïe visiter le Duc, son beaupere²¹, & pense-t-on que ce soit pour le fait de *Correggio*, où a été receûe garnison d'Espagnols, comme j'ai ci-devant écrit à V. M. Le mariage de la fille²² du seigneur *Vespasien Gonzaga*, Duc de *Sabioneta*, avec le Prince de *Stigliano*, est arrêté; & hier passa par cete ville un courrier du dit

¹⁷ Il s'apelloit *Gian-Luigi Pallavicino*, de la Maison des Marquis de Ceva.

¹⁸ *Doña Catalina*, née à Madrid le 10. d'Octobre 1567.

¹⁹ Vincens, fils de Guillaume Duc de Mantouïe, avoit épousé Leonor, fille de François, Grand-Duc de Toscane; & sœur-aînée de Marie, qui fut depuis Reine de France.

²⁰ Frère du Grand-Duc de Toscane.

²¹ Alphonse II. Duc de Ferrare avoit épousé Marguerite, fille de Guillaume, Duc de Mantouïe.

²² N. *Gonzaga*, fille-unique de *Vespasiano Gonzaga-Colonna*, Viceroi de Navarre, puis de Valence en Espagne; & de *Doña Ana de Aragon*, fille de *Don Alonso*, Duc de Segorbe épousa le Seigneur N. *Carrafa*, Prince de *Stigliano*.

8 LETRES DE M. D'OSSAT,

dit sieur Vespasien, qui alloit vers ledit Prince, pour, comme l'on pense, traiter du temps de la solemnisation des noces. Le Roi d'Espagne a donné au sieur *Oddo Martino Colonna*, fils du feu sieur *Fabritio Colonna*, qui mourut à la guerre de Portugal; & petit-fils du sieur Marc-Antoine Colonne; l'état de Connétable de Naples, & une Compagnie de gens-d'armes, & une de cheval-legers, que le sieur Marc-Antoine Colonne avoit au Royaume de Naples: & pour ce qu'il est fort jeune, comme de dix ou douze ans, le sieur *Prospero Colonna* s'offre d'aller administrer ces charges pour son petit-neveu, & par cete occasion, se retirer du service du Grand-Duc, duquel il est mal-content.

Sire, je prie Dieu qu'il vous donne en parfaite santé tres-longue & heureuse vie. De Rome ce 24. Septembre 1584.

*Votre tres-humble & tres-devot sujet
& serviteur A. D'OSSAT.*

L E T R E II.

A LA REINE-MERE.

MADAME,

J'ai receû la letre, qu'il pleût à Vòtre Majesté m'écrire de Chenonceaux, le 14. Septembre, pour procurer ici, que N. S. P. diferât à envoyer le chapeau de Cardinal à Monseigneur l'Evêque de Mets, ¹vòtre petit-fils, jusques à son retour de Mayence, où il alloit prendre possession d'un Canoniat, qu'il y a: & outre que

¹ Ce Prince ne fut fait Cardinal qu'à la fin de l'année 1586.

que le Roi m'en commande autant par une sienné, j'avois, par le précédent ordinaire, receû une autre lettre de S. M. qui portoit le même commandement. Sur quoi fut dés-lors avisé par Monseigneur le Cardinal d'Este, que n'étant encore mondit seigneur de Mets fait Cardinal, il n'étoit bon de parler à N. S. P. de diférer à lui envoyer le chapeau, de peur que S. S. ne prit de là ocaſion de diférer à le promouvoir; mais qu'après sa promotion il seroit toujours temps de faire cet office envers N. S. P. & seroit fort aisé de faire diférer l'envoi dudit chapeau, & même d'autant qu'on n'envoie guere le chapeau sans être demandé; encore ne l'envoiet-on pas quand il est demandé, sinon aux grands Princes, ou autres, qui ayent legitime empêchement de le venir prendre ici. Ledit seigneur Cardinal d'Este entra aussi en doute, si Vos Majestez voudroient point que la promotion même de mondit seigneur de Mets fût diférée: d'autant que les Chapitres de Trèves, Mayence, & Cologne, n'éliſent point un Cardinal pour leur Archevêque; & qu'il semble que le Canoniat obtenu par mondit seigneur de Mets, ne tende qu'à l'Electorat. Ces mêmes considerations durent encore, & n'y a été rien changé depuis. De sorte que mondit seigneur le Cardinal d'Este a encore été d'avis, qu'on atendît ce qu'il plairait à Vos Majestez commander sur les lettres, qui en furent écrites au Roi le 24. Septembre. Cependant, je prierai Dieu, Madame, qu'il vous donne en parfaite santé & entiere prospérité tres-longue vie. De Rome ce 8. d'Octobre 1584.

*Votre tres-humble & tres-obéissant sujet
& serviteur, A. D'OSSAT.*

A 5

LE-

L E T R E I I I.

SIRE, A U R O Y.

J'ai receû par l'ordinaire de Lion, qui arriva vendredi, 5. de ce mois, la letre qu'il pleût à Vôte Majesté m'écrire de Pougues le 7. Septembre; par laquelle V. M. me commande de m'employer envers Nôte Saint Pere, à ce que S. S. difere à envoyer le chapeau de Cardinal à Monseigneur l'Evéque de Mets, vôte neveu, jusques à ce qu'il soit retourné de Mayence. Et jà par le précédent ordinaire j'avois receû le 22. Septembre une autre letre de V. M. écrite audit lieu de Pougues le 6. Septembre, portant le même mandement, à laquelle je répondis par ma dépêche du 24. dudit mois. Par madite réponse j'écrivis à V. M. ce que Monseigneur le Cardinal d'Este avoit avisé là-dessus, & comment il desiroit être éclairci de quelque doute, qu'il fesoit sur le contenu de vôte dite premiere letre, comme il vous écrivoit encore plus amplement lui-même. Et pour ce qu'après avoir vû le second commandement, que V. M. en a envoyé, ledit seigneur Cardinal ne s'est trouvé de rien plus éclairci, il a perseveré en son premier avis, sans en rien changer, jusques à ce que nous eussions réponse de V. M. à nos letres dudit 24. Septembre. Tellement que quand je le laissai avanthier à *Tivoli*, il pensoit n'avoir à vous écrire autre chose sur ce sujet, que se remettre à ce qu'il vous avoit écrit ledit jour 24. Septembre. Et même d'autant qu'il ne pourroit signer, pour avoir sa main empêchée
de

de la goute, qu'il le travailloit. Aussi pour la réponse que j'ai à vous faire sur ce second commandement, j'employerai ce que j'écrivis à V. M. sur le premier : & vous envoie un *duplicata* de la lettre, que je vous en écrivis à part, & hors de ma dépêche ordinaire dudit 24. Septembre. Et n'ayant pour cete heure à rendre compte à V. M. d'autre chose, pour n'avoir eû commandement de faire autre négociation, je passerai aux occurrences de deçà, qui sont, que N. S. P. continue à se bien porter, combien qu'il ne soit encore sorti à prendre l'air hors de Rome, comme il souloit toutes les années en cete saison. Dernièrement il s'étoit laissé entendre vouloir aller à Nôtre-Dame de Lorete, & y porter la Rose benîte, & certains beaux chandeliers qu'il avoit fait faire; mais depuis quelques jours en çà, il y a envoyé ladite Rose : d'où l'on juge qu'il n'y ira point de cete année: joint que la saison estjà bien avancée. Cet Etat est maintenant en assez bonne tranquillité, tant de bannis que d'autres. Aussi a-t-on cassé une des compagnies d'hommes d'armes, qu'on avoit levées ci-devant, & dit-on qu'on cassera encore bien-tôt des compagnies de gens-de-pied qu'on a entretenues depuis l'émeute qui fut en cete ville, à l'occasion de la mort du feu sieur Raymond Urfin¹; & que pour cet effet on attend le
sieur

¹ Ce tumulte arriva vers la fin de l'année 1583. à l'occasion d'un bandi, que le Barigel de Rome alla prendre dans le Palais des Urfins. Comme il en sortoit avec sa proie, il fut rencontré par le Seigneur *Ramondo Orsino*, accompagné de deux autres Cavaliers Romains, *Silla Savelli*, & *Ottavio Rusticucci*; lesquels, après l'avoir outragé de paroles, & menacé de le tuer, s'il ne leur rendoit le prisonnier, se mirent en devoir de lui ôter de vive force. De sorte que le Barigel fut contraint,

sieur *Mario Sforza* , qui doit revenir un de ces jours.

N. S. P. a fait écrire par Monsieur le Cardinal Saint-Sixte², son neveu, aux Cardinaux de la nouvelle promotion, qui sont par l'Italie, n'ayant encore eû le chapeau, qu'ils aient à se trouver ici au 25. de ce mois, afin qu'en un même Consistoire S. S. leur puisse donner le chapeau à tous, sans avoir à tenir un Consistoire pour chacun. L'affaire d'Aquilée est au même état qu'il étoit lors de ma précédente dépêche. Le Patriarche de ladite ville d'Aquilée fait de nouveau faire instance auprès du Pape, qu'il lui soit permis de s'en retourner à Venise; mais S. S. ne le lui veut point acorder, estimant que ce ne feroit de la réputation du Saint Siege, que ledit Patriarche s'en retournât à Venise, avant que son affaire fût accomodé. Et j'entens de bon lieu, qu'il ne tient qu'à un seul mot que ledit affaire ne soit jà acordé. V. M. a autrefois été

traint, pour sa défense, de faire tirer sur eux. *Ottavio* qui lui avoit donné un coup de baguete, fut tué sur le champ, & les deux autres si grièvement blessez, qu'ils en moururent le jour suivant. Ce qui souleva les Barons Romains, & tous leurs amis & leurs vassaux contre les Sbirres, dont ils firent un horrible massacre durant plusieurs jours, sans que les Officiers, ni les parens mêmes du Pape osassent paroître en public. Et pour comble de vengeance, Louis Ursin, frère de Raimond, ayant rencontré quelque mois après le Seigneur *Vincenzo Vitelli*, qui alloit dans son coche par la ville, il l'assassina pour braver le Seigneur *Giacomo Boncompagno*, Général de la Sainte Eglise, dont il étoit le Lieutenant. A la verité, Louis fut proscrit, mais le Pape fut enfin contraint de faire pendre ou décapiter le Barigel, pour apaiser le ressentiment des Barons & de la Noblesse, qui menaçoient de mettre tout à feu & à sang.

² *Filippo Boncompagno*, qui se fesoit appeller *San Sisto*, du nom de son titre, en l'honneur du Pape, son oncle, qui s'étoit toujours fait appeller ainsi durant son Cardinalat,

été avertie de l'expédient qui avoit été pris, long temps y a, pour composer ce diferend, à favoir, que la Seigneurie de Venise, pour le respect & reverence de N S.P. feroit donation au Patriarche d'Aquilée du fief contentieux entre ladite Seigneurie & ledit Patriarche. Cet expedient fut acroché, parce qu'on ne s'accorda point des termes esquels il falloit concevoir ladite donation. Et encore aujourd'hui, qu'on veut reprendre les premiers crres, & revenir audit expedient, on se trouve empêché, pour être en diferend d'un mot. Les Seigneurs Vénitiens veulent concevoir leur donation en ces termes, *Nous donnons à l'Eglise d'Aquilée le droit que nous avons en tel fief*: Et le Pape veut qu'ils mettent, *Nous donnons le droit que nous pretendons en tel fief*.³

L'Ambassadeur de Venise, & l'Evêque de Padoüe, qui est Venitien, de *Casa Cornara*⁴, allerent hier à Tivoli, vers Monseigneur le Cardinal d'Este; & pense-t-on que c'est pour lui parler de cet afaire, auquel il s'est jà employé par ci-devant, & même dernièrement, à moderer le Pape, lors de son plus grand courroux. Sa Sainteté a maintenant un autre afaire en main, étant arrivé ici, depuis le précédent ordinaire,

Stra-

³ Le Pape n'entendoit guère bien en cela son véritable intérêt: car tandis qu'il s'amusoit à disputer pour un mot, l'Eglise d'Aquilée demouroit actuellement privée du fief, dont son Patriarche demandoit la restitution. Rien n'est plus contraire à la negociation, que cete inflexibilité d'esprit: & j'ai toujours remarqué, que les gens de ce caractère rompent tout, & ne renouënt jamais rien.

⁴ *Lorenzo Priuli*, qui fut ensuite Patriarche de Venise, & fait Cardinal en 1596. V. la lettre 67. note 3.

⁵ *Federico Cornaro*, qui fut depuis créé Cardinal par Sixte V.

Strafoldo, envoyé par l'Empereur, pour faire trouver bonne à S. S. la Sentence donnée par l'Empereur, en faveur du Comte *Claudio Landi*, contre le Duc de Parme, touchant le Bourg de Val de Tar, confisqué par ledit Duc sur ledit Comte *Claudio*⁶, comme étant ledit Bourg fief médiat du Saint Siège, & dépendant immédiatement du Duché de Parme: prétendant au contraire l'Empereur, que ledit Bourg est fief immédiat de l'Empire, & que le Duc de Parme ne l'a pû confisquer. Ledit *Strafoldo* a été ja par deux fois à l'audience, présenté & assisté par l'Ambassadeur de l'Empereur. N. S. P. l'a pressé de montrer quelques titres & documens, pour prouver la pretention de l'Empereur; mais il n'en a rien montré, disant, que l'Empereur n'a à répondre de son fief à d'autre qu'à lui-même; & que ce qu'il l'a envoyé, c'est pour la reverence qu'il porte à S. S. & pour le contentement qu'il desire lui donner par toute l'honnête civilité, qui se puisse garder envers Sa Beatitude. Le Pape dit, que par la même raison, c'est à lui à en juger: car outre la propriété dudit fief, qu'il maintient lui appartenir, comme fait l'Empereur de son côté; S. S. a encore cela de plus, qu'el-

⁶ Cete confiscation fut causée que le Comte *Landi* fit depuis une conspiration contre Ranuce, Prince de Parme. Le Cardinal de Joyeuse en parle ainsi dans une lettre écrite de Rome à Henri III. en date du 21. Mars 1588. [La conspiration, dit-il, que j'écrivis le 7. de ce mois à V. M. avoir été faite contre le Prince de Parme à Plaisance, est vraie: mais ce ne sont pas ceux de la ville de Plaisance qui l'ont faite, ains le Comte *Claudio Landi*, en vengeance de ce qu'on lui a confisqué & detient ses biens injustement, comme il prétend, & même le Bourg du Val de Tar.] Ce Comte Claude étoit fils du Comte Augustin, l'un des quatre assassins de Pierre-Louis premier Duc de Parme.

qu'elle est en possession. Le Duc de Parme de sa part a ici un Docteur Parmesan, apellé *Ottavio la Lata*, lequel produit des investitures, & autres enseignemens, pour le soutienement du droit dudit Duc de Parme & du Saint Siege. On pense que ledit *Strasoldo* s'en retournera sans rien obtenir. Aussi dit-il qu'il a fait tout ce pour quoi il étoit venu; (qui étoit d'user de ce respect & de cete civilité envers le Pape) & qu'il n'y a plus rien à faire. Il passa à Florence en venant; & dit-on qu'il conféra fort étroitement de cet affaire avec le Grand-Duc; & que ledit Grand-Duc favorise fort le parti de l'Empereur, & qu'il voudroit être sequestre & dépositaire du fief contentieux; comme il se saisit de *Campiano* & *Bardo*, deux lieux qui étoient audit *Claudio Landi*, & qui sont des appartenances dudit Bourg de Val de Tar: & dit-on que l'Empereur de son côté se contente, que ledit Bourg soit sequestre entre les mains dudit Grand-Duc. Aussi, depuis le précédent ordinaire, est arrivé ici l'Evêque de Nice, envoyé par Monsieur de Savoie à N. S. P. pour lui rendre compte du mariage de mondit sieur de Savoie. Le Cardinal de Mondevy ⁷ a commandement de demeurer pour encore auprès dudit seigneur Duc de Savoie; & ne sera de ceux qui viendront prendre le chapeau en ce mois-ci. Il court en cete ville un bruit, que le Roi Catolique poursuit envers l'Empereur, qu'il soit donné titre de Roi à Monsieur de Savoie ⁸; & que l'Empereur ne l'ose-

roit

⁷ *Vincenzo Laurio*, ou *Laurio*, Napolitain, Créature de Gregoire XIII. surnommé Mondevy, du nom de son Evêché.

⁸ Il peut bien être vrai, que le Roi Philippe II. demandât alors le titre de Roi pour le Duc de Savoie, qui aloit être son gendre; mais je ne puis croire, que cete poursuite fût fin.

roit refuser , encore qu'il ne soit guere aisé de ce mariage. Joint que Monsieur de Savoie s'aidera de soi-même envers l'Empereur , par le moyen d'une bonne somme d'argent, dont ledit Empereur a grand besoin. Quant au Pape, duquel on desire avoir l'approbation , on pense qu'il ne reculera point, & qu'il y entendra volontiers, comme à chose qui tourne à l'avantage du Saint Siege ⁹, que son autorité soit recher-

sincère, ni qu'il fût assez mauvais politique , pour vouloir faire un second Roi en Italie, lui qui, selon Herrera, n'avoit voulu permettre que le Duc Emanuel Filbert, père de celui-ci, fût nommé Général de terre de la Ligue faite contre le Turc en 1571. *per ne dar ocasion à un poderoso de acrecentar su estado: c'est-à-dire: pour ne pas donner moyen à un Prince déjà puissant de s'agrandir davantage.* Hubert Languet se moque plaisamment de la vanité des Princes Italiens de ce tems-là, qui négocioient le titre de Roi à la Cour de l'Empereur. *Principes Italiae suscipiunt inter se nugacissima certamina, & ambiunt regum titulos;* (les titres de Sérénissime & d'Alteiss, au lieu de ceux d'Illustrissime & d'Excellence, dont ils se contentoient auparavant) *imo sunt inter eos, qui ambiunt, ut regia dignitas attribatur eorum disionibus, qua fortè converterent paulo post in Beglerbecatus aut Sangiacatus. Miror istud novum genus insaniam, nam de ejusmodi nugis tanto conatu in hac Aula agitur ab ipsis, ut nobis ampla materia ridendi praebeatur.* Lettre 46. écrite de Prague au mois d'Août 1575. *Utitur Sabaudus in eare, dit-il dans une autre lettre, opera Oratoris Hispanici, fratris Ducis Gandia, quorum pater solèa Jesuitica nomen dedit. Novit Aula Caesarea uti vanitate Italarum ad sua commoda: quare non est quod Sabaudus speret, se per Hispanum, aut quemquam alium, consequuturum id quod ambit, nisi multum pecunia in eam rem impenderit.* Let. du 31. Mars 1578. Par où il paroît que la soif de la Royauté est une ancienne maladie dans la Maison de Savoie, puisqu'elle y est depuis le tems du Duc Emanuel-Filbert, trisayeur de Victor-Amedée II. qui gouverne aujourd'hui.

⁹ Ce n'est nullement l'avantage du Pape de multiplier les Rois en Italie : car il est certain qu'il n'auroit pas sur ces Rois la même autorité qu'il a sur ces Ducs. Les Cardinaux y trouveroient encore moins leur compte. Car outre qu'ils y perdroient d'abord la presséance & la prééminence, qu'ils ont sur tous les Ducs Souverains d'Italie, ils perdroient en-

core

cherchée en telle chose, qui ne s'est faite, longtemps y a. Le Grand-Duc de Toscane, qu'on pensoit en devoir être envieux, ne seroit mari que cela fût déjà fait : tant pour ce qu'il auroit à moindre déplaisir d'être précédé d'un Roi, que pour l'esperance qu'il auroit de faire un jour profit de cet exemple pour soi-même, qui pense avoir un Etat digne de ce titre. ¹⁰ Le seigneur Jean-André Doria n'a point encore defarmé ses 40. galeres, combien qu'il ne se parle point de faire nouveau voyage, si ce n'est pour aller querir en Espagne la future épouse de Monsieur de Savoie. Il est allé visiter sa Principauté de Melfi ¹¹, qu'il a au Royaume de Naples; & dit-on qu'il ira passer l'hiver à Gennes. Don Jean de Cardone ¹², General particulier des galeres de

core ce respect & cete vénération, que tout le peuple, & toute la Noblesse du Pais ont pour eux; d'autant que les sujets de ces nouveaux Rois porteroient toutes leurs adorations vers ces nouvelles Majestez, & s'acoûtumeroient peu à peu à ne plus regarder les Cardinaux, que comme des personnes bien inferieures à leurs Maîtres.

¹⁰ Je ne crois point non plus, que le Grand Duc de Toscane, qui en vertu de ce nouveau titre de Grand-Duc, se prétendoit au moins égal au Duc de Savoie, eût jamais pû se réjouir sincèrement de sa Royauté. Et la raison que Monsieur d'Ossat allégué ici au contraire, est celle par où je voudrois prouver, que si Savoie fût devenu Roi, Toscane n'auroit jamais pû esperer de le devenir. Car alors Savoie n'auroit pas manqué de se joindre avec les autres Rois, & avec la Seigneurie de Venise, pour l'empêcher. D'où il résulte, que Toscane avoit plus d'intérêt que nul autre Prince d'Italie, de ne point désirer la Royauté de Savoie, & même de l'aprehender comme la ruine certaine des esperances de la Maison de Medicis.

¹¹ Cete Principauté fut donnée par Charle. quint au Prince André Doria, en 1529. & laissée par celui-ci à Jean-André, son plus proche héritier.

¹² Don Juan de Cardona, qui s'étoit trouvé à la bataille de Lepante, où il avoit eû le bras percé d'une flèche.

18 LETRES DE M. D'OSSAT,

de Naples, a obtenu du Roi d'Espagne congé, pour s'aller reposer en sa maison : & sa charge a été donnée à *Don Alonso de Leiva*. Ce que j'ai ci-devant écrit à V. M. que le Marquis *del Guasto* & de Pescaire alloit servir le Roi d'Espagne es Pais-bas, est vrai : & ledit Marquis est jà bien avant dans la Lombardie, ou même à Turin. Le Prince de Mantoue, avec la Princesse sa femme, est à Florence, & ne viendra point à Rome, comme l'on disoit ci-devant qu'il pourroit faire; & sera à Florence jusques à Noël : tant pour ce que le Grand-Duc desire le traiter le plus longuement qu'il pourra, & se le gagner & faire sien de plus en plus; qu'aussi pour ce que ledit Prince n'est guere bien avec le Duc son pere, dautant qu'il veut dépenser trop, & le Duc son pere veut qu'il dépense peu. Le seigneur *Alfonse Piccolomini*¹³ est, ces jours passez, allé à la Mirande, dont il a sa femme; & court ici grand bruit, qu'il va en France. Comme il passoit à Senigaglia, il fut assailli par les gens du Duc d'Urbain, qui est fort irrité contre lui, pour avoir, comme l'on dit, batu autrefois un Ecuyer dudit Duc d'Urbain. Mais ledit *Piccolomini* se défendit bravement, & passa malgré eux. Le sieur *Prospero*
Co-

¹³ *Alfonso Piccolomini*, Seigneur de Montemarciano dans la Marche d'Ancone. Terre, dont il fut dépouillé par le Pape Gregoire XIV. pour crime de Leze-Majesté, & qui fut donnée par ce Pape au seigneur *Ercole Sfondrato*, son neveu, avec le titre de Duc. Pour comble de malheur & d'infamie, *Alfonse* étant tombé entre les mains du Grand-Duc de Toscane, fut pendu à Florence comme Voleur & Chef de Voleurs, au commencement de l'an 1591. *Florentiam à Bisfaccione perducitur, ubi indignam familia tam insignis nomine penam subiit, tanquam latro strangulatus, & unco ad spectaculum appensus.* Histoire de Thou livre 100.

Colonna, duquel j'écrivis à V. M. sur la fin de ma précédente dépêche, est maintenant avec le Cardinal Colonne, son frere, à *Zagarolo & Subiaco*, lieux qu'ils ont assez près de Rome; & y est allé fort accompagné, pour crainte qu'il a encore de la procedure, qui fut faite contre lui, lorsque le sieur *Cesare Gaetano*, son neveu, essaya d'échaper du Château Saint Ange; à quoi ledit *Prospero* lui tenoit la main. Ledit sieur Cardinal & lui délibèrent des affaires de leur Maison: & même sur l'ocasion de la mort advenue du sieur Marc-Antoine Colonne, leur frere, qui étoit le plus grand soutien de cette famille. Il y a pensé avoir grande sedition à Bologne, pour une querelle, en laquelle étoient mêlez les *Pepoli*, d'un côté; & les *Malvezzi*, d'un autre. Et le Gouverneur, qui est l'Archevêque de Nazaret, avoit fait défenses à un grand nombre des principaux de ladite ville, de ne sortir hors de leurs maisons: & se dit, que pour contenir cete cité avec quelque autorité plus grande que d'un simple Gouverneur, le Pape y enverra un Cardinal Légat; & que ce sera le Cardinal *Salviati*¹⁴, ou bien le Cardinal de S. Marcel¹⁵, qui sont tous deux de la nouvelle promotion. Trois galeres de Malte sont, depuis quelque temps, allées en course vers Alexandrie, s'éloignant de Candie le plus qu'elles ont pû: & entre ces trois est celle de Monsieur le Chevalier d'Aumale.

Le

¹⁴ *Antonio Maria Salviati*, Florentin.

¹⁵ *Giambattista Castagna*, Romain, que Sixte V. prédit devoir être son successeur immédiat. Car un jour qu'on lui avoit servi des poires au dessert, qui se trouvèrent pourries dedans: Je vois bien, dit-il, qu'on est las de poires; (faisant allusion à celles qu'il portoit dans ses armes) & qu'on veut des châtaignes.

Le Secrétaire du Duc de Bavière, duquel j'ai écrit par mes dépêches précédentes, partit d'ici, pour s'en retourner vers son Maître, vendredi dernier, 5. de ce mois. Il a, entre autres choses, impetré, que N. S. P. envoyeroit à Cologne l'Evêque de *Bertinoro*, pour, avec le nouveau Archevêque¹⁶, viliter & reformer le Clergé de Cologne, au lieu de l'Evêque de Sainte Agate, que Sa Sainteté, avoit une fois député pour cet effet; lequel n'étoit agréable audit nouveau Archevêque. Sire, au Consistoire, qui a été tenu à ce matin, N. S. P. a fait Legat pour Bologne le Cardinal Saint-Marcel, qui est l'un des deux que je vous avois nommez ci-dessus.

Sire, je prie Dieu, qu'il vous donne, en parfaite santé & entiere prospérité, tres-longue vie. De Rome ce 8. d'Octobre 1584.

Votre, &c.

LETRE IV.

A U R O Y.

SIRE,

Encore qu'il soit aujourd'hui le jour, auquel nous dépêchons le courrier d'ici à Lion, toutefois celui qui devoit venir de Lion ici, n'est point encore arrivé: ayant, comme nous entendons, été arrêté en un lieu apellé *Gavi*, à quatre postes au-delà de Gennes, pour raport qu'on a eû, qu'il soit passé en lieu contagieux. Cela fera cause, que moi n'ayant eû rien à ne-
go-

¹⁶ C'étoit le Prince Ernest de Bavière, Evêque de Liege, élu en 1583. à la place de l'Apostat Gebhart Truchses, excommunié & déposé par le Pape.

gocier, ni à répondre, je ne pourrai écrire à V. M. que des occurrences de deçà. N. S. P. ayant demeuré à sortir de Rome, plus tard qu'il ne souloit és autres années, partit le 13. de ce mois, pour aller prendre l'air à *la Villa*, où il sera jusques au 28. auquel temps il retournera, pour célébrer la fête de Toussaints. Le Cardinal Saint-Marcel, qui fut créé Légat pour Bologne, il y a aujourd'hui quinze jours, est allé prendre congé de S. S. à *la Villa*, & part pour aller à sa Legation. On l'accompagne d'un Vice-legat, apellé *Schieffinato*, Milanois, homme fort expérimenté en matière de Gouvernement, & fort rigoureux és choses de la Justice. On dit que tout aussi-tôt que ledit Légat sera arrivé à Bologne, l'Archevêque de Nazaret, qui y est Gouverneur, en partira pour aller Nonce à Venise. Le sieur *Bovio*, Evêque de *Camerino*, est ici disant ses adieux pour aller Nonce en Pologne. L'Evêque de *Bertinoro* partit le 16. de ce mois, pour aller Nonce, non à Cologne, comme on avoit une fois arrêté; ains près l'Archiduc Charles: & le Marquis de Malestine, qui est près ledit Archiduc, ira être Nonce près l'Empereur. Et le sieur Bonhomme, Evêque de Vercelli, qui est près l'Empereur, ira à Cologne, pour avec le nouveau Archevêque y visiter & reformer le Clergé.¹ L'affaire d'Aquilée est au même état qu'il étoit lors de ma précédente dépêche; S. S. montrant toujours contenance de vouloir donner sentence contre la Seigneurie de Venise, & toutefois étant retenüe par plusieurs
bons

¹ Ce Nonce excommunia & destitua plusieurs Chanoines de Cologne, qui avoient, ainsi que l'Archevêque *Truchses*, embrassé ouvertement la *Confession d'Ausbourg*.

bons respects. Le différend d'entre N. S. P. & l'Empereur pour le Bourg du Val de Tar, est aussi au même état : continuant l'Empereur à demander que ladite place soit sequestrée en main tierce, & ofrant après tel sequestre de compromettre en quelque Université non suspecte. L'Ambassadeur d'Espagne residant ici fut, il y a aujourd'hui huit jours, à Saint-Julien, Eglise des Flamans, assister au *Te Deum*, qui y fut chanté pour la reprise de la ville de Gand. Il m'a été dit, que les Espagnols avoient fait faire office envers le Pape, à ce que S. S. moyenât une entreveüe & abouchement de V. M. avec le Roi Catolique, pour vôtre mutuelle satisfaction, & pour le bien commun de vos affaires, & de toute la Chrétienté ; & que S. S. a répondu, qu'elle le feroit tres-volontiers : mais que pour cete-heure, elle n'y voyoit point les choses assez bien disposées. J'ai écrit à V. M. par ci-devant, comment les seigneurs de *Correggio*, de peur du Sieur Alexandre, leur frère bâtard, avoient receû garnison d'Espagnols dans ladite ville de *Correggio* : maintenant j'entens, que les Espagnols sont après à retirer d'eux ladite ville, pour des terres & seigneuries d'autant de revenu, qui leur seront données en l'Etat de Milan, ou au Royaume de Naples. De quoi tous les Princes d'Italie sont tres-marris ; mais principalement les Ducs de Ferrare & de Mantoue, qui sont plus voisins dudit *Correggio*. L'Evêque de Nice, qui étoit venu ici de la part de Monsieur de Savoie, comme j'ai cy-devant écrit, s'en est retourné. Depuis arriva ici un courrier d'Espagne le 16. de ce mois, lequel est allé en Sicile ; & à son passage a-t-on appris, qu'il avoit porté à Monsieur de Savoie résolution

tion du temps de ses nœces , & que le Roi d'Espagne lui avoit écrit d'être prest pour tout le mois de Novembre , de s'embarquer à Nice , & passer à Barcelone par mer , & de là à Saragosse par terre , où viendrait ledit Roi , & meneroit la future épouse , pour y faire les nœces ; & que le même courrier portoit commandement à Jean-André Doria , qui est à Naples , d'aller audit Nice avec vint galères , pour porter ledit Seigneur Duc de Savoie. Se dit que le Duc de *Terranova* , Gouverneur de Milan , passera aussi en Espagne avec Monsieur de Savoie ; & que cependant le Gouverneur du Château de Milan , avec le Senat , gouvernera la Ville & Etat de Milan ; & que ce voyage dudit Duc de *Terranova* n'est pas tant pour accompagner Monsieur de Savoie en allant , comme pour faire compagnie à l'épouse en venant. Le sieur *Prospero Colonna* , duquel j'ai par ci-devant écrit à V. M. est allé à Naples , sous prétexte d'y visiter la *Signora Felice* , veuve du feu sieur Marc-Antoine Colonne.

L'on vient de recevoir nouvelles , que douze galiotes du Viceroy d'Alger sont allées courir en Sicile à *Capo-Passero* , & en quelques Isles voisines , & que le Comte de *Briatico* équipoit douze galères de Sicile , pour avec celles de Malte courir à ces Corsaires.

SIRE, Je prie Dieu , qu'il vous donne en parfaite santé & entiere prospérité tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 22. d'Octobre 1584.

Votre tres-humble & tres-devot sujet
& serviteur, A. D'OSSAT.

SIRE,

24 LETRES DE M. D'OSSAT,

SIRE, après cete letre écrite, Monseigneur le Cardinal d'Este a trouvé bon que l'on dîferât à dépêcher le courrier d'ici à Lion pour un jour ou deux. Cependant celui que nous atendions de Lion, est arrivé le 23. jour de ce mois, & nous a dit avoir été retenu au lieu de *Gavi*, pour contagion qu'ils prétendent être à Paris, Lion, & Moulins; & m'a porté la letre, qu'il plût à V. M. m'écrire le premier de ce mois en réponse de la mienne du 10. du passé: laquelle ne portant aucun commandement de rien négocier avec N. S. P. il n'a été besoin que j'allasse à l'audience: comme aussi ne me donne-t-elle ocaſion de rendre pour cete heure compte d'autre chose à V. M. ni de faire cete-ci plus longue, que j'ai apostillée ce 24. Octobre 1584.

L E T R E V.

A U R O Y.

SIRE,

L'ordinaire de Lion n'est encore arrivé, jacoit que c'est aujourd'hui que nous dépêchons celui qui doit aller d'ici à Lion. L'empêchement qu'eût le précédent ordinaire, il y a quinze jours, aura été cause de retarder encore cetui-ci, pour le faux bruit qui courut, qu'il y avoit de la contagion à Lion. Qui a fait que le Grand-Duc de Toscane a mis des commissaires aux avenues de son Etat du côté de France, lesquels font retourner en arriere tous ceux qui s'y presentent pour passer, venant de Lion: comme j'ai appris de ceux-mêmes qu'on avoit contraints de reculer, & qui sont venus par la Romagne. Si ledit courrier, que nous attendons, arrive avant
que

que cetui-ci parte, je répondrai aux lettres qu'il aura plû à V. M. m'écrire, & executerai vos commandemens, Dieu aidant. Cependant, je metrai ici ce que j'ai appris des occurrences de deçà. N. S. P. continue à se bien porter, & pour la tranquillité qui se voyoit en son Etat, a, depuis ma précédente dépêche, cassé une grande partie des Cheval-legers qu'avoit le Seigneur Duc de Sora¹. Toutefois on dit déjà, que les Bannis commencent à se remuer, & à tenir les champs en certains endroits. Il se parle aussi de quelque promotion de Cardinaux à faire vers Noël, mais de bien petit nombre. Encore si S. S. n'en est pressée pour le respect de quelque grand Prince, comme de Monseigneur l'Evêque de Mets, vôtre neveu, à grand' peine en fera-t-elle du tout. Le Cardinal *Canano*², Ferrarois, & promu à la requête de Messieurs le Cardinal d'Este, & Duc de Ferrare, fera demain son entrée en cete ville, & y aura Consistoire public, où lui sera donné le chapeau. J'espère que V. M. y aura un bon serviteur, comme tout ce qui dépend de la Maison d'Este, est entièrement à vôtre dévotion. N. S. P. a obtenu du Roi d'Espagne, que le Prince *Scalea* au Royaume de Naples, soupçonné d'hérésie, fût pris prisonnier, & mené en cete ville aux prisons de l'Inquisition, où il est depuis le dernier d'Octobre. L'affaire d'Aquilée commence à se rechauffer depuis peu de jours, disant S. S. ne pouvoir plus attendre, & menaçant les Vénitiens de donner sentence au-plûtôt, s'ils ne se dépêchent

¹ *Giacomo Boncompagni*, Duc de Sora.

² *Giulio Canano* de la promotion de 1583. qui fut de 19. sujets.

chent de faire raison au Patriarche. Et étant vaqué, il y a quelque temps, l'Evêché de Bresce³ en l'Etat des Vénitiens, N. S. P. fut requis par la Seigneurie, d'y pourvoir d'un de trois, qu'elle lui recommandoit; mais il leur déclara n'y vouloir pourvoir, que premierement l'affaire d'Aquilée ne fût vuidé, & le Cardinal *Borromeo*⁴, en la Province duquel est ledit Evêché, presse Sa Sainteté de pourvoir au plutôt de Pasteur à une Eglise de si grande importance, & par ce moyen, sans y penser, fait enaigrir S. S. contre ladite Seigneurie pour ledit affaire d'Aquilée. L'Ambassadeur de Venise résidant ici, fait tout ce qu'il peut pour moderer les choses, & pour diférer & gagner temps; & a-t-on estimé que les Cardinaux de Sainte-Croix & de Cesis, qui sont de la Congrégation dudit affaire, ont été ces jours passez aux champs, autant pour le superseder, & pour donner temps & loisir à la Seigneurie de s'accommoder, que pour besoin qu'ils en eussent. Et pense-t-on, que Monseigneur le Cardinal d'Este, qui vient aujourd'hui de *Tivoli*, y fera quelque bon & profitable office. Comme aussi estimons-nous qu'avec le tems il acordera, s'il y a moyen, ladite Seigneurie de Venise avec la Religion de Malte, combien que l'Ambassadeur d'Espagne, meû de quelque jalousie, se fait de feste, & cherche d'être lui le moyenneur de cete reconciliation. Mais je m'assûre, que comme il n'y apporte l'autorité pareille à celle de mondit seigneur le Cardinal, aussi les parties sont bien loîn d'y avoir telle fiance.

L'a-

³ Cet Evêché fut donné par Sixte V. au seigneur *Gian-Francesco Morosini*, qu'il fit depuis Cardinal & Legat en France.

⁴ *Carlo Borromeo*, canonisé en 1610.

L'affaire du Bourg de Val de Tar ne va ni avant ni arriere , continuant toujours *Strasoldo* , qui est ici pour l'Empereur , à dire & remontrer , que son Maître a été spolié de ladite Place ; & qu'avant toute autre chose il doit être réintégré : ofrant qu'après telle réintégrande , ledit Empereur la dépositera en main tierce , & compromettra du différend. Et le Pape persevere à répondre , qu'il n'a spolié personne , & qu'il jouit du sien , & doit demeurer saisi & en possession , pendant qu'on verra à l'amiable , que ladite Place est fief del'Eglise , & non de l'Empire. Le Comte *Clandio Landi* , qui en étoit feudataire , & sur lequel elle a été confisquée , est retourné en Italie , acompagné d'autres bannis : qui a été cause que le Duc de Parme y a augmenté la garnison. La ville de Plaisance a , long-tems y a , déposé en une des premieres banques de Venise , la somme de douze-mille écus pour celui qui le tuera : de façon qu'en donnant à penser à autrui , il se met en grand danger lui-même. Il s'est dit jà ces jours passez , que l'argent , que le Roi d'Espagne avoit fait porter au Château de Milan , étoit pour le rachat de quelques places , que ledit Roi prétend être tenues en engagement par la Seigneurie de Venise , & appartenir au Duché de Milan : toutefois les plus clairvoyans estiment que ledit Roi ne pense à remuer rien de tel ; & que cete nouvelle pourroit avoir été industrieusement mise en avant , pour donner à penser aux Vénitiens , qu'ils pourroient avoir affaire du Pape & du Grand-Duc , leur gendre ; & qu'ils devroient

Il appelle le Grand Duc François , qui regnoit alors en Toscane , le gendre des Vénitiens , à cause de *Blanca Cappello* ,

vroient complaire à S. S. au fait d'Aquilée ; & audit Grand-Duc , au fait de la prise que firent ses galères , dont est sorti leur différend. Vòtre Majesté aura jà été avertie , que le Gouverneur de Milan a expédié une douzaine de Commissaires , & autant de Capitaines pour lever gens , quand besoin sera , sans toutefois qu'il y ait aucunes levées de faites. On parle ici diversement de l'ocasion desdits Commissaires. Les uns pensent que ce soit pour metre des soldats es galères , qui porteront Monsieur de Savoie en Espagne ; d'autres , pour metre aux confins de l'État de Milan & de Savoie , de peur de quelque remüement pendant l'absence de Monsieur de Savoie , & dudit Gouverneur , qui passera aussi en Espagne , comme j'ai ci-devant écrit à V. M. D'autres , pour les faire couler doucement , & seulement vers Geneves , & tâcher de surprendre ladite ville , à heure que moins elle y pensera : d'autres , pour aider aux cinq Cantons Catoliques contre les Cantons Hérétiques , s'ils viennent aux mains pour un certain différend , qu'on dit être entr'eux. D'autres , pour tenir V. M. en soupçon du Marquisat de Saluces & du Languedoc , si elle entendoit à la protection de Hollande & de Zelande , de laquelle quelques avis de Cologne jargonnet tous les huit jours. La ville de *Correggio* a envoyé prier ledit Gouverneur de Milan , de vouloir retirer la moitié de la garnison , pour la cherté qu'elle apporte à ladite ville : mais il a répondu ne le pouvoir faire sans le com-
man-

pello, Gentildonne Vénitienne , que le Sénat de Venise avoit par honneur adoptée pour sa fille , lorsque ce Duc l'avoit épousée.

mandement du Roi son Maître. Tous les Princes de deçà en font en grande jalousie, laquelle croitra encore plus, si la permutation que j'ai ci-devant écrit se traiter, s'en ensuit. Les vint-cinq galères conduites par Jean-André Doria, qui devoient aller de Naples à Nice, pour porter Monsieur de Savoie à Barcelone, ont été quelques jours à Cayette, attendant la commodité du passage; & depuis deux jours sont passées à *Civita-Vecchia*, où les étoient allé attendre quelques seigneurs, qui devoient accompagner Monsieur de Savoie en ce voyage, avec de belles livrées, qu'ils ont fait faire, & entr'autres le seigneur *Dom Michele Bonelli*, frère de Monsieur le Cardinal Alexandrin: esperant qu'à l'ocasion de ces nopces & allegresses, & par l'intercession de Monsieur de Savoie, duquel ils sont fort serviteurs, ils pourront obtenir du Roi Catolique la délivrance du Marquis de *Cassano*, leur frère, détenu en Espagne pour un excès commis au Duché de Milan, dont V. M. fut avertie. Mais on pense, que mal-aisément l'obtiendront-ils; parce qu'outre la difficulté qui vient de la chose même, & de la poursuite des parties adverses, ledit Roi voudra retenir ce gage le plus qu'il pourra, pour s'asûrer dudit seigneur Cardinal Alexandrin; & même advenant vacance du Saint-Siége. Ledit Seigneur Cardinal Alexandrin envoie au Roi d'Espagne, avec cete occasion, une tres-belle table de tres-grande valeur, que le feu Cardinal Delfin ⁶ faisoit faire. Mais
afin

⁶ *Zaccaria Delfini*, Créature de Pie IV. dont il avoit été Nonce auprès de l'Empereur Ferdinand I. Ce Cardinal étoit mort en 1570.

afin qu'il ne semblât point que le sieur Dom Michel, son frere, allât en Espagne pour autre occasion, que pour accompagner Monsieur de Savoie; ledit sieur Cardinal ne l'a point chargé de presenter audit Roi ladite table, comme avoit été sa premiere resolution; mais s'est avisé de la configner ici à l'Ambassadeur d'Espagne, pour la lui faire tenir. Se parle fort de la reddition de la Citadelle de Plaifance, qui doit être faite bien-tôt au Duc de Parme; laquelle chose ayant tant de fois été dite en vain, je n'y ferois pas grand fondement; mais il m'a été dit en secret, qu'outre le bon service que le Prince de Parme fait au Roi d'Espagne es Paisbas, on traite de marier une fille bâtarde de feu Dom Jean d'Autriche, que Madame de Parme a quant & soi, avec le Prince *Ranuccio*, fils aîné dudit Prince de Parme; & qu'on lui donnera pour son mariage, ou pour partie d'ice-lui, ladite Citadelle de Plaifance; laquelle ledit Duc de Parme rachetera toujours à quelque condition que ce soit. Le Prince de Mantouë est toujours à Florence avec la Princesse sa femme, de laquelle il s'étoit parlé qu'elle fût grosse: mais maintenant on tient, qu'il n'en est rien. Le reste des Corsaires du Viceroi d'Alger, en nombre de vint-deux vaisseaux, dont j'écrivis dernièrement à V. M. ont, comme l'on tient, été en l'Isle de Sardaigne, & y ont aporté fort grand dommage. J'ai oublié ci-dessus sur le propos de la ville de *Correggio*, à dire, que Monsieur le Duc de Ferrare a doublé ses garnisons en toutes les places qui sont prés dudit *Correggio*, & les fait fortifier; & outre que ce nouveau voisinage d'Espagnols lui seroit toujours suspect, il est encore d'ailleurs averti qu'ils lui en veulent.

Sire,

Sire, je prie Dieu qu'il vous donne en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 5. Novembre 1584.

*Votre tres-humble & tres-devot sujet
& serviteur A. D'OSSAT.*

L E T R E VI.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSIEUR,

Par la derniere dépêche, que je fis au Roi le 5. de ce mois, j'écrivis à Sa Majesté ce qui se disoit ici de certaines commissions, qui avoient été dépêchées par le Gouverneur de Milan, pour faire lever des gens; & ce qu'on estimoit de l'ocasion & intention de telles commissions. A ce soir, Monseigneur le Cardinal d'Este¹ m'avertissant du courrier extraordinaire de Monseigneur de Lorraine, qui doit partir cete nuit, m'a dit, qu'il voyoit qu'il se remuoit quelque chose d'importance par-deçà; mais qu'il n'avoit encore pû découvrir ce que c'étoit, quelque diligente recherche qu'il en eût faite. Et qu'outre ladite levée de Milan, il savoit que le Pape, qui avoit arrêté de casser la moitié des Corfés, qu'il fit venir l'année passée, ne les vouloit pas casser: & avoit changé de resolution, & se rendoit tous les jours plus dur

con-

¹ Louis, fils d'Hercule II. Duc de Ferrare, & de Renée de France, seconde fille de nôtre Roi Louis XII. lequel mourut le dernier jout de 1586. Le President de Thou l'appelle les *delices du Genre humain*, le *tresor des Pauvres*, la *splendeur du Sacré Collège*, & l'*ornement de la Cour de Rome*. dans le 24. livre de son Histoire.

contre les Vénitiens, en la cause du Patriarche d'Aquilée; s'étant par ci-devant voulu contenter, que la Seigneurie de Venise fist donation à S. S. du fief contentieux, entre Elle & ledit Patriarche; & maintenant demandant, que ladite Seigneurie lui donne tous les fiefs qui sont au Patriarcat d'Aquilée, *afin*, dit-il, *d'ôter toute occasion de tels diferends à l'avenir entre ladite Seigneurie & ledit Patriarche*: laquelle donation on pense que ladite Seigneurie ne fera jamais. Toutefois ne put croire mondit seigneur le Cardinal, que le Pape, ni le Roi d'Espagne, veuillent, pour cete heure, rien atenter contre les Vénitiens, quoique quelques-uns en parlent; ni contre Monseigneur le Duc de Ferrare, son frere, jaoit qu'ils aient été avertis, que cete levée de Milan pourroit être faite contre lui: ains estime mondit seigneur le Cardinal, que le Roi d'Espagne voudroit plutôt faire une ligue entre tous les Princes & Potentats d'Italie, comme il fit, deux ans y a; que de les metre en dissension & en guerre entre eux: au moyen de quoi tournant ledit seigneur Cardinal son esprit & sa pensée d'un côté & d'autre, il est venu à penser au Marquisat de Saluces, à la Provence, & au Languedoc, pour voir si les Espagnols y auroient quelque entreprise. Mais il croit que le Pape sache quelque chose de leur dessein; & tient pour certain, que S. S. ne consentiroit à rien qui fût contre le Roi, & ne le dissimulerait. Et partant est venu à penser à l'Angleterre, si on auroit quelque entreprise sur Irlande, comme il s'en est parlé autrefois: à quoi S. S. entendroit volontiers. Et outre les vieilles occasions que S. S. & le Roi d'Espagne ont d'en vouloir à la Reine d'Angleterre, on voudroit maintenant

tenant détourner les forces de ladite Reine, du secours d'Anvers, & de Zelande & Hollande. En somme, mondit seigneur le Cardinal croit, qu'il se braisse quelque chose; mais après s'être tourné d'un côté & d'autre, ne voit où il se puisse arrêter; & pour cela a dit n'en vouloir écrire jusques à ce qu'il y voie plus clair. A quoi je tiendrai les yeux ouverts, & en avertirai S. M. Aussi étant mort le sieur Comte de Bosquet, Gouverneur d'Avignon, il m'a commandé d'aller demain à l'audience, pour prier S. S. qu'en élisant celui qu'elle voudra envoyer au lieu & place dudit Gouverneur défunt, il lui plaise avoir égard à ce que ce soit personne qui ne doive être aucunement suspecte, ains agréable au Roi. Ce que je ferai, Dieu aidant; lequel je prie, qu'il vous donne, Monseigneur, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 9. Novembre 1584.

Votre, &c. A. D'OSSAT.

LETRE VII.

A U R O Y.

SIRE,

Le courrier qui fut dépêché à Lion le 23. d'Octobre, & qui devoit arriver en cete ville le 3. de ce mois, n'y arriva que le 11. ayant été retenu auprès de *Pietra-santa* par les commissaires de Florence, pour le faux bruit que ceux de Genes firent courir, qu'il y avoit peste à Lion. Ledit courrier ne me porta aucun commandement de Votre Majesté; de sorte que sa venue ne m'a donné aucun sujet ni matiere d'écrire. Quant au courrier, que nous atendions

à samedi, 17. de ce mois, il n'est encore arrivé, jaoit que nous soyons au lundi, expédiant celui qui doit aller d'ici à Lion. Je ne puis donc écrire à V. M. que des occurrences de deçà. N. S. P. est en bonne santé; & pour ce que l'Advent s'aproche, a commandé aux Evêques, qui n'auroient urgent affaire en cete Cour, d'aller resider en leurs Eglises. L'affaire d'Aquilée se réchauffe de temps en temps; & N. S. P. ne se veut plus contenter, que la Seigneurie de Venise lui donne le fief contentieux entre Elle & le Patriarche d'Aquilée; ains veut qu'on lui fasse pareille donation de tous les fiefs, qui sont au Patriarcat d'Aquilée; de maniere, dit-il, qu'on ne soit toujours à recommencer, & qu'on ôte toute ocasion de diferend & de discorde à l'avenir. L'affaire du Bourg de Val de Tar est aux mêmes termes qu'il étoit lors de ma précédente dépêche. La nouvelle de la mort du Comte de Bosquet, Gouverneur d'Avignon, étant arrivée en cete ville, Monseigneur le Cardinal d'Este me commanda d'aller au Pape, pour le prier, qu'en y pourvoyant d'un successeur, il pleût à S. S. faire élection de personne, qui ne fût aucunement suspecte, ains agréable à V. M. ce que je fis. Et S. S. me répondit de sorte, qu'elle monroit n'avoir intention d'y envoyer personne; medisant, que les choses y étoient paisibles, & que Monsieur le Cardinal d'Armagnac y étoit, lequel vous étoit tres-affectonné serviteur. J'en parlai aussi à Monsieur le Cardinal de *Como*¹, lequel me
dit,

¹ Ce Cardinal étoit le Secretaire-d'Etat du Pape. Charge, qu'il avoit auparavant exercée sous le Pontificat de Pie I V. dont il étoit Créature.

dît, que N. S. P. avoit toujours eû ces respects, ayant fait élection de personnes, qui vous fussent agréables. Et si quelquefois V. M. n'en avoit eû toute la satisfaction que N. S. P. eût voulu, il les avoit ôtez, & y en avoit envoyé d'autres, comme il fit du sieur *Gian-Vincenzo Vitelli*; & qu'il ne manqueroit d'en faire de même ci-après. Depuis j'ai seû, que Monsieur le Cardinal d'Armagnac, sur cete occasion, avoit écrit à S. S. lui remontrant, qu'il n'étoit besoin d'y envoyer autre Gouverneur, attendu même qu'il avoit près de lui le sieur *Grimaldi*, Evêque de Cavaillon, la vigilance duquel pourroit suplêr à ce peu qui pourroit défaillir: & que là-dessus S. S. s'étoit resoluë de n'y envoyer pour cete heure, ni à l'avenir, s'il n'y survient autre mouvement aux environs; & que ce qu'on entend ici d'auprès de Lodeve, n'aille plus avant. La mort du Cardinal *Borromeo*, qui menoit la plupart des Cardinaux de la promotion de Pie IV. son oncle, a porté quelque changement aux desseins, qui se font toujours ici du futur Pontificat; d'autant que les Cardinaux de ladite promotion seront plus à eux-mêmes, pour donner leur voix à qui plus leur plaira, sans autrement être retenus par le Cardinal Altemps, jaçoit qu'il soit aussi neveu dudit Pape Pie IV. pour être ledit Cardinal Altemps continuellement malade, & quasi toujours au lit: ni par le Cardinal Saint-George, cousin dudit Pie IV. qui n'est autrement homme d'affaires. Il y en a qui pensent que Monsieur le Cardinal Farnese aura une bonne partie desdits Cardinaux pour soi. Le titre de Sainte Praxede, qui étoit audit Cardinal *Borromeo*, a été donné à Monsieur le Cardinal de Pellevé.

Quant à l'Archevêché de Milan, on estime, que le Pape attend ce qui en viendra d'Espagne. Cependant, le Chapitre de l'Eglise de Milan a envoyé ici leur Doyen, qui a supplié S. S. de leur pourvoir d'un Archevêque aprochant de la bonne vie & zele du défunt, & qui, en outre, soit de grande dignité & autorité, tant pour maintenir les droits Ecclesiastiques envers les officiers du Roi Catholique; que pour contenir en son devoir le Clergé, lequel, pour être composé la plupart de personnes nobles & riches, ne comporteroit volontiers d'être commandé de personne qui ne fust de fort grande qualité. Des levées de Milan, j'ai appris de Monseigneur le Cardinal d'Este, qu'il avoit entendu, qu'on les faisoit pour être envoyées en Languedoc; & que le Pape ayant demandé de ces levées à l'Ambassadeur d'Espagne, il répondit à S. S. qu'elle se pouvoit assurer, qu'elles ne se faisoient pour aucunement les employer en Italie. Si c'étoit pour les Pais-bas, ledit Ambassadeur ne s'en celeroit, & même en l'endroit du Pape. Quant à *Correggio*, les Espagnols y sont toujours dedans; & depuis ma dernière dépêche, je n'en ai ouï rien de nouveau. Le bruit, que la citadelle de Plaisance devoit être bientôt rendue au Duc de Parme, continue de plus en plus; & dit-on, que le sieur *Pomponio Torrello*, Gouverneur d'un des enfans du Prince de Parme, est allé en Espagne, pour en porter les enseignes & les dépêches nécessaires à faire la dite reddition. Il est venu avis de Gennes, que Jean-André Doria y étoit arrivé, & qu'il s'apprêtoit pour passer outre à Nice, à l'efet, dont il a été écrit ci-devant. Le Prince de Mantoue est toujours à Florence; & m'a-t-on dit, que le Grand-

Grand-Duc, son beau-pere, est après à le faire aller en Espagne, pour faire servitude avec le Roi Catolique, afin que ledit Roi entende moins volontiers aux entreprises, que Monsieur de Savoie, son gendre, se confiant en cette alliance, pourroit ci-après faire sur le Duché de Montferrat, qu'il pretend lui appartenir. Et ledit Grand-Duc voudra encore qu'on pense, qu'en y envoyant son gendre, il fasse quelque chose pour le Roi d'Espagne, lui aquérant un tel serviteur, qu'on a estimé par-ci-devant être plus enclin au service de V. M.

Sire, depuis la presente écrite, est arrivé le courrier de Lion, que nous atendions; lequel m'a porté deux dépêches de V. M. des 18. & dernier d'Octobre, en réponse aux miennes des 24. Septembre, & 8. d'Octobre; suivant lesquelles ne sera ici faite aucune poursuite pour la promotion de Monseigneur l'Evêque de Mets à la dignité de Cardinal, attendant que V. M. ait réponse de Monseigneur le Duc de Lorraine, & nous ait commandé sa volonté & intention. Au demeurant, ce que j'ai écrit ci-dessus servira de réponse à ce qu'il a pleû à V. M. me récrire sur les particularitez, dont je vous avois donné avis. Et même que je pense que V. M. est meshui éclaircie du doute qu'elle me fait sur ce que j'avois écrit, que le Marquis *del Guasto* & de Pescaire devoit aller servir le Roi Catolique en Flandre. Car il y a plusieurs jours que ledit Marquis est parti pour cet efet, accompagné de plusieurs Capitaines, & avec charge de commander aux Cheval-legers. A tant je prie Dieu, Sire, qu'il vous donne en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 19. Novembre 1584. *Vôtre, &c.*

L E T R E V I I I.

A U R O I.

SIRE,

L'ordinaire de Lion, qui devoit arriver avant hier, n'est encore arrivé, étant retenu aux confins de Florence & de Luques pour la même occasion, pour laquelle ont été retenus les trois ou quatre précédens. Et se rend-on encore maintenant plus difficile à les laisser passer, qu'auparavant, à cause du bruit qui a couru de l'accident advenu dernièrement à Blois à la Damoiselle de Montmorin. Ledit courrier ordinaire, & un autre extraordinaire, que V. M. envoyoit à Mr. Gassot, ont été rencontrés par un courrier, qui venoit de Turin, auquel ils ont baillé vos paquets & dépêches, qui nous furent rendus hier au soir bien tard. Et pour ma part, je receûs la lettre, qu'il pleût à V. M. m'écrire de Saint-Germain en Laye, le 17. Novembre, en réponse de la dépêche, que je vous avois faite le 22. d'Octobre. Je remercie tres-humblement V. M. de ce qu'il lui plaît prendre en gré la diligence, de laquelle je m'efforce d'user, pour la promotion de Monsieur de Lenoncourt ¹ à la dignité de Cardinal; je suivrai toujours en cela, & toutes autres choses, ce qui sera de l'intention de V. M. & croy, qu'il n'y aura point de difficulté, que ledit sieur de Lenoncourt ne soit promu à la première promotion, que N. S. P. fera, suivant la

¹ Philippe de Lenoncourt, Evêque-Comte-Pair de Châlons, & Commandeur de l'Ordre du Saint Esprit. Il fut promu au Cardinalat à la fin de l'année 1586.

la promesse que S. S. en a faite par deux fois à Monseigneur le Cardinal d'Este. Mais encore qu'il se soit fait mention, ces jours passés, de quelque promotion esperée pour ces quatre-temps prochains, toutefois si Sa Sainteté n'en est pressée à l'occasion de Monseigneur l'Evêque de Mets, vôte neveu, elle n'en fera de quelque temps. Et encore estime-t-on, que faisant Cardinal mondit seigneur de Mets, elle le fera seul, ou avec un ou deux autres seulement. Quant aux occurrences de deçà, S. S. est en fort bonne santé, & son Etat en tranquillité, excepté que les bannis recommencent à se faire sentir en divers endroits; & que les corsaires, nonobstant le temps d'hiver, travaillent encore ces côtes, & prirent la semaine passée la fregate de l'Inquisition de cete ville, en laquelle on portoit ici des prisonniers, qui avoient été pris à Naples. L'affaire d'Aquilée est fort adouci depuis quelques jours, à-cause que la Seigneurie de Venise, qui n'avoit jamais voulu condescendre à la demande que le Pape faisoit, qu'ils lui fassent bailler par écrit les raisons qu'ils prétendoient avoir contre le Patriarche d'Aquilée; lui firent bailler dernièrement, par leur Ambassadeur, trois consultations faites par trois des premiers Docteurs qu'ils aient en leur Université de Padoüe: avec protestation toutefois, que fit ledit Ambassadeur au nom de ladite Seigneurie, que c'étoit seulement pour complaire à la personne de S. S. & lui donner ce contentement; & non par forme de production, ni afin qu'il les vît, ou les fît voir, comme Juge; ladite Seigneurie ne reconnoissant point d'autre Juge qu'elle-même pour les choses temporelles, qui sont situées en sa Sou-

veraineté. * Et ledit seigneur Ambassadeur s'est laissé entendre, que N. S. P. qui étoit toujours refrogné, quand on lui parloit de cet afaire, rasserenâ son front, & montra un visage joyeux tout aussi-tôt qu'on lui fit mention de ces consultations & raisons de droit, qu'on lui vouloit bailler, voyant le respect, dont la Seigneurie usoit envers lui. Et outre ce contentement qu'il receût quand on les lui bailla, il s'est encore bien fort moderé, quand il les a eû leûes : & dit-on, que ceux à qui il les a depuis baillées pour les voir, & lui en dire leur avis, se trouvent bien empêchez à répondre à plusieurs grandes raisons, que lesdits trois Docteurs de Padouë y ont déduites pour la Seigneurie contre le Patriarche. L'affaire du Bourg du Val de Tar est au même état, dont j'ai écrit ci-devant : ayant *Strafoldo*, qui est ici pour l'Empereur, écrit à son Maître, & en attendant réponse. J'ai, cependant, appris, que cete place pourra être déposée entre les mains du Roi d'Espagne, jusques à ce que le diferend, qui est entre le Pape & l'Empereur, soit vuïdé ; & que S. S. y condescendra facilement. J'ai entendu de plusieurs, que Monsieur le Cardinal de Bourbon vouloit résigner la Légation d'Avignon à Monsieur le Cardinal Saint-Sixte, neveu du Pape, en prenant de lui récompense ; & qu'il faisoit traiter ici cet afaire avec ledit seigneur Cardinal Saint-Sixte. De quoi je ne voulus rien écrire par ma dernière dépêche, jaçoit que dés-lors je l'eusse entendu ; tant pour ce que je ne croyois point certaines conditions, qu'on y mettoit, que pour ce que j'estime, que s'il en est quelque chose,

V. M.

* Voyez la premiere lettre.

V.M. l'ayra jà feû de mondit sieur le Cardinal de Bourbon même. Toutefois la chose m'ayant de plus en plus été assêûrée , & qu'un certain *Bramundi* d'Avignon , qui a été ici , en a traité avec ledit seigneur Cardinal Saint-Sixte , de la part dudit seigneur Cardinal de Bourbon , & encore avec le Pape même ; & qu'on en avoit veû un memoire entre les mains d'un Jésuite de Lorraine , apellé le Père Claude² , à lui baillé par Monsieur le Cardinal de Bourbon , pour en traiter aussi lui : Je n'ai voulu omettre de vous dire ce petit mot d'un affaire traité dans Rome , & qui est de quelque importance pour vôtre service , à-cause du voisinage de la ville d'Avignon , & de la protection que V.M. en a. L'Ambassadeur d'Espagne fait instance auprès de N. S. P. à ce que la Légation de Portugal soit continuée au Cardinal Albert , neveu du Roi Catolique. V.M. se peut souvenir d'avoir été avertie , que cete Légation fut acordée en Consistoire au mois de Janvier 1583. pour deux ans seulement , & avec clause expresse , que les deux ans finis , elle demeureroit éteinte sans autre declaration. Ces deux ans expireront le 24. Janvier prochain. Et encore que dès lors quasi tous les Cardinaux montrèrent ne trouver bonne cete Légation , & qu'on dise maintenant , que malaisément le Pape la prolongera-t-il ; toutefois j'ai opinion qu'elle sera prolongée , non possible par voie publique de Consistoire ; mais par quelque expédi-

² Claude Mathieu , qui fut depuis nommé le Courrier de la Ligue , à cause de tous les voyages qu'il fit à Rome pour la faire approuver & confirmer par le Pape. Mais le Pape ne voulut jamais se declarer par aucun Acte public , ne jugeant pas à propos de s'embarquer dans une affaire , dont le succès étoit très-incertain.

42 LETRES DE M. D'OSSAT,

pedition secrete, sans en faire autre bruit. Il y a ici un Docteur Bressan, nommé *Leandro Lana*, qui fait les affaires du Cardinal Granvelle. Je sai qu'il cherche ici logis pour ledit Cardinal, son Maître. Il avoit été dit, il y a quelque tems, que ledit Cardinal Granvelle devoit venir à Rome. Maintenant on pense, que sous pretexte d'accompagner la seconde fille d'Espagne, quand elle viendra en Piémont, il sera ici envoyé pour y tenir le timon de toute la Faction Espagnole, & même advenant vacance du Saint Siege, dont on ne veut commettre la brigue au Cardinal de Medicis, quelque protection qu'on lui ait baillee pour les benefices d'Espagne. On a entendu, dudit *Leandro Lana*, que ledit Cardinal Granvelle est pour être Viceroi de Naples: qui n'empêchera qu'il ne surentende encore aux choses de Rome, pour le peu de distance qu'il y a d'ici à Naples, dont le Viceroi qui est à-present ³, a demandé son congé au Roi Catholique, depuis qu'on trancha la tête à son fils en Espagne. Je n'ai point encore entendu que les commissions expédiées par le Gouverneur de Milan, pour faire levée, aient été executées de fait. L'Archevêché de ladite ville de Milan fut donné en Consistoire mecredi 28. Novembre au sieur Visconte, Milanois, ⁴ Auditeur de Rote, qui peu de jours auparavant avoit été fait Evêque de Novarre. Se dit ici, que l'État de Viceroi de Sicile a été donné au Comte d'*Alva de Liste*, Espagnol, qui étoit ci-devant Viceroi en Catalogne. On m'a dit, que le sieur Paul-Jordan Urfin

³ Don Juan de Zuñiga. Grand-Commandeur de Castille, qui à son retour fut fait Gouverneur du Prince d'Espagne.

⁴ Galeazzo Visconte.

Urfin l'avoit fait demander. Il y a ici lettres de Jean-André Doria, qui portent qu'il fera Noël à Gennes ; ce qui montre , que le passage de Monsieur de Savoie en Espagne est différé. Il se parle de faire Roi ledit Seigneur Duc de Savoie⁵, plus que jamais. N. S. P. benît un de ces jours le voile & l'habit, qui doit servir à la fille , que l'Impetratrice mena en Espagne avec elle ; laquelle fille⁶ veut être Religieuse en un certain monastère de femmes en Espagne.

SIRE, je prie Dieu qu'il vous donne en parfaite santé & entiere prosperité , tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 3. Decembre 1584. *Votre, &c.* A. D'OSSAT.

L E T R E IX.

A U R O Y.

SIRE,

Quand Votre Majesté étoit dernièrement à Lion, elle me commanda de procurer avec Monsieur le Cardinal *Savelli*, que la cause de Frere *Louis Benedicti*, Cordelier, aculé à l'Inquisition de Rome, fût renvoyée à son Provincial, ou à Monsieur l'Evêque de Nantes, son Diocesain ordinaire, sans que ledit Frere Louis fût tenu de comparoître à Rome. Ledit seigneur Cardinal étoit lors absent de cete ville, & l'a été toujours jusques à la Touffaints. Quand il fut

⁵ Pour moi, je crois que c'étoit un bruit, que les Espagnols sefoient courir, pour amuser l'Infante Caterine, & pour lui faire estimer davantage son mariage avec ce Duc, dont l'Infante Isabelle, sa sœur-aînée, n'avoit point voulu, parce qu'il étoit bossu.

⁶ L'Infante Marguerite, troisieme fille de l'Empereur Maximilien II. & de *Doña Maria*, sœur de Philippe II.

fut de retour , je lui fus porter la Lettre, que V.M. lui écrivoit, & lui parlai conformément au contenu d'icelle. Il me dit, qu'il en parleroit en la Congrégation, & puis me feroit réponse, & récriroit à V.M. Après que la Congrégation fut tenue, je retournai pardevers lui, qui me dit, que la Compagnie avoit avisé, qu'avant que résoudre autre chose là-dessus, il parleroit au Père Général de l'Ordre. Ce qu'il feroit. A la troisième fois il me dit, qu'il avoit été avisé, qu'on écrivoit à Monsieur le Nonce, au-lieu du Provincial, ou de l'Evêque de Nantes: comme j'à par ci-devant, à la requête du dit Frere Louis, l'on avoit renvoyé ce fait au feu Evêque de Rimini, lors Nonce près V.M. Et suivant cete résolution, m'a été baillé par ledit seigneur Cardinal *Savelli*, la lettre qu'ils en écrivent audit sieur Nonce, avec la réponse qu'il fait à V.M. J'envoie le tout à Monsieur Brulart, vôtre Secrétaire-d'Etat, avec la presente, que je finirai ici, en priant Dieu, SIRE, qu'il vous donne en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 4. Decembre 1584.

L E T T R E X.

A U R O Y.

SIRE,

Le courrier, que nous attendions à samedi 15. de ce mois, n'est encore arrivé, étant retenu comme les quatre ou cinq précédens: mais à ce matin nous ont été rendus les paquets apportez par un courrier de Florence; & par même moyen j'ai reçu la dépêche, qu'il plaît à Votre Majesté me faire le 21. Novembre, après avoir
reçu

reçut la réponse de Monseigneur le Duc de Lorraine, sur ce que V. M. lui avoit écrit touchant la promotion au Cardinalat de Monseigneur l'Evêque de Mets. Suivant laquelle dépêche la poursuite de ladite promotion sera tenue en surseance, jusques à ce que V. M. aura commandé autrement : & N. S. P. sera cependant remercié de la bonne volonté, qu'il a montrée en l'endroit de mondit Seigneur de Mets, avec prière de la lui conserver, pour être mise en eset à l'ocasion. Et dautant que V. M. ne me fait autre commandement, & que je n'ai à lui rendre compte d'aucune négociation, je passerai aux ocurrences de deçà, qui sont, que N. S. P. est en fort bonne santé, comme il s'est veü au Consistoire, qu'il a tenu aujourd'hui. Un jour de cete semaine il tiendra encore un autre Consistoire, qui sera public, pour donner le chapeau aux Cardinaux de Verone¹ & de Cremone², arrivez ici depuis peu de jours. Sa Sainteté est recherchée par l'Ambassadeur d'Espagne, & par le Gouverneur de Milan, & par la Compagnie des Docteurs de Milan, de donner la place d'Auditeur de Rote, vacante par la promotion du seigneur Visconte, Milanois, à l'Archevêché de Milan, à quelqu'un qui soit de l'Etat de Milan. Aussi ladite ville de Milan a envoyé à S. S. un gentilhomme de *Casa Visconti* pour la supplier de vouloir faire Cardinal le sieur *Federico Borromeo*, neveu³ du feu Cardinal *Borromeo*,
âgé

¹ *Agostino Valiero*, Noble-Vénitien, Evêque de Verone.

² *Niccolò Sfondrato*, Gentilhomme Milanois, Evêque de Cremone, qui fut élu Pape le 5. Decembre 1590. in *pervigilio S. Nicolai*, quod illi nomen erat.

³ Il n'étoit point neveu, mais cousin du Cardinal Charles Borromée. Il obtint le chapeau sous le Pontificat de Sixte V.
8c

âgé de 22. ans, & élevé par ledit feu Cardinal *Borromeo*, son oncle, & suivant le même chemin de piété & d'exemplarité de vie, que son dit oncle lui a montré. Et a-t-on opinion, que ce jeune homme pourra réüssir Cardinal à la première promotion qui se fera, tant pour la recommandation des merites de son dit oncle, & de ladite ville, que pour appartenir à la mémoire du feu Pape Pie IV. & pour avoir ici les Cardinaux Saint-George & Altemps ses parens, qui lui aideront de tout leur pouvoir. L'affaire d'Aquilée est au même état qu'il étoit lors de mes dernières lettres, & ceux à qui le Pape a baillé à voir les consultations des Docteurs de Padoüe, se trouvent bien empêchez à y répondre. Quant à l'affaire du Bourg de Val de Tar, la réponse qu'on attend de l'Empereur, comme j'écri-

& l'Archevêché de Milan en 1595. Il est parlé de lui dans plusieurs lettres de Monsieur d'Ossat, & dans les notes. Il étoit bien plus habile que S. Charles. C'étoit un très-grand & très-vertueux Ecclésiastique. Il a beaucoup écrit. Il y en a sept volumes in folio dans la Bibliothèque de M. Descordes. C'est lui qui a fondé à Milan la Bibliothèque Ambrosienne. Il fut fait Cardinal par Sixte V. en 1586. à l'âge de 23. ou 24. ans, & mourut en 1631. âgé de 67. ans. *Mostravasi, dit le Card. Bentivoglio, dans ses Mem. questo Cardinale congiunto, non meno di virtù che di sangue à San Carlo, e camminando per le medesime pedate nel governo di quella Chiesa, procurava che sene godesse ancora l'istesso frutto. Possedeva molto bene le Sacre Lettere, e molto ben' ancora le altre più amene e più culte, che segliono di formar l'eloquenza, la qual era molto professata da lui nelle Scritture, e ne' pulpiti. All' istesso fine faceva studio nella varietà delle lingue, onde haveva acquistato l'uso non solamente della Greca, ma dell' Hebraea, e nella Latina e Toscana si videro alcuni grossi volumi, quali hanno havuto poco applauso, giudicandosi i Toscani pieni di Toscanismi affettati, ed i Latini meschiati con fatiche d'altri. Ma in ogni modo egli merita un grand' applauso da tutti i Letterati per haver fondata la famosa Libreria Ambrosiana in Milano, che hoggidi vien giudicata la più insigne e più celebre che sia in tutta l'Europa.*

j'écrivis dernièrement, n'est encore venue; & cependant ne s'y fait, & ne s'y fera autre chose. Mais s'il faut que ladite place du Bourg de Val de Tar soit sequestrée & déposée en main tierce, comme il semble qu'on en veuille venir là, cela ne fera point que l'Empereur ne dépose aussi *Campiano* & *Bardo*, qui sont deux lieux dépendans de ladite place du Bourg, en chacun desquels le Grand-Duc de Toscane mit cinquante hommes de garnison au nom dudit Empereur, quand l'occasion de ce différend advint. Le Duc de Parme a donné compte par lettres à N. S. P. & aux Seigneurs de ce Sacré College, comment le Roi Catholique lui rendoit la Citadelle de Plaisance: de façon que personne ne doute plus, que cete reddition ne s'exécute dans peu de jours: chose dont ceux qui ne sont guère bien affectionnez à cete Maison Farnese, se réjouissent, d'autant que ledit Roi Catholique, duquel la grandeur est ici redoutée, aura cela de moins en Italie. Mais en récompense de cete reddition, les Espagnols se fortifient de plus en plus en la ville de *Correggio*, qu'ils empièteront ces jours passez, & y ont de nouveau fait conduire de l'artillerie du Duché de Milan. Aussi dit-on qu'ils sont après à recouvrer du seigneur *Ferrante Gonzaga*, une place sur le Pô, aux confins des Etats de Milan, Ferrare, Mantoue, & Parme, apellée *Guaftalla*, moyennant récompense de plus grand revenu, qu'ils lui veulent donner audit Etat de Milan, ou au Royaume de Naples. Le seigneur *Prospero Colonna* tâche de s'avancer au service du Roi Catholique, & de se retirer de celui du Grand-Duc de Toscane, duquel il a quelque couvert incontentement, comme j'en ai ci-devant donné
avis

avis à V. M. Et jà se dit que le sieur *Giambattista del Monte*, qui a ci-devant servi le Roi Catholique es Pais-bas à la conduite de la Cavalerie Italienne, pourra aller tenir près ledit Grand-Duc le lieu qu'y tenoit ledit sieur *Prospero Colonna*. Ledit Grand-Duc retira, il y a quelques mois, l'Ambassadeur qu'il tenoit près Monsieur le Duc de Ferrare, pour l'envoyer près l'Empereur, sans y en substituer un autre. Ce que voyant ledit seigneur Duc de Ferrare, a depuis peu de jours retiré celui qu'il tenoit à Florence, sans aussi y en envoyer d'autre; & même d'autant que ledit Grand-Duc permit aux Officiers de Florence de faire execution sur les biens de l'Ambassadeur de Monsieur le Duc de Ferrare, pour des dettes que ledit Ambassadeur avoit faites en la ville de Florence, pendant le temps de son Ambassade. De tout cela l'on pense qu'il y ait quelque mutuel mécontentement entre ces deux Princes. Joint que le mariage acordé entre le fils du seigneur Dom Alfonse d'Este ⁴, & la sœur du Grand-Duc, ne passe point avant, & se difere toujours d'un temps à autre. Il se traite d'acord entre le sieur Paul-Jordan Urfin, & Madame de Parme ⁵, sur le procès qu'il ont en Rote pour le Château Saint-Ange ⁶, & dit-on que ledit sieur Paul-Jordan veut

ceder

⁴ Celui dont Monsieur d'Ossat parle ici, étoit *Dom Cesare d'Este*, qui épousa depuis cete sœur du Grand-Duc, & fut Duc de Modene, après la mort du dernier Duc de Ferrare.

⁵ Il parle de Marguerite d'Autriche, fille de Charlequint, & femme d'Otave, Duc de Parme, laquelle mourut en 1586.

⁶ C'est un Château qu'ils appellent *San' Angelo del Monte*, situé dans la Province du Royaume de Naples, qu'on appelle *la Capitanata*.

ceder son prétendu droit à ladite Dame de Parme , moyennant certaine somme de deniers, qu'elle lui donnera : duquel droit ladite Dame de Parme prétend s'aider au procès, qu'elle a contre la Reine vôtre mère. Toutefois pour le peu de connoissance que j'ai de ce procès, je ne vois pas que cet acord, s'il s'accomplit, puisse de rien rendre déterieur la cause de ladite Dame Reine. Monsieur le Cardinal de Sainte-Croix m'a montré cete aprésdinée une letre, qu'il venoit de recevoir de la Reine, vôtre mère, touchant le procès qu'elle a en Rote : & se montre fort affectionné à la servir audit procès, & même à se rendre directeur & conducteur de toute cete cause, comme il en a bon moyen, non seulement pour sa dignité de Cardinal ; mais pour avoir été lui-même Auditeur de Rote, & être fort versé en telles choses, & d'ailleurs homme actif, vigilant, & roide en ce qu'il entreprend*. Il y a quelque temps que je donnai avis à V. M. comment le mariage de la fille unique du sieur *Vespasiano Gonzaga*, qui étoit le plus riche parti de fille d'Italie, étoit conclu avec le Prince de *Stigliano*, du Royaume de Nagles. Maintenant j'entens que le premier de ce mois ledit mariage fut solemnisé & consommé à *Sabioneta* en Lombardie. Le Marquisat de *Miserata* en Calabre au Royaume de Naples, appartenant au Prince de *Scalea*, que j'écrivis dernièrement être prisonnier ici à l'Inquisition, a été vendu par ordonnance du Viceroy de Naples, pour payer les dettes dudit Prince,

&

* Voyez, la note 13. dans la premiere des lettres écrites à Henri III. & la note 6. dans la seconde des lettres écrites au nom du Cardinal de Joyeuse.

50 LETRES DE M. D'OSSAT, &c.

& a été acheté par le Cardinal Altemps pour son fils, jà Marquis de *Soriano*, moyennant la somme de cent soixante-cinq-mille écus. Le Cardinal de *Como* achette le Comté de *Celamo* en l'Abruzze, pour un sien neveu, pour la somme de cent quarante-mille écus *. Monsieur de Chabrilan, Bailly de Manosque, est en cete ville depuis cinq ou six jours, logé chez Monseigneur le Cardinal d'Este; il vient de Malte, & s'en va en Daupiné, d'où il est natif. En tous ses propos il parle fort honorablement de Monsieur le Grand-Maître⁷, de quoy chacun le loüe pour la souvenance, que l'on a de la concurrence, en quoi il fut avec ledit seigneur Grand-Maître, pour la Grand-Maîtrise.

SIRE, Je prie Dieu, qu'il vous donne en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie.
De Rome ce 17. Decembre 1584.

*Vôtre tres-humble & tres-devot sujet
& serviteur, A. D'OSSAT.*

* Voyez la lettre 26. note 7.

⁷ C'étoit Hugue de Loubeux de Verdalle, auparavant Grand-Prieur de Toulouse, qui fut depuis fait Cardinal par Sixte V.

L E T T R E S

ECRITES PAR

MONSIEUR D'OSSAT,

A L A

R E I N E L O U I S E ,

DOUAIRIERE DE FRANCE.

L E T T R E I.

MADAME,

Je receûs le 19. de ce mois la dépêche, qu'il pleût à V^{otre} Majesté me faire de Chenonceaux, le premier jour de Juin : & tiens à grand honneur le commandement, qu'il vous a pleû me faire par icelle, & même en chose, que vous avez si fort à cœur, & qui concerne la memoire du feu Roi, auquel je suis tant obligé : comme je me tiendrai toujours grandement honoré de toute autre chose, qui me sera commandée de la part de V. M.

La premiere chose, que j'estimai devoir faire, après avoir receû ladite dépêche, fut de m'enquêter, s'il avoit été rien fait en cet afaire depuis le partement de Mr. de Montmorin : & apris de Monsieur de Luxembourg, que, bientôt après son arrivée par-deçà, il en avoit parlé à N. S. P. de la part des Princes & Seigneurs Catoliques de France, qui l'avoient envoyé ; & que S. S. lui avoit répondu, que ledit sieur de

C 2

Mont-

Montmorin ne faisoit que partir d'ici, & qu'il portoit à V. M. la réponse, qui s'y étoit pu faire.

Après cela, je m'en allai trouver l'Ambassadeur de Monsieur le Grand-Duc de Toscane, par la voie duquel j'avois reçu l'adite dépêche; & auquel mondit sieur le Grand-Duc en avoit écrit, comme le sieur de Verac, qui est près Madame la Grand-Duchesse, m'avoit averti: & après avoir du commencement remercié ledit sieur Ambassadeur du paquet qu'il m'avoit fait rendre; je lui dis le commandement, que j'y avois reçu de V. M. & l'avis qui m'étoit venu de Florence, qu'il avoit charge de Monsieur le Grand-Duc, d'employer le nom & recommandation de Son Altesse pour votre service & intention. Il me dit, qu'il étoit vrai; & là-dessus nous commençâmes à délibérer sur cet affaire, & à chercher les moyens d'en venir à bout, selon votre desir, & la raison, qui l'accompagnoit. Et après avoir bien considéré l'état présent des choses de la France & de Rome, nous nous trouvâmes d'accord en ceci, que pour cete heure, à grand' peine le Pape acorderoit-il de faire en sa chapelle les obseques pour le feu Roi; mais que les choses de France venant à s'accommoder, quant à l'état universel du Royaume, cete particularité desdites obseques s'accommoderoit aussi. Et étoit ledit sieur Ambassadeur d'avis, qu'on n'en parlât à S. S. pour cete heure. Toutefois il condescendit à la fin au mien, qui fut, que j'en devois parler, & présenter votre lettre, quand ce ne seroit que pour montrer au Pape, que V. M. n'avoit oublié cete poursuite, ains l'avoit à cœur plus que jamais: & même que nous étions si près du bout de l'an, qu'il

qu'il n'y avoit plus qu'onze ou douze jours jusqu'au premier d'Aoust prochain ; & que les choses de France n'étoient , possible , pas pour s'accommoder de long temps ; & que le Pape , ni autre , ne pourroit sinon approuver & louer cete pieté de V. M. envers la memoire du Roi son époux , quand bien la demande en soi ne seroit si juste & raisonnable comme elle est : & qu'au reste j'en parlerois avec telle modération , que S. S. ne s'en pourroit ofenser , ni s'en rendre plus difficile une autre fois , quand le temps seroit trouvé plus à propos pour en reparler : que je rapporterois audit sieur Ambassadeur la réponse que j'aurois eüe , selon laquelle il aviserait à ce qu'il auroit à faire de son côté , au nom dudit seigneur Grand-Duc , pour le service de V. M.

Suivant cete resolution , je fus hier trouver le Maître de chambre du Pape , & le priai de me faire donner audience quand il lui sembleroit commode. Et lui m'ayant dit que j'y retournerasse à ce matin , il m'a introduit vers S. S. à laquelle du commencement j'ai baissé les pieds de la part de V. M. & lui ai rendu vôtre letre : & puis lui ai parlé conformément à vôtre letre , dont il vous a pleü m'envoyer copie , qui m'a grandement éclairé & aidé en ce que j'avois à lui dire , pour m'insinuer , & le préparer à oïr plus patiemment la requête , que j'avois à lui faire au nom de V. M.

Je lui ai donc dit , comme au retour de Mr. de Montmorin , que V. M. lui avoit envoyé sur la fin de l'année passée , vous aviez receü le bref consolatoire , qu'il avoit pleü à S. S. vous mander par lui : & tâcheriez de vous conformer , autant qu'il vous seroit possible , aux saints re-

cords , qu'il vous avoit donnez par ledit bref. Et puis suis venu aux remercîmens, tant desdits records & ofices portez par ledit bref, que de la favorable & benigne audience donnée audit sieur de Montmorin : & ayant laissé expressément ce que V. M. lui écrivoit touchant Monsieur le Légat, de peur de l'émouvoir ; (comme depuis quelque temps il ne peut oïr parler dudit sieur Légat , pour la mauvaise satisfaction qu'il a de lui,) je l'ai supplié tres-humblement en vôtre nom, de ne prendre point à importunité, que V. M. lui reïterât la priere & supplication, qu'elle lui avoit ci-devant faite pour les obseques du feu Roi, acoûtumées d'être faites en la Chapelle des Papes pour tous les Rois Chrétiens, & même pour les Tres-Chrétiens Rois de France; en quoi S. S. consoleroit V. M. de la plus grande & presque seule consolation, que vous pourriez recevoir pour le jourd'hui, en l'affliction & extrême desolation où vous étiez.

Nôtre dit Saint Père, qui, jusque-là n'avoit répondu que par gestes, & signes du plaisir qu'il prenoit à oïr le gré que V. M. lui savoit de ce que dessus, m'a dit en cet endroit, qu'il n'avoit fait que son devoir, en recevant & oyant favorablement une personne de telle qualité, envoyée par une Reine si grande, & douée de tant de vertus & graces, comme il savoit que V. M. étoit ; & en consolant une Princesse affligée, & lui ofrant de ses moyens : que V. M. se pouvoit promettre de lui toute la consolation & contentement qu'il vous pourroit donner : mais quant aux obseques, il n'étoit point temps d'en parler pour cete heure. Et pour ce qu'il ne disoit plus mot, je lui ai repliqué, comme en continuant mon premier propos, que la parfaite amitié,
que

que vous avez portée au défunt , & porterez à jamais à sa memoire , ne vous permetoit point de quitter , ni diferer plus long-temps cete poursuite : & même dautant que d'ici à neuf jours il y auroit justement un an que la vie fut ôtée au Roi : en laquelle revolution d'année , s'il plaisoit à S. S. faire cete grace à V. M. lefdites obseques viendroient bien à propos , puisqu'elles n'avoient été faites au temps acoustumé , & proche de la mort du Roi : que s'il fût decédé de sa mort naturelle , possible que V. M. n'en seroit du tout si jalouse : & S. S. aussi pourroit , possible , user de plus grande rigueur ou dilation ; mais la vie ayant été ôtée au Roi de la façon que S. S. favoit , V. M. ne pourroit jamais voir assez tôt à son gré , que les honneurs deûs à sa memoire lui fussent rendus ; & esperoit , que S. S. s'y rendroit d'autant plus propice & favorable , non seulement pour la consolation d'une Princesse veuve si desolée ; mais aussi afin qu'il ne semblât point approuver un assassinat si detestable , & si préjudiciable à l'Eglise & Religion Catolique , & un exemple si pernicieux à l'état & à la vie de tous les Rois , & autres Princes de la Chretienté.

Sa Sainteté m'a ici repliqué , qu'il n'étoit temps de parler des obseques ; & que les faire , seroit approuver & confirmer des choses qui ne valaient rien. Je n'ai estimé le devoir presser plus avant , de peur d'en avoir un refus exprés : & même que ces derniers mots sembloient tendre à la negative & exclusion entiere. Aussi n'ai-je pensé lui devoir donner ocaſion d'expliquer quelles étoient ces choses , qu'il disoit ne valoir rien , afin qu'il n'entrât en quelque aigreur , comme il a fait autrefois , sur la mort de

Monsieur le Cardinal de Guise, & emprisonnement de Monsieur le Cardinal de Bourbon, & de Mr. l'Archevêque de Lion : qui sont, à mon avis, les choses que S. S. entend, & pour lesquelles il lâcha le monitoire contre le feu Roi : & lui ai dit seulement, que V. M. s'efforceroit d'attendre en patience le temps, auquel il plairoit à S. S. vous consoler, suivant sa bonté, & la paternelle affection qu'il montrait avoir en votre endroit.

Et là-dessus il m'a demandé comment se portoit V. M. Je lui ai répondu, que, grâces à Dieu, vous étiez en santé, mais au reste la plus desolée Princesse de la terre. *Dieu la veuille consoler*, dit-il : & puis m'a demandé en quel lieu vous étiez. Je lui ai dit, que vous étiez en une maison appelée Chenonceaux, qui étoit à la feüe Reine mère du Roi, & qu'elle vous l'avoit laissée par son testament. *En quel pais est cete maison ?* dit-il, *& qui y est le plus fort ?* Je lui ai dit, que c'étoit en Touraine, & que le Roi y étoit obéi quand il mourut ; & que cete obéissance avoit continué depuis : que V. M. s'y étoit trouvée, quand le desastre advint, & n'en avoit bougé depuis : qu'ayant perdu ce que vous aimiez en ce monde, vous ne faisiez point de différence d'un lieu à un autre, & que tous lieux vous étoient uns.

C'est, Madame, tout ce qui s'est passé en la dite audience, que j'ai eüe ce jourd'hui matin : en revenant de laquelle, je l'ai été dire à l'Ambassadeur de Monsieur le Grand-Duc de Toscane, auquel la réponse du Pape n'a point dépleü ; ains il en conçoit bonne esperance pour l'avenir en temps plus oportun que n'est cetui-ci. Cependant, il est d'avis, qu'il n'en faut plus par-

parler à S. S. pour cete heure. Je tâcherai néanmoins d'avoir réponse à la letre que j'ai baillée au Pape, de la part de V. M. afin que vous y voyiez encore mieux son intention : & baillerai à la *signora Donna Camilla*¹ les siennes, & pareillement à Messieurs les Cardinaux *Montalto*² & Dataire les leurs ; comme encore à Messieurs les Cardinaux *Santa-Severina*, *Lancelot*, *Pinelli*, & *della Rovere*³ ; à tous lesquels je dirai la réponse que le Pape m'a faite, afin qu'ils avisent, si, & comment il leur semblera d'en parler. Messieurs les Cardinaux de Florence & Morosin sont hors de Rome ; ausquels j'enverrai aussi les leurs : car encore que je n'espere point que toutes ces lettres portent, pour cete heure, autre grand fruit ; il y aura, pour le moins, ce bien à les donner, & en retirer réponse, que tous ceux à qui vous écrivez, seront autant de témoins de la poursuite que V. M. en aura faite, & de l'honneur, charité, & pieté, que vous rendez à la memoire du feu Roi. Auquel Dieu donne la felicité éternelle, & à vous, Madame, son Esprit de consolation, & en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 22. Juillet 1590.

Votre, &c. A. D'OSSAT.

LETRE II.

MADAME;

J'écrivis à V^{otre} Majesté, le 22. Juillet, ce que j'avois fait sur le commandement & charge, qu'il

¹ C'étoit la sœur de Sixte V.

² *Alessandro Peretti*, autrement dit *Montalto*, petit neveu de Sixte V.

³ *Geronimo della Rovere*, Archevêque de Turin.

qu'il vous pleût me donner par vôtre dépêche du premier de Juin. Et dautant qu'en ce temps-ci les paquets vont peu sûrement, j'envoyerais à V.M. un *duplicata* de ma lettre dudit 22. Juillet avec la présente, par laquelle je vous rendrai compte de ce que j'ai fait depuis. Après donc que je vous eûs envoyé ma précédente dépêche, je fis tenir à Messieurs les Cardinaux de Florence & Morosin, absens de Rome, les lettres que V.M. leur écrivoit: & rendis à la *signora Donna Camilla*, & à Messieurs les Cardinaux *Montalto*, *Santa-Severina*, *Dataire*¹, *Lancelot*, *Pinelli*, & *la Rovere*, les leurs; & les informai tous de l'état de l'affaire, pour lequel V.M. leur écrivoit; & de ce que vous desiriez d'eux: & ne leur teûs point, que j'en eûsse parlé au Pape, ni la réponse, que S.S. m'avoit faite; afin que ceux qui voudroient vous y servir, peüssent mieux aviser, comme ils auroient à y proceder. Et puis j'allai vers l'Evêque de *Bertinoro*, Secrétaire du Pape, pour savoir, s'il avoit eû la lettre que j'avois présentée à S.S. de la part de V.M. & pour le semondre de la réponse. Lequel sieur Evêque me dit, qu'il avoit vôtre lettre, mais que N.S.P. lui avoit dit, qu'il n'avoit autre réponse à faire, que celle qu'il m'avoit faite à moi de vive voix; & qu'il ne récriroit autrement pour cete heure. Et dautant que le même sieur Evêque fait aussi les réponses pour Monsieur le Cardinal *Montalto*, en matiere d'Etat, & en affaires de Princes, je lui demandai, si; au moins, mondit sieur le Cardinal *Montalto* ne vous récriroit point. Il me répon-

dit,

¹ C'est-à-dire, le Cardinal *Dataire*, autrement dit le Cardinal de Cosenza, du nom de son Archevêché en Calabre.

dit, qu'il n'étoit non plus besoin que ledit sieur Cardinal récrivît, d'autant que les lettres de V. M. ne contenoient que des complimens sur le voyage, que le sieur de Montmorin avoit fait par-deçà. Je lui repliquai, que V. M. requeroit encore ledit sieur Cardinal d'interceder envers N. S. P. pour les obseques du feu Roi. A quoi il répondit assez brusquement, comme personne qui est continuellement occupée, qu'il ne s'en feroit rien, & qu'il falloit avoir patience.

Et comme je vous ai rapporté fidelement ce qu'il me dit, sans y ajoûter ni diminuer un seul mot, j'en ferai de même pour le regard de ceux à qui je rendis vosdites lettres. *La signora Donna Camilla* me dit, qu'elle en parleroit à N. S. P. & serviroit V. M. en cela, & en toute autre chose, qu'il vous plairoit lui commander; & selon la premiere réponse que N. S. P. lui feroit, elle se conduiroit en la replique, pour ne rien gâter pour l'avenir, quand le temps seroit plus oportun. Elle n'est point allée vers le Pape depuis, à-cause de ces grandes chaleurs; & veut attendre à vous récrire jusques à ce qu'elle lui ait parlé. Monsieur le Cardinal *Montalto* est un jeune seigneur de peu de paroles, & de peu de ceremonies; & ne me dit que ces deux mots, *hé-bien, je ferai.*

Monsieur le Cardinal *Santa-Severina* me parla amplement, & commença par regretter le feu Roi, qui l'avoit honoré de plusieurs lettres, & lui avoit fait tenir plusieurs propos favorables par ses Ambassadeurs: & puis s'étendit sur la declaration de la bonne volonté qu'il avoit de servir V. M. & outre votre grandeur, vertus, & merites, il disoit y être encore meû par la grande amitié qu'il avoit portée à feu Monseigneur

le Cardinal de Vaudemont, & par l'estime qu'il faisoit de sa memoire. De là il vint aux raisons, pour lesquelles V. M. n'avoit été consolée des obseques du feu Roi, lorsque le sieur de Montmorin fut ici : disant, que le feu Roi avoit bien demandé absolution de la mort de Monsieur le Cardinal de Guise, & qu'aussi n'étoit-ce pas pour ladite mort principalement, que le monitoire avoit été lâché contre S. M. ains pour l'emprisonnement & détention de Monsieur le Cardinal de Bourbon, & de l'Archevêque de Lion, dont le Roi n'avoit demandé aucune absolution ; ains les avoit detenus jusqu'à son deceds : que S. M. n'avoit voulu accepter un expedient, qui avoit été trouvé par-deçà, à savoir, qu'elle déclarât par écrit, tenir lesdits sieurs Cardinal de Bourbon & Archevêque de Lion, par autorité & au nom de Monsieur le Cardinal Morosin, lors Legat de N. S. P. par-delà, sous la même garde toutefois que S. M. leur avoit donnée : que ledit seigneur Roi n'avoit, à son deceds, donné ordre, ni laissé commandement aucun, qu'ils fussent mis en liberté : qu'il ne se trouvoit point, que S. M. à l'article de la mort, eût été absous, ni même repentant ; ains, par une atestation, que Monsieur le Cardinal de Gondi avoit envoyée *, les atestans sembloient être d'acord, que le Confesseur ne vint à temps ; & que lorsqu'il voulut confesser le Roi, S. M. étoit déjà trepassée, ou, pour le moins, avoit perdu la parole, comme on l'avoit entendu ici d'ailleurs. Ledit seigneur Cardinal *Santa-Severina* me tint encore plusieurs autres propos touchant les miseres de la France ;

mais

* Voyez la 23. lettre écrite à la même Reine & la note 2.

mais pour ce qu'ils ne concernent point l'affaire, pour lequel V. M. lui écrivoit, je les passerai sous silence. Au demeurant, je lui répondis à tout ce que dessus, comme j'en étois prest; mais pour ce que les réponses sont un peu longues, & qu'elles pourront servir à l'avenir en ce même fait; j'ai estimé, qu'il valoit mieux en faire un memoire à part, que de les inserer en cete letre; & j'envoyai ce memoire à V. M. afin qu'elle voye ce peu de devoir que j'y ai fait; & commande à ses serviteurs de delà, d'aviser encore de trouver d'autres réponses, qu'ils jugeront s'y pouvoir & devoir faire. Ledit sieur Cardinal *Santa-Severina* me dît, qu'il récriroit à V. M.

Monsieur le Cardinal Dataire me demanda, si on avoit fait ce qu'il avoit dit au sieur de Montmorin, qu'il falloit faire; à savoir, une information, par laquelle il aparût, que le Roi étoit mort bon catolique, & que le monitoire n'étoit venu à sa connoissance; ou, s'il y étoit venu, S. M. n'avoit, depuis, vécu le temps porté par icelui, pour pouvoir faire dans ledit temps ce dont elle étoit admonetée; que si on avoit envoyé ladite information, il en parleroit au Pape, & pourroit être qu'il en obtiendrait de S. S. ce que V. M. desiroit, jaçoit que S. S. eût répondu n'être temps d'en parler pour cete heure. Je lui répondis, que de la religion du Roi, personne n'en avoit jamais douté; & que S. M. n'avoit onques, ni en sa vie, ni en sa mort, donné la moindre occasion du monde de soupçonner, qu'il fût autre que tres-bon & tres-parfait catolique; & que la belle & chretienne fin qu'il fit, est assez témoignée par l'atestation, que V. M. en envoya. Quant au fait du moni-

toire, que j'estimois, que le Roi n'en avoit été averti qu'après sa blessure, & encore fort sommairement & en termes généraux, selon l'état auquel il se trouvoit; & qu'il ne vécut qu'environ quatorze heures après ladite blessure: que je voyois aussi, qu'un des chefs, pour lesquels V. M. avoit envoyé vers Monsieur le Legat, étoit cetui-ci; mais que ledit sieur Legat avoit répondu, n'avoir eû commandement de N. S. P. sinon que de prohiber qu'on ne prêchât ni écrivît plus contre la mémoire du feu Roi: à quoi il avoit satisfait. Ledit sieur Cardinal Dataire me repliqua, que puisque ladite information n'avait été faite, qu'il faudroit la faire. Je lui demandai, s'il ne suffiroit pas que Monsieur le Cardinal de Gondi, comme Evêque de Paris, fît ladite information, au cas que Monsieur le Legat ne voulût, ou ne pût la faire. Et il me répondit, qu'il vaudroit mieux que ledit sieur Legat la fît: & sur la fin, me dit, qu'il récriroit à V. M. J'ai été vers lui depuis, pour avoir sa lettre; mais je ne l'ai encore peu avoir. Si je l'ai assez à temps, V. M. la recevra avec cete ci.

Monsieur le Cardinal Lancelot me fit lire & interpreter la lettre, que V. M. lui écrivoit; & s'enquit fort soigneusement de tous les chefs pour lesquels V. M. avoit envoyé ici le sieur de Montmorin, & pour quels le Pape vous avoit remise à Monsieur le Legat; & quels avoient été exécutez, & quels laissez par ledit sieur Legat. Et après que je l'en eûs informé selon ce que j'en savois; & que je lui eûs dit, que le point des obseques étoit celui que principalement V. M. desiroit obtenir pour cete heure; il me dit, qu'il desiroit y servir V. M. comme
en

en toute autre chose ; & qu'il en vouloit parler au Pape , nonobstant la réponse que S. S. m'avoit faite , & encore qu'il n'eût pas grande espérance de l'impetrer pour cete heure ; & après en avoir parlé , récriroit à V. M. Je l'ai été voir depuis par trois fois ; mais il n'avoit encore parlé à S. S. m'assêûra neanmoins , qu'il y parleroit avant que l'ordinaire partît pour Lion. J'y retournerai avant que fermer la presente ; & metrai au pied d'icelle ce qu'il m'aura répondu.

Monfieur le Cardinal *Pinelli* me fit aussi lire & interpreter vôtre letre : & après avoir entendu ce que je lui dis de plus , me dît , que le Pape m'avoit dit la vérité , qu'il n'étoit temps pour cete heure de parler des obseques du feu Roi , les choses de France étant en l'état où elles sont. Mais quand le Roi seroit catolique , & que Vos Majestez en écriroient , il eseroit que V. M. en seroit consolée ; & de sa part il y feroit tout ce qui lui seroit possible : & , en passant , me dît , qu'il faudroit premierement absoudre le feu Roi , & puis faire les prieres publiques pour lui. Et sur la fin me commanda d'écrire à V. M. que le temps ne portant pour encore qu'il pût vous servir , il ne vous écriroit pour cete heure : qu'il compatissoit grandement à l'affliction de V. M. & à la pieté que vous rendiez à la memoire du Roi , vôtre époux ; & qu'en attendant qu'il vous pût servir au fait des obseques , il prieroit Dieu , en disant sa messe , pour la consolation de V. M.

Monfieur le Cardinal *de la Rovere* me dît , qu'il se sentoît grandement honoré des lettres & commandemens de V. M. & l'en remercioit tres-humblement ; & qu'en cela , & en toute
autre

autre chose , il vous rendroit toute sa vie tres-humble service ; mais qu'il pensoit bien , que pour les obseques du Roi , dont V. M. lui écrivoit , il faudroit attendre quelques mois. Et puis me dit cela même que m'avoit dit Monsieur le Cardinal *Pinelli* , qu'il faudroit absoudre le feu Roi , & puis faire les prieres publiques pour S. M. & ajoûta , qu'eux , quand ils faisoient les visites de leurs Evêchez , avoient acoûtumé , se trouvant aux cimetieres , d'absoudre premierement les morts y enterrez , & puis prier pour eux. La fin fut , qu'il récriroit à V. M. comme il a fait. C'est tout ce qui s'est passé en la reddition des lettres de V. M. & au recouvrement des réponses. A quoi n'ayant qu'ajoûter , je ferai ici fin de la presente , en priant Dieu qu'il vous donne , Madame , en parfaite santé , tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 7. d'Aoust 1590. *Vôtre, &c.*

MADAME,

Je viens de Monsieur le Cardinal Lancelot , qui m'a dit , qu'il a parlé au Pape , mais qu'il a été occupé tout ce jourd'hui , & n'a pu écrire à V. M. & qu'il écrira ; & en me baillant sa lettre , me dira ce que S. S. lui a répondu. Je me doute , que je n'aurai sadite lettre à temps : auquel cas je l'envoyerais à V. M. par le prochain ordinaire. Cependant , elle aura celles de Monsieur le Cardinal de Cosenza , Dataire ; & de Monsieur le Cardinal de la Rovere.

Raisons & moyens pour montrer , que le Roi Henri III. n'est mort excommunié ; & qu'on lui doit faire les obseques acoûtumées être faites

tes pour les Rois Chrétiens en la Chapelle des Papes.

LE refus qu'on fait à Rome d'y faire les obseques publiques pour le feu Roi, est causé sur l'opinion qu'ils montrent avoir, qu'il soit mort excommunié ; & sur ce que l'Eglise n'a point accoutumé de prier pour ceux qui sont decedez en état d'excommunication.

Cete prétendue excommunication est par eux fondée sur la mort de Monsieur le Cardinal de Guise, & sur l'emprisonnement & détention de Monsieur le Cardinal de Bourbon, & de Monsieur l'Archevêque de Lion : sur lesquels comme personnes ecclésiastiques, & constituées es premières dignitez de l'Eglise, on prétend que les Rois n'ont aucune juridiction ; ains le Pape seul. A quoi on ajoute, qu'outre les censures du Droit-Canon, le feu Roi a encouru de plus celles qui étoient portées par le monitoire de S. S. n'ayant mis en liberté lesdits seigneurs Cardinal de Bourbon, & Archevêque de Lion, comme il en étoit admonété ; ni donné ordre, à l'article de sa mort, qu'ils fussent délivrez.

Les réponses à ce que dessus, sont, que le feu Roi n'est point mort excommunié pour plusieurs raisons & moyens qui s'ensuivent.

1. Que les Constitutions Canoniques, en matière de censures & autres peines, n'entendent point comprendre les Rois, s'il n'est dit expressément. Or n'est-il point nommément & expressément fait mention des Rois, es endroits dudit Canon, & es autres Constitutions, où il se parle de ceux qui mettent la main sur les personnes ecclésiastiques.

2. Les Rois de France ont privilège particulier.

lier du Saint Siege, de ne pouvoir être excommunié ; comme les Gens du Roi en la Cour de Parlement en pourront donner bonne information , & y a des livres imprimez qui l'attestent.

3. Les mêmes Rois de France sont de tout tems immemorial en possession de juger , en certains cas privilegiez , les personnes ecclesiastiques , comme les autres ; & même en crime de leze-Majesté.

4. Quand lesdits privilège & possession ne feroient point , le feu Roi , tant qu'il a vécu , a toujours dit avoir fait , pour cause juste & nécessaire , ce qui se fit en l'endroit de feu Monsieur le Cardinal de Guise , & de Messieurs les Cardinal de Bourbon & Archevêque de Lion , à savoir pour la tuition & défense de la liberté , personne , & Etat de S. M. Tres-Chretienne ; auquel cas il n'auroit encouru aucune censure ecclesiastique : comme n'auroit aussi un autre , qui n'étant point Roi , auroit usé du droit naturel en semblable cas de nécessité.

5. Pour le regard dudit feu sieur Cardinal de Guise , S. M. pour plus grande sûreté & repos de sa conscience , s'en confessa , & en obtint absolution par autorité apostolique , en vertu d'un bref de N. S. P. le Pape , expédié à Rome le 20. Juillet 1587. & fut trouvé par conseil de tres-savans Theologiens & Canonistes , tant à Rome qu'en France , que cete absolution étoit suffisante.

Mais le Pape & les Cardinaux n'oyent pas volontiers les susdites cinq raisons : & partant il les leur faut alléguer avec grande discrétion , & les accompagner d'autres , qui soient plus plausibles à Rome , comme sont les suivantes.

6. Le

6. Le feu Roi , averti que N. S. P. se laissoit entendre , que S. M. avoit encore besoin de l'absolution de S. S. & qu'il la devoit demander ; il la demanda à Sa Sainteté , tant par ses Protecteur & Ambassadeur , que par Monsieur l'Evêque du Mans , envoyé exprés à Rome pour cete fin. ¹

Aussi Monsieur le Cardinal *Santa-Severina* , Chef de la Congrégation des choses de France , a dit à celui qui sollicitoit cet afaire de la part de la Reine , que le monitoire n'avoit pas été lâché tant pour la mort dudit sieur Cardinal de Guise , dont le Roi avoit demandé absolution au Pape ; comme pour l'emprisonnement & détention de Messieurs les Cardinal de Bourbon , & Archevêque de Lion. Mais il y a aussi bonne réponse pour le regard dudit monitoire ; à savoir.

7 Que ledit monitoire ne parvint à la connoissance du feu Roi , que fort tard : & depuis qu'il y fut venu , Sa Majesté ne vécut le temps qui lui étoit préfix , pour faire ce dont elle étoit admonetée. Car outre qu'il courut fort peu de temps entre la date du monitoire , & la mort du Roi ; & encore moins entre la publication dudit monitoire & ladite mort ; & qu'on ne fait pas

¹ Claude d'Angennes , Evêque du Mans , frere de Charles , Card. de Rambouillet , aussi Evêque du Mans. Le Docteur Boucher dit beaucoup de mal de ce Prelat , & de sa famille , dans son livre de *justa Henrici III. abdicatione* , dont je parlerai en son lieu. M. de Thou au contraire le loue comme un grand personnage : *Claudius Angennensium , Canonorum Episcopum , virum sanctimoniam vitam , eruditionem , & rerum agendam peritiam , praestantem , ad Pontificem legaverat , ut iustis rationibus expositis , quibus coactus duorum fratrum mortem imperasset , eum sibi conciliaret.* Hist. lib. 94. Mezeray confond Claude avec Charles , qui étoit mort en 1587.

pas même, si la publication en fut faite en France, en la forme portée par icelui monitoire; & outre que pour l'adversité du temps, tous les passages étoient fermez, & qu'un voisin ne pouvoit savoir ce qui se faisoit chez l'autre; & que d'ailleurs nul ne veut être porteur de mauvaises nouvelles, même ment envers les Princes, & moins de celles qui les pourroient constituer en demeure & en coulpe: outre tout cela, dis-je, il ne se verifia point que le Roi ait rien seû dudit monitoire, que lorsque son Confesseur l'en avertit, comme il est porté par l'attestation que la Reine envoya à Rome. Et si cet avertissement fut après sa blessure, comme il semble; le Roi ne vécut en tout après icelle, qu'environ quatorze heures. Que si ledit avertissement fut le 23. Juillet, (car l'attestation est un peu ambigüe en cet endroit-là) encore n'y a-t-il pas dix jours accomplis entre ledit avertissement & la mort du Roi. Lequel terme de dix jours est le plus court qui soit audit monitoire.

8. Ledit avertissement fut seulement en termes generaux, sans qu'on spécifiât à S. M. les chefs dudit monitoire: ains il se trouve que son dit Confesseur lui dît expressément, qu'il ne savoit point les clauses dudit monitoire. De sorte que S. M. seût bien à sa mort, qu'il y avoit un monitoire; mais elle ne seût point ce que ledit monitoire contenoit en particulier.

9. Quand ledit avertissement eût été ainsi donné au Roi en termes generaux, S. M. encore qu'elle ne seût particulièrement ce que c'étoit, répondit qu'il étoit le premier fils de l'Eglise Catholique, Apostolique, & Romaine, & vouloit vivre & mourir tel, & contenteroit S. S. en ce qu'el-

qu'elle desiroit de lui. En quoi il se voit une ame non seulement éloignée de toute contumace, mais pleine de tout respect, révérence, & devotion envers le Saint Siége, & vers la personne de Sa Sainteté.

10. Après cete declaration, & moyennant icelle, le Roy fut absous par son Confesseur en l'article de la mort : comme en telle extremité, tout Prêtre peut absoudre de tous cas, jaçoit qu'ils soient reservez au Saint Siége.

De tout ceci, il s'ensuit que le Roi n'est point mort excommunié : comme aussi n'y eut-il jamais aucune declaration d'excommunication contre lui. Laquelle declaration neanmoins auroit été nécessaire, attendu même la dignité & prééminence du premier Roi de Chretien-té. Ce qui sera ici noté pour une onzieme raison.

Maintenant qu'il est amplement prouvé, que le Roi n'est mort excommunié ; je veux aller plus avant, & prendre les choses au pis : & dis que quand bien le Roi n'auroit été absous à l'article de la mort par son Confesseur, comme il fut ; & qu'il seroit mort excommunié quant à l'Eglise ; ce neanmoins, puisqu'à sa mort se virent tels signes de contrition en lui ; il faudroit conclure, qu'il auroit été absous quant à Dieu ; & que le Pape non seulement pourroit, mais aussi devroit l'absoudre quant à l'Eglise, & puis lui faire faire les obseques : suivant la Decretale d'Innocent III. qui commence, *A nobis*, Et c'est la 28. au titre de la Sentence d'excommunication ; & encore une autre Decretale du même Pape, au même titre, qui commence *Sacris*, & est la 38.

Et d'autant que nous prétendons, & est vrai, que

que le Roi n'est mort excommunié, & qu'à Rome on en doute; S. S. le pourroit absoudre en tout événement, & *ad cautelam*, comme les Docteurs parlent, & puis lui faire faire lesdites obseques, sans qu'il soit besoin de faire autre information, ni aucune procedure. Et c'est la moindre chose que nous devons attendre de la bonté & équité du Pape en temps & lieu.

Mais s'il semble & plaît à la Reine de faire faire, suivant l'avis de Monsieur le Cardinal Dataire, une information sur le contenu des 7. 8. 9. & 10. raisons ci-dessus déduites; cela accélérera la chose, & ôtera tout scrupule par-deçà. Et quand ladite information ne pourra ou ne devra être faite par Monsieur le Cardinal-legat, j'ai opinion qu'il suffira de la faire faire par Monsieur le Cardinal de Gondi, comme Evêque de Paris. Mais il faudra aviser, que les choses y soient bien clairement déduites, & qu'il n'y ait rien qui contrarie à l'atestation ci-devant envoyée; mais bien qui serve d'explication & declaration à ladite atestation, qu'on a trouvée par-deçà obscure en quelques endroits.

Outre les susdites raisons, qui sont de droit & de justice, N. S. P. par son équité & bonté paternelle, se ressouviendra, s'il lui plaît, que les Loix divines & humaines veulent que, même en choses douteuses, on croie plutôt le bien que le mal, & qu'on encline plutôt à modération & à douceur, qu'à rigueur & severité: ce qui est digne de tous les Grands; mais qui se doit principalement attendre du Vicaire de Jesus-Christ, & Pere commun de tous les Chrétiens.

A quoi encore le doivent particulièrement fléchir

fléchir les prières d'une Reine veuve, qui le supplie pour l'ame & la memoire du Roi son époux, & qui en son extrême affliction ne peut recevoir autre consolation que celle-ci : laquelle S. M. atendroit toujours de Sa Sainteté, quand bien elle dépendroit de pure grace, & non de justice.

Aussi plaira à Sa Sainteté se souvenir de la dévotion des Rois de France envers le Saint Siege, & du suport, secours, biens & moyens, que les Papes ont reçus de cete Couronne Tres-Chretienne, qui semble avoir meritè, que, quand il y auroit quelque doute au fait desdites obseques pour le feu Roi, on ne regardât de trop près aux formalitez ; ains qu'on prît & interpretât toutes choses à l'équité, & en la meilleure part, pour le respect & honneur de ladite Couronne Tres-Chretienne, & de tant de bons & grands Rois prédecesseurs du défunt, qui a été lui-même un des plus devots & religieux Princes, qui furent jamais.

Et comme S. S. par sa bonté se représentera le passé ; aussi par sa prudence regardera-t-elle à l'avenir, en considerant que la France, Dieu aidant, sera un jour, & possible plutôt qu'on ne pense, remise en sa premiere vigueur, splendeur, & gloire ; & qu'il appartient grandement à la conservation du zele & devotion de cete Couronne envers le Saint Siége, que les derniers honneurs dûs à la memoire du feu Roi, lui soient rendus ; & qu'il ne soit point imprimé en la memoire des Rois, ses successeurs, qu'un Roi si devot toute sa vie, & si contrit à sa fin, & si docile & disposé à contenter S. S. en l'article de sa mort, ait été si maltraité par le Saint Siége, & sa devotion & pieté si mal reconnue.

Que

Que les Rois & les grands Etats (comme S. S. fait trop mieux, & comme elle, qui est genereuse & magnanime; le sent en soi-même) ne se veulent avoir par rudesse; & moins les François que toute autre nation: & que de tels refus n'en peut advenir que mauvaise satisfaction & mécontentement, d'où, par malheur, on vient quelquefois peu à peu à rupture totale.

Que le Roi n'étant point decédé de sa mort naturelle, ains ayant été assassiné, comme chacun fait; il pourroit sembler à quelques-uns, que S. S. le privant des derniers ofices, qui se font pour les moindres Rois Chrétiens, aprouvât le meurtre & assassinat commis en la personne de S. M. & un exemple si pernicieux & si dangereux pour la vie & état de tous les Rois, & autres Princes Chrétiens. Et même d'autant que ceux de la Ligue se sont toujours vantez, que les armes qu'ils avoient prises contre le feu Roi, même avant le fait de Blois; avoient été par consentement, permission, & autorité de S. S. & la lettre que Monsieur le Duc de Mayenne écrivit à S. S. de Soissons, au mois de Mars dernier, peu de jours après la bataille d'Ivry (de laquelle lettre ont été semées par ceux de ladite Ligue, une infinité de copies) le porte en termes exprés clairement & disertement.

Sa Sainteté donc, en son propre nom, outre la consideration du Saint Siege, a ce particulier interest pour soi & pour ceux de sa Maison, de donner elle-même ce contentement à ladite Couronne & aux Rois futurs, & à ladite Dame Reine veuve, & à tant de Princes & Seigneurs qui l'en supplient, plutôt que d'en réserver le gré à ses successeurs, envers lesquels aussi leurs Majestez, & la France toute, ne cesseroient jamais
de

de faire instance pour avoir cete soit justice ou grace, jusqu'à ce qu'elle seroit obtenüe.

L E T R E III.

MADAME,

Depuis que j'eûs receû la dépêche, qu'il pleût à Vôte Majesté me faire le premier de Juin, je vous ai écrit par deux fois; à savoir, le 22. Juillet, & 7. de ce mois. Cete-ci est la troisiéme. Et comme en ma seconde dépêche j'envoyai à V. M. un *duplicata* de la premiere, pour le danger qu'il y a en ce temps-ci, que les paquets ne se perdent sur les champs; aussi maintenant je vous envoie un *duplicata* de la seconde. Depuis laquelle, j'ai eû la réponse, que Monsieur le Cardinal Lancelot fait à la letre, que V. M. lui avoit écrite: & je la vous enverrai avec la presente. Ledit sieur Cardinal m'a dit de bouche, que le Pape lui avoit répondu, qu'on ne pouvoit faire des obseques pour ceux qui ont fait tuer des Cardinaux: mais nonobstant cete réponse, je ne laisse d'esperer, que N. S. P. fera un jour les obseques pour le feu Roi, même quand les choses de France seront accomodées, & qu'on lui mettra audevant les raisons & considerations, que j'ai déduites en un memoire, que j'envoyai à V. M. avec ma seconde dépêche. Lesquelles considerations ne lui furent par moi proposées, lorsque j'eûs audience de S. S. si ce n'est une ou deux: pour ne les employer mal à propos en temps contraire à vôte desir; ains les reserver à un temps plus oportun; & pour ce aussi que S. S. ne me donna point d'ocasion de lui en parler si avant, ne

Tome I.

D

m'ayant

m'ayant point dit, que le Roi fût mort excommunié, ni qu'on ne pût ou ne dût faire des obseques pour S. M. mais m'ayant dit seulement, qu'il n'étoit point temps d'en parler pour cete heure. Joint que l'Ambassadeur de Monsieur le Grand-Duc de Toscane, & moi, avions arrêté ensemble, qu'atendu l'état present des choses, je n'en devois pas trop presser S. S. comme je l'écrivis à V. M. plus amplement par ma premiere dépêche: & par ma seconde, V. M. aura pû voir, que l'ocasion, que j'eûs de dresser ledit memoire, fut sur les propos que m'avoit tenus Monsieur le Cardinal *Santa-Severina*. Au demeurant, je ne fonde pas cete mienne espérance en la seule justice de la chose en soi, & en l'équité & bonté du Pape; mais aussi au moyen qu'un Roi de France, paisible, a de se faire faire raison à Rome d'une plus grande chose, toutes fois & quantes qu'il le voudra à bon escient: quand ce ne seroit que pour le besoin que les Papes ont tous les jours de l'autorité & protection de S. M. en infinies choses, & même en la conservation des droits du Saint Siege par toute la France. Outre que, pour le regard des obseques mêmes, il advient plus souvent occasion de les faire en France pour les Papes, que nous à Rome pour nos Rois; dautant qu'on ne fait point de Pape, qui ne soit jà fort vieux: & pour une fois qu'on auroit refusé à Rome de faire les obseques à un Roi Tres-Chretien, on pourroit refuser plusieurs fois de les faire en France pour les Papes. Mais je m'asscûre tant de la prudence & justice de N. S. P. & de tous les Seigneurs de ce Sacré College, qu'il n'en faudra point venir là. Et partant je laisserai ce propos, pour dire à V. M. que Monsieur

fieur le Cardinal Morosin m'a envoyé la réponse, qu'il fait à vos lettres ; laquelle sera avec la présente. Je n'ai pû encore avoir celle que Monsieur le Cardinal *Santa-Severina* m'avoit dit vous vouloir faire. Et la *Signora Donna Camilla* n'a point été voir le Pape depuis que je lui bailla la lettre de V. M. à cause des grandes chaleurs & maladies, qui courent par Rome. A tant je prie Dieu qu'il vous donne, Madame, en parfaite santé, tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 21. d'Aoust 1590.

Depuis la presente écrite, Monsieur le Cardinal Santa-Severina m'a envoyé la lettre qu'il écrit à Votre Majesté.

L E T T R E IV.

MADAME,

J'envoyai à Votre Majesté un *uplicata* de ma dépêche du 21. d'Aoust : qui fut la troisième après celle de V. M. du premier de Juin. Quand je l'écrivis, je ne pensois que l'ocasion des obseques pour les Papes, dont j'y parlois, deût venir si tôt : mais six jours après, à savoir, le 27. dudit mois d'Aoust, N. S. P. le Pape mourut, quitant à son successeur le gré des obseques, qui se feront un jour à Rome pour le feu Roi. Bien pensé-je néanmoins, qu'il sera bon d'attendre quelque temps, avant qu'en renouveler la poursuite, pour voir quel cours prendront les choses de la France ; & pour donner temps au Pape futur de se reconnoître, & de s'établir, avant que de faire une chose si déplaisante aux Espagnols, qui auront trop de part

à sa création , comme l'on pense , puisque le parti de France y est tres-foible , ou pour mieux dire , qu'il n'y en a point du tout. La *Signora Donna Camilla* , de laquelle seule me restoit à recouvrer la réponse aux lettres de V. M. ne peut plus vous servir de rien : & partant je ne perdrai plus de temps à l'aller solliciter. Et ainsi ayant parachevé tout ce qui me restoit de ladite dépêche de V. M. du premier de Juin , je n'aurai plus à vous écrire , si V. M. ne me commande quelque autre chose. A tant je prie Dieu qu'il vous donne , Madame , en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 3. Septembre 1590. *Votre, &c.*

Memoire envoyé au sieur d'Ossat , de la part de la Reine Doüairiere de France , pour poursuivre les obseques du Roi Henri III. à Rome ; du 14. Octobre 1590.

ENcoré que l'on ait fait quelque mention , en aucuns memoires , du pretendu monitoire expedé à Rome contre le feu Roi , que Dieu absolve ; en se conformant à l'intention qu'il avoit d'en contenter Sa Sainteté , ainsi qu'il apert par l'atestation faite de l'état de sa mort , par plusieurs Princes & Officiers de la Couronne , & Seigneurs , qui en font foi , sous leurs seings , & d'un Secretaire d'Etat : si-est-ce que la Reine ne donna pas charge de parler dudit monitoire , comme aussi le sieur de Montmorin ne l'a jamais fait , au Pape ; ni s'il a pû être valablement donné. Car elle ne veut point entrer en cete consideration , prétendant avec tous les François , qu'il n'a pû ni dû être expedé :

ains

ains seulement faire instance à S. S. des obseques & honneurs funebres à la memoire dudit feu seigneur Roi, tels que l'on a acoustumé de faire à Rome aux trépas des Rois de France; & de quelques autres prieres & ceremonies, qui se font à la recordation d'iceux, ainsi qu'il est plus particulierement contenu en l'instruction dudit sieur de Montmorin.

Et pour induire S. S. d'acorder cete requête à ladite Dame Reine, elle desire que, selon les occasions qui s'en trouveront bonnes, il soit remontré, que comme Père commun des Fidèles, il est sciant à sa dignité, imitant la clémence de celui duquel il est Vicaire, de se laisser plutôt aller à la douceur qu'à la severité & rigueur; & que c'est œuvre louable & digne de lui, de faire honorer la memoire des morts, spécialement des personnes signalées, & constituées en suprémes puissances & Etats; & au contraire, chose du tout éloignée de la pieté & charité chretienne, d'empêcher & dénier la priere pour les catoliques decedez en la Foi: dont nous avons tant de bons exemples, que cela est reconnu pour l'un des principaux preceptes & commandemens de Dieu.

Que S. S. commençant son Pontificat par actes si benins, saints, & charitables, mêmeement à la recordation d'un Roi de telle qualité, le nom & la memoire de S. S. en sera eternellement louée, sa pieté estimée, & cause, peut-être, de retenir plusieurs en devoir, & silence des calomnies qu'ils publient sous pretexte de ce refus.

Que s'il y a eû quelques rapports faits au Saint Siege des actions & déportemens dudit feu seigneur Roi, qui aient donné sujet de faire avoir

autre que bonne opinion de lui; il se connoît assez, que ç'a été à son tres-grand regret & déplaisir. Car il a toujours voulu, comme tres-obéissant fils du Saint Siege, rendre S. S. défunte capable & certaine de la disposition de ses affaires & intentions, même de ce qu'il prévoyoit, qu'il seroit enfin contraint de faire contre ceux qui troubloient son Etat, pour la tranquillité d'icelui, & pour la scûreté de sa vie; dont S. S. défunte, par son bref du 20. Juillet 1587. l'auroit resolu & asseûré, en cas de main mise sur les auteurs de ces remüemens, de l'absolution qu'il en pourroit requerir. De maniere que la necessité des affaires dudit feu seigneur Roi, & le peril éminent où il se voyoit réduit, l'ayant depuis forcé à cela, il n'a point fait faute, pour laquelle on puisse dénier à son corps & memoire les honneurs qui lui sont deûs.

Quant à sa fin, il a, par icelle, assez suffisamment témoigné la ferme resolution & creance qu'il a toujours eüe de nôtre sainte Religion, & le respect qu'il portoit à S. S. laquelle, sans doute, il eût contentée de ce qu'elle eût desiré, selon que le bien de ses affaires l'eût permis: voire son intention étoit de prendre son conseil & avis, pour s'y gouverner suivant icelui. Mais ayant été prévenu d'un si déloyal assassinat, il est aisé à croire, que quelque bon desir qu'il en ait eü, il n'a pas eü assez de temps & de commodité, parmi les douleurs qu'il sentoît, d'en ordonner autre chose; veü aussi que sur les premieres heures de sa blessure on lui donnoit espérance de guerison. De sorte que se promettant plus de loisir, & son mal s'empirant tout-à-coup, il n'eût autre soin & souhait que de parler à gens doctes, & à son Confesseur, du
fait

fait de sa conscience, delaisant les autres affaires de son Etat & du monde, sans y vouloir plus aucunement penser.

Que l'acte d'atestation de sa mort soit obscur & ambigu, il ne le peut être, sinon à ceux qui se sont laissé prévenir de rapports contraires à la vérité; & ledit acte étant considéré & pris sagement, tels rapports ne se trouveront pas seulement vraisemblables. Car il n'y a nulle apparence de croire, qu'un Roi, qui a été si religieux & devot, tout le cours de sa vie, ait voulu à sa fin, qu'il a toujours désiré rendre glorieuse par sa religion, manquer à son devoir, & à rechercher toutes les consolations qui se peuvent espérer & attendre d'icelle. Ayant d'ailleurs montré un si grand & fervent desir de décharger sa conscience, qu'il a de tres-bon cœur & hautement pardonné à tous ses ennemis, même à ceux qui l'avoient assassiné, & fait assassiner: qui est un acte si Chrétien, qu'il mérite tout seul que l'on acorde ce que l'on poursuit à présent. Autrement, c'est être trop severe & rigoureux à la memoire de celui qui a été si indulgent. Aussi si tous les Chrétiens croient, que demandant pardon, à l'article de la mort, de leurs fautes & pechez, avec contrition d'iceux, le Prêtre, qui les assiste, les peut absoudre; & que pour telles personnes l'Eglise doit faire prieres; pourquoi à un Roi de telle dignité, qui a mourant si contritement demandé pardon de ses fautes, & pardonné à ses ennemis, les prieres & les honneurs funebres seront-elles refusées du Saint Siege, qu'il a tant honoré & respecté? Si cela n'est acordé, il est à craindre, que le scandale qui en arrivera, n'aigrisse beaucoup le mal, & la division qui en est déjà parmi

les Catholiques ; pource que les uns pourront dire & inferer, au scandale public de l'Eglise, que ce sera approuver le plus damnable forfait & insigne assassinat, qui fût jamais executé ; & d'autant plus horrible & detestable, qu'il a été commis en la personne d'un Roi si Catholique, oint & sacré.

Et si S. S. n'étoit assez disposée par ces raisons, & celles que vous y pourrez d'ailleurs apporter ; au moins y doit-elle être émue par la compassion de l'affliction de la plus desolée & recommandable Princesse qui fut onques ; laquelle se promet tant de la bonté de S. S. qu'elle n'en sera refusée, puisque c'est la première & plus instante requête qu'elle fauroit jamais lui faire : aussi que de là elle attend le plus de consolation ; & qu'elle l'espère plus facile & favorable de S. S. d'autant que ce n'a pas été de son Pontificat, & sous son nom, que ledit monitoire a été expédié ; au-contre, que S. S. voudra avoir la louange de cete clémence & justice, qui semble aussi luy avoir été spécialement réservée.

Que si, contre le desir de ladite Dame Reine, on est forcé de s'excuser dudit monitoire, dont S. M. voudroit ne faire jamais mention en sa poursuite, n'étoit, comme dit est, suivant ce qui en est contenu audit acte d'atestation, & ce qui en a été fait par le Protecteur des Affaires de France à Rome : S. M. toutefois, en ce cas, trouve les raisons contenues en vòtre memoire tres-bonnes & valables, pour s'en aider, & les alleguer, si on est contraint d'y répondre : mais, si faire se peut, elle desire, qu'il soit fait en sorte de n'en point parler. Neanmoins, quoi & comment qu'il advienne, elle ne se veut jamais départir de cete poursuite, qu'elle ne l'obtienne de S. S.

Que

Que si d'ailleurs on allegue de remettre cela à autre temps, c'est-à-dire, à voir le succès des affaires de France: cete réponse n'est guere apparente. Car il sembleroit par là, que l'on se voudroit seulement gouverner en ce regard, selon que l'on y feroit comme astreint par l'évenement desdits affaires, qui n'ont rien de commun au fait particulier de la supplication de ladite Dame Reine, n'y aportant nulle consequence, quand même on lui acordera, comme l'on peut bien faire, cete requête si sainte & juste en sa faveur spécialement.

Et par ce moyen elle sera contente & consolée de ce côté, avec beaucoup de Princes, Seigneurs, & Villes catoliques, qui ont cete particuliere affection; lesquels se scandalisent grandement de ce refus.

L E T T R E V.

MADAME,

Je receûs hier les deux dépêches, qu'il plût à Vôte Majesté me faire les 24. Septembre & 14. d'Octobre, par lesquelles j'ai veû que mes lettres des 22. Juillet & 7. d'Aoust vous avoient été rendûes, depuis lesquelles j'écrivis à V. M. pour la troisième fois, le 21. d'Aoust, & vous envoyai les réponses de Messieurs les Cardinaux *Santa-Severina*, Lancelot, & Morosin: & encore pour la quatrième fois, le 3. de Septembre, vous donnant avis de la mort du Pape Sixte V. advenue le 27. d'Aoust. Depuis je n'ai fait autre chose, tant pour ce que j'atendois nouveau commandement de V. M. comme je vous écrivis par ma dernière, que je ferois;

D 5 qu'aussi

82 LETRES DE M. D'OSSAT,

qu'aussi pource que le Pape Urbain VII. qui avoit été élu le 15. de Septembre, mourut douze jours après¹, à savoir le 27. du même mois de Septembre: & les Cardinaux étant entrez au Conclave le 8. d'Octobre, ils y sont encore, ne s'étant jusqu'ici pû acorder de celui qu'ils devoient élire, pour la diversité & opiniâtreté des Factions, éśquelles ils sont divizez. Tout aussi-tôt que l'élection sera faite, j'en donnerai avis à V. M. & ensemble des noms & qualitez des personnes, qui auront le plus de pouvoir & autorité auprès de S. S. afin que V. M. leur puisse écrire. Au demeurant, il ne se pourra faire rien auprès du nouveau Pape touchant les obseques du feu Roi, que premierement il n'y ait lettres de V. M. à S. S. pour l'importance de l'affaire, & pour les dificultez qu'on y fait ici. Mais le temps qui passera entre l'élection & l'arrivée de vos lettres par-deçà, ne sera point perdu, d'autant que sans cete dilation, il faudroit toujours que le nouveau Pape se prit un peu de temps pour se reconnoître, & pour s'établir, avant que faire une chose qui est pour déplaire à beaucoup de gens, encore qu'elle soit tres-juste,

¹ A peine le peuple de Rome scût-il l'élection d'Urbain VII. qu'il fit fraper une médaille, pour honorer le jour de son couronnement avec ces paroles: *Sponsum meum decoravit Corona*. Mais Urbain mourut dans le 12. jour de son Pontificat, sans avoir été couronné. Et bien en prit à la Maison *Peretti-Montalto*, si ce que le *Piaſcecki* dit est vrai, qu'Urbain VII. depuis son élection, n'avoit rien montré d'avantage, qu'une extrême animosité contre elle: *Cum nihil magis*, dit-il, *quam animum ad genus Sixti V. dirigendum promptum praeſerret*. Au contraire, M. de Thou dit, que pour montrer l'estime qu'il faisoit de son predécesseur, il ordonna d'achever tous les édifices publics qu'il avoit commencez, & d'y mettre à tous son nom & ses Armoiries. Livre 100. de son Histoire.

juste, & plus que raisonnable. Quant à soumission ou cérémonie, je ne pense point que V. M. ait à en faire d'autre, sinon que la jouissance de son assomption au Pontificat, & les offices & promesses de bonne & obéissante fille, que V. Majesté lui pourra faire au commencement de la letre, avant que parler de l'affaire desdites obseques. Et quand ce compliment, & la requête même des funeraillies, seroient faits par un Gentilhomme envoyé exprés, l'acte en seroit plus autentique, & possible plus agreable. Toutefois, quand V. M. le fera seulement par lettres, le mauvais temps qui court, & plusieurs autres circonstances l'en excuseront : & nous supplérons ici, & ferons le tout au mieux qu'il nous sera possible. J'ai bien noté au memoire qu'il vous plût m'envoyer, & en vos lettres aussi, comment V. M. ne veut point qu'il se parle du monitoire, s'il se peut faire du moins. A quoi j'obéirai, non seulement pour la révérence & obéissance que je dois à tous vos commandemens ; mais aussi pource que mon opinion y incline d'elle-même. Et V. M. aura pu voir en ma seconde & troisieme dépêche, que je n'en ai point parlé de moi-même, & que l'ocasion que j'eûs d'en dresser le memoire, que j'envoyai à V. M. pour y recevoir ses commandemens, fut sur les propos, que m'avoit tenus Monsieur le Cardinal *Santa-Severina*, Chef de la Congrégation des choses de France, où cet affaire aura à se traiter. Aussi toutes choses sont encore en entier. Je ne veux pourtant laisser de dire à V. M. qu'ils sont ici grandement formalistes, & là où il y va du leur (comme ils estiment que ceci touche à la sainteté & dignité de tous les Cardinaux) bien fort

rigoureux ; & est besoin de faire provision de toutes sortes de réponses. Quant aux Cardinaux, à qui il faudroit écrire, j'estime qu'il sera bon qu'il plaise à V. M. écrire à Messieurs les Cardinaux *Santa-Severina*, *Santi-quattro*, & Lancelot, qui sont de ladite Congrégation, & à Messieurs les Cardinaux *Morosini*, & de la *Rovere*, qui montrent avoir inclination à y servir V. M. Et outre qu'il sera à propos d'en rafraîchir la recommandation à Monsieur le Grand-Duc de Toscane, afin qu'il commande encore un coup à son Ambassadeur, d'y employer le nom & intercession de Son Altesse, à toutes les fois que besoin sera ; je crois que V. M. feroit chose bien utile d'en écrire à l'Ambassadeur de Venise résidant ici, qui, à mon avis, s'y emploieroit de tres-bonne volonté, & avec fruit. Car outre que les Vénitiens sont bien affectionnez à la memoire du feu Roi, ils sont fort sages, & negocient dextrement, & ont de l'autorité auprès des Papes. Et s'il semble à V. M. d'en écrire à Monsieur de Maïsse, Ambassadeur près la Seigneurie de Venise, il fera que ladite Seigneurie commandera non seulement à l'Ambassadeur résidant ici pour elle, mais aussi à ceux qu'elle enverra pour prêter l'obédience au nouveau Pape, qu'ils en fassent instance envers S. S. de la part de ladite Seigneurie, qui est tout ce dont je me puis apercevoir pour cete heure. Au reste, je ferai tout ce que V. M. me commande par sesdites lettres, & n'ometrai rien de ce que j'estimerai, ou que je trouverai par conseil, être pour son service & contentement, en ce qui concerne les honneurs dûs à la memoire du feu Roi. A tant, je prie Dieu qu'il vous donne, Madame, en parfaite santé tres-longue

&

A LA REINE LOUISE. 85

& tres-heureuse vie. De Rome , ce 27. Novembre 1590. *Vôtre tres-humble, &c.*

L'Ambassadeur de Venise , qui réside pour cete heure en cete Cour , s'apelle le seigneur Alberto Baduero.

L E T R E VI.

MADAME,

Le 27. Novembre je fis réponse aux lettres de Vôtre Majesté , que j'avois reçues le jour auparavant, des 24. Septembre, & 14. d'Octobre. Et depuis, à sçavoir le 5. de ce mois, je donnai avis à V. M. par deux diverses voies de la création advenue ce jour-là, du nouveau Pape Grégoire XIV. Milanois , auparavant appelé le Cardinal de Cremona , à-cause qu'il étoit Evêque de Cremona ¹ au Duché de Milan ; & de son premier nom il s'apelloit Nicolas Sfondrat, étant de la Maison des Sfondrats de Milan. Quant à madite lettre du 27. Novembre, de laquelle je vous envoie un *duplicata* , j'écrivois à Vôtre Majesté, qu'après la création, je ferois tout ce qu'il vous plaisoit me commander, vous avertissant des noms & qualitez des personnes, qui auroient le plus de pouvoir & autorité envers Sa Sainteté, afin que V. M. leur pût écrire de son affaire: mais ce nouveau gouvernement n'est pas encore formé: & n'y peut-on encore connoître grand' chose. Cependant on dit, que de trois neveux , fils de son frère, que N. S. P. a, il en fait venir l'un, qu'on appelle
l'Abbé

¹ Il avoit succédé en cet Evêché à son propre père, que le Pape Paul III. avoit fait Cardinal.

l'Abbé Sfondrat ; & qu'il veut le faire Cardinal cete semaine, & le faire Chef du Conseil, qu'on appelle ici *Consulte*, & lui commetre encore la charge ou surintendance de la Secretairie². De façon que j'estime qu'il fera bon d'écrire à ce neveu, qui sera appellé à mon avis le Cardinal Sfondrat. On dit que S. S. aime particulièrement Messieurs les Cardinaux *Borromeo*, & *Cusano*, Milanois, & encore Mr. le Cardinal d'*Ascoli*. Quant, outre ceux que je vous ai nommez par ma letre du 27. Novembre, il plaira à V. M. écrire encore à ceux-ci, cela ne pourra être que bon. Monsieur le Cardinal *Gaëtano*, quand ce ne seroit que pour avoir été Légat en France, aura toujours voix és choses de de-là : & s'en voudroit-on informer de lui ; tellement qu'une letre de V. M. à lui, viendra comme je pense, bien à propos : encore qu'il se dise par Rome, qu'on le veut renvoyer en France. Depuis ma susdite letre, il m'est souvenu qu'à Tours il y a un Ambassadeur de la Seigneurie de Venise, auquel V. M. pourroit faire parler, afin que de vôtre part il priât ses Seigneurs de commander à leur Ambassadeur résidant à Rome, & à ceux qu'ils enverront pour preter l'obédience à N. S. P. qu'ils fassent office de la part de ladite Seigneurie auprès de S. S. pour l'intention de V. M. Ladite Seigneurie, à ce que j'entens, a fait élection du seigneur *Giovanni Moro*, pour venir résider ici pour elle Ambassadeur au lieu du seigneur *Alberto Baduero*, qui a achevé son temps.

² *Paulum Sfondratum, Pauli fratris jam defuncti filium, quædã Cardinalem dixit, nihilque ante ejus adventum in publica administratione fieri præcepit. De Thou.*

temps. J'ai parlé à Monsieur le Cardinal Morosin, & lui ai dit ce que V.M. me commandoit par sa lettre du 14. d'Octobre, lequel l'a tenu à grand honneur, & s'est offert de servir V.M. en cet afaire, & en tout autre, de tout son pouvoir. Je l'en solliciterai, quand il sera temps. Au demeurant, encore qu'on ne puisse point encore juger de la procédure qu'on tiendra par-deçà ci-après, si est-ce qu'il y en a qui présagent déjà, que ce Pontificat sera administré, en grand' partie, au gré des Espagnols: d'autant que N. S. P. est un de ceux que le Roi d'Espagne avoit nommez & recommandez pour être fait Pape, & né son sujet & vassal, lui & tous les siens, qui ont leurs biens & honneurs és Etats dudit Roi, qui encore aida à le faire faire Cardinal. Mais comme cela pourroit donner occasion à S. S. de faire des faveurs & graces à ce Roy, en ce qui seroit de son particulier contentement, sans préjudice d'un tiers; aussi crois-je que S. S. qui s'est toute sa vie montré craignant Dieu, & homme-de-bien, & qui jusqu'ici n'a jamais, que l'on sache, fait injustice, à la requête d'aucun Prince; fera encore moins ci-après aucune chose qui puisse tourner à la diminution de la Couronne de France³.

Et

³ Monsieur d'Ossat se trompa dans son calcul: car ce Pape fut tout Espagnol, & fit tout le mal qu'il pût à la France. *Ab ipso exordio Pontificatus sui non alio conversus, nisi ad promovendum Hispanicum in subjuganda Gallia.* Chronica Pisecii ad ann. 1591. Le portrait qu'en fait M. de Thou montre que c'étoit un homme de peu valeur, & plus propre à obéir qu'à commander. *Fuit credulo, simplici ac facili ingenio Gregorius, ex inepta rictum diducendi & veniendi consuetudine plane ridiculus, privatusque major quam in magistratu habitus.* Le jour de son couronnement, *importuno risu usquequaque veniens, & absurdis gesticulationibus latas acclamantium voces extipiens,*

88 LETRES DE M. D'OSSAT,

Et même d'autant que cela ne se pourroit faire, sans que toute la Chretienté, à laquelle il importe que les Puissances soient balancées & contrepesées, n'y fût grandement interessée; & en particulier le Saint-Siege Apostolique, qui a toujours reçu de la France aide & secours, & accroissement de biens & de moyens; & est encore pour en avoir besoin un jour. A tant, je prie Dieu qu'il vous donne, MADAME, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 18. Decembre 1590. *Vôtre, &c.*

J'ai retenu votre lettre jusqu'à ce jourd'hui 19. Decembre, auquel N. S. P. a tenu son premier Consistoire, & fait Cardinal sondit Neveu, qui n'est encore arrivé en cete ville.

L E T R E VII.

MADAME,

Bien-tôt après que j'eûs écrit à Vôtre Majesté ma lettre du 19. Decembre, arriva en cete Cour Monsieur le Cardinal Sfondrat, neveu du Pape, sur lequel Sa Sainteté se repose d'une grande partie des affaires¹: & entre autres, elle l'a

piens, dictis in eum contemptus plenis occasionem praebeat. Le jour de sa prise de possession de l'Eglise de S. Jean de Latran, qui est la Catedrale de l'Evêché de Rome, il tomba encore dans les mêmes indécences: gravi nequaquam ac composito, ut in ejusmodi ceremoniis fieri amat, vultu, sed inapto risu obviis applaudens. Hist. lib. 100. & 102.

¹ Le Card. Bentivoglio parle ainsi du Card. Sfondrat: *Per un breve spazio di 10. mesi era egli stato nipote di Gregorio XIV. ma con eccesso di autorità così grande, che non haverrebbe potuto in dieci anni acquistarla maggiore. . . Passava 30. anni il nipote, quando il zio era asceso al Pontificato, e perciò trovandosi robusto d'anni, e molto assuefatto al negotio, haveva con questa considera-
tione*

l'a fait de la Congregation des choses de France²; & y a mis aussi Monsieur le Cardinal Gaëtano: de façon que je rencontrais mieux que je ne pensois, quand je venais à V. M. d'écrire à l'un & à l'autre de ces deux Cardinaux. Quand vos lettres seront arrivées, je ferai ce qu'il aura plu à V. M. me commander. Cependant, il ne se perd rien à l'attente; car N. S. P. voudra, à mon avis, se refondre de plusieurs choses de France, avant que faire ce que V. M. desire de lui. Entre autres choses, dont il est fort importuné, le Roi d'Espagne, & la Ligue de France, le pressent grandement de se déclarer

tene il Zio tanto più facilmente posta in man sua tutta l'autorità del Governo. Inanzi al Pontificato haveva Paolo Sfondrato menato una vita da clauastro quasi più che da Corte: frequentava semplicemente la Vallicella, erasi dato quasi tutto à quella Congregazione, e tutto in particolare alle discipline di San Filippo, ed alla familiarità di Tarugi e Barenio; ma divenute nipote di Papa, non haveva poi egli ritenuti e mostrati i medesimi spiriti; anzi al contrario mostrandosi tanto più avide di quel breve imperio, quante più lo vedeva esser fuggitivo, e tirando à se tutta l'autorità, che da molti era chiamata dominazione. Perciò egli haveva fatte nascere nuovi concetti delle sue azioni presenti, come tante diverse dalle passate. Per la morte del Zio rimase Cardinale sotto l'imperio d'altri, doppo haver deposte il suo s'era dato nuovamente alla vita spirituale, e più che mai la professava in tutti i modi più convenienti alla dignità. Viveva con modestia esemplare di famiglia e di Casa: le più ricche suppellettili delle sue proprie stanze erano pitture eccellenti, nelle quali contendevano insieme la pietà con l'Arte, e l'Arte con la pietà: servizio di terra alla sua tavola, vivande, carrozza e cocchi in ogni più positiva forma, e tutte le altre azioni pur similmente con egual corrispondenza, in modo che una tal sorte di vita, e con un tenor sì costante, non lasciava più in dubbio, ch' egli non fosse pieno di gran zelo, e dell'altre più pregiate virtù Ecclesiastiche, ed in somma non fosse tale in se stesso dentro, quale si manifestava esemplarmente di fuori.

² Cete Congregation étoit composée de quatre Cardinaux, savoir, Santa-Severina, Santiquattro, Lancelotto, & Gaëtano.

90 LETRES DE M. D'OSSAT,

rer Chef de ladite Ligue, & de fournir argent par chacun mois, autant comme il en faudra pour dix-mille hommes de pied, & deux-mille à cheval : & lui promet-on, que ledit Roi d'Espagne en fournira deux fois autant pour le moins. On lui demande encore plusieurs autres choses, qui traînent après elles beaucoup de difficultez, & font d'une bien longue deliberation. Au demeurant, outre ledit seigneur Cardinal neveu, est arrivé encore en cete Cour le Comte Sfondrat, autre neveu, que S. S. a fait General des armes de l'Etat Ecclesiastique, & Capitaine de sa garde, & Gouverneur *del Borgo*. On dit de plus, que S. S. a envoyé querir un troisiéme neveu, qu'on appelle le Chevalier Sfondrat ; & qu'elle le veut faire Castellan³, & General de ses Galeres. A tant je prie Dieu, qu'il vous donne, Madame, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 22. Janvier 1591.

L E T R E V I I I.

MADAME,

Je reçus le 10. de ce mois la letre qu'il plût à V^{otre} Majesté m'écrire de la Bordaisiere le 26. Decembre ; & quant à celle du 14. d'Octobre, & au memoire, dont V. M. y fait mention, je les avois receûs dès le 26. Novembre, & y fis réponse le lendemain, 27. dudit mois de Novembre. Et depuis je vous écrivis le 5. Decembre, vous donnant avis de la création du nouveau Pape, advenue ce jour-là : & encore

³ C'est-à-dire, Gouverneur du Château Saint-Ange.

core le 18. Decembre, & 22. Janvier, en executant les commandemens, qu'il avoit pleû à V. M. me faire par ladite letre du 14. d'Octobre: outre qu'avec les suivantes je vous ai toujours envoyé *duplicata* des precedentes. Maintenant j'atens la dépêche, qu'il aura pleû à V. M. faire par-deçà, après avoir entendu l'élection de N. S. P. & croi qu'il sera bon, qu'il y ait une letre pour Monsieur le Comte Sfondrat, neveu de S. S. duquel je vous écrivis par ma derniere. Monsieur le Cardinal Morosin doit partir un de ces jours bien-tôt, pour s'en aller résider à son Evêché de Bresce: dont je suis marri, pour le service qu'il vous eûs pû rendre en vôtres afaire, auquel il n'y aura pas faute de dificultez, & de gens qui y contrediront. Mais pour mon regard, & pour le peu que je pourrai, j'y apporterai tant plus d'affection & de zele, & tant plus de diligence & de courage; comme je ferai en toute autre chose, qui apartiendra à la memoire du feu Roi, & au service de V. M. à laquelle je prie Dieu, qu'il donne en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 15. Fevrier 1591.

L E T T R E IX.

MADAME,

Le 10. de ce mois je receûs, par la voie de Lion, les deux dépêches, qu'il pleût à Vôtres Majesté me faire les 29. Janvier, & 6. Fevrier: ésquelles, outre les deux lettres, dont il vous a pleû m'honorer, j'en ai trouvé une pour le Pape, avec sa copie; & d'autres pour Messieurs les Cardinaux *Santa-Severina*, *Santi-Quattro*,
la

la Rovere, Lancelot, Gaëtan, Morosini, Ascoli, Borromeo, Cusano & Sfondrat : & une pour le sieur *Alberto Baduero*¹, Ambassadeur résidant en cete Cour pour la Seigneurie de Venise ; & une autre pour le sieur *Giovanni Moro*, qui lui doit succeder. Et dautant que ledit sieur Ambassadeur de Venise ne pouvoit, comme V.M. a bien prévu, vous servir, sans en avoir mandement de ses Seigneurs ; j'estimai que la premiere letre que j'avois à rendre, étoit la sienne, afin qu'il en écrivît, & en eût réponse au plutôt. Je fus donc le trouver hier, 14. de ce mois, & lui rendis sa letre, & lui parlai conformément au contenu d'icelle : & il me répondit en somme, qu'il tenoit à grand honneur le commandement, qu'il plaisoit à V. M. lui faire, & ne manqueroit d'écrire demain à ses Seigneurs, espérant d'en avoir réponse dans douze jours, & de l'avoir tres-bonne ; & puis serviroit V.M. de tout son pouvoir & affection, en une chose si pie, comme en toute autre qu'il vous plairoit lui commander. J'estime qu'il fera à propos, que j'atende à presenter vos lettres, & à parler au Pape, jusqu'à ce que la réponse de

¹ C'est cet Ambassadeur, qui le jour du couronnement du Pape Gregoire XIV. soutint courageusement la pressence des Ambassadeurs Royaux contre le Sénateur de Rome, qui prétendoit marcher immédiatement après l'Ambassadeur de l'Empereur, & par conséquent au-dessus de tous les autres. De sorte que le Vénitien ayant déclaré au Maître des Cérémonies, qu'il n'assisteroit point au Couronnement, s'il ne précédoit le Sénateur ; le Pape, craignant les suites de ce différend, & de rompre avec toutes les Couronnes, ordonna sur le champ au Sénateur de s'en retourner avec les deux Gonfaloniers du Peuple Romain, qui l'accompagnoient. Ce qui fut d'autant plus glorieux pour le Badoer, que n'y ayant point alors d'Ambassadeur d'Espagne à cete cérémonie ; il ne partagea la gloire de cete action avec personne.

de Venise soit prête, afin que l'instance de ces Seigneurs suive de près celle de V. M. & que par ce moyen elles aient plus de force & d'efficace l'une & l'autre. Mais ayant la vôtre à précéder, je crois aussi, qu'il faudra la faire quelque deux ou trois jours auparavant. Cependant, avant que fermer la présente, je saurai si Monsieur le Grand-Duc de Toscane a commandé à son Ambassadeur de faire aussi instance de sa part : car pour cete fois, je n'en ai encore rien entendu par la voie du sieur de Verac. Et avant que je fasse autre chose, je retournerai voir l'un & l'autre de ces deux Ambassadeurs : & selon que je les trouverai prêts, je demanderai mon audience plus tôt ou plus tard : se rencontrant bien à propos, que le jour ordinaire de l'Ambassadeur de Venise est le vendredi ; & celui de l'Ambassadeur du Grand-Duc est le samedi. Tout aussi-tôt que j'aurai parlé, & baillé sa letre au Pape, & eû sa réponse, je l'irai dire ausdits sieurs Ambassadeurs : & irai rendre les letres aux Cardinaux, commençant par le neveu du Pape, qui manie les affaires, & est à chaque heure aux oreilles de S. S. Monsieur le Cardinal Morosini s'en est allé, il y a environ un mois, résider à son Evêché, où je lui enverrai sa letre. Le seigneur *Giovanni Moro*, qui doit venir résider en cete Cour Ambassadeur pour la Seigneurie de Venise, viendra pour un de quatre Ambassadeurs, qu'elle a députez pour venir preter l'obédience au Pape, & restera ici Ambassadeur ordinaire ; les autres s'en retourneront : & se dit, qu'à-cause de la grande cherté, qui est par toute l'Italie², les-

dits

² Cete année-là, la famine fut à Rome & par toute l'Italie ;

dits quatre Ambassadeurs ne viendront qu'après la cueillette ; & que N. S. P. même a prié la Seigneurie de les faire attendre jusques à ce temps-là. Cependant V. M. aura été avertie de ce qui aura succédé ici en son affaire ; & , si besoin est , & si ainsi lui semble , renouvellera la lettre pour ledit seigneur *Moro*. Toutes lesdites lettres sont tres-bonnes , & tres-à-propos : & n'est point besoin d'en envoyer d'autres. J'en ai jà tiré , & tirerai ci-après de fort bonnes instructions , pour parler à ceux à qui V. M. écrit. Aussi prens-je pour une tres-bonne instruction ce qu'il plaît à V. M. m'écrire , que pourvu qu'elle ait son intention , & qu'on ne puisse dire qu'elle ait demandé ou consenti à chose , qui soit contre les prérogatives & prééminences des Rois & Couronne de France , elle ne se soucie point au reste , que ces Seigneurs-ci , d'eux-mêmes , usent , pour leur contentement , des formalitez qu'ils voudront. Comme encore demeure-je bien instruit de ce que V. M. m'écrit , que les honneurs & devoirs , qu'on rendra à la memoire du feu Roi , à l'instance de V. M. n'accroîtront ni diminueront les moyens ou prétentions des Partis de France , & ne pourront être tirez en consequence , ni porter préjudice à personne ; ce que je ne manquerai de représenter en temps & lieu , & toute autre chose qu'il plaira à Dieu m'inspirer , pour le service & contentement de V. M. Au demeurant , parce qu'il m'a été écrit que V. M. entendroit volon-

talie ; mais cela n'empêcha pas Gregoire XIV. de traiter le Duc de Ferrare , par l'espace de quarante jours , avec une magnificence extraordinaire ; ni ses parens de vivre dans un luxe qui épuisoit tous les revenus du Pontificat, *Chronique de Piasceki*, année 1591.

lontiers les inclinations de deçà, elle les pourra aisément comprendre par ce qui s'ensuit. N. S. P. envoie en France (à savoir à Paris ou à Orléans) un Prélat Milanois, apellé Mr. *Landrino*, avec des brefs aux principaux seigneurs de l'un & de l'autre Parti, pour remercier & encourager les uns, admonéter & déterrer* les autres; & encore avec deux bulles monitoires, une contre les Ecclesiastiques; l'autre contre les laïcs; lesquelles portent clause d'excommunication, en cas que, dans certain terme, on n'ait obéi. Aussi porte ledit Prélat pouvoir & moyen de faire payer quinze-mille écus par mois, pour l'entretienement de la garnison de Paris. Aussi fait faire S. S. levée de six-mille hommes à pied Suisses, & de mille à cheval Italiens, pour les envoyer en France sous la conduite d'un de ses neveux: & en outre est après à pourvoir à la Légation d'Avignon, & a déjà fait élection du seigneur Jérôme Moron³; Milanois, pour l'envoyer Général des Armes au Comtat, avec surcroît de quinze-cens hommes à pied, & deux cens à cheval Italiens. De plus, elle a envoyé le sieur *Dario*, son secretaire, vers Monsieur le Grand-Duc; & encore, comme quelques-uns disent, vers autres Princes d'Italie, pour leur suader d'entrer en cete Ligue avec S. S. & le Roi d'Espagne, & autres qui y sont déjà. Le mecredi des quatre-temps derniers, 6. de ce mois, S. S. fit quatre Cardinaux, à savoir, le seigneur *Dom Odoardo Farnese*, fils du Duc de Parme; le sieur *Otta-*

* Par ce mot, Monsieur d'Ossat veut dire, *intimider*, *épouvanter*, selon la signification du mot latin, *deterrere*.

³ Le Comte *Hieronimo Morano*.

Ottavio Paravicino, 4 Evêque d'Alexandrie au Duché de Milan, & Nonce au païs des Suisses; le seigneur *Ottavio Aquaviva*, Napolitain; & le sieur *Flaminio Piatta*, Milanois. Les benefices vacans par la mort de Monsieur le Cardinal de Guise, ont été expédiés ces jours passez pour un des enfans de feu Monsieur de Guise. De toutes lesquelles choses V. M. jugera de quel côté pend la balance. Et pour fin de la presente, je lui dirai que Monsieur le Cardinal de Lorraine est au chemin de Florence ici, & arrivera dans deux ou trois jours. Si je pensois, qu'il eût autant hardiesse de s'employer en ce que V. M. desire, pour l'ame & l'honneur du feu Roi son oncle, comme il en a d'obligation; je l'en irois supplier tres-humblement & tres-affectueusement: mais ne sachant comme il y est disposé, je pourrai attendre ce qu'il plaira à V. M. m'en commander. Tant y a qu'au compte que je fais, il étoit encore à Florence, lorsque Monsieur le Grand-Duc a dû recevoir vôtre dépêche; & plus de trois ou quatre jours après: & ce n'aura pas été, à mon avis, sans en parler ensemble. V. M. avisera, si elle lui en voudra écrire: me semblant au reste, que cetepoursuite feroit tres-séante en la personne de ce jeune Prince, tant pour le respect du feu Roi, que pour celui de V. M. & que sa bonté & pieté en feroit grandement loüée de toute sorte de gens, qui auroient tant soit peu de goût de vertu ou d'humanité. A tant, je prie Dieu qu'il vous donne, MADAME, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome le 15. Mars 1591.

MA-

4 Celui-ci fut nommé ensuite pour aller Légat en France; mais Gregoire XIV. étant mort après, le voyage de ce Cardinal fut rompu.

MADAME,

J'ai parlé à l'Ambassadeur du Grand-Duc de Toscane¹, qui m'a dit n'avoir encore eû nouveau commandement de faire office pour l'affaire de V. M. & qu'il étoit d'avis d'attendre quelques jours, si on le lui envoyera : Et enfin quand il n'en recevrait point de nouveau, il ne lairroit de servir V. M. en vertu du premier qu'il en eût. Ce peu de temps qu'il demande, vient tout à propos pour la dilation, qu'il falloit aussi bien faire, en attendant la réponse de Venise. Et cete lettre m'étant demeurée en main jusques à ce jourd'hui 19. Mars, cependant est arrivé Monsieur le Cardinal de Lorraine, à savoir avanthier. Et cejourd'hui on a fait Consistoire public pour lui, où on lui a donné le chapeau de Cardinal. Mr. de Verac est venu de Florence avec lui : mais je ne lui ai pû parler encore, j'aïoit que j'aie été en son logis trois fois ce jourd'hui. Je lui parlerai demain, Dieu aidant. Entre autres choses je le prierai de sonder à loisir l'inclination de mondit sieur le Cardinal, pour le regard de l'affaire de V. M.

L E T R E X.

MADAME,

L'Ordinaire de Lion, qui souloit aller & venir de quinze en quinze jours, ne vient & ne va plus que de mois en mois ; & encore va-t-il & vient plus pour porter les paquets d'Espagne, que pour ceux de France ; qui est cause que je ne puis écrire à Vôte Majesté si souvent comme

¹ Il s'appelloit N. Nicolini.
Tome I.

me je ferois. Par ma dernière letre, qui est du 15. Mars, & apostillée du 19. je donnai avis à V. M. de la reception de ses deux dépêches des 29. Janvier & 6. Fevrier, & entre autres choses, de ce que j'avois commencé à negocier avec le seigneur *Alberto Baduero*, Ambassadeur résidant en cete Cour pour la Seigneurie de Venise. Depuis, j'atendis à retourner vers lui, autant de temps comme il en falloit, pour avoir réponse de ses Seigneurs, auxquels il m'avoit dit qu'il écriroit: & y étant retourné après ledit temps, à savoir, le dernier jour de Mars, il me dit, qu'il avoit eû la réponse, laquelle étoit, que lesdits Seigneurs tenoient à faveur & honneur la confiance, que V. M. montrait avoir en eux, & l'occasion qu'elle leur donnoit de lui faire service: qu'ils vouloient la servir en l'office qu'elle vouloit être fait, en leur nom, auprès du Pape, & en toute autre chose. Bien leur sembleroit-il, qu'il seroit plus à propos d'attendre à faire cete instance jusques à quelque autre meilleure saison, que n'étoit celle-ci; se trouvant le Pape sur le point d'envoyer gens en France, & de faire autres choses en faveur de la Ligue. C'est le sommaire de la réponse que ledit sieur Ambassadeur me fit. Je lui repliquai, quant au premier point, que V. M. ne pouvoit attendre autre réponse, que tres-bonne & tres-favorable, d'une République si courtoise, & si bien affectionnée à la Couronne de France, & à la memoire du feu Roi: & que V. M. en demeureroit grandement consolée. Et quant au second point, d'attendre une meilleure saison, V. M. se remettrait toujours à leur prudence & discretion, pour aviser quand & comment il leur sembleroit en faire parler: & se contenteroit

roit toujours de ce qu'ils auroient jugé le plus expédient , & de tout ce qu'il leur auroit pleû y faire : & partant je n'entendois le presser de faire cet ofice plus tôt ni plus tard qu'il ne plairoit à ses Seigneurs , & à lui ; mais je le priois bien de me vouloir donner son avis , de ce que j'avois à faire , moi , pour le regard de V. M. & s'il lui sembloit , que je devois diferer aussi à presenter vôtre lettre , & parler au Pape de vôtre part , jusques à ce que ses Seigneurs estimassent être la saison d'y joindre leur intercession. Il se trouva empêché là-dessus , ne sachant que me répondre : & enfin me dît , qu'il desiroit en parler avec moi une autre fois. Je lui dîs , que je viendrois recevoir ses commandemens quand il lui plairoit ; mais que je lui voulois , cependant , ramentevoir ce que je lui avois dit la premiere fois que je lui en parlai ; à savoir , que vos lettres , & le commandement qu'il avoit pleû à V. M. me faire , portoient , en premier lieu , un compliment de congratulation pour la création du Pape ; lequel compliment , tant plus j'atendrois , seroit tant moins à propos : qu'au reste , la qualité & condition du temps present pourroit durer tout ce Pontificat , & passer encore à un & à deux , & à trois autres ; & , possible , devenir encore pire , comme le plus souvent une aigreur en cause plusieurs autres : que je reconnoissois moi-même , qu'il n'y faisoit guere bon pour cete heure ; mais que je craignois qu'il n'y fîst pis à l'avenir : & savois aussi , que V. M. vouloit à toutes occasions , (comme cete-ci du changement de Pape , & de se conjoûir avec lui , en étoit une) remettre sus cete poursuite si juste & si pie ; & ne s'en départir jamais , jusqu'à ce qu'elle eût obtenu ce

qui étoit dû à l'ame & à la memoire & honneur du feu Roi : & quand vous en seriez refusée à-present, vous auriez, pour le moins, cete consolation, de n'y avoir rien omis, & d'y avoir fait vôtre devoir : & ne lairriez d'ici à quelque temps, avec quelque autre ocaſion, de le faire demander encore, & à ce Pape même, & aux autres qui viendront après lui, tant que vous seriez en vie. J'ajoutai, que le Pape étant indisposé, comme il ſavoit, je pourrois demander audience, & ne l'avoir pas ; & cependant, l'avoir demandée, me ſerviroit, puis après, pour excuſer la congratulation, qui autrement ſembleroit être faite trop tard. Alors ledit ſieur Ambaſſadeur, pour les ſuſdites conſiderations, renonçant au terme qu'il avoit pris d'y penſer, me dît, qu'il étoit d'avis que je ne diſeraiſſe point ; & que ſi, pour l'indispoſition du Pape, je n'avois point audience, ce ſeroit autant diſſéré : & ſi je l'avois, il croyoit que le Pape ne ſe reſoudroit point à dire de non dès la premiere fois, ains prendroit temps pour y penſer ; & en ce cas, lui Ambaſſadeur ſeroit toujours à temps à faire l'office, que V. M. vouloit : & qu'il ſe reſoudroit à le faire, ſans attendre autrement : étant l'intention de la Seigneurie, que V. M. fuſt ſervie en toutes façons, encore que, pour la ſaiſon preſente, elle inclinât à en attendre une meilleure.

Suivant cete réſolution, je fus parler, le ſecond de ce mois, au Maître de la chambre du Pape ; & lui ayant dit, que j'avois à preſenter une lettre à S. S. de la part de V. M. il me dît, que N. S. P. pour ſon indispoſition, gardoit le lit, & n'étoit vêtu en Pape ; & lui avoit dit, qu'il n'avoit à plaiſir d'être veû en cete ſorte :
que

que si je lui voulois bailler la letre , il la rendroit à S. S. fidelement : si je la voulois rendre moi-même , il faudroit attendre , que N. S. P. fust en état de se pouvoir vêtir ; & lors la premiere audience seroit pour moi. Je le remerciai , & puis lui dis , qu'outre la letre , j'avois encore à dire un mot ; & que V. M. auroit à grande consolation , que je lui peüssé écrire un autre mot de réponse , que j'eüssé eüe de la bouche de S. S. Alors ledit Maître de chambre me dit , qu'il seroit bon d'attendre donc pour trois jours : après lesquels , si je retournois vers lui , il me diroit l'état , auquel S. S. se trouveroit ; & me feroit avoir audience , s'il se pouvoit en sorte du monde. Le quatrieme jour , au soir , je scüs , que N. S. P. avoit fait signifier le Consistoire pour le lendemain au matin : qui me fit entrer en esperance , que je pourrois avoir audience ledit jour du lendemain , l'après-dînée. Sa Sainteté , le cinquieme jour au matin , tint le Consistoire en sa chambre , & ne descendit point pour le tenir au lieu acoûtumé. Toutefois je ne laissai d'aller l'aprèsdînée parler audit Maître de la chambre , qui me fit donner audience bientôt après. Je dis donc à N. S. P. du commencement , l'aïse que V. M. avoit receüe de son assomption , pour les bonnes & saintes qualitez , que vous aviez entendües être en lui ; & que V. M. lui baisoit les pieds avec la révérence & soumission , qui étoit deüe au Vicaire de Jesus-Christ , & successeur de Saint Pierre : lui exposai la dévotion , en laquelle V. M. vouloit continuer toute sa vie , à la Religion Catolique , & au Saint Siege , & à la personne de S. S. comme humble & devote fille : avec prieres à Dieu , qu'il lui pleût conserver longuement S. S. en

parfaite santé, & en toute prospérité. Et après cela, je lui baillai la letre de V. M. & lui dis le desir que vous aviez de faire ce devoir par un gentilhomme exprés, & les empêchemens qui vous en avoient gardée.

N. S. P. me répondit, que Dieu l'avoit apellé à cete dignité par dessus ses merites; & qu'il reconnoissoit n'avoir en soi les qualitez & forces requises pour porter un si grand poids; & avoit bien besoin d'être aidé envers Dieu par les prieres des gens-de-bien: qu'il étoit informé de vos rares vertus, & entr'autres, de vôtre pieté & dévotion, & vous tenoit pour une sainte Princesse: qu'il faisoit grande estime de vos prieres, & vous en remercioit, & vous prioit de les lui continuer: que de sa part il prieroit aussi pour V. M. & s'il pouvoit quelque chose pour vôtre contentement, il le feroit toujours tres-volontiers: qu'il n'étoit point besoin, que V. M. mît personne en danger, ni s'incommodât: qu'il avoit autant agréable la letre de V. M. & ce que je lui avois dit de vôtre part, comme si vous eussiez envoyé le plus grand seigneur que V. M. eût pû choisir. Cependant, en disant ces derniers mots, il ouvrit la letre; & puis ayant mis ses lunettes, il y leût un peu, & regarda la souscription; & me dît, qu'il se la feroit traduire, & la verroit volontiers, & y feroit réponse; & que, cependant, j'avisasse, s'il y avoit quelque chose qu'il pût faire pour V. M. Il me mit en beau chemin de lui dire ce que je voulois. Je lui dis donc, que V. M. feroit grandement consolée de sa benigne réponse, & se tiendrait honorée de sa bienveillance, de laquelle V. M. ne desiroit autre chose qu'une seule grace, qui dépendoit de sa seule volon-

lonté , & apporteroit à S. S. grande loüange & réputation , & à V.M. la plus grande consolation qu'elle pourroit recevoir en ce monde. Et tout d'une suite je lui rememorai la coûtume que les Papes avoient de faire en leur chapelle des obseques publiques pour l'ame des Rois Chrétiens , après leur trépas , & même pour les Tres-Chrétiens Rois de France : & lui exposai l'extrême desir , que V.M. avoit , que lesdits honneurs funebres , qui n'avoient encore été rendus à l'ame & à la memoire du feu Roi , lui fussent par S.S. faits au plutôt ; & la tres-afectionnée priere & requête , que V.M. lui en faisoit. N.S.P. me demanda , si cete instance n'avoit pas été faite autrefois. Je lui répondis , qu'oüy. *Et quelle réponse y fit-on ?* dit-il. Je répondis , que pour ce que la chose de Blois étoit fraîche encore alors , le Pape Sixte avoit voulu diferer ce pie & saint office pour quelque temps ; & que , cependant , étoit intervenüe sa mort : & Dieu avoit reservé cete bonne œuvre & cete loüange à S. S. *Nous sommes ,* dit-il , *encore nouveaux en ceci , comme en plusieurs autres choses. Nous nous en informerons ; & informez que nous serons , nous chercherons de donner à la Reine toute la consolation & contentement qu'il nous sera possible.* Cete réponse faite , il s'enquit de l'état de V.M. & de sa demeure : & après que je lui eûs répondu ce que j'en savois , & ce que j'estimai lui devoir être le plus agréable , il retourna à dire , qu'il contenteroit V. M. de tout ce qu'il pourroit. Je lui en baisai tres-humblement les pieds. Et partant de là , m'en allai tout droit à Monsieur le Cardinal Sfondrat , son neveu , qui fait tous les affaires ; afin qu'avant que S. S. lui parlât , ou

lui eût envoyé sa lettre, j'eusse fait avec lui le compliment qu'il falloit, de la part de V. M. & que, par ce moyen, il en fust plus propice à vôtre affaire, & en répondit à S. S. plus favorablement. Je presentai donc audit sieur Cardinal Sfondrat la lettre de V. M. & me conjoüis avec lui, de vôtre part, tant de l'asloption de N. S. P. son oncle, que de sa promotion à la dignité de Cardinal. Il me dit, que V. M. avoit raison de s'être réjouïe de la création de S. S. pour ce qu'elle vous aimoit & estimoit grandement; & que V. M. en recevroit toutes faveurs & graces és ocasions qui s'en presenteroient. Et quant à lui Cardinal, il étoit tres-humble serviteur de V. M. & s'estimoit fort honoré de la lettre, qu'il vous plaisoit lui écrire; comme il feroit aussi des commandemens, qu'il vous plairoit lui départir. Après cela, je lui parlai des obseques, & du desir que V. M. avoit d'y être par lui aidée & favorisée auprès de N. S. P. Il me répondit, que c'étoit un affaire, qu'il falloit traiter avec S. S. à commodité; & qu'en ce qu'il y feroit bon, il y serviroit toujours V. M. C'étoit le vendredi devant les Rameaux; qui fut cause, que, pour ne laisser rien à faire en la semaine-sainte, je rendis ce jour-là le plus de lettres que je pûs aux Cardinaux, à qui vous écriviez: & achevai de les rendre par tout le lendemain; & parlai à chacun conformément à l'intention de V. M. & à ce que j'avois veû qu'elle leur écrivoit, & à ce que j'estimai pouvoir ajoûter de moi-même. Mais pour ce que cete lettre est jà bien longue, je réserverai à vous rendre compte, par une autre à part, de ce que chacun d'eux me répondit: & en cet endroit, pour fin de la presente, prierai Dieu qu'il

qu'il vous donne, Madame, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce lundi de Pâques, 15. d'Avril 1591.

L E T R E X I.

MADAME,

Par une letre, que j'écrivis hier à Vôte Majesté, je vous rendis compte de la réponse, que l'Ambassadeur de Venise avoit eüe de ses Seigneurs, & de ce que j'avois traité là-dessus avec ledit sieur Ambassadeur, & de l'audience, que j'avois eüe du Pape, & de Monsieur le Cardinal Sfondrat: par cete-ci je vous écrirai ce que les autres Cardinaux me dirent, quand je leur rendis les lettres de V. M. les 5. & 6. de ce mois, qui étoient le vendredi & samedi devant le Dimanche des Rameaux, & les nommerai ici selon le rang & ordre qu'ils tiennent entre eux, en leur précedence. Premièrement, ils me firent tous une réponse commune, laquelle je metrai ici une fois pour toutes, afin qu'il ne me la faille redire en chacun d'eux: à savoir que V. M. leur faisoit beaucoup d'honneur, & qu'ils vous serviroient en tout ce qu'ils pourroient, & vous réciproqueroient. La plus grand' part d'eux s'enquit aussi de votre santé, état & demeure. A tous lesquels je répondis ce que j'en savois, & que j'estimai être convenable.

Quant au particulier, Monsieur le Cardinal Sainte-Severine me dit que cet afaire avoit de la difficulté; & qu'il avoit fait au temps du Pape Sixte V. tout ce qu'il avoit peü, à ce que V. M. fût consolée, au moins des obseques privées, pour le feu Roi: mais que ledit Pape Sixte n'eu-

E 5. avoit

avoit voulu rien faire. Je notai ce mot de *privées*, qui me déplût : & toutefois je n'estimai point le lui devoir faire expliquer pour lors. Tant y a que ce mot a été causé, qu'à toutes les fois que j'ai, depuis, parlé & écrit de cet afaire, j'ai toujours ajouté à ce mot, *obseques*, l'építete de *publiques*. Après cela, & ce qui concernoit la personne de V. M. il s'enquit fort soigneusement de Messieurs vos frères, combien & où ils étoient, & ce qu'ils faisoient. Et je lui en répondis ce que j'en avois appris, & ce qui ne lui pouvoit déplaire. Il n'oublia point encore à cete fois, non plus qu'à la première, de faire honorable commemoration de feu Monseigneur le Cardinal de Vaudemont, & de la fermeté qu'il avoit avec lui.

Monfieur le Cardinal *Santi-quattro* leût le commencement de la lettre de V. M. & puis voulut que je la lui achevasse de lire ainsi comme elle étoit en François, qu'il entend bien. Et après l'avoir ouï lire toute, il me dît qu'il trouvoit la chose raisonnable en soi, & ne doutoit point qu'elle ne se dût faire, & qu'elle ne se fît un jour; mais pour me parler librement, il pensoit que pour cete heure malaisément s'obtiendrait-elle, n'y ayant point de Roi en France; & qu'on craindroit de mécontenter ceux de la Ligue, qui prendroient ces obseques, pour un grand préjudice, qu'ils penseroient leur être fait. Je lui repliquai, que V. M. avoit prévenu cete objection; & n'avoit commandé de leur remontrer là-dessus, que prier Dieu pour l'ame du feu Roi, n'acroîtroit ni diminueroit les forces ou moyens d'un parti ni d'autre, & ne feroit préjudice à personne, ou à chose aucune de la France. *Tout cela*, dît-il, *est vrai & bon; mais les per-*

personnes malades & dégoûtées trouvent amer le meilleur vin, & les viandes les plus savoureuses : ainsi ceux-ci penseroient, que cet office fait au Roi défunt seroit leur condamnation. Je lui remontrai là-dessus, que ceux-ci étoient assez recompensez par autres plus grandes faveurs, que N. S. P. leur faisoit ; & que Sa Sainteté, & eux qui la conseilloyent, avoient d'un autre côté à craindre d'autres inconveniens plus grands, que ne pourroit être ce tel quel déplaisir mal fondé.

Monfieur le Cardinal Lancelot me fit lire & interpreter en Italien la letre que V. M. lui écrivoit : & me dît qu'en la Congrégation des choses de France, de laquelle il étoit, il s'étoit autrefois parlé de cet afaire ; mais qu'on étoit demeuré sur la négative, pour deux raisons : l'une, pour ce qu'on disoit que le Roi étoit mort excommunié ; l'autre, pour ce qu'il sembloit que les choses de France étant aux termes où elles étoient, il n'y falloit rien innover, ni donner mauvaise satisfaction à personne : qu'il avoit été d'avis qu'on absolvût le feu Roi, comme par les Canons on pouvoit absoudre un trépassé ; & que puis après on priât pour son ame ; mais que son opinion n'avoit point été suivie : qu'il croyoit maintenant, que sur cete poursuite que V. M. renouvelloit, le Pape renvoyeroit cet afaire à ladite Congrégation, où il ne manqueroit de dire tout ce qu'il trouveroit en conscience se pouvoir faire pour vôtre consolation. Qu'au demeurant, ayant à être un des Juges, il ne seroit bien-séant ni honnête, qu'il fît autre office auprès du Pape. Je lui louai grandement cete dernière partie de son propos, & lui dis, que V. M. ne l'entendoit pas autrement ; & lui avoit écrit aussi comme à Cardinal de la Congrégation.

tion de France, & néanmoins favorable & affectionné, autant que la justice & équité se pouvoit étendre. Et puis reprenant son propos de plus haut, je lui répondis à ce qu'on avoit voulu dire de l'excommunication, & du mécontentement, que quelques-uns pourroient avoir, si on rendoit au feu Roi les derniers offices & honneurs, qui lui étoient dus: & me sembla que je le laissai bien édifié & persuadé de cet affaire.

Monfieur le Cardinal *Gaëtano* me dît que s'en allant en France, il rencontra à Tortone en Lombardie Monsieur de Montmorin, qui venoit ici pour cete affaire, dont ils parlèrent ensemble: Que lorsque ledit sieur de Montmorin partit d'ici pour retourner vers V. M. on lui donna à entendre, qu'on écrivoit à lui Cardinal *Gaëtano*, de faire tout ce qu'il faudroit pour cet affaire: mais la verité étoit, qu'és lettres, qu'on lui avoit écrites, il ne s'y parloit aucunement de cet affaire en particulier; qui fut cause qu'il n'y pût servir V. M. quand elle envoya vers lui à Paris, pour cete fin: qu'à-present il feroit tout ce qu'il pourroit pour la consolation de V. M. Puis me demanda, si j'en avois encore parlé au Pape? Je lui dis qu'oüy. Il me demanda encore, quelle réponse j'avois eüe? & je la lui dis telle qu'elle étoit: laquelle oüy, il repliqua encore son offre précédente; dont je le remerciai au nom de V. M.

Monfieur le Cardinal de la Rovere me dît, que je ferois bien de faire un memoire, pour le donner à Monsieur le Cardinal Sfondrat: & que lui Cardinal de la Rovere en vouloit aussi avoir un pour lui, afin d'en pouvoir parler au Pape avec plus de fondement, & en faire souvenir.

venir aussi ledit sieur Cardinal Sfondrat. J'ai fait ledit memoire de la teneur que V. M. pourra voir en deux copies que je lui envoie, l'une en françois, l'autre en italien, comme je l'ai baillé par-deçà : ainsi que je vous en rendrai compte plus amplement ci-après.

Monsieur le Cardinal d'*Ascoli* me fit lire & expliquer en italien sa lettre, & voulut entendre de moi plus à plein tout l'affaire : puis me demanda si V. M. avoit écrit aux autres Cardinaux de l'Inquisition? (Il me demandoit cela, pour ce qu'il est de la Congrégation de l'Inquisition.) Et je lui répondis que V. M. avoit écrit aux Cardinaux de la Congrégation de France ; & écrivoit à lui, non comme à Cardinal de l'Inquisition, mais comme à Cardinal, qui, pour sa valeur & mérite, avoit beaucoup d'autorité auprès de N. S. P. & qui pourroit beaucoup aider V. M. auprès de S. S. Il me dit que son autorité n'étoit si grande, comme l'on pensoit ; mais au reste qu'il étoit homme réel, & avoit accoutumé de dire la vérité aux personnes, sans leur tenir le bec en l'eau, ni les faire attendre, comme font d'autres ; que, suivant cette sienne coutume, il me vouloit dire, que le nœud de cet affaire consistoit en savoir, si le feu Roi étoit mort excommunié, ou non : s'il ne l'étoit point, on ne devoit ni pouvoit lui refuser les obsèques, que V. M. demandoit : que s'il l'étoit, on se travailloit en vain, & jamais on n'obtiendrait lesdites obsèques en la Cour de Rome. Et partant, il faudroit que quelqu'un prît ce soin de prouver qu'il ne deceda point excommunié. Il ajouta à ce que dessus, qu'il faudroit que cet affaire fût porté par un personnage d'autorité, qui le prît à cœur ; & qu'autrement il seroit malaisé

110 LETRES DE M. D'OSSAT,

qu'il succedât bien. Et incontinent après me demanda, si Monseigneur le Cardinal de Lorraine, qui est ici, n'étoit pas parent de V. M. comme signifiant par cete interrogation, que ledit seigneur Cardinal de Lorraine seroit propre à un tel efet ; & qu'il lui fieroit bien de s'y affectonner, & de s'en remuer. Je lui dîs, qu'il avoit cet honneur d'être neveu du feu Roi, & parent proche allié de V. M. Mais quand V. M. fit la dépêche pour Rome, elle ne savoit pas encore qu'il fût venu à Rome. Je ne lui voulus dire, que je ne savois si, à cause des Façons de France, il oseroit s'y employer. Audemeurant, je remerciai ledit sieur Cardinal d'*Ascoli*, au nom de V. M. de la franchise dont il lui avoit plû me parler, & des bons records qu'il lui plaisoit me donner ; & lui fis voir, par bonnes & vives & raisons, que le Roi n'étoit point mort excommunié.

Monseigneur le Cardinal *Borromeo* ne me tint pas long propos : mais comme noble & bien appris qu'il est, il reçût avec grand respect & révérence la lettre de V. M. & la créance que je lui exposai de vôtre part, & s'offrit à servir V. M. avec une façon si honnête & si humble, que je ne la saurois exprimer. Aussi se voyoit-elle principalement en son visage, & en toute sa contenance, qui ne se peut représenter par écrit.

Monseigneur le Cardinal *Cusano*, comme je lui presentois la lettre que V. M. lui écrivoit, me demanda si c'étoit pour affaires ? Je lui répondis qu'oui, & lui en exposai incontinent l'occasion, comme j'eusse fait, quand bien il ne m'en eût point interrogé. Il me demanda encore, si V. M. en avoit écrit à d'autres Cardinaux. Je lui

lui dîs qu'elle en avoit écrit aux Cardinaux de la Congrégation de France , & à quelques autres , qu'elle avoit entendu être chers à S. S. & avoir autorité près d'elle ; au nombre desquels vous saviez qu'il étoit , & lui écriviez en cete qualité , & afin d'être par lui favorisée , & aidée en une requête si juste & si pie , comme étoit celle que je venois de lui exposer. Il me demanda particulièrement , si V. M. avoit écrit à Monsieur le Cardinal *Borromeo* ? Je lui dîs qu'oüi. Et il dît que ç'avoit été bien avisé. Aussi sont-ils grands amis eux-deux , & fort aimez du Pape , & de Monsieur le Cardinal Sfondrat.

C'est ce que je fis ésdits deux jours de vendredi & samedi , 5. & 6. de ce mois. Le lendemain , qui étoit le Dimanche des Rameaux , je fus sur le soir trouver Monsieur l'Ambassadeur de Venise , & lui dîs ce que , depuis avoir parlé à lui , j'avois fait avec le Maître de la chambre , & avec le Pape , & avec Monsieur le Cardinal Sfondrat , dont il fut bien aise. Après cela , je lui dîs que nous nous en allions entrer en la semaine-sainte , & que j'estimois qu'il n'iroit point à l'audience de toute cete semaine , ni de la prochaine , jusqu'au vendredi après Pâques , s'il ne lui venoit quelque occasion extraordinaire & pressée. Il me répondit , que j'en parlois comme il l'avoit pensé & délibéré lui-même. Alors je lui dîs que ce seroient quinze jours de delai , qu'il auroit pour y mieux penser ; & que cependant je retournerois vers lui , & lui porterois un memoire que je dresserois , & qui m'avoit été demandé par un des Cardinaux , à qui j'avois parlé. Duquel memoire , & autres choses que j'ai faites en cet afaire depuis

112 LETRES DE M. D'OSSAT,

puis ledit jour des Rameaux, je ferai mieux d'en faire une autre lettre, étant jà cete-ci bien longue; & pour ce je la finirai ici, en priant Dieu qu'il vous donne, MADAME, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce mardi de Pâques, 16. Avril 1591.

Monfieur le Cardinal Morosin est en son Evêché de Bresce, où je lui envoie la lettre de V. M. samedi prochain 20. de ce mois.

LETRE XII.

MADAME,

J'écrivis avanthier & hier à Vòtre Majesté ce que j'avois fait en son afaire, depuis ma lettre du 15. Mars, jusqu'au Dimanche des Rameaux au soir. Par la presente, je vous écrirai ce que j'y ai fait depuis ledit jour des Rameaux. La premiere chose donc que je fis, ce fut de dresser le memoire dont Monsieur le Cardinal de la Rovere m'avoit parlé: auquel memoire, comme V. M. verra par les deux copies que je lui en envoie en françois & en italien, je n'ai fait aucune mention de la prétendüe excommunication, dont on parle, ni du monitoire; comme j'ai appris ci-devant, que c'étoit l'intention de V. M. qu'il n'en fût point parlé: mais j'y ai inferé les raisons, qui peuvent servir de réponse à ceux qui metent en avant tels empêchemens; non pas toutes, mais celles qui sont ici de mise, & ne peuvent ofenser personne; & qui se sont pû alleguer sans nommer excommunication ni monitoire, & qui sont prouvées par les attestations, que V. M. envoya du commencement.

ment. Quant à l'autre objection qu'on fait, qu'il n'est temps à-présent de faire les obseques pour le feu Roi, & que cela mécontenteroit ceux de la Ligue; j'en ai parlé à découvert dans ledit memoire: leur montrant, entre autres choses, que la saison de faire lescdites obseques est fort propre maintenant, & qu'elles profiteroient plutôt qu'elles ne nuiroient à ceux qu'on craint d'offenser; & néanmoins quand tout cela ne feroit, qu'il est pour advenir plus grand mal de dénier ce pie & deû office à l'ame & à la memoire & honneur du feu Roi, que n'est ce qu'ils disent craindre. Au reste, j'ai fait faire un bon nombre de copies dudit memoire en italien, pour en donner non seulement à Monsieur le Cardinal de la Rovere qui me le demanda, & à Monsieur le Cardinal Sfondrat, auquel ledit sieur Cardinal de la Rovere me dit qu'il en faloit bailler; mais aussi pour en donner au Pape même, & à tous les Cardinaux, à qui V.M. a écrit, & aux Ambassadeurs de la Seigneurie de Venise, & du Grand-Duc de Toscane. Et dès hier, qui étoit la dernière fête de Pâques, je commençai l'aprèsdînée de leur porter à chacun un desdits memoires. Et le premier que je donnai, fut au Maître de la chambre du Pape, qui me promit de le bailler à l'heure même es mains de S.S. & après j'allai distribuant lescdits memoires aux Cardinaux, qui étoient les plus près du Palais de Saint Pierre: & ce jourd'hui j'ai continué, de façon qu'il m'en reste bien peu à bailler. Et me suis servi & fers de cete occasion, non seulement pour les rendre mieux informez & persuadez de cet afaire; mais aussi pour leur rafraîchir la memoire de ce dont V.M. les a requis, qui leur pourroit être oublié en ces saints jours.

jours de la semaine sainte & de Pâques , pendant lesquels n'eût été bienféant de les solliciter , & interrompre leur devotion : & pour leur faire souvenir aussi de répondre aux lettres de V. M. qui est quasi tout ce que je pouvois faire , & qui dépendoit de ma diligence & de mon devoir.

Ce que Monsieur le Cardinal d'*Ascoli* me dit , qu'il seroit besoin que quelque personnage d'autorité portât cet afaire , & le prit à cœur , me semble tres-vrai & tres-bon. Et de moi-même j'écrivis à V. M. il y a un mois , comme Monseigneur le Cardinal de Lorraine étoit arrivé en cete Cour ; & que cete poursuite lui seroit bienféante. Et la premiere fois que je parlai au sieur de Verac , après la venue dudit seigneur Cardinal , je lui demandai s'il n'avoit point découvert comment il étoit disposé vers cet afaire. Et ledit sieur de Verac m'ayant répondu qu'il n'étoit point encore venu à propos , je le priai de le sonder à la premiere occasion qui s'en presenteroit. Mais ledit sieur de Verac , ayant reçu certaine dépêche de Madame la Grand-Duchesse , partit d'ici en diligence pour l'aller trouver , sans que j'eusse moyen de savoir de lui si il y avoit fait quelque chose. Maintenant je dis de plus à V. M. que Monsieur le Cardinal de Joyeuse s'en vient en cete Cour , & y doit arriver au commencement de Mai , & y séjourner quatre ou cinq mois. V. M. fait les obligations qu'il a au feu Roi , & comme entre autres biens , il a la Protection de France en cete Cour , par le bienfait de S. M. Aussi fait-on l'honneur que lui & toute sa Maison ont reçu de V. M. & des siens , par le moyen de Madame vôtre sœur. De façon que pour le respect du Roi , & de V. M.

sepa.

separément & conjointement , il est tenu & obligé à faire toutes choses , qu'un homme-de-bien peut faire. Aussi ne doute-je point de sa bonne volonté : mais je ne sais pas combien de hardiesse lui auront laissé les intérêts & respects des partis de la France. S'il plaît à V. M. (comme ayant entendu d'ailleurs que de moi son voyage par-deçà) lui en écrire une lettre fort affectionnée , qui l'encourage , & qui même lui puisse servir d'excuse envers ceux qui voudroient trouver mauvais , qu'il s'y employât ; j'ai espérance qu'il osera. Que si , contre mon opinion & espérance , il ne s'y affectionnoit & n'osât ; je ne sais quel Grand pourra s'y affectionner ou oser : & lui prenant cet affaire à cœur , & le poursuivant avec le courage & la hardiesse requise , s'il ne l'obtenoit , je ne sais qui le pourra obtenir tant que ce temps durera. Car il est tres-acort à negocier , & plus qu'il ne semble à ceux qui ne l'ont connu de près : & je sais que le Pape l'aime , & qu'il a des amis en ce Collège. Et outre que chacun louera sa gratitude & piété , la Protection de France ne se peut plus justement , ni plus dignement & favorablement exercer , qu'en ce qui concerne la personne & honneur du Roi même Tres-Chrétien ; & principalement du feu Roi , duquel le Protecteur a reçu la Protection. J'ai assez d'entrée vers lui , pour lui en parler de moi-même , comme je ferai tout aussi-tôt qu'il fera ici ; m'ayant le feu Roi par ses lettres , que j'ai encore , commandé de servir S. M. auprès dudit seigneur Cardinal de Joyeuse , comme je fis environ trois ans , tant que S. M. vécut après ledit commandement. Mais attendu le temps présent , il est besoin qu'il y soit poussé d'une aussi haute main que

que celle de V. M. à laquelle j'ajoit qu'il ne se puisse rien ajoûter, si-est-ce que si madite Dame v^{re} sœur étoit près de V. M. & qu'il vous plût lui ordonner d'en écrire aussi elle audit seigneur Cardinal ; ce lui seroit à lui quelque accroissement d'excuse envers ceux qui lui pourroient savoir mauvais gré du pie & saint office, qu'il rendra à celui à qui il doit tout, après Dieu. Mais je m'aperçois bien tard, que je suis trop long-temps sur ce propos ; c'est le zele que j'ai à la memoire du feu Roy, & au service de V. M. qui m'y a tant fait arrêter. Joint le commandement qu'elle m'a fait autrefois de lui écrire tout ce dont je me pourrois aviser en cet affaire.

J'entens, que le sieur *Giovanni Moro*, qui doit venir résider Ambassadeur en cete Cour pour la Seigneurie de Venise, n'atendra point les Ambassadeurs destinez pour venir prêter l'obédience au Pape, de la part de ladite Seigneurie ; ains viendra à la fin de ce mois, ou au commencement de May : & que le sieur *Alberto Baduero* s'en retournera à Venise. Je baillerai audit sieur *Moro* la lettre que V. M. m'a envoyée pour lui : & s'il vous plaît de la renouveler par le moyen d'une autre de plus fraîche date, il en pourra être d'autant plus affectionné à v^{re} service. Cependant, je prierai ledit sieur *Alberto Baduero* de lui dire le commandement qu'il a reçu de la Seigneurie, & ce qu'il y aura fait ; & le prier de continuer à faire en cet affaire ce qu'il saura être de l'intention de ladite Seigneurie. Cependant, je suis retourné ce jourd'hui même vers ledit sieur *Alberto Baduero*, & lui ai baillé une copie dudit memoire ; & m'a dit, qu'il en parleroit au Pape à sa premiere audience : laquel-

quelle, à mon avis, sera après demain, vendredi 19. de ce mois.

L'Ambassadeur du Grand-Duc de Toscane, auquel aussi j'ai parlé, & baillé un memoire ce jourd'hui, n'a point encore eû nouveau mandement de faire office auprès du Pape pour vôtre affaire. Je ne sai à quoi il tient. Toutefois il m'a dit, comme il avoit fait la premiere fois, qu'il ne lairroit de s'y employer, en vertu du premier commandement qu'il en eût; mais qu'il étoit d'avis d'attendre pour encore. Après cela, il m'a demandé, en quelle part prendroient les Espagnols qui sont en cete Cour, que l'on fist les obseques pour le feu Roy, & s'ils en seroient bien aises? comme me signifiant par là, qu'ils en seroient marris, & y mettroient empêchement. Je lui ai répondu, que les Espagnols, ni autres, n'auroient aucune raison de s'en fâcher, comme il trouveroit même dans le memoire, que je venois de lui bailler. Et néanmoins je ne laissois d'avoir le même soupçon que je voyois qu'il avoit; à savoir, qu'ils s'en fâcheroient, & l'empêcheroient autant qu'ils pourroient. *Nous l'avons donc perdu, dît-il, car aujourd'hui ils peuvent tout, & ne se fait que ce qu'ils veulent.*

Hier, en sortant d'avec le Maître de chambre, après lui avoir baillé le memoire pour le Pape, je fus aux chambres de l'Evêque de *Bertinoro*, qui fait les letres d'Etat sous Monsieur le Cardinal Sfondrat, Secretaire du Pape; pour lui faire souvenir de la réponse, que N. S. P. voudroit faire à V.M. Et on me bailla une letre dudit sieur Cardinal Sfondrat, à vous adressante. Et pour ce que V.M. avoit écrit à N. S. P. & audit sieur Cardinal aussi, je demandai, si
cete

cete réponse , que ledit sieur Cardinal faisoit, étoit en son nom, ou au nom de S. S. On me dit, que c'étoit au nom de S. S. & au sien aussi. De quoi je m'émerveillai , pour autant qu'encore que le Cardinal Secrétaire écrive ordinairement au nom du Pape, si-est ce que les Papes ont acoûtumé de faire réponse eux-mêmes aux Rois & aux Reines, par des brefs qu'ils leur écrivent; & même la première fois, & en telles occasions. Et m'assure que le Pape est si noble, & si courtois & benin, qu'il a entendu que la réponse se fist en la plus honnête & meilleure façon. Il continue en son indisposition; & ces jours saints il ne s'est pû trouver à l'office & service divin public, où les Papes ont acoûtumé de se trouver. Il vint seulement le jeudi-saint, & le jour de Pâques, donner au peuple la benediction acoûtumée, & s'en retourna bien-tôt après en ses chambres. Je tâcherai d'avoir réponse particulière de tous ceux à qui V. M. a écrit; & solliciterai la principale, touchant la conclusion de l'affaire, en toutes les meilleures façons, dont je me pourrai aviser. A tant je prie Dieu qu'il vous donne, MADAME, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce mercredi après Pâques, 17. d'Avril 1591.

L E T R E X I I I .

MADAME,

J'écrivis à Votre Majesté, les 15. 16. & 17. d'Avril, ce que j'avois traité, avant la semaine-sainte, avec N. S. P. le Pape, & avec les Cardinaux, & Ambassadeur de Venise, auxquels
V. M.

V. M. avoit écrit : & comme après Pâques j'avois commencé à les-informer & solliciter de nouveau , me servant de l'ocasion du memoire par écrit , qui m'avoit été demandé par Monsieur le Cardinal *de la Rovere* , & dont j'avois fait écrire pour chacun une copie ; & leur avois baillé lescdites copie , jà lors de ma derniere lettre , excepté deux ou trois , qui me restoient , que je donnai dès le lendemain , 18. d'Avril. Par cete-ci je rendrai compte à V. M. de la réponse , qu'ils m'ont faite depuis , moi étant retourné vers eux tous , quelque temps après : combien que la resolution , qui a été prise en l'affaire de V. M. se doit prendre principalement des réponses , qu'ils vous font ou feront par écrit eux-mêmes ; & sur tout du bref , que N. S. P. vous en écrit : ayant même ledit bref été (comme j'ai feû) delibéré & arrêté en la Congrégation des choses de France , après qu'on y eût veû ledit memoire , qui avoit été baillé au Pape , & à chacun d'eux. Je ne laisserai pourtant d'écrire à V. M. brièvement ce qu'ils m'ont dit de bouche ; & commencerai par les Cardinaux de ladite Congrégation.

Monsieur le Cardinal Sainte-Severine me dît , qu'ils avoient veû ledit memoire , & avoient considéré toutes choses ; mais qu'il leur avoit semblé n'être encore temps de faire ce que V. M. desiroit : qu'il falloit avoir patience pour cete heure ; & quand il seroit temps , S. S. ne manqueroit de consoler V. M. Les autres Cardinaux de ladite Congrégation me répondirent la même chose en substance. Et Monsieur le Cardinal *Santi-quattro* me dît une autre fois les mêmes choses , qu'il m'avoit dites la premiere , & que j'ai ci-devant écrites à V. M. m'assurant
ledit

ledit sieur Cardinal *Santi-quattro*, que les obseques se feroient un jour; mais que pour cete heure on ne pouvoit les faire. Monsieur le Cardinal Lancelot, après m'en avoir dit autant comme Monsieur le Cardinal Sainte-Severine, ajoûta, que je saurois plus amplement la réponse par Monsieur le Cardinal Sfondrat, chez lequel la Congrégation s'étoit tenue, & que c'étoit proprement à lui à me dire la résolution, qui y avoit été prise. Monsieur le Cardinal *Gaetano* me dit cela même dudit sieur Cardinal Sfondrat; & encore ce mot de plus, qu'il avoit veû, que le Pape inclinait à complaire à V. M. & l'eût fait, si le temps l'eût pû comporter. J'allai audit sieur Cardinal Sfondrat, lequel, ou pour être trop occupé & acablé d'affaires; ou pour n'être encore assez stilé aux affaires de cete Cour; ou pour autre je ne sai quelle occasion; me dit la chose plus crûment que n'avoient fait les autres; me répondant en autant de mots, que le Pape n'en vouloit faire autre chose, & que la Congrégation avoit résolu qu'il ne s'en fît rien: & que S. S. vous en écrivoit un bref. Ce sont les mêmes paroles qu'il me dit, excepté qu'il les disoit en italien, & que je les écris en françois. Je lui dis, que l'Evêque de *Bertinoro* m'avoit donné deux lettres, mais que de bref on ne m'en avoit point donné, dont je m'étois émerveillé. Il me repliqua, qu'il en avoit été commandé un. C'est tout ce que j'ai pû tirer des Cardinaux de la Congrégation.

Quant aux autres Cardinaux, auxquels V. M. avoit écrit, & qui m'avoient promis de parler au Pape, les uns n'y ont point encore parlé, comme les Cardinaux *Borromeo* & *la Rovere*; les autres y ont parlé si tard, que la résolution

en

en étoit jà prise. Et quand je suis à diverses fois allé vers eux de temps en temps, pour savoir s'ils avoient rien fait, ils se sont tous excusés à moi, de n'avoir été à l'audience, ores sur une chose, ores sur une autre. Monsieur le Cardinal d'*Ascoli* a été le premier qui a parlé au Pape; & m'a dit l'avoir trouvé fort disposé à consoler & contenter V. M. si la chose, que vous desirez, se fust pû faire sans bruit, sans scandale, & sans donner à parler au monde. Ce sont les trois mots, dont il m'usa, que je notai bien: comme aussi notai-je, qu'il ne me remettoit point à un autre temps, non plus que le Cardinal Sfondrat. Monsieur le Cardinal *Cusano* a été le second, & m'a dit en deux mots, qu'il en avoit parlé au Pape, & au Cardinal Sfondrat; mais qu'il leur avoit semblé qu'il n'étoit point temps pour cete heure, de faire ce que V. M. desiroit.

L'Ambassadeur de Venise aussi ne parla au Pape de l'affaire de V. M. qu'en la troisieme audience qu'il eût après Pâques; qui fut le vendredi, 3. jour de ce mois. Il m'a dit ce qu'il avoit dit à S. S. que jemetrai ici; & même d'autant qu'il me dît, qu'il s'en remettoit à moi es lettres qu'il écriroit à V. M. Il m'a donc dit, qu'étant venus le Pape & lui à parler des choses de France, & le Pape lui ayant dit, qu'il en étoit en grand' peine; il avoit dit à S. S. qu'à la verité un si beau & si grand Royaume meritoit bien que S. S. en eût soin, & qu'elle s'efforçât d'y apporter quelque bonne pacification, & le consoler en toutes les meilleures façons, dont elle se pourroit aviser. Et à ce propos, lui avoit dit, qu'il se presentoit maintenant une occasion de donner à la France une grande con-

folation & contentement, par les obseques qu'il avoit entendu que V. M. faisoit demander à S. S. laquelle vous acordant cete requête, en feroit aises une infinité de gens, & n'ofenseroit personne. Premièrement, pour ce que c'étoit une chose juste, acoûtumée, & ordinaire après le trépas des Rois de France : & puis quant aux partis de France, il étoit certain, que les Princes du Sang, & ceux qui les suivoient, s'étant joints, entre autres occasions, pour faire la justice du meurtre commis en la personne du feu Roi, non seulement ne s'ofenseroient point desdites obseques, mais en feroient tres-contens. Quant à l'autre parti, quelque chose qu'ils montraissent au dehors, il ne doutoit point qu'au dedans de leur cœur ils n'eussent quelque remors, & ne se repentissent de ce qu'ils avoient fait à l'endroit de S. M. d'autant qu'ils avoient ôté un Roi catolique, bon, & doux, avec lequel ils pouvoient esperer de s'acommoder, & qui les en recherchoit lui-même ; & avoient fait place à un autre, qui étoit d'autre Religion, & d'autre trempe, duquel ils ne chevroient pas si facilement. Et partant il croyoit qu'ils ne feroient si marris des obseques, que V. M. demandoit, comme l'on pourroit penser. Joint que tous les chefs de ce parti avoient l'honneur d'appartenir à V. M. qui faisoit cete instance, & à la consolation de laquelle principalement devoient tourner les obseques, que S. S. feroit pour l'ame du feu Roi. Quant aux autres Princes, Etats, & Potentats qui étoient hors la France, en tout le reste de la Chretienté, de quelque opinion qu'ils fussent, & de quelque côté qu'ils panchassent, nul ne s'en pourroit ofenser ; pour ce que lesdites obseques n'acroïtroient ni diminü-

nüeroient les droits ni prétentions de quiconque aspirât à la Couronne de France, ou à partie d'icelle : dautant qu'on favoit bien que quiconque eût le droit à-présent, il étoit certain que le feu Roi avoit été Roi de France legitime & naturel, & en toutes les meilleures façons qu'on le sauroit prendre. Et par ainsi personne des Etrangers ne pourroit trouver mauvais, que S. S. l'eût traité en Roi, & eût rendu à sa mémoire l'honneur qui a toujours été fait en la chapelle des Papes aux Rois de France, après leur mort. C'est ce que ledit sieur Ambassadeur me dît avoir dit. A quoi il ajoûta, que le Pape l'avoit benignement & atentivement écouté ; & puis lui avoit dit, qu'il trouvoit bonnes toutes lesdites considerations, & consoleroit volontiers V. M. mais que les choses étoient pour cete heure en tels termes, qu'il ne pouvoit faire ce qu'il voudroit bien. Me dît de plus ledit sieur Ambassadeur, qu'il avoit répliqué, qu'il craignoit que tant plus que S. S. difereroit, tant moins de gré on lui en sauroit ; & qu'il estimoit, que le plutôt seroit le meilleur : & que le Pape lui répondit, qu'il falloit attendre pour quelque temps. Et à la fin de son propos, ledit sieur Ambassadeur me dît, qu'il avoit estimé que ce sien office profiteroit plus, étant fait ainsi par forme d'avis & de conseil, & sur le propos & occasion que le Pape lui en avoit donné ; que s'il l'eût fait en supliant, & en homme fort passionné. Je lui louai grandement sa façon de proceder, & tout ce qu'il avoit dit ; & lui dis, que V. M. lui en sauroit un singulier gré, & l'en remerciroit ; & que cependant je l'en remerciois de toute mon affection, au nom de V. M.

Quant à l'Ambassadeur du Grand-Duc de Toscane, je n'y suis point retourné depuis le jour de ma dernière lettre du 17. d'Avril, pour autant qu'il m'a toujours dit, qu'il falloit attendre; & que d'ailleurs je vois, qu'aussi-bien n'avanceroit-il rien, quand il en parleroit. En somme, il est trop vrai, Madame, qu'il faut attendre un autre temps. Mais quoi qu'on nous dise pour adoucir l'amertume du refus, il me semble voir, que ce n'est que pour venir jusqu'à ce que la France ait un Roi paisible, & soit remise en état tel, que la Cour de Rome en puisse espérer & craindre. Cependant, V. M. aura cete consolation d'avoir fait (comme elle pourra encore faire ci-après en d'autres occasions) tout le devoir que la meilleure & plus pieuse Reine veuve pouvoit rendre à l'ame & à la memoire du Roi son seigneur & mari. Et pour mon regard, Dieu m'est témoin, que je ne poursuivis jamais affaire de meilleur cœur; & ne ferai onques chose plus volontiers que d'obéir à tous les commandemens de V. M. & particulièrement en ce qui apartiendra à l'honneur du feu Roi, duquel la memoire me sera à jamais sainte & sacrée. A tant, je prie Dieu qu'il vous donne, MADAME, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome, ce 12. Mai 1591.

L E T R E X I V.

MADAME,

Par l'ordinaire de Lion, qui fut dépêché d'ici le 14. de ce mois, j'envoyai à Votre Majesté cinq lettres de cinq Cardinaux, Sainte-Severine,
Lan-

Lancelot, Gaëtan, Cusan, & Sfondrat, & deux miennes des 12. & 14. de ce mois, outre le *dupplicata* de celles que je vous avois écrites les 15. 16. & 17. d'Avril. Je ne peüs avoir à temps le Bref de N. S. P. à V. M. pour le mettre au paquet, que ledit ordinaire de Lion vous porte: ne m'ayant ledit Bref été baillé qu'hier. Mais j'espère que V. M. le recevra en même temps que ledit paquet, d'autant que le courrier de Gennes, qu'on dépêche d'ici ce jourd'hui, & auquel je le baillerai, fera à Gennes aussi-tôt que ledit ordinaire de Lion; pour autant que ledit courrier de Gennes va en poste, & ne séjourne point en chemin; & que ledit ordinaire de Lion ne va en poste, & s'arrête un jour ou deux à Florence: & j'adresserai ce paquet-ci au Maître des Postes de Gennes, qui le baillera audit courrier de Lion, comme il passera à Gennes. J'ai parcouru de l'œil la minute dudit Bref, qui m'a semblé refuser les obseques pour le present, & n'en donner aucune espérance pour l'avenir; ains contenir certaines choses, qui ne peuvent tendre qu'à détourner V. M. d'en faire plus instance ci-après, ¹ dont je suis tres-mari.

Toute-

¹ Voici le Bref.

GREGORIUS PAPA XIV.

Charissima in Christo filia nostra, Salutem & apostolicam benedictionem. Legimus litteras Majestatis Tue, & dolorum atque amaritudinum causâ, quas ob Henrici Tertii, viri quondam tui, memoriam sustinere te cognoscimus, magna certè commiseratione affecti sumus: pro tua nimirum, quam erga Sedem Apostolicam & nos geris, observantia, préque pietate, quâ ad

Toutefois V. M. le verra, & le fera confiderer plus à loisir, & de plus près que je n'ai pû. Je receûs hier la réponse, que Monsieur le Cardinal Morosin fait à la letre de V. M. que je lui envoyai à Bresce, où il est; & avec cete commodité, je vous enverrai sadite réponse: comme aussi si j'en puis avoir quelque autre de ceux d'ici,

pia opera, atque officia exercenda, ut nobilem, ac pie institutam mulierem decet, hoc tempore maximè ferves, facere non possumus, quin vicem tuam compatiatur. Dignum sanè opus religione & tua charitate facis, dum privatis ac secretis sacerdotum oblationibus, dum piis orationibus, & erga pauperes eleemosynis, atque jejuniis ad defunctorum salutem assiduè vacas. Ceterum ornatus sepulture, doloris castrum, & funeris pompa, vivorum solatia sunt, non subsidia mortuorum. Piis certè animabus, quæ nullis jam culpis obnoxie ad Dominum migrarunt, vilis aut nulla sepultura non nocet; sicut impiis, & peccatorum nexibus detentis pretiosa non prodest. Quod de ejusdem Henrici exequiis scribis, dolemus votis ac desideriiis tuis hoc tempore satisfacere minimè posse: in reliquis nos Majestati Tux, atque iis, quibus volueris, pro paterna, quæ te prosequimur, benevolentia, quotiescumque occasio feret, studia & officia nostra libentissimè pollicemur. Per apostolicam in terra benedictionem, quam per præsentem tibi impartimur, profuturorum bonorum affluentiam à Domino deprecamur. Datum Romæ in Monte Quirinali, sub annulo Piscatoris, die xv. Maii. M. D. XCI. Pontificatus nostri anno primo.

M. VESTRIUS BARBIANUS.

d'ici, qui ne vous ont encore récrit. Monsieur le Cardinal de la Rovere, chez lequel j'ai été ce jourd'hui, n'a encore parlé au Pape; ni Monsieur le Cardinal *Borromeo*, qui est malade depuis environ huit jours. Je continue d'aller vers eux de tems en tems, non pour aucune esperance que j'aie qu'ils obtiennent rien, en étant jà la resolution prise, & la réponse faite; ni aussi qu'ils s'y affectonnent autrement, les voyant silents, & les connoissant interessez avec ceux qui n'ont la memoire du feu Roy en tel respect qu'ils devroient: mais pour montrer de plus en plus le devoir & pieté de V. M. & pour ne leur donner à penser qu'on estime peu l'offre & la promesse qu'ils ont faite de faire office, & de servir V. M. envers le Pape, & pour decouvrir de plus en plus l'humeur & la disposition de ces Seigneurs & de cete Cour en l'endroit de V. M. & de l'affaire qu'elle poursuit. A tant, je prie Dieu qu'il vous donne, MADAME, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome, ce 17. Mai 1591.

L E T R E X V.

MADAME,

Par l'ordinaire de Lion qui partit d'ici, il y a un mois, j'envoyai à V^{otre} Majesté deux lettres miennes des 12. & 14. Mai, & cinq lettres de cinq Cardinaux, Sainte-Severine, Lancelot, Gaëtan, Cusan, & Sfondrat. Et par l'ordinaire de Gennes, qui partit trois jours après, j'envoyai à V. M. le bref que N. S. P. le Pape vous écrivoit, & une mienne lettre du 17. May. Maintenant par cet ordinaire de Lion, qui par-

tira demain au matin, j'envoyerais, avec la présente, le *duplicata* de mes trois lettres précédentes, & trois lettres de trois Cardinaux, que j'ai déjà; à savoir de *la Rovere*, d'*Ascoli*, & de *Borromeo*. Il ne me reste plus à recouvrer autre réponse, que du Cardinal, *Santi-quattro*, & de l'Ambassadeur de Venise, qui m'ont été promises plusieurs fois. Si je les ai à temps, elles se trouveront avec les autres. Les deux seigneurs, qui avoient tant de fois promis de parler au Pape, n'en ont rien fait: & ne seroit de la dignité de V. M. que je les en requisse davantage; aussi n'y avanceroient-ils rien pour le présent. Et je ne pourrois pas même espérer qu'ils en parlassent comme il faudroit, pour la peur qu'ils auroient d'offenser ceux de qui ils se disent serviteurs. Et enfin je me suis bien aperçu, que de rechercher plus telles intercessions, soit pour cete heure, ou pour l'avenir, ne seroit que temps & peine perdue, & encore avec quelque indignité; pour le peu d'affection & de rondeur & verité que l'on y apporte. Et une autre fois, quand il faudroit remettre sus cete poursuite, il vaudroit, à mon avis, beaucoup mieux, n'en écrire qu'au Pape & aux Cardinaux de la Congrégation. Mais ni en une façon ni en autre, je ne pense pas qu'on puisse rien avancer en cet affaire, tant qu'on verra la France en état de ne pouvoir faire bien ni mal hors de soi. Votre Majesté aura peu voir par ledit Bref que tant s'en faut qu'on veuille faire ici obsèques publiques pour le feu Roy, qu'on ne loüe pas même que V. M. fasse dire messes, que privées & secretes: & en écrivant de lui à V. M. on ne l'appelle plus comme on avoit acoustumé en parlant d'un Roy de France à qui que ce fût, *Tres-*
cher

cher fils, ni *Tres-Chrétien*, ni seulement *Roi*¹. De quoi je me tairois volontiers, n'étant que je desiré que V. M. soit informée au vrai de l'état des choses, & sache à quoi s'en tenir: & que je m'assure, que comme elle abonde en affection & pitié, pour procurer au feu Roy les honneurs qui sont dûs à sa mémoire; elle a aussi le courage & la constance de Reine, pour en porter l'événement, & entendre tout ce qui en est. Le sieur de Toselles, envoyé par Monseigneur le Cardinal de Bourbon, est arrivé ici depuis cinq ou six heures, qui m'a dit que V. M. lui avoit fait bailler des lettres pour moi; mais qu'il avoit été dévalisé, & lesdites lettres perduës. Peu de jours auparavant, étoit arrivé un autre gentilhomme de la part des Princes du Sang catholiques, & des autres Seigneurs de leur parti, pour savoir entre autres choses, si N. S. P. avoit agréable qu'on lui envoyât un desdits Seigneurs: & dit-on que Mr. le Cardinal Sfondrat a dit au susdit gentilhomme, que S. S. ne vouloit qu'on lui envoyât aucun de ce parti-là. Les deux monitoires, l'un aux Ecclesiastiques, l'autre aux Laïcs, ont été publiez ici, & imprimez depuis quinze jours. Monsieur le Cardinal de Lorraine est encore en cete Cour. Monsieur le Cardinal de Joyeuse n'est encore arrivé en Italie, que nous sâchions. Le nouveau Ambassadeur de Venise fera ici dans deux ou trois jours, & l'autre partira bien-tôt après: mais tout cela n'importe plus de rien à votre affaire quant à-present, puisque le temps est tel, & que la résolution en est jà prise, & la réponse faite

¹ *Ob Henrici Tertii, viri quandam tui, memoriam.* Voyez le Btes de Guegoire XIV. dans la lettre précédente.

130 LETRES DE M. D'OSSAT,
faite & envoyée à V. M. à laquelle je prie Dieu
qu'il donne, MADAME, en parfaite santé tres-
longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 11.
Juin 1591.

L E T R E ' XVI.

MADAME,

Le 11. de Juin j'écrivis à V^{otre} Majesté la
lettre, dont il y aura un *duplicata* avec la pre-
sente: & vous envoyai autant de trois miennes
précédentes, des 12. 14. & 17. May, & quatre
letres de quatre Cardinaux, qui n'avoient en-
core répondu à vos letres, *Santi-quattro, la*
Rovere, Ascoli, & Borromeo; de sorte que de
tous les Cardinaux, à qui V. M. avoit écrit, il
n'en reste plus pas-un, duquel je ne vous aye
envoyé réponse. Le lendemain de madite der-
niere letre, à savor, le 12. Juin, arriva en
cete ville le seigneur *Giovanni Moro*, nouveau
Ambassadeur de Venise; & je laissai passer ex-
prés les huit premiers jours avant que lui ren-
dre la letre, que V. M. m'avoit envoyée pour
lui, avec sa dépêche du 29. Janvier; afin de ne
le détourner ni interrompre en ses complimens.
& visites, tant actives que passives; & qu'il eût
plus de loisir de penser & arrêter à ce que je lui
dirois. Et lesdits huit jours passez, à savor le
20. Juin, de bon matin, avant qu'il y eût per-
sonne du dehors chez lui; je lui portai v^{otre}-
dite letre, & lui dîs l'instance, que V. M. avoit
fait faire ici, des obseques pour l'ame & me-
moire du feu Roy; & même en cete derniere
ocasion du changement de Pape: & comme
V. M. s'assurant, que la Seigneurie de Venise,
pour.

pour plusieurs bonnes occasions, pourroit & voudroit vous aider à vaincre les difficultez, qui se pouvoient trouver en cet afaire, avoit desiré l'aide & l'intercession desdits Seigneurs. Et passant outre, je lui dis, comme la nouvelle de l'élection que ladite Seigneurie avoit faite de sa personne, pour venir résider leur Ambassadeur en cete Cour, étoit jà en France, lorsque V. M. fit la dépêche par deçà pour ledit afaire; & partant V. M. m'avoit envoyé deux lettres; l'une pour lui, en cas qu'il fust jà ici, quand vôtre dite dépêche y arriveroit; l'autre pour le seigneur *Alberto Baduero*, au cas qu'il continuât encore à faire la charge: que ledit sieur *Alberto*, après avoir eû l'intention de leurs Seigneurs, y avoit fait ce qu'il entendroit de lui; & que le Pape s'étant jà résolu d'atendre à un autre temps, je ne voyois point, que pour cete heure ledit sieur *Moro* (auquel je parlois) eût à faire autre office pour V. M. auprès du Pape: que je n'avois voulu pourtant laisser de lui rendre la letre de V. M. afin que ce lui fût une occasion de se ressouvenir de la bonne affection, que le feu Roi lui avoit portée, & de l'estime que S. M. avoit toujours faite de lui; & un témoignage de la confiance que V. M. avoit, que se presentant cy-après occasion de s'employer en cet afaire, pour la memoire & honneur du feu Roi, il le feroit de bon cœur: & cependant, je le suppliois de vouloir seulement entendre dudit seigneur *Alberto Baduero* le commandement qu'il avoit eû de leurs Seigneurs, & ce qu'il y avoit fait; pour un jour, si la commodité le portoit, continuer ses derniers erremens, & aider à consoler V. M. de ce qu'elle desiroit avec tant de raison & d'affection. Il me répondit,

dit, qu'il avoit grande obligation à la memoire du feu Roi, pour en avoir toujours receû plus de faveur & d'honneur qu'il ne meritoit: qu'il avoit un infini regret à sa mort, & aux travaux & miseres de la France; & n'y avoit rien qu'il desirât plus ardemment, que la conservation & restauration de cete Couronne Tres-Chrétienne: qu'il desiroit aussi de tout son cœur servir V. M. en ce fait & en tout autre; & puisque, pour cete heure, il ne s'y pouvoit faire autre chose, il atendrait une autre saison; & cependant il ne manqueroit de récrire à V. M.. J'allai, incontinent après, voir le sieur *Alberto Baduero*; & lui ayant dit, comme je venois de rendre au sieur *Moro* la letre de V. M. je le priai de lui vouloir dire lui-même ce qu'il avoit fait en cet afaire, tant avec leurs Seigneurs, quand il leur en écrivit, après avoir receû la letre de V. M. qu'avec le Pape, quand il en parla à S. S. afin que ledit sieur *Moro*. en fust informé par lui-même; & que ce fût autant avancé, s'il advenoit, que de son temps V. M. eût ocaſion de recommencer ici la poursuite de cet afaire.

Ledit sieur *Alberto* me dît, qu'il ne manqueroit d'en informer, ce soir-là même, ledit sieur *Moro*. Après cela, je priai ledit sieur *Alberto*. de faire à V. M. un mot de réponse, comme je l'en avois tant de fois prié. Et pour lui ôter toute excuse, je lui dis même, que, pour se soulager, il se pourroit remettre sur moi, comme il m'avoit dit autrefois, qu'il vouloit faire; & qu'aussi-bien avois-je écrit jà le tout à V. M. Il me répondit, qu'il récriroit avant son partement. Toutefois il partit le 22. jour de Juin, sans avoir écrit. Je ne ſai à quoi il a tenu; bien ſai-je, long-temps y a, que les Ambassadeurs de

Vc-

Venise, & tous gentilshommes Vénitiens, écrivent mal-aisément aux Princes Etrangers, & lors même qu'ils ont quelque occasion de leur écrire; pource qu'il y en a eû autrefois qui s'en sont mal trouvez. La ruine du seigneur *Soranzo*¹, qui étoit le premier homme de sa République en réputation, ne vint d'autre chose, que d'avoir écrit une letre au feu Grand-Duc de Toscane, & l'avoir requis de certaine faveur pour son particulier. Et encore aujourd'hui le sieur *Lippomani*, qui étoit *Bailo* pour la Seigneurie à Constantinople, ² est en grand danger de sa vie, pour être chargé d'avoir écrit ces jours passez au Roi d'Espagne, une letre d'avis de quelques préparatifs, que le Turc sembloit faire, pour s'en servir en ces quartiers de la Chréienté; pour ce que la Seigneurie veut que ce soit à elle seulement que ses Ambassadeurs écrivent telles choses; & qu'ils laissent à sa discretion d'en aviser puis après elle-même les Princes étrangers, ou non, selon qu'il lui semblera. Il m'est venu en pensément, que pour tels respects ledit sieur *Alberto* n'auroit, possible, écrit

¹ *Giacomo Soranzo*, Procureur de S. Marc. par mérite, lequel fut dégradé en 1584.

² Le Chevalier *Girolamo Lippomano* fut arrêté de la part du Conseil de Dix à Constantinople, d'où étant amené à Venise, il se jeta dans la mer, & mourut. *Vir ex altissimo dignitatis gradu, urbanis Magistratibus, atque apud cunctos fore Europæ Principes legationibus conspicuus*: dit André Morosin, dans son Histoire de Venise, année 1591. Le Seigneur *Angelo Badoer* eût à peu près le même sort en 1607. *Ex albo Nobilium expunctus*, dit le même Morosin, *perpetuo exilio, bonorum publicatione multatus; iis qui captum Venetias perducerent, interficerentve, præmia ingentia proposita; comprehensus laqueo necaretur, mox inverso capite pedibus surca appensus (quæ pœna proditorum est) spectaculum populo exhiberet*. Voilà de quel bois se chauffe le Conseil de Dix de Venise.

écrit à V. M. & que néanmoins il ne m'en auroit voulu rien dire , pour une autre coutume que j'ai appris , il y a plusieurs années , que cete République & ses Ministres ont , qu'ils ne refusent quasi jamais ouvertement , à personne de respect , ce qu'on leur demande : mais quand ils ne veulent faire quelque chose , ils temporisent & diffèrent tant , que les poursuivans se lassent & désistent à la fin ; ou bien l'occasion de faire ce qu'on leur demande se passe avec le temps.

Monseigneur le Cardinal de Lorraine partit de cete ville , pour s'en retourner en Lorraine , le 26. Juin , qui étoit un mercredi ; & le lendemain , jeudi , arriva l'ordinaire de Lion , qui m'aporta la dépêche de V. M. du 8. May , en laquelle je trouvai deux lettres pour ledit seigneur Cardinal ; lesquelles je lui envoyai le vendredi , avec une mienne , que je lui écrivis sur cete occasion ; dont je metrai une copie avec la présente. Je lui envoyai aussi une copie du mémoire que j'avois présenté ici au Pape & aux Cardinaux , sur l'affaire de V. M. & adressai mon paquet à Florence au sieur de Verac , pour lequel aussi V. M. m'avoit envoyé une lettre : & l'ai prié de présenter lesdites lettres à mondit seigneur le Cardinal : & atens réponse dudit sieur de Verac , que je pourrai recevoir demain , que l'ordinaire de Florence doit arriver. Je tiens pour chose toute assurée , que mondit seigneur le Cardinal n'a ignoré rien de tout ce qui s'est passé sur le fait des obseques du feu Roi. Au demeurant , il s'est comporté en cete Cour avec grande modération , & y a laissé bon nom de soi. Personne ne lui a ouï dire en compagnie aucune parole aigre contre les Princes du Sang ,
ni

ni contre aucun de leur parti ; & si n'a laissé de bien faire les affaires du sien , beaucoup mieux que ceux qui font plus de bruit. Entre autres choses , on m'a dit , qu'il a obtenu , que les quinze-mille écus par mois , que le Pape avoit destinez pour l'entretienement de la garnison de Paris , fussent donnez à Monsieur son père , pour lui aider à porter les frais qu'il fait ; & que le secours d'Italie , qui devoit aller droit à Monsieur du Maine , ira en Lorraine , pour aider à empêcher l'entrée aux Allemans , qui doivent venir pour les Princes du Sang. Et pour son particulier , il a eû du Pape quatre-mille écus , pour faire son voyage , outre la Légation de Lorraine , & un Indult bien ample pour tous les benefices qui dépendent de ses Evêchez & Abbayes. Aussi a-t-il , de son côté , exercé liberalité à son partement , donnant au Cardinal Lancelot son premier coche , fourni de chevaux , & de tout autre équipage ; & son second coche , au Secretaire des breis du Pape ; & autres choses à d'autres personnes , pour se les obliger , & en retirer service aux occasions qui s'en présenteront.

Quant à Monsieur le Cardinal de Joyeuse , les dernieres nouvelles , que nous en avons ici entendies , sont , qu'il étoit en Catalogne à Nôtre-Dame de Montserrat , près de Barcelonne , attendant que le Duc de Savoie retournât de la Cour d'Espagne , pour s'embarquer avec lui , & passer en Italie sur les galeres dudit Duc. Il ne peut guère plus tarder à venir ; & V. M. aura pû voir par mes dépêches précédentes , que , de moi-même , j'avois pensé à lui sur le fait des dites obseques ; & lui en avois jà écrit , & envoyé le memoire que j'en avois dressé , afin qu'à
son

son arrivée il en fût plus prest. Mais puisqu'il a tant attendu, & que le temps est tel, & que la résolution est jà prise, & la réponse faite & envoyée à V. M. je ne voi point que, pour cete heure, il s'y puisse rien faire, jusques à une autre saison, que la France, Dieu aidant, sera remise en état tel, que la Cour de Rome, ne pourra faire de moins, que de tenir quelque compte de cete Couronne, & de la requête de V. M. & d'autres, qui s'en mêleront.

Je remercie V. M. en toute humilité, & de toute mon affection, du bien & honneur qu'il lui a pleû me faire, en donnant ordre que j'aie la jouissance de mon Prieuré; qui a été accroître d'autant le devoir & les obligations, que j'avois déjà, de faire toute ma vie très-humble & très-fidele service à V. M.

Le Duc Sfondrat, du partement duquel pour France je vous donnai avis en son temps, tomba malade à Milan, d'une fièvre double tierce; & on n'entend point pour encore, qu'il soit bien guéri. Il y en a qui disent, que sa personne n'ira point en France du-tout, & qu'on y enverra quelque autre en son lieu; & même si le Duc de Parme n'y peut aller, comme il s'est dit ici ces jours passez. Toutefois on vient d'entendre, que le Prince de Parme est parti de Parme, depuis peu de jours, en poste, pour aller en Flandre vers le Duc son père³, qui le veut laisser audit païs, pour y commander, pendant qu'il

³ *Don Carlos Coloma*, dit que le Prince Ramuce, alors âgé d'environ vingt-deux ans, fit ce voyage sans ordre ni participation du Duc Alexandre, son père, par le seul desir d'apprendre le métier de soldat en si bonne école, & sous la discipline d'un si grand Maître. *Livre 4. de son Histoire des Guerres de Flandre.*

qu'il viendra & demeurera en France. D'autres estiment, que ce secours d'Italie n'ira ni en Lorraine, comme il a été promis à Monsieur le Cardinal; ni vers Monsieur du Maine, comme il avoit été arrêté du commencement; ains aux quartiers plus proches d'Italie, comme en Dauphiné, Avignon, & Provence, où ledit secours pourra arriver & s'employer plus tôt; & d'où aussi il se pourra retirer plus facilement, si mal bastoit pour lui. Toutefois en tout cela n'y a rien d'assuré, & sont discours de gens curieux & oisieux, non toutefois sans quelque apparence, dont le temps nous éclaircira bientôt. J'en étois ici de la présente lettre, quand il est arrivé en cete ville un courrier d'Espagne, qui porte, à ce que l'on m'a dit, que le Duc de Savoie étoit arrivé à Barcelone, ayant obtenu du Roi d'Espagne cent mille écus par mois, pour faire la guerre en Provence⁴: dont on lui avance six-cens-mille écus pour une demie année. Il a aussi obtenu deux-mille Espagnols, qu'il vouloit voir embarquer en ladite ville de Barcelone, avant qu'il en partît: & de ces quartiers-ci, à savoir du Royaume de Naples ledit Roi d'Espagne lui fait venir quatre-mille hommes, dont il y en a déjà deux mille d'embarquez. Cependant nous entendons, que Monsieur de la Valette fait la recolte audit pais de Provence,

⁴ *Herrera* dit, que le Duc de Savoie, après avoir été sept jours à Marseille, & y avoir reçu le serment de fidélité, comme Gouverneur & Capitaine Général de la Provence, s'embarqua pour Espagne, avec deux Conseillers du Parlement d'Aix, deux députés de la Province, & deux Echevins de Marseille, pour aller supplier le Roi Catholique de leur donner un secours, avec lequel la province pût se conserver jusques à l'élection du nouveau Roi.

ce , y étant maître de la campagne depuis le lundi de Pâques , qu'il y défit les gens dudit Duc de Savoie. Et hors les choses de la guerre , on dit , que ledit Duc a obtenu de son beau-pere la reserve du Grand-Prieuré de S. Jean pour son troisieme fils : lequel Prieuré est de tres-grand revenu , & est à-present en tête du sieur Fernand de Toledo , âgé de quatre-vints ans. J'ai été vers le sieur *Moro* , nouveau Ambassadeur de Venise , lui dire , que s'il vouloit faire réponse à V. M. il y avoit commodité de l'envoyer par cet ordinaire , qui se dépêchoit ; & pour savoir aussi , si le sieur *Alberto Baduero* , & lui , avoient parlé ensemble de l'affaire de V. M. comme je les en avois priez l'un & l'autre à part. Il m'adit , qu'ils en avoient conféré entr'eux ; & qu'il avoit encore appris de lui , qu'il ne s'y pouvoit rien faire pour cete heure ; dont il étoit marri ; & estimoit aussi , qu'il valoit mieux attendre une autre occasion , & garder d'y bien servir lors V. M. que de penser à vous en écrire maintenant , avant qu'y avoir rien fait : & même qu'aussi-bien la letre étoit vieille : cependant , V. M. se pouvoit promettre de la Seigneurie , & de lui en particulier , tout service. Cete réponse (de laquelle néanmoins je l'ai remercié) me donna à penser , que les deux Ambassadeurs avoient conclu ensemble , de commun avis , de ne récrire , ni l'un ni l'autre ; & m'augmenta le soupçon , dont j'ai fait mention ci-dessus : en quoi néanmoins ils me semblent mériter quelque excuse ; & même cetui-ci , qui m'a résolu dès la premiere fois , sans m'user de remises ; si ce n'est qu'il l'ait fait pour ce qu'ayant à être ici long-temps , il demeureroit exposé à la sommation de ses promesses ; là où l'autre étoit sur

le point de son parterment, qui le devoit bientôt metre hors de tout danger qu'on le pressât plus de récrire, quoiqu'il l'eût promis plusieurs fois. A tant je prie Dieu qu'il vous donne, MADAME, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 9. Juillet 1591.

L E T R E X V I I.

MADAME,

J'ai par ci-devant écrit à Vôte Majesté, comme l'ordinaire de Lion, qui, en bon temps, souloit être dépêché de quinze en quinze jours, ne se dépêche plus maintenant que de mois en mois. Ce que je rememore encore un coup à V. M. afin qu'elle ne s'émerveille de ce que je ne lui écris plus souvent; la suppliant tres-humblement de croire que je n'y manque point à pas-un ordinaire. La dernière fois que je vous écrivis, fut le neuf du mois passé; & avec la presente y aura un *duplicata* de ce que j'eûs alors à vous écrire. Depuis, je reçeus le 23. du mois passé, la dépêche qu'il avoit plu à V. M. me faire le 18. Juin, où j'ai trouvé des lettres pour Messieurs les Cardinaux de Lorraine, de Joyeuse, & Sfondrat, & pour le sieur *Moro*, nouveau Ambassadeur de Venise: lesquelles je ne laissai de rendre, encore que, comme V. M. aura veû par mes précédentes, il ne se puisse plus rien faire pour cete heure en l'affaire de V. M. pour être le temps trop mauvais, & la résolution du Pape jà prise, & sa réponse faite & envoyée à V. M. J'ai déjà écrit à V. M. comme Monseigneur le Cardinal de Lorraine s'en étoit allé de Rome dès le 26. Juin; & comme

me les deux lettres vôtres, que j'avois trouvées pour lui en votre dépêche du 8. Mai, avoient été par moi envoyées à Mr. de Verac, qui m'a depuis répondu, que lesdites lettres étoient arrivées à Florence, après que mondit seigneur le Cardinal en fut parti, & qu'il les lui avoit envoyées par un de ses gens, qui étoit demeuré derrière. Je suis fort émerveillé, que lesdites lettres soient si tard arrivées à Florence, attendu qu'elles arrivèrent ici le lendemain que mondit seigneur le Cardinal de Lorraine partit de Rome, 27. Juin; & que je les lui envoyai par le courrier de Florence, qu'on dépêcha le jour suivant, qui étoit un vendredi 28. de Juin. Quant à celle que j'ai trouvée pour lui en cete dernière dépêche de V. M. dudit jour 18. Juin, je l'ai baillée à Mr. Hatton, Agent de Monseigneur le Duc de Lorraine, qui m'a promis de la faire tenir sûrement. Monsieur le Cardinal de Joyeuse arriva à Gennes le 10. Juillet, & en cete ville de Rome le 26. auquel j'ai rendu-la letre, que V. M. m'a envoyée pour lui: comme je lui avois jà écrit de l'affaire de V. M. par la voie de Gennes, & lui avois envoyé une copie du memoire que j'en avois dressé; il vous y fera réponse. Et je puis dire à V. M. en verité, qu'après l'avoir oüi parler longuement & plusieurs fois de cet afaire, & de plusieurs autres, qui sont pour le jourd'hui sur le bureau; je ne me suis pû apercevoir aucunement par ses paroles, ni par aucun signe extérieur, qu'il soit en rien changé de ce que je l'ai vû du vivant du feu Roi, pour le regard de la gratitude, servitude, révérence, & zele, qu'il avoit vers Vos Majestez; & qu'il en parle avec le même respect, qu'il faisoit dès la premiere fois qu'il vint à.

à Rome ; montrant au reste être fort marri de ce que les choses sont si mal disposées pour la consolation que V. M. desire, & promettant de s'y employer de tout son pouvoir, incontinent qu'il verra luire quelque scintille d'espérance d'y pouvoir avancer quelque chose : combien qu'au reste il ne fait pas compte de demeurer ici, pour ce voyage, plus de trois mois. Monsieur le Cardinal Sfondrat a aussi eû sa lettre : & comme je lui eûs dit que V. M. ayant eû sa première réponse, & ne sachant encore la résolution du Pape, & de la Congrégation des Cardinaux, lui avoit fait cete replique, par laquelle il verroit au moins, combien V. M. espéroit en son aide & faveur ; il me répondit, qu'il avoit servi V. M. de ce qu'il avoit peu, & la serviroit toujours, comme il étoit de son devoir. Le seigneur *Moro*, Ambassadeur de la Seigneurie de Venise, après que je lui eûs dit, en lui présentant sa lettre, que ce n'étoit point pour le presser de faire pour cete heure aucun office, jusques à ce qu'il se présentât quelque meilleure occasion ; me dît, qu'il étoit tres-marri de ce qu'il falloit remettre cete poursuite jusques à un autre temps ; & que lorsque l'occasion se presenteroit de la recommencer, il s'y emploieroit de toute son affection, pour l'obéissance qu'il devoit aux commandemens de ses Seigneurs, qui le vouloient ainsi ; & pour l'obligation qu'il avoit à la memoire du feu Roi, de qui il avoit reçu plusieurs faveurs & honneurs ; & pour le service tres-humble, qu'il desiroit rendre à V. M. Au demeurant, outre la première réponse, que ledit seigneur Cardinal Sfondrat vous fit, je vous en envoyai encore depuis une seconde de lui-même, & puis le Bref du Pape : lequel

Bref

Bref, outre qu'il n'aura donné à V. M. la consolation qu'elle atendoit pour le regard de son principal affaire, manque encore en ce qu'il ne fait aucune mention du compliment, que V. M. avoit fait par ses lettres, & par moi de vive voix, avec le Pape, sur son assomption au Saint Siege. Mais c'est à mon avis la faute du Secretaire, auquel la Congrégation des Cardinaux prescrivit ce qu'il avoit à vous répondre de la part du Pape sur la requête des obseques, que V. M. faisoit pour le feu Roi, sans lui rien ordonner touchant ledit compliment, qu'il devoit trop mieux savoir : mais il n'eût l'avifement ou le loisir de faire mention de ce point, par lequel néanmoins il devoit commencer, comme avoit fait V. M. qui est tout ce que j'avois à vous écrire en réponse de la susdite dernière dépêche du 18. Juin.

Quant aux occurrences de deçà, qui touchent la France, les choses du Duc de Savoie ne se trouvent point si grandes & avantageuses, comme les Espagnols & Savoyards les faisoient au temps que je fis ma précédente dépêche. Car les cent-mille écus par mois, qu'on disoit qu'il devoit avoir d'Espagne, pour faire la guerre en Provence, sont à-present réduits à vint-cinq mille par mois ; & l'avance qu'il se disoit alors qu'on lui faisoit pour six mois, est rabaisée à deux mois, qui lui ont été payez à Genes, depuis qu'il est de retour en Provence. Je fai par des gens qui arrivèrent avec lui à Marseille le 6. Juillet, qu'il y avoit en tout quatorze galères, lesquelles ceux de Marseille, à son arrivée, laissèrent entrer en leur port, par honneur : mais comme il avoit été arrêté au Conseil de Ville deux jours auparavant, & comme
on

on lui avoit envoyé dire avant qu'il arrivât, il falut que le soir, après le soleil couché, dix defdites galères fortiffent hors ledit port, où il n'en reſte que quatre. Auffi ne voulurent ceux de Marſeille, qu'il fiſt deſcendre aucun des ſoldats Eſpagnols qu'il menoit, qui n'étoient en tout que neuf-cens au plus, & allèrent prendre terre le lendemain en un lieu au deçà de Marſeille, appellé *la Ciutat*. Il faiſoit ſon compte de tenir la Fortereſſe de Nôtre-Dame de la Garde, dautant que le ſieur de Mulion, qui en eſt Gouverneur, eſt de ſon parti, & à ſa ſuite: mais ceux de Marſeille ont gagné le Lieutenant & les ſoldats, qui ſont dans ladite Fortereſſe, & tant fait avec eux, qu'ils n'obéiront audit ſieur de Mulion, ſinon autant qu'il plaira à ceux de ladite ville. Auffi étoit-il en eſpérance d'avoir dans peu de jours l'autre Fortereſſe, apellée le Château d'If: mais il y a ici avis de Marſeille, que depuis qu'il en eſt parti, il eſt entré grande quantité de vivres & de munitions dans ledit Château d'If, de la part du Grand-Duc de Toſcane. Cependant le Duc de Savoie ne montre pas ſe vouloir contenter du Comté de Provence, pour ſa part du débris du Royaume de France; ains prétend à la Couronne entiere, & ne s'en cele point: ains ſes Miniſtres, & ceux du Roi d'Eſpagne, ſont après à faire trouver bon au Pape, qu'il ſoit fait Roi de France: & parmi Rome ne ſe parle d'autre choſe tant: ſoit que cete pourſuite ſe faſſe à bon eſcient²; ou que par ces bruits, on veuille cou-

vrir

² Ce n'étoit nullement l'intention du Roi d'Eſpagne, ni de ſes Miniſtres, qui ne craignoient rien davantage, que l'agrandiſſement d'un Prince ſi broüillon & ſi turbulent. Voyez la lettre 99. & la note 9.

vrir quelque autre dessein plus aisé à réussir que cétui-ci, qui à gens d'entendement semble impossible: jaçoit qu'aux Espagnols toutes choses leur sont bonnes, pourvû qu'elles embrouïllent de plus en plus nos affaires, & qu'elles tendent à la ruine & démembrement de la Couronne. En quoi ils mettent un grand bien pour eux, quand bien il ne leur en restera pieceaucune.

Mardi 30. Juillet, il courut un grand bruit par Rome, que le lendemain on vouloit faire Legat, pour envoyer en France, Monsieur le Cardinal Alexandrin; mais les gens de Monseigneur le Cardinal de Bourbon remontrèrent au Pape, & au Collège des Cardinaux, que ledit seigneur Cardinal Alexandrin ne seroit agréable à la Noblesse Catolique, qui suivoit les Princes du Sang, pour autant que lui & les siens sont sujets & bénéficiez du Roi d'Espagne, & lui tres-confident, & Protecteur en cete Cour des affaires dudit Duc de Savoie. Outre qu'il est encore de l'Ordre de ce Moine, qui assassina le feu Roi. Tellement que pour ce jour-là, il ne fut point fait Legat. Mais on ne laisse de dire qu'il le fera; & soit qu'on le fasse lui, ou un autre, il ne faut douter qu'il ne soit fait au gré des Espagnols. Au lieu dudit Legat, il fut résolu au Consistoire, qu'il seroit de nouveau envoyé deux-cens mille écus pour la guerre de France. Le Duc Sfondrat est encore à Milan, prest à marcher, comme l'on dit: & ne savons encore s'il ira trouver le Duc de Savoie, ou Monsieur du Maine, ou bien Monseigneur le Duc de Lorraine. Monsieur le Duc de Ferrare s'en vient à S. François d'Assise, & à N.D. de Lorete, & tient-on pour tout seür, qu'il viendra à Rome. Je ne sai si ce voyage sien regarderoit
en

en quelque façon les choses de France; mais la plus commune & la plus vraisemblable opinion est que, s'il vient à Rome, ce sera pour asseûrer la succession du Duché de Ferrare en la Maison d'Este, les investitures, qui en ont été obtenûes du Saint Siege par le passé, ne se trouvant, comme l'on dit, assez claires en faveur de ceux de ladite Maison d'Este, autres que descendans dudit seigneur Duc, qui n'a point d'enfans. Quoi que ce soit, V. M. jugera bien, que ledit Seigneur Duc, ne vient point à Rome en cet âge, & avec ces grandes chaleurs, sans quelque bien grande occasion. A tant je prie Dieu qu'il vous donne, MADAME, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 6. d'Aoust 1591.

MADAME,

J'ai été vers l'Ambassadeur de Venise, pour savoir s'il vouloit faire réponse à la letre de Vôtre Majesté: lequel m'a dit, qu'il ne feroit autre réponse pour cete heure, & qu'il atendra pour voir s'il se presentera quelque occasion de servir V. M. en ce qu'elle desire; & s'y employera de tout son pouvoir. J'ai aussi parlé à l'Evêque de Bertinoro, pour avoir réponse de la derniere letre, que V. M. a écrite au Cardinal Sfondrat: lequel Evêque m'a dit, que ledit seigneur Cardinal ne lui avoit encore baillé vôtre letre, & qu'il lui en feroit souvenir.

LETRE XVIII.

MADAME,

Je n'ai plus rien à écrire à Vôtre Majesté touchant l'affaire des obseques du feu Roi, puisque

le malheur du temps porte , qu'il ne s'y puisse plus rien faire , jusqu'à une autre révolution de temps ; comme V. M. l'aura trop veû par mes dépêches précédentes. Aussi n'ai-je à répondre à aucune letre de V. M. n'en ayant receû depuis les dernieres que je vous ai écrites. Tout ce dont que je puis faire pour cete heure , c'est de vous donner un peu d'avis des ocurrences de deçà , suivant le commandement qu'il vous a pleû m'en faire ci-devant Par ma derniere j'écrivis à V. M. qu'on étoit ici après à faire un Légat, pour l'envoyer en France. Ce Légat fut fait bien-tôt après , à savoir le 9. d'Aoust. C'est le Cardinal *Paravicino*, un des quatre Cardinaux, que ce Pape fit au mois de Mars dernier ; lequel a été autrefois en Espagne serviteur domestique du feu Cardinal Granvelle , par l'espace de six ou sept ans. Il arriva en cete ville, de retour de sa Nonciature en Suisse, vendredi 30. d'Aoust ; & le lendemain lui fut donné le chapeau en Consistoire public. Et dit-on , qu'il partira bien-tôt pour France. Ceux de la Ligue ne se celent point, qu'il y soit envoyé , pour présider à certains Etats, que ladite Ligue entend tenir à Reims, & pour y faire un Roi , & puis le sacrer ; & declarer excommuniez & anatematisez tous les Catholiques, qui sont pour les Princes du Sang de France, & tous autres qui n'obéiront audit nouveau Roi ainsi fait & sacré : d'où V. M. ne se prometra possible pas le repos & la tranquillité qu'elle desire à la France.

Quant à la personne dudit Roi futur , les choses du Duc de Savoie en sont toujours là où je vous écrivis par ma derniere : & cete Cour , comme elle est maintenant , lui favorise en cela autant comme toute la France le défavorisera , si je ne
me

me trompe. Combien qu'il pourroit être, que telle défaveur de delà lui fera plus utile & expediente, que cete faveur de deçà. Ce que Dieu fait, en la main duquel sont les événemens.

Monsieur le Duc de Ferrare arriva ici le samedi, 10. d'Aoust : & l'affaire de l'investiture de Ferrare, pour laquelle obtenir en faveur de ceux de la Maison d'Este après lui, il a fait ce voyage ; fut proposé par le Pape en Consistoire, le lundi 19. d'Aoust, afin que les Cardinaux y pensassent. Et S. S. députa 13. Cardinaux, pour en deliberer premierement entr'eux, & puis en être pris resolution en plein Consistoire. La plus grand' part de tous les Cardinaux se sont bandez, pour s'y opposer : & se fondent, entre autres raisons, sur une bulle de Pie V. par laquelle telles investitures sont défendues. Le Pape en est en grand'peine, & le Cardinal Sfondrat, son neveu, encore plus. Et dit-on, que c'est pour ce que Monsieur le Duc de Ferrare est venu sur l'esperance ou asseûrance qu'on lui avoit donnée, qu'il obtiendrait ladite investiture ; laquelle, maintenant, on ne lui peut tenir, si le Pape ne la vouloit faire de sa pleine puissance & autorité Apostolique, contre l'avis des Cardinaux. D'où se pourroit ensuivre un mécontentement universel de tout le College *, & de là autres inconveniens. Je prie Dieu qu'il leur inspire à tous ce qui est le meilleur ; & qu'il vous donne à vous, Madame, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 4. Septembre 1591.

* Voyez la lettre 49. & la note 14.

Manquent ici plusieurs lettres de Monsieur d'Ossat à la même Reine, dans lesquelles on verroit la mort de Gregoire XIV. qui mourut le 15. d'Octobre suivant; l'élection & la mort d'Innocent IX. qui ne regna que deux mois; l'exaltation de Clément VIII. élu le 30. de Janvier 1592. & le commencement de ce Pontificat.

Bref écrit par le Pape Clement VIII. à la Reine Louïse, sur les funeraïlles qu'elle desiroit être faites à Rome au Roi Henri III.

CLEMENS PAPA VIII.

Charissima in Christo filia nostra, salutem, & apostolicam benedictionem. Quæ Majestas Tua scribit sperari atque expectari à nostro Pontificatu, Nos summis precibus à Deo postulamus: nostram enim imbecillitatem perspectam habemus; rerum ac temporum iniquitatem pertimescimus; omnia turbari conspiciamus. Quod ad Galliæ res attinet, nihil tam cupimus, quàm eam tranquillam esse, & florentissimam, inque illam rem, omnem curam atque operam conferemus. Te autem nolleimus tam graviter angi præteritarum rerum memoria, quæ mutari nullo modo possunt; sed (quod prudentiam tuam, & animi magnitudinem decet) sic cogitare, quidquid adversi accidat, quòd nihil divinam providentiam effugiat, æque semper, ac forti animo ferendum esse. De negotio, quod tantopere postulas, non satis compertum habemus, quid causæ sit, cur à superioribus.

ribus Pontificibus aut negatum, aut certè quod scribis, tardatum tamdiu sit: neque enim illi ea de re nobiscum communicarunt. Exquirentur igitur ex iis, quos conscios esse existimabimus, totamque rem cognoscemus. Illud certum habet, vehementer nos cupere Tuae Majestati gratificari, omnibus in rebus, quantum quidem pro rerum ipsarum ratione, & Sanctæ hujus Sedis dignitate, atque estimatione, quantumque sine scandalo & Catholicorum Principum voluntatis alienatione nos facere posse intelligemus. Datum Romæ apud Sanctum Petrum, sub annulo Piscatoris, die 20. Junii 1592. Pontificatus nostri anno primo.

ANT. BUCCAPADULIUS.

CLEMENT PAPE VIII.

TRes-chere fille en Jesus-Christ, salut, & apostolique benediction. Nous demandons tres-ardemment à Dieu, qu'il nous fasse la grace de pouvoir accomplir tout ce que Vòtre Majesté nous écrit, que l'on espère de nòtre Pontificat. Car outre que nous connoissons & sentons nòtre foiblesse, & que nous nous rencontrons en des temps malheureux, nous voyons encore aller tout de mal en pis. Quant à la France, nous ne desirons rien tant, que de la voir un jour & paisible & florissante: & pour cet effet, nous y apporterons tous nos soins, & toute nòtre industrie. Aussi voudrions-nous, que vous ne vous abandonnassiez pas si fort à la douleur, que vous cause le souvenir des choses passées, qui ne se peuvent plus changer; & que par une reflexion digne de vòtre

prudence & de vôtre grand courage, vous considérassiez, que comme rien n'échape à la Providence Divine, toutes les afflictions, qui nous arrivent, doivent être portées avec un esprit de resignation & de patience. Pour ce qui regarde la demande, que vous nous faites avec tant d'instance, nous ne sommes pas assez instruits des causes du refus, ou, comme vous dites dans vôtre letre, des longueurs des deux ou trois derniers Papes: car ils ne nous ont rien communiqué de cet affaire. Nous nous en informerons donc de ceux que nous saurons en avoir eû pleine connoissance. Cependant, soyez bien assurée, que nous avons un extrême desir de gratifier V. M. en tout ce que nous croirons pouvoir faire, selon le besoin des affaires, & la dignité & réputation de ce Saint Siege, sans scandale, & sans aliener la volonté des Princes Catholiques. Donné à Rome à Saint-Pierre, sous l'anneau du Pescheur, ce 20. Juin de l'an 1592. le premier de nôtre Pontificat.

Signé,

ANT. BUCCAPADULIUS.

LETRE XIX.

MADAME,

Le 26. d'Octobre je fis réponse à la dépêche que j'avois reçue de Vôtre Majesté du 8. d'Aoust, & par même moyen vous donnai avis de ce que j'avois appris jusqu'audit jour 26. & vous envoyai la réponse du Cardinal *Mattei*, qui étoit
la

la dernière qui m'étoit restée à recouvrer, lorsque je vous fis ma dépêche du 28. Septembre. Depuis, s'en étant retourné à Venise les Ambassadeurs, qui étoient venus pour prêter l'obédience, & étant demeuré seul le sieur Paul Parute¹, Ambassadeur résidant, & délivré de la presse qu'il y a ordinairement au commencement de telles charges; je lui portai la lettre que V. M. m'avoit envoyée pour lui, & l'informai de la poursuite, que V. M. faisoit faire ici, & de ce qui s'y étoit passé jusques à présent, & même pour le regard de la Seigneurie de Venise, & de ses deux derniers Ambassadeurs résidans, & en quel état étoit cet affaire maintenant. Et puis, lui dis, que V. M. ne requeroit pas qu'il fît office auprès du Pape dès-à-présent, comme aussi n'en étoit-il pas encore temps; mais qu'il lui plût succéder & continuer en la même volonté qu'avoient eue ses deux derniers prédécesseurs, pour en temps & lieu aider à une œuvre si bonne & si pie: & même après en avoir écrit à ses Seigneurs, s'il vouloit être plus amplement certifié du commandement qu'ils en avoient fait à leursdits Ambassadeurs, & de la continuation de leur bonne volonté. Il me répondit, que sur la fin de mon propos j'avois prévenu la réponse qu'il me vouloit faire; à savoir, qu'il n'étoit pour cete heure temps de parler de cet affaire; & qu'aussi-bien ne pourroit-il faire office, sans en avoir premierement écrit à leur Senat, encore qu'il y eût eû un ancien commandement: qu'il s'assû-

¹ *Paolo Paruta*, qui fut créé Procureur de Saint-Marc par mérite, à la fin de l'an 1596. Il a fait une Histoire de Venise, & des Discours Politiques, qui sont estimez.

s'assûroit néanmoins qu'on ne lui en ordonneroit pas moins, qu'on avoit fait aux deux derniers Ambassadeurs ; & que V. M. se pouvoit assurer aussi, qu'en temps & lieu, il l'exécute-roit avec toute l'affection, qu'autre l'eût pû faire : reconnoissant qu'il étoit vrai ce que je lui avois dit de la particuliere affection, que le feu Roi avoit eûe envers la Seigneurie, outre la bonne intelligence des autres Rois, ses prédecesseurs ; & la révérence & devotion, que ladite Seigneurie avoit toujours eûe envers la Couronne Tres-Chretienne, & particulièrement envers la personne du feu Roi. Pour toutes lesquelles considérations, & pour plusieurs autres, il seroit tout ce qui lui seroit possible pour la consolation & service de V. M. Sur la fin je lui parlai de faire, à sa commodité, un petit mot de réponse. A quoi il ne me répondit autre chose, sinon qu'il verroit la letre. Je retournerai voir, s'il voudra récrire ; mais s'il tient le stile de ses prédecesseurs, il n'écrira non plus qu'eux. De quoi je ne serai pas si marri, comme je louie l'ordre de cete République, de laquelle les membres n'oseroient pas même avoir fait réponse à un Prince Etranger, ami de leur Etat.

Quant aux ocurrences de deçà, Monsieur le Cardinal Morosin partit de cete ville, pour s'en aller en son Evêché de Bresce, le 3. de ce mois. Monsieur le Cardinal de Gondi est toujours à Florence : & encore qu'il ait continuellement ici un homme pour solliciter la permission de venir baiser les piés au Pape, si est-ce qu'il ne l'a pû obtenir jusqu'ici : & je crains qu'il ne l'obtiendra de long-temps. Quand le Religieux lui alla faire de la part du Pape le
com-

commandement, dont j'écrivis à V. M. par madite letre du 26. d'Octobre, ledit seigneur Cardinal le requit de lui metre par écrit, & signer ce qu'il venoit de lui dire. Ce que ledit Religieux fit. J'en ai recouvré copie, & l'ai traduite en François, sans y rien ajoûter ni diminuer, pour l'envoyer, comme je fais, à V. M. Laquelle verra par là, comme le Pape est disposé touchant les affaires de France. L'Evêque de Lizieux, & Desportes², Secretaire de Monsieur le Duc de Mayenne,

² Pierre Baudouin Desportes qui fut depuis Intendant des Finances. Ce fut lui qui ayant rencontré en chemin allant à Rome un Luquois, nommé Scipion Balbani, que le jeune Cardinal de Bourbon y envoyoit, pour negocier avec le Pape & les Cardinaux une affaire de la dernière importance, s'insinua si bien dans l'esprit du Luquois, qu'il trouva moyen de voir ses Instructions, & d'en tirer deux copies qu'il envoya au Duc de Mayenne par deux routes différentes. Le Duc en reçut une, & l'autre tomba entre les mains du Roi, qui decouvrit par là le dessein que son cousin le Cardinal avoit formé de lui ôter la couronne. M. de Thou donne l'extrait de cete Instruction secreete dans le 101. livre de son Histoire. En voici l'essentiel pour ceux qui ne l'ont pas.

Demissiè rogare, ut quando is quem proxime sequitur ob sectarii mali impedimentum, se indignum regio fastigio reddat, neque à verè Catholicis amplius ferri possit, eo excluso ordinem legitimum in successione servari patiatur; & quando rursus Franciscus Continus frater à natura ipsa excludatur (erat is mutus, & in infantia ob calculum sectus ad generationem inutilis putabatur); & de pueri illius, qui Condei fratris filius falsò à Protestantibus perhibetur, statu merito dubitetur; auctoritate sua interposita curet, ut sui ratio habeatur, idque per legatos suos fœderatis imperet: hoc si faciat, spondere, verè Catholicos protinus Navararum deserturos, & cunctas civitates ab eo desolaturas. Antequam Balbanius admitteretur, Porta à Meduano missus, ut auxilia promissa accelleret, familiaritate in iimere cum Balbanio contracta, ejus non solum secreta rimatus fuerat, sed & mandata dolo subtrahita exscripserat, & Pontificem quid cum eo Balbanus acturus venisset, pramonuerat. Exemplum mandatorum in Galliam à Porta missum, ut ad Meduanum perferretur.

ne , sont toujours ici. J'ai veû & eû en main l'original d'une de ces lettres qu'ils ont distribuées aux Cardinaux de cete Cour ; & en ai retenu copie , que j'envoie à V. M. Ladite lètre contient une partie de leur charge. J'écrivis à V. M. ce que j'en avois entendu de plus. Depuis , le tout m'a été confirmé. N. S. P. leur fournit argent pour payer trois-mille hommes de pied , & cinq-cens à cheval , qu'on leve en son nom és Pais-bas : & envoie pour Commissaire un Prélat de cete Cour , apellé le sieur Malvasie , Bolonois , au-lieu du sieur *Matteucci*³ , qui a demandé son congé , long-temps y a. Aussi a Sa Sainteté acordé à Monsieur le Cardinal de Lorraine dix-mille écus , pour lui aider en la guerre de Strasbourg , dont il lui en a fait bailler comptant quatre-mille ; & le reste lui fera baillé és deux mois prochains , à chacun trois-mille écus : & selon que les choses iront , S. S. pourra continuer à l'aider de trois-mille écus par mois. Il s'est enfin vérifié , que l'Abbaye de Montmajor , lez-Arles , avoit été par S. S. donnée à mondit sieur le Cardinal de Lorraine , lequel l'a donnée à Monsieur l'Archevêque d'Ambrun , qui est en cete Cour y faisant les affaires dudit seigneur Cardinal. L'Archevêque *Savelli* partit au commencement de ce mois , pour aller en Avignon

tur , in itinere interceptum in Regis manus incidit ; eodemque tempore Rex secretas literas à Philippo Lenoncurio Cardinali , ex consilio Diana Eugulismensis (Diane , Duchesse d'Angoulême , fille naturelle d'Henri II.) ut creditum est , scriptas accepit , quibus , de pernicioso , qua Cesaroduni (à Tours) contra ipsum , a patruclibus agitabantur , consiliis diligenter monebatur.

³ *Girolamo Matteucci* , qui avoit été Nonce à Venise du temps de Sixte V.

gnon y faire sa charge de Vicelegat. Lesdiguières est toujours en Piémont, où il a fortifié & fortifie quelques places qu'il y a prises. Le Duc de Savoie met sus le plus de forces qu'il peut, pour l'en chasser; mais on ne pense pas qu'il le puisse faire si-tôt, à-cause de l'hiver qui s'approche; & s'il ne le fait devant l'hiver, la difficulté en sera beaucoup plus grande au printemps. A Messine en Sicile il y a eû, ces jours passés, une sédition populaire, pour quelque imposition; que le Comte *Olivares*, nouveau Viceroi, y a voulu metre, & faire exiger avec si grande rigueur, que le peuple se soulevant alla metre le feu à la Chancellerie⁴, où étoient les titres & papiers royaux, & autres, qui ont été tous brûlez. A tant, je prie Dieu, qu'il vous donne, M A D A M E, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 13. Novembre 1592.

L E T R E XX.

MADAME,

Au même temps que je receûs la letre de V. M. du 4. Juin, j'eûs commandement du Roi, d'aller de sa part vers la Seigneurie de Venise, & vers Monsieur le Grand-Duc & Madame la Grand-Duchesse de Toscane, sur l'ocasion de la Paix. Cela a été cause que ne
m'é-

⁴ Cete exaction venoit alors d'autant plus mal à point, que la famine étoit cete année-là en Sicile; & que ce peuple est le plus féroce & le plus indomtable de toute l'Italie. D'où est venu le proverbe, qui dit, que le Gouverneur de Milan devore; que le Viceroi de Naples mange: mais que celui de Sicile ne fait que ronger.

m'étant trouvé en cete Cour, quand les courriers y ont été dépêchez pour Lion & autres lieux de la France; je n'ai si tôt récrit à V. M. comme j'eusse fait, avant que je partisse pour faire lescits deux voyages. Je rendis à Monsieur de Luxembourg la letre que V. M. lui écrivoit, & l'informai de ce qui s'étoit fait auprès du Pape, en la poursuite des funerailles du feu Roi; comme V. M. par sa letre, l'avertissoit de ce qui s'y étoit fait par-delà auprès de Monsieur le Legat. Il a tres-bonne volonté de vous y rendre tres-humble service: & je suis si fort obligé & engagé à cete poursuite, que je ne serai jamais à mon aise, que V. M. ne soit consolée de ce qu'elle desire, & nous tous, qui avons obligation & tres-humble affection & révérence à la memoire du feu Roi. Mais l'ocasion de recommencer ladite poursuite auprès de S. S. ne s'est encore présentée. Et s'il est vrai ce qui se dit, que Monsieur le Legat soit en chemin, pour s'en retourner par-deçà; possible ne fera-t-il mal fait d'attendre jusqu'à sa venue: car aussi-bien S. S. remettrait le tout jusqu'à ce que ledit sieur Legat fust venu, si ainsi est qu'il s'en vient. Comme que ce soit, j'épierai l'ocasion, & prendrai garde, qu'elle ne se perde; & rendrai compte de tout ce qui s'y fera à V. M. à laquelle je prie Dieu qu'il donne, Madame, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Ferrare ce 3. Septembre 1598.

L E T R E X X I.

MADAME,

J'estime, qu'avant que cete letre arrive à V^{otre} Majesté, vous aurez été avertie, comme il pleût à N. S. P. le Pape, à la priere du Roi, me comprendre en la promotion de Cardinaux, qu'il fit le 3. de ce mois. * Je n'ai pourtant voulu laisser de vous en donner avis moi-même, comme v^{otre} tres-humble & tres-obéissant sujet & serviteur; & vous asseûrer, que comme, avant cete dignité, j'ai toujours eû une particuliere devotion & servitude à V. M. aussi maintenant je m'éforçerai d'employer cete dignité, & tout ce qu'elle m'aportera de moyens, pour le service de V. M. & particulièrement pour vous procurer la consolation, que V. M. desire, si long-temps y a, des funerailles du feu Roi. A quoi Monsieur le Cardinal de Joyeuse est aussi tres-afectionné; & de n^{ôtre} commun avis, en a jà parlé à S. S. laquelle ne s'en est montré éloignée; ains lui a dit, qu'il en parlât à quelques Cardinaux des plus anciens, & des plus severes, pour les y disposer. En quoi, & en toute autre chose, qui pourra tourner au service & contentement de V. M. j'y ferai toujours, de toute mon affection, tout ce qui sera en ma puissance. Et en cete devotion, je finirai la presente, en priant Dieu qu'il vous donne, Madame, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 10. de Mars 1599.

L E T R E X X I I .

MADAME,

J'ai à rendre compte à Votre Majesté des lettres que j'ai reçues d'elle, depuis la mienne dernière. Premièrement donc je reçûs, le dernier de Decembre, la lettre, qu'il pleût à V. M. m'écrire le 4. dudit mois. 2. Je reçûs, le 25. de Janvier, la lettre, qu'il avoit pleût à V. M. m'écrire le 13. d'Avril, par Frere Jacques Parigot, Religieux de S. François. 3. Je reçûs, le 14. Fevrier, celle que V. M. m'avoit écrite le 12. Janvier. 4. Je reçûs, le 7. de ce mois, celle qu'il vous avoit pleût m'écrire le 11. Fevrier; avec lesquelles lettres il y en avoit d'autres, tant du Roi, que de V. M. pour Mr. de Sillery, auquel je les rendis incontinent; comme aussi ai-je rendu à Mr. l'Abbé de Beaulieu, votre Premier Aumônier, celle qui s'adressoit à lui. Mais nous avons encore celles qui s'adressent au Pape, & à d'autres, pour les affaires, que V. M. me commande de traiter, esquels je ne manquerai de lui rendre le tres-humble service, que je lui dois, tant sur l'affaire principal concernant la memoire du feu Roi, qu'es fondations des monasteres, dont V. M. écrit; & en la confirmation & augmentation des dispenses, que V. M. desire pour sa personne: & prendrai garde à toutes les particularitez, dont V. M. m'avise touchant lesdites fondations; à ce que la permission en soit donnée par S. S. suivant l'intention de V. M. & non suivant l'erreur, qui a été faite es lettres du Roi; & qu'il n'y ait pluralité de bulles,

les, s'il se peut faire de moins : & que le tout soit expédié, sans payer autre chose que les façons desdites bulles. Nous n'avons encore pû y commencer, pour ce qu'és deux premiers affaires, il faudra que Mr. de Sillery & moi y marchions d'un même pied ; & qu'il est après à achever quelques affaires commencez, avec lesquels il semble qu'il n'en faille point acumuler d'autres. Ce sera bientôt, Dieu aidant, que nous y commencerons : & comme j'y servirai V. M. de toute ma puissance & affection, aussi ne manquerai-je de vous rendre compte par le menu, de tout ce qui s'y fera. Cependant, je remercie V. M. en toute humilité, de l'honneur qu'il lui plaisoit me faire par les lettres, que m'a rendues ledit Frère Jâques Parigot, pour lequel aussi je m'employerai tres-volontiers en tout ce qu'il desirera de moi ; priant Dieu qu'il vous donne, MADAME, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 18. Mars 1600.

L E T T R E XXIII.

MADAME,

Pour rendre compte à Vôte Majesté de ce que j'ai fait pour son service, depuis mes dernières lettres, je la supplie d'entendre, qu'étant parti de cete ville Mr. de Sillery, Ambassadeur du Roi, le 17. d'Avril, pour aller à Florence traiter le mariage, dont V. M. aura jâ été avisée ; j'eûs plus de commodité de traiter de ce que V. M. m'avoit commis, à cause de l'audience que le Pape donne une fois

fois la semaine, à favoir, le jour de vendredi, à celui qui fait les affaires du Roi. Le premier jour donc d'audience, après le partement dudit sieur de Sillery, fut le vendredi 21. jour d'Avril; auquel jour je traitai avec S. S. des trois dispenses, que V. M. desire d'avoir, touchant la communion, & un autel portatif, & de manger de la viande aux jours maigres: pour l'indisposition & fluxion, dont V. M. est ordinairement travaillée. J'estimai devoir commencer par ces choses, qui étoient les plus faciles; & és audiences suivantes, venir aux autres plus difficiles. S. S. me répondit, qu'il verroit de contenter V. M. de tout ce qui lui seroit possible. Et le lendemain je seûs, qu'il avoit renvoyé le memoire, que je lui en avois laissé par écrit, à Monsieur le Cardinal Belarmin, lequel vint vers moi le jeudi suivant, 27. dudit mois d'Avril, & me dît, que le Pape se contentoit d'amplifier la dispense touchant la communion, que le Pape Gregoire XIV. vous avoit autrefois donnée: de sorte qu'outre les dimanches, & festes de Nôtre-Seigneur, & de Nôtre-Dame, & des Apôtres, V. M. peut choisir deux jours de chaque semaine, pour communier, suivant ladite dispense; & que de conceder telle chose indifferement, & pour tous les jours, il n'avoit pas semblé à S. S. le devoir faire. Et quant à l'autel portatif, me dît ledit seigneur Cardinal, que S. S. vous l'acorderoit aussi, à la charge que V. M. feroit dire la messe en quelque lieu destiné pour cela expressement, où l'on n'eût point acoûtumé de dormir, ni faire autres telles choses, ni aussi au dessus dudit lieu. Et pour le regard du troisiéme, S. S.

ne

ne faisoit point de difficulté de vous permettre l'usage des viandes, selon le conseil du Confesseur & du Medecin de V. M. & suivant cela, je suis après à en faire dépêcher un bref, que j'enverrai à V. M. par la premiere occasion.

Le lendemain vendredi, 28. dudit mois d'Avril, je retournai à l'audience : & après avoir remercié S. S. de ce que dessus, je lui parlai de l'érection des trois monastères de Religieuses Capucines¹ ; & lui presentai la lettre, que V. M. lui écrivoit, avec les trois, que le Roi nous avoit envoyées, & que je m'étois fait laisser par Mr. de Sillery, à son appartement : & laissai à S. S. un memoire par écrit, que j'en avois dressé. S. S. loüa grandement la dévotion de V. M. & me dit, qu'il feroit volontiers ladite érection ; ne faisant autre difficulté en tout ce fait, sinon que les Religieux Capucins ne veulent en sorte du monde se charger de confesser & gouverner les Religieuses ; & qu'à grand' peine les avoit-on pû faire obéir, quand on leur commanda par plusieurs fois de prendre la surintendance de celles de Rome. Je repliquai à S. S. que puisqu'il étoit bon & expédient pour l'honneur & gloire de Dieu, & pour l'édification de son Eglise, qu'il y eût des Religieuses Capucines, il étoit

¹ M. de Thou parle de cete fondation de Religieuses Capucines dans le 132. livre de son Histoire. *Capucina ab Aloisia Regina, Henrici III. vidua, ex voto instituta, qua Avarici Biturigum sedem haberent, cum praevertente Regina morte, (elle mourut au Château de Moulins en 1601.) commodè in illa urbe habitare non possent, à Maria Luxemburgica Mercuriani Ducis Aloisia fratris & heredis vidua Lutetiam translata sunt, structo regali sumptu canobio, ubi & Aloisia corpus Molinia Beiorum asportatum terra mandatum fuit.*

étoit nécessaire qu'elles fussent confessées & gouvernées ; & aussi plus raisonnable , que les Religieux Capucins les confessassent & gouvernassent , que non pas d'autres , d'autre Religion : & faloit qu'ils s'incommodassent de quelque chose , pour un si grand bien. En sortant de chez le Pape , j'allai chez Monsieur le Cardinal Aldobrandin , son neveu , auquel je parlai aussi de cet affaire ; & lui rendis la lettre que V. M. lui écrivoit : & il me promit d'y faire tout bon office auprès de S. S. & partout là où il faudroit. Le lendemain je fus trouver Monsieur le Cardinal de Sainte Severine , Protecteur de l'Ordre des Capucins , & lui baillai la lettre , que V. M. lui écrivoit ; & traitai longuement avec lui sur ce sujet. Il loua semblablement vôtre dévotion ; & au reste me fit la même difficulté , que m'avoit faite le Pape , touchant le gouvernement des Religieuses , dont les Religieux Capucins ne se vouloient nullement charger. Je repliquai audit sieur Cardinal ce que j'avois dit au Pape là-dessus ; & il me dit , qu'on aviseroit d'y trouver quelque expédient , pour contenter V. M. Partant de chez ledit sieur Cardinal , je m'en allai au Couvent des Capucins , & parlai au Père *Monopoli* , Procureur general de l'Ordre ; auquel je baillai la lettre , que V. M. lui écrivoit ; & celle aussi , qui s'adressoit au Général , lequel est absent de Rome. Et après que j'eus traité avec lui , & dit tout ce que j'estimois être pour le bien de cet affaire ; il me fit la susdite difficulté encore plus grande , que ne l'avoit faite le Pape , ni le Cardinal de Sainte Severine. Toutefois , après diverses repliques & dupliques , il me dit enfin , qu'on aviseroit
de

de trouver quelque moyen , qui aprochât du desir de V. M. au plus près que faire se pourroit. J'estimai devoir traiter ainsi en general de l'érection desdits trois monasteres , sans m'arrêter ni descendre à certaines particularitez , dont on avoit baillé un memoire par écrit à Mr. l'Abbé de Beaulieu , qui l'aura envoyé à V. M. & en usai ainsi , pour gagner temps , & pour ce que telles particularitez sont choses , qui doivent venir puis après , en l'exécution de ladite érection , & qui , pour le present , ne serviroient que d'acroître les dificultez. Et me contentai de dire , & bailler par écrit à S. S. & au Cardinal Protecteur , & au Procureur general de l'Ordre , que V. M. entendoit , que lesdits trois Couvents de Capucines fussent érigés sous la même Regle , statuts , discipline , observance , & fonctions , qu'observoient les Religieuses Capucines de Rome ; & avec les mêmes privilèges , Indulgences , & droits , qu'avoient aussi celles de Rome. Cet afaire sera un peu long ; mais je le solliciterai & ferai solliciter de sorte qu'il ne s'y perdra point de temps.

Le vendredi suivant , 5. jour de ce mois de Mai , après avoir dit à S. S. ce que j'avois fait avec Monsieur le Cardinal Sainte-Severine , & avec le Procureur général des Capucins , touchant l'érection desdits trois Couvents ; & prié S. S. de leur ordonner ce qui seroit expédient pour l'accomplissement du desir & devotion de V. M. je lui dis , que pour achever de lui exposer ce que V. M. m'avoit commandé , je suppliois S. S. de vouloir mes-hui vous consoler des obseques du feu Roi ; dont non seulement V. M. mais aussi le Roi
lui

lui écrivoit. Et après lui avoir baillé les lettres de Vos Majestez, je lui déduisis les causes, qui devoient mouvoir S. S. à vous complaire; comme le respect de Vosdites Majestez, & de la Couronne même: laquelle, pour avoir particulièrement reveré, aidé, & servi le Saint Siege, en a raporté le titre de Tres-Chrétienne: la pieté & compassion de V. M. qui n'auroit jamais de contentement, que le feu Roi n'eût eû les honneurs funebres, qui sont deûs à sa memoire: la personne même du Roi défunt, qui fut des plus zelez à la Religion Catholique, qui aient jamais été; & vécut une vie autant ou plus religieuse², que Royale; & fit une fin tres-Chrétienne, mourant repentant, contrit, confessé, & absous en l'article de la mort, après avoir protesté de vouloir contenter le Pape, qui étoit alors, de tout ce que S. S. voudroit de lui; & encore après avoir pardonné à tous ses ennemis, & même à ceux qui lui avoient procuré la blessure, dont il mouroit: la qualité de la demande qu'on lui faisoit; qui n'étoit que de prier Dieu pour un trepassé, & pour l'ame d'un Roi Tres-Chrétien, premier fils de l'Eglise & du Saint Siege: & en cela garder la sainte & pie coutume, que les Papes ont de tout temps immemorial, de prier Dieu, & tenir une chapelle, pour les Rois Chrétiens decedez; & les Rois aussi de faire obseques pour les Papes, quand Dieu les appelle

² Trop, trop religieuse, & pas assez royale. Ce qui avoit donné lieu à Sixte V. de dire au Cardinal de Joyeuse même: *Il n'y a rien que votre Roi n'ait fait & ne fasse pour être Moine; ni que je n'ait fait, moi, pour ne l'être point.* Voyez la Lettre 225. & la premiere note.

le de ce monde: le long-temps d'onze ans, qui font passez depuis la mort du feu Roi; & le changement depuis advenu és choses & és personnes: de sorte que S. S. n'avoit plus occasion de craindre, ou soupçonner, qu'en acordant ce pie & dernier office à l'ame du défunt, & à la consolation des vivans; il fust pour offenser meshui, ou mécontenter personne, comme je savois qu'autrefois on l'avoit soupçonné & craint: l'année du Jubilé, où nous sommes, abondante en graces, Pardons, Indulgences, & en toute sorte d'œuvres pies & charitables.

Après que je lui eûs remontré ce que dessus par forme de prière & de supplication, de la part de V. M. je le suppliai de me permettre de lui parler un peu en Cardinal & Créature, & en tres-humble, tres-obligé, & tres-fidèle serviteur, que je lui étois, & voulois être toute ma vie: Que je me réputois donc tenu & obligé à lui dire, qu'il me sembloit que S. S. & tout le Collège des Cardinaux, & toute cete Cour, devoient être bien-aîses, que Vos Majestez lui fissent instance, pour ces funérailles du feu Roi; & devoient souhaiter & prier Dieu, qu'il maintînt cete devotion à Vos Majestez, & à tous les François, de demander & procurer tels offices Catoliques & saints: que S. S. & tous ceux qui, sous elle, avoient quelque part au gouvernement & administration de l'Eglise de Dieu, devoient apporter toute bonne inclination à acorder telles pies requêtes, & par ce moyen conserver & accroître aux Princes & peuples cete pieté & dévotion, & le respect qu'ils portoient au Saint-Siége, & l'estime qu'ils fesoient de ses
suffra-

sufrages & oraisons : qu'outre cete considération générale , il y en avoit encore en ce fait , une particulière , qui , pour un autre respect , me sembloit importer grandement à l'autorité & réputation du Saint-Siége ; c'est que j'avois veü autrefois , à mon tres-grand regret , faire ici difficulté de croire à une atestation , qui fut faite de la mort du feu Roi , & signée par Princes , Ducs , & Maréchaux de France , par le Grand-Ecuyer , par le Gouverneur de Paris , par les Capitaines des Gardes , par un Secrétaire d'Etat , & Aumônier , & Confesseur³ ; par laquelle il étoit témoigné , comme le feu Roi , sur ce qu'on lui dît , qu'il y avoit

³ Charles de Valois, Grand-Prieur de France. Jean-Louis de la Valette, Duc d'Epemon. Armand de Biron, Maréchal de France. Roger de Bellegarde, Grand-Ecuyer de France. François d'O, Gouverneur de Paris & de l'Isle de France. Joachim de Chateaufieux, Capitaine des Cent Archers de la Garde Ecossoise du Roi, & Capitaine du Château de la Bastille. Charles de Balsac, Capitaine des Gardes du Corps du Roi, & Chevalier de l'Ordre du Saint Esprit. N. Lanon, aussi Capitaine des Gardes du Corps. Martin Ruzé, premier Secrétaire d'Etat. Charles du Plessis, Seigneur de Liancourt, Premier Ecuyer de S. M. & Chevalier de l'Ordre du Saint Esprit. Louis de Parades, Aumônier ordinaire du Roi. Etienne Bologne, Chapelain ordinaire du Roi, qui le confessa, & lui administra le Viatique. *Los de la Liga*, dit un tres-habile & tres-sincere Auteur Espagnol, en odio suyo afirma que fue sin confesion; pero lo cierto es, que se confesio, como consta de una escritura hecha al quatro dia de Augusto de aquel año, confirmada por el Cardenal Gondi, Obispo de Paris, con onze testigos los mas principales, que alli se hallaron, y entre ellos el que le confesio: el qual (pidiendole que le absolviese de cierto monitorio que avia pronunciado el Pontifice por la muerte del Cardenal de Guisa, y prision del de Borbon) rehusó de hacerlo, hasta que ofreciendose à obedecer en quanto pudiesse à los mandatos de Su Santidad, recibió devotamente la absolucion. Don Carlos Coloma livre 2. de son Histoire des Guerres de Flandre.

avoit un monitoire du Pape contre lui , auroit fait ladite protestation de vouloir conten-ter le Pape d'alors de tout ce qu'il desiroit de lui ; & autres choses touchées cy-dessus : Et qu'il m'avoit toujours semblé , qu'outre l'injure qu'on feroit à tant de gens-de-bien ; & de si grande qualité , de les mécroire , on feroit encore tort au Saint Siège , de le priver d'un si notable exemple de la révérence & obéissance , qu'un Roi de France lui avoit portée à sa fin : que l'autorité & la réputation du Saint Siège en feroit toujours plus grande , quand on liroit à l'avenir , qu'un Roi de France , en ce passage , auquel on fait & dit toutes choses à bon escient , tout aussi-tôt qu'il oüit parler d'un monitoire du Pape , auroit usé d'une telle soumission , & déclaré de lui vouloir satisfaire & obéir : comme au contraire seroit un grand scandale , qui ne pourroit tourner qu'au desavantage du Saint Siège , quand on croiroit qu'un Roi de France Tres-Chrétien & Tres-Catolique , ne se feroit soucié du monitoire du Pape en sorte du monde : combien qu'au reste il eût fait la plus Chrétienne & la plus Catolique mort⁴, qu'au-

⁴ Pontus de Tyard, Evêque de Châlons sur Saône, avoit bien raison de se moquer de ce Prédicateur qui canonisoit Jâques Clément, comme un Martir; & qui par un parricide encore plus cruel que celui de ce Moine infernal, privoit un Roi tres-Chretien, & mort tres-Chretienement, de l'esperance de la resurrection bien-heureuse. *Pium Regem Christianiss. piè mortuum, & impiissimè trucidatum, inexpiabilem esse, atque apud inferos indeprecabilem pœnam subire clamat, ut sua crudelitate mortuos etiam jugulet. Horrendum & abominatum Regis nostri parricidam ad dno Deo usque collaudat & ἀθανάτιζῃ. . . Suis illis Divis, quos per scelera sanctificat, fruatur: nunquam verò à me extorquebit, ut talibus sanctis* *avene-*

qu'autre Prince fit jamais. Que pour cete considération donc , quand il n'y auroit autre chose , il m'avoit toujours semblé , & me sembloit encore aujourdui plus que jamais , que non seulement il ne falloit déroger soi à ladite atestation ; mais quand il y auroit quelque doute , qu'il lui falloit aider & favoriser , pour le bien qui en revenoit au Saint Siègè , & pour l'édification de toute la Chrétienté.

N. S. P. montra s'émouvoir beaucoup par tout le susdit propos , & même par ces dernières considérations , qu'il confessa être vraies & bonnes ; & me dit qu'il y penseroit , & feroit tout ce qu'il lui seroit possible pour la consolation de V. M. & pour le contentement du Roi. Je lui en ferai souvenir de temps en temps , & tiens pour certain , qu'il desire le faire ; mais qu'il faudroit qu'il lui fût conseillé par les Cardinaux les plus anciens , & qui ont le plus d'autorité : envers lesquels je ne manquerai aussi de faire tous les offices dont je me pourrai aviser , pour parvenir à la fin que nous desirons. Il y pourra avoir encore quelque longueur , mais j'espère que V. M. en sera consolée & contentée. De quoi je prie Dieu de tout mon cœur , & qu'il vous donne , MADAME , en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome, ce 20. Mai 1600.

venerationem nullam exhibeam. Ep. in Pseudo-Jesuitam Carolum.

L E T T R E XXIV.

MADAME,

J'ai reçu la lettre, qu'il plût à Votre Majesté m'écrire le 12. Septembre par les Doyen & Chanoine de l'Eglise Nôtre-Dame de Moulins; & me suis employé à leur faire avoir la confirmation des privilèges qu'ils desiroient: comme je servirai toujours ceux que V. M. honorera de sa recommandation, & tiendrai toujours à grand faveur & honneur les commandemens, qui me seront par elle départis, non seulement pour ses propres affaires, mais pour toutes autres personnes, de quelque état, qualité, & condition qu'elles soient. Aussi avois-je, peu auparavant, reçu celle qu'il plût à V. M. m'écrire le dit jour 12. Septembre, par laquelle il vous a plu me donner avis de la reception de trois Brefs, que je vous envoyai avec mes lettres du 15. d'Aoust. Et avec cete dernière lettre étoient les trois, qu'il a plu à V. M. écrire de nouveau à Monsieur le Cardinal Sainte-Severine, & aux Peres General & Commissaire de l'Ordre des Capucins: avec lesquels je traiterai de rechef de l'érection des monastères des Capucines, & du gouvernement & conduite d'iceux par les Religieux du même Ordre. Comme aussi n'ai-je point oublié, & n'oublierai-je ci-après l'ancien & principal affaire touchant les honneurs funebres du feu Roi. Quant à l'affaire de Monsieur de Châteauneuf, j'ai obtenu le *gratis* de l'expédition de l'Abbaye de Preaux pour son fils*.

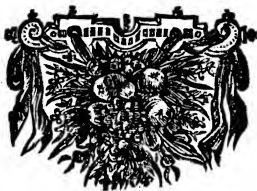
En

* Voyez la lettre 236. & la note 2.

170 LETRES DE M. D'OSSAT, &c.

En quoi je me suis aidé principalement du nom & intercession de V. M. en consideration de laquelle le Pape l'a acordé tres-volontiers. A tant, je prie Dieu qu'il vous donne, MADAME, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome ce 4. Novembre 1600.

*Votre tres-humble & tres-obeissant sujet
& serviteur, A. Card. D'OSSAT.*



L E T T R E S

D U

CARDINAL D'OSSAT.

ANNE'E M. D. LXXXIX.

Les trois Letres qui suivent ont bien été écrites au Roi Henri III. par le Cardinal de Joyeuse, mais comme chacun convient, qu'elles sont de la façon de Monsieur d'Ossat, qui lui servoit alors de Secrétaire ; l'on a jugé à propos de les metre ici tout au commencement selon leur date, au-lieu que dans les autres Editions elles ont été mises à la fin.

L E T T R E I.

A U R O Y.

SIRE,

Je reçus le 5. de ce mois les deux lettres, qu'il pleût à Vòtre Majesté m'écrire le 24. du mois passé sur la mort de Monsieur de Guise & de Monsieur le Cardinal, son frere. A la mienne volonté que ces deux Princes, & autres de cete Maison, eussent à l'exemple de leurs predecesseurs employé les graces & moyens, qu'ils tenoient de Dieu, & de Vous, au service

H 2

&

& contentement de V. M. & se fussent contenus dans les limites de loyaux & obéissans sujets; V. M. auroit deux grands serviteurs de plus, & la France & le Parti Catholique deux hommes davantage. Mais puisqu'ils ont osé tant de fois tourner contre V. M. les choses mêmes, qu'ils tenoient partie en dépôt, partie en don d'elle, & entreprendre de commander & forcer leur Prince souverain, auquel par droit divin & humain ils devoient obéir & servir; & puisqu'après avoir tant de fois expérimenté vôtre clemence, ils se sont néanmoins rendus incorrigibles & obstinez en leur sole ambition¹: la résolution, que V. M. a été enfin contrainte de prendre, sera de tous hommes non passionnez estimée tres-necessaire & genereuse. Je prie Dieu, qu'elle soit aussi prospere & heureuse: à quoi servira grandement la pourvoyance & le bon & prompt ordre, qu'il vous aura pleû & plaira donner à ce que ceux qui restent de la Ligue ne puissent sur l'ocasion de cete occurrence faire soulever vos villes, & susciter un nouveau trouble pire que les premiers.

Et dautant que ce fait est pris ici diversement, comme il sera par tout ailleurs, selon la diversité des opinions & afections des hommes; & qu'il importe à V. M. de le savoir, je mettrai ci-

¹ Le Président de Thou dépeint tres-bien ces deux frères: *Henricus Lotaringus Guisfa Dux*, dit-il, *factiosis Protestantibus adversa apud nos Caput, paterna virtutis heres, necnon turbulentorum Caroli Cardinalis patruï consiliorum particeps, præterea virtute propria, meritisque, ac ingenio ad turbas nato fretus, vigentibus in regno factiosis, partim alios impellebat. . . . Ludovicus autem Cardinalis homo feroci natura, & qui vasta consilia omnia facile amplectebatur.* lib. 81. Le Duc fut tué le 23. de Decembre 1588. à pareil jour qu'étoit mort à Avignon le Cardinal Charles de Lorraine, son oncle, en 1574.

ci-deffous les divers jugemens, qu'on en a faits par-deçà , & les réponses que j'ai faites & fait faire à ceux qui en parlent , ou qui me rapportent ce qui s'en dit. Je metrai les premiers ceux qui sont les plus favorables, & qui semblent lui promettre le plus de bien , à savoir ceux , qui sans se vouloir enquerir autrement du fait , loient cete action de V. M. en quelque façon , & pour quelque ocaſion que ce ſoit , qu'elle ait été faite ; & vous acuseroient volontiers d'avoir tant attendu : & au-lieu de s'amuser à dire les raisons , pourquoi V. M. le devoit , long-temps y a , faire ; qu'ils disent être trop claires , sans qu'il ſoit beſoin qu'on les allegue : ils ſe mettent à raconter pluſieurs grands biens , qu'ils diſent que V. M. a faits en une ſeule action. „ Le Roi, di-
 „ ſent-ils , a relevé ſon autorité , qui étoit ſi ra-
 „ valée , que les plus mal affectionnez s'en de-
 „ voient émouvoir à pitié. Il a afranchi ſa li-
 „ berté , qui étoit captive pour les deux tiers ,
 „ & s'en alloit dans peu de jours aſſervie pour
 „ le tout. Il a aſſuré ſa vie , laquelle , après
 „ la liberté perdue , ne pouvoit être ni ſeûre ,
 „ ni agreable , principalement à un ſi grand Roi :
 „ & par même moyen , il a auſſi conſervé la
 „ vie , l'honneur & les biens à une infinité de
 „ ſes fideles ſujets & ſerviteurs , & de bonnes
 „ & notables familles , qui s'en alloient détrui-
 „ tes & ruinées , non pour autre choſe , que
 „ pour avoir été fideles à S. M. & n'avoir vou-
 „ lu être de la Ligue : ains il a conſervé la
 „ Couronne entiere , qui s'en alloit démem-
 „ brée , ſans eſpérance de pouvoir jamais raf-
 „ ſembler ſes pieces : comme auſſi s'en alloit
 „ toute la France ravagée , déjointe , & deſo-
 „ lée par des ſéditions , qui n'euffent pris fin

„ de tout un long siecle. Aussi il a asseuré la
 „ Religion Catolique, qui étoit en grand dan-
 „ ger pour la division, que la Ligue avoit in-
 „ troduite entre les Catoliques. S. M. pourra
 „ maintenant avec honneur & réputation ache-
 „ ver de tenir ses Etats generaux, & y faire li-
 „ brement toutes bonnes & seûres résolutions,
 „ tant pour la conservation de son autorité,
 „ que pour le soulagement & contentement de
 „ ses sujets. Elle sera désormais, comme il
 „ appartenoit, arbitre de la paix & de la guerre,
 „ tant dedans, que dehors son Royaume, selon
 „ qu'elle jugera être expédient pour son servi-
 „ ce, & pour le bien de toute la France. Et
 „ comme il demeurera maître de ses sujets, &
 „ extirpera ou réduira les heretiques: aussi aura-
 „ t-il la raison des injures, que lui ont faites
 „ ses mauvais voisins, sous confiance de la Li-
 „ gue; & ne sera empêché de faire, dedans ni
 „ dehors la France, rien de ce qu'il jugera être
 „ profitable & honorable: & de tous les biens,
 „ que S. M. fera, elle en aura la louange après
 „ Dieu. Là où auparavant ceux de la Ligue
 „ s'usurpoient la louange de tout le bien que
 „ S. M. faisoit, & la chargeoient du vitupere &
 „ infamie de tous les maux, que la calamité du
 „ temps apportoit, & qu'eux commetoient.

A ceux-ci, Sire, qui parlent si bien de vos
 actions, esperant si bien de vos affaires, je ne fais
 que les louer & remercier, prenant pour bon
 augure leurs bonnes opinions & espérances, &
 priant Dieu, qu'il nous fasse bien-tôt voir le
 bon succès qu'ils s'en promettent.

Il y en a d'autres, qui sont contraires aux
 precedens, & blâment cete action en tout &
 par tout: & ceux-ci sont principalement les

Espe-

Espagnols , & ceux de la Faction Espagnole. De façon qu'il est aisé à juger , qu'ils pensent ou savent y avoir quelque particuliere perte ; & toutefois ils deguisent la fâcherie & le creve-cœur , qu'ils en ont , disant & alleguant toutes autres choses : Le premier chef de leur médisance ne contient pas moins qu'une acufation de parjure & d'assassin contre la foi promise & jurée. A quoi je répons , que V. M. n'a point puni les défunts pour leurs démerites passez avant le dernier Edit de Réunion ; ains pour d'autres tous frais & récents , comme depuis le susdit dernier Edit : Que je suis d'acord avec eux de tout ce qu'ils voudront dire contre le parjure en general ; ou en faveur & loüange de la foi , qui doit être tenue pour sainte & sacrée , comme celle qui est le lien de la société humaine : mais quand on descend au particulier , je leur montre , que ceux qu'ils regretent & pleurent , ont été les parjures & les assassins eux-mêmes. 1. Ils avoient un serment naturel à V. M. que tous sujets ont à leur Prince. 2. Autant de fiefs , autant de charges , états , offices , honneurs , & dignitez , qu'ils avoient de V. M. (qui étoient sans nombre) ils avoient autant de sermens à V. M. tous lesquels sermens & devoirs ils ont violé mille & mille fois. Autant de fois qu'ils s'étoient soulevez & reconciliez à V. M. autant de fois vous avoient-ils promis obéissance & fidelité , & la dernière fois plus que jamais : & toutefois ce dernier serment a été aussi mal gardé que les autres precedens ; jaçoit que V. M. de son côté ne leur eût depuis fait que tous accroissemens de bien & d'honneur. Ils ont toujours depuis l'Edit continué & augmenté leur ligue , de laquelle ils avoient

juré & promis de se départir : témoin les brigues & menées, qu'ils ont depuis ledit Edit fait faire seditieusement par tout le Royaume, aux élections des deputez, qui devoient être envoyez aux Etats; jusques à les faire même en la ville de Chartres, où étoit la personne de V. M. témoin la continuation depuis l'Edit dernier des défobéissances & tumultes de Picardie, & le soulèvement de toute la Provence, laquelle lors dudit dernier Edit, étoit la province la plus paisible de France : témoin encore l'intelligence avec eux confessée de Monsieur de Savoie au fait du Marquisat de Saluces, & encore par assez d'autres preuves : témoin aussi les calomnies, qu'ils ont depuis le même Edit fait continuer auprès du Pape & en cete Cour de Rome, contre l'honneur & reputation de V. M. par le Cardinal de Pellevé, & par autres leurs suppôts de moindre qualité, & entre autres calomnies ceci: Que V. M. n'avoit aucune bonne intention; & qu'au-lieu de vouloir confirmer le dernier Edit en l'assemblée des Etats, elle avoit en sa poche la minute d'une Paix faite secretement avec les heretiques, qu'elle eût fait passer en ladite assemblée, sans eux qui vous avoient prevenu & intimidé. Aussi tient-on ici qu'ils ont fait instance secreete & precise au Pape de trouver bon, qu'ils se saisissent de vôtre personne, avec protestation, que vous ne ferez jamais bien que par force: & plusieurs gens d'entendement, & qui savent les affaires de Rome, ont opinion, que le Doyen de Rheims², sous couleur de la

Léga-

² Ce Doyen s'appelloit Pierre Frizon. *Meduanus*, dit M. de Thou, *protinus ad Pontificem scribit, & ex Unionis consilio Petrum Frizonum, Ecclesia Remensis decanum, cum mandatis ad eum mittit, ut prostratus Seditatis pedibus Catholicorum nomine necti-*

Légation d'Avignon , étoit venu querir ladite permission , & qu'il l'a emportée ; & pour cela même l'Abbé d'Orbais ³, leur Agent , voyant qu'il n'auroit plus rien à faire ici après la prise de V. M. s'en étoit parti depuis huit jours , pour s'en retourner à ses journées.

A cete infraction du dernier Edit en continuation de parjures , se peuvent referer les bravades , menaces & violences faites à V. M. aux Etats , pour extorquer d'elle plusieurs choses à la diminution de son autorité , & à la degradation de ses plus fideles serviteurs , Lieutenans des Provinces & autres Conseillers ; à l'acroissement de leur ligue & avancement de leurs ambitieux & tyranniques desseins. Mais pour le com-

*cessitatem summittendi se Regis imperio d'pretarentur , quippe qui nihil aliud quareret , quam religionis subversionem , & ipsorum exitium ; qui nuper ut summa perfidia suos fratres , sic ipsa subornatis in suam perniciem percussoribus , pari scelere de medio tollere conatus esset. Proinde rogaret S. S. ut Catholicorum patrocini-um contra communem hostem suscipiat , summumque armorum pro religionis defensione sumptuum imperium & arbitrium sibi su-
mat , velitque ac jubeat , ut ipsius felicibus auspiciis deinceps bel-
lum administretur. lib. 95.*

³ Jean de Piles , Chanoine de N. D. de Paris. M. de Thou Papelle Nicolas , & dit qu'il étoit tout dévoué à la Maison de Guise , depuis le danger qu'il avoit couru autrefois à Rome d'être pendu comme faussaire ; car ce fut le Cardinal Charles de Lorraine qui le sauva. *Nic. Pileus Orbasis Abbas ; homo Lotaringico nomini obnoxius , cum falsi olim Roma postulatus esset , Caroli Cardinalis Lotaringi favore & gratia periculo exemptus. lib. 94.* Le Marquis de Pisany , Ambassadeur à Rome , parle ainsi de cet Abbé dans une de ses dépêches : Il y a ici un tres-pernicieux instrument , Piles Abbé d'Orbais , lequel y est au nom & comme Agent de M. le Card. de Guise. Il travaille tout ce qu'il peut pour y faire revivre le nom de la Ligue , traitant ordinairement avec les Cardinaux de la Faction Espagnole , & avec l'Ambassadeur même d'Espagne , tirant lui & le Cardinal de Sens (de Pellevé) cete corde d'un même accord.

comble de leur perfidie & felonnie, j'allegue à ceux qui les pleurent leur dernière conspiration, & la résolution prise entr'eux & toute prête à executer, soit que la permission vînt de Rome, ou non, de s'emparer de la personne de V. M. & la mener à Paris, & la tenir en captivité & servitude; & sous son nom ordonner & établir toutes choses à la fin où ils tendoient: & quand ils se verroient du tout établis & affermez, s'en défaire puis après de la façon, qui leur tourneroit le plus à commodité, ou à plaisir. Par où je conclus, que ç'ont été eux, qui depuis le dernier Edit ont manqué de parole & de foi, & qui par ce moyen ont mis V. M. en liberté de conscience, de faire d'eux ce qu'il vous plaisoit, & de leur donner une partie du châtiment qu'ils avoient mérité.

Le second chef de la plainte de ces médifans est, que ces Princes étoient grands catholiques, & que la Religion Catholique y avoit beaucoup perdu; & pour cete considération, quand bien il y eût eû quelque autre chose, il les falloit épargner. A quoi je répons, qu'ils étoient catholiques voirement, & qu'ils l'eussent été encore plus, s'ils eussent obéi à leur Roi, comme Dieu & la Religion le commandent; & si ce qu'ils disoient faire pour la Religion Catholique, ils l'eussent vraiment fait pour l'amour de la seule Religion, & non pour, sous couleur de ce beau prétexte, venir à bout de leurs damnable dessein: que ceux sont vraiment pies & devots, qui servent Dieu pour l'amour de Dieu: mais ceux qui le servent pour le profit, sont avarés; ceux qui le servent pour se faire suivre, pour parvenir à un degré, qui ne leur appartient; sont ambitieux, non devots Catholiques: & quand

quand ils eussent été catholiques de la meilleure marque, ce n'est pas à dire que pour cela V. M. se deûst laisser ôter par eux son autorité, sa liberté, & sa vie. Les voleurs & malfaiteurs, que nous voyons souvent executer au bout du pont S. Ange, sont catholiques, & ne s'en voit pas un, qui soit heretique : mais pour cela on ne laisse pas de les punir; ains un catholique est plus étroitement obligé à bien faire, & s'il commet quelque crime, il est plus coupable & punissable que n'est un Turc, à qui Dieu n'a pas fait la grace d'être si bien informé & persuadé de ce qu'il faut croire & faire. Je dis davantage, que la Religion Catholique n'a rien amandé par la Ligue, ains a beaucoup perdu : parce que les Catholiques, qui étoient tous unis avec V. M. sont maintenant divisez, les uns demeurant fermes en leur devoir avec V. M. les autres se distrayant & separant, pour faire un parti, qu'ils ont après appellé Ligue; & d'autres par dépit de telle ligue, s'allant même joindre aux Huguenots. De façon que les Catholiques en sont demeurez plus foibles, & les heretiques en sont renforcez; & est folie de penser faire rien de beau ni d'utile contre les heretiques sans V. M. qui est le Chef, & qui seule a plus de dévotion & de vrai zele, que n'a jamais eû toute la Ligue ensemble. Par ainsy, quiconque a été le premier, qui a mis telle ligue en avant, & quiconque l'a favorisée & fomentée, soit à Rome, ou ailleurs, a fait un grand deservice à Dieu & à la Religion, & aporté une grande ruine à la France & aux chefs mêmes de ladite Ligue; comme tous tels desordres & renversemens d'Etat, d'ordre, & de police, déplaisent grandement à Dieu, & ceux qui les font s'en trouvent enfin

mauvais marchands. Mais tel fait semblant maintenant, de plaindre la Religion Catolique, qui neanmoins n'est fâché, que de voir les intelligences d'Espagne manquer en France; & que vôtre Royaume pourra un jour se voir tranquille, & V. M. respectée & obéie, comme un si grand & si bon Roi doit être. La Religion Catolique se portera mieux deormais, quand on aura ôté la division d'entre les Catoliques; & les Heretiques seront reduits aux extremitez, quand tous les Catoliques d'un commun accord marcheront contre eux sous l'autorité de leur Roi souverain, avec une saine & entiere intention de les convertir, ou exterminer, pour le seul honneur de Dieu, & pour le bien de la Religion Catolique, sans autre consideration. Et par ainsi, je conclus, que la Religion Catolique n'a rien perdu, ains qu'elle a beaucoup gagné par cete resolution de V. M. outre l'assurance, que V. M. donne de poursuivre la guerre contre les Heretiques plus fort que jamais.

Le troisieme chef de la plainte de ces passionnez consiste en la façon de proceder, dont V. M. a usé, & disent, qu'il falloit les faire prendre prisonniers, & faire faire le procès à Monsieur de Guise, & envoyer le Cardinal au Pape, pour le châtier. A quoi je répons, & fais répondre, que ces formes & procedures de Justice, se doivent garder, quand on le peut faire avec sûreté: mais quand il y a du danger évident, qu'en voulant garder les formalitez des loix, on ne perde les loix mêmes & tout l'Etat, alors on n'y est point tenu; ains seroit follement & tres-mal fait de s'y amuser. Les loix mêmes, qui ont prescrit telles formes & procedures, nous
avec-

avertissent , qu'il ne s'y faut point astreindre , là où il y a du danger à diferer la peine , & même , quand il s'agit d'un fait de Faction⁴ : ains les mêmes loix , en certains cas , permettent aux hommes particuliers & privez de vanger par voie de fait , & par mort , le tort fait au public : comme quand elles permettent à chacun de tuer les soldats , qui se débandent , & s'en vont de l'armée sans licence de leurs Capitaines. Et nous trouvons aux anciennes histoires , que des hommes particuliers en danger , ou même en soupçon de sedition , sont allé tuer , de leur autorité privée , celui qui étoit prest à émouvoir le peuple : dont ils ont été louez & recompensez , & leur memoire en est encore aujourdui celebrée par lesdites histoires. Qu'a donc peu & deû faire un si grand Roi à ses propres sujets , qui lui entretenoient un Royaume en un continuel & perpetuel trouble & rebellion , & qui enfin , pour toute conclusion , lui vouloient ôter son Etat , sa liberté , & sa vie ? A un homme particulier & privé , il est permis de tuer sur le champ tout homme , qui voudroit ravir sa femme , sa fille , sa nièce , ou même sa chambrière : & un Roi , qui est le Chef de la Justice & des Armes , se laissera ravir son Etat , sa liberté , & sa vie , sans oser rien dire , ni rien faire de lui-même ?

Oùï , mais l'un d'eux étoit Cardinal , & le fa-

⁴ Il y a des affaires , où la prompte main est plus nécessaire qu'un long examen. *In discordiis civilibus*, dit le grand Maître des Princes, *nihil festinationis tutius, ubi factio magis quam consulto opus est. Nec cunctatione opus, ubi perniciosior sit quies, quam temeritas.* Hist. 1. *Materias*, dit un grand Prélat Espagnol, *que no pueden errarse dos vezes, no se han de errar la primera.* Don Juan de Palafox hist. real. sag. lib. 5. cap. 1.

faloit envoyer au Pape ; & est chose sans exemple, disent-ils, qu'un Roi ait fait mourir un Cardinal. C'est une objection qui est facilement receüe à Rome, où est le Pape, & la plupart des Cardinaux de toute la Chretienté. C'est pourquoi j'ai été & suis plus soigneux d'y trouver des réponses ; combien qu'ayant moi-même cet honneur d'être de ce College, je ne voudrois rien dire contre les droits & exemptions des Cardinaux. Mais la vérité est, que la raison, & les loix ci-dessus alléguées, ont lieu aussi bien aux Cardinaux^s, qu'en autres ; & n'est permis à un Cardinal de troubler l'Etat, ni d'entreprendre de captiver & asservir son Roi, non plus qu'aux autres : pource que le danger & la nécessité y est aussi bien, quand les Cardinaux l'y apportent, comme quand d'autres l'entreprennent ; & nous avons de nature même l'institut & obligation de nous défendre de la violence des Cardinaux, aussi bien que des autres. Si un Cardinal, & si le Pape même, prend une souris par le bout de la queue, la souris se tournera tres-bien contre la main qui l'arrête, & mordra aussi bien la main du Cardinal, ou du Pape même, comme de tout autre : & toutefois

ces

^s Louis XI. ne fit pas mourir le Cardinal de la Balüe, qui entretenoit intelligence avec le Duc de Bourgogne, son plus dangereux ennemi ; mais il le tint onze ans prisonnier, sans se soucier des plaintes du Pape Sixte IV. qui reclamoit la Balüe comme justiciable de lui seul. Ce qui n'empêcha pas le Roi de lui donner pour Commissaires le Seigneur de Torcy, Guillaume Cousinat, Pierre Doriole, Général des Finances, qui depuis fut Chancelier ; & Tannegui du Chastel, Gouverneur de Roussillon ; tous quatre laïques ; ce qui est tres-remarquable, & sert à montrer, que les Ecclesiastiques, & les Cardinaux même, sont sujets, comme les séculiers, à la juridiction des Rois, *in rebus qua ad Civilem administrationem spectant*, & sur tout pour les crimes d'Etat.

ces beaux praticiens voudroient, que le premier Roi de la Chretiené se fût laissé mâtiner, affervir, raire⁶, ou même tuer par un Cardinal ! S'il étoit vrai, que jamais Roi n'eût fait mourir Cardinal, ce seroit parce que les Cardinaux, comme ils doivent montrer bon exemple aux autres, auroient été sages, & n'auroient conspiré contre leur Roi, ni donné l'occasion d'être maltraitez d'eux ; & non que les Rois les eussent voulu ou deû épargner, quand les Cardinaux eussent entrepris de violer la Majesté des Rois, & de leur ravir la liberté, & de les enfermer dans un cloître. Et quand le Cardinal de Guise seroit le premier, qui auroit conspiré, & fait la guerre contre son Roi, il ne faudroit trouver étrange, qu'il fût aussi le premier à servir d'exemple aux autres ; & qu'on eût fait quelque chose d'extraordinaire en son endroit. Et toutefois il n'est pas vrai, que les Princes séculiers n'aient jamais fait mourir un Cardinal : car sans aller querir plus loin des exemples, il n'y a pas long-temps, que le Cardinal George, du pais de Hongrie, fut tué à coups de poignard par le commandement de l'Empereur Ferdinand I. & fut le sieur Sforce Pallavicin, qui fit cete execution⁷ : Au demeurant, il ne faut

⁶ Un jour, ayant été proposé dans un Conseil de la Ligue de raser le Roi, un des assistans demanda : qui est-ce de nous qui fera cete tonsure ? Moi, répondit le Card. de Guise ; & je la ferai avec les ciseaux de ma sœur de Montpensier, qui lui tiendra la teste entre ses genoux. M. de Thou dit que cete Princesse portoit à sa ceinture des ciseaux d'or, qu'elle disoit avoir destinez à cet usage. *livre 93. de son Histoire.*

⁷ Au mois de Decembre de l'année 1551. Le Président de Thou raconte ainsi la chose : *Marcus Antonius Ferrarius, Castaldo Cassani Marchioni ab epistolis, homo proposita audacia, jam ab aliquo tempore tantam cum Georgio Martinusio familiarita-*
1620

faut pas tant regarder à la qualité d'un Cardinal, qu'on ne regarde encore plus au devoir d'un Cardinal: & qui veut être traité en Cardinal, il faut qu'il fasse & vive en Cardinal. Il n'y a pas trois jours, que le Pape même disoit, que le Cardinal de Guise, n'avoit rien de Cardinal, que le bonnet; & qu'il ne le tenoit point pour Cardinal, tant pour ce qu'il ne vivoit point en Cardinal; que parce qu'il n'étoit onques venu à Rome prendre le chapeau. Et de fait, quelque instance qui ait été faite à S. S. par plusieurs fois, & par divers seigneurs, jamais elle ne lui a voulu acorder la moindre grace de celles, qui sont deûes & acquises aux Cardinaux; & toutefois les choses, dont S. S. se plaignoit, n'étoient que la negligence de son devoir & de sa vaca-
tion,

tem contraxerat, dum se h:rum prodere simulat, ut cubiculariis ejus propterea factus notior, quavis hora ad ipsum admitteretur. Is nondum illucescente die, qui fuit 14. Kal. Jan. cum ostium cubiculi pulsasset, literas quasi Georgii manu subscribendas praeferens continuo introducit. . . . Tum porcellis literis, dum Georgius calamus sumit, ut nomen apponeret, Ferrarius raptum pugionem in pectus demisit, ad strepitumque accurrens Sfortia Pallavicinus, qui ad fores stabat, stricto ense medium quasi caput divisit, cum ille interea Dei nomen crebro inlamarer, & eos fratres appellando fidem posceret. It, dit Onufre Panvini dans la Vie de Jules III. proditiōis & clandestina cum Turcis amicitia & societatis insimulatus, paullo post, Caesaris jussu, per insidias à Sfortia Pallavicino interfectus est. Le Sénateur André Morosini ajoute dans son Histoire de Venise, livre 7. que les oreilles de ce Cardinal furent envoyées à l'Empereur. Ce qui prouve évidemment que ce meurtre s'étoit fait par son ordre, comme en convient aussi le Cardinal Jesuite Pallavicin, proche parent du Meurtrier, dont il portoit le nom & le surnom. Ferdinando, dit-il dans son Histoire du Concile de Trente, livre 13. chap. 1. pochi mesi dopo haverli impetrata la porpora, come à benemerito singulare e di sè, e della Chiesa; per titolo d'haverli scoperte segretissime trame col Turco à fin d'acquistare con l'ajuto di esso per sè la Transilvania; gli se torre insidiosamente la vita.

tion, & les débauches & profuses dépenses, en jeu, en femmes ⁸ & en telles autres dissolutions, qui convenoient aussi peu à sa profession, comme à l'entreprise qu'il faisoit de reformer le Royaume, & la personne de V. M. de laquelle la vie privée & domestique est plus honnête sans comparaison, plus reformée. & plus réglée selon les commandemens de Dieu & de l'Eglise, que d'un million de tels Cardinaux qu'il étoit. Mais c'est bien encore autre chose, quand une personne ecclésiastique, à qui n'est permis d'assister à un Jugement criminel, où il va effusion de sang, prend les armes, fait sédition, force les villes catholiques, répand le sang humain, entreprend d'asservir son Roi, & de faire autres maux, qui sont detestez, même es gens de robe courte; & partant n'est point merveille, ains possible un juste jugement de Dieu, que celui qui n'a onques vécu en Cardinal, ne soit point mort aussi en Cardinal. S'il vouloit, que la dignité de Cardinal fût respectée en lui, il falloit, qu'il la respectât lui-même le premier: que s'il ne l'a en sa vie rien estimée, pourquoi V. M. contre qui il avoit conspiré, en eût-elle fait plus de cas à sa mort? Je dis de plus à ces beaux complaignans, qu'ils font une autre grande faute tout le long de leur plainte: c'est, que comme d'un côté ils regardent à la dignité de Cardinal, sans en considérer l'office & le devoir; aussi de l'autre côté, ils ne pensent point à la dignité & majesté des Rois, & même d'un Roi

⁸ Il avoit eû plusieurs Concubines, entr' autres, Emerie de Lefcherenne, autrement dite, la Demoiselle de Grimancourt, dont il eût un fils, II. Louis, portant le titre de Prince de Phalzbourg, qui épousa Henriette de Lorraine, sa cousine, & mourut sans enfans.

Roi de France , le premier de la Chretienté ; & au respect , fidelité , obéissance , soumission & servitude , qui lui est due : & toutefois il y a bien difference entre commander à un titre , qui n'est bien souvent qu'une petite Eglise , & à un Royaume ; & entre avoir voix au Consistoire & au Conclave , & avoir sous soi tant de millions d'hommes , avoir le maniment des armes , la confection de la paix & de la guerre , la protection de la Religion , & du Clergé même , dont les Cardinaux font partie ; la nomination des Evêchez & Abbayes , la disposition des loix & de la police , l'administration de la Justice , tant civile que criminelle ; la dispensation des Finances , & autres infinies choses , qui ne se pourroient toutes dire , ni penser , & qui font cependant , qu'un Roi de France a plus de moyen de profiter & nuire à l'Eglise & au S. Siege , en un jour , que tout le College des Cardinaux n'a en cent ans. Et pource qu'on voudroit dire , que ces grandeurs royales ne sont , que seculieres & temporelles , je leur dis , que les Rois de France sont oints & sacrez d'une huile miraculeusement envoyée du Ciel ; & qu'il y a plus de misteres , & plus de ceremonies & spiritualitez au sacre d'un Roi de France , qu'il n'y a en la création de cent Cardinaux , lesquels ne sont pas même sacrez , si d'ailleurs ils n'ont les Ordres sacrez : & toutefois le Cardinal de Guise , n'a tenu compte de V. M. & lui a fait des escornes ⁹ , & dit des choses d'elle , qu'il n'eût

⁹ Après la mort du Duc de Guise , son frère , il osoit bien encore menacer le Roi , tout prisonnier qu'il étoit ; tant il avoit acoustumé de le braver. *Interdum minis à Cardinali interpositis : qua ad Regem à custodibus delata ei exitium attulerunt.* Ceux qui avoient tué le Duc , craignant que le Cardinal

n'eût voulu faire , ou dire du moindre de ses gentilshommes. Et s'il ne s'étoit comporté envers V. M. comme envers un Roi , pourquoi V. M. seroit-elle tenue de se comporter envers lui comme envers un Cardinal ? & même qu'outre la rebellion , il y avoit de l'ingratitude particuliere : car le Cardinalat même , dont maintenant on crie tant , il l'avoit eû par l'intercession de V. M. & entre les benefices il avoit le premier Archevêché de France , où les Rois ont acoûtumé d'être sacrez ; & la premiere Abbaye de France , où les Rois ont acoûtumé d'être enterrez : ce qui le devoit particulièrement admonéter de son devoir envers les Rois , & particulièrement envers la personne de V. M. Quant à renvoyer ledit Cardinal à Rome , pour y être châtié des maux , qu'il avoit faits à V. M. & au Royaume , outre que pour les raisons & considérations susdites , il ne se pouvoit ni devoit faire ; on savoit , comme la Ligue a été ,
finon

nal ne leur redemandât son sang , représentèrent si vivement au Roi , que s'il lui donnoit la vie , ils demeueroient exposez au ressentiment du plus violent & du plus vindicatif de tous les hommes ; que le Roi piqué de ses menaces & de ses reproches , commanda enfin qu'on le tuât aussi , ce qui fut exécuté le lendemain. *Et magis instabant , quod vererentur , ne se tandem misericordia vinci pateretur , & penitentia subeunte ipsos ad ultionem obiecturus esset. . . Cardinalem hominem superbum esse , qui inter Aurica otia vagis libidinibus innutritus juventam extra armorum pericula egeris , eoque audacius , quo ultionis impetus illum ducet , per abrupta iturum ; nulla illum conjugii dulcedine , nullis liberorum illecebris , nullis caritativis , que humaniores homines reddunt , tangi , proinde neminem esse in omni familia , quem acriorem ultorem Rex metueret debeat. Jam audiri voces ejus minarum plenas , calenti adhuc sanguine & recenti puniti fratris exemplo ; quid facturum eum , cum se mortis metu liberum sentiet ? cum tanquam leo à causa periculum quod instat evaseris ? His rationibus Rex facile se adduci passus est , ut mortem Cardinalis imperaret. Thou lib. 93.*

finon concède & couvée, pour le moins fomentée & augmentée à Rome. On a ouï les louanges, qui ont été données aux Chefs d'icelle, qu'on y a exaltez par-dessus les Macabées. On y oit les regrets, qu'on en fait aujourd'hui. On fait au contraire, combien on y a défavorisé & calomnié V. M. A quoi faire leur eût-on envoyé ledit feu Cardinal? afin qu'ils l'eussent récompensé de sa felonnie, contre V. M. qu'ils appellent ferveur & zele de l'honneur de Dieu, & de la Religion Catholique? En somme, je leur dis, que qui considérera, non seulement qu'un Cardinal est mort; mais quel Cardinal, & ce qu'il avoit mérité; jugera, qu'il n'y a pas un de tous ceux, qui en parlent mal, ni des Cardinaux, (& moins le feu Cardinal de Guise que tous autres,) qui, s'il eût été en votre place, eût fait ledit renvoi, ni rien de tout ce qu'ils disent, ni qui eût eû la moindre partie de l'extrême patience & modération de V. M. laquelle, pour chose qu'ils sachent dire, ne se repentira jamais de s'être conservé & assuré en sa personne, & en son Etat.

Les deux précédentes opinions sont directement opposées l'une à l'autre. Il y en a une troisième, qui semble être moyenne entre les deux: mais elle tient plus de la première, ainsi en effet elle est quasi la première, mais dite plus couvertement & avec art, pour ne se trop découvrir, & pour déplaire moins. Ils disent donc, que la mort de ces deux Princes en telle façon est mal: mais que ç'a été un mal nécessaire: que comme la Nature ne comporte point, qu'il y ait deux soleils; aussi la Raison d'Etat ne comporte point, qu'en un Royaume

il

il y ait deux Rois ¹⁰; & qu'il faut nécessairement, que l'un se defasse de l'autre ¹¹: & les choses étant en ces termes, la condition de celui qui gagne le devant est toujours la meilleure ¹². Que V. M. donc a fait un mal; mais qu'il le falloit faire nécessairement ¹³. A ceux qui parlent de la façon, je leur répons en souffrant,

¹⁰ *Eam conditionem esse imperandi, ut non aliter ratio constet, quam si uni reddatur.* Tac. Anal. 1.

¹¹ Hubert de Vins lisant une lettre du Duc de Guise, qui lui mandoit, qu'il étoit parfaitement reconcilié avec Henri III. s'écria: *Maudit soit le Lorrain: a-t-il bien si peu de jugement, qu'il puisse croire, qu'un Roi, à qui il a voulu ôter la Couronne, en dissimulant, ne dissimule pas envers lui, pour lui ôter la vie?* Et la Dame de Fourbin, sa sœur, dit sur le champ: *Puisqu'ils sont si près l'un de l'autre, nous apprendrons au premier jour, que l'un ou l'autre aura tué son compagnon.* Memoires de Castelnau. Ce de Vins étoit petit-fils d'un Fourreur, & fils d'un Président au Parlement d'Aix, qui avoit obtenu cette charge par le crédit du Comte de Carces, dont il avoit épousé la sœur, n'étant auparavant que son homme d'affaires. Au reste, de Vins & sa sœur avoient bien raison de faire un mauvais pronostique de la réconciliation du Duc de Guise avec le Roi, laquelle en effet ressembloit fort à celle du Connétable de S. Pol avec Louis XI. Peut-être le Duc n'avoit-il jamais leu les Memoires de Comines, qui lui auroit appris, que tout homme qui veut tenir son Prince en crainte, en est toujours la victime tôt ou tard.

¹² Celui, qui est contraint de faire tort, ou de le souffrir, doit choisir le parti le plus sûr. Car la défense, qui se fait pour se garder d'être offensé, est aussi juste, que celle, qui se fait après l'avoir été. Je parle en matière d'Etat. Si Henri III. n'eût prévenu les Guises, ils alloient le prévenir, & lui ôter la Couronne, & la vie. C'est grand' honte, dit Comines, d'être trompé, & de perdre par sa faute. Un Roi ne doit jamais dire: je ne pensois pas que telle chose, adviust. *El, no pensè, dit son commentateur, es de niños y de tontos; el pensar, de varones; el prevenir, de Dioses.* i. e. Le, je ne pensois pas. est l'excuse des enfans, & des idiots; le, penser, est le propre des hommes d'esprit; & le prévenir, celui des Génies superieurs.

¹³ *Sibi ex necessitate culpam, cum aliter presens regno sibi impendens exitium vitare non posset. Non ipsi, non amicis ejus.*
non

- riant , que je les tiens pour nôtres ; & que je pense encore mieux d'eux , qu'ils ne disent. Ce sont les trois principales opinions , qui courent par Rome entre les gens d'entendement. Le menu peuple en parle comme il lui vient à la bouche , aujourd'hui d'une façon , demain de l'autre ; comme ordinairement par-tout ailleurs telles gens n'ont guere de fermeté en leurs opinions , ni affections. Mais il y a encore une certaine sorte de gens , qui attendent à en juger , selon ce qui succedera : & encore que ce ne soit la vraie & sage regle de bien juger , que de juger par l'événement¹⁴ ; toutefois en telle résolution que cete-ci , les gens mêmes d'entendement se laissent aller à juger & estimer selon le bien & le mal , qui en advient : mais quoi que ce soit du jugement , il est bien certain , que le fruit de cete action dépend de ce qui en ensuivra ; & l'événement , à ce que disent ici les meilleurs & les plus sages , dépendra , après Dieu , de la prudence , diligence , & vitesse , dont V. M. usera en ces six premiers mois , à achever de s'assûrer de tout le Royaume. Par cete résolution , vous avez acréû la volonté , que les Ligueurs avoient de vous faire mal , & l'avez tellement augmentée , qu'elle ne leur passe-

non denique exercitiis securitatem , nisi extincto amulatu , redituram.

¹⁴ Charle-quin disoit , que les conseils doivent être prouvez ou blâmez par les causes , & non point par les effets. C'est juger inconsidérément , que de juger des affaires du monde par les événemens , & non par les conseils. Il est arrivé souvent , que des choses tres-bien ordonnées ont tres-mal réussi ; & que d'autres , qui avoient été mal conduites , ont eu un bon succès. *Sape prava magis quam bona consilia prosperè eveniunt*, dit Saluste , *quia plerumque res fortuna ex libidine sua agitat*.

passera jamais. Il ne reste donc, disent ces discoureurs d'ici, qu'à leur en ôter la puissance, & bien-tôt. Car, qui ne la leur ôtera bien-tôt, avant qu'ils soient revenus d'un si grand & pesant coup, ne la leur ôtera jamais. Les voies moyennes, quand on ne fait les choses qu'à demi, ont quelque aparence plus plausible envers le vulgaire, mais fort peu de scûreté ¹⁵. Il y a du plaisir à ouïr ceux de la premiere opinion, quand ils disent, que le Roi, par cete action, s'est assuré d'un côté, en réduisant ses ennemis si bas, qu'ils ne se pourront jamais plus élever contre lui; & d'autre côté, en continuant & achevant ses Etats, & donnant à son peuple tout le soulagement & contentement que faire se pourra; & s'abstenant de toutes choses, qui pourroient donner mécontentement au général de son Royaume; & croyant plus volontiers aux avis, qu'on lui donnera des machinations, qui se feront contre lui, & y obviant prêtement. Tous ces propos leur procedent de bon zele au service de V. M. & au bien de vos affaires: & pour cela je les écoute volontiers, me souvenant neanmoins, que V. M. fait trop mieux ce qu'il lui convient de faire, & ne vous l'écrivant ici que par forme de nouvelle. Quant à l'opinion du Pape, duquel V. M. voudra principalement savoir, à mon avis, comment il aura pris ce fait; je l'écrirai à V. M. à part en une autre letre, que je m'en vai lui faire, cete-ci n'étant déjà que trop longue. Partant, je prie Dieu, Sire, &c. De Rome, ce 9. Janvier 1589.

¹⁵ *Media sequi*, dit Tacite, *inter ancipitia terribilissimum est*. Et l'Italien dit: *Il mezzo dell' operare riesce l'estremo del nuocere*.

L E T R E II.

A U R O Y. . .

SIRE,

Par une letre , que j'écrivis hier à V. M. je vous rendis compte , comment la mort des feus Duc & Cardinal de Guise avoit été prise diversement par-deçà , selon la diversité des opinions & affections des hommes ; & vous dîs ce que les uns & les autres en disoient , & les réponses , que j'y faisois , & faisois faire par d'autres. Ceci sera pour vous avertir , comme le Pape a pris cete occurrence , & de certaines autres choses , que je m'y suis réservées en écrivant la susdite letre d'hier pour la longueur d'icelle.

Premierement donc il m'a été dit , qu'après que le Pape en eût receû la premiere nouvelle , il en parla en dînant , & ne s'en montra point être autrement alteré , & dît , qu'ils se devoient être gardez ; & que , puisqu'ils ne s'étoient seû garder , cela leur demeurait à bien : Qu'ils avoient été avertis plusieurs fois , que V. M. leur en feroit une ; & qui ne se fait garder , après avoir été avisé , n'est pas à plaindre. Soudain Monsieur le Marquis de Pisany étant allé à l'audience le vendredi 6. de ce mois , qui fut le jour après que nous en eûmes receû vos lettres , ne le trouva point aussi si alteré , comme il s'est depuis montré : car la premiere chose qu'il répondit audit sieur Marquis , fut en acusant les Cardinaux de Pellevé & de *Como* , & le feu Pape Gregoire , ¹ comme ledit sieur Marquis en ren-

¹ Le Pape, dit ce Marquis dans une letre au Roi Henri III. du 2. de Decembre 1586. me dit , que toutes les fois

rendra compte à V. M. lequel commencement de réponse montre, qu'il étoit alors plus fâché contre lesdits Cardinaux, que contre V. M. Ce même jour de vendredi, l'Ambassadeur d'Espagne alla sur le soir parler à S. S. encore que son jour ordinaire d'audience soit le samedi, comme il retourna aussi le lendemain matin, & eût son audience avant moi immédiatement : laquelle audience dudit Ambassadeur d'Espagne, le samedi au matin, dura plus d'une grosse heure & demie. En ces deux audiences, ledit Ambassadeur d'Espagne, comme il m'a été dit, & comme l'événement l'a montré, aigrît fort S. S. Aussi les Cardinaux de la Faction Espagnole ont fort exagéré ce fait. De façon que si V. M. avoit fait tuer l'Ambassadeur d'Espagne, qui est auprès d'elle, lesdits Espagnols ne sauroient montrer d'en être plus marris, ni en parler plus mal : en quoi ils ne font rien pour la memoire des défunts. L'audience, que j'eûs ledit samedi au matin 7. de ce mois n'eût rien d'ordonné ni modéré, tout y fut confus & aigre. Je commençai par lui dire, que S. S. avoit jà entendu par Monsieur l'Ambassadeur ce qui avoit été fait des Cardinal & Duc de Guise, & les occasions, que V. M. avoit eûes d'en user ainsi : que V. M. m'avoit aussi commandé de lui en ren-

fois que Gregoire XIII. tenoit chapelle, ou Consistoire, Gregoire, Como, & Sens, (autrement Pellevé) étoient toujours les derniers à s'y trouver, & qu'ayant veu depuis ce qui s'est ensuivi, il croit, qu'ils alloient brassant la ruine de ce beau Royaume.] Et dans une autre lettre au même Roi, du 13. Janvier suivant : [Le Pape, dit-il, m'a parlé en défaveur de la Ligue, & m'a dit, comme il avoit déjà fait une autre fois ; que l'ame de son predecesseur, qui avoit été occasion d'icelle, en souffroit à cete heure, comme feroient, en leurs tems, celles de Sens & de Como.]

rendre compte , & de l'en informer. Et lui, sans me laisser continuer ce propos, me répondit, qu'il n'en favoit jà que trop : & là-dessus il se mit à dire , que ce n'étoit pas ainsi qu'il falloit faire mourir les gens de telle qualité , après leur avoir donné la foi ; & s'ils avoient forfait de nouveau, il falloit les avoir fait prendre prisonniers , & avoir fait faire le procès au Duc de Guise , & lui envoyer le Cardinal, qu'il eût bien puni² : que personne ne se fieroit plus de V.M. que vos affaires en iroient plus mal : que c'étoit une chose non jamais ouïe , qu'un Roi eût fait mourir un Cardinal. Je lui repliquai des raisons , que j'ai mises en ma letre d'hier, ce qui me sembla le plus à propos , & lui dis aussi , que vos affaires s'en porteroient mieux , pource que vous n'auriez plus qui les traversât ; & que vous seriez estimé & redouté , & que personne n'auroit plus l'audace de conspirer contre V.M. comme l'on faisoit à chaque pas, tellement que cela étoit jà passé en coûtume : mais à chaque fois il m'interrompoit, & ayant alumé ma colére par la sienne, il fit, que je ne l'écou-tois guère aussi longuement ; tellement que nous ne faisons qu'estoquer l'un l'autre. Et une des

cho-

² Quelle punition en auroit-il faite, au milieu d'une Cour toute prévenue, en faveur des Guises , & où le Roi avoit perdu tout son crédit, par leurs calomnies ? C'auroit été une grande folie au Roi, d'envoyer ce Cardinal à ceux qui avoient le principal intérêt de le trouver innocent, & de l'absoudre, pour complaire à la Ligue, & pour autoriser le decret de la Sorbonne, qui avoit prononcé, que les François étoient déliés du serment de fidélité & d'obéissance envers Henri de Valois ; & qu'ils pouvoient *sine morfu conscientia*, i.e. sans nul remords de conscience, prendre les Armes contre lui. Car le Pape & les Cardinaux auroient-ils condamné comme criminel de lèze Majesté un Cardinal accusé par un Prince, qui selon ce decret. n'étoit plus Roi ?

choses que je lui dis, qui porta, fut que V. M. n'avoit fait en cela que suivre son avis; & que S. S. se devoit souvenir, que lors des desordres de Paris, elle dit infinies fois, que si V. M. avoit quelque soupçon sur ledit Duc de Guise, elle le devoit avoir retenu, & fait tuer, lors qu'il alla au Louvre, venant de Soissons: que V. M. en ayant eû de nouvelles occasions, on en avoit fait suivant l'avis de S. S. qui savoit si bien se faire craindre, & que V. M. devoit imiter. Il reconnut qu'il l'avoit dit; & ajoûta, que V. M. devoit alors avoir fait jeter le Duc de Guise par les fenêtres; & moi le voyant ainsi découvert, je lui dis: *Tres-saint Pere, par vôtre jugement, les formes de Justice dont V. S. parloit tantôt, ne doivent pas être toujours gardées.* Il ne seût parer à ce coup, ni faire autre chose, que se courroucer³; & enfin dire, que si V. M. vouloit faire cela, elle le devoit avoir fait plus-tost. Je lui repliquai, que pour le respect de la Religion Catolique, vous aviez diferé & attendu, s'ils se corrigeroient: mais qu'eux faisant tous les jours pis⁴, & ayant enfin conspiré de se

- 3 Comme font toujours ceux qui ayant trop parlé se trouvent pris par le bec. C'est pourquoi le Prince & ses Ministres doivent recueillir toute leur prudence & tout leur sang froid, quand ils donnent audience aux Ambassadeurs, & répondre toujours *imperatoria brevitatē*. Sixte V. parloit trop, & trop clairement pour un Pape. C'est tout ce qu'on a trouvé à redire en son Pontificat, qui sans doute auroit été plus long, s'il eût mieux caché aux Espagnols le dessein qu'il couvoit de leur ôter le Royaume de Naples.

+ Tout récemment, l'Orateur, qui avoit harangué dans la Chambre du Clergé, depuis l'ouverture des Etats de Blois, avoit eû l'insolence, d'appeler la Journée des Baricades, l'heureuse & sainte Journée des Tabernacles, qui n'étoit point braver le Roi à petit semblant. *Etienne Pasquier dans une de ses lettres.*

se saisir de la personne de V. M. vous aviez pris cela pour une tres-belle & tres-juste occasion de faire voir à un chacun ce que vôtre genereuse magnanimité eût osé & seû faire, long-temps y a, si elle n'eût été retenüe par sa clemence & charité envers les Catoliques, encore que mal affectionnez & perfides : & ajoutai, que V. M. avoit par ci-devant fait tant de preuves de sa debonnaireté & bonté, que personne ne la pourroit justement soupçonner de cruauté : mais qu'elle vouloit par tout exercer sa severité, & ne vouloit plus rien endurer de semblable, ni de ses sujets, ni d'autres : attendu qu'outre la generosité & magnanimité, qui vous étoit naturelle, & vous admonétoit elle-même de n'endurer rien d'indigne d'un si grand Roi^s, on avoit trop abusé dans le Royaume, & dehors, de vôtre clemence & bonté. Et comme S. S. retourna parler du Duc de Guise, je lui dis, que quant au Duc de Guise, V. M. n'en avoit à rendre compte qu'à Dieu ; & ce que V. M. en faisoit parler à S. S. n'étoit que d'honnêteté, & pour la reverence, qui étoit due au Chef de l'Eglise de Dieu. Mais quant au Cardinal, pour ce que c'étoit une personne ecclesiastique, & que ces personnes sont plus près à S. S. vous avez bien voulu non seulement l'en faire informer, mais aussi lui en demander l'absolution, encore que des premiers Docteurs vous eussent dit n'en être besoin. Il me dit, que pour l'absolution il falloit, que V. M. lui en écrivît ; & qu'il en parlât aux Cardinaux. Je lui repliquai, que V. M. avoit écrit

^s La maxime de Cicéron, qui étoit aussi grand homme d'Etat que de Barreau, s'adresse particulièrement aux Princes : *Facere periculosè melius est, quàm turpiter pati.*

écrit nommément, qu'elle ne vouloit point qu'il en fût parlé qu'à Sa Sainteté seule: que S. S. se devoit contenter de ce que V. M. lui en avoit fait dire par son Ambassadeur, & considerer la devotion & pieté de V. M. laquelle étant encore en la chaleur de son indignation contre ses ennemis, mauvais sujets, s'étoit néanmoins souvenue de lui faire demander l'absolution, dont elle n'avoit autrement besoin, que pour s'ôter tout scrupule. Il a persisté toujours à dire, que V. M. en écrivît, & qu'il n'étoit pas des choses de la conscience, comme des affaires d'Etat; que les affaires se traitoient bien par Ambassadeurs; mais les choses de la conscience, il falloit, que la personne même les confessât par sa bouche propre, ou par lettres: qui est en somme tout ce qui se passa en madite audience.

Après laquelle je dis tout à Monsieur l'Ambassadeur, & nous prevoyant, qu'au Consistoire du lundi suivant, S. S. pourroit parler de ce fait, & excéder par trop, comme il lui advient souvent; nous avisâmes, qu'il seroit bon, que ledit sieur Ambassadeur retournât à l'audience expressement pour ce seul point, de prier S. S. de n'en point parler du tout au Consistoire: & ledit sieur Ambassadeur fut à l'audience le lendemain Dimanche 8. de ce mois, & écrira à V. M. ce qu'il y fit. Tant y a, que le Pape lui dit resolument, qu'il en parleroit au Consistoire hier, qui étoit le lundi. S. S. étant descendue au Consistoire, Monsieur le Cardinal Sainte-Croix lui alla parler à la chaire, & entre autre choses, lui dit, qu'il avoit regardé ce que les Docteurs lui avoient écrit touchant ceux qui commettent quelque chose contre un Cardinal, & qu'il y avoit veû, qu'un Roi qui auroit trou-

vé un Cardinal , faisant ou machinant contre son Etat , le peut faire mourir , sans autre forme ni figure de procès ⁶ ; & que par ce moyen V.M. n'avoit point besoin d'absolution : dont le Pape se courrouça à lui. J'allai aussi à mon tour à ladite chaire , & priai S. S. de ne point parler de cete occurrence , ou s'il ne s'en pouvoit taire du tout , que pour le moins il en parlât en terines , que V.M. n'eût occasion de s'en ofenser ; & que cela seroit de sa prudence , & du bien & profit du Saint Siege. Il me dît , que sa prudence n'étoit pas si grande , que la faute , que V.M. avoit faite ; qu'il auroit bien à faire à se vaincre. Après que les audiences particulieres furent achevées , & que le Consistoire fut fermé , il commença à parler à tous en general , & dît , qu'il avoit à nous dire une sienne douleur si grande , qu'il ne la pouvoit exprimer ; qu'on avoit fait mourir un Cardinal , sans l'avoir condamné , ni ouï ; que c'étoit une chose non jamais ouïe , & sans exemple : Que l'Empereur Teodose pour moindre chose avoit été excommunié par S. Ambroise ; qu'il y avoit néanmoins des Cardinaux , qui avoient voulu excuser cela : que si telles choses avoient lieu , qu'il ôteroit donc lui-même aux Cardinaux leurs privileges * : qu'il avoit bien encore d'autres choses sur le cœur , qu'il taisoit : que vôte Ambassadeur lui avoit

* Ce Cardinal de Sainte-Croix étoit un des plus grands personnages du Sacré Collège , & qui entendoit le mieux ces matieres , comme le montrent les livres , qu'il a écrits , *Decisiones Rota Romana* , *Gallicarum rerum Commentaria* , ses lettres , & son Traité *Dé officio legati* , qui est en Manuscrit dans la Bibliothèque du Collège Romain des Jésuites.

* M. de Thou fait dire les mêmes choses au Pape Sixte V. dans le 94. livre de son Histoire. *Hic cum irrisione & indigna humido animo distulit.*

avoit demandé l'absolution pour vous ; mais qu'il avoit répondu , qu'il falloit que V. M. en écrivît ; & quand elle en auroit écrit , il mettroit cet afaire en Congregation de Cardinaux , pour voir ce qu'il en aura à faire. Tel est le sommaire de sa plainte. Il ne parla point du Duc de Guise , & je croi qu'il fut retenu , par ce que je lui en avois dit en mon audience precedente , que quant audit Duc , S. S. n'y avoit que voir. Aussi se garda-t-il bien de parler mal de V. M. Ce nonobstant , moi , qui avois preveu cete grande queremonie , m'étois aprêté pour y répondre pour V. M. non à intention de rien excuser ; mais seulement d'informer le College du fait , & de la trop juste occasion , que V. M. avoit eue de se refoudre à ce qu'elle avoit fait : & m'étant levé en pied , je suppliai S. S. de me permettre de parler : mais il ne voulut point , & me demanda qu'est-ce que je lui saurois dire , que je ne lui eusse déjà dit ; & me commanda , que je me teusse ⁷. Ce que je fis , n'y pouvant faire autre chose , & me consolant en ce que tout le Collège avoit veu le devoir que je voulois faire : & en ce qu'il n'avoit parlé du Duc de Guise , ains de son frère ; comme cela est plus conforme au naturel , opinions , & coûtume du Pape , que d'aucun autre Prince que je sache. Au reste , je m'émerveille grandement de ce qu'il montre le trouver si mauvais , & tout le mieux que

⁷ Le Marquis de Pisany connoissoit bien l'humeur impérieuse & terrible de Sixte quint. Le naturel du Pape , dit-il dans une de ses lettres au Roi , est que l'on doit vouloir tout ce qu'il veut , & lui n'être obligé qu'à ce qu'il lui plaît. Et dans une autre : Où ce Prince s'aheurte une fois , il y est si entier , qu'il n'y a plus de remède. Toutes les paroles de ce Pape étoient *dominantia verba*.

que j'en puis penser, c'est qu'eux étant catoliques, il regrete leur mort à raison de la Religion Catolique. Ce qui seroit assez convenable à la dignité, à laquelle Dieu l'a élevé. Après cete pensée, il m'en vient d'autres, & même cete-ci, que possible n'en est-il pas si marri, comme il montre: témoin ce que du commencement il ne cria pas si fort: mais attendu qu'il est Pape, & que les autres étoient catoliques; & tant de choses, que ledit Ambassadeur d'Espagne lui a dites, il s'est souvenu, qu'il ne pouvoit faire moins, que d'en faire un peu de bruit, & même afin qu'il ne semblât point à tout le Collège, qu'il tint peu de compte des Cardinaux. Aussi crois-je qu'on lui peut avoir dit, que tant plus il se montreroit indigné, tant plus doucement V. M. se comporteroit envers les prisonniers, & envers ceux qui restent en liberté: & s'il a feû quelque chose de l'Abbaye, que V. M. a donnée à son neveu⁸, comme je croi qu'il l'a feû; il sera encore tant plus contraint, afin qu'il ne semblât que pour cela, il en eût rien rabatu du mécontentement, que, pour les autres considerations, il a pensé devoir montrer. Que si la fâcherie, qu'il en montre, est vraie, je penserois, que c'est pour l'intelligence qu'il avoit avec eux, & pour les desseins, qu'il avoit fondez sur leur ligue⁹, faisant état, que par leur

⁸ L'Abbaye de Sainte-Croix de Bordeaux, vacante par la mort du Cardinal d'Este-Ferrare, donnée au Cardinal *Alessandro Peretti*, autrement dit *Montalto*.

⁹ Selon Mr. de Thou il y avoit encore une raison secrette qui lui fesoit regretter le Duc de Guise. C'est que la mort de ce Duc avoit fait avorter son dessein de marier une de ses nièces avec le Prince de Joinville, fils-ainé du Duc; & de déposer Henri III. comme incapable de regner, pour mettre la Couronne sur la teste du Duc, par où la niece du Pape auroit pris le chemin de deve-

leur moyen il seroit à demi maître de V. M. & de vôtre Royaume ; & vous garderoit de faire ce qu'il ne voudroit point, & vous contraindrait à faire ce qu'il voudroit : outre certains autres desseins, qu'il pouvoit avoir sur Saluces, & sur le Dauphiné, dont j'ai ci-devant donné avis à V. M. & lui en metrai ci-bas quelque chose de nouveau. Cependant, si ainsi est, tant plus & lui, & les Espagnols & Savoyards, en sont marries, tant plus V. M. a d'occasion de louer Dieu, & de se réjouir d'être défait de si dangereux ennemis, & d'achever de se mettre en sûreté une fois pour toutes.

Je croi que d'écrire à S. S. pour l'absolution ne sera que bien, attendu que V. M. a déjà écrit & avoué la chose, pourveu que ce soit de façon qu'on entende ici, que c'est pour vous ôter tout scrupule, & non pour coulepe, que V. M. sente en son ame ; ayant fait tres-justement mourir une personne, qui avoit atenté à vôtre Etat, &

devenir Reine de France, si ce projet eût réussi. *Hieronymo Gondio*, dit-il, *mandatum est, ut absolutionem de Cardinalis interfecto Regis nomine à Pontifice peteret : quod & ille à Pisanio introductus sedulo fecit. Cum uterque enixe instaret, pedibus Pontificis advolutus. . . Pontifex pertinaciter negavit, sive à Meduamio preoccupatus, sive ob acriorem privata injuria morsum. Natus à Senatu Veneto, Magno Etruria Duce, & Mantua Duce, quibus rebus nostris in Italia favebant, Rex certior factus fuerat, Pontificem cum Guisio occultè convenisse de collocanda in matrimonium nupte ipsius cum Jouvilla Principe, & Guisio parente Rege creando, Rege ab ea dignitate tanquam indigno depositio; quem Guisius occasione captata, vel in Comitibus, vel loco commodiore, in potestatem deductum in cœnobium truderet, vique intentata ad ejurationem, auctoritate Pontificis interveniente, compelleret. Ea spe agrè excidisse Pontificem, & nunc propterea se difficilem & iniquum justis Regis postulatis præbere. Hist. lib. 94. Voilà un fait bien autorisé, & qui montre qu'Henri III. étoit à la veille de recevoir la tonsure monacale, s'il eût différé davantage la mort du Duc & du Cardinal de Guise.*

& à votre personne ; & trouvant même par conseil, que V. M. n'avoit besoin de demander aucune absolution ; & qu'on entende aussi, que V. M. ne veut qu'il en soit parlé à d'autres qu'à S. S. Et afin qu'on ne fasse mal son profit de chose qui soit en ladite lettre, plaira à V. M. la faire par l'avis du Conseil. Après que V. M. en aura écrit, & rendu ce respect par-deçà, si on fait ici le rencheri, je pense, qu'en bonne conscience V. M. se pourra contenter, sans les faire trop supplier ; & même d'autant qu'il seroit à craindre, qu'en la Congrégation, où S. S. voudroit renvoyer telle chose, ils voulussent devant que donner avis pour l'absolution, entrer en connoissance de cause, si V. M. avoit fait mourir le Cardinal de Guise justement, ou non, & vous imposer des pénitences, & y metre trop d'autres façons. Je le juge par les communes coutumes d'ici, & par une particularité d'hier au matin en la sale du Consistoire, avant que le Pape y descendît, où les Cardinaux Caraffe¹⁰, qui est du Royaume de Naples, & d'ailleurs affectionné à l'Espagne, grand personnage néanmoins, & d'autorité en ce College ; & *San-Marcello*¹¹, Romain, mais compère du Roi d'Espagne depuis qu'il y étoit Nonce¹² ; me demanderent, si j'avois quelque Evêché ou Abbaye à proposer au Consistoire. Je leur dis qu'oui ; & ils me dirent : *Gardez-vous bien de dire, que le Roi nomme ; mais dites, qu'il a nommé :*

¹⁰ *Antonio Caraffa*, Créature de Pie V.

¹¹ *Giambattista Castagna*, qui succeda à Sixte V. & prit le nom d'Urbain VII.

¹² Il étoit Nonce en Espagne en 1566. & ce fut lui qui baptisa & nomma l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie, née le 12. d'Aoust de cete année-là.

mé: car vous y trouveriez de l'oposition. Je leur répondis, que je ne changerois rien de la façon de proposer acoûtumée; & que je dirois que le Roi nomme; comme aussi la nomination se fait vraiment, lors que le proposant en Consistoire nomme au Pape, de la part de V. M. celui qui doit être pourvu à l'Evêché, ou Abbaye. Ils ne me repliquèrent aucune chose, sinon que je verrois; & qu'ils avoient bien voulu m'en avertir. Et je leur dis, qu'il me sembloit, qu'ils ne le prenoient pas bien, & qu'ils ne feroient rien pour eux. Je ne proposai rien, parce qu'il n'y eût point de temps; & que le Pape employa le Consistoire en autres choses: & avant que le jour d'un autre Consistoire vienne, j'en aurai parlé au Pape, avec résolution de ne rien changer de la façon acoûtumée de proposer, quand bien il le voudroit. Je n'ai point trouvé en mon paquet la liste que V. M. m'envoyoit de la distribution des benefices du feu Cardinal de Guise, je croi qu'elle aura été oubliée par-delà.

Ce que j'avois à dire à V. M. & que j'ai touché ci-dessus du Pape, est que j'ai entendu, long-temps y a, qu'il vouloit non seulement se rendre arbitre entre V. M. & le Duc de Savoie, mais aussi être fait dépositaire du Marquisat de Saluces, jusques à ce qu'il fût temps de le rendre à V. M. lequel temps ne viendrait jamais à leur gré. Et un jour Monsieur le Cardinal de Sainte Croix me dit, que le Pape voudrait fort, que j'écrivisse à V. M. qu'il lui plût laisser Monsieur de Poigny²³ à Turin, & ne prendre au-

cune

²³ Jean d'Angennes, Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit, & Ambassadeur en Savoie, frère de Nicolas, Seigneur des

cune résolution touchant ledit Marquisat, jufques à ce que cet Ambaffadeur, qui doit venir d'Efpagne, fût venu. Je lui dis, que telle attente feroit contre le profit & l'honneur de V. M. & que je ferois plutôt office du tout contraire. Mais ce qui s'enfuit m'a encore donné plus de mal à penfer : C'est que le même sieur Cardinal de Sainte Croix me dit la veille des Rois, en venant de Vêpres, que le Pape voudroit vous bailler la ville d'Avignon, & le Comtat Venaiffin, & que V. M. lui en baillât autant en Italie. Il n'eût pas plutôt lâché la parole, que je jugeai, que la récompense qu'on vouloit étoit le Marquisat de Saluces, tant pource que V. M. n'a pour cete heure autre chose en Italie; que pour les choses, qui se font passées audit Marquisat depuis trois ou quatre mois. Toutefois je fis semblant du commencement de n'entendre point, où telle proposition tendoit, & lui dis : *Et de quoi voudroit S. S. que le Roi récompensât ladite ville d'Avignon & Comtat ? Il faudroit, dit-il, que le Roi lui fît avoir la Mirande avec ses appartenances. Ce qui viendrait bien au Saint Siege, à cause que l'Etat de la Mirande est près de celui de Boulogne.* Je lui dis, qu'outre qu'il n'est vraisemblable, que ceux qui ont la Mirande, où ils font nez, élevez, & habituez, & où leurs ancêtres ont dominé si long-

Ramboüillet, Gouverneur de Mets, & Capitaine des Gardes du Roi Charles IX. & de Louis, Seigneur de Maintenon, Ambassadeur en Espagne; tous trois Chevaliers du Saint-Esprit. M. de Thou parle ainsi de lui. *Missus à Rege Joannes Angennous Pognius, à Rambulieta familia, vir literis ornatus, & rerum usu ac fide praestans, qui captas nuper * urbes à Sabauda repeteret; si recusaret, bellum ei denunciaret,* Hist. lib. 92.

* Carmaignoles & Cental.

long-temps, voulussent quitter ou changer la patrie; V. M. qui les a en sa protection, ne les en voudroit dejetter : Joint que la même difficulté de les récompenser se trouveroit aussi-bien pour leur regard, que pour celui du Pape. *Et quant au Marquisat de Saluces, qui est la seule chose, lui disois-je, que le Roi ait en Italie; je ne pense pas, que S. M. le deût bailler pour un autre pais, qui valût dix fois autant de revenu : Et si S. M. avoit à leur bailler, jamais pour quelque occasion, il est Prince si généreux, qu'il tiendrait à grand deshonneur de le bailler jamais, avant que l'avoir remis en sa main, & le posséder de fait, comme il en est Seigneur de droit. Ce n'est pas de cete façon, que l'on induit les grands Princes à passer par où l'on veut.* Ledit sieur Cardinal de Sainte Croix me dît, que je ferois plaisir au Pape d'écrire à V. M. dudit Etat de la Mirande. Je lui dis, que je voyois en cela si peu de fondement & d'apparence, que j'aurois honte, & ferois conscience de vous en écrire. Toutefois, parce qu'il est de vôtre service, que V. M. le sache, je vous l'écris comme si c'étoit une autre nouvelle; afin que V. M. soit avertie des interets & convoitises de ces gens-ci, & qu'elle en conjecture ce qu'elle en peut tirer; & qu'elle en soit d'autant plus encouragée à donner bon ordre à ses affaires. Je ne pense pas que le Pape même croie, que cela de la Mirande se puisse faire; ni que le propos, qu'il m'en a fait ouvrir, tende à avoir la Mirande, mais bien le Marquisat de Saluces.

J'ai sçu, que la premiere nouvelle, que le Duc de Savoie eût de ce qui étoit arrivé au Duc de Guise, fut par un courrier, que Mr. le Duc de Mayenne lui dépêcha; & dit-on ici, que le-

dit Duc de Savoie fut si effrayé de cete nouvelle, qu'il fit tenir les portes de Turin fermées deux ou trois jours: de quoi les sieurs de Poigny & Descors vous auront avisé. Toutefois j'ai lettres dudit sieur Descors du 30. Decembre, qui m'écrit ne savoir pourquoi lesdites portes ont été fermées; & montre, qu'il ne savoit encore rien de l'accident du Duc de Guise, qui fut seul néanmoins à Lion dès le 26.

Avant-hier je receûs deux autres lettres, qu'il avoit plû à V. M. m'écrire le 20. Decembre, & ne manquerai de servir V. M. au fait de la dispense de Monsieur le Grand-Prieur de France, de la même affection qu'elle me le commande. Et pour le regard de ce qui touche le particulier de nôtre Maison, j'en écrivis tres-amplement à V. M. le 25. Decembre, par où elle verra, qu'en cela, & en toute autre chose, nous n'aurons jamais autre volonté, que la sienne. Monsieur le Marquis de Pisany, & le sieur Jérôme Gondi, me communiquèrent hier la magnanime & genereuse résolution, que V. M. a prise touchant le Marquisat de Saluces ¹⁴, dont je me réjouis infiniment, & en espère tout bien pour le service & réputation de V. M.

¹⁴ J'ai feû de tres-bon lieu (dit le même Cardinal dans une lettre écrite au Roi du 12. de Decembre 1588.) que lorsque V. M. faisoit partir le Sieur de Poigny pour Savoie, Monsieur de Guise, dépêcha un Courrier vers le Duc de Savoie, qui arriva & parla audit Duc avant ledit Sieur de Poigny; & qu'après que le Sieur Hieronimo Gondi, en venant à Rome, eût parlé à Monsieur de Savoie, ce Duc dépêcha un Courrier au Pape, pour lui faire savoir, que ledit Gondi lui diroit force choses, & entr'autres, de belles résolutions de lui faire la guerre, si le Marquisat n'étoit incontant rendu; mais que S. S. le laisât dire, & que ce n'étoit que du tonnerre sans foudre, & des nuées sans pluie.

V.M. Et à tant je prie Dieu, qu'il vous donne, Sire, en parfaite santé, &c. De Rome, ce 10. Janvier 1589.

Sire, je viens d'entendre, que le Pape a député cinq Cardinaux, pour lui donner avis sur le fait de l'absolution, que V.M. lui a fait demander, à favoir, *Santa-Severina* ¹⁵, *Santi-quattro*, *Pinelli*, *Lancellotto*, & *Mattei*. En quoi il a fait contre ce que nous lui avons dit, que V. M. ne vouloit qu'il en fût parlé qu'à lui seul. Mais comme nous ne pouvons empêcher, qu'il ne demande avis à qui il lui plaira; aussi nous garderons-nous bien d'en parler en façon du monde ausdits Cardinaux.

L E T R E III.

A U R O Y.

SIRE,

Je receûs avant-hier par l'ordinaire de Lion la letre, qu'il plût à Vôte Majesté m'écrire le 29. de Janvier, après avoir receû la mienne du 16. Decembre. Et quant aux nouvelles, que V.M. atendoit de nous de ce qui s'étoit passé ici sur la mort desfeus Duc & Cardinal de Guise, je vous ai tres-amplement écrit les 9. & 10. de Janvier par le courrier, que V.M. dépêcha après ladite mort; & le 20. 21. & 23. du même mois par La Courfille, qui est des miens, que
je

¹⁵ *Santa-Severina* étant Chef de l'Inquisition, & Grand-Pénitencier, il sembloit que Sixte-quent vouloit traiter cete affaire, comme si c'eût été un cas d'Inquisition, au lieu que c'étoit un délit purement temporel, & dont la connoissance n'appartenoit qu'aux Pairs du Royaume, & ne regardoit point les Cardinaux.

je vous dépêchai exprés. J'ai bien noté ce qu'il vous à plu m'écrire touchant les ocafions, que vous avez eûes de faire revenir Monsieur de Nevers avec l'armée qu'il conduisoit; & le regret, que V. M. a d'être détournée de poursuivre la guerre contre les Hérétiques, & vòtre résolution de la leur retourner faire au plûtôt, & plus fort qu'auparavant: ce que je ne manquerai de dire & remontrer où besoin sera, & là où il s'en presentera ocafion. Aussi n'ometrai-je à dire, comme V. M. a continué & achevé la tenüe des États generaux, & répondu les principaux & plus importans articles de leurs Cayers, avec résolution d'achever avant que partir de Blois, & de donner à vos fujets le contentement, qu'ils en atendent, comme V. M. vouloit faire, auparavant que ladite assemblée se départit, n'eût été la pressée instance, que les députez vous ont faite de les licencier. Cependant j'en loüe Dieu, & le prie, qu'il vous fasse la grace de metre à efet vos bonnes & saintes intentions & résolutions à son honneur & gloire, à la restauration de vòtre autorité, & de la dignité & splendeur de vòtre Couronne, & au bien, soulagement, & repos de vos bons fujets, & confusion des mauvais. Par la letre du 21. Janvier, V. M. aura peu voir, comme nous avons dès lors receü la triste nouvelle de la perte, que V. M. & toute la France, ains toute la Chretienté, fit le 5. ¹ & le grand deüil que nous en portons: qui

¹ Il parle de la mort de la Reine Caterine, Mère du Roi, qui mourut douze jours après les Guises, & qui bien loin d'être regrettée, fut diffamée comme la Mégère de la France, par l'epigramme suivante:

Tres Furias Erebi na posthac dicite Vates.

Addita nam priscu est Catharina tribus.

Quod:

qui sera cause que je n'en parlerai ici plus amplement, sinon que je prierai encore Dieu sur cete occasion, que puisqu'il lui a plu vous ôter une aide & assistance si utile, & si importante, il lui plaise vous le revaloir & récompenser par accroissement de soin, diligence, & de toute force & bonheur. Par la même letre du 21. Janvier, j'écrivis à V. M. que suivant vôtre commandement, je parlerois au Pape de la dispense de Monsieur le Grand-Prieur de France²; ce que je fis le 25. dudit mois de Janvier, & remontrai à S. S. plusieurs choses à ce propos: & entr'autres pour ce que peu de jours auparavant il avoit dit à Monsieur le Marquis de Pisany, & au sieur *Geronimo Gondi*, qu'il ne vous accorderoit aucune grace, jusques à ce que vous seriez reconcilié sur la mort du Cardinal de Guise. Je lui dis, que ceci ne regardoit pas tant la personne de V. M. que le bien commun de la Religion Catolique; & que S. S. même avoit desiré & procuré, que V. M. retirât d'avec les hère-

Quod si tres illas à se dimitteret Orcus,

Hac illi fuerit pro tribus una satis.

Famina, dit M. de Thou, *vasti animi, & superbi luxus, qua per turbas à se sapius excitatas & compositas, procerum odia & emulationes, circiter triginta annos in regno grassata, ex calamitate publica eam utilitatem cepit, ut omnem auctoritatem ad se contraheret, & cum virilibus curis fœminarum vitia exuisset, ad explendam ambitionem, filiorum animos fœdis voluptatibus interea occupavit, aque bello ac pace damnosa.* Hist. lib. 94.

² Charles de Valois, fils-naturel du Roi Charles IX. & de Marie Touchet, Demoiselle Orleanoise, lequel fut premièrement Grand-Prieur de France, &, depuis, Comte d'Auvergne, & Duc d'Angouleme, après avoir quitté la Croix de Malte, pour épouser Charlotte de Montmorency, fille-aînée d'Henri I. du nom, Connétable de France. La dispense que le Roi demandoit pour ce jeune Prince, son neveu, étoit probablement une dispense des vœux par lui faits en qualité de Grand-Prieur.

hérétiques le Maréchal de Montmorency³; & que cete dispense étoit un des moyens d'affesurer la retraite dudit sieur Maréchal; & qu'il ne feroit de la constance & bonté de S. S. de retarder un bien, qu'elle-même avoit désiré, & fait solliciter, maintenant qu'il étoit sur le point d'être executé; & que l'ocasion s'en pourroit perdre, attendu même que les choses de France, en ce misérable siecle, recevoient en peu de temps de grands changemens. Je lui remontrai aussi la facilité de la dispense, qui étoit telle, que même, sans lui en rien demander, ou encore quand il l'auroit refusée, V. M. pourroit passer outre, attendu que, par le Concile de Trente, la profession faite avant qu'on ait seize ans accomplis est nulle; & qu'il avoit été jugé par la Congrégation, qu'on appelle du Concile; qu'un, qui a fait profession avant qu'il ait ledit âge, s'en peut retirer, même sans obtenir aucune dispense, ni declaration, ni licence aucune. N. S. P. me répondit beaucoup plus doucement, qu'il n'avoit fait ausdits sieurs Marquis & Gondi, depuis la nouvelle de la mort du Cardinal de Guise, soit qu'il fût vaincu par la force desdites raisons; ou qu'il voulût récompenser envers moi la rigueur, qu'il m'avoit tenue au fait, dont j'écrivis à V. M. par la letre du 25. Janvier. Il me fit donc la réponse, qu'il leur avoit faite avant ladite nouvelle, à savoir, que le courrier, qu'il avoit dépêché vers le Maréchal de Montmorency, n'étoit encore de retour;

³ François, fils-ainé du Connétable Anne de Montmorency, & frère du Connétable Henri: lequel avoit épousé Diane, fille naturelle du Roi Henri II. & d'une Demoiselle Piémontoise native de Coni, qu'Henri avoit eue pour Maîtresse étant Dauphin.

tour ; & quand il seroit arrivé, il regarderoit à nous contenter. De quoi je le remerciai tres-humblement. Et à ce propos je ne veux oublier, que moi lui ayant dit, pour l'émouvoir, que le sieur *Geronimo Gondi* étoit comme au desespoir, & acusoit sa mauvaise fortune, de ce qu'il falloit qu'il s'en allât sans rien obtenir de tout ce pourquoi il étoit venu *, non pas même cete dispense si favorable & si facile : S. S. me loua fort ledit sieur *Geronimo Gondi*, comme personne qui négocioit de fort bonne grace, & qui abondoit en raisons, & avoit efficace en son parler. Depuis deux ou trois jours ledit courrier, que S. S. atendoit, est venu, & Monsieur l'Ambassadeur & ledit sieur de Gondi ont été à l'audience, & écriront à V. M. ce qu'ils y ont fait, & je continuerai à vous rendre compte du reste de madite audience.

Quand ce point de dispense fut achevé, je commençai à parler à N. S. P. de la suspension, qu'il avoit faite des expéditions des matieres consistoriales : & lui dîs, que je ne voulois point lui en parler comme Protecteur de vos affaires, ni comme François ; mais comme Cardinal, & zelateur de la réputation & autorité du Saint Siege, pour la décharge de ma conscience : Que le zele, que j'avois à l'honneur de Dieu, & au bien de l'Eglise, ne me permettoit point de lui
tai-

* Quelque habile & insinuant que soit un Ambassadeur, il est tres-difcile, ou plutôt impossible, qu'il réussisse dans sa négociation, quand le Prince auprès duquel il réside, est prévenu de haine ou de mepris contre son Maître. Or depuis le meurtre du Duc & du Cardinal de Guise, Sixte-quinz avoit ajouté la haine au mepris qu'il faisoit auparavant de la personne & de la molesse d'Henri III. qu'il apelloit souvent *Principa dappoco.*

taire, que cete suspension étoit grandement préjudiciable au service de Dieu, & au salut des ames, & en particulier à l'autorité du Saint Sie-ge; & qu'il y alloit de la conscience de S. S. Qu'elle favoit ce que les Saints Docteurs & les Canons disoient des maux, qui adviennent de la longue vacance des Eglises, & combien de belles Constitutions les Papes avoient faites, pour en empêcher la longue vacation: Que ce danger & dommage, qui étoit grand en tout temps & en tous lieux, étoit encore plus pernicieux en France, en ce temps-ci tant déréglé & desordonné: Qu'il y avoit encore une considération de grande importance: c'est que les Etats, avec V. M. propre, avoient tant parlé contre les économats & confidences, que chacun nommé étoit après à se faire pourvoir; & les confidentaires à remettre les choses au bon chemin. Et par cete suspension S. S. empêcheroit l'efet de la bonne volonté de V. M. & desdits Etats, & confirmeroit & inculqueroit lesdits abus, confidences & économats, & feroit ce que vouloient les confidentaires & économes, qui ne vouloient se départir de leurs confidences & économats, ni dépenser de l'argent, pour avoir des provisions apostoliques: desquelles mêmes la plupart d'eux étoient d'ailleurs encore incapables. Et pour lui donner encore plus à penser, je lui dis, que je savois, que le Clergé de France, en plusieurs assemblées, avoit demandé à V. M. qu'il lui plût remettre les élections; & que je croiois, que cete requête n'auroit été oubliée aux Etats presens; & qu'il pourroit arriver, que V. M. meûle d'un côté de la requête desdits Etats, & de l'autre, de ce qu'on refusoit à Rome vos nominations, pourroit remettre lesdites élections

tions en la Pragmatique Sanction, tant regretée de tous les Chapitres, Universitez, Parlemens, & autres tels Corps & Compagnies de France. Auquel cas on ne viendroit plus de France à Rome, que pour la confirmation de l'élection seulement de trois ou quatre Primaties, qu'il faudroit encore expédier *gratis*. S. S. comme reconnoissant que j'avois raison, ne me repliqua, sinon qu'il falloit, que V. M. envoyât ici, & puis on expédieroit; & que ceci seroit bientôt passé: & dît & redît cela même plusieurs fois, qu'il falloit que V. M. envoyât. Et pource que je ne répondis rien à ce qu'il disoit & redisoit tant de fois, il commençoit à se fâcher. Et pour cela; & pour lui ôter l'opinion qu'il avoit, que cela seroit bientôt passé: je lui dîs, que V. M. feroit toujours ce qui seroit de son devoir envers le Saint Siège, & envers la personne de S. S. mais que je le priois de prendre en bonne part, & ne s'offenser point, si je lui disois en vrai & loyal serviteur, que ces choses pourroient aller à la longue, d'autant que les meilleurs & plus devots Catholiques de France ne tenoient pas bonnes les opinions, qu'on a à Rome, en ce qui n'est point de la doctrine & tradition de l'Eglise: en quoi n'y avoit aucune difference entre Rome & France: Qu'en France on faisoit, entre autres choses, les droits du Roi & de la Couronne beaucoup plus grands, qu'on ne les faisoit à Rome; & qu'on s'y estimoit si bien fondé, qu'on ne s'en départiroit pour rien du monde: Qu'en ce fait particulier V. M. trouveroit des plus fervens Catholiques, qui lui conseilleroient, que non seulement V. M. qui a privilège special de ne pouvoir être excommuniée, mais le moindre homme du monde,

monde, n'encourt point de censures pour faire chose necessaire à la conservation de la liberté, & de sa personne: Et en tout événement, que V. M. étoit absoute par autorité de S. S. propre, suivant le bref par elle octroyé ^s. N. S. P. en cet endroit devint un peu pensif, & puis me repliqua fort amiablement, & peu: & sur ledit bref seulement, disoit, qu'il ne l'avoit point entendu ainsi comme nous; & que c'étoit à lui, qui l'avoit fait, à le declarer; & qu'il n'avoit donné puissance d'absoudre d'un tel cas. Outre qu'il falloit entendre tels brefs de pechez commis avant la concession d'iceux brefs, & non depuis: & concluoit comme auparavant, que V. M. devoit envoyer ici au plustost. Et après cete brieve replique, je ne sai par quelle inspiration divine, il se mit à dire, qu'il reconnoissoit, que V. M. avoit eû de grandes occasions de faire ce qu'elle avoit fait: Que Dieu avoit permis, que le Cardinal de Guise, & le Duc son frère, mourussent ainsi pour leurs pechez: Que la Ligue avoit ruiné les affaires de France, & de

^s [Avec l'avis, que je vous ai donné de la mort des Duc & Cardinal de Guise, (c'est Henri III. qui parle au Cardinal de Joyeuse) je vous ai écrit un mot de ma main, afin que vous, & mon Ambassadeur, avisassiez ensemble, s'il seroit besoin, que pour le regard dudit Cardinal, j'eusse absolution de S. S. Depuis, j'ai trouvé un bref, que S. S. m'a ci-devant envoyé, en vertu duquel a été jugé par Docteurs en Théologie, qui l'ont veü & consulté, que je pouvois être absous de ce cas par mon Confesseur, tel que je le voudrois choisir, comme il m'est permis. Suivant laquelle résolution, je m'en suis confessé au Théologal de cete ville, personnage pieux & docte, qui m'en a donné absolution; après laquelle j'ai communiqué, & reçu le corps de N. S. à ce premier jour de l'an. Et j'envoie la copie dudit bref à mon Ambassadeur, afin que tous deux en puissiez répondre d'une même façon, là où l'occasion s'en présentera.] *Lettre du Roi du 4. Janvier 1589.*

de la Religion Catolique même : Qu'il ne faloit jamais prendre les armes contre la volonté de son Prince, & qu'il n'en advenoit jamais bien : Qu'il m'apelloit à témoin de ce qu'il m'en avoit dit autrefois ; qu'aussi avoit-il prédit ce qui leur étoit advenu. Je le louai fort de cete bonne & saine opinion , je le priai d'y perseverer, & de ne se la laisser ôter par les artifices de ceux, qui tâchoient à lui déguiser les matières, & à lui donner mauvaise impression des actions de V. M. & aussi je le laissai en cete bonne humeur, & m'en allai trouver Monsieur le Marquis de Pisany, & le sieur *Geronimo Gondi*, auxquels je dis tout ce qui s'étoit passé en ladite audience.

J'envoie à V. M. un écrit d'un tres-docte Prélat de cete Cour sur ledit bref, où il prouve, que semblables facultez d'élire Confesseur ne s'entendent pas du passé seulement, ains pour l'avenir aussi, & pour toutes & quantes fois qu'on s'en voudra servir : & m'a fait voir les lieux des Docteurs, qui sont alleguez audit écrit.

V. M. aura été avertie par le sieur Descors, comme le Commandeur de Diou, après avoir traité à Turin de la part du Duc de Mayenne avec Monsieur de Savoie contre V. M. s'en venoit à Rome en faire autant avec le Pape⁶. Il est arrivé ce matin, & y a encore avec lui d'autres. Et les appelle-t-on, soit que cela vienne d'eux

⁶ Jâques de Diou, Chevalier de Malte, & Lazare Coquelcy, Conseiller au Parlement de Paris, furent envoyez par les Ducs de Mayenne & d'Aumale à Rome, pour y contre-quarrer l'Evêque du Mans, & Jérôme de Gondi, & par conséquent détourner Sixte V. de donner au Roi l'absolution du meurtre du Cardinal de Guise : avec ordre de protester, & d'en demander acte, si le Pape la donnoit.

passent assez secretement, jusqu'à ce qu'on voie comme vos affaires iront en France, selon le succès desquels on entend publier, ou du tout supprimer les résolutions qui se font. 7 Cependant, il s'en découvre toujours quelque chose; & entr'-autres choses, j'ai appris que le bref, par le moyen duquel V. M. s'est fait absoudre, a tout gâté leurs misteres, & qu'ils se trouvent bien empêchez, & que le Pape même est fort courroucé contre ceux, qui l'ont expédié; combien que ce ne soit chose nouvelle de donner tels brefs à des Princes, & qu'il y ait même des seigneurs privez, auxquels les Papes en ont donné, avec limitation néanmoins: & les appelle-t-on *Confessionels*, ou *Confessionnaires*. Quant au nôtre, il est le plus ample, qui se pouvoit faire, sans aucune restriction ou modification, comme il appartient au premier Roi & Fils de l'Eglise. Et plusieurs, à qui j'en ai parlé par-deçà, n'y trouvent rien à redire, disant que V. M. n'a besoin d'autre absolution. Et je n'ai point ouï, que le Pape même en dise autre chose, sinon que telles choses se doivent entendre du

7 Lorsque l'Evêque du Mans, dont il est parlé dans un des Memoires precedens, passa par Florence allant à Rome, Ferdinand, Grand-Duc de Toscane, qui connoissoit bien la Cour de Rome, où il avoit résidé long-tems en qualité de Cardinal, lui dit qu'il devoit compter, que si les affaires du Roi alloient bien, il trouveroit beaucoup d'amis à Rome, & peu de difficulté dans l'esprit du Pape; mais que si la Ligue prenoit le dessus, le Roi auroit pour ennemis implacables & le Pape, & tous les Cardinaux. *Regi summum in propriis viribus ac potentia præsidium fore: si res bene illi primis hujus motus initiis in Gallia succedant, amicos Roma quàm plurimos, atque ad id ipsum Pontificem; sin seius, eosdem infestissimos hostes habiturum. Proinde, ex rerum in Gallia gerendarum eventu pendere hujus negotiis Roma tractandi exitum.* Hist. de Thou livre 94.

du passé, & non de l'avenir; & qu'il n'a point entendu un tel fait que cetui-ci; & que c'est à lui, qui a fait le bref, à l'interpreter. Mais on lui peut repliquer, que cete interpretation est contre les paroles expressees & formelles du bref; & qu'elle vient tôt après que lui-même s'est déclaré partie en ce fait, & qu'il en a fait les actes.

Une autre chose, qui se découvre fort en eux, est un ardent desir qu'ils ont, que V. M. envoie par-deçà, pour demander l'absolution; & au contraire une grande peur qu'ils ont, qu'elle n'y envoie point. Quant au desir, ils ne le celent point, ains le découvrent à nous-mêmes, & nous font dire & conseiller sous main, que nous vous en sollicitons; & m'assêure, qu'ils en feront presser & importuner par-delà V. M. par ses propres serviteurs. De ma part, sans en être admonété par autrui, je desire toujours de moi-même, que V. M. comme Roi Tres-Chretien, rende toujours au Saint Siège, & à la personne du Pape, tout le respect, qui lui est dû, & plustost plus que moins; pourveu que cependant, & par ce moyen V. M. maintienne saine & entiere son autorité, & la dignité & réputation de sa Couronne, qui est la premiere de la Chretienté. Et à cete fin je metrai ici certaines choses, que j'entens par-ci par-là, qui apartiennent à cete déliberation. Leur desir seroit donc, que V. M. envoyât, encore que du commencement on parlât d'écrire, une ou deux personnes de grande qualité, pour, de vôtre part, non seulement demander l'absolution; mais aussi rendre raison de la mort dudit Cardinal de Guise, & défendre à ce qu'on leur proposeroit au contraire, & accepter les soumissions & pé-

niten-

nitences , qu'on vous voudroit enjoindre. Et aussi s'ils veulent entrer en connoissance de la mort dudit Cardinal, ils connoîtront, par même moyen, de la mort du Duc de Guise, puisqu'ils sont morts tous deux pour une même occasion : de quoi V. M. saura tres-bien peser l'importance & la conséquence, puisque nul de vos sujets ne peut être tiré à Rome, non pas même pour les causes spirituelles. En après, je suis averti, qu'ils prétendent, que tout aussitôt que ceux, que vous devez envoyer, auront en votre nom demandé l'absolution, on vous doit sommer de délivrer Monsieur le Cardinal de Bourbon, & l'Archevêque de Lion, en disant, que ce sont choses incompatibles, de demander l'absolution d'un excès commis en la personne d'un Cardinal, & cependant tenir un Cardinal & un Archevêque prisonniers; & qu'il faut premièrement montrer repentance de ce peché-là, en cessant de commettre celui-ci. Après tout cela, on pense vous imposer certaines pénitences servant à plusieurs & diverses leurs intentions, je ne sais pas quelles: mais je vous dirai ce que j'en ai ouï dire aux uns & aux autres. Un Cardinal de grand entendement, qui n'est point de ladite Congrégation, m'a dit à moi-même, que si c'étoit à faire à lui, il vous imposeroit pour pénitence, de recevoir le Concile de Trente, purement & simplement, sans ladite modification des droits de V. M. & de votre Royaume, qui a été ajoutée aux Etats: De laquelle restriction, (pour vous dire cela en passant,) le Pape est très-fâché, & même contre Monsieur le Cardinal Légat, comme s'il avoit été en la puissance dudit sieur Légat de disposer de V. M. & des Etats généraux de France,

ce, ainsi qu'il lui auroit pleû. Le même Cardinal passant outre me dît, qu'il vous enjoindroit encore d'exterminer de vôtres Royaume les heretiques, & d'y introduire l'Inquisition, comme elle étoit du temps du Roi Henri vôtres père, & de renoncer à toutes confédérations & traitez avec la Reine d'Angleterre, Cantons de Suisse hérétiques, Protestans d'Allemagne, & avec le Turc. D'autres m'ont dit, qu'on voudroit aussi vous faire renoncer à la nomination des benefices, qui ont vaqué par la mort du Cardinal, & vous obliger envers le Pape & le Roi Catholique, les Princes d'Italie, & Cantons de Suisse catholiques, pour la sûreté & conservation de la Maison de Guise. Il s'en est trouvé encore, qui m'ont dit de plus, qu'on voudroit que le jour, que l'absolution vous seroit donnée, la part où V. M. seroit, vous partissiez de vôtres logis avec une torche ardente à la main, & allassiez à l'Eglise, & y entendissiez la grand' messe de cete façon. ⁸ Ce sont choses qui ne sont possibles par toutes voies; mais qui néanmoins se disent, & qu'il est expédient d'avoir prévûes, avant que s'enfoncer de soi-même, pour y laisser trop du sien.

Et

⁸ M. de Thou raconte que les Parisiens demandoient outre cela que le Roi fût dégradé, comme indigne de porter la couronne, puis enfermé pour le reste de ses jours dans le Couvent des Hiéronimites de Vincennes, pour y faire pénitence au pain & à l'eau. *Petebat, ut ob simulatam religionem, & fidem publicam violabam, coram Ordinum cœtu, culpam ignominiosè, privati more, exuta veste, pedibus & capite nudis, tandem ardentem 30. librarum pondere gestans, & in genua procumbens, agnoscere, ac veniam à Deo, Magistratu, & Ordinibus implorare cogeretur; & tanquam criminum obsectorum convictus, Corona Francica indignus pronunciaretur, & in Hiéronymitarum sodalium cœnobiũ juxta Vicennarum Castrum, in pane tristitia & aqua doloris penitentiam alturus, ad vitam relogaretur.* lib. 94.

Et pour ces considérations, il y en a qui aimeroient mieux, que V. M. se tenant à ce qu'elle en a fait jusques ici, n'envoyât, ni écrivît pour cela, & répondît à ceux, qui lui en parleroient, qu'elle n'avoit besoin d'aucune absolution pour un fait juste, & nécessaire pour la conservation de sa liberté, personne & Etat; & néanmoins, que pour plus grande seûreté & repos de sa conscience, elle a voulu avoir & a eû de fait absolution en vertu du bref du Pape, qui est autant même comme si S. S. vous avoit absous, & dont vous vous contentez. Et disent ceux qui sont de cet avis, que par ce moyen V. M. ni le Pape n'y laisseroient rien du leur; & que l'autorité de l'un & de l'autre demeure-roit saine, & feroit fin de toute noise, sans qu'il restât plus rien à faire, se délivrant V. M. par ce moyen de tous les susdits empêchemens, & délivrant aussi le Pape même, & lesdits cinq Cardinaux, d'un labyrinthe, où ils se sont mis avec leur Congrégation, d'expéditions & autres choses, sans avoir possible assez bien considéré le moyen qu'ils auroient d'en sortir, & dont ils ne sont pas à se repentir, connoissant maintenant, que tout ce qu'ils ont fait jusques ici, ne nuit de rien à V. M. ains à eux-mêmes, tant au spirituel, qu'au temporel, comme j'ai dit à plusieurs, afin qu'il leur fût rapporté. C'est la grandeur du Pape, d'être assisté en Chapelle par les Ambassadeurs des Rois & Princes; & la suspension des expéditions des Evêchez & Abbaies, qu'ils ont faite, tourne au grand prejudice de l'Eglise, salut des ames, & à la confirmation des

9 Multis legationibus ambiri, argumentum est felicitatis & potentia.

des abus des éconômats & confidences, & les prive cependant de plusieurs sommes d'argent, qu'ils en recevoient, ayant eux-mêmes fait ce que les Rois de France ont acoûtumé de faire, quand ils sont courroucez contre cete Cour, & veulent punir son ingratitude, défendant, qu'on n'y envoie point d'argent pour aucune expédition que ce soit. Entre ces deux partis du tout contraires, à favoir, d'envoyer ici de la façon qu'on veut; ou n'y envoyer, ni faire rien plus du tout; il y a possible un milieu, au cas que V. M. voulût complaire au Pape, en lui demandant l'absolution, qu'il desire tant lui être demandée. Ce seroit celui, dont j'ai par autres dépêches precedentes écrit à V. M. à favoir, d'écrire une letre au Pape par avis du Conseil, de laquelle on ne puisse aucunement faire son profit contre V. M. en tel sens, que V. M. comme il a été dit ci-dessus, ayant fait pour la conservation de sa liberté, personne, & Etat, ce qu'elle a fait à l'endroit du Cardinal de Guise, elle n'a estimé ofenser aucunement l'Ordre Ecclesiastique, qui lui a toujours été, & sera en tres-grande révérence; ni avoir besoin d'absolution. Toutefois, pour plus grande seûreté & repos de sa conscience, elle a voulu avoir, & a de fait obtenu absolution en vertu dudit bref de S. S. qui est autant comme si S. S. vous avoit absous elle-même. Et encore que vous ayez occasion de vous contenter en Dieu & en conscience, & devant les hommes du monde, comme de fait vous devez vous en contenter; néanmoins, attendu que S. S. dit, que vous devez encore prendre absolution d'elle, vous êtes prest & disposé à la recevoir, & suppliez S. S. de vous la donner. Et cete letre se pourroit envoyer à

Mon-

Monfieur l'Ambaffadeur pour la rendre, en lui défendant d'entrer en nulle juftification ni replique, ni metre en avant aucun autre propos touchant ce fait, pour ôter à ceux d'ici tout moyen d'entrer en conditions, & de former un procès, comme ils voudroient faire. Ou bien fe pourroit envoyer ladite letre par un gentilhomme exprés, en quoi il y auroit un peu plus de refpect; & commander audit gentilhomme de ne faire autre chofe, finon que de baifer les piés à S. S. de la part de V. M. & lui rendre ladite letre; de laquelle, s'il fembloit bon, on lui pourroit encore bailler la copie, afin qu'il en dît de bouche le contenu à S. S. fans y ajoûter un feul mot. Et fi on vouloit l'interroger, ou lui propofer quelque chofe touchant ce fait, ne repondre que ce qu'il a dit. De tous les fufdits partis, comme je ne me voudrois ingerer d'en metre en avant pluftoft l'un que l'autre; auffi ai-je eftimé vous en devoir écrire ce qui s'en dit, puisque je fuis fur les lieux, & que V. M. m'y tient pour fon fervice. A quoi j'ajoûterai encore ceci, que les plus clairvoyans & mieux affectionnez difent, que quand bien V. M. y voudra envoyer ou écrire, il n'eft bon de fe hâter, parce que c'eft chofe, qui fe peut toujours faire; & tant plus tard vous y envoyerez, tant meilleure condition vous en aurez, pourveu que vos affaires aillent bien: felon l'état & fuite defquels il faudra faire & laiffer beaucoup de chofes. Car V. M. n'a à efperer ni à craindre rien, finon autant qu'elle aura de bien ou de mal chez foi, en fon propre Royaume. Et pour favoir en quel prédicament V. M. fera à Rome, elle n'aura befoin d'atendre à l'aprendre par la dépêche de fon Ambaffadeur, ou mienne; elle

le trouvera & lira chez soi de jour en jour , à mesure qu'elle avancera , ou fera progrès en ses affaires.

L E T T R E IV.

RÉPONSE DU ROY AU CAR-
DINAL DE JOYEUSE.

MON COUSIN, J'ai reçu vos deux lettres, venues ensemble des 9. & 10. de ce mois, & ne saurois assez louer le soin & l'affection, que vous rendez au bien de mes affaires, & les prudentes circonspections & bons offices que vous y apportez ; vous assurant, que pour l'une & l'autre considération vos dépêches me donnent autant de contentement, que de nulle autre part que j'en puisse recevoir. Les remontrances, que vous avez faites à S. S. sur la façon, dont elle a usé en ce qui touche mes affaires, sont si pregnantés, qu'elle a peu mieux juger le préjudice qu'elle fait à soi-même, qu'il n'a possible été considéré ni connu, lors qu'elle s'est résolue à vous faire si rigoureux traitement. Et j'espère, que cela facilitera une meilleure & plus équitable résolution, après qu'elle aura ouï l'Evêque du Mans, que j'ai dépêché vers elle, & qui y doit être maintenant, sur la charge, que je lui ai donnée, qui donnera sujet à S. S. de r'abiller avec honneur ce qui semble lui avoir été conseillé avec plus de précipitation, que ne meritoit la grandeur de l'affaire, & de la dignité, où il a plu à Dieu m'appeler. Le zèle, que j'ai à l'honneur de Dieu, & de sa Sainte Eglise, me fait respecter ce qui vient de S. S. & veut toujours honorer sa personne, autant ou plus
que

que nul autre Prince de la Chretienté. Et comme je tiens le lieu de Premier Fils de l'Eglise, & le nom de Tres-Chretien, j'ai pareillement la volonté de me le conserver par efets convenables à cete prééminence: espérant, que S. S. en ce qui dépend d'elle, me rendra les ofices que raisonnablement je dois attendre par une reciproque correspondance nécessaire au bien de la Chretienté. Ledit sieur Evêque du Mans vous aura communiqué la charge, qu'il a eue de moi, comme je lui avois ordonné de faire avant qu'entrer en aucune negociation, afin d'apprendre l'ordre par vos bonnes instructions, & de mon Ambassadeur, qu'il y auroit à tenir. Vous verrez ce que j'écris à-present à mon Ambassadeur, que je veux vous être aussi commun avec lui, ainsi que je lui mande, & ferez sur le contenu ce que par ensemble vous jugerez être requis au bien de mes affaires, que je sai ne pouvoir mieux disposer en ce qui concerne les negociations de delà, que de m'en remettre à vos bons avis. Le sieur de Belloy n'est encore de retour de son voyage de Languedoc, & suis toujours attendant la réponse, qu'il me rapportera de ce côté-là. J'ai delibéré de me metre bien-tôt en campagne, pour m'acheminer du côté où je connoîtrai être le mieux pour mon service, ayant cete ferme confiance en la bonté de Dieu, qu'il me sera si seûre garde de mes conseils & actions, que j'en aurai l'heureux succès, qui est dû à la justice de ma cause. Je le prie pour fin de la presente, qu'il vous ait en sa sainte & digne garde. Fevrier 1589.

MON COUSIN, Depuis la presente écrite, j'ai encore consideré le contenu de vôtre
K 5 letre

lettre en chiffre ; par laquelle ayant entendu à quoi l'on pourroit ou voudroit étendre la requête de l'absolution, j'ai bien voulu vous prier de regarder tous ensemble que cela soit conduit de façon, qu'il ne m'en puisse advenir aucun prejudice, n'ayant pensé d'entrer en aucune justification de ce que j'ai fait, devant autre que devant Dieu, à qui seul j'en suis responsable. Et encore, que l'absolution que j'ai eue en vertu du bref de S. S. soit suffisante, pour me delivrer de tout scrupule que ledit fait me pouvoit apporter : Toutefois, pour plus grande satisfaction de ma conscience, & pour le desir, que S. S. a montré avoir que je la prisse encore d'elle ; je me suis encore disposé à la lui demander, estimant, qu'elle se contentera de cet honneur. Mais je veux bien, qu'on lui fasse connoître, que si on vouloit user de formalitez contraires à ma dignité, ce seroit chose, que je ne pourrois souffrir ni passer.

ANNEE M. D. XCIII.

LETRE V.

A MONSIEUR LE MARQUIS
DE PISANY. *

MONSIEUR, J'ai vû une partie de ce que vous écrivîtes par le precedent ordinaire

* Jean de Vivonne, étoit Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit, & Ambassadeur à Rome, il épousa Donna *Giulia Savelli*, dont il n'eût qu'une seule fille, N. *Caterine*, Marquise

re à Madame la Marquise , sur les longueurs , dont on use à vous permettre de venir aux piés du Pape , & à vous éclaircir , si vous y ferez admis , ou non. ¹ Et d'ailleurs , il se dit déjà par Rome ,

quise de Pisany , qui épousa depuis Charles d'Angennes , Marquis de Ramboüillet , aussi Chevalier du Saint-Esprit , & en eût Julie Lucine de Ramboüillet , qui est morte Duchesse de Montausier.

¹ Le Duc de Nevers en fait des reproches au Pape Clément VIII. dans le *Discours de sa Légation* , où joignant les griefs du Marquis de Pisany avec les siens , il parle en ces termes : [J'ajouterais encore le refus , que V^{otre} Sainteté a fait de permettre à Mr. le Marquis de Pisany , durant un an tout entier , de venir lui baiser les piés de la part de tant de Princes du sang royal , & d'autres Princes , Seigneurs , & Prélats , qui sont auprès du Roi , pour lui rendre témoignage de l'humilité & obéissance , qu'ils lui portent , & pour lui ouvrir les moyens propres , pour effectuer la conversion de n^{otre} Roi , laquelle dès-lors étoit fort préparée ; & en ce faisant , rendre V. S. le vrai Père commun de la France. Et non contente de n'avoir voulu écouter ledit sieur Marquis , durant un si long-tems , elle a été poussée de lui commander , tandis qu'il étoit en chemin pour aller à Lorete , de sortir des terres de l'Etat Ecclesiastique , comme s'il étoit ennemi du Saint-Siège , & non pas un personnage plein d'honneur , & tres-Catolique , comme il s'est fait connoître pour tel dans les Ambassades , où il a été employé , en Espagne , l'espace de dix ou douze ans , & à Rome cinq ou six. Ce qui doit causer un grand déplaisir à tant de personnes de qualité , qui l'avoient délégué vers V. S. car on ne sauroit davantage mépriser une personne , que de ne la vouloir écouter , & enfin la chasser hors de ses terres. Si par aventure , V. S. eût eût quelque mécontentement particulier de lui , il eût été plus à propos de le lui faire dire dès le commencement qu'il vint en Italie , par Monsieur le Duc de Mantoue , mon-neveu , que non pas de lui faire conseiller par son Altesse , d'avoir patience , & déclarer sa commission , lui donnant par là espérance de le recevoir : car il eût averti ceux , qui l'avoient député , du refus , que V. S. fesoit de le recevoir , afin qu'ils en commissent un autre à sa place ; & le tout se fût passé avec quelque honneur : au lieu que l'aient traité si rudement , l'on a pris argument de croire , que l'on ne desiroit point qu'il vint à Rome , pour détruire les fausses

Rome, que si on vous en fait guere plus long, vous êtes résolu de vous en retourner en France : de laquelle résolution plusieurs gens-de-bien, qui s'emploient, & font tout ce qu'ils peuvent par-deçà, pour faciliter vôtre venüe, sont tres-marris. Et quelques-uns d'eux, qui savent que je suis bon François, & d'ailleurs vôtre tres-humble & tres-affectionné serviteur ; m'ont requis, exhorté, & conjuré de vous écrire, & supplier de leur part, qu'il vous plaise avoir patience, & n'abandonner point vôtre sainte entreprise : m'alléguant que depuis quelques jours les choses sont grandement meilleurées pour nous dans Rome, tant en la personne de N.S.P. le Pape & des siens, qu'au reste de toute cete Cour ; & que de jour en jour on les voit toujours aller de bien en mieux ; comme pour vôtre particulier le Pape a parlé de vôtre personne à diverses fois fort honorablement : & s'assurant les dessusdits, qu'en donnant encore quelque temps à S.S. vous en aurez audience, & en obtiendrez toutes choses raisonnables.

Je leur ai mal volontiers acordé de faire cet office, pour être chose contre mon humeur, & que j'ai toujours fuie sur toutes autres, que de m'ingérer à quoi que ce fût, & même à donner avis à mes seigneurs & maîtres. Aussi és choses mêmes, qui me pourroient être seantes, comme envers personnes de ma condition, je ne suis nullement propre à donner des espérances, étant en mes affaires propres défiant de l'avenir, prenant toujours au pis les choses futures, qui dépendent de la volonté des hommes,

impressions, que l'on avoit semées en cete ville contre nôtre Roi, & nôtre France.]

mes, & de la variété & incertitude des événemens², & ne faisant jamais état de rien, sinon alors que je letiens bien. Toutefois je n'ai pour cete fois pû faire de moins, que de prêter ma main & ma plume aux jugemens & opinions de ceux, qui savent plus des affaires d'ici & de toutes autres choses, que je ne fais, & que je connois être affectionnez au bien & repos de la France, & qui en particulier desirent toute bonne & heureuse issue à vôtre voyage & commission. Et me suffira, que cette mienne facilité ne soit de vous prise pour présomption, & que je n'en perde rien de vôtre bonne grace; comme je l'attens aussi de vôtre humanité & bonté.

Ceux-ci donc sont d'avis, que quelque longueur, dont on use en vôtre endroit, vous ne vous en retourniez point, sinon qu'on refusât expressément de vous ouïr, ou que l'on vous rapellât de France. Et passant encore plus outre, disent, que de France on ne doit point vous rappeler, ni vous aussi le conseiller, ains le détourner si vous pouvez. Et pour ce que je leur ai dit, que je pensois que cete irrésolution, en laquelle on vous tient ici, si vous aurez audience ou non, tient, possible, aussi en suspens & irrésolus de delà les Princes & Seigneurs, qui vous ont prié de venir, de plusieurs choses, qu'ils ne peuvent bonnement faire jusques

² Il y a des hommes, & quelques uns même d'entre les plus sages, qui sont faciles à croire ce qu'ils desirent; & d'autres au contraire, qui ne se tiennent jamais assurés de rien, s'ils ne le tiennent. Mais il est toujours meilleur de se défier de l'avenir, qui est incertain, que d'espérer beaucoup: car outre que l'espérance nous rend paresseux & négligens, quand ce que nous désirons, & à quoi nous nous attendons, vient à manquer, nous nous en affligeons davantage.

ques à ce qu'ils fassent, si vous ferez écouté ou non, pendant que la Ligue, les Espagnols, & le Légat du Pape même font à Paris, & ailleurs, tout le pis qu'ils peuvent; ils m'ont répondu, qu'ils n'entendent point, que lesdits Seigneurs & Princes en vous retenant en Italie, laissent cependant de faire en France rien qui soit véritablement utile au public, & nécessaire au bien de leur parti, & à la conservation de leurs droits: ains comme on fait en leur endroit, qu'eux aussi prenant les choses au pis, & comme si on devoit élire un Roi à Paris, & jamais donner audience à Rome, ils fassent dès à présent, contre qui que ce soit, toutes choses bonnes & nécessaires, qui ne leur seroient plus en entier, quand l'un desdits cas, ou tous deux adviendroient. Et ce fondement étant posé, ils disent que de votre patience & longue attente, il ne peut advenir aucun mal ausdits Princes & Seigneurs, ni aucun bien à la Ligue; ains au contraire plusieurs biens à tout nôtre parti, & plusieurs maux à tous nos adversaires.

Je leur ai encore allégué, qu'il y avoit de l'indignité & peu de réputation pour lesdits Seigneurs Princes, & pour votre personne même, d'être si long-temps à attendre votre audience, en laquelle même celui à qui on la demande a plus d'intérêt, que ceux-là mêmes, qui la font demander. Mais ils m'ont répliqué, que comme en la prise des villes par composition, quelque avantageuse que soit la composition pour ceux qui rendent la ville, l'honneur néanmoins & la réputation est toujours à celui, à qui le profit en demeure, & qui a pu & seû se rendre maître de la place:
aussi

aussi en cete vôtre légation, l'honneur en fera à ceux, qui recevront le profit de leur patience & longanimité; & l'indignité demeurera à ceux, qui par divers artifices ayant enfin tâché de faire que vous n'eûssiez point d'audience en auront enfin le dommage & la honte. Davantage, il n'est pas ainsi du Pape comme d'un autre Prince purement temporel; & peut-on bien sans indignité endurer du Chef de l'Eglise, & Pere de tous les Chrétiens & Catoliques, ce qu'on ne souffriroit d'un autre. Le fils, qui porte patiemment la rigueur de son pere, n'encourt point indignité³; & nous particulièrement, que les Ligueurs taxent à tort de n'être point bons Catoliques, avons besoin d'user de toute patience, modestie, & révérence à l'endroit de S. S. Aussi avons-nous à nous souvenir de la nature & qualité de l'affaire, pour lequel vous venez. On dit, que c'est pour la conversion & absolution d'un pénitent. Si ainsi est, la chose d'elle-même nous exhorte à patience, & à toute humilité. Un pénitent ne doit point réputer à indignité de battre & attendre longuement

³ Comme le Pape est revêtu de deux puissances, l'une purement spirituelle, qui est la puissance des Clefs; l'autre, purement temporelle, qui est celle du glaive; on lui rend aussi deux sortes de respects, l'un de religion, qui n'appartient qu'à lui seul, en qualité de Vicair de Jesus-Christ, & de Chef de l'Eglise; & l'autre de police, qui lui est commun avec tous les Princes séculiers. Ce second respect est réciproque entre lui & eux, quant à la Souveraineté; mais le premier lui est rendu par les Rois & par les autres Princes Catoliques, comme à leur supérieur, en qualité de pere commun. Ainsi la soumission & l'obéissance filiale qu'ils lui rendent dans les choses de religion, ne préjudicie point à leur indépendance temporelle: au contraire, elle fait que les peuples leur en sont plus obéissans, étant édifiés du bon exemple qui leur est donné par leurs Souverains.

ment à la porte de celui , duquel l'absolution lui est nécessaire : ains s'il se dépîte , & s'en va courroucé de ce qu'on l'a fait attendre quelque temps , il montre , qu'il n'est point encore vrai repentant ; comme au contraire s'il a bonne & longue patience , il commence à faire preuve par là de sa vraie & non feinte conversion : & ceux qui s'emploient & prient pour lui , doivent aussi en certaine façon se revêtir de sa personne , & user de la même soumission & patience , comme nous avons l'exemple de la Cananée , laquelle priant pour sa fille , & persistant , nonobstant les refus , qui lui étoient faits , rapporta de la bouche même de N. S. Jesus-Christ grande louange de sa foi & persévérance⁴ :

La conversion & absolution , que vous avez à negocier avec le Pape , ne se peut faire par le moyen d'autre que de lui , qu'il n'y ait trop à redire , & qu'elle ne soit sujete à une grande contradiction dedans & dehors la France : & ainsi ne s'en pourroit ensuivre le fruit , que nous en attendons ; à savoir , la pacification entiere du Royaume , laquelle nous est tant nécessaire , & à laquelle tous les bons François doivent tendre. Or si vous vous en étiez une fois retourné , il est trop vraisemblable , que lesdits Seigneurs Princes ne renvoyeroient plus vers le Pape , ni vous , ni autre ; & le Pape de son côté enverroit encore moins vers eux : de façon que tout seroit rompu , & n'y auroit jamais fin au schisme d'en-

⁴ O femme , vôt're foi est bien grande ! qu'il vous soit fait selon vôt're desir. Allez , vôt're fille est delivrée. Mat 15. Marc. 7. *O rara muger , dit un Politique Espagnol , que opportunamente importuna ! La piadosa persista y perseverancia con que combatiste , ayudo a su buen despacho.* Audiencia de Principes.

d'entre le Saint Siege & lefdits Seigneurs Princes , & autres Catoliques , ni moyen d'acommoder entierement les choses du Royaume. Et nous trouverions enfin qu'en nous dépitant , & quitant tout là , nous aurions fait ce que veulent les Herétiques , & les Espagnols , à favoir , que nous soyons toujourns mal avec le Saint Siege ; & que les François Catoliques ne soient jamais entierement & fermement remis ensemble : & aurions de plus donné excuse à ceux , qui refusent ou dilayent de nous ouïr , & pre-texte de dire , qu'il auroit tenu à nous-mêmes , & à nôtre impatience , si nous n'avions eû l'audience , que nous demandions.

Et quant à ce que je metois en avant , & que j'ai touché ci-dessus , que le Pape perdrait plus en cete rupture , que lefdits Seigneurs Princes , & autres de leur parti , au nom desquels vous demandez audience ; on m'a répondu , que cela n'est pas si certain , comme il nous pourroit sembler. Car outre le point de la conscience , qui surpasse tous autres interets & considérations , & auquel neanmoins on ne veut point entrer pour cete heure ; si la France se trouve aujourdui reduite en tel point , qu'elle ne puisse , pour plusieurs respects , être entierement pacifiée sans le Pape , comme il a jà été dit ; on ne voit point quel plus grand mal pourroit advenir à S. S. de ladite rupture , qu'à nous tous. Mais comme qu'il en soit , la considération du dommage , que le Pape en pourroit recevoir , est bonne pour le mouvoir lui à vous ouïr au plus-tost , & à faire son devoir de son côté : mais quand il ne le fera pas si-tôt , nous ne devons point nous dépiter , & abandonner une si sainte & si salutaire entreprise , que la conversion &

ac-

acceptation du Roi , & la pleine & entiere pacification & restauration de ce pauvre Royaume , & de la Religion Catolique , & de toutes bonnes choses en icelui , ni nous vanger de la rigueur & longueur du Pape sur nous-mêmes. Pour la connoissance , que nous aurions d'un plus grand mal , qu'il en recevroit , son mal ne gueriroit pas le nôtre. Et quand nous n'aurions point à faire au Pape , qui est nôtre pere ; ains à tout autre Prince , voire au Turc même : il vaudroit toujourns mieux , qu'il fût bien de son côté , & nous aussi du nôtre ; que non pas que nous fissions chose , dont il lui advînt une grande ruine , & à nous aussi. Et non seulement en cet afaire si important , & qui ne se peut faire bien & entierement sans S. S. mais aussi en toutes autres choses , l'être bien avec N. S. P. le Pape & le Saint Siege , outre ledit respect de la Religion & de la conscience , qui est le principal , ne peut tourner qu'à grand honneur , profit , grandeur , & tout autre avantage de Messieurs les Princes du Sang , & de tous autres Princes & Seigneurs Chretiens , pour infinies considerations que vous savez trop mieux.

Oùii , mais le Pape nous fera attendre cete réponse , jusques à ce que cete Assemblée de Paris , qu'on appelle *Etats* , soit du tout achevée. Je le crois , & m'en déplaît trop : mais possible n'est-ce pas un si grand mal , comme il semble de prime face. Les choses du monde vont d'une façon , que bien souvent les hommes se travaillent pour détourner ce qui leur reviendrait à grand profit , s'il advenoit ; & quelquefois aussi pour obtenir ce qui leur apporte puis après un grand dommage. Il pourroit être , que cete atente , que nous craignons tant , fût une de
cel-

celles-là , & qu'elle nous aportât enfin plus de bien que de mal. Car puisqu'il a été dit ci-dessus , & posé pour fondement , qu'il ne faut omettre à faire en France rien qui soit besoin & expédient en tout événement , & même en cas qu'en ladite Assemblée se fît l'élection prétendue , dont on parle tant ; vòtre atente n'aura causé aucun mal , quand bien au pis aller la Ligue s'acoucheroit de ce monstre d'*Antiroy* ^s , dont

^s [Quand bien l'on voudroit proceder à l'élection d'un Roi (dit le Duc de Nevers au Pape) il faudroit assembler les Etats Généraux de tout le Royaume : ce qu'ils ne peuvent faire, le Roi en tenant les deux tiers en son obéissance, ainsi qu'il s'est vû en l'assemblée de leurs prétendus Etats faite à Paris, ne s'y étant trouvé la moitié des Députés, qui ont coûtume de se trouver aux Etats Généraux, convoquez par les Rois. De plus, telle convocation ne se peut valablement faire, parce qu'il n'appartient qu'au Roi de convoquer les Etats; & à son défaut, au Régent, qui est ordinairement le Premier Prince du Sang, lorsque le Roi est mineur ou absent. Or tant s'en faut, que personne du côté de la Ligue ait tel pouvoir, qu'ils n'ont aucun Prince du Sang de leur côté, ni Officiers de la Couronne, pourvus par nos Rois précédens; & que l'autorité, que Monsieur de Mayenne a peu à peu usurpée, ne se peut égaler à celle d'un Régent, & par conséquent, ne peut convoquer les Etats Généraux. Et d'ailleurs, le pouvoir qu'il a, ne provient que de 54. personnes, qui le lui donnèrent le 4. de Mars 1589. après qu'il les eût lui-même choisis, & creéz Conseillers du Conseil Général de l'Union, quoique la plupart fussent tres ignorans d'affaires d'Etat: ce qu'il montra lui-même, quand il les cassa & foula aux piés, comme des potirons, au mois de Novembre suivant, après qu'il en eut tiré ce qu'il vouloit; & soudain refit un autre Conseil de gens plus capables de manier affaires d'Etat.] *Et trois pages après:* [Posé le cas que cete élection se pût faire, & qu'on elût pour Roi Monsieur de Guise, ou Monsieur de Mayenne, ou tel autre que l'on voudra, cete élection ne lui donnera plus d'argent & de moyens de s'entretenir & de chasser nôtre Roi: au contraire, elle lui augmentera la dépense, qu'il lui conviendra faire pour entretenir honorablement l'autorité & la prosopopée roiale. De sorte qu'il faut dire, que cete élection apportera à ce

dont elle montre être grosse , long - temps y a. Aussi-bien quand le Pape vous donneroit l'audience dès maintenant , il pourroit toujours diférer , & de fait difererait la résolution de vôtre négociation , jusques à l'issüe de ladite Assemblée ; & ainsi ce seroit une même chose , & nos affaires n'en iroient , ni pis , ni mieux.

Que si ladite grossesse de la Ligue setrouvoit avoir été vent , & que cete leur assemblée s'en allât en fumée , comme il n'y a que trop de raisons pourquoi ces Deputez ne doivent s'accorder à l'empirement , accroissement , & perpetuité des miseres communes , & des leurs particulieres , & de celles de leurs femmes & enfans , & de toute leur posterité ; en ce cas je pense , que le delai , que le Pape aura mis à vous ouïr jusques à la fin de ladite assemblée , nous tournera à grand profit , & fera beaucoup meilleur pour nous , que s'il vous eût ouï plus tost. S'il vous admetoit avant la conclusion de ces Etats pretendus , & qu'en iceux ne se dît point de Roi , (car leur pretendu élire ne seroit que dire ,) la Ligue diroit puis après , encore que sans cela ils n'eussent pû rien faire , qu'il auroit tenu au Pape que leur Roi n'eût été fait ; & que si S. S. ne vous eût admis , l'élection eût été faite sans faite , & le Navarrois , qu'ils appellent , eût été bien-tost après abandonné de tous les Catoliques , qui à-present le suivent ; & lui , & tous les heretiques auroient dans peu de mois été chaf-

ce Roi Bertault plus d'incommodité , que de profit ; & conclure , que l'on aura élu non un Roi , mais un fantôme , pour être porté devant l'armée Espagnole ; & enfin , que le Roi d'Espagne , qui a 67. ans passez , venant à mourir , on pourra par même moyen enterrer ce Roi Bertault : qui sera la fin de la cruelle tragédie , qui se joue en France.

chassez, & exterminiez de toute la France. Mais quand les choses de la Ligue auront en vain fait ce dernier effort, & jetté tout leur venin, sans avoir sur quoi s'excuser, de n'avoir pû faire ce dont ils s'étoient vantez, leur discorde, vanité, & foiblesse, sera connue d'un chacun, dedans & dehors le Royaume: & eux ayant en ce dernier attentat consumé tous leurs artifices, & ne s'étant plus rien réservé pour abuser le monde, décherront de réputation, & de credit auprès du Pape, & du Roi d'Espagne même, & de tous autres Princes étrangers, &, ce qui importe plus, dans la France même auprès des villes de leur parti, qu'ils ont ruinées, & qui trop follement s'atendoient d'être refaites de leurs pertes, par le moyen de ce beau & nouveau Royaume tout d'or, qu'on leur promettoit. De façon, que la perte d'une seconde bataille, n'auroit pas aporté plus de dommage aux auteurs de la Ligue, qu'aura fait la vanité de ladite Assemblée; & leur sera advenu en ceci, comme en plusieurs autres choses, qu'ils ont attentées par le passé, tout le contraire de ce qu'ils se propoisoient.

Et outre que le parti des Princes & Seigneurs, qui vous ont envoyé, sera accru d'autant, il y aura ce bien parmi plusieurs autres, que vous en ferez ici plus honorablement acüeilli, plus volontiers écouté, & plus promptement & favorablement expédié, que vous n'auriez été avant la fin de ladite assemblée; pour autant que le Pape aura alors tant de justification & d'avantage envers la Ligue & les Espagnols, qu'ils ne pourront honnêtement plaindre de lui, quoi qu'il fasse en vòtre endroit, après les avoir si longuement & en vain aidez d'argent, d'hommes,

mes, & de l'autorité du Pape & du Saint Siège, l'ayant employée toute en tout ce qui leur a plu, & acheté à beaux deniers comptans la desobéissance de la plus noble & plus puissante partie des Catholiques de France, & la diminution de son autorité & de celle du Saint Siège au premier Royaume de la Chrétienté; autorisé par Bulle expresse, & par création d'un Legat, l'assemblée, délibération, élection, & sacre de l'*Antiroy*, qu'ils vouloient faire d'entr'eux; & à leur apétit, refusé audience & accès à Rome à des Cardinaux, & à des Seigneurs notables, envoyez de la part de la plus illustre & valeureuse Noblesse du monde; & en somme, fait pour eux contre soi-même toutes autres choses, qu'ils ont seû desirer. De toutes lesquelles choses, & de la longueur même, dont il use à-present en votre endroit, vous vous ferez par votre patience vangé, de la façon qu'il est permis aux enfans de se vanger de leurs peres, qui les maltraitent à l'instigation & calomnie de leurs faux & malins freres: c'est que vous lui aurez donné temps & moyen de se détromper, & d'apprendre ce qu'il ne savoit point, ni d'eux, ni de soi-même; c'est-à-dire, de ses forces, & de ce qu'il pouvoit, & ne pouvoit point; & moyen encore de se raviser, & reconnoître, que vous êtes ses bons, vrais, & devots enfans; & comme il ne peut de fait & de force vous déshériter, qu'aussi en avoit-il encore moins de raison.

Et quand, au pis aller, vous n'auriez rien gagné en son endroit, (ce qui repugne au grand meillement, que nous voions ici de jour en jour,) toujours seroit-ce une grande justification pour les Princes & Seigneurs, qui vous
ont

ont envoyé, & pour vous en particulier, & une grande acufation contre lui envers le peuple de France, & envers tous les Princes, Républiques, Potentats & peuples de la Chretienté, d'avoir, comme bons catoliques & devots enfans, perseveré en patience à demander & attendre si long-temps l'audience, & encore à vous tous une grande excuse, & moyen de faire en fin finale, tout ce qui seroit jugé expedient pour le bien & réputation de ces Princes & de la Couronne. Que si pendant ledit delai, il se faisoit acord en France, comme on dit qu'il s'en parle, sur la proposition qu'envoierent à Paris le 27. Janvier les Princes & Seigneurs, qui étoient prés le Roi; en ce cas ladite dilation nous auroit aporté cet avantage, qu'il faudroit non seulement qu'on nous ouït, mais aussi qu'on nous acordât, de gré ou de force, tout ce que raisonablement nous pourrions demander.

Et partant, j'oserai ici à la fin ce que du commencement je n'eusse pû oser; c'est vous supplier, non seulement au nom de ceux qui m'ont imposé ce devoir; mais encore au mien propre, s'il vaut rien: vous supplier, dis-je, comme je vous supplie tres-humblement, & tres-instamment, & autant qu'importe la reduction & acceptation du Roi, & la conservation & amplification de la Religion Catolique, & le repos & la restauration de nôtre pauvre France, & de toutes bonnes & belles choses en icelle, qu'il vous plaise, pendant que nous faisons ici & ferons tout ce dont nous pourrons nous aviser pour accelerer vôtre venue; ne prendre aucune resolution, qui rompe le cours des belles esperances, qui nous luisent de tous côtez depuis quel-

quelque temps en ça, puisque de vôtre longue patience, comme il a été dit, ne peut advenir aucun mal, ains une infinité de biens au public de la France, & à toute la Chretienté, & à vous, Monseigneur, qui les aurez procurez, outre vôtre part desdits biens, honneur & gloire immortelle à tous les siecles à venir, laquelle je vous désire particulièrement, avec tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome, ce 3. d'Avril 1593.

Le Marquis de Pisany aiant envoié au Roi une copie de cete lettre de Monsieur d'Ossat, le Roi la trouva si judicieuse, & si prudente, qu'il en prit la résolution d'employer desormais ledit sieur d'Ossat au maniment de ses affaires à Rome. Sur quoi il lui fit l'honneur de lui écrire la lettre suivante.

L E T R E VI.

MONSIEUR D'OSSAT, L'assurance que j'ai, que vous raporterez volontiers l'intelligence, que vous avez des affaires de delà, & le credit que vous y avez aquis, au bien de mon service, & de ce Royaume, m'a meü de vous écrire la présente, sur l'ocasion du voyage, que mon Cousin le Duc de Nevers va faire de ma part vers N. S. P. le Pape, & par icelle, vous prier, comme je fais, de voir mondit Cousin le plus souvent qu'il vous sera possible, pour vous employer pour mondit service, selon que par lui vous saurez être à propos : lui donnant aussi, sur ce, les bons avis, que vous connoîtrez y pouvoir aider, & être utiles en quelque chose. Vous assurant, que le devoir, que vous y rendrez, vous fera une acquisition de
nou-

nouveau merite envers moi , qui vous vaudra quelque bonne gratification & reconnoissance de ma part. Et sur ce je prie Dieu , Monfr. d'Offat, qu'il vous ait en sa sainte & digne garde. Ecrit à Melun, le dernier jour d'Aoust 1593. Signé, HENRY. Et plus bas, REVOL.

ANNEE M. D. XCIV.

L E T R E VII.

A MONSIEUR * * *

MONSEIGNEUR, Je vous renvoye l'écrit, qui vous fut envoyé par Mr. le Cardinal de Camerino, ¹ que j'ai fait transcrire , & que j'ai leû pour la seconde fois. Ce sont gens d'esprit, de savoir, & de labeur, qui l'ont forgé , mais de fort mauvaise foi, ne faisant conscience, & n'ayant honte de traiter un cas de conscience, si important à la Religion Catolique, & à toute la Chréienté, en chicaneurs & sophistes ; ajoutant & ôtant à l'écrit, auquel ils répondent, & en déguisant & pervertissant le sens & les paroles, selon qu'ils ont pensé rendre le leur plus plausible , & plus apte à tromper les ignorans, & entretenir les passionnez & intéressez. Pour leur faire la replique, qui leur apartiendrait, il faudroit être hors de Rome, & delà les monts; j'entens en ne disant que choses vraies & propres :

* * * L'Original ne marque point à qui cete letre étoit adressée.

^x *Mariano Pierbenedetto*, Créature de Sixte V.

Tom. I.

L

pres: car de dire faux, il n'est loisible en quelque part qu'on soit, comme aussi n'est-il sûr de dire la vérité par tout, & en toutes matieres. A tant, Monseigneur, &c. De Rome, ce 24. Mai 1594.

L E T R E V I I I.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Je ne me ferois ingeré à vous écrire, si vous ne me l'eussiez commandé par la lettre, qu'il vous plût m'écrire le 16. d'Octobre: mais pour vous obéir, outre la réponse, que je fis à votre lettre du 4. de Novembre, par un extraordinaire, qui s'en alloit par-delà; je vous écrivis encore depuis, par l'ordinaire de Lion, le 9. & à-present par cet autre ordinaire, qui doit partir demain, (comme, depuis long-temps, ils ne vont plus que de mois en mois) je continue.

Depuis ma dernière donc, le seigneur Jean-François Aldobrandin, duquel je vous faisois mention, partit pour Espagne ¹ jeudi, premier jour de ce mois, faisant le chemin de *Civita-*

Vec-

¹ Le Pape envoya son neveu en Espagne, pour disposer Philippe II. à trouver bon, qu'il procedât à l'absolution du Roi de France: jugeant, dit Herrera, qu'il n'étoit pas juste de passer outre à l'absolution du Prince de Bearn, sans tenir compte du Roi Catholique, à qui ce respect étoit dû pour le saint zele, avec lequel il avoit employé ses forces, en France, à la défense de la Foi Catholique. . . . Le Pape lui fesoit savoir, que les Etats du Royaume, & plusieurs Princes Chrétiens, le pressoient si fort d'admettre le Prince de Bearn au giron de l'Eglise Romaine, qu'il ne pouvoit plus s'en excuser; mais que pour l'affection & pour le respect, qu'il portoit à Sa Majesté, il ne l'avoit pas voulu faire, sans l'en avertir, ni sans savoir, si elle trouveroit bon, qu'à l'ocasion

Vecchia, pour là s'embarquer. Quant à sa charge, je me suis confirmé toujours de plus en plus en ce que je vous en écrivois, & entre autres choses, qu'il a commission de tirer du Roi d'Espagne, à quelles conditions il voudroit faire paix, ou treve avec nous, pour, puis après, les faire acorder par le Roi, avant que lui donner l'absolution. ² Sur lesquelles m'ayant été parlé par quelques-uns de ceux, qui hantent ledit seigneur Jean-François, & qui ont cet honneur de parler souvent de telles choses avec N. S. P. & avec Messieurs ses neveux; je leur ai répondu en homme, qui ne présume point de répondre du fait du moindre de mes égaux, m'en remettant toujours à qui il touche: tant s'en faut que je voulusse répondre des affaires publiques, qui dépendent du Roi. Toutefois, étant pressé par eux de leur dire ce que j'en pensois, & eux étant de tel respect, que je ne leur pouvois refuser cela honnêtement; je leur ai dit librement ce que j'ai estimé être de la vérité, & du service & réputation de Sa Majesté, inclinant à leur faire de nôtre côté les choses plutôt difficiles, qu'autrement, afin qu'ils n'en promissent à autrui, ni à eux-mêmes, plus qu'ils ne doivent, & nous estimassent plus qu'ils ne font; & afin aussi que, si enfin ils obtiennent du Roi quelque chose de plus, ils en sachent plus de gré à S. M. qui les aura contentez de chose, qu'il pouvoit, & pour son particulier devoit, possible, faire de moins.

1. Donc

sion de cete absolution, il ménageât une bonne paix entre l'Espagne & la France.

² Condition simoniaque, l'absolution étant une chose purement spirituelle, & la paix ou la treve en étant une toute temporelle.

1. Donc je leur ai dit , qu'à mon avis , le Roi , & les Princes & seigneurs de son Conseil , n'endureroient point , qu'au fait de l'absolution on mêlât aucun traité de Paix , ou de Treve avec le Roi d'Espagne , ni avec ce qui reste de la Ligue de France : comme aussi n'est-il point raisonnable , attendu la diverse nature & condition des choses , & des personnes ; étant l'absolution une chose pure spirituelle , & la Paix ou Treve , pure temporelle ; & les choses spirituelles ne devant être achetées ni vendues avec le prix & l'intérêt des temporelles. Et quant aux personnes , le Roi reconnoît le Pape pour Vicaire de Jesus-Christ , & Pere commun des Chrétiens ; & partant , au fait de l'absolution , veut procéder envers S. S. comme devot fils , avec toute humilité & obéissance filiale , & ce volontairement , librement , & franchement , sans qu'il se puisse dire , qu'il y ait été contraint par le Roi d'Espagne , ni par la Ligue , ni par aucune autre puissance temporelle du monde. Et tout de même croit-il , que S. S. doive correspondre à cete sienne reverence & soumission en vrai pere , & lui donner l'absolution avec penitence , qui soit imposée à sa personne , & non à son Etat ; & qui soit au salut de son ame , & à la satisfaction & édification de Nôtre Mère Sainte Eglise , & non au gré & avantage des Espagnols , & des derniers ostinez. Mais avec le Roi d'Espagne , le Roi de France veut traiter du pair , pour le moins , & se comporter envers son second , selon que le second se comportera envers son premier. Et quant à ce qui reste de la Ligue , S. M. y veut procéder en Roi & maître , & leur départir de sa clemence & bonté autant qu'ils lui rendront d'obéissance & de fidélité.

té. Bien croi-je, que donnée que sera l'absolution, & à la façon qu'il appartient entre pere & fils spirituels, sans y mêler l'intérêt temporel du tiers; S. M. sera toujours prête à recevoir les bons & saints records de S. S. soit pour Espagne, ou pour la Ligue, ou pour quelque autre que ce soit, & à y déferer autant que son honneur & réputation, & le bien de ses affaires, & de son Roiaume, le pourront comporter. Mais si S. S. vouloit mêler les intérêts temporels d'autrui avec le sien spirituel de l'absolution, il seroit à craindre, qu'outre qu'elle ne feroit rien pour Espagne, ni pour la Ligue, elle confirmeroit encore une fausse opinion, que la plupart du peuple François a conçüe, que tout ce que S. S. a fait jusques ici, & est pour faire à l'avenir en ces choses-ci, elle l'a fait, & fera à discrétion & bon plaisir des Espagnols; & qu'elle pend & dépend de ce côté-là en tout & par tout: & gâteroit ses propres affaires, & du Saint Siège, le Roi, & les siens, se passant avec l'absolution, qui lui fut donnée le 25. Juillet de l'année passée³; & S. S. & le Saint Siège demeurant privez de l'obéissance acoustumée du Roiaume de France, & l'Eglise de Dieu divisée & déchirée par le schisme, qui jà la détruit & ruine plus qu'on ne sent encore.

2. Je

³ Le Cardinal de Plaisance, alors Légat en France, avoit voulu empêcher cete première absolution par la lettre suivante qu'il adressa aux Catholiques du Royaume, laquelle je mets ici toute entière, parce qu'elle est tres-rare maintenant.

PHILIPPUS miseratione divina tituli Sancti Onuphrii S. R. E. Cardinalis Placentinus, S. D. II. CLEMENTIS Papæ VIII. ac Sanctæ Sedis Apost. in Regno Franciæ de latere Le-

gatus, universis ejusdem Regni Catholicis
salutem in Domino sempiternam.

Relatum est ad nos, Henricum Borbonium,
qui se Franciæ ac Navarræ Regem inscribit,
Prælatos quosdam, & alias personas Ecclesiasti-
cas, ex eorum numero quos sibi obsequentes hæte-
nus habuit, ad S. Dionysii oppidum convocasse,
invitatis etiam illuc nonnullis ex iis, qui à par-
tibus erant Catholicorum, ea potissimum specie
& prætextu, ut ipsum ab eo anathematis vincu-
lo, quo ab Apostolica Sede nominatim est ligatus,
absolvant. Qui quia in errorem facile inducere
posset eos præsertim qui imbecillioris sunt judicii,
idcirco muneris nostri esse duximus, ne quis igno-
rantia causam prætexere possit, omnes & singu-
los Catholicos admonere, quod cum Pont. Max.
Sixtus V. ipsum Henricum hæreticum, in hære-
ses relapsum, & impœnitentem, hæreticorumque
ducem & defensorem manifestum esse, & proin-
de eum damnabiliter incurrisse in sententias, cen-
suras, & pœnas, sacris canonibus & constitutio-
nibus Apostolicis contentas, ac hæreticis relapsis
& impœnitentibus debitas, nominatim declara-
verit; ad solum etiam Rom. Pontificem de eadem
re cognoscere & judicare omnino pertinet; &
propterea quicquid super eo negotio à Prælati-
bus hujusmodi, aut aliis personis ecclesiasticis, cujus-
cumque conditionis, dignitatis, status & præ-
eminentiæ fuerint, ab eorum quolibet attentatum
vel actum fuerit, id omne nullum, irritum ac ina-
ne, nulliusque momenti fore; eundemque Henri-
cum in hujusmodi absolutionibus quæ à non ha-
bentibus potestatem ipsi forsitan de facto impertien-
tur, nullo modo absolutum censi posse vel debe-
re. Neque eos qui postea illi quavis ratione fave-
bunt,

bunt, minùs quàm antea subiacere pœnis & censuris contra hæreticorum fautores promulgatis. Quamobrem omnes Catholicos, qui hætenus in tuenda retinendaque Religione Cathol. Apost. & Romana constantes perstiterunt, vehementer hortamur, ne se iis artibus in re præsertim tam gravi, & quæ tantopere non solum ad hoc Galliæ regnum, sed etiam ad universam Remp. Christianam pertinet, decipi patiantur. Eos verò qui eidem Henrico huc usque faverunt, per viscera misericordiæ Dei monemus, ne erroribus errores superaddere pergant, neque novi schismatis autores ultra fieri velint, quos ab eo potius descivisse, fautoresque hæretici esse jampridem desisse oportuit. De his denique Ecclesiasticis, quos è civitatibus quæ partes Catholicorum sequuntur, ab ipso Henrico accersitos accepimus, tametsi confidimus, neminem ex iis, vel ex quibuscvis aliis fore, qui se in illud oppidum transferat, quod hæretici ditioni subiacet; eos tamen ea de re nunc quoque admonendos officii nostri esse existimamus. Ne quis igitur earum istiusmodi conventum accedat, pro autoritate nobis ab Apostolica Sede concessa, palam inibemus: eos verò qui secus fecerint, conventuique seu actui huiusmodi interesse non dubitaverint, cum excommunicationis & privationis beneficiorum ac dignitatum, quas forsàn obtinebant, periculo id facturos denunciamus. Datum Parisiis die 23. Julii 1593.

PHILIPPUS Card. Placentinus,
Legatus.

Nonobstant ce Mandement du Légat, Henri IV. ne laissa pas d'être admis à faire son abjuration entre les mains de l'Archevêque de Bourges, en présence du Cardinal de Vendôme, & de sept ou huit Evêques. Le Chancelier de Chiverny dit, que le Roi voulut faire cete action dans l'Eglise Abbatiale

tiale de Saint Denis, pour témoigner, qu'il vouloit vivre & mourir, comme les Rois qui y sont enterrez, dans le sein de l'Eglise Romaine. Quant à l'absolution, l'Archevêque la lui donna en ces termes : *Ego Te, salvâ Sanctâ Sedis Apostolica auctoritate, à crimine hæresis & apostasia absolvo, S. R. Ecclesiæ restituo, & ad Sacramenta ejus admitto. In nomine Patris, & Filii, & Spiritûs Sancti.* Selon cete clause, *Salva, &c.* le Roi avoit encore besoin de l'absolution du Pape, ou du moins, de la confirmation de celle des Evêques. C'est pour-quoi il écrivit au Pape la lettre qui suit.

TRES-SAINT PERE,

*Aiant, par l'inspiration qu'il a plu à Dieu me donner, reconnu, que l'Eglise Catholique, Apostolique, & Romaine, est la vraie Eglise, pleine de verité, & où gît le salut des hommes : conforté encore en cete foi & créance par l'éclaircissement, que m'ont donné les Prélats, & Docteurs en la sainte Faculté de Teologie, que j'ai, à cete fin, assemblez, des points, qui m'en ont tenu séparé par le passé : je me suis resolu de m'unir à cete Sainte Eglise, & d'y vivre & mourir avec l'aide de celui, qui m'a fait la grace de m'y appeller. Et pour donner commencement à ce bon œuvre, après avoir été reçu à ce faire par lesdits Prélats, avec les formes & cérémonies, qu'ils ont jugé être nécessaires, auxquelles je me suis volontiers soumis ; le dimanche 25. de Juillet *, j'ai ouï la Messe, & joint mes prieres à celles des autres bons Catholiques, comme incorporé en ladite Eglise, avec ferme intention d'y perseverer toute ma vie, & de rendre l'obéissance & respect dû à Votre Sainteté, & au Saint Siège, ainsi qu'ont fait*

* Jour de bon augure, d'autant qu'étant celui auquel l'Eglise celebre la Fête de Saint Jacques, qui est l'Apôtre & le Patron d'Espagne, il sembloit annoncer & indiquer la réconciliation future des deux Rois, & des deux Nations.

fait les Rois Tres-Chretiens, mes predecesseurs. Et m'asseurant, Tres-Saint Pere, que V. S. ressentira la joie de cete sainte action, qui convient au lieu, où il a plû à Dieu la constituer, j'ai bien voulu, attendant que, sur ce, je lui rende plus ample devoir, par une Ambassade solennelle, & de personage de bonne & grande qualite, lui donner, par ce peu de lignes de ma main, ce premier témoignage de ma devotion filiale envers Elle, la suppliant tres-affectueusement l'avoir agreable, & recevoir d'aussi bonne part, comme elle procede d'un cœur tres-sincere, & plein d'affection, de pouvoir, par mes actions, mériter sa sainte benédiction. Et sur ce, T. S. P. je prie Dieu, qu'il veuille longuement maintenir V. S. en tres-bonne santé au bon gouvernement de sa sainte Eglise. De Saint-Denis, ce 18. d'Aoust 1593.

Vôtre bon & dévot fils, HENRY.

Les Prélats & les Docteurs qui l'avoient absous en rendirent compte au Pape par une lettre écrite en commun, qui portoit :

BEATISSIME PATER,

Post humillima beatorum pedum oscula.

NOs Archiepiscopi, Episcopi, Doctores, & Ecclesiastici, omni studio, nexu, & mancipio tui, qui Henrico Regi nostro, ad Sanctam, Catholicam & Rom. Ecclesiam redeunti, operam dedimus, Sanctitatem Vestram precamur humilimè, ne quod à nobis urgente vel premente rerum nostrarum statu, è re & utilitate Ecclesiæ actum est, id temerè aut arroganter à nobis presumptum aut usurpatum esse existimet. Judicabit enim Sanctitas Vestra, & aperte cognoscet.

omnia cum dignitate Sanctæ Sedis, & Sanctitatis Vestræ reverentia transacta & peracta esse. Mittemus statim ad Sanctitatem V. unum ex nostris, qui quæ gesta sunt Sanctitati V. amplius aperiat & exponat. Interim Sanctitatem V. obnixè rogamus, ne aliter de nobis sentiat, quàm de filiis Ecclesiæ & Sanctitatis V. studiosissimis & obsequentissimis. Deus Opt. Max Sanctitatem V. in multos annos suæ conservet Ecclesiæ. Datum apud S. Dionysium 8. Idus Augusti 1593.

Humillimi & obsequentissimi signati

Carolus Card. à Borbonio.
 Reginaldus Archiep. Bituric.
 Philip. du Bec Episc. Nannet.
 Henr. le Maignan Ep. Dignensis.
 Ludov. Ep. Sagiensis.
 Nic. De Thou Ep. Carnotensis.
 Car. d'Escars Ep. Dux Lingonens.
 Claud. Ep. Cenomanensis.
 Carolus Ep. Andegavensis.
 Renatus de Daillon, Abbas de Castellariis,
 designatus Ep. Baiocensis.
 Jacob. Davy du Perron.
 Joan. de Volvire Abb. de Corona.
 Jo. Touchard, Ab. de Bellosana.
 Jo. Got, Ab. S. Steph. Cadomensis.
 Ren. Benoist, Doctor Parisiensis.
 Aymar de Chavagnac, Doctor. Paris.
M. de Thou l'appelle Jean.
 Claud. Morenne, Parochiæ S. Mederici
 Paris. Pastor.
 Claud. Gouyne, Decanus Bellovac.
 F. Nic. Hesselin &
 F. Jo. Gobelin, Monachi San - Dionysiaci,
 Doctores Paris.

La lettre du Roi fut rendue au Pape le 13. de Septembre suivant, par un gentilhomme, nommé Isaïe Brochard de la Clielle, qui passa ensuite à Florence, pour traiter avec le Grand-Duc, conformément à l'Instruction, qui suit.

INSTRUCTION DU SIEUR DE LA CLIELLE.

1. **L**E sieur de la Clielle, dira à Monsieur le Duc de Toscane, que dès le commencement, que Sa Majesté a connu la bonne volonté & amitié qu'il lui porte, Elle s'en est imprimé une si parfaite confiance, qu'elle a toujours crû, que tout ce qu'Elle feroit par son bon avis & conseil, ne lui pourroit qu'heureusement succeder.

2. Que si Sa Majesté ne s'est résolue à prendre les moyens d'entrer en l'Eglise. Catholique, si-tôt que ses amis l'eussent désiré, ce n'est pas qu'elle n'en eût la volonté; mais parce que la violence de ses ennemis a eût tant de force à Rome, qu'au lieu de lui donner la main, lorsqu'Elle a voulu s'y presenter, l'on y a rejeté toutes les ouvertures, par lesquelles S. M. s'en vouloit aprocher. Que bien que les lettres & dépêches, qui s'étoient faites pour cela, fussent sous le nom des Princes, des Officiers de la Couronne, & des autres Seigneurs Catholiques de son parti; l'on ne pouvoit douter, qu'elles ne vinssent d'Elle, puisqu'elles portoient, que c'étoit par son commandement; sans quoi ils n'eussent voulu promettre une chose, qui dépendoit d'elle seule, & de sa pure volonté. Que tout cela n'ayant de rien servi à S. M. Elle n'a pas laissé de persister toujours dans la résolution d'embrasser la Religion, en laquelle ses prédécesseurs Rois de France avoient vécu.

3. Que comme sa conversion pourroit lui concilier les cœurs du peuple, qui n'étoit retenu que

par les motifs de la Religion; elle prévoyoit bien aussi, que le fruit lui en seroit empêché par les Chefs du parti contraire; & que ce changement pourroit la priver du secours de ses anciens alliez & amis.

4. Que le 20. de Juillet, les Prélats & Docteurs convoquez par S. M. s'étant assemblez, Elle se seroit resolüe, par la bonne instruction, qu'ils lui avoient donnée, d'entrer en l'Eglise Catholique, Apostolique, & Romaine, & y seroit entrée le 25. dudit mois, après avoir reçu l'absolution par les mains de Monsieur l'Archevêque de Bourges, avec les formes & solennitez acoustumées; puis auroit oüi la grand-messe celebrée par l'Evêque de Nantes, dans l'Eglise Abbatiale de S. Denis, assistant Monsieur le Cardinal de Bourbon, les sieurs Archevêque de Bourges, Evêques de Chartres, de Seez, de Digne, du Mans, l'Abbé des Chastelliers, nommé à l'Evêché de Bayeux; Du Perron, nommé à l'Evêché d'Evreux; les sieurs Benoist, Curé de S. Eustache; de Chavagnac, gentilhomme d'Auvergne, Curé de S. Sulpice^a; & de Morennes, Curé de S. Mederic^b; s'y étant aussi trouvez, quelques autres Prin-

^a Chavagnac, Borbonis quàm Christo magis addictus, cujus hac vox audita est: Domine Papa, velis, nolis, quadraginta milia armatorum Regis absolutionem à te extorquebunt. i. e. Chavagnac, qui étoit bien plus dévoté à la Maison de Bourbon, qu'à Jesus-Christ, & à qui l'on avoit entendu dire ce mot: Monsieur le Pape, de gré ou de force vous donnerez l'absolution au Roi, qui a 40000. hommes pour venir y contraindre. Dans la lettre écrite au Pape par l'Ecole de Sorbonne contre les Evêques & les Curez, qui avoient absous Henri IV.

^b Moranius, in familia natus, in qua nonnulli ob hæresim extremo supplicio sunt affecti, peliticis & perditis concionibus bonis omnibus suspectus, transfuga, qui litteris pro Navarra ad Parisenses nuperrimè scriptis satis declaravit, non esse fallax Theologorum de eo Baccalaureo ex Collegio nostro expungendo judicium.

Même

Princes & grans seigneurs, plusieurs des principaux Officiers des Parlemens, & une grande multitude de peuple, & même de celui de Paris, qui y est venu, malgré la garde, qui se faisoit aux portes de la ville, pour ne laisser sortir personne. Et ne se peut dire la grande réjoissance, qui s'en fit dans Paris même, presque généralement, quelque rigueur que le Légat, & les Espagnols pussent tenir.

5. Que S. M. prie bien affectueusement ledit seigneur Duc, de vouloir accélérer, le plus qu'il sera possible, le secours de 200000. écus, outre le paiement des Suisses, que le sieur de Gondi lui a promis de la part de S. A. afin qu'elle s'en puisse servir à temps contre le Duc de Savoie, qui veut faire entrer en Dauphiné les troupes, qu'il a de son chef, avec celles que le Roi d'Espagne, son beau-père, tient en Piémont. Ce qui fera avoir à S. M. une Paix plus avantageuse; ou du moins servira à conforter ceux, qui ont bonne volonté, & qui pourroient se refroidir, s'ils voioient les ennemis forts, & S. M. hors d'état de pouvoir se défendre.

6. Et comme S. M. fait fonds sur l'assurance, que ledit seigneur Duc lui a toujours donnée du côté de Rome, quand elle auroit satisfait par-deçà à sa conversion; Elle le prie d'employer à-present tout son crédit en cete Cour-là, pour y faciliter les affaires de S. M. qui ne doute point, que ses ennemis ne se servent de toutes sortes de calomnies & d'im-

Même lettre. Collegii Sorbonici Sodales, dit M. de Thou, consilia inter se, Legato instigante, agitarunt, de Benedicto, Chaviniaco, & Morena, à communione & sua & Ecclesia removens, quod non solum quasi transfuga ad hostem (Henri IV.) migrassent; sed ab Ecclesia unione deficientes aperte sectariorum causa faverent. Hist. lib. 107.

Et d'impostures, comme ils ont acoustumé, pour imprimer des ombrages en l'esprit du Pape, Et pour autoriser la continuation de leurs mauvais desseins, sous prétexte d'asseûrer la Religion Apostolique, Et Romaine.

2. Je leur ai dit, que quand, après l'absolution, il sera temps que le Pape procure Paix ou Treve entre ces deux grands Rois, le Roi de France, à mon avis, en voudra être requis aussi formellement, & aussi honorablement comme le Roi d'Espagne; & qu'on se trompoit fort, si l'on pensoit envoyer une Ambassade honorable en Espagne, pour y prendre l'oracle & bon plaisir de S. M. Cat. & puis le faire savoir au Roi par une sarbatane, & le semondre de s'y acorder, & encore bien aise que le sourcil espagnol ait daigné s'abaisser jusques à lui faire la loi. Et quoique je leur reconnusse, que le Pape se portant envers le Roi, comme il a fait jusques ici, ne pouvoit pour cete heure, avant l'absolution, lui envoyer de même qu'il vouloit faire à l'autre; si-cst-ce que je me servois de la même raison, pour montrer, que S. S. devoit donc pour cete occasion même, outre tant d'autres qu'il en avoit, donner au plustost l'absolution au Roi, afin de pouvoir puis après faire les choses avec l'équité & décence qu'il doit, & avec la dignité & satisfaction d'une part & d'autre, & avec le fruit & bon succès, qui se doit attendre de telles negociations.

3. Je leur disois, qu'alors même que tous les respects & honneurs seroient gardez & rendus de part & d'autre, encore ne voyois-je point qu'il se peut faire paix entre ces deux Rois, pource que l'un ne voudroit point rendre le
Royau-

Royaume de Navarre ; & que ce seroit chose injuste & honteuse, que l'autre le quitât.

Quant à une treve , je ne voulois pas dire, qu'elle ne se peût faire pour quelque brief temps ; mais je voulois bien qu'ils seüssent, que l'on n'y trouveroit point de nôtre côté si grande facilité, comme ils croyoient ; & qu'il n'y avoit que trop de raison de n'en point faire du tout , si le Roi avoit une fois remis ses sujets en son obéissance , quand ce ne seroit que pour contenir les François en paix entr'eux , & les garder de retourner aux guerres civiles : à quoi il y aura trop à faire , qui ne les ocupera en quelque guerre étrangere. Car il a été observé de tout temps, que nul grand & puissant Etat ne peut être longtemps en repos ; & que s'il n'a la guerre au dehors , il se la fait au dedans, comme il s'est veü principalement és François, non seulement depuis trente & tant d'ans ; mais aussi és siècles passez. Et si jamais les François, de leur nature fretillans & guerriers, eurent difficulté à tenir leurs mains, il leur sera quasi impossible maintenant qu'ils sont tous aguerris & composez d'humeurs si diverses, & bigarrez de tant de factions, que sortant d'un trouble , qui leur a laissé une infinité d'inimitiez particulières, pour les injures en particulier receües les uns des autres, ils entrent en une sorte de paix, neccessaire à la vérité, & tres-loüable en la personne du Roi ; mais telle cependant, qu'elle leur cause une autre infinité de jalousies, & de mauvaises satisfactions.

^d Et pour ce que la France a enduré, & est pour
endu-

* Ce terme est familier à Monsieur d'Ossat. Le Comte de Bethune, Ambassadeur à Rome, au commencement de ce siecle, s'en est aussi servi souvent dans ses dépêches ; & le Comte de Montresor dans ses Memoires. Feu Mr. le
Pre-

endurer plus de mal en un seul jour de guerre civile, qu'elle n'eût feû & ne sauroit avoir fait en cent ans de guerre étrangere, il se trouvera plusieurs hommes de sâin jugement, qui seulement pour éviter le soupçon d'une sedition, & trouble intestin, conclurront toujous à la continuation de la guerre contre l'Etranger.

J'acordoïs à ces gens-ci, qui croient, ou font semblant de croire, que tout aussi-tôt que le Roi d'Espagne aura dit, *oñy*, soit pour Paix ou pour Treve, nous la devons accepter incontinent, & la prendre à grande grace & faveur: je leur acordoïs, dis-je, que la France auroit besoin de repos pour prendre haleine, & pour se refaire de tant de maux & misères, qu'elle vient de souffrir, & pour bien rafermir, & bien affermer les jointures auparavant dénouées, qui viennent d'être remises, & ne sont encore bien consolidées; & que tout mouvement de guerre quel que ce soit lui est mauvais.

Je leur acordoïs aussi, que le Roi avoit encore besoin de se mieux établir, & qu'il nous manque beaucoup de choses pour faire la guerre de Couronne à Couronne; mais je leur repliquois, que si à faute d'ocuper en quelque guerre étrangere tant de gens aguerris, qui se veulent peu de bien; tant de débauchez, tant de picoreurs, tant de hargneux & mutins, nous retombions aux guerres civiles, (comme il y a dan-

Premier Président de Bellièvre aimoit pareillement ce mot: & maintenant il est plus en usage que jamais parmi les Ministres & les Secretaires d'Etat. Et je crois que c'est à notre Cardinal, qu'il doit son origine, & son introduction dans le stile des Dépêches, & des Manifestes. Le Cardinal Mazarin, & feu Monsieur de Louvois, ont achevé de le naturaliser en nôtre langue.

danger pour les raisons susdites ;) nous n'aurions aucun de tous les susdits biens, & retomberions en tous ces maux-là, & en un abîme de miseres, en danger de n'en relever jamais. Là où la guerre étrangère, en comparaison de la civile, serviroit d'un grand soulagement à la France, qui ne semble point encore être capable d'un plein & entier repos, & a besoin de ce moyen de guerre étrangère pour passer d'un extrême trouble, dont elle sort, à une extrême tranquillité. Et quant à l'établissement du Roi, qui considérera bien son naturel & inclination, sa grande valeur, & son bonheur aux armes, jugera aisément, que S. M. est pour conserver & accroître son autorité parmi ses sujets, & sa réputation envers les Etrangers, aussi-bien, & possible mieux, en temps de guerre, qu'en temps d'une paix absolüe.

Que si nous avons faute d'argent, de poudres, & de quelques autres choses, l'Espagnol a ces défauts encore plus grands, étant lui-même en sa personne vieux, cassé, & moribond, inhabile à toutes factions de guerre, & à toute sorte de travail⁵, soit de corps, ou d'esprit; & le Prince son fils⁶ encore enfant, sans force, sans expérience, prudence, ni conseil. Davantage, il n'a pas un seul Capitaine pour conduire

⁵ Philippe II. avoit alors 67. ans accomplis, & ne se laissoit plus voir qu'à ses Medecins, qu'aux Officiers nécessaires auprès de sa personne, & qu'à des Moines, qui venoient le consoler. C'est comme en parle Cabrera, son Historien.

⁶ Le Prince d'Espagne, son fils, étoit entré dans sa 15. année le 14. d'Avril de celle-ci, mais son esprit ne promettoit pas beaucoup: & son regne vérifia ce que son Précepteur, Garcia de Loaysa, qui fut depuis Archevêque de Tolède, avoit dit à Philippe II. que le Prince n'étoit guère capable de gouverner une si vaste Monarchie.

re une armée roiale ; de soldats Espagnols , il n'en a , & n'en peut avoir que fort peu , & la plupart de ce peu se font , depuis quelque temps , rendus fort desobéissans & mutins. D'ailleurs , il est épuisé d'argent , & chargé de dettes aussi-bien que les autres. Tous ses peuples sont tres-mal contens de lui , non seulement au Milanés , au Royaume de Naples , en Sicile , & es Pais-bas ; mais aussi dans les Espagnes , en Portugal , en Arragon , en Catalogne , & ailleurs. Et l'Ordre Ecclesiastique particulièrement , comme le plus foulé , est aussi le plus mal satisfait , comme nous savons ici par les plaintes , qu'ils en font faire souvent au Pape. Aussi tous les Princes étrangers , (si ce n'est quelqu'un de ses plus proches parens) sont en défiance de lui , lui veulent mal , & voudroient le voir bien abaissé. 7 Par ainsi nous ne saurions perdre en cete guerre , & y pouvons gagner beaucoup : & quand nous n'y ferons autre conquête , que de conserver la paix entre nous , & nous préserver

de
7 [Il n'est au pouvoir du Roi d'Espagne , bien qu'il vécut encore cinquante ans , (ce sont les paroles du Duc de Nevers au Pape Clément VIII.) de chasser nôtre Roi , mais seulement d'embraser de plus en plus nôtre France , & de causer une ruine extrême au peuple , & non pas à un seul Huguenot. Et me semble ne devoir croire , que le Roi Catholique étant réduit à l'extrémité de sa vie , soit possédé d'une si grande ambition terrienne , qu'il veuille perdre la gloire celeste , en se faisant ministre de tant d'impietez & de cruautéz , pour penser d'acquérir la Monarchie Chretienne en si peu de tems qu'il a à vivre ,... C'est pourquoi je suis contraint de dire , que connoissant ledit Roi pour un des plus sages de nôtre siecle , pour avoir fait paroître sa générosité en plusieurs belles occasions , il ne peut maintenant qu'il est sur le bord de la fosse , penser à usurper la Couronne de France , comme le sieur Duc de Feria l'écrivit au Duc del Infantado , son père , par la lettre , que j'ai fait voir à Vôtre Sainteté.] Dans la Relation de son Ambassade.

de sedition & de troubles, nous y aurons assez gagné, & serons bien récompensez de la peine, que nous y aurons prise, & de la dépense, que nous y aurons faite.

Il y a encore une considération, que je leur mettois au devant : c'est que s'il nous falloit rompre une Paix, que nous eussions avec le Roi d'Espagne, & lui commencer une guerre, il nous y faudroit mieux penser : mais la guerre est toute ouverte, long-temps y a, & ne faut que la continuer. Et c'est lui, qui l'a commencée, ayant mis le feu aux quatre coins, & au milieu du Royaume, & qui, outre la Navarre, tient de la France la Fere, la Capelle, & Blavet, & qui encore, sous le nom de sa fille, non seulement pretend la Bretagne, mais a voulu embler la Couronne, & abolir la Loi Salique ; & ne l'ayant pû empieter, cherche encore aujourd'hui de la démembrement & dépiecer, excitant ceux qui restent de la Ligue à s'ostiner & à faire la guerre plus que jamais, & à partager la France avec lui, leur offrant, que tout ce qu'ils prendront de leur côté, & lui du sien, sera & demeurera aux preneurs. Auquel propos je disois, que la continuation de la guerre avec l'Espagnol apporteroit encore ce profit à la France, qu'elle se pourroit par ce moyen assésurer de ceux, qui ont été par trop unis avec lui, qu'ils s'en sont vraiment & à bon escient distraits & separez ; & qu'ils ne veulent plus rien tenir de lui, & n'ont moins de volonté ni de courage de lui faire la guerre que les autres : là où, la treve survenue, incontinent après s'être remis avec les autres François, & avant que d'avoir fait preuve de quel pied ils marchent contre les Espagnols, ils pourroient laisser quelque soupçon de

de quelque reste de secrete intelligence avec Sa Majesté Catholique.

Or comme la guerre est toute ouverte, aussi leur disois-je, que la commodité de la continuer à qui la nous a commencée, y est facile & prête du côté des Pais-bas, & de Franche-Comté, & du côté de Bresse, Savoie, Piémont, & Duché de Milan. Car avec l'Espagnol je mets encore son gendre, lequel tant par son inclination, que poussé & encouragé par son beau-père, continue à la France l'outrage qu'il lui fit, lors qu'elle tenant ses Etats, il lui prit de gayeté de cœur le Marquisat de Saluces⁸; & après avoir failli depuis à occuper toute la Provence, Dauphiné, & Lionnois, y tient encore des places, & vexe ceux qui reconnoissent le Roy, par tout où il en a le moyen, en Provence, Dauphiné, & Lionnois.

J'ajoutois, que pendant la treve, qu'on veut de nous, il y a danger, que nous ne perdions tout

⁸ Herrera dit, que Philippe II. répondit aux plaintes, que l'Ambassadeur de France lui fit de l'invasion de ce Marquisat, qu'il n'y avoit point eû de part; & qu'au contraire, il étoit bien fâché, que le Duc de Savoie eût fait cete nouveauté. Puis il ajoute, que Philippe ayant appris, que les Princes d'Italie en murmuroient hautement, comme d'une entreprise faite de concert avec lui, pour opprimer leur liberté, & empêcher les François de venir à leur secours; il ordonna à *Francisco de Vera*, qu'il envoioit alors Ambassadeur à Venise, de voir en passant le Duc de Savoie, & de l'exhorter de sa part à la restitution du Marquisat, dont la rétention ne manqueroit pas d'avoir des suites dangereuses. Enfin, il dit, que cete usurpation fut cause, que les Princes d'Italie en furent depuis moins affectionnez au Roi d'Espagne, le soupçonnant toujours d'avoir été d'intelligence avec son gendre. *Livre 4. de la troisieme partie de son Histoire generale, chap. 12.* Pour moi, je crois que Philippe II. étoit véritablement fâché de cete invasion, par la crainte qu'il avoit de l'humeur turbulente du Duc, & de son accroissement en Italie.

tout ce que nous avons à-présent d'ocasion & d'avantage, & que les Espagnols ne les recouvrent. Les François, (dont Dieu nous garde) pourront rentrer en guerre entr'eux, ou se rendre paresseux, & une grande partie fondre en délices, jusques à ne plus vouloir de guerre étrangere, ni autre, même après la treve. Les choses de Flandre se pourroient accomoder ou changer; la Reine d'Angleterre mourir, ou se disposer autrement; le Roi d'Espagne faire provision d'argent, attirer à son service des plus excellens Capitaines; & quand bien il mourra, le Prince son fils sera cependant devenu grand, & les mauvaises satisfactions, que les sujets ont contre le père, pourront cesser en lui, qui ne peut mais du mauvais traitement, qui leur a été fait par le passé, & qui les pourra metre en l'espérance de l'avoir meilleur de lui à l'avenir.

Ce sont les raisons, que je leur alléguois, pour leur donner à penser, qu'il ne seroit si aisé d'obtenir du Roi la Treve, comme ils cuidoient. Et en quatrieme lieu, je leur disois, que quand bien le Roi condescendrait à quelque Treve, ce ne seroit toutefois à toutes les conditions, que l'Espagnol voudroit. Car, comme ceux-ci même me l'avoüoient, il voudroit, pour une premiere condition, que la Treve fût pour longues années, & tenir cependant ce qu'il a ocupé, comme c'est l'ordinaire des Treves, que les choses demeurent en l'état. Et le Pape même desire, que la Treve soit la plus longue, que faire se pourra, pour avoir plus de temps pour faire & employer la Ligue entre les Princes Chretiens contre le Turc. Mais je leur disois, que je ne pensois pas, que le

Roi

Roi accordât la Treve pour long-temps, si on ne lui rendoit, pour le moins, ce qu'on a usurpé fraîchement sur la France. Car pour le regard de Navarre, qui est une plaie plus vieille, & aucunement cicatrisée, le Roi pourroit attendre davantage : mais quant à la Fere, la Capelle, Blavet, ce sont plaies fraîches, & qui saignent encore, & demandent un prompt remède, qui fasse au plustost rejoindre les parties séparées. Et pour ce qu'ils m'oposoient, qu'il faudroit donc que nous rendissions pareillement Cambray : je leur répondois, qu'il y avoit grand' difference entre Cambray & les trois places, que je venois de nommer ; d'autant que Cambray n'étoit point du patrimoine du Roi d'Espagne, mais une ville libre, où il n'avoit eû que le droit de protection ; mais que la Fere, la Capelle, & Blavet, étoient de la Couronne de France. Et quand bien Cambray devroit un jour retourner sous la protection d'Espagne, si-est-ce que nôtre Roi attendant pour la Navarre, le Roi d'Espagne pourroit bien attendre pour Cambray.

Pour une seconde condition, nous étions d'acord, que le Roi d'Espagne voudroit aussi comprendre son gendre en cete Treve, & que le Marquisat de Saluces, Berre, Saint Paul, Exiles, & le reste ; que Monsieur de Savoie tient, lui demeurassent semblablement : mais je m'assetois, que non seulement le Roi ne l'acorderoit, mais aussi que nulle personne, non interessée ni passionnée, ne le trouveroit raisonnable : qu'il devoit bien suffire à un Duc de Savoie, que le Roi de France le receût à paix, en rendant ce qu'il a trop mal pris du Royaume, sans l'en bien châtier, comme il
meri-

meritoit , & comme il feroit fort aisé ; lui étant comme au safran , pour les mal fondées entreprises , & extrêmes dépenses , qu'il a acoustumé & continué de faire depuis la mort de Monsieur son père ; & ayant tous ses sujets détruits & ruinez , & les plus mal contents de leur Prince , que peuple , qui soit aujourd'hui sur la terre. Auquel propos je vous dirai , à vous , Monseigneur , que la plus grande difficulté , que ces discoureurs trouvent en ladite Treve , qu'ils minuent entre France & Espagne , c'est le fait dudit Marquisat de Saluces ; d'autant qu'ils jugent que le Roi d'Espagne faisant Treve , ne voudroit laisser son gendre en guerre ; & entendent d'ailleurs dire , que Monsieur de Savoie ne veut en sorte du monde rendre ledit Marquisat ; & cependant reconnoissent par une infinité de bons respects , que le Roi ne le lui doit laisser à condition aucune. Et le jour devant que ledit seigneur Jean-François partît pour Espagne , il demanda fort soigneusement à un gentilhomme François , quand & comment le Marquisat de Saluces étoit venu à la Couronne de France. Et ce gentilhomme me l'ayant demandé à moi , je fis réponse , qu'outre les autres droits , que la Couronne y pouvoit avoir , (que je ne savois point) j'avois appris , que le Marquisat de Saluces de toute ancienneté étoit fief du Dauphiné ; * & que les Marquis en prenoient investiture

* François Marquis de Saluces , écrivant à l'Ambassadeur de France à Rome (c'étoit François de Dinteville, Evêque d'Auxerre) au sujet d'une décime , que le Pape vouloit lever sur les Eglises & les Beneficiers de son Marquisat , lui mande , qu'il s'est excusé d'obéir au Pape , sur ce que relevant du Dauphiné , & par conséquent du Roi de France , Dauphin hereditaire du Viennois , il devoit suivre la Coutume de France pour ne point
pro-

ture des Daufins de Viennois, & leur en faisoient hommage, & serment de fidelité : auquel droit avoient succédé les Rois de France, lorsque le Daupiné leur fut aquis. Et partant étant depuis faillie la ligne des Marquis de Saluces, ledit Marquisat, par la loi commune à tous fiefs, seroit de lui-même retourné aux Rois de France, comme Daufins de Viennois, quand il n'y auroit eû autre aquisition precedente. Mais au commencement des guerres de Piémont, regnant le Roi François I. & en l'année 1535. ou 36. le Marquis d'alors, apellé François, qui étoit vassal de la Couronne, comme dit est; & qui encore commandoit à une armée, que le Roi païoit, s'en alla proditoirement servir Charle-quin contre la France, ¹⁰ avec ladite armée soldoyée par le Roi, & endommagea infiniment les affaires du Royaume, & de S. M. qui pour cete si insigne felonie & trahison se saisit dudit Marquisat, comme retourné à lui par les droits & coûtumes des fiefs; & ne le laissa onques depuis. Outre les susdits

préjudicier aux droits de son Seigneur direct. *Cette lettre est datée du dernier de Janvier 1533.*

¹⁰ Le Marquis de Saluces leva le masque en 1536. & de Traître secret, qu'il étoit auparavant, (car il s'étoit toujours entendu avec l'Empereur, qui lui fesoit esperer l'investiture du Montferrat) il se declara Traître public, en se retirant auprès de Charlequin. L'année suivante, il fut tué au siège de Carmagnole. Gabriel, son frère, nommé à l'Evêché d'Aire en Gascogne, mais qui n'avoit pas encore été ordonné Prêtre, quita cet Evêché pour le Marquisat de Saluces, dont il obtint l'investiture par la faveur du Maréchal d'Annebault, en épousant sa fille. Enfin, Gabriel étant mort en 1548. sans enfans, Jean-Louis, son dernier frère, ceda & transporta au Roi de France tous les droits & prétentions, qu'il avoit à ce Marquisat, pour l'usufruit de la Comté de Beaufort en Anjou.

susdits deux titres, les frères puisnez dudit Marquis François, qui n'ont point laissé d'enfans, ont fait cession & transport à nos Rois, en tant que besoin seroit, de tous les droits, qu'ils pouvoient avoir & prétendre audit Marquisat. Qui sont trois titres bons & valables, outre d'autres, qu'on pourroit apprendre d'ailleurs. A quoi j'ajoutai d'abondant, que les Ducs de Savoie avoient autrefois prétendu audit Marquisat, pour autant que quelques Marquis de Saluces, étant mal & en guerre avec les Dauphins, leurs Seigneurs directs, avoient par dépit, & pour s'aquerir autant de protection, pris investiture des Ducs de Savoie. Mais outre que cela ne peut avoir préjudicié aux Dauphins, vrais Seigneurs, (non plus qu'aujourd'hui préjudicieroit aux droits de la Couronne de France, si Monsieur de Mayenne reconnoissoit du Roi d'Espagne le Duché de Bourgogne, ou ce qu'il y occupe) les choses étoient depuis retournées en leur première nature, & les Marquis avoient reconnu leur premier & vrai Seigneur; & les Ducs de Savoie aussi avoient plusieurs fois depuis, & par divers actes, reconnu, qu'ils n'avoient rien audit Marquisat, & n'y prétendoient rien. Et pour ne parler de plus loin, nous avons veû, qu'en la dernière Paix faite avec Espagne & Savoie, qui se fit par même traité en l'an 1558. le Marquisat nous demeura, & feu Monsieur de Savoie, père de cetui-ci, après la mort du Maréchal de Bellegarde, ¹¹ rendit ce qu'il en avoit pris, sur l'oca-

¹¹ Le Marquisat de Saluces avoit été mis entre les mains de Filbert-Emanuel, Duc de Savoie, par le Maréchal de Bellegarde, & ce Duc l'avoit rendu au Roi, pour une somme d'argent, après la mort de Bellegarde, qui fut empoisonné à Montluel en Bressé en 1579.

l'ocasion du trouble, que ledit Maréchal y avoit apporté avec les Ministres du Roi d'Espagne à Milan. Et quand le Duc d'à-present se fut emparé dudit Maniquat en l'an 1588. il fit dire par ses Ambassadeurs à tous les Princes, qu'il l'avoit pris pour le conserver & rendre au Roi; & garder, que les Héretiques du Dauphiné ne s'en emparaient, comme il avoit été averti qu'ils vouloient faire.

Pour une troisieme condition de ladite Treve projetée, on me disoit, que non seulement le Roi d'Espagne, mais aussi le Pape, voudroient, que le Roi entrât en la Ligue contre le Turc, & envoyât des forces en Hongrie pour la défense des Chrétiens. Sur quoi je leur disois, que le desir de N. S. P. étoit en soi tres-saint & tres-loüable, de vouloir unir les Princes Chrétiens à la défense de la Chréienté; & que le Roi seroit toujours prest à faire pour la défense de ladite Chréienté tout ce que devoit un Roi Tres-Chretien: mais avant que pouvoir défendre autrui, il falloit s'asseûrer soi-même: Que ceux-là mêmes, qui desiroient telle chose de S. M. avoient suscité le Ciel & la Terre contre lui, & faisoient encore aujourd'hui tout ce qu'ils pouvoient, pour l'empêcher d'avoir le sien, & pour le ruiner: Qu'il étoit encore sur la défensive, non asseûré ni établi; & partant il seroit excusé devant Dieu & les hommes, s'il ne se défaissoit des forces, par lesquelles il s'étoit défendu & conservé, & par lesquelles il se devoit encore établir & asseûrer.

Davantage, ceux qui savent comme les choses se passent, savent tres-bien, qu'il n'y a que deux choses au monde, pour lesquelles on commence à penser de laisser S. M. en paix: dont

la première est le bon succès de ses affaires en France; la seconde, la peur qu'on a du Turc, contre lequel on est contraint de tourner les forces & moyens, qu'en vain on consume en France contre S. M. Que si cete peur tourne tant à son avantage, à son salut, conservation, & établissement, il aura grande occasion de n'être point des premiers à courir pour la faire cesser. Je laissois ce peu d'intelligence, que ses predecesseurs Rois de France lui avoient laissée avec le Grand-Seigneur; de laquelle nosdits Rois ne s'étoient prévalus, qu'au soulagement & conservation d'une infinité de Chrétiens de toutes nations, qui autrement eussent été opprimés, ruinez, & massacrés en divers endroits de l'Orient¹²: comme il me souvenoit d'avoir veû, que les Papes avoient chargé les Ambassadeurs de France residans près d'eux, de remercier de leur part nos Rois des bons offices, que leurs Ambassadeurs faisoient à la Porte dudit Seigneur, pour plusieurs Evêques, & infinis autres Chrétiens. Et encore aujourd'hui, il seroit possible plus utile à la Chrétienté pour sa préservation, en plusieurs occasions & necessitez, que le temps pourroit apporter, que le Roi continuât cete telle quelle intelligence, que non pas qu'il rompît,

¹² L'Evêque de Nonne, venu naguere de Constantinople, a rempli toute cete Cour (de Rome) des loüanges du sieur de Germigny, & entr'autres, du grand zele qu'il a à la conservation & soulagement des Chrétiens de par de là, disant que lui Evêque, & un nombre infini de Chrétiens, eussent été martirisez & occis, sans le dit sieur de Germigny, à cause de certaine calomnie, qu'on appelle Avanie Turquesque, qu'on avoit mise sus aux dits sieur Evêque & Chrétiens. Le dit sieur Evêque m'a dit qu'il tenoit la vie dudit sieur de Germigny, comme aussi faisoient infinis Chrétiens avec lui. *Paul de Foix lere 6.*

pût, & qu'il ne restât plus à la Chretienté aucun moyen de quelque acommodement, si la force, grandeur, puissance, & heur des Ottomans nous y contraignoit. Que je savois bien, que les Espagnols avoient mal parlé de cete intelligence; mais je savois bien aussi, qu'elle ne leur a point été si odieuse, qu'ils n'ayent cherché de l'avoir & gagner pour eux. Et ce Roi Philippe, depuis deux ou trois ans en ça, a mis tous ses cinq sens de nature, pour y faire recevoir pour son Ambassadeur le seigneur Roger de Marillan, Milanois, ¹³ qui trempa si long-temps à Raguse, attendant quel effet produiroient les bons offices, que pour sa reception faisoit le sieur de Lencosme ¹⁴, qui s'en est trouvé tres-mal. Auquel

¹³ En 1592. Filipe II. envoya à la Porte un gentilhomme Genoïs, propre frere du Renegat Cicale, Capitaine Général de la Mer pour les Turcs, dans l'espérance que le crédit de celui-ci feroit réussir la négociation de l'autre. Le Sénateur André Morosin dit, que le Roi d'Espagne envoya en 1577. à Constantinople un Marillan, qu'il appelle Jean, pour tâcher de conclure une treve entre la Maison d'Autriche. & le Grand-Seigneur Amurat : mais qu'il s'y rencontra tant de difficulté, que l'on ne put s'accorder. Au reste, je crois que ce Jean de Marillan est le même que celui, que Monsieur d'Ossat appelle ici *Roger*. *Paul de Foix*, Ambassadeur de France à Rome en 1581. en parle aussi dans la 3. de ses lettres. Est arrivé ici depuis peu de jours *il Marigliano*, gentil homme Milanois, qui vient de Constantinople, où il a servi le Roi d'Espagne à faire la Treve avec le Turc. Il est estimé homme d'entendement, & fort habile négociateur. Et dans sa 4. lettre : J'ai seû qu'il a été baiser les pieds du Pape. & que S. S. le retint une grosse heure & demie, ne lui parlant guère d'autre chose que de suader le Roi d'Espagne vers lequel il s'en va, qu'il détourne toutes les forces sur l'Angleterre; & que c'est le meilleur moyen de s'asseurer la Flandre & le Portugal.

¹⁴ Jacques Savary, qui s'étant déclaré pour la Ligue, après la mort d'Henri III. fut dépossédé de sa charge, puis emprisonné par l'ordre du Grand-Seigneur, à la prière de *Fran-*

quel propos j'ajoûtois une autre considération, qui retarderoit le Roi de rompre avec ce Seigneur. C'est que nous ne pouvons point promettre, que la Ligue, que N. S. P. procure, soit pour être bien-tôt faite, de longue durée, & de grand fruit, pour poursuivre une guerre unanimement & longuement, comme il seroit besoin, pour bien rembarquer le Turc, & lui causer quelque notable afoiblissement. Ains comme il s'est fait les autres fois, que le Turc a pris cete route-là, ceux de la Maison d'Autriche feront, le plustost qu'ils pourront, la paix avec lui; & le Roi d'Espagne sera le premier à la conseiller, s'il ne l'a déjà fait. Et il seroit, cependant, bien aise d'avoir fait declarer le Roi contre le Turc; & par ce moyen, en faisant, puis après, la Paix, gagner lui auprès de ce Seigneur le lieu, que S. M. y a maintenant: comme le Turc auroit, à la verité, plus d'ocasion de se douloir du Roi, que du Roi d'Espagne, qui auroit eû juste ocasion de défendre ses plus proches parens, & la Maison & païs d'Autriche, dont il porte le nom, & en est l'ainé. Et ainsi le Roi n'auroit rien fait pour la Chretienté, & se seroit privé lui-même de cet avantage, & l'auroit laissé prendre au Roi d'Espagne, qui, s'étant assuré de ce côté-là, s'en prévaudroit, puis après, à l'opression de la France, & à l'usurpation de la Monarchie, à laquelle il aspire, long-temps y a.

Outre
fois Savary de Breves, son parent, & son successeur en cete Ambassade. Tunc, dit M. de Thou, Rexis nomine ad Portam Orator erat Franc. Savarius Brevius, Jac. Savarii Lancomi gentilis sui ab Henrico III. missi loco, qui à Guisianis, atque adèu ab Hispanis corruptus, cum in causa heri sui aperte pravaricari, & multa in regis, Francicque nominis perniciem moliri deprehensus esset, Brevis annitente in Turrem nigram conjectus fuit ad,
 lib. 104.

Outre les susdites conditions, ces gens-ci me parlèrent encore de quelques autres, & disoient, que l'on voudroit, que le Roi répondit pour la Reine d'Angleterre, & pour le Comte Maurice, qu'ils ne molesteroient point les Etats du Roi d'Espagne, pendant qu'il seroit occupé contre le Turc; &, s'ils le faisoient, que S. M. se ruât contre eux. Et voudroit-on aussi de plus, que le Roi donnât encore des sûretés, lui-même, de garder toutes les susdites conditions, & autres, qui seroient accordées avec lui. Sur quoi je leur répondois, qu'à mon avis, le Roi, en cas de Trêve, ne voudroit répondre que de foi, & de ses sujets; ni, pour garder les pays du Roi d'Espagne, qui lui détient le sien, & lui a voulu, & voudroit encore aujourd'hui, ôter la Couronne de France, l'honneur, & la vie, se ruer contre ceux, qui l'ont aidé, & lui aident tous les jours à se défendre de lui. ¹⁵ Que S. M. se faisant catholique, a bien renoncé aux erreurs passées; & en cela s'est séparé de la Reine d'Angleterre, du Comte Maurice, & de tous autres, qui errent comme eux: mais il n'a renoncé à la gratitude, à la loyauté, & à l'humanité. Et comme le Royaume de France ne s'est, pour sa conversion, éloigné d'Angleterre, Zelande, Hollande, & autres lieux; aussi les traitez, les affaires, & le besoin mutuel, que ces Princes voisins ont les uns des autres, quant au temporel,

¹⁵ Après la mort de notre Roi Henri III. la Reine Elisabeth d'Angleterre étant conseillée de prendre sa part du Royaume de France, comme fesoient le Roi d'Espagne, & le Duc de Savoie, qui le partageoient entr'eux comme une proie; elle répondit, que le salut de l'Angleterre dépendoit de celui de la France. *Camden, Histoire d'Elisabet.* Cete conformité d'intérêts rendoit indissoluble l'alliance entre ces deux Couronnes.

rel, ne se font point changez, en sorte que le Roi leur doive faire la guerre, & servir le Roi d'Espagne contr'eux. Que le Roi d'Espagne même voudroit être aussi bien avec la Reine d'Angleterre, & avoir un Ambassadeur près d'elle, & qu'elle en eût un près de lui, comme nous avons veû, qu'ils avoient, il n'y a pas trop long temps.

Quant à donner des seûretez : 1. je leur disois, qu'il y a quelque répugnance à vouloir, que le Roi se rende caution pour d'autres, & qu'il donne encore caution lui-même. 2. Qu'outre que nôtre Roi ne manqua jamais de parole à personne, les Rois de France, en tels traitez, n'ont acoûtumé de donner autre seûreté que leur parole, leur seing, & leur seau ¹⁶. 3. Qu'il feroit tres-mal à la grandeur, & à la bravoure & vanterie espagnole, de demander à un Prince de Bearn (qu'ils apellent) seûretez, qu'il ne les ofensera point. Que telles seûretez sont ordinairement demandées par gens foibles, & qui ont peur. Que je m'asseûrois, que le Roi, de sa part, est si généreux, que s'il entroit en traité de Treve, il ne demanderoit de son côté au Roi d'Espagne aucunes seûretez extraordinaires ; ains si quelqu'un de ses serviteurs lui vouloit ramentevoir d'en demander, il répondroit : *Non, non, nous avons des seûretez avec nous. Qu'ils y viennent quand ils voudront ; je leur*

¹⁶ Le Roi de France est si absolu & si indépendant, que tout ce qu'il promet par les Traitez, qu'il fait avec les autres Princes Souverains, est censé promis par tous ses sujets, de la foi desquels il est garand & dépositaire ; & par conséquent, il ne peut donner d'autre parole que la sienne, ni d'autre caution de sa parole, que sa signature, & que son seau

leur romprai la tête , si seulement ils en approchent.

Voilà, Monseigneur, sommairement, les principaux propos , qui ont été tenus plus longuement par-deçà , & à plusieurs fois, entre les susdits , & moi : esquels (comme je vous ai prédit ci-devant) j'ai toujours incliné à la négative, pour ce qu'il me sembloit non seulement, qu'il y avoit plus de vérité & de raison ; mais aussi, que l'humeur de ces gens-ci, qui pensent avoir trop bon marché de nous, & le service & réputation du Roi, & de la France, le requeroient ainsi ; & que tant plus nous leur accroîtrons les difficultez, tant plus on saura enfin de gré à S. M. de ce qu'elle aura, ce nonobstant, accordé. Au demeurant, je n'entens point, que vous receviez ce que dessus, sinon par forme de particularitez & occurrences, que l'on écrit d'un pais lointain à un autre. Aussi sont-ce, à la vérité, les nouvelles de deçà, qui nous touchent le plus, & qui ont été les plus promenées, depuis un mois, ou six semaines, par les écrits & discours des plus curieux de cete Cour ; & poura être, que de nouvelles & discours, qu'elles sont à-present ici, elles deviendront vraie négociation, ¹⁷ & traité près de vous, avant qu'il soit trop long-

¹⁷ Ces sortes de discours sont d'ordinaire les avantcoureurs de tous les Traitez de paix, qui se font entre les Princes. D'abord, il semble que ce sont des paroles perdües, & dites seulement pour fournir à la conversation : mais comme parmi ce grand nombre de discoureurs, il s'en trouve toujours quelques-uns, qui ont de l'esprit & du bon sens, qui, comme tels, disent des choses, dont on peut former des expédiens & des acheminemens : ces paroles venant à être recüeillies par un habile homme, comme étoit Monsieur d'Ossat, & à être rapportées de bouche, ou par écrit aux Ministres des Princes, qui y ont intérêt, sont
jour

long-temps. Et ne s'en faudra guere , que les Ambassadeurs de Venise , ¹⁸ qui sont par voyage , n'en touchent quelque chose , directement , ou indirectement , avant qu'ils partent d'auprès du Roi : étant certain , que le Duc de Sesse ¹⁹ a familiarité extraordinaire avec l'Ambassadeur de Venise ici , depuis que les affaires de S. M. commencèrent à aller bien. Et pourroit être , que le Pape , qui , pour sa réputation , ne peut pour encore envoyer une Ambassade vers le Roi , comme il fait vers le Roi d'Espagne , auroit désiré & procuré sous main , que lesdits Ambassadeurs suppléassent à ce défaut , commandez par leurs Seigneurs , qui en fissent parler comme d'eux-mêmes. Et pour ce que cete letre n'est déjà que trop longue , je remetrai le reste des nouvelles à une autre ; & la finirai en cet endroit , en priant Dieu , qu'il vous donne , Monseigneur,

jour à des moyens d'acommodement , auxquels personne ne pensoit auparavant. Le Procureur *Battista Nani* , personnage célèbre par ses Ambassades , & par ses écrits , parlant d'une certaine proposition faite par un Ambassadeur de Toscane à l'Empereur Matias , & à l'Archiduc Ferdinand , pour acorder cet Archiduc avec les Vénitiens : [Cete ouverture , dit-il ; ne réussit point alors , mais dans la suite du tems elle fut le seminaire de la Paix.

¹⁸ Après qu'Henti IV. eût reçu l'absolution des Evêques de France à Saint-Denis , le Sénat de Venise nomma trois Ambassadeurs , un , pour résider auprès de lui en qualité d'Ambassadeur Ordinaire , à la place d'un autre qui en revenoit ; & les deux autres , Extraordinaires , pour lui faire les complimens de félicitation sur sa conversion. Et c'est de ces Ambassadeurs , que parle ici Monsieur d'Ossat. Les deux Extraordinaires étoient *VicenZo Gradenigo* & *Giov. Del-fino* ; & l'Ordinaire , *Pietro Duodo* , au lieu de *Gio. Mocenigo* : qui avoit résidé sept ans en France.

¹⁹ *Don Antonio de Cordova y Cardena* , Ambassadeur d'Espagne à Rome , depuis le mois de Juin de l'année 1590. lequel avoit succédé au Comte d'Olivarés.

274 LETRES DU CARD. D'OSSAT,
seigneur, en parfaite santé, tres-longue & tres-
heureuse vie. De Rome, ce 5. Decembre 1594.

Votre, &c. A. D'OSSAT.

LETRE IX.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Je vous écrivis hier une
longue letre, touchant ce qui se dit & se
discourt ici de la Paix ou Treve, qu'on y mi-
nute entre le Roi, & le Roi d'Espagne. Cete-
ci sera comme une continuation, pour achever
de vous dire les autres occurrences, qui eüssent
trop chargé ladite letre d'hier. Les Espagnols
donc, pendant qu'ils sont après à faire sous main,
& sous noms empruntez, parler d'accord, ou
de suspension d'armes, continuent toujours leurs
mauvais offices auprès du Pape & des Cardinaux :
& le Duc de Sesse, qui est fort accort, & qui
voit que le vent lui est contraire, s'y accommo-
dant, comme il fait bien faire, dit, que si le
Pape se pouvoit assurer, que le Prince de Bearn,
qu'il appelle, fût vraiment catolique, qu'il se-
roit lui-même d'avis, comme Duc de Sesse,
non

* Comme Duc de Sesse, dit-il, c'est à dire, comme hom-
me privé; car il n'est pas permis à un Ambassadeur de don-
ner conseil au Prince, auprès duquel il réside, en des cho-
ses, où son Maître a un intérêt contraire, quand même la
prétention ou la volonté de son Maître seroit notoirement
injuste. M. de Bassompierre, (celui qui fut depuis Maré-
chal de France) fit une tres-sage réponse au Duc de Lorrain-
ne, qui lui demandoit conseil sur ce qu'il devoit répondre
au Roi Henri IV. qui lui proposoit de marier le Dauphin de
France avec la Princesse de Lorraine, sa fille. Enfin, dit-il,
je lui répondis, que si je n'eüsse pris le personnage de Com-
missai-

non comme Ministre du Roi d'Espagne , que S. S. lui donnât l'absolution : mais que tant s'en faut que S. S. s'en puisse assurer, qu'il n'y a que trop d'argumens & de preuves évidentes au contraire. Et là-dessus il déploye tout ce qu'on lui a extrait des sermons de Boucher², & qu'on a pû inventer de mensonges & calomnies, pour faire douter de la sincérité de la conversion du Roi. Aiant posé ce fondement, il bâtit là-dessus, que le schisme qu'on craint tant maintenant, le Roi le fera après l'absolution, avec plus grande facilité, & avec plus grande ruine de la Religion ; qu'il ne lui manquera point d'autre pretexte, & outre ceux qu'il fera naître de jour en jour, qu'il en a déjà un tout fait & formé, & prest à metre en œuvre tout aussitôt, que l'absolution lui sera donnée. C'est qu'il veut demander dispense de répudier sa femme, & se remarier à une autre : ce qui ne lui étant acordé, comme S. S. ne l'acordera jamais ;
voilà

missaire du Roi, j'eusse de bon cœur accepté celui de Conseiller de son Altesse, & m'en fusse acquité, si non avec suffisance, au moins avec candeur ; que maintenant je n'étois plus libre d'accepter aucune condition, puisque j'en avois déjà une établie. Dans son *Journal*. Le Premier Président de Bellievre ne fut pas si scrupuleux, ni si délicat, quand il fut envoyé au dernier Cardinal de Rets, pour le résoudre à se demettre volontairement de l'Archevêché de Paris entre les mains du Pape. Car au lieu de le lui conseiller, il lui dit qu'il le prioit de recevoir cete proposition, comme faite par un envoyé de la Cour, & non par le Président de Bellievre son serviteur & son ami. En quoi il se montra en effet plus ami du Cardinal, que serviteur du Roi son Maître.

² *Jean Boucher*, Docteur de Sorbonne, Curé de S. Benoist de Paris, dont il est parlé dans la lettre 248. & dans les notes. M. de Thou dit que Boucher fit dans l'Eglise de Saint Mederic neuf longs sermons contre l'absolution donnée au Roi par les Evêques, lesquels il dédia au Cardinal de Plaisance. *Livre 107. de son Histoire.*

voilà le schisme tout fait, & lui cependant Roi absolu, au moyen de l'absolution, que le Pape lui aura donnée. Dont il conclut, qu'il vaut donc beaucoup mieux lui dénier tout à plat l'absolution, & lui continuer la guerre par le Pape, le Roi d'Espagne, Savoie, & ce qui reste de la Ligue en France. Et parce qu'il s'est trouvé quelques Cardinaux, qui lui ont répondu à ses conjectures, si bien qu'il n'a point eû de répliques, il est venu jusque-là, de dire, qu'au moins faudroit-il faire bailler par le Roi de bonnes seûretez pour la Religion Catolique. Sous lequel pretexte de seûretez, il pense accrocher l'affaire du tout, ou pour le moins en tirer quelque profit & avantage pour son Maître.

Cependant, on ne laisse pour tout cela de demander, quand viendra Monsieur du Perron, & n'y a pas une personne de qualité, depuis le plus grand jusques au moindre de tous, qui ne s'informe fort soigneusement, pourquoi il demeure tant, & dans combien de temps il pourra être ici: qui est chose de grande consolation & plaisir aux bons François, & fideles serviteurs. & sujets du Roi, de voir aujourdui ceux que S. M. envoie, ou veut envoyer, autant desirez ou attendus à Rome, comme par ci-devant ils en ont été rejetez & éloignez. Quand il n'y auroit eû autre occasion, il n'a point été mauvais d'attendre que l'appetit leur en vînt & acrûst.

Monsieur le Cardinal *Sega*, autrement de Plaisance³, arriva en cete ville un Dimanche
au

³ Il avoit été Nonce en Espagne en 1578. & Innocent IX. l'avoit fait Cardinal & Legat en France au mois de Novembre 1591.

au soir 13. Novembre; eût son Consistoire public mardi 15. a depuis été fait de la Congrégation de France; & a parlé de nos affaires, selon l'humeur de ceux avec qui ils s'est rencontré. A un Prélat de cete Cour Italien, & connu pour bien affectionné au service du Roi, a dit, que si le Pape ne donne l'absolution au Roi, le schisme étoit tout fait en France⁴, sans qu'il y eût aucun remède; mais quand après l'absolution, le Roi retourneroit à son premier erreur, comme quelques-uns craignoient; il s'y pouvoit trouver remède, comme feroit la mort, la résistance que lui feroient les Catoliques, & d'autres choses. S'il en avoit autant dit au Pape, je n'en demanderois pas davantage de lui. Il a dit aussi beaucoup de bien de Monsieur du Perron au même Prélat, & confesse, qu'autrefois il en avoit écrit mal; mais qu'alors il en avoit écrit ce qu'on lui en avoit dit avant qu'il l'eust veû; & qu'à-present qu'il l'avoit veû, il en disoit le bien qu'il en avoit connu: & a raconté, comme il avoit ainsi répondu à Monsieur le Cardinal de Gondi, qui lui parla de ce qu'il en avoit écrit autrefois.

Depuis les dernieres lettres, que je vous cotai de

⁴ Herrera dit, que ce Cardinal, étant à Paris, avoit promis à Henri IV. de lui rendre de bons offices auprès du Pape; & qu'en effet, il lui tint sa parole, dès qu'il fut de retour à Rome, disant au Pape, & au Sacré Collège, qu'il falloit nécessairement donner l'absolution à ce Roi, puisqu'il n'y avoit plus moyen de lui ôter la Couronne. Ce que nôtre Cardinal & cet Historien Espagnol disent ici du retour du Cardinal de Plaisance à Rome, sert à refuter ce que dit André Morosin, qu'il mourut à Paris immédiatement après la réduction de cette ville à l'obéissance du Roi. *Placentia Cardinali, Pontificis Legato, qui tunc egrotabat, tuus receptus concessus, qui, eo vix impetrato, excessit à vita.*

de Monsieur de Mayenne, il en vint ici d'autres, il y a environ quinze jours : mais je ne vous puis pas asseûrer de ce qu'il y avoit comme des precedentes, à cause qu'une personne, par le moyen de qui je le savois tres-bien, n'est plus à Rome. Bien trouvé-je assez vraisemblable ce qui m'en a été dit; à savoir, que ledit sieur de Mayenne n'ayant pû obtenir du Roi tout ce qu'il demandoit, avoit par lescdites lettres voulu persuader au Pape, que depuis les precedentes, avec lesquelles il avoit envoyé les articles, dont je vous donnai avis; les Espagnols lui avoient donné quelque plus grande satisfaction; & que les affaires du Duché de Bourgogne, où il venoit d'arriver, & de la France, se pourroient bien porter pour la Religion Catholique, s'il plaisoit à Sa Sainteté metre la main à la bourse, & lui aider à bon escient. Mais le Pape ne lui croit plus, & ne lui aidera d'un sou, pour ce, entre autres causes, que les affaires du suppliant se portent tres-mal, & celles du Roi tres-bien; & que Sa Sainteté ne veut point ache-

Quantité de villes s'étant éduites volontairement à l'obéissance du Roi, après son Sacre, Monsieur du Maine se trouva bien étonné d'un si malheureux revers de fortune. Sur quoi il résolut de faire en même tems deux choses contraires : ce fut qu'il envoya d'un côté vers le Roi d'Espagne, pour le supplier de ne le point abandonner, & l'asseûrer de tout ce qui dépendoit de lui, & de son parti : l'autre chose, que le Duc fit d'un autre côté, fut d'envoyer le sieur Zamet, son confident, vers le Roi, pour tâcher de venir à quelque accommodement avec Sa Majesté, afin que s'il manquoit d'un côté, il s'assurât de l'autre : qui sont de tres-mauvaises finesses entre habiles gens. En effet, le Roi sachant la peine & l'extrémité de ce Duc, répondit à Zamet, qu'il ne vouloit plus traiter avec ledit Duc, comme Chef de parti; mais que si ledit Duc le vouloit reconnoître, & lui demander pardon, comme à son Roi,

acheter son propre dommage, & la perte de l'obéissance de toute la France.

Dimanche au matin 4. de ce mois, arriva ici le Secretaire Vincent, envoyé par ledit sieur de Mayenne, & qui a passé vers Monsieur de Savoie, & demeuré près de Son Altesse quatre jours. Il n'a point encore eû audience, & ne peut-on s'assêûrer de la charge qu'il a. Mais vous qui savez, si son maître est en voie d'acord, ou non, devinerez à peu près ce qu'il a à dire & demander. De ma part, après avoir oûi le raport de deux ou trois hommes de bon esprit, ses amis, qui ont séparément entretenu assez longuement ledit Secretaire Vincent, j'en collige en moi-même, que Monsieur de Mayenne n'ayant pû obtenir ses hautes demandes par le moyen du President Jannin, & n'esperant plus du Pape aucun secours, (comme je sai qu'il en a été resolu d'ici. en tems qu'il l'a pû savoir avant que faire partir ledit Secretaire;) & voyant que des Espagnols il n'en peut avoir, sinon qu'autant comme il lui en faut pour s'achever de ruiner, il a d'un côté prié Monsieur le Baron de Senecey d'aller en Cour, où il vouloit déjà aller sans cela pour lui-même, & détacher le plus couvertement & discrettement qu'il pourroit, de renouïer son traité d'acord, & de penetrer jusques au fin fond de ce qui se pouvoit obtenir du Roi, en remontrant à Sa Majesté les moyens que ledit sieur de Mayenne a encore de nuire, & le danger qu'il y avoit de le desespérer, Et ne s'assêûrant point de ce que ledit sieur Baron pourra obtenir, il a en même tems dépêché

Roi, & son Souverain, il le recevoit avec toute sorte de courtoisie, & de bon traitement. *Memoires de Chiverny.*

ché par deçà ledit Secretaire , pour , en tout événement, supplier le Pape, que si S. S. ne lui aide des moyens du Saint Siege, comme il en auroit grand besoin, & comme la sainte cause qu'il soutient le requerroit; au moins elle tienne bon, & ne donne point l'absolution au Roi, quelque soumission qu'il lui envoie faire, si premierement Sa Majesté n'a baillé les seuretez necessaires pour la Religion Catolique, & acordé la paix ou trêve avec le Roi d'Espagne, & autres Princes Catoliques, qui avec S. S. & sous son autorité ont fait la guerre pour ladite Religion Catolique. Et ainsi il desseigne d'avoir, par le moyen du Pape & du Roi d'Espagne, ce qu'il ne pourra immediatement avoir du Roi, & retenir toujours la dépendance d'eux, qu'il a eüe jusques ici: comme aussi il donne à l'un & à l'autre à entendre, que pour son particulier il seroit, long-temps y a, d'accord, mais qu'il n'a voulu acorder pour soi, qu'ils n'eussent la satisfaction qui leur est deüe.

Depuis la venue de l'ordinaire de Lion, il court par ici un certain écrit intitulé: *Sommaire des raisons, pour lesquelles Monsieur de Guise s'est accomodé avec le Roi* ⁶, lequel vous devez avoir.

⁶ Herrera dit, que cet accomodement particulier du Duc de Guise avec le Roi fit grand tort à la Maison de Lorraine, qui auroit pû compéter encore long-tems avec celle de Bourbon, si elle sût demeurée bien unie. Et dans le chapitre suivant, il parle ainsi de cet accord: [La Duchesse de Guise acheva de conclure le traité de son fils avec le Prince de Bearn, préférant l'intérêt à la bonne-foi, à la gloire, & à l'honneur. Les Ministres du Roi Catolique avoient offert à ce Duc des troupes & de l'argent, pour l'engager à continuer la guerre: mais l'autorité de sa mère, qui avoit toujours affectionné la Maison de Bourbon, & l'utilité presente, eurent plus de force sur son esprit, que l'espérance d'une plus grande fortune à venir. Comme cet accom-

avoir eû pluſtoſt par-delà. Tant y a que je le trouve mieux fait pour le ſervice du Roi , que pour l'union de l'oncle & du neveu.

Il y a un grand diſſerend entre Monſieur le Grand-Maître de Malte & une partie des Chevaliers de cete Religion , comme il y eût du temps du dernier Grand-Maître⁷, pretendanſt leſdits Chevaliers , que mondit ſieur le Grand-Maître ait diſſipé les deniers du trefor , & en ait fait ſes liberalitez à qui il lui a plu , & même au Roi ,⁸ s'il ſe peut croire ; & qu'il tient bien équipées deux galeres , qu'il a propres à lui ,⁹ ſans ſe ſoucier des quatre de la Religion ; & qu'il

accommodement déconcertoit l'Union Catolique , elle en montra un grand reſſentiment : De ſorte que pour ſe diſculper , il publiâ un Maniſeſte , contenant les cauſes qui l'avoient induit à ſ'en ſeparer, dont la plus raiſonnable étoit, qu'il avoit jugé plus expédient de ſe reconcilier avec ſon ennemi , que de ſe conſerver des amis , qu'il croioit n'être plus en pouvoir de le ſecourir. En quoi il ſe trompoit fort, étant certain , que ſ'il n'eût pas pris cete réſolution , le Prince de Bearn auroit trouvé de bien plus grans obſtacles ; d'aurant que la guerre produit d'heure en heure tant de changemens & de révolutions , que comme il eſt dangereux de ſe confier ſur les bons ſuccés , il faut bien ſe garder auſſi de ſe décourager dans les mauvais. Ajoûtez à cela , que le Prince de Bearn , contre la maxime ordinaire des Princes de ſ'étudier au commencement de leur regne , à ſe faire aimer de leurs ſujets , avoit chargé les Provinces , qui lui obéiſſoient , de certains impôts , dont les peuples ſe plaignoient fort : Ce qui auroit fait crever l'apoſtume , & cauſé quelque revolte , ſi leur mécontentement eût été ſecondé.]

⁷ Jean de la Caſſiere, de la Langue d'Auvergne, mort à Rome en 1581.

⁸ *Magiſtrum ſuum , quaſi theſauros illius SOCIETATIS duabus triremibus impoſitos in Galliam amandaffet , & cum Turca conſentiret , ſub cuſtodiis detinuerunt.* Piaſecii Chronica.

⁹ Ces Chevaliers diſoient , que le Grand-Maître ne devoit point avoir de galères particulières , ni les envoyer en courſe pour ſon intereſt propre ; parce que cela fruſtroit la Religion du profit , qu'elle tiroit des galères , appartenantes à l'Or-

qu'il commande trop rudement : qui sont les trois chefs dont on l'accuse. Et la chose en est allée si avant, qu'il a falu, que le Pape ait commandé qu'on envoyât par devers lui d'une part & d'autre : & sont arrivez depuis peu de jours des principaux, tant pour, que contre ledit seigneur Grand-Maître, qui même a envoyé ses comptes, par lesquels il appert, que ledit tresor lui est redevable de plus de cent mille écus : & son principal peché, à ce que disent les plus équitables, est qu'il vit trop, comme faisoit son predecesseur ; & que les Chevaliers aiment à changer souvent de Grand-Maître. Ceux qui se sont plus declarez contre lui, sont les Italiens, à tous lesquels, pour être en trop grand nombre, il n'a pû complaire de toutes les commandes, qu'ils lui ont demandées : & ainsi il y en a plus de mal-contens de cete nation que des autres.

La Coadjutorerie de l'Archevêché de Tolede, avec future succession, ¹⁰ fut expediee dernièrement en faveur du Cardinal d'Autriche Albert, neveu du Roi d'Espagne, & qui est près de la personne de Sa Majesté Catolique ; & lui fut assignée pension de vint-mille ducats par an sur les fruits dudit Archevêché, tandis que l'Archevêque vivra ; après la mort duquel, le Roi d'Espagne s'est réservé de pouvoir disposer de ladite pension en faveur de qui il lui plaira : laquelle reservation je crois avoir été par lui faite, non tant pour priver de ladite pension son-

dit
à l'Ordre, dont le principal revenu consistoit en ce butin. Le Grand-Maître Martin Garcés, successeur de Verdale, ne voulut point avoir de galères en propre.

¹⁰ Le Cardinal Albert succeda cete année-là en l'Archevêché au Cardinal Don Gaspar de Quiroga.

dit neveu , que pour allaiter de cete esperance un bon nombre des Cardinaux de cete Cour, & par ce moyen les rendre encore plus propres à ses intentions. Ledit seigneur Coadjuteur fût quant & quant dispensé de se faire promouvoir aux Ordres, ¹¹ comme telle Coadjutorerie l'y astreignoit.

Nôtre Saint Pere vient de publier un Jubilé, pour exciter tous Chretiens-Catoliques à prier Dieu pour la Hongrie & Germanie, & pour la France, dont vous trouverez un exemplaire imprimé avec la presente, à laquelle je ferai ici fin, en priant Dieu, qu'il vous donne, Monseigneur, &c. De Rome ce 6. Decembre 1594.

L E T R E X.

A U R O Y.

SIRE,

Je receûs, le 7. de ce mois, à une heure de nuit, la dépêche, qu'il plût à Votre Majesté me faire de Saint-Germain en Laye, le 9. de Novembre; & eûs audience du Pape le 15. en laquelle j'exposai à Sa Sainteté tout ce que V. M. me commandoit de lui dire; & obtins de lui ce que V. M. en desiroit pour cete fois; aiant S. S. pris en bonne part le retardement de Mr. du Perron, & déclaré vouloir aussi admettre & ouïr les autres deux, que vous vouliez envoyer avec lui.

Mais

¹¹ *Don Carlos Colema* dit, que *Filippe II.* ne voulut point, que le Cardinal *Albert* fût ordonné Prêtre, parce qu'il lui destinoit encore quelque chose de meilleur que l'Archevêché de *Toledo*; savoir, l'Infante *Isabelle*, sa fille, avec les *Pais-bas* en dot.

Mais pour ce qu'il importe au contentement de V. M. d'entendre particulièrement comme toutes choses s'y sont passées , & même , que par plusieurs particularitez , vous pourrez plus aisément juger de la disposition du Pape ; c'est aussi de mon devoir , de vous déduire par le menu , comme je m'y suis conduit , ce que j'ai dit , & ce qui m'y a été répondu. Premièrement donc , après que j'eûs déchiffré & bien considéré ladite dépêche , & résolu en moi-même , pour les considérations , que je dirai ci-après , de rendre la lettre , que V. M. écrivoit à S. S. j'estimai , que pour tenir la chose secrète , comme il falloit , je devois demander l'audience au nom de la Reine douairiere¹ , pour ce que l'on fait ici , que j'ai , de long-temps , charge d'elle , de faire instance de sa part vers le Pape , qu'il lui plût faire faire en sa chapelle , pour l'ame du feu Roi , les obseques publiques , que les Papes ont acoustumé d'y faire pour les Rois de France , après leur mort ; & ai eû autrefois des audiences pour ce fait , & encore dernièrement au mois d'Aoust. * Et ainsi , aiant dit au

Maî-

¹ Alors Monsieur d'Ossat ne passoit à Rome , que pour un simple Agent de la Reine Louïse de Lorraine , veuve d'Henri III. quoiqu'il fût véritablement celui du Roi. Il n'y a rien de plus commode pour les Princes , que cete manière de négocier à la sourdine ; c'est-à-dire , par des personnes , que l'on ne connoît point pour être ce qu'elles sont en eset , & dont l'obscurité , ou la médiocrité , empêche de deviner l'emploi. *Arnaldo de Ossat* , dit *Herrera* , *sin mostrar que era criado del Principe de Bearne , andava en Roma con gran dissimulacion , eficazmente persuadiendo el negocio , y solicitando por diversas vias y medios , porque era persona grave , y de muchas letras ; y como andava en habito de Clerigo , sin ostentacion ni ruido negociava.* Livre II. de la 3. Partie de son Histoire. chap. 6.

* Toutes les pièces de cete negociation des obseques du

Roi

Maître de la chambre², dès le mardi, 13. de ce mois, que j'avois à parler au Pape de la part de ladite Dame Reine, il n'y eût moyen d'avoir audience de tout ce jour-là, ni le lendemain, pour les ocupations, que je voiois moi-même que le Pape avoit. Le jeudi, sur le soir, après que le Pape eût donné, en sa chambre, quelques audiences secretes à des Cardinaux, & autres, il sortit en une sale, qui est tout auprès de sa chambre, pour donner audience publique à un peu de nombre, qui avoient été introduits jusque-là, entre lesquels j'étois. Et encore que je seusse bien, que l'affaire, que j'avois à traiter, n'étoit de ce lieu-là; néanmoins, pour ce que là-même l'on n'est oüi que du Pape seulement, je ne voulus perdre cete occasion de parler, laissant à sa discrétion de m'expédier là-même, où de me remettre à quand il seroit retourné en sa chambre, comme je pensois qu'il feroit. Je lui dis donc, que j'avois dit à son Maître de chambre, que j'avois à parler à S. S. de la part de la Reine douairiere de France, pour ce qu'il'étoit vrai, que j'avois la charge de solliciter auprès de S. S. l'affaire, qu'elle favoit; & que, par le dernier ordinaire, j'avois reçu lettres de ladite Dame Reine, par lesquelles elle me commandoit de continuer cete instance: toutefois, qu'il n'y avoit que quatre jours que j'avois récrit à ladite Dame, que Monsieur le Cardinal de Joyeuse,

Roi Henri III. sont au commencement de ce premier Tome.

² *Silvio Antoniano*, qui fut créé Cardinal en 1599. Pour avoir audience du Pape, il faut s'adresser à son *Maestro di Camera*, qui assigne l'heure qu'il veut. L'amitié de ce Prélat est tres nécessaire aux Ambassadeurs, qui résident à Rome.

se ³, avant que partir de cete ville, y avoit fait tout fraîchement un grand effort; & qu'il ne seroit de la dignité de S. M. ni de l'utilité de l'affaire, d'en retourner à parler si-tôt à S. S. & qu'il la falloit laisser en repos pour quelques mois.

4 Et partant ce n'est mon intention, Tres-Saint Pere, dis-je, de vous requerir de rien pour cete heure touchant ledit affaire; toutefois je vous ai voulu toucher ce mot, pource qu'il est vrai, que le commandement m'en a été renouvelé, pour me trouver véritable en ce que j'ai dit à votre Maître de chambre; & aussi pour pouvoir dire avec vérité, là où besoin sera, que je vous en ai parlé: mais en efet, je me suis voulu servir de cete couverture, pour cacher & tenir secret un autre affaire, que j'avois à traiter avec V. S. & pour la préserver de la fâcherie & importunité, que je savois que les Espagnols, & certains autres vous donnoient, tout aussitôt qu'ils découvrent que vous avez reçu quelque chose de France. Après ce commencement, je lui dis, que la commission, que j'avois, étoit de la part de V. M. Alors il me dit tout bas: *Levez-vous, & je vous expédierai tout à cete heure en la chambre.* Quand il eût achevé de donner ladite audience publique, comme il se retiroit en sa chambre, il me fit signe de la main, & me dit, que je le suivisse, n'atendant

³ François de Joyeuse, créé Cardinal en 1583. par Grégoire XIII. Le Duc Anne, son frère, avoit eû l'honneur d'épouser la sœur de cete Reine.

4 Quand un Ambassadeur, ou Ministre de Prince, a plusieurs affaires à traiter avec le Prince, à la Cour duquel il réside, il doit éviter de se rendre importun, en les proposant toutes ensemble, de peur que celles qui peuvent être remises à un autre tems, sans empirer, ne retardent l'expédition de celles, qui sont plus importantes, & plus pressées.

dant point à me le faire dire par un de ses Chambrriers, quand il seroit entré. Etant donc en sa chambre, je continuai, & lui dis, que ce que j'avois à lui dire de la part de V. M. étoit, que vous ayant entendu par Monsieur le Cardinal de Gondi⁵, après le retour par-delà du courrier *Valerio*, que S. S. se contentoit d'admettre & ouïr le Prélat⁶, que vous lui vouliez envoyer,

⁵ Pierre de Gondi, Evêque de Paris, auparavant Evêque de Langres, & Chancelier de la Reine Elisabeth d'Autriche, femme de Charles IX. [Le Marquis de Pisany dit dans une de ses lettres à Henri III. que Sixte V. lui avoit dit, qu'ayant de son propre mouvement, voulu donner le chapeau de Cardinal à ce Prélat, il l'avoit généreusement refusé, disant, qu'il n'accepteroit jamais cete dignité, que par la faveur du Roi, son Maître.] Aussi Henri III. récompensa-t-il sa modestie & sa fidélité, en le nommant au Cardinalat, où Sixte V. le promettit au mois de Decembre de 1587. C'est à ce Cardinal, qui étoit homme de belles lettres, que *Vintofius Verna* a volé tous les apostegmes & les dits sentencieux, dont il a donné l'investiture à son frère le Docteur, dans un Discours historique de sa vie.

⁶ Ce Prélat étoit Jacques Davy du Perron de Creteville, nommé à l'Evêché d'Evreux, qui n'avoit pas voulu aller à Rome avec le Duc de Nevers, soit qu'il se défiât alors de cete Cour, dont il croioit avoir encouru l'indignation par l'avis, dont il avoit été d'absoudre le Roi à Saint-Denis; soit qu'il prévît, que cete Ambassade seroit infructueuse, le Pape n'ayant encore aucune disposition à reconnoître le Roi; ou enfin, qu'il ne voulût pas être le Conseiller, ni le subalterne dans une négociation, dont il espéroit devenir le Chef, après que le Duc auroit essuyé toute la mauvaise humeur du Pape, & les plus rudes oppositions de la Faction d'Espagne & des Princes Lorrains. L'Ecole de Sorbonne l'avoit bien dépeint dans sa lettre écrite au Pape au sujet de l'absolution donnée au Roi par l'Archevêque de Bourges. *Perronius, Ebroicensi Episcopatu ab heretico donatus, Ministrifilius, Calvinismum hactenus professus, Henrici III. cognominatus Philosophus, & consiliorum particeps, qui novam meditatorem Theologiam, ob homicidium irregularis, & Sandionysiacæ absolutionis architectus.* M. de Thou n'en parle pas plus avantageusement: *Jac. Perronius*, dit-il, *ignobilis à Protestantum secta*

voyer, vous en aviez été tres-aïse, & l'aviez reçu à grand' faveur & grace, & lui en baïfiez tres-humblement les piés. Que vous eüssiez fait partir incontinent ledit Prélat, pour d'autant plustost recevoir de S. S. l'absolution tant désirée pour le salut de vôtre ame, consolation de tous vos bons sujets, & bien de vos affaires: mais, que vous aviez estimé devoir rendre cete Ambassade encore plus honorable & plus celebre, pour rendre tant plus de respect & de révérence au Saint Siège, & à la personne de S. S. Et pour ce, aviez délibéré d'envoyer, outre ledit Prélat, deux autres personages notables, l'un de vôtre Conseil, & l'autre de vôtre Cour de Parlement. Qu'à faire cete demonstration de plus grande révérence V. M. s'étoit meême de sa propre inclination, & aussi pour avoir entendu que par-deçà quelques-uns avoient parlé de la premiere députation autrement, que ne méritoient les rares vertus & mérites de la personne nommée, & la piété, & devotion de V. M. envers le Saint Siège, & S. S. laquelle devotion étoit si grande, que si V. M. pouvoit, elle viendroit volontiers en personne

selecta pastoris filius, per amano & faceto ingenio, & versibus gallicè pangendis felici, Philippi Porta, (Abbé de Tiron, & bon Poëte) viri optimi commendatione in Aulam se insinuerat, egerata in qua educatus fuerat, Protestantium doctrina, praesentia ingenii quam scribendi facultate melior. Cumque post Regis (Henri III.) mortem in summa inopia remansisset, mi eria sua subsidium quærens, conciliata sibi Turchardi (Touchard étoit le Précepteur de Charles, Cardinal de Vendôme) amicitia, in familiam Cardinalis Berbonii pertraxerat, assentatione, blanditiis, dicacitate, & quod plurimum in Aula potest, ferrea frontis audacia, vacuum ejus animum occupaverat. (par ses flateries, par ses bouffonneries, & par son effronterie.) Après cela je laisse à juger si Joseph Scaliger avoit raison de l'appeller le Charlatan de la Cour.

sonne aux piés de S. S. pour recevoir elle-même en personne la grace , qu'elle en desire & espère. Et pour témoignage & asseürance , que la volonté d'envoier par devers elle ne vous étoit diminuée ; ains , comme il pouvoit juger par ce que je lui venois de dire , acrüe & augmentée , V. M. lui envoioit une letre écrite de sa main propre. Et sur ce point je lui baillai ladite letre , & me teüs , voulant avoir réponse à ce que dessus , devant que lui dire le reste de ce que V. M. m'avoit commandé.

Il me répondit , que le Prélat & les deux autres aussi seroient bien venus , & bien veüs , & qu'il les admettroit & oïroit volontiers : Qu'en ces affaires de France il ne s'étoit jamais proposé que la conservation de la Religion Catholique , & de l'Etat : & en apelloit Dieu à témoin. Que plusieurs , qui ne savoient le fond de ses intentions , & jugeoient par quelques aparences extérieures , avoient pensé de lui tout autrement , & qu'il fut Espagnol ⁷ ; mais , que qui voudroit bien considérer la personne qu'il soutenoit , & l'état auquel les choses étoient , quand il fût élu Pape , jugeroit aisément , qu'il n'avoit peu faire de moins , que ce qu'il avoit fait , pour le regard de ce qui avoit dépleü par-delà : Que lors de son assomption au Pontificat , trouvant , qu'il y avoit une armée du Saint Siege

par-

⁷ Tout au commencement de son Pontificat , il avoit expédié deux brefs , l'un du 15. de Février 1592. & l'autre du 7. de Mai suivant , par lesquels il exhortoit les Prélats & la Noblesse du Royaume à l'élection d'un Roi Catholique. Voilà surquoi étoit fondée l'opinion , que l'on avoit en France , que Clément VIII. étoit dans les intérêts du Roi d'Espagne , & ne feroit rien que de concert avec lui. De quoi le Duc de Nevers lui fit de grans reproches dans un écrit qu'il envia à S. S. avant que de partir de Rome.

par-delà⁸; il ne pouvoit alors faire autre chose que ce qu'il fit, s'il n'eût voulu, (& ici il hésita,) & après avoir attendu un peu, ne lui venant à la langue rien de meilleur, il acheva par ces mots, *renverser le monde sens dessus dessous*⁹: Que nonobstant il fit des choses dont tous autres auroient plustost à se plaindre, que V. M. & les vôtres, lesquelles il me diroit, me tenant personne discrete, qui n'en useroit sinon en bien: Que premierement, & tout incontinent, il réduisit la somme, que les Papes donnoient, à quinze mille écus par mois: & puis à la premiere occasion qui se presenta, il licentia les Suisses; & depuis à une autre occasion, il acheva de renvoyer tout le reste des forces: Que s'il étoit licite de montrer les choses, qu'il avoit écrites & çà & là, & les réponses qu'il en avoit reçues, il pourroit faire voir tout le contraire de ce qu'on a pensé. Et puis étendant son bras droit, & l'empoignant au-dessus du coude avec sa main gauche, il dît avec grande affirmation, que si avec ce bras-là il pouvoit remettre le Royaume de France en l'état, auquel il étoit du tems du Roi Henri II. il le donneroit fort volontiers, &

⁸ Grégoire XIV. avoit envoyé en France une Armée, composée de dix compagnies de Cavalerie Italienne, de neuf d'Infanterie, & de 4000. Suisses, payez des deniers de la Chambre Apostolique, sans compter deux autres compagnies de gens à cheval, qui étoient pour la garde du Général.

⁹ Un Ambassadeur, ou Ministre public, doit rapporter, le plus exactement qu'il peut, les propres termes, dans lesquels lui a répondu le Prince, auprès de qui il réside. Car cela fait deux bons effets: l'un pour son Maître, qui en connoît mieux le caractère d'esprit du Prince Etranger; & l'autre pour lui-même, en ce que ce détail fait remarquer au Prince l'attention, l'application, & la présence d'esprit de son Ministre.

& en apelloit derechef Dieu à témoin, regardant un crucifix ¹⁰, qui étoit à un bout de la chambre. Et après avoir été un peu de temps, ajoûta, qu'il prioit Dieu pour la France tous les jours, & qu'il vous fît bon catolique, & vous inspirast toutes bonnes choses. Et en cet endroit ouvrant la letre, que je venois de lui bailler, dît qu'il ne favoit ce qu'elle contenoit, & que je le pouvois savoir ¹¹. Je lui répondis, que V. M. m'en avoit envoyé copie, & lui en dît le sommaire, & comme elle étoit en creance sur moi. Alors il me repliqua, que ce qu'il venoit de me dire serviroit donc de réponse, & au demeurant qu'il vous y répondroit volontiers par un bref s'il pouvoit; mais s'il ne vous traitoit en Roi il vous ofenseroit; & de vous traiter en Roi, il ne pouvoit jusqu'à ce que les choses, qui avoient à preceder, fussent faites ¹².

Mais

¹⁰ Les gestes, les postures, & la contenance, qui accompagnent les paroles, sont pour un Ambassadeur habile, autant de clefs pour entrer dans les replis du cœur du Prince, qui lui parle. C'est une grande science que celle de lire les visages, & d'en bien remarquer les mouvemens : *vultus ac sermones omnium circumspicere.*

¹¹ L'Ambassadeur est toujours bien informé de la teneur des lettres, qu'il presente de la part de son Prince à celui du pais où il réside, afin qu'il parle en conformité, & qu'il soit prest à répondre aux questions, qui lui peuvent être faites.

¹² Le Pape ne comptoit pour rien l'absolution donnée au Roi par les Evêques de France, qui, selon la Cour de Rome, n'avoient pas l'autorité de révoquer, ni même de modérer & d'interpreter les Jugemens & les Censures du Saint Siege. On disoit à Rome, qu'il ne s'étoit jamais rien fait de semblable à cete procedure, où dans l'espace d'une seule matinée, l'on avoit joint ensemble l'instruction, la conversion, la satisfaction, la penitence, & l'absolution. Voilà pourquoi le Pape ne répondit rien à tout ce que Monsieur d'Ossat lui dit de la catolicité du Roi, & de la volonté inébranlable où il étoit, de mourir dans la Re-

Mais qu'il se refoudroit de faire écrire à Monfr. le Cardinal de Gondi, qui vous dît, comme il avoit receû vôtre letre, & puis s'en remettrait sur moi.

Quand je vis qu'il n'avoit plus rien à dire sur ce premier point, je lui dis, que V. M. & tous les Princes, Seigneurs, & Gentilshommes, qui se trouveroient près d'elle, seroient grandement consolez de cete si bonne & benigne réponse, & seroient d'autant plus confirmez en leur dévotion vers le Saint Siège & S. S. Et passant au second point, (car j'avois en moi-même parti en quatre points ce que j'avois à lui dire, avec intention de tirer quelque réponse sur chacun;) je lui dis comme V. M. m'écrivoit de plus, que ne pouvant elle-même venir en personne, elle eût tres-volontiers envoyé un des premiers Princes de sa Cour, n'eût été qu'à cause de la guerre, que le Roi d'Espagne vous continuoît, vous en aviez besoin. Et sur cela je lui exposai, comme ledit Roi d'Espagne avoit denouveau dressé une armée sur la frontiere de Picardie, acréû les forces qu'il avoit en Bretagne, outre ce qu'il faisoit du côté de Piémont & Savoie; & comme V. M. pour sa défense & revanche étoit contrainte de se servir entr'autres de ceux des Etats du Pays-bas, & suplioit S. S. d'imputer cela à l'opiniâtreté & ostination des agresseurs, & de croire que de quelques forces que V. M. s'aidât, & quoi qu'elle fît, elle ne declincrôit jamais tant

ligion Apostolique & Romaine. Quoi qu'il en soit de cete premiere absolution du Roi, un Evêque Polonois dit, qu'il y donna un exemple de penitence, comparable à celle, que fit Teodose devant Saint Ambroise : *Rarum penitentis exhibuit exemplum, posteris non minus quam Theodosii à Sancto Ambrosio reprehensi memorandum.* Piascecki dans sa Cronique.

tant soit peu de la Religion Catholique , dont Dieu vous avoit fait la grace de faire profession. Il ne répondit rien en ceci , mais prit seulement le premier mot de *Prince* , duquel je m'étois servi pour lier ce grand propos avec le premier ; & me dît , qu'il n'étoit point de besoin de Prince ¹³ pour cete heure ; & qu'une ambassade de la façon que vous l'aviez arrêté , étoit plus sortable & plus propre à ce dont il s'agissoit à-present.

De là je passai à lui dire , que V.M. avoit encore voulu lui rendre compte , comme jusques-ici vous vous étiez toujours tenu sur la défensive , & qu'encore que les Espagnols eussent fait guerre ouverte en tous les endroits du Royaume , où ils avoient peû ; ce neanmoins vous n'aviez point voulu permettre à vos sujets de courir sur les païs du Roi d'Espagne : mais à-present voyant que lesdits Espagnols abusent de vôtre patience , & en deviennent plus insolens ; & pressé par les plaintes & clameurs de vos sujets , qui n'en pouvoient plus endurer , vous étiez contraint de laisser faire à autrui le même traitement , qu'on vous faisoit ; non toutefois sans quelque regret , considérant , que la Chretienté n'en avoit point besoin , maintenant qu'elle est assaillie & envahie par les Turcs , & autres Infidelles , ses communs ennemis. *Non* , (dît alors le Pape) *elle n'en auroit besoin , ains requerrait , que tous les Princes Chretiens fussent bien unis ensemble pour la défendre. Et pour ce*
que

¹³ Assurément un Evêque étoit beaucoup plus propre à traiter une affaire de Religion avec le Pape , & le Sacré Collège , que non pas un Prince , quel que pût être celui , que le Roi auroit envoyé. Le glaive spirituel ne se manie pas comme le glaive temporel.

que je suis averti, que par-delà ils sont entrez en soupçon, qu'avec le fait de l'absolution je voulusse conjoindre un *Traité de Paix*, ou de *Treuve*, entre ces deux Couronnes; je vous dirai, que si je pouvois, en faisant l'un, faire l'autre, je penserois faire office de bon Pape, & ensemble chose utile à ce Prince-ci, de lui pacifier le Royaume dedans & dehors. Mais au fort, quand j'y aurai fait mon devoir, je vous dirai à vous, comme j'ai dit au Duc de Sesse même, que si je ne puis conduire ces deux affaires conjointement, je les separerai, & ne lairrai de faire ce qu'un bon Pape doit faire.

Je ne pensai rien avoir à repliquer à cela, puisque S. S. d'elle-même se metoit à la raison. Bien fus-je aise d'être assuré par cete sienne réponse de ce que j'avois d'ailleurs entendu, que les Espagnols lui faisoient instance, qu'elle moyennât Paix ou Treuve avec V. M. & de voir, que S. S. ne s'y arrêteroit plus que de devoir. Et passant outre au quatrieme ou dernier point, je lui dis ce que V. M. m'avoit écrit touchant Monsieur de Guise, & le Gouvernement de Provence, ¹⁴ Monsieur de Mayenne, & tous autres, qui se rendront dignes de la bonne grace de V. M. A quoi le Pape me répondit deux choses: l'une fut par forme d'interrogatoire sur ce mot de *Gouvernement de Provence*, me demandant en souriant, *que fera-t-on du Duc d'Epéron* ¹⁵? A quoi je ne répondis autre chose, sinon

¹⁴ Le Gouvernement de Provence fut donné au Duc de Guise, pour reprimer l'audace du Duc d'Epéron: & la Lieutenance de Roi à Lefdiguere, pour avoir l'œil sur le Duc.

¹⁵ Le Pape affectionnoit le Duc d'Epéron, parce qu'il n'avoit point voulu reconnoître Henri IV. pour Roi, à son

finon que V. M. y trouveroit quelque bon expédient. L'autre chose, qu'il me répondit, fut, qu'il savoit qu'on avoit aussi pris ombre par-delà de ce qu'on avoit opinion, qu'il voulût procurer avec l'absolution l'acommodement de ceux, qui estoient de la Ligue : Qu'il vouloit bien me dire, qu'il ne pouvoit faire de moins, que de les recommander, puisqu'ils avoient soutenu la cause de la Religion Catholique. Et pour ce qu'il n'ajouta rien de semblable à ce qu'il avoit auparavant ajouté, pour le regard de la Paix ou Treve avec les Espagnols; je lui repliquai, que V. M. auroit toujours en grande veneration ses saints records, tant pour tous ceux de la Ligue, que pour tous autres; comme vous vous assûriez aussi, qu'il ne voudroit point mettre telles choses entre les conditions de l'absolution. A quoi il ne repliqua rien. Et pour ce que sur cela je montrai de m'en vouloir aller, il retourna à me dire ce qu'il m'avoit déjà dit de la réponse, qu'il feroit volontiers par écrit à vôtre letre, s'il pouvoit, & de l'expédient, qu'il vouloit prendre d'écrire à Monsieur le Cardinal de Gondi. Je lui demandai à qui j'avois à m'adresser pour avoir ladite letre, qui devoit aller audit seigneur Cardinal de Gondi; & il me dit, que je parlasse à Monsieur le Cardinal Aldobrandin. ¹⁶ Je lui demandai de plus, s'il vou-

loit

son avenement à la Couronne, ni rester à son service, à cause de sa Religion. De quoi ce Prince lui voulut mal toute sa vie. Il ne laissa pas de le confirmer ensuite dans toutes ses charges, & de lui donner encore le Gouvernement de Limosin, en récompense de celui de Provence, dont toutes les villes l'avoient abandonné.

¹⁶ *Pietro Aldobrandino*, Neveu & Créature de Clément VIII. promu en 1593.

loit que je dîsse audit seigneur Cardinal, ce que je lui avois dit à lui; & il me répondit, qu'oùï, & que je lui dîsse tout.

Je m'en allai de ce pas à l'apartement où demeure ledit seigneur Cardinal Aldobrandin, lequel je ne trouvai point chez lui; & comme j'en sortois, un estafier du Pape, appelé Hippolite, qui autrefois étoit à feu Mr. le Cardinal d'Este, courant après moi, m'ateignit, & me dît, que le Pape me demandoit. Arrivé que je fus devant S. S. il me dît, qu'on pouvoit juger de l'intention, qu'il avoit eûe en ces affaires, pource que Monsieur de Nevers s'en allant, & lui ayant dit, qu'on ne renvoyeroit onques plus de France vers lui ¹⁷; il avoit incontinent fait venir à Rome Monsieur le Cardinal de Gondi, pour ne rompre point, ains tenir ce filet attaché:

¹⁸ Qu'aussi n'avoit-il point dit à Monsieur de Ne-

¹⁷ Cete declaration du Duc de Nevers étoit plus courageuse que prudente, & montre ce que j'ai déjà dit, que les gens d'épée n'entendent rien au maniment des affaires de Religion. Ce Duc s'apelloit Louis de Gonzague. Il étoit Gouverneur de Champagne, & Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit. Il mourut au mois d'Octobre 1595.

¹⁸ Clément VIII. pratiquoit la maxime de notre *Comines*, qui dit qu'on ne doit rompre nulle pratique ni ouverture qu'on fait de paix; mais les entretenir routes, et ouïr tous messagers, i. e. tous Ambassadeurs. *On pourra dire, ajoutet-il, que votre ennemi en sera plus orgueilleux. Il ne m'en chaut; car aussi je saurai plus de ses nouvelles, & à la fin du compte j'en aurai le profit & l'honneur. . . . A cete fin j'entretiendrais toutes pratiques, sans en rompre nulles, pour trouver toujours matiere . . . Et en ce cas, les plus sages le gagnent toujours.* Quand l'Evêque de Beauvais aujourd'hui Cardinal de Janson, fut rapellé de Pologne, il y laissa le Marquis de Vitry Ambassadeur à sa place, le Roi voulant toujours tenir une porte ouverte à la Reine de Pologne, en cas qu'elle voulût rentrer dans l'amitié de la France, & dans ses propres intérêts, qu'elle avoit tres-mal entendus en s'unissant avec l'Empereur, comme la suite l'a bien montré.

Nevers, qu'il ne vous admettoit jamais ; ¹⁹ au contraire il avoit dit , que vous donnassiez des signes de pénitence , & fîssiez de vôtre côté ce qui étoit en vous , & puis il feroit ce qu'il devoit. Et ledit Duc de Nevers ayant demandé de quels signes de pénitence : il avoit répondu , que V. M. fît ce que dit S. Gregoire , que les choses contraires étoient gueries par leurs contraires. Que ledit seigneur de Nevers lui avoit porté une letre , par laquelle étoit porté , qu'il venoit lui prêter l'obédience , comme on avoit fait pour les autres Rois Tres-Chrétiens , sans parler de l'absolution ²⁰ , ni de rien qui se raportât à vô-

¹⁹ Un Ambassadeur prudent doit toujours porter les choses à la douceur , sa fonction étant d'être un lien de concorde entre son Prince , & celui à qui il est envoyé. Or le Duc de Nevers avoit fait tout le contraire , en rapportant à son Roi une chose , qui le devoit aigrir & soulever contre le Pape , & que le Pape ne lui avoit point dite. Double faute , mensonge & malice. Un mauvais raport à souvent fait rompre une bonne paix , ou reculé de bonnes affaires. C'est pourquoi un Envoyé de la Reine d'Angleterre Elizabeth s'abstint sagement de lui mander quelques paroles indiscrettes qu'il avoit ouïes à la Cour de France , de peur que ce raport n'altérât la bonne intelligence qui étoit alors entre les deux Couronnes. Le Cardinal de Joyeuse rendant compte à Henri III. des instances qu'il avoit faites à Sixte-quin pour la promotion de M. de Candale , Evêque d'Aire , au Cardinalat , je n'eus dit-il , autre réponse de sa sainteté , que colere & paroles sâcheuses , qui seront mieux veües qu'écrites.

²⁰ La letre de créance , que le Duc de Nevers presenta au Pape , portoit seulement : *Nous avons choisi la personne de nôtre tres cher & bien amé Cousin le Duc de Nevers , dans l'espérance que nous avons , que les excellentes & vertueuses qualitez , qui sont en lui , rendront cete nôtre election , & la charge , qui lui est par Nous commise , d'autant plus agréables à V. S. l'un des principaux points de sadite charge , étant de prêter à V. S. & au Saint Siege Apostolique , en nôtre nom , l'obédience que nous lui devons , comme Roi de France Tres-Chretien.* Ainsi le Pape avoit raison de ne point admettre à l'obédience un Prince relaps , qui ne lui demandant point d'absolution , don-

à votre vie passée. Que si alors il vous eût donné l'absolution, chacun eût dit, qu'il avoit été cause du succès des choses, qui sont depuis advenues, & qu'il vous auroit fait Roi. Mais à présent que Dieu l'avoit fait, il ne pouvoit être repris de suivre ce que Dieu a fait. Ajouta, que l'on s'étoit ofensé de ce qu'il avoit fait dire au Marquis de Pisany, lorsqu'il s'en venoit en çà : *mais ils firent*, dit-il, *une faute (qu'ils me pardonnent) car tout aussi-tôt que je me fus laissé donner à entendre, que Monsieur de Nevers pouvoit venir, le Cardinal de Gondi, & ledit Marquis s'en vinrent l'un après l'autre, sans me demander congé, comme si j'eusse fait declaration publique de vouloir recevoir ce Prince; ce qui me contraignit d'user de ceterigueur, non pour aucune mauvaise affection, que j'aie eue vers les François, (aussi ne sai-je d'où elle me pourroit venir.) L'Abbé de Plainpied*²¹ *me souloit dire, Interroga majores tuos, & dicent tibi* : pource qu'il savoit que tous mes majeurs avoient toujours tenu le parti de France. Le Pape me nomma ledit Abbé de Plainpied, se souvenant que la premiere connoissance, que j'eus de lui, lorsqu'il étoit Auditeur de Rote*²², *fut par le moyen dudit Abbé, qui me mena plusieurs fois vers lui, pour*
l'in-

noît lieu de croire, qu'il croioit n'en avoir pas besoin. Faute, qui fut cause, que le Pape se tint plus roide, & exigea plus de soumissions & de satisfactions, qu'il n'auroit fait, si le Roi eût commencé par lui demander l'absolution.

²¹ Il s'appelloit N . . . Tolet, & étoit Aumônier de la Reine Caterine. L'Abbaye de Plainpied, dite en Latin *Planipodium*, & *Paulini podium*, de l'Ordre de S. Augustin, est dans le Diocèse de Bourges.

* *Deuter.* 32. 7.

²² Il avoit succédé en cete Charge d'Auditeur à son frère-ainé, devenu Cardinal.

l'informer des merites d'un procès, que la Reine, mère du Roi, avoit en Rote ²³, contre feüe Madame de Parme, & les creanciers du feu Cardinal Hippolite de Medicis ²⁴; duquel procès ledit Abbé étoit folliciteur.

Voilà, Sire, comment se passa l'audience, ou les audiences, que j'eûs du Pape ledit jour 15. de ce mois. Le lendemain au matin, je fus trouver Monsieur le Cardinal Aldobrandin, qui me donna audience en un lieu plus retiré, & plus secret, que n'est la chambre où il donne les autres audiences. Et afin que je lui parlasse en toute confidence, il meremontra la lettre de V. M. que j'avois rendüe au Pape, & me dit, que S. S. l'avoit envoyé appeller le soir après que j'eûs parlé avec elle, & lui avoit dit ce que je lui avois exposé, & ce qu'elle m'avoit répondu: toutefois qu'il seroit bien aise d'entendre ma charge encore de moi-même, pour en être d'autant mieux instruit, & servir à l'affaire en tout ce qu'il pourroit. Je lui dis donc les

mê-

²³ Catherine de Medicis, Reine de France, avoit procès contre Marguerite d'Autriche, Duchesse de Parme, veuve d'Alexandre, premier Duc de Florence, son frère naturel. Quant à la Rote, on s'étonnera peut-être, qu'une Reine de France voulût bien reconnoître cete Jurisdiction dans une affaire purement civile & temporelle. Mais il faut sçavoir, que comme ce Tribunal est composé de douze Juges Ecclesiastiques de toutes les Nations Catholiques, toutes sortes de Causes y vont par apel, non seulement des villes de l'Etat Ecclesiastique; mais encore de tous les Tribunaux, soit de l'Italie, ou de la Chretienté, pourvû que ce soit du commun consentement des Parties. La Reine Catherine, & la Duchesse de Parme, avoient pour Rapporteur l'Auditeur Scipione Lancellotto, qui fut depuis fait Cardinal par le Pape Grégoire XIII.

²⁴ Le Cardinal Hippolite étoit mort en 1535, à l'âge de 34. ans.

mêmes choses , que j'avois dites au Pape, & en mêmes termes , afin qu'ils n'y peüssent remarquer aucune varieté; & n'y eût aucune difference , sinon que je lui dis à lui, tout d'une même teneur , ce que j'avois divisé en quatre parties en parlant au Papé. Par les réponses, qu'il me fit, je connus bien, que le Pape l'avoit instruit , & lui avoit ordonné de me dire des choses, qu'il avoit partie oubliées, partie remises à lui, comme mieux seantes en sa bouche, qu'en celle de S. S. combien que ledit seigneur Cardinal me dît, qu'il me disoit le tout comme de soi-même.

Il commença donc par me dire, qu'il croyoit que j'avois bien noté les réponses, que le Pape m'avoit faites, & qu'il n'étoit besoin de m'en faire redite; & que par icelles j'aurois pû connoître la bonne intention de S. S. non seulement pour le present , & pour l'avenir ; mais aussi pour le passé: Que S. S. n'avoit jamais eü autre mire, que la conservation de la Religion Catholique , & de l'Etat de la France: Que la rigueur , dont elle avoit usé , avoit été pour bonne fin , & tourneroit au grand profit , non seulement du Saint Siege, pour la conservation de son autorité & reputation ; mais aussi de V. M. pour plus grande preuve & démonstration de vôtre humilité , & de la verité & sincerité de votre conversion , & du respect & révérence, que vous voulez rendre au Saint Siege: Qu'aussi en ce qui se presentoit maintenant , S. S. étoit disposée, non seulement à ouïr tous ceux, que V. M. voudroit envoyer, mais aussi à faire toutes choses, qui seroient pour le bien de la Religion , & de l'Etat: Qu'il ne se pouvoit desirer une meilleure volonté, que celle en laquelle le

Pape

Pape étoit. Et comme je lui avois dit, que V. M. viendroit volontiers en personne, si elle pouvoit²⁵; aussi m'assûroit-il, que pour mettre la France en repos, le Pape s'y transporterait volontiers, s'il lui étoit possible; & qu'il lui avoit ouï dire plusieurs fois à divers propos, que vous étant disposé pour venir par-deçà, & le Pape pour aller par-delà, vous étiez donc tous deux prests à vous aprocher l'un de l'autre, & à vous joindre de près: que de cete conformité de volonte, lui Cardinal en recevoit une joie plus grande, qu'il ne me sauroit exprimer, & en concevoit une grande espérance pour la satisfaction de tous deux, & pour le bien de la Chretienté; comme V. M. devoit attendre du Saint Siege, non seulement absolution, qui étoit le moindre quant au monde, & le plus grand quant à Dieu; mais aussi toutes autres choses, qui vous pourroient tourner à grandeur & gloire; mais que pour recevoir le fruit de la bonne volonté de N. S. P. il falloit qu'on s'aidât par-delà. Et pour ce qu'il me dit & redit plusieurs fois cela même, qu'on se devoit aider; & qu'il ne le disoit qu'en termes généraux, sans rien

spe-
²⁵ Le Duc de Nevers avoit dit la même chose au Pape, l'assûrant que si les guerres, que le Roi avoit contre ses Rebelles, ne l'eussent retenu de par delà, il fust venu lui-même en personne témoigner à Sa Sainteté cete sinne sincère affection & volonté, comme il en avoit très-grand desir. Ce qui ne lui aiant été permis, il m'auroit choisi (c'est le Duc qui parle) pour la plus honorable Ambassade, qu'il eût après Messieurs les Princes du Sang Royal, afin de faire aparoir, que bien qu'il ne m'estimât point inutile de par delà, où je pourais, par mon absence, faire quelque faute à son service; il m'auroit néanmoins commandé de faire ce voiage, pour témoigner, quo s'il eût pu faire plus grande demonstration d'humilité & d'affection envers le Saint Siège & S. S. il l'eût fait, ainsi qu'il est porté par mon instruction & procuration. Legation de Mr. le Duc de Nevers.

specifier, & que je desirois en tirer le plus que je pourrois de particularitez ; je le suppliai, que s'il avoit quelques records particuliers à me départir sur ce qui lui sembloit, qu'on deût faire, il lui plût de me les dire, & que je m'asseûrois, qu'ils seroient bien receûs, & fort estimez par-delà : mais il n'y voulut point entrer, & me dit, qu'il en avoit autrefois touché quelque chose au sieur Alexandre d'Elbene, & que pour cete heure il n'étoit besoin de rien particulariser, & que ces particularitez viendroient puis après en lieu & temps. Bien me vouloit-il dire en général, qu'il estimoit, que ce seroit une chose tres-utile & expédiente, que ceux qui seroient envoyez procedassent avec toute humilité, & qu'ils apportassent avec eux tous bons signes & témoignages de vraie conversion, & toutes bonnes conditions, qui tendissent au bien & à la sûreté de la Religion Catholique pour l'avenir : Qu'il n'étoit besoin d'envoyer un Prince pour cete heure ; & qu'à l'autre fois il eût été meilleur, qu'on n'eût point envoyé de Prince, pour ce que jusques à ce que ce qui est à faire soit fait, on ne peut recevoir & honorer comme Ambassadeurs ceux qui seront envoyez.

Quant à ce que je lui avois dit, que V. M. étoit contrainte de se servir des gens des Etats des Pais-bas, il me dît qu'il savoit que les miseres de la France portoient beaucoup de choses, qui n'étoient selon les regles ; mais qu'il seroit bien fait, que comme V. M. s'étoit séparée de telles gens, par la profession qu'elle avoit faite ; qu'aussi és autres choses elle n'eust affaire avec eux que le moins que faire se pourroit, pour ôter tout soupçon & matiere de mal parler. Et là-dessus il usa de la similitude de la baguet-

guette courbée, laquelle on ploye de côté contraire pour la faire devenir droite.

Quant à faire courir sur les Païs du Roi d'Espagne, s'il se fust peu faire de moins, c'eust été plus à son souhait, pour n'acroître les difficultez de la paix, qui seroit nécessaire entre ces deux Couronnes pour le bien universel de la Chretienté : Que c'étoit le devoir d'un bon Pape de la procurer : Que N. S. P. avoit l'exemple de Paul III. qui étoit allé à Nice, pour moyenner la paix entre l'Empereur Charle-Quint, & le Roi François I. Que le Pape même d'aujourd'hui, étant Cardinal, avoit été en Allemagne & en Pologne, ²⁶ pour faire la paix entre les Impériaux & le Roi de Pologne : Que la paix étoit utile, tant à V. M. qu'au Roi d'Espagne : toutefois qu'en cela le Pape ne pouvoit sinon que prier & exhorter ; & chacune des parties demeureroit en liberté de faire ce qui lui plairoit.

Et pour le regard du traitement, que je disois, que V. M. vouloit faire à ceux de la Ligue, le Pape ne leur pouvoit manquer de sa recommandation, puisqu'ils avoient défendu la cause de la Religion Catholique. Qu'il croioit bien qu'il y avoit quelque faute de leur part ; mais que ce seroit bien fait de leur pardonner, & en user comme V. M. avoit commencé, & comme elle disoit vouloir continuer.

Après avoir ainsi répondu à tous les points, il me retourna dire, qu'il m'avoit dit tout cela de lui-même, & desiroit, que le tout fût pris en bon-

²⁶ Hippolite Cardinal Aldobrandin, fut envoyé en 1588. Légat à l'Empereur Rodolfe II, & à Sigismond III. Roi de Pologne, pour la delivrance de l'Archiduc Maximilien, frere de l'Empereur lequel avoit été fait prisonnier à la bataille de *Biczyna* en Silésie.

bonne part , comme il partoît d'un cœur bon & entier. Que N. S. P. me pouvoit avoir parlé avec plus de solidité , & d'efficacité , comme il le surpassoit en savoir , expérience , prudence , bonté , & sainteté , non moins qu'en dignité : mais qu'il n'avoit pour cela voulu laisser à me départir de ce peu , qui étoit en sa petite ampoule ; (car il usa de cete façon de parler) ²⁷ comme il ne vouloit ceder à personne en bonne affection , & même au bien de cet afaire , qui lui sembloit tres-bien acheminé pour réussir à l'honneur de Dieu , & au bien du Saint Siege , & de la France : Que de son côté il apporteroit non seulement son vœu & opinion , quand il en feroit temps , & ses bons offices auprès du Pape , pour le lieu qu'il y tenoit , mais aussi son sang , & sa propre vie , si elle y pouvoit servir : Qu'il s'y offroit de toute son affection , & en tout ce à quoi on l'estimeroit bon. Me demanda si je voulois lui ramentevoir quelque autre chose qu'il eût à faire. Et sur ce , après l'avoir tres-humblement remercié , & dit le grand contentement , que je m'asseûrois que V. M. en recevrait , & l'esperance , que j'avois qu'elle le pourroit un jour reconnoître envers lui & les siens ; je lui parlai de la lettre , que le Pape m'avoit dit vouloir écrire à Monsieur le Cardinal de Gondî , & il me dit , qu'il en prendroit le commandement de S. S. & que je retournasse vers lui le mardi , qui venoit à être le 20. de ce mois. Je n'y suis retourné , que ce jourd'hui matin , deux jours

²⁷ Remarquez que Monsieur d'Ossat se fait une loi de rapporter toujours , dans ses dépêches , les propres termes du Pape & de ses neveux , pour mieux faire connoître leur esprit & leur humeur au Roi son Maître.

jours après ledit jour préfix, & il m'a dit, que la letre n'étoit encore faite, & qu'on étoit après à la faire, & m'a remis jusques après la premiere feste; car c'est ainsi qu'il a parlé, qui est à dire, jusques au lendemain de Noel. J'y retournerai alors, & cependant ne laissant d'achever cete letre, qui est déjà bien longue, je remetrai le reste à une autre.

En tout ce que dessus je n'ai employé autre personne que moi, tant pour ce qu'il n'en a point été besoin, qu'aussi pour obéir au commandement tres-exprés, qui me fut fait de la part de Monsieur le Grand-Duc de Toscane²⁸, lors que le paquet de V.M. ne fut rendu, que je ne communiquasse de cete dépêche à personne; & que si audit paquet il y avoit lettres pour autre que pour moi, je ne les rendisse point, sur tant que j'avois de zele & de devotion au service de V.M.²⁹ Aussi n'y a-t-il personne qui sache, que j'aie receû ladite dépêche, sinon celui qui me l'aporta de nuit, & le Pape, & Monsieur le Cardinal Aldobrandin, sinon que quelqu'un d'eux l'eût dit. A tant je prie Dieu, Sire, &c De Rome, ce Jeudi 22. Decembre 1594.

²⁸ Il faut savoir que Ferdinand, alors Grand Duc de Toscane, étoit le Mediateur, & le promoteur secret de toute cete negociation entre le Pape & le Roi, qui, pour cet esfer, lui avoit envoyé auparavant le sieur de la Cliche, l'un de ses Maîtres d'Hôtel Ordinaires, avec l'Instruction, dont j'ai mis la copie dans les notes de la letre 8.

²⁹ C'est une façon de parler des Italiens, quand ils commandent ou reconmandent quelque chose bien expressément. *Per quanto V. S. stima la gratia del Ré.* Et les Princes d'Italie dans leurs Ordonnances, Passeports, &c. disent *Ordiniamo*, &c. *per quanto ciascuno stima cara la gratia nostra.*

L E T T R E X I.

A U R O Y.

SIRE,

Par la letre, que j'écrivis hier à Vòtre Majesté, je vous rendois compte de l'audience, que j'avois eue du Pape le 15. & de Monsieur le Cardinal Aldobrandin le 16. de ce mois : par cete-ci, j'obéirai aux commandemens, qu'il vous a pleû me faire de vous écrire franchement mon avis sur les considérations, qu'il vous a pleû me confier. Premièrement donc il me semble, que V. M. a grande occasion d'aprehender la negociation, qui aura à se faire par-deçà, sur l'absolution, qu'elle desire obtenir de N. S. P. car l'affaire de foi est difficile & scabreux : & quand bien le Pape fera maintenant & toujours à l'avenir tel en son cœur, comme V. M. a entendu par ma letre précédente qu'il s'est déclaré de parole, & par l'organe dudit seigneur Cardinal son neveu ; toutefois il ne fera rien en ceci sans l'avis de plusieurs. Et en cete Cour, ils sont fort formalistes, & longs en toutes choses, même d'importance, & particulièrement en celles de la Religion. Aussi leur étant tombé es mains un sujet si haut & éminent, il ne faut douter, qu'ils n'en veuillent tirer tout ce qui se pourra, pour l'afermissement & accroissement de leur autorité, quand au reste, tous seroient vuides de haine & de malveillance ; & que d'ailleurs il n'y auroit point d'oposition ni de contradiction.

Mais il y a encore quelques-uns si transportez de haine, qu'ils ne voudroient, que cete grace vous fust acordée jamais, à quelque condition
que

que ce fût, & quelque grand dommage & mé-
 chef, qui en deûst advenir à la Chretienté. Ou-
 tre que les Espagnols, & ceux qui resteront de
 la Ligue, vous y donneront toutes les traverses
 & empêchemens, qu'ils se pourront imaginer.
 Je serois trop ignorant & simple, si j'en pensois
 autrement, & trop déloial, & indigne de la
 fiance, dont il vous plaît m'honorer, si je vous
 en écrivois contre ce que j'en pense. C'est-
 pourquoi, dès que j'entendis, qu'après tant de
 devoirs où vous vous étiez mis, & après avoir
 reçu tant de mauvais traitemens des hommes,
 & tant de faveurs & graces de Dieu, l'on vous
 faisoit rechercher de renvoyer ici, je fus d'avis
 que, premierement, on procurât de convenir
 secretement des conditions, sous lesquelles
 V. M. devroit renvoyer & être reçue, & le dis
 ici, & l'écrivis par-delà à tems. Et comme alors
 j'étois de cet avis, pour les considérations sus-
 dites, aussi me semble-t-il maintenant, que
 V. M. a fait une tres-sage & nécessaire resolu-
 tion, de fortifier Monsieur du Perron des au-
 tres deux personages qu'elle veut envoyer avec
 lui, & qu'il est encore besoin, que tous trois
 viennent bien preparez, & fournis de raisons &
 moyens, de réponses & repliques, & de partis
 & expediens sur les propositions, dont V. M.
 a été avertie, & dont elle fait mention en sa le-
 tre; & sur d'autres encore, qui pourront être
 mises en avant, dont il n'a point encore été
 parlé.

Mais comme je loüe la susdite apprehension
 de V. M. afin que par-delà soit usé de plus gran-
 de preparation, precaution, & provision de tou-
 tes choses propres à diminuer les longueurs &
 dificultez d'ici: aussi me sembleroit-elle excessi-
 ve,

308 LETRES DU CARD. D'OSSAT,

ve, si elles s'étendoit si avant, que V. M. en laissât d'envoyer à Rome, & d'aquiter la promesse double qu'elle en a faite, & d'user de la douceur & benignité présente de N. S. P. qui a déjà par deux fois déclaré vouloir admettre & bûir la personne & les personnes, que vous lui voudriez envoyer. Car j'estime, que nonobstant tout ce que dessus, V. M. peut sûrement & hardiment envoyer quand il lui plaira. Et me fonde non tant sur l'équité de votre cause, ni sur le devoir auquel vous vous êtes mis & vous metez, d'accepter & subir toutes choses raisonnables & faisables, ni pareillement sur les expresses declarations de bonne volonté, que le Pape & Monsieur le Cardinal Aldobrandin m'ont faites; comme je me fonde sur ce que vous tenez & possédez, & plaidez saisi¹, tout ainsi comme vous feriez, si vous plaidez un fief avec quelqu'un de vos vassaux. Je me fonde aussi sur ce qu'on n'a plus aucun moyen de vous contraindre à faire chose, qui soit contre votre dignité, ni contre votre profit, ou contre votre gré. V. M. Sire, nonobstant les censures & les armes d'ici, est en possession du Royaume, & peut bien dire à bon escient, qu'elle le tient de Dieu, & de l'épée, comme ont accoutumé de dire les Rois, qui ne l'ont point conquis, comme vous avez fait.

V. M. est aussi en possession de la Religion Catholique, ayant été receüe en l'Eglise, & admise à la sainte communion, & au Sacre, & à tout ce que l'Eglise Catholique a de plus saint

¹ C'est un ancien proverbe du Palais, que le Roi plaide toujours saisi. Car on n'est point recevable à alléguer possession contre son Procureur Général.

saint & sacré , & de plus beau & de meilleur.

V. M. aussi donne les Evêchez & Abbayes , & ceux à qui elle les donne en jouissent ; & au reste elle fait & peut tout ce qu'ont fait & peut les Rois Tres-Chrétiens , ses prédécesseurs. Le Pape cependant en tout cela demeure dessous , & son autorité , tant spirituelle que temporelle , y gît par terre. Et par le refus qu'il a fait de vous admettre , il demeure de fait exclus lui-même du premier Royaume de la Chrétienté , & n'y peut rentrer , que par votre merci , & par son absolution ². De façon qu'il ne s'agit pas tant

² La Couronne de France , où il y a tant de Noblesse pour la conserver à qui elle appartient , n'est pas pour être transportée si facilement , comme croit Mr. le Cardinal de Plaisance , votre Legat. (c'est le Duc de Nevers qui parle au Pape.) Votre Sainteté aura beau employer ses moïens , & son autorité , Elle trouvera en fin de compte , qu'outre avoir montré au monde son peu de force temporelle , elle aura encore hazardé assez de sa puissance spirituelle , & qu'elle aura acheté à deniers comptans la désobéissance de la Noblesse la plus florissante , la plus illustre , & la plus valeureuse de la Chrétienté ; & l'ingratitude de toute la Ligue. Car ils ne tiendront compte de tout ce que V. S. aura fait pour eux , mais seulement de ce qu'elle aura omis de faire , à la ruine de la Religion Catholique , & de l'autorité du Siège Apostolique en ce Roïaume : & n'aura la consolation , qui demeure après le malheureux événement d'entreprises justes , prudentes , & bien fondées , que l'on puisse vraiment dire , qu'elle ait au moins fait ce qu'elle devoit. Au contraire , l'on dira , qu'elle n'aura pas suivi ce conseil de l'Evangile ; *Il faut bien calculer , avant que de bâtir* : & qu'elle aura plutôt tenté Dieu , que fait une entreprise d'un ferme & solide fondement. Et il pourra même arriver , que les affaires succèdent heureusement à la Maison Royale , comme on le doit espérer de la bonté de Dieu ; les Espagnols s'accommoderoient sans Elle avec les Princes du Sang , comme ils feront sans doute , lorsqu'il leur tournera à profit. *Dans un Memoire envoyé par ce Duc au Pape , avant que de partir de Rome.* Ajoutez à toutes ces raisons , qui sont assurément

tant aujourd'hui, si V. M. sera admise réellement & de fait à l'Eglise, & à la Couronne, comme si le Pape recouvrera en France l'autorité qu'il y a perdue. Et hormis le point de la conscience, le Pape, quant à toutes autres choses, a plus de besoin que vous receviez son absolution, que vous même. Les choses donc étant en cet état, il est aisé de juger, qui perdrait le plus au refus de son absolution. Et encore, qu'il y en ait ici quelques-uns, à qui la passion a ôté le sens, & qui ne pourroient donner lieu à aucune raison, (lesquels on connoît par nom & surnom,) sicut-ce que la plupart connoissent bien, combien leur coûteroit ce refus. Et comme j'ai dit qu'on est ici fort formaliste & long, aussi puis-je dire avec vérité, qu'ils y aiment le profit, & y craignent de perdre autant qu'en lieu du monde. Par ainsi V. M. tenant, comme dit est, & d'ailleurs se soumettant à la raison, comme elle veut faire; ceux-là même, qui ne seroient nullement d'avis de l'absolution, s'ils pouvoient faire de moins, en seront néanmoins d'avis pour l'amour d'eux-mêmes, & pour éviter le dommage, qui leur adviendrait, s'ils opinoient autrement.

C'est-ment de grand poids, une autre considération qu'il alléguoit au Pape, pour le tenir en garde contre les artifices des Ministres Espagnols. Ils vous trompent (lui dit-il dans le *Discours de sa Légation*) & desirent seulement de vous envelopper, pour vous faire achever de vider le trésor, que Sixte V. a assemblé, comme Gregoire XIV. y a très-bien commencé, ayant dépensé quinze-cens-mille écus fort inutilement, comme chacun le fait, sans qu'il en ait été rendu aucun compte.] J'ai mis ici ces Extraits, pour ne point renvoyer les lecteurs d'un livre à un autre, & pour leur épargner la peine de chercher ailleurs ce qu'ont dit & fait en divers tems, les personnes, qui ont acheminé, conduit, & terminé cette grande affaire.

C'est-pourquoi la grandeur & hauteſſe des demandes, qu'on pourra faire du commencement, ne m'étonne point. Car quand vos Ambaſſadeurs auront dit de bonne foi tout ce que V. M. pourra faire, & rendu bonnes & valables raiſons, pourquoi ce qu'on deſirera de plus ne ſe peut faire; il faudra bien qu'on ſe contente de raiſon. Que ſi on s'opiniâtroit par trop contre raiſon, & que voſdits Ambaſſadeurs, après avoir dit & redit les cauſes juſtes & neceſſaires, que vous avez de ne le faire point, & après avoir uſé de toute modeſtie & patience, n'en pouvant plus endurer, leur diſſent qu'il ne s'en fera rien, & qu'on ne s'y atende point; que vous feroient ils ? Quel moyen ont-ils de vous contraindre ? Se ſont-ils reſervé quelques forces, ou quelques artifices, qu'ils n'aient déjà employez & vainement conſumez à l'encontre de V. M. ? Quant aux longueurs, combien qu'on n'en viendra jamais là, que de laiſſer partir voſdits Ambaſſadeurs mal-contens, (mais je parle au pis aller) m'aſſeûrant, que V. M. entend, que voſdits Ambaſſadeurs endurent patiemment toutes celles, qui viendront de la nature de l'afaire, & du reſpect & reverence, qui eſt dûe à la dignité, occupations, volonté & bon plaifir de N. S. P. le Pape : & quant à celles qui pourroient venir de la malignité eſpagnole, ou autre telle : Je dirai ici, comme j'ai dit tantôt du refus de l'abſolution, à ſavoir, qu'il eſt aisé de juger au dommage de qui ces longueurs tourneront, ſi ce ſera de V. M. qui cependant tient, & va toujours en aquérant & s'établiffant 3,

&

3 Le grand Henri de Rohan raiſonne ſur le même principe, quand il dit dans ſon Diſcours de la Ligue, que Clément

& à qui il reste meshui fort peu à aquerir en la France ; ou du Pape, qui va toujours y perdant si fort, qu'il ne lui reste plus guere à perdre. Et quand ceux d'ici, qui ont le moins de passion auront bien pensé au préjudice, que les longueurs leur aportent à eux-mêmes, ils devront aussi chercher eux-mêmes de les retrancher. Que s'ils ne le faisoient, ils mériteroient que les vôtres éludassent cete sorte de longueur, avec une patience encore plus longue, & éprouvassent à qui durera plus le temps, à ceux qui sont dans le fort, à couvert, à leur aise, devant un bon feu ; ou à ceux qui sont dehors, derrière la haie, au vent, à la pluie, à la grêle, tremblant le grelot⁴. En somme, Sire, si cete négociation est conduite de bonne foi, selon Dieu & raison, tant d'une part que d'autre, V. M. qui a bonne intention, & qui est preste à faire tout ce qui se devra & pourra faire, n'a rien à craindre, & toutes choses seront faites bien, & à temps. Que si on y procédoit de mauvaise façon, le blâme & la honte ensemble, avec le dommage, tomberoit sur ceux, qui en au-

ment VIII. reconnoissant qu'Henri IV. s'établissoit sans lui, se résolut d'avoir le gré de ce qu'il ne pouvoit empêcher ; étant une des maximes de la Cour de Rome, de se gouverner selon les événemens, pour ne point perdre cete révérence, que l'on rend à sa puissance spirituelle, sur laquelle roule toute son autorité.

⁴ Comines dit, que pour les grandes négociations, les Princes doivent se servir de gens sages, fideles, & qui ne soient point capables d'épouvanter leur Maître. Il paroît par cete prudente, & courageuse lettre, que Monsieur d'Ossat étoit de cete trempe ; & que bien loin d'être homme à épouvanter son Maître, il avoit toute l'habileté, & toute la fermeté qu'il falloit, pour lui donner des conseils vigoureux, & pour le roidir contre toutes les ruses & les longueurs de la Cour de Rome.

auroient mal-usé. Et quand tous les autres se voudroient perdre eux-mêmes, (ce qu'ils ne feront point) V. M. ne peut rien perdre en envoyant par-deçà, & aquitant sa parole. Et quand il ne lui en adviendrait autre bien, V. M. auroit toujours aquis d'autant plus grande justification envers Dieu & le monde; avec loüange encore, & réputation de Prince vraiment converti, & de Roi Tres-Chretien, qui aprésent de mauvais traitemens receûs en vôtre adversité, n'auriez laissé de renvoyer à Rome, & de rendre le respect & révérence au Saint Siège, lors que vous en aviez moins de besoin, & étiez au comble de vôtre prospérité. Ce sont, Sire, les considérations, qui me rendent hardi, quelque défiance que j'aie au reste, & qui ont fait, que je n'ai craint de rendre au Pape la letre que V. M. lui écrivoit.

Après avoir écrit en général à V. M. ce que Dieu m'a inspiré sur la députation de vosdits Ambassadeurs, & sur les longûeurs & événemens de la négociation future, je toucherai quelque chose des conditions particulieres, dont V. M. fait mention en sa letre. Déjà on vous a donné intention, comme je voi par la même letre, qu'on ne vous voudra obliger à chose, qui trouble vôtre Royaume, outre ce que je viens de dire, qu'on ne pourra vous faire faire chose que vous ne vouliez; & par ma letre d'hier V. M. aura veû comme le Pape de soi-même est entré à vous ôter des scrupules & retarlemens, qu'il a entendu que vous aviez. Et confessant ingenuement, qu'il auroit volonté de procurer un acord entre V. M. & le Roi d'Espagne, & ce qui est resté de la Ligue, a neanmoins déclaré, que ce ne seroit que par voie d'exhortation

tation & de recommandation ; & qu'en cela V. M. demeureroit en liberté de faire ce qu'il lui plairoit , & que S. S. ne laisseroit de passer outre à faire ce qu'un bon Pape devoit. Et outre ce qu'il a dit de cela, j'ajoute encore ceci pour le regard de toutes les autres choses, que les Espagnols pourront faire ou dire en cete négociation , que S. S. ne peut ignorer les interets propres & particuliers, qui meuvent le Roi d'Espagne; & s'aime plus soi-même & le Saint Siège, qu'il n'aime quelque autre Prince ou Etat, quel qu'il soit; & pour servir aux cupiditez d'autrui, il ne voudra se ruiner soi-même, & ses successeurs. Aussi ayant le Pape veü, que ledit Roi d'Espagne, qui n'a rien en France, l'a néanmoins voulu envahir, & par armes, & par pratiques, sous le nom de son Infante, & autres; je ne puis comprendre comment S. S. à qui on offre & presente ce Royaume pour y commander, comme ont fait ses predecesseurs, veuille refuser la réintégration de son autorité, pour ne déplaire à qui n'y a nul juste interest. ^s

Quant aux trois conditions de Bearn, Concile de Trente, & de Monsieur le Prince de Condé, V. M. est d'acord de les faire au plus-tost qu'elle pourra. Et à la mienne volonté, Sire, qu'elle les peüt faire dès cete heure. Car outre le bien, qu'il y auroit en chacune, cela fermeroit la bouche à beaucoup de médifans, ôteroit ou diminueroit la défiance à ceux, qui crai-

^s C'est à cete occasion, que l'Auditeur Sérasin, personnage habile & courageux, dit un jour à ce Pape : [Tres-saint Père, permettez moi de vous dire, que Clément VII. perdit l'Angleterre, pour avoir voulu complaire à Charle-quin; & que Clément VIII. perdra la France, s'il continue de complaire à Filippe II.]

crainent de l'avenir, armeroit & enhardiroit le Pape contre l'importunité des Espagnols, faciliteroit & avanceroit fort cet afaire, & tourneroit à plus grande loüange de V.M. quand elle l'auroit fait de son propre mouvement, & avant la main. Joint que la derniere importe tant à l'affurance & au repos de l'Etat, qu'il m'est avis, qu'elle ne pourroit être faite trop tôt, & que V.M. la faisant, aura pour la seconde fois conservé & garanti la Couronne, & assuré la France du repos, & du fruit de tant de travaux, que vous venez de prendre, & de tant de dangers, auxquels vous vous êtes exposé pour la délivrer de la gueule des Etrangers, & d'une horrible dissipation, qui étoit ja fort avancée.

Par ainsi des propositions contenües en la lettre de V.M. il ne reste que celle de la rehabilitation, qui est à la verité le point le plus difficile de tout cet afaire: & si cete négociation avoit à finir mal, ce feroit par là. V.M. par ses lettres me montre assez à quoi elle en est pour son regard, & je me l'imaginois assez de moi-même. Et quant à cete Cour, ils entendent la donner, avant que jamais vous reconnoître pour Roi, quelque absolution préalable, qu'il y eût d'ici même. Et comme le commun des hommes est ordinairement plus tenant des choses, qui leur sont revoquées en doute, que des autres⁶; aussi estimé-je qu'ici on quitteroit plustost quelque chose de l'absolution, que de la rehabilitation. En ce conflit donc de dispositions contraires de part & d'autre, j'avois pensé ce qui s'ensuit.

1. Que

⁶ Plus on nous conteste une chose, que nous prétendons nous être dûe, plus nous la voulons emporter hautement.

316 LETRES DU CARD. D'OSSAT,

1. Que V. M. demandant l'absolution seulement , si on vous la donne sans rehabilitation , comme de sa nature elle doit preceder ; vous aurez tout ce que vous voulez.

2. Si on ne vous veut donner celle-là sans celle-ci, (comme il est bien vraisemblable, qu'ils ne le voudront point, pour l'opinion, qu'ils ont, que hors de Rome l'absolution seule vous vaudroit pour les deux : qui aussi a été le plus grand pretexte , qu'on a eû ci-devant de vous refuser l'absolution) en ce cas donc , qu'on ne voulût separer l'une de l'autre, j'avois pensé, que vosdits Ambassadeurs, après avoir insisté sur la separation des deux , & trouvé le Pape resolu & aheurté à ne les point separer, pourroient dire, qu'ils n'ont point charge de V. M. de demander rehabilitation ; & qu'ils savent bien , qu'elle ne seroit trouvée bonne en France, en vôtre Conseil, ni és Cours de Parlement, & autres Compagnies, & même si elle étoit fort expresse. Mais si S. S. pour quelque sienne intention la veut donner résolument, qu'ils la suplient pour l'amour de S. S. même, & du Saint Siege, de la faire concevoir de façon, qu'elle puisse passer & être reçue en France. Et là-dessus pourroient proposer cet expédient , ou d'autres meilleurs, qui seront avisez , qu'elle soit faite tacitement, non expressement, & comprise en une seule & brieve clause, comme seroit, si après les clauses de l'absolution le Pape en ajoutoit une, par laquelle il déclarât vouloir & entendre, que la Bulle de Sixte V. du 9. Septembre 1585. ⁷ de la-

⁷ Par cete Bulle Sixte V. declaroit Henri, Roi de Navarre, & Henri, Prince de Condé, heretiques, relaps, & comme tels excommuniez, & par conséquent privez de toutes Seigneuries & Dignitez, & incapables de succéder à la Couronne

laquelle la teneur soit tenue pour exprimée, ne vous puisse en rien prejudicier, non plus que si elle n'avoit jamais été faite. Ce qui pourroit aucunement suffire au Pape pour sa pretention, & ne nuirait de rien à V. M. ni ne seroit pris de personne pour rehabilitation ; ains l'absolution avec ladite clause vaudroit mieux, que sans icelle.

3. Si après , que vosdits Ambassadeurs auroient fait tout ce qu'ils auroient pû pour la faire reduire à ces termes ; & remontré, que c'est le profit du Pape même & du Saint Siege, que la clause soit de cete façon ; on y retenoit néanmoins quelque mot, qui nous déplût, & qu'on ne voulût ôter pour aucune raison qu'on alleguât : il m'étoit en ce cas venu en pensément, que vosdits Ambassadeurs montraissent de s'en contenter ; & que sans aussi en faire autre bruit, ils pourroient prendre & emporter avec eux l'expédition telle qu'ils l'auroient pû obtenir : & V. M. l'acceptant en ce qui lui seroit besoin, & ne disant rien quant au reste, vôtre Procureur Général, (après que V. M. auroit établi ici un Ambassadeur residant , & auroit été reconnüe pour

bonne de France , & à toute autre Principauté. Or cete Bulle ne pouvoit avoir lieu en France , où les Parlemens tiennent pour loi fondamentale, qu'il n'y a nulle puissance en terre, qui puisse priver nos Rois du droit qu'ils ont à la Couronne, ni absoudre leurs sujets du serment de fidelité & d'obeissance , pour quelque cause que ce soit : Que l'Excommunication fulminée contre un Roi de France heretique a force & valeur au Tribunal de la Conscience, & quant à Dieu, qui dit : *Mihi vindictum* : mais non au Tribunal Politique & Civil, où les sujets demeurent toujours obligez d'obéir *propter timorem*. Et par conséquent la rehabilitation n'étoit nullement nécessaire à Henri IV. à qui Sixte V. ni tout autre Pape, ne pouvoit ôter ce qu'il tenoit de Dieu seul, & de sa naissance.

318 LETRES DU CARD. D'OSSAT,

pour Roi,) pourroit sur quelque occasion, qu'on feroit naître, ou qui se presenteroit d'elle-même, demander à voir la Bulle, & sur les mots, qui lui auroient déplû, se pourvoir en la Cour de Parlement, laquelle y ordonneroit ce qu'elle verroit bon être, soit secretement, ou publiquement, selon qu'il seroit trouvé meilleur & plus expédient. Et si on vouloit encore quelque chose de plus, que ce que ladite Cour y auroit fait, on pourroit en la premiere assemblée des Etats Généraux, qui se tiendront, faire encore là-dessus telle déclaration qu'on voudroit.

Ce troisieme expédient, Sire, n'est pas selon mon humeur; mais s'étant présenté à ma pensée, je n'ai voulu laisser de le metre ici à toutes aventures, pour ce qu'en choses si intriquées, & où les Parties ont volonte & prétentions du tout contraires, l'on est contraint de s'aider de pires expédiens⁸, que cetui-ci ne seroit. Et à la verité, Sire, comme V. M. fait trop mieux, il y a beaucoup de choses en ce monde, qui dépendent de l'humeur des personnes. Comme en ceci il y pourroit avoir tel Roi si brusque, qu'il ne voudroit entendre à aucun expédient, quelque faute & grand besoin qu'il en deût avoir un jour en des occasions, que le temps peut apporter: il y en pourroit avoir aussi de si
caut,

⁸ Dans les affaires embrouillées, un bon Ministre doit penser à toutes sortes d'expédiens. Plus il en trouve, plus il est utile à son Maître. C'est pourquoi les Italiens n'estiment rien davantage que l'homme, qu'ils appellent *Ricco di partiti*, c'est à dire, riche en expédiens. Philippe II. en avoit un, qui étoit le Cardinal *Espinosa*: *el qual*, dit Herrera, *governo estos reynos (d'Espagne) con satisfacion universal, por el gran expediente, que tuvo en los negocios.*

caut , qu'il ne voudroit omettre un seul point de ce qui lui pourroit servir à ôter tout scrupule aux simples , & tout pretexte aux malins , & à se bien assurer & avantager de tout point , & pourveu qu'il sortît d'un mauvais pas , & fît ses affaires bien & seûrement , ne s'arrêteroît à des formalitez & aparences.

Outre les susdites particularitez portées par les lettres de V. M. j'ai depuis un mois donné avis à Monsieur de Villeroy , comme l'Ambassadeur d'Espagne va disant aux Cardinaux , qu'il trouve disposez à l'absolution , qu'il faut pour le moins vous faire préalablement donner de bonnes assurances pour la Religion Catholique ; comme aussi toutes les lettres du Duc de Mayenne ont toujours ce refrain de seûretez.

Quant au Confesseur , lorsque le Pape en a parlé par deux fois , que je sai , il n'a pas dit purement & simplement , qu'il vous le voulust envoyer ; mais il a dit que V. M. le lui devoit avoir demandé , & le devoit demander. Et cela il le dît à Monsieur le Cardinal de Gondi⁹ en la dernière audience , qu'il eût de S. S. & depuis au sieur d'Elbene , ou à Mr. Lomellin¹⁰ , lorsque le courrier *Valerio* étoit ici , envoyé par ledit seigneur Cardinal de Gondi : & croi qu'encore à cete heure il soit en la même volonté. Mais V. M. en fera quite en ne le demandant point : car autrement je ne pense pas qu'on le vous envoie.

Jusques

⁹ Le Cardinal de Gondi étoit à Rome en 1593. & revint en France en 1594. après la reddition de Paris.

¹⁰ Lomellin étoit un gentilhomme Genoïs, Clerc de la Chambre, tres-affectionné à la France.

Jusques ici, je pense avoir répondu à tout ce qu'il avoit pleû à V. M. me commander, & y ai répondu de mon creû, n'en ayant peu communiquer à personne; tant par le commandement, lequel sur la fin de ma letre precedente, je vous ai écrit m'avoir été fait par Monsieur le Grand-Duc; qu'aussi pour tenir la promesse, que j'ai faite au Pape, & à Monsieur le Cardinal Aldobrandin, de ne dire rien à personne de la dépêche, que j'avois receüe de V. M. & pour fonder auprès d'eux cete creance, qui ne les trompera jamais, que je suis veritable & secret, & qu'ils me pourront toujours ci-après parler avec toute confiance, & asseûrance, comme ils ont fait à cete fois. Mais si à l'avenir j'apprens quelque chose de meilleur pour le regard de toutes les choses susdites, je ne manquerai de vous l'écrire.

Cependant, j'ajouteraï deux ou trois autres choses, qui me semblent appartenir au bien de cete légation. Et premierement je metrai en considération à V. M. si elle trouvera bon, que chacun des trois qu'elle veut envoyer, outre les commandemens, que V. M. leur donnera, ait encore charge de parler & apporter lettres de créance de la part du Corps, ou Compagnie, dont V. M. le prendra: comme celui de la Cour de Parlement, de la part de ladite Cour; celui de vôtre Conseil, de la part des Princes & Seigneurs de vôtre Conseil; & Mr. du Perron de la part des Prelats, ¹¹ qui se trouveront à vôtre suite, lorsqu'il partira. Et afin qu'en cela, il n'y eût rien,

¹¹ Il n'auroit pas été honorable au Roi d'obtenir, par l'entremise de ses sujets, ce qu'il ne pouvoit impetrer lui-même.

rien, qui ne fût de la dignité de V. M. je pense, qu'il se pourroit faire en cete façon. Que ladite Cour de Parlement pourroit dire, qu'elle ayant seû, que V. M. envoyoit à S. S. un de leur Corps, a suplié V. M. de trouver bon qu'elle lui commît de baïser les piés à S. S. de leur part, & lui remontrer certaines choses concernant le fait dont il s'agit: & ainsi de chacun des autres deux, comme V. M. avifera trop mieus: la suppliant tres-humblement de pardonner au zele, que j'ai à son service, qui me fait tomber en ces indiscretions de dire choses superflües. Cependant ce surcroît de charge, me sembleroit à moi de grande efficace, non seulement de montrer. Car en cete ocaſion, on peut dire plusieurs belles & bonnes choses sous le nom, & de la part des Princes & Seigneurs de vôtres Conseil, & du Clergé, & de la Cour de Parlement: & même és disputes & altercations, qui se feront ici sur cet afaire, plusieurs choses, à mesure qu'on verra être besoin, se pourront dire franchement & librement, sous tels noms, qui ne feroient bien-seantes en la bouche d'un pénitent, qui demande absolution. Et jacoit que quelqu'un pourra soupçonner ici, que V. M. fasse faire telle chose; toutefois ce ne sera que soupçon sans aucune certitude; & même, qu'on fait bien ici, que par-delà les meilleurs Catoliques portent plus impatiemment les refus & longueurs precedentes, que V. M. même: comme aussi savent-ils bien, que les Cours de Parlement donnent bien souvent des arrêts, qui sont non seulement contre les prétentions de la Cour; mais aussi peu agréables aux Rois mêmes: & ce és meilleurs temps, & plus éloignez de toute défobéissance.

Il y aura encore une autre chose à confiderer de par-delà, à favoir, en quelle façon il faudra, que les Ambassadeurs, quand ils seront ici, demandent l'absolution au nom de V. M. & en quels termes devra être conçüe la procuration, que V. M. leur passera; si ce sera purement & simplement, ou autrement. Quand Monsieur de Nevers fut par-deçà, on demanda les commandemens de l'Eglise, & de S. S. comme il falloit faire alors, suivant ce qui vous avoit été enjoint par les Prélats de delà à Saint-Denis le 25. de Juillet de l'année passée; & en tant que besoin seroit, & pour plus grande seûreté de vôtre conscience, on demanda aussi l'absolution. A-present j'estime, sous meilleur avis, qu'il ne faut plus demander lesdits commandemens, & qu'en les demandant on préjudicieroit à l'absolution obtenüe audit jour & lieu, laquelle il faut tenir à-present pour acomplie en tous ses points; ayant les Prelats fait ce qui étoit en eux, & V. M. ayant aussi obéi de son côté, & envoyé à Rome, & demandé lesdits commandemens de l'Eglise, & de S. S. & n'ayant tenu à V. M. qu'elle ne les ait receûs & executez. Et ainsi il ne reste plus rien à faire, quant à ladite absolution de Saint-Denis; & retourner maintenant à demander lesdits commandemens, ce seroit confesser qu'elle pend encore, & qu'il n'y a rien d'achevé. Joint qu'il sembleroit, que nous ne seûssions qu'une chançon: & d'ailleurs ce seroit temps & peine perdus, pour ce que S. S. n'en feroit rien, & si s'en ofenseroit. Je penserois donc qu'à-present il seroit meilleur de demander absolution purement & simplement, en sorte néanmoins, que cete demande pure & simple s'entende toujours être faite sans renoncer,

ni

ni en rien préjudicier à la première absolution¹² ; ains seulement en tant que besoin seroit , & pour accumuler droit sur droit. De laquelle sienne intention V.M. s'il lui semble bon , & en tout événement , pourroit faire retenir un acte secret par-delà , avant que faire partir lesdits Ambassadeurs , lesquels n'auroient besoin d'exprimer ici cete leur dite intention , (*en tant que besoin seroit* ;) & suffiroit qu'ils l'entendissent. Cete façon de demander purement & simplement , sera plus agreable ici , & de plus briève expédition , & ne dérogera rien au droit jà aquis , étant entendüe , comme j'ai dit ci-dessus , & V. M. l'ayant

¹² [L'absolution , qui a été donnée au Roi par les Evêques (dit le Duc de Nevers , dans la Remontrance , qu'il laissa par écrit au Pape , avant que de partir de Rome) sera maintenüe bonne , comme ils la maintiennent déjà , disant , que quant au fait particulier , ils l'ont seü , & le savent mieux en France qu'il ne se peut savoir à Rome. Et quant à la raison & au droit , ils l'ont appris des mêmes livres & Auteurs , qu'ils l'ont à Rome ; & que le Roi a obéi à ce qui lui avoit été enjoint , aiant envoyé vers Vötre Sainteté , pour recevoir les commandemens de l'Eglise , & les siens , & ne tenant à lui qu'il n'y obéisse.] C'est pourquoi l'Evêque du Mans , passant par Venise avec les autres Prélats , qui avoient acompagné le Duc de Nevers à Rome , y fit imprimer un Manifeste , contenant les raisons pour lesquelles les Evêques de France avoient deü absoudre le Roi : savoir , que les Canons permetent aux Ordinaires d'absoudre de toutes censures ecclesiastiques les penitens , qui ont empêchement légitime d'aller à Rome : que n'y aient point de cas reservé , dont les Confesseurs ne puissent absoudre des personnes qui sont en danger de mort , les Evêques de France ne pouvoient pas refuser l'absolution à leur Roi , qui se trouvoit tous les jours exposé , non seulement aux hazards de la guerre , mais encore aux atentats des Espagnols , & aux conspirations de ses sujets rebelles : & qu'enfin l'absolution lui aiant été par eux donnée , selon la forme prescrite au Pontifical , & *ad futuram cäutelam* , elle ne préjudicioit en rien à celle du Pape , qu'il leur avoit promis de demander en confirmation de la leur.

l'ayant ainsi déclaré par ledit acte, avant que lesdits sieurs Ambassadeurs partent d'auprès d'elle. Je n'écris à V. M. sans quelque honte de ces actes, & de telles choses, qui semblent tenir de la chicane, reconnoissant de combien elles sont éloignées de la rondeur, franchise, sincérité, & pitié de votre naturel, & intention, & de votre grandeur & magnanimité royale. Mais quand on a affaire à des gens captieux, comme il y en aura quelques-uns de ceux, par les mains de qui il faudra passer, on est contraint de se prémunir & servir de telles façons. Et en conséquence de ce que dessus, je croi, qu'en ladite procuration, que V. M. passera, & es lettres qu'elle écrira au Pape, elle n'a point à craindre d'user de ce mot d'*absolution*, l'entendant toujours en la façon susdite. Lesquelles lettres, sans y parler de prêter l'obédience, devront toujours être fort honorables, comme le requiert la nature & condition de l'affaire, & la mauvaise satisfaction qu'on eût, & montre-t-on d'avoir encore de celles qui furent baillées à Monsieur de Nevers.

A tant ai-je écrit tout ce qui m'est venu en l'esprit, touchant votre service. Quant à ce qu'il a plu à V. M. m'écrire de moi sur le commencement & sur la fin de sa lettre, j'en baise en toute humilité les mains à V. M. m'eus sentant par trop favorisé & honoré, & ne veux de ma part regarder ni penser, sinon qu'à bien servir mon Roi, & ma patrie, en ce peu que je pourrai, comme Dieu & la Nature, les loix & ma propre inclination, & acoustumance de plus de vingt-cinq ans m'y obligent, me remettant au reste au bon plaisir de V. M. à laquelle je prie Dieu qu'il donne, &c.

J'ai

J'ai oublié ci-dessus une chose, que j'ajouterai ici. C'est que je ne voi point, que V. M. pour son regard ait besoin de se hâter d'envoyer, si ce n'est que cet afaire traînant longuement, ce Pape, (comme les choses de ce monde sont faites,) pourroit mourir; auquel cas, je pense, que V. M. y perdrait, & que nul autre Pape ne vous expedieroit si-tôt, ni si favorablement, comme cetui-ci pourra faire. Car ce Pape a jà usé de toutes les longueurs, remises, rebuts, & rigueurs qu'il a été possible, & en cela a non seulement satisfait à ce qu'il estimoit être de la dignité & majesté du Saint Siege; mais aussi a soulé son cœur, & l'ambition, haine, & malice des Espagnols, en tant que souler elles se peuvent: de façon que quoi qu'il fasse à l'avenir, ils ne se pourront plaindre de lui, & il pourra avec plus de justification & de hardiesse faire ce qu'il doit comme déjà il se voit, que S. S. reconnoissant en avoir fait trop, en est maintenant en souci & crainte, & fait ce qu'il peut pour adoucir & excuser les choses passées, & pour vous asséurer & encourager d'envoyer de nouveau vers lui, comme V. M. aura veû par ma letre d'hier. Aussi est-il jà tout préparé, & comme cultivé par les ofices, qui ont été faits auprès de lui, & en faveur de vôtre expedition, & par l'information, qui lui a été donnée de ce qui se peut faire, ou qui ne se peut point faire par V. M. & en a jà tiré diverses promesses & intentions. Et j'entens d'ailleurs, que lui voyant qu'il en faut passer par-là, il va preparant les Cardinaux à vôtre expédition, dès qu'il eût entendu, que V. M. vouloit envoyer Monsieur du Perron. Là où si le Pape mourroit, encore que les prospéritez de V. M. & le

trop grand intereſt dudit Saint Siegſe ſoient toujours pour venir à bout de cet afaire, ce neanmoins ce ne pourroit être ſi-tôt. Car 1. un autre Pape pourroit demeurer long-temps à être fait. 2. Le ſort pourroit tomber ſur quelqu'un des plus contraires; comme les Eſpagnols, qui ſont tres-puiſſans au Conclave, y feroient tous leurs efforts. 3. Quel que fût le Pape nouveau, il ne pourroit avoir connoiſſance telle des choſes, qui ſe ſont paſſées en cet afaire, ni tant d'expérience des artifices & tromperies des Eſpagnols & de ceux de la Ligue, que cetui-ci. Comme auſſi tous les ofices ci-devant faits ſeroient perdus, & ne tiendroient aucun lieu à l'endroit d'un Pape nouveau, lequel encore, pour n'avoir, quant à lui, uſé d'aucune rigueur ni longueur envers V. M. n'auroit auſſi le ſoin qu'à cetui-ci, de racôûtrer le paſſé, ni tant d'oçaſion ni de hardieſſe de diligenter & avancer les aſaires: ains voudroit encore lui tenir de ſa part quelque gravité, & marcher en un tel afaire poſément & lentement, de peur qu'il ne ſemblât avoir trop peu de zele à la Religion Catholique, & à la dignité du Saint Siégſe. Auſſi n'ayant, quant à lui, donné aucune ſatiſfaction au Roi d'Eſpagne, il ne pourroit faire de moins, que d'attendre encore quelque temps pour le reſpect de Sa Majeſté Catholique & *Omnipotente*, juſques à ce que Vôtre Majeſté Tres-Chreſtienne, étant reconciliée avec le Saint Siegſe (& par ce moyen de tous reconnüe) aura par ſa valeur & bonheur réduit ce colofſe au petit-pied, & tourné les yeux & les eſpérances de cette Cour vers la France, comme elles y ont autrefois été dreſſées, & en ont toujours reçu leur principal ſupport, & accroiſſement. A tant,
Sire,

Sire, &c. De Rome, le vendredi 23. Decembre 1594.

ANNE'E M. D. XCV.

L E T R E XII.

Cete letre, ainsi que la precedente, est un chef-d'œuvre de negociation. On y voit un exemple de ce que dit l'Ecriture-Sainte de l'Ambassadeur fidele: qu'il est à son Prince ce qu'est la fraîcheur de la neige aux Ouvriers, au temps de la moisson; qu'il adoucit & soulage les peines de son maître; & que par sa vigilance, il lui met l'esprit en repos. Sicut frigus nivis in die messis, ita legatus fidelis ei qui misit eum, animam ipsius requiescere facit. Proverb. 25. 13.

A U R O Y.

SIRE,

Après que j'eûs écrit à Votre Majesté mes deux lettres des 22. & 23. Decembre, je pensois n'avoir plus rien à écrire pour cete fois, & eûsse envoyé lesdites deux lettres au sieur *Geronimo Gondi* dès le soir dudit jour 23. pour vous les faire tenir, si j'eûsse eû la letre de Monsieur le Cardinal Aldobrandin, que le Pape vouloit être écrite à Monsieur le Cardinal de Gondi, pour laquelle j'avois été remis jusques au lendemain de Noël: mais il me vint bien-tôt occasion d'écrire de nouveau. C'est que dès le 24. au soir, veille de Noël, furent rendûes aux sieurs Lomellin & d'Elbene des lettres de Monsieur

sieur le Cardinal de Gondi, par lesquelles étoit porté, que V. M. m'avoit fait une dépêche, de laquelle je leur ferois part. Ils en eurent aussi de Monsieur de Nevers, qui en contenoient autant : de façon que lesdits sieurs Lomellin & d'Elbene étant avertis par ce moyen, que V. M. m'avoit écrit, & étant personnes d'honneur, & tres-afectionnez au service de V. M. & d'ailleurs mes bons seigneurs & amis, j'avois grande occasion de leur confesser ce qui en étoit, & leur en communiquer partie, & même en ayant permission de V. M. Mais de l'autre côté j'avois le commandement de Monsieur le Grand-Duc, le plus exprés qu'il étoit possible, que je ne communiquasse rien de ladite dépêche à personne ; & avois promis au Pape, & à Monsieur le Cardinal Aldobrandin, de n'en parler à personne vivante : & suivant ledit commandement & promesse, en quinze jours qu'il y avoit déjà, que j'avois ladite dépêche, j'avois répondu plusieurs fois aux sieurs Lomellin & d'Elbene, que je n'avois point de lettres non plus qu'eux ¹. Par ainsi me trouvant entre deux respects & extrémités, je pensai être plus tolerable d'emprunter & prendre sur mes amis, que sur les Princes, & sur vôtre service ², auquel je me fusse rendu inuti-

¹ Ce n'est point mentir que de taire la vérité, quand on est obligé par serment de ne la dire qu'à son Prince. Autrement, il n'y auroit jamais de secret.

² Quand il y va du service du Prince & de l'Etat, l'Ambassadeur ne doit point balancer à préférer le Prince à ses amis particuliers, ni même à les tromper, pour garder impénétrablement un secret, dont ils ont d'ailleurs une connoissance confuse. L'exemple du jeune *Papirius*, qui trompa sa mère par une fausse confidence, pour satisfaire sa curiosité, sans blesser la fidélité, qu'il savoit qu'il devoit au Senat, où il alloit tous les jours avec son père ; cet exemple,

inutile, si après si expresse promesse j'eusse donné occasion au Grand-Duc, & audit sieur Cardinal Aldobrandin, de me tenir pour homme vain & léger, qui ne seussent rien taire, & même après m'y être si expressement obligé. C'est-pourquoi lesdits sieurs Lomellin & d'Elbene m'étant venu voir séparément le 25. du dit mois, jour de Noël, & m'ayant montré leurs-dites lettres, je fus contraint de continuer à leur dire, comme j'avois fait tous les quinze jours precedens. Mais il y eût encore pis. C'est que lesdites lettres, & autres, qui devoient être rendues au Pape même, & à Monsieur le Cardinal Aldobrandin, portoient, que je devois traiter avec S. S. de certaines choses de grande importance, & d'autre nature que n'étoient celles, dont j'avois parlé à S. S. & audit sieur Cardinal son neveu: dont j'entrai en une juste crainte, que S. S. ne soupçonnât par là, & ne crut, que V. M. ne procedoit rondement avec elle; ou que je fusse un homme lâche, qui ne lui eussent voulu ni osé dire ce que j'avois en charge. Mais Dieu me fit la grace, que je ne me perdis point, & ne tardai guère à me refoudre, & à prendre un bon & prompt expédient. Et ce que la fortune sembloit me presenter de la main gauche, je le pris de la droite³, en usant de cete traverse, en sorte que,

ple, dis-je, est la meilleure & la plus infallible Instruction, que les Ambassadeurs puissent porter avec eux: Et Monsieur d'Ossat en fit un si bon usage en cete rencontre, que c'est à cete prudente résolution qu'il faut rapporter tout le bon succès de la négociation de l'absolution d'Henri IV. *Isque praprius illi dies, magna offensa initium, & magna gloria fait.*

³ C'est une grande habileté à un Ambassadeur, de savoir faire de nécessaire vertu; & de chose venue à contretems.

que, non seulement elle ne nuisit de rien à votre service, ni à la bonne opinion, qu'on devoit avoir de moi; mais au contraire qu'elle y aida & servit autant comme si dès le commencement, & de propos délibéré, elle y eut été dressée & destinée. Je m'en allai donc trouver Monsieur le Cardinal Aldobrandin dès le lendemain de Noël, incontinent après dîner, avant que lesdits sieurs Lomellin & d'Elbene lui eussent parlé, & lui dîs, comme lesdits sieurs avoient reçu lesdites lettres, où il se faisoit mention de la dépêche, que V. M. m'avoit faite; & comme ce nonobstant j'avois gardé, & voulois persévérer à garder la promesse, que j'avois faite à S. S. & à lui, Ce que ledit sieur Cardinal loua fort, & me dît, qu'il en feroit de même, & en avertiroit aussi le Pape. Après cela, je lui dîs, que lesdits sieurs Lomellin & d'Elbene tiendroient des propos à S. S. & à lui, & leur donneroient à tous deux des lettres, par où ils auroient juste sujet de penser, que j'eusse reçu commandement de V. M. de traiter autres choses que celles que j'avois traitées. Que sur ce, je le voulois assurer de nouveau, que je leur avois exposé fidelement & entièrement tout ce qui m'avoit été commandé; & que je ne leur avois rien dit de moins, ni de plus que ma charge portoit. Et quand j'eusse eu quelque autre chose à leur dire, je n'y eusse point manqué, quelle qu'elle eût été, sachant bien, que S. S. étoit Prince équitable & modéré, qui entendoit trop mieux, que les sujets &

un moyen de parvenir plutôt à la fin, que l'on se proposoit. C'est ce que fit ici Monsieur d'Ossat, *qua casus obtulerat in sapientiam vertenda ratus.*

& ferviteurs ne se peuvent point eux-mêmes former les charges & instructions de leurs Souverains; & qu'il faut, qu'ils les reçoivent & exposent telles qu'elles leur sont envoiées. Outre que S. S. & lui se pouvoient asseurer, que V. M. avoit le Saint Siege & la personne de S. S. en telle révérence, qu'elle ne commettrait jamais à moi, ni à autre, de dire chose à S. S. qui ne se peüst dire avec tout le respect & humilité, qui est due à S. S. mais que pour l'éclaircir du doute, qu'il pouvoit avoir en cela, je lui voulois dire en verité, & avec toute confiance, d'où je pensois qu'étoit venu à ces deux seigneurs l'opinion, que j'eusse à traiter avec S. S. d'autre chose que ce que je leur avois dit. C'étoit que V. M. m'avoit fait une bien longue & ample dépêche, par laquelle, outre le commandement, que vous me faisiez de dire à S. S. ce que je lui avois dit, vous me disiez à moi plusieurs choses en confiance, touchant les doutes & scrupules, que quelques-uns vous avoient voulu donner des choses de Rome, & même des intentions de S. S. sur l'absolution à donner: & me les écriviez, non pour les dire à S. S. mais afin que je m'en informasse de ceux que je savois être bien affectionnez à l'expédition de cet afaire, & vous mandasse librement ce que j'en aurois appris, & ce que j'en penserois moi-même, & quelle issue vous pouviez attendre de cet afaire, où il y avoit eû tant de traverses par le passé: Que cete dépêche ainsi faite ausdites deux fins, avoit été leüe à ces deux seigneurs par le commandement de V. M. & qu'en l'oyant lire une fois seulement, ils n'avoient pas peu distinguer les choses si bien, comme moi, qui l'avois leüe & releüe plu-

plusieurs fois ; & avoient pensé, que V. M. me commandoit de parler à S. S. de tout le contenu en ladite dépêche, combien qu'elle ne me commandât à la vérité de dire autre chose, que ce que j'avois dit. Et en cet endroit je me teûs, voulant avoir réponse sur ce que dessus, avant que lui dire le meilleur, que je gardois pour le dernier. Il me répondit donc, qu'il étoit bien aise de ce que je venois de lui dire, & que je l'avois éclairci du doute auquel il étoit déjà : car par des choses qu'il avoit d'ailleurs veûes & entendûes, il lui avoit bien semblé, que j'avois à traiter d'autres choses que celles que j'avois traitées, qui n'étoient en somme qu'excuses du retardement du Prélat, qui avoit été nommé pour venir par deçà ; & de certaines autres choses, esquelles n'y avoit rien qui répondît au soin qu'il avoit veû, que d'autres s'en prenoient ; & qu'il étoit fort vraisemblable, que l'erreur fut venue de là d'où je disois ; & que je lui avois fait plaisir de l'en éclaircir. Ce qu'il avoit veû, Sire, c'étoit d'autres lettres de Monsieur le Cardinal de Gondi, qui s'adressoient à lui, lesquelles on lui avoit envoyées, lors qu'on m'envoya à moi celles de V. M. outre que de même lieu on lui en pouvoit avoir touché quelque mot, afin qu'on se disposât à m'y faire meilleure réponse. Après cela, je lui dis, que pour ôter au Pape, & à lui, tout scrupule touchant ceci, je n'avois fait difficulté de lui dire ce que dessus en toute confiance ; & puisque l'erreur d'autrui m'avoit contraint pour éclaircir S. S. & lui, d'en venir si avant, je ferois encore davantage, & userois de plus grande confiance, s'il plaisoit à S. S. à laquelle je m'offrois d'exposer entièrement tous
lesdits

lesdits doutes & scrupules de V. M. afin que les réponses , que j'avois à faire à vos demandes , fussent plus conformes à la volonté & intention de S. S. & que je ne répondisse chose qui en fût éloignée , & même d'autant que pour la secretesse , que je m'étois imposée , je n'avois voulu ni voulois eu communiquer à personne , quelle que ce fût. Que je le suppliois donc de faire cete offre au Pape de ma part : & s'il plaisoit à S. S. je lui dirois le tout , ou bien à lui Cardinal , selon le bon plaisir de S. S. Il montra être fort aise de cela , & je me partis d'avec lui encore plus aise , d'avoir , comme il me sembloit , assez heureusement obvié ou remedié au soupçon , ou mauvaise opinion , qu'ils eussent peu avoir de V. M. ou de moi ; & ayant encore , en leur disant la pure vérité , & leur montrant toute confiance , ouvert le pas à leur parler des conditions de l'absolution , d'une façon civile & respectueuse , sans aucune forme de paction ni de traité , & sans seulement , que le mot de *conditions* y fût jamais ouï ni près , ni loin. Et encore que je reconnusse bien , que c'étoit un trait bien hardi , & contre mon naturel & coûtume , d'entreprendre de parler de ces choses sans commandement ; toutefois outre la contrainte , que j'avois eue de chercher à sortir ainsi de ce mauvais pas , il me sembloit , qu'en cela je ne faisois rien contre l'intention de V. M. & moins contre vôtre service , ne pouvant cete offre tourner qu'à vôtre avantage , & grand éclaircissement de leurs intentions , soit qu'ils y voulussent entrer , on non ; & quelque réponse qu'ils fissent y entrant ; puisque vos Ambassadeurs n'étoient encore partis , ni ne devant partir avant qu'avoir réponse d'ici , toutes choses seroient encore en
vôtre

vôtre main. Je me deliberai donc d'attendre & d'écouter pour quelques jours , avant que retourner vers ledit sieur Cardinal, & à la première fois que j'y retournerois , ne lui parler que de la letre, qu'il avoit à me bailler pour Monsieur le Cardinal de Gondi , si de lui-même il ne montrait se souvenir de l'offre , que je lui avois faite , & desirer que je l'accomplisse.

Cependant , j'étois bien aise, que les sieurs Lomellin & d'Elbene parlassent , comme ils firent , au Pape & à lui, & leur dissent , (comme ils m'avoient dit vouloir faire) ce qu'ils avoient en leurs lettres , & que le paquet principal , qui venoit à moi , s'étoit perdu ; d'autant que par là le Pape & ledit sieur Cardinal veroient , que je leur tenois promesse ; & pourroient mieux penser à la réponse , qu'ils auroient à me faire , quand je leur déploierois
tous

* En cete occasion , Mrs. Lomellini & d'Elbene furent les dupes de Monsieur d'Ossat , & le rendirent , sans y penser , lui seul maître d'une négociation , où il les avoit auparavant pour compagnons , & dont ils prétendoient bien partager la gloire avec lui. Car depuis ce jour-là , ils ne furent plus du secret , & ce fut par leur faute , pour avoir trop voulu se faire de fête. C'est ainsi que les hommes reculent souvent à force de vouloir avancer. Et cela me fait souvenir d'un endroit , où *Comines* se moque agréablement de ceux , qui se croient plus habiles qu'ils ne sont , se mêlent de négocier. [Il y a , dit-il , de bonnes gens , qui ont cete gloire , qu'il leur semble , qu'ils conduiront des affaires , où ils n'entendent rien. A la compagnie de tels advient , que le plus souvent ne vont que pour parer la fête , & souvent à leurs dépens : & va toujours quelque humbler , (*tel étoit Mr. d'Ossat*) qui a quelque marché à part. Ainsi l'ai-je vu de rous les côtez.] Puis il conclut : [Bien devroient penser ceux , qui vont dehors pour les Princes , de s'entremettre de telles matières : & qui s'en pourroit excuser , & ne s'en point mêler , seroit bien sage : car j'ai connu beaucoup de gens s'y trouver bien empêchez , & troublez.]

tous vos doutes & scrupules , comme j'étois résolu de faire ; & V. M. de sa part pourroit aussi faire d'autant plus grand état des réponses, qu'ils m'auroient faites, après qu'ils y auroient pensé. Ceci étoit le lundi lendemain de Noël 26. Decembre après dîner. Et s'étant depuis passé le mardi , mercredi & jeudi , le soir du jeudi à deux heures de nuit vint à moi un jeune homme, qui me porta un billet bien cacheté de la part du seigneur *Canobio*, principal Secrétaire du Pape sous Monsieur le Cardinal Aldobrandin, par lequel billet il m'écrivait, que ledit seigneur Cardinal lui avoit commandé de me faire savoir , que le lendemain au soir il y auroit une bonne commodité de parler à lui. Je fus tres-aïse de voir, qu'on me recherchoit, & m'en allai trouver ledit seigneur Cardinal Aldobrandin le vendredi au soir 30. de Decembre, comme il se faisoit nuit. Et d'arrivée il me dit, que le Pape avoit un peu la goutte, qui lui étoit survenue en une main, & qu'il ne pouvoit donner audience de quelques jours. Aussi avons-nous veü, qu'il ne s'est trouvé en la Chapelle aux vêpres de samedi, veille de la Circoncision , ni à la messe le jour de la Circoncision. J'entendis ce que cela vouloit dire, & qu'il falloit que je disse à lui ce à quoi je m'étois offert : qu'il seroit meilleur ainsi, que si je le disois à S. S. directement & immédiatement ; aussi ne fis-je point le retif : ains voyant qu'il se disposoit à me donner bonne audience , je commençai par lui ramentevoir sommairement & brièvement ce que je lui avois dit le lundi après dîner, & à quoi nous en étions demeurez. Et puis lui dis, que suivant l'offre, que je lui avois faite, je lui dirois tous les doutes & scrupules, que

que V. M. m'avoit confiez par sa dépêche : Qu'en faisant néanmoins une telle chose sans commandement , je voulois bien avant toute autre chose lui dire , que si n'eût été la contrainte , que j'avois eüe de lever au Pape , & à lui , le scrupule , qu'ils eüssent pû avoir , que je ne lui eüssè fait mention de toutes ces particularitez ; & qu'encore avec tout cela je ne les lui dirois point , si je pensois en servant S. S. préjudicier tant soit peu au service de V. M. Que je desirois bien être tenu par eux pour tres-devot serviteur du Saint Siege , & d'eux , & qu'ils ne seroient jamais deceüs de cete bonne opinion : mais que je desirois bien aussi , qu'ils me tinssent pour homme de bien & loyal ; au reste , & envers toute sorte d'hommes , & qui pour complaire à qui que ce fût ne voudrois avoir manqué de foi & de loyauté ; je ne disois pas à mon Roi , mais à la moindre & la plus étrange personne du monde , qui se feroit en moi : Mais que j'avois pensé , que comme il tourneroit à grand service à S. S. d'être informée des scrupules , qu'on avoit par-delà , & de lui donner moyen de les ôter par une bien sêure & honnête façon ; aussi seroit-ce chose de grande utilité & assurance à V. M. que l'information , que j'avois à vous donner des choses de deçà , fût prise du Pape même , & du sieur Cardinal , qui savoit l'interieur de S. S. & que tous scrupules

¶ Quand une fois un Prince est bien persuadé de la candeur & de la bonne foi de l'Ambassadeur , qui réside auprès de lui , toute négociation est en chemin de bien réussir. [En telles choses (dit encore *Comines* , en parlant des Ambassadeurs des Traitez) il faut des gens complaisans , & qui passent toutes choses , & toutes paroles , pour venir à la fin de leur Maître.

pules & défiances ôtées , vous envoyaffiez au pluftoft ceux , que vous aviez destinez , & fiffiez toutes autres choses , qui feroient de vôtre devoir ; & que la conjonction du Saint Siege & de la Couronne de France , tant defirée de tous les gens-de-bien , & tant neceffaire pour le bien de toute la Chretienté , s'en enfuivît au pluftoft que faire fe pourroit.

Après ce commencement je vins au point , lui difant , que comme auprès du Pape se faisoient tous les jours de mauvais offices contre V. M. auffi n'y avoit-il faute de gens , qui en faisoient auprès de V. M. contre le Pape & contre toute cete Cour. Et encore que V. M. ne voulût croire de S. S. finon ce qui se doit croire du Vicair de Jesus-Christ , & du Père commun de tous les Chretiens ; neanmoins les artifices des hommes étoient si grands , & les rigueurs passées si récentes , qu'il ne se pouvoit faire , que cela n'engendrât quelque scrupule en l'esprit de V. M. & de vos principaux Conseillers , au moins pour defirer d'être informez de ce qui s'en disoit , & en vouloir avoir l'avis de vos serviteurs de deçà. Que 1. on avoit voulu vous persuader , que le Pape n'avoit aucune volonté de vous donner l'absolution ; & que ce qu'il vous avoit fait dire par Monsieur le Cardinal de Gondi , quand il s'en retourna par-delà , n'avoit été que pour empêcher , que sur le refus raporté par-delà par Monsieur de Nevers , vous ne priffiez quelque resolution en vos affaires , & au fait des Evêchez & Abbaies , & autres choses ecclesiastiques , qui font en grand defordre & confusion. Je lui disois ainsi crûement , Sire , tout exprés , afin d'obliger tant plus le Pape à declarer , qu'il vouloit vous donner l'absolution.

2. Je lui dis, qu'encore qu'on vous eût donné quelque intention, que S. S. ne voudroit vous obliger à chose, qui fût pour troubler le Royaume, néanmoins plusieurs vous donnoient à entendre, que S. S. demandoit, que vous fîsiez la guerre aux Hérétiques, & renonçassiez aux confédérations d'Angleterre, & d'autres Potentats non catholiques : mais que comme V. M. vouloit vivre & inourir catholique, elle desiroit aussi, que tous ses sujets fussent catholiques ; & que la diversité de Religion fût ôtée, pour être contraire à l'honneur de Dieu, & à la sûreté de l'Etat : Que vous feriez tout ce que vous pourriez pour reduire les devoycz, & n'auriez jamais plein & entier contentement jusques à ce que vous vissiez tous vos sujets remis en la Religion Catholique, sous l'obéissance du Saint Siège : mais que leur faire la guerre, outre qu'il ne se pouvoit, les choses étant comme elles sont ; ce seroit même contre le bien de la Religion Catholique : Qu'au reste vous n'aviez, ni vouliez avoir, quant au spirituel, aucune alliance avec la Reine d'Angleterre, ou autre Potentat non catholique : mais que pour le temporel, vous aviez trouvé ces deux Couronnes alliées & confederées : & que les mêmes causes, qui avoient meü vos predecesseurs, Rois tres-chrétiens & tres-catholiques, à acorder & garder lesdites alliances & confédérations, vous contraignoient aussi à les continuer : Que le Roi d'Espagne même, qui étoit tenu pour si grand catholique, les recherchoit bien ; & qu'il n'y avoit pas plus de dix ans, qu'il tenoit un Ambassadeur⁶ prés

⁶ Cet Ambassadeur étoit *Don Bernardino de Mendoza*, qui le fut depuis en France dans les premières années du regne d'Hen-

prés de la Reine d'Angleterre, & y en avoit aussi un d'elle près de lui, & voudroit bien encore à-present, qu'il y fût tout de même.

3. Je lui dis, qu'on vous avoit dit & redit, que S. S. avant que vous donner l'absolution, vouloit pour signe de penitence, que V. M. fît publier le Concile de Trente, rétablît l'exercice de la Religion Catholique au pais de Bearn, & retirât des mains des Huguenots Monsieur le Prince de Condé, pour le faire élever & instruire en la Religion Catholique⁷. Sinon, si V. M.

ne

d'Henri IV. Avant lui Philippe II. tenoit auprès de cete Reine *Don Guerao de Espes*, gentilhomme Catalan.

⁷ Henri, Prince de Condé, fils d'un autre Henri, & de Charlotte-Catherine de la Tremoille, accusée d'avoir empoisonné son Mari, & condamnée par le Lieutenant Criminel de S. Jean d'Angely à être décapitée. Ce qui fut sursis à cause de sa grossesse, puis empêché par l'autorité d'Henri Roi de Navarre, qui devenu Roi de France l'année suivante, la fit venir en 1595. au Parlement de Paris, où, pour des raisons d'Etat, elle fut déclarée innocente. *Pana magis quam infamia exempta*. M. de Thou raconte ainsi la chose : *decretum est, quia pragnans erat, ut in quadagesimum à partu diem excusio differretur. . . postea Kal. sept. filium sanxis auspiciis peperit : nam observatum à curiosis, eo die caelo sereno intonuisse. Et coruscationes lati ominis visas. Sanè ejus ortu, sive relax-guescentibus post tam severam rei persecutionem animis ; sive quòd pueri regio sanguine prognati statum, ex matris calamitate sem culpa, in dubium vocare minime aquum judicaretur, sententia de Tremoilla post partum torquenda executio atque adeò causa omnino amissa est : tantum ea sub diligenti custodia per sexennium asser-vata, ita ut praterquam certo numero domesticis nemini ad ip-sam toto illo tempore aditus patuerit, dum causa instauratur.* Hist. lib. 90. En l'an 1595. dit Nic. Pasquier dans une de ses lettres, nôtre Grand Henri considérant le grand faix qu'il avoit sur les bras, sans avoir aucuns enfans, qui pussent succéder à la Couronne après sa mort, dépêcha le Marquis de Pisany, l'un des plus attempez personages de ce siecle pour la conduite d'un jeune Prince, afin d'aller prendre dans la ville de S. Jean d'Angely, le Prince de Condé, alors âgé de sept ans, pour être instruit en sa Couz.

ne le faisoit, S. S. entendoit fonder sur cela un refus nouveau, ou un delai tres-long & sans fin. Que ces trois choses étoient desirées par V. M. qu'elle y étoit toute resollie, & les feroit au plustost qu'elle pourroit, quand bien S. S. ne les demanderoit point : mais qu'elles étoient plus difficiles que l'on ne pensoit ici, & qu'il falloit du temps pour y preparer les choses & les personnes : de façon qu'elles ne pouvoient être faites si tôt, comme il seroit besoin, pour les faire precéder l'absolution : au moins si S. S. la vouloit donner à temps, pour pourvoir non tant aux necessitez du Royaume, mais autant ou plus aux desordres de l'Eglise, & au rétablissement de l'autorité du Saint Siege, qui s'alloit tous les jours avilissant à faute d'avoir admis V. M.

4. Je lui dis, que l'on vous avoit averti de plusieurs endroits, que sous l'esperance de l'absolution, S. S. avoit intention de vous engager à une négociation & traité avec le Roi d'Espagne, & avec vos sujets, qui restoit de la Ligue, & ne lâcher ladite absolution, jusques à tant que vous auriez acordé aux dessusdits tout ce qu'on auroit voulu. Mais que je ne lui disois ce quatrieme point, sinon que pour lui faire savoir qu'il étoit un des scrupules, qui m'avoient été écrits. Car au reste N. S. P. & lui Cardinal, d'eux-mêmes m'y avoient satisfait déjà si expressément & si amplement, que je n'en desirois autre nouvelle expression ni declaration.

Le 5. point fut de la réhabilitation, de laquelle je fus en quelque doute si j'en parlerois, pour ce que c'étoit la chose la plus chatoüilleuse de tout l'affaire, & que malaisément déduiroit-on tout-à-fait, sinon lorsque l'on viendrait du tout

au

au fait & au prendre. Toutefois je ne me vou-
lus arrêter en si beau chemin, & me résolu de
dire tout, quand ce ne seroit que pour donner
moyen à V. M. de leur faire dire un jour avec
vérité par ses Ambassadeurs, lorsqu'ils viendront
ici en contestation, que S. S. avoit été avertie
par moi de ce point, aussi bien que de tous les
autres, qui ne se pourroient faire, ou du tout,
ou si-tôt, ou ainsi qu'on voudroit ici.

Je lui dis donc, que le 5. & dernier point
étoit, qu'on vous avoit dit & assuré, que le
Pape voudroit contraindre V. M. à prendre une
réhabilitation. Que pour le regard de votre per-
sonne en particulier, vous ne feriez difficulté de
prendre absolution & réhabilitation, & s'il y
avoit encore quelque autre chose au dessous de
celle-là; & recevriez le tout à plus de sûreté
& d'avantage pour vous: mais que la dignité de
Roi de France, qui étoit annexée à votre per-
sonne, & qui vous étoit dévolüe & déferée par
la Loi Salique, sans la prendre même d'aucun
de vos predecesseurs⁸; la prééminence aussi de
cette Couronne, qui au temporel n'a jamais re-
connu autre que Dieu par-dessus elle, comme
il est même témoigné par les Papes au Droit
Canon; les declarations encore faites autrefois
és assemblées des Etats Generaux, & en d'au-
tres du Clergé & de l'Eglise Gallicane⁹; les
Ar-

⁸ En France, le Roi n'est point l'heritier de son père,
mais de la Couronne, dont la succession lui appartient dès le
moment de sa naissance, par le droit de primogéniture,
que les Jurisconsultes appellent pour cette raison, *jus instanta-
neum & momentaneum*, comme voulant dire, que ce droit
s'acquiert en un instant, & non point à la suite du tems;
& qu'il n'est point sujet à la puissance paternelle.

⁹ Nos Rois sont si purement & si absolument souverains,
qu'en tout ce qui est de la puissance temporelle, ils ne re-

342 LETRES DU CARD. D'OSSAT,

Arrests des Cours de Parlement ¹⁰ ; les jugemens de toutes autres Compagnies, qui ont autorité au Royaume, & la voix & consentement universel de tous les François, répugnoient à l'aplication de ce remede, & requeroient sur ce quelque bon expédient.

Après avoir dit audit sieur Cardinal tout ce que dessus aux mêmes termes, que je viens de vous reciter, j'ajoutai, que c'étoient là tous les doutes & scrupules, qui m'avoient été écrits : & comme je m'étois librement offert de les lui communiquer, aussi les lui avois-je exprés fidèlement & de bonne foi declarez, sans en rien omettre : suppliant S. S. & lui de prendre le tout en bonne part, & m'apprendre & commander ce que j'aurois à y répondre.

Ledit

connoissent que Dieu, de qui ils tiennent leur Couronne. L'Eglise Gallicane a toujours tenu & professé cete doctrine, non par privilège, ou par liberté particulière, mais par droit commun, conforme à la parole de Dieu, à l'ancienne police, de l'Eglise Universelle, & aux Decrets des Conciles Ecuméniques. L'Assemblée du Clergé tenue à Tours en 1510. décida, que Louis XII. pouvoit justement se soustraire de l'obeissance de Jules II. pour la manutention de son Royaume, & pour la défense de ses droits temporels.

¹⁰ Les Parlemens de France ont toujours fait tête à la Cour de Rome, quand elle a entrepris sur les droits, autorité & juridiction de nos Rois. Toutes les fois que les Papes ont voulu les excommunier, & donner leur Royaume au premier occupant, nos Parlemens ont rabattu leurs entreprises par l'oposition de nos Libertez. La Bulle de Boniface VIII. qui excommunioit Philippe le Bel, & vouloit donner son Royaume à l'Empereur Albert, fut publiquement brûlée en l'Assemblée des Etats tenus à Paris, & les porteurs pilorisez. La Bulle de Sixte V. décernée contre Henri III. fut pareillement brûlée par Arrest du Parlement de Roüen, séant à Caën; comme aussi celle de Gregoire XIV. contre Henri IV. par Arrest du Parlement de Paris, séant à Tours, & par un autre de la Chambre Souveraine, établie à Châlons.

Ledit seigneur Cardinal Aldobrandin me répondit aussi doucement & amiablement, comme il m'avoit atentivement écouté. Et tout du commencement me dît, qu'il me répondroit comme de soi, en sorte néanmoins, qu'il ne me diroit chose qu'il n'estimât être de l'intention de S. S. Et quant au premier point des cinq, le Pape, comme il m'avoit dit autrefois, n'avoit jamais eû en ces choses de France autre mire que l'honneur de Dieu, & le bien de la Religion Catolique: Que d'ailleurs S. S. étoit Prince veritable & réal, qui ne souloit ni voudroit donner paroles, ¹¹ & n'auroit rataché cete negociation, s'il ne l'eût voulu achever & conduire à bonne fin: Que S. S. reconnoissoit, qu'en cete réconciliation il n'y va pas seulement de l'intérest de V. M. & du Royaume de France, mais aussi de celui du Saint Siege: & qu'en vous déniaut l'absolution, il feroit contre son profit. Pourquoi donc, (disoit-il ainsi en interrogeant) voudriez-vous qu'il ne donnât l'absolution? qu'on fasse seulement de delà ce que l'on doit, & qu'on y procede par les termes convenables, & qu'on ne doute point que le Pape ne donne l'absolution. Que si on n'y aporte empêchement ou retardement de delà, l'absolution est toute certaine & assurée. C'est juste-

¹¹ Le Comte de Bethune, qui fut Ambassadeur à Rome dans les dernières années du Pontificat de Clément VIII. en rend le même témoignage au Roi dans une lettre du 12. de Janvier 1604. [Je n'ai jamais, dit-il, trouvé le Pape, ni le Cardinal Aldobrandin, en deux paroles depuis que je traite avec eux; ni que ce qu'ils m'ont assuré pour vrai, ait été autrement. A la vérité, ils sont bien l'un & l'autre assez prudents, pour ne dire pas tout ce qu'ils pensent: mais aussi de ce qu'ils donnent pour assuré, je crois que l'on s'y peut fier.]

344 LETRES DU CARD. D'OSSAT,
justement la réponse, qu'il me fit au premier point.

Au 2. de faire la guerre aux Huguenots, & de renoncer aux alliances d'Angleterre, & autres telles, il me répondit, que le Pape vouloit en général toutes choses, qui étoient pour tourner à l'honneur & gloire de Dieu. Et si en France on pouvoit extirper les hérésies par guerre¹², ou autrement, il en feroit tres-aise: mais s'il ne se pouvoit faire, S. S. ne demandoit jamais choses impossibles, & se contenteroit toujours de ce qui se pourroit faire. Qu'il me disoit le même pour le regard des alliances & confédérations.

Au 3. du Concile, Bearn, & Prince de Condé, il me répondit, qu'à la vérité il s'étoit autrefois parlé de ces trois choses-là; mais que ç'avoit été seulement en discourant sur ce qu'il feroit bon de faire: mais qu'on n'en étoit jamais venu jusque-là que de dire, qu'il falloit absolument que ces choses precedassent l'absolution; & que si elles n'étoient préalablement faites, on ne vous la donneroit point. Qu'il feroit tres-bon qu'elles precedassent, si faire se pouvoit; ains feroit meilleur qu'elles fussent déjà faites, comme il avoit été dit une fois, que V. M. avoit donné ordre à ce qui concernoit ledit Prince de Condé: & feroit chose de tres-grand préjudice, & un trop mauvais presage, si V. M. permettoit, que celui qu'elle tient pour le plus habile à lui succéder, quant à-present,

¹² Après le funeste succès du massacre de la Saint-Barthélemy, qui irrita le mal au lieu de le guérir, Clément VIII. étoit trop raisonnable, pour exiger du Roi, qu'il fît la guerre aux Huguenots de France, qui l'avoient aidé de leur bourse, & de leur épée, contre la Ligue.

sent, fût élevé en l'herésie. Mais si lesdites trois choses, où quelqu'une d'icelles, ne pouvoient preceder, il faudroit se contenter qu'elles suivissent. Quand ces seigneurs, que V. M. enverra, seroient ici, on verroit ce qui se pourroit faire, ou non ; & que le Pape se contenteroit toujours de toutes choses raisonnables & possibles, & n'obligerait jamais personne à chose, qui ne se pût faire.

Au 4. du traité avec le Roi d'Espagne, & avec ce qui restoit de la Ligue, il dit, qu'il n'étoit besoin de m'y faire autre réponse, puisque j'en étois demeuré satisfait es audiences precedentes.

Au 5. point, touchant la réhabilitation, il me répondit, que comme ce point concernoit l'autorité du Saint Siege, & étoit de plus profonde considération, il ne m'en pouvoit parler si hardiment comme des autres : Que se trouvant une privation envoyée du Saint Siege, il sembloit donc qu'il y falût une réhabilitation ; autrement, que ce seroit obliquement nier l'autorité du Saint Siege, qu'on disoit vouloir reconnoître. Qu'il savoit bien, qu'en telles choses les Princes, & leurs Conseillers, avoient des maximes, qui ne répondoient pas toujours au respect, qui se devoit au Saint Siege : Que si la réhabilitation se devoit donner, & vous étoit necessaire, V. M. ne devoit faire difficulté de la prendre ; que si elle ne se devoit prendre par V. M. le Pape ne devoit pretendre de la donner. Quand ceux, qu'on vouloit envoyer, seroient ici, on verroit ce qui se devoit, ou ne se devoit point faire, & S. S. entendroit toujours la raison tant d'un côté, que d'autre, & ni en ce point, ni en aucun autre, il ne vou-

droit sinon ce qui feroit raifonnable , & de la façon qu'il fe devoit faire. Qu'en telles difcultez il fe trouvoit mille temperamens , & ne penfoit pas que ce point fût pour acrocher ni retarder l'affaire non plus que les autres : Que le Pape feroit tout ce qu'il pourroit faire avec l'honneur de Dieu , & avec la dignité du Saint Siege.

Ce font, Sire, les réponfes, que ledit fleur Cardinal Aldobrandin me fit à chacun des points; & en tout ce que je viens de vous dire , il n'y a pas un mot de plus. ¹³ Je puis bien avoir oublié quelque chofe , mais je n'ai mis un feul mot, qu'il ne m'ait dit; comme auffi n'ai-je fait en toute ma lettre du 22. Decembre, qui vous rend compte de l'audience, que j'avois eûe du Pape, & dudit fleur Cardinal.

Après qu'il m'eût ainfi répondu à chacun point , il me dît , qu'il m'avoit parlé tout de même que j'avois dit vouloir faire à lui , véritablement & rondement , & comme il croyoit être de l'intention du Pape. Qu'au refte il ne lui plairoit point trop , que le penitent voulût entrer en pactions avec le Confeffeur. Je lui dîs, qu'on ne penfoit point à cela : & comme je lui avois dit, & comme il pouvoit avoir obfer-

¹³ Un Ambaffadeur, dont l'exaétitude va jufqu'à rendre compte à fon Maître de tout ce qui lui a été dit dans fes audiences, fans y ajouter un feul mot du fien, ne fera pas moins fcrupuleux dans les chofes, qu'il dira de la part de fon Maître au Prince, auprès duquel il réside : & par conféquent les deux Princes, dont les paroles paffent de l'un à l'autre par un tel canal, ne peuvent pas manquer de s'entendre. Heureux également ceux, qui ont de tels Ambaffadeurs, & ceux qui ont à traiter avec eux ! Car il y en a beaucoup, fur les dépêches defquels il n'y a point de fond à faire.

fervé , il étoit advenu par cas fortuit , que j'avois été contraint de m'ouvrir à lui de ces choses. Il me repliqua , qu'outre cela il avoit encore égard à la malignité du temps , qui engendroit divers doutes , scrupules , & soupçons es esprits des hommes , & même en un affaire si fort traversé & enragé * comme cetui-ci : qu'aussi ne trouvoit-il point mauvais , que V. M. regardât aucunement à quelque réputation du monde ; mais qu'il falloit encore , qu'elle considérât qu'il étoit raisonnable , que le Pape & le Saint Siege conservât la sienne ; & ce tant plus que la Dignité Pontificale étoit spirituelle ; & la Royale , temporelle ; & que l'autorité d'un Roi étoit comprise en un Royaume , là où celle du Vicaire de Jesus-Christ s'étendoit par toute la Chretienité. Qu'il estimoit , qu'il n'y avoit rien de mieux feant , ni de plus convenable à l'affaire , dont il s'agissoit , ni qui l'abregeât & facilitât davantage , que l'humilité. Quand V. M. s'étudieroit à faire non seulement les choses , qui sont de precepte , mais aussi celles qui sont de conseil , ce seroit le plus court chemin , pour parvenir là où vous desirez , & de rendre vaines toutes les détractions & traverses de ceux , qui vous sont contraires : Qu'il croyoit bien , qu'il se faisoit de mauvais offices & de delà , & ici ; mais S. S. savoit bien les interets & passions des hommes , & les mauvais offices ne pourroient rien envers elle : Qu'il desiroit qu'il en fût autant du côté de V. M. Que ces longueurs & retardemens d'envoyer , & de faire le reste qui se devoit , ne pouvoient tourner à profit , ni à plaisir ;

* Ce mot est dans les deux Manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

fir, sinon de ceux, qui ne vouloient point la conjonction du Saint Siege, & de la Couronne de France. *

Sur ce, après que je lui eûs montré de demeurer fort satisfait de ses réponses, je lui dis, que je retournerois par devers lui, pour savoir, si après qu'il auroit parlé au Pape, il auroit à me commander quelque autre chose. Il me répondit, que s'il en étoit besoin, il me le feroit savoir. Je lui repliquai, que toujours faudroit-il que je retournasse vers lui, pour avoir la lettre, qu'il vouloit écrire à Monsieur le Cardinal de Gondi: Il me dit, que le mal du Pape retarderoit un peu cete lettre, & que je retournasse après le premier jour de l'an. Et sur ce il se leva de sa chaise, en me disant, que s'il ne m'avoit satisfait en tout ce que j'eusse désiré, que j'excusasse son âge. ¹⁴ Je lui dis, que je voyois en lui verifié ce que disoit un ancien, que le cours de la vertu étoit plus vite que celui de l'âge; & qu'il étoit un de ceux en qui la vertu avoit devancé les ans ¹⁵. M'ajouta encore après cela, qu'il m'avoit répondu sur le champ ¹⁶: Et je

¹⁴ Le Cardinal Aldobrandin n'avoit pas alors plus de 23. à 24. ans. Le Chevalier Delfin, Ambassadeur de Venise à Rome en 1596. 97. & 98. dit, qu'il étoit *di natura nobilissima, amabile, e gratiosa, quanto si possa dire*. Relation de son Ambassade.

¹⁵ *Scilicet ingenium & rerum prudentia velox*

Ante pilos venit; dicenda tacendaque calles, Perse Sat. 4.

Il faut noter, dit *Cornes*, que tous les hommes, qui jamais ont été grands, & ont fait grandes choses, ont commencé fort jeunes.

¹⁶ Répondre sur le champ, & répondre bien à des Ambassadeurs, c'est la pierre de touche, à laquelle on connoit le mieux l'esprit & la capacité d'un Prince, ou d'un Ministre d'Etat. Néron se piquoit d'avoir ce talent, & en donnoit tout l'honneur à son Précepteur. *Quod meditata orationi tuæ statim*

je lui dis, que quand il y auroit pensé un mois, je ne voyois pas, qu'il m'eût seû répondre plus sagement, ni plus raisonnablement; que pour mon regard j'en demeurois grandement consolé & édifié, & croyois que V. M. prendroit aussi le tout à grande consolation & contentement. Et ainsi, Sire, tout ce propos d'une matiere difficile & chatouilleuse, & de points si sensitifs, se passa avec autant de douceur & d'amiableté, qu'auroit seû faire le plus facile & équitable sujet du monde. De façon que je ne me puis repentir de la faute, que j'ai faite d'avoir pris la hardiesse de parler de ces susdites choses sans commandement ¹⁷, si je n'entens, que V. M.

pour

statim occurrat, id primum tui muneris habeo, qui me non tantum pravis, sed subita expedire docuisti. Le Cardinal Gaëtan étant Légat en Pologne fut surpris d'y trouver des Sénateurs, qui répondoient sur le champ à une harangue qu'il avoit fait composer à loisir par les plus grans Orateurs de Rome. *Admirabatur eruditorum copiam, qui ejus orationem longe studio insigniorum Roma eloquentia Latina Doctorum elaboratam extemporalis responsi elegantia aquabant, atque etiam superabant.* Cronique de Piscecki, à l'an 1596. La Duchesse de Rets Claude-Catherine de Clermont répondit en Latin, pour la Reine Catherine de Medicis, aux Ambassadeurs de Pologne qui apportèrent au Duc d'Anjou le decret de son élection à cete Couronne, & le fit si bien, quoiqu'elle n'eut eû qu'un jour à s'y préparer, que le Chancelier de Birague, qui leur avoit répondu pour le Roi Charles IX. & le Comte de Chiverny, qui l'avoit fait pour le Duc élu Roi; que d'une commune voix il fut dit, que la Dame avoit remporté le prix d'éloquence.

¹⁷ Un Ambassadeur, dit le Cardinal Mazarin dans une de ses lettres des Pirenées, ne pourroit pas se résoudre à porter les affaires comme je fais, parce qu'il craindrait d'être désavoué, & d'être rapellé de son Ambassade. Ainsi je vois que c'est un grand avantage pour les Rois, quand ils employent dans les grandes affaires des personnes, qui étant pleinement assésurées de leur bienveillance, négocient hardiment, & n'hésitent point à proposer de leur chef des expédiens pour les terminer avantageusement.

350 LETRES DU CARD. D'OSSAT,

pour quelque autre occasion, que je ne puis deviner, l'ait désagréable. Auquel cas, & en tout autre, je la supplie tres-humblement, qu'il lui plaise me le pardonner.

Au demeurant, j'ai entendu, que ledit jour de vendredi, & autres precedens, ledit sieur Cardinal avoit été longuement en conseil avec Messieurs les Cardinaux Tolet ¹⁸ & Morosin ¹⁹ separément, & ai opinion, que c'étoit pour ces choses-ci, partie desquelles le sieur Cardinal Aldobrandin avoit odorée sur les lettres de Monsieur le Cardinal de Gondi, & autres venues de Florence. Ainsi je ne suis retourné que ce jour-dui après dîner, pour lui demander la lettre pour Monsieur le Cardinal de Gondi, & pour favoir, s'il avoit à me commander quelque autre chose, outre ce qu'il me dît dernièrement. Et quant à la

¹⁸ *Francisco Tolet*, Jésuite Espagnol, promeu avec les deux neveux de Clément VIII. en 1593. malgré toute la Société : *Intercedentibus ac multum refragantibus ejusdem sodalitatii patribus*, dit M. de Thou. Il est dit dans le *Perroniana*, que la cause de sa promotion fut que le Pape ayant reconnu en lui un grand panchant à l'absolution d'Henri IV. trouva son compte à le faire Cardinal, pour être secondé par un Espagnol dans une affaire de cete importance. Un jour, le Pape lui disant que la nuit précédente il avoit eü une révélation qui l'empêchoit d'absoudre le Roi. « Saint Père, „ répondit-il, ce scrupule vient du Diable ; car s'il venoit de „ Dieu, il vous seroit venu avant la résolution prise de donner cete absolution. Le Duc de Sesse qui la traversoit comme Ambassadeur d'Espagne, lui disant par manière de reproche entr'amis : „ Si vous étiez aussi bon Espagnol que „ Téologien, vous n'opineriez pas à l'absolution ; Et vous, „ repliqua-t-il, si vous étiez aussi bon Téologien qu'Am- „ bassadeur, vous seriez de mon avis.

¹⁹ Jean François Morosin, qui étant Nonce en France pour Sixte V. fut créé tout ensemble Cardinal & Légat à la-tere, à la prière d'Henri III. Honneur, que l'on disoit n'avoir encore jamais été fait à pas un Nonce. V. la lettre 32, note 2.

à la letre, il m'a dit, qu'elle étoit faite ; mais que le Pape lui avoit dit, qu'il y vouloit encore donner une œillade ; & qu'à cause de la goutte, que S. S. avoit encore à une main, il ne la lui avoit point montrée. Et quant au reste, il n'avoit autre chose à me dire, sinon que le Pape avoit la meilleure volonté, qu'on sauroit désirer, si par-delà on en vouloit user. Je lui ai dit, qu'il se pouvoit assurer, qu'on en vouloit user, & qu'on en useroit. Il a répliqué, qu'on étoit entré en nouvelle défiance sans cause ; & que possible le voyage du seigneur Jean-François l'auroit accrûe. Je lui ai dit, que cela pourroit être, lui allant en un lieu, d'où sont venus tant de maux à la France, & vers un Prince, qui s'étoit montré si ennemi de la personne de V. M. & de tout le Sang Royal de France. Alors il m'a dit, qu'il me vouloit dire en confiance, que le seigneur Jean-François alloit pour les choses de Hongrie, afin de pourvoir à la grande nécessité, en laquelle la Chretienté se trouvoit. Que S. S. étoit le moins intéressé Pape qui fût jamais. Qu'il y en pouvoit avoir eû d'aussi saints, & plus que lui, mais de moins intéressés, non ; & que par-delà on devoit avoir cete maxime, qu'où qu'il envoie, & quoi qu'il fasse, il ne tend à aucun intérêt particulier, & réfère le tout à la gloire de Dieu, & au bien commun de la Chretienté ; & n'en prendre point de défiance, ni ombre aucune. En somme, Sire, je voi, que ceux, qui veulent ôter le soupçon & la crainte aux autres, ont grand' peur eux-mêmes ; & croi, que le premier, qui les avertira du partement de vos Ambassadeurs, les ôtera d'une grande peine & fouci. Et cela même, qui les fait craindre à-present, fera, qu'ils se ren-

352 LETRES DU CARD. D'OSSAT,

rendront plus traitables en la negociation, quand vos Ambassadeurs feront ici ; & qu'ils ne les lairront jamais aller sans ce pour quoi ils y seront venus. Et avec ce bon augure, je finirai la presente, en priant Dieu, Sire, vous donner, en parfaite santé, tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome, ce mardi, 4. de Janvier 1595.

L E T R E XIII.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, les trois lettres, que j'écris au Roi sur la dépêche, que Sa Majesté me fit le 9. de Novembre, requeroient d'être écrites en chiffre; mais il m'eût falu un bon mois pour chacune. Vous voiez cete petite letrote menüe, en laquelle j'ai acoustumé d'écrire, combien elle est aliene des caractères de chiffre, à chacun desquels il me faudroit déliberer. Je ne dis pas pourtant, que je n'écrive en chiffre, ci-aprés, ce qui sera nécessaire: mais je vous supplie tres-humblement de me pardonner pour cete fois, pour laquelle je me suis dispensé avec plus de confiance, pource que cete depêche sera portée par homme exprés, que le seigneur *Geronimo Gondi* vous dépêchera, comme il s'y est ofert, & je l'en prie. Et quant à vous, Monseigneur, vous ne lairrez, s'il vous plaît, de m'écrire en chiffre tout ce qu'il vous semblera. Par ce que j'écris au Roi, vous verrez pourquoi je n'ai pû rendre les lettres de S. M. à Messieurs Serafin, Lomellin, & d'Elbene; ni leur communiquer rien de ce qui m'étoit écrit. Je vous supplie donc de leur faire
écri-

écrire d'autres lettres , & dire un mot du motif à Messieurs le Cardinal de Gondi , & le Duc de Nevers , afin qu'ils ne trouvassent mauvais ce que j'ai été contraint d'en faire , qui a grandement plu au Pape. Et en fin de compte , il se trouvera , qu'il a été meilleur ainsi pour le service du Roi ,* que je traitasse secrètement de la part de S. M. & Mr. d'Elbene d'autre côté , de la part de Monseigneur de Nevers ; & Mr. Lomellin , de la part de Monseigneur le Cardinal de Gondi ; afin que par la comparaison , que vous ferez des réponses faites par le Pape , & Monsieur le Cardinal Aldobrandin , à nous trois séparément , vous puissiez voir plus clair au fond des intentions de S. S.

Quant à ma négociation , vous pourrez voir , que la hardiesse ne m'a manqué non plus que la fidélité ; & au reste , en quoi je pourrais avoir failli , j'espère d'en demeurer excusé envers le Roi , & envers vous , Monseigneur , qui m'avez fait honorer par S. M. de ses commandemens , comme vous fîtes par le feu Roi , après le décès de feu Monseigneur de Foix ¹. De quoi , & de tant d'autres faveurs , qu'il vous a plu me faire , & qu'il vous plaît m'offrir encore

* ¹ Paul de Foix , Archevêque de Toulouse , mort Ambassadeur de France à Rome , sur la fin de Mai 1584. Il étoit fils de Jean de Foix , Comte de Carman ; & de Madeleine de Caupene. Il avoit été Ambassadeur de Charles IX. à Venise , en 1568. & de Henri III. son successeur , au Grand-Duc de Florence , François , qui venoit de succéder à Cosme I. son père , en 1574. *Anglicana & Veneta , dein & aliis legationibus summa cum prudentia laude felicissimè defunctus Cùm Oratorem Regium Roma ageret , inter sacra (en disant la messe) morbo repentino correptus optimè meritam de patria & Rege animam Deo exequente Maio reddidit atatis anno 56. De Thou livre 80. de son Histoire.*

re à l'avenir , je vous rends en mon cœur toute la gratitude , dont une bonne ame est capable , & m'efforcerai toute ma vie de les reconnoître envers vous, & les vôtres, par tres-humble service.

Je suis attendant l'avis, qu'il vous plaira me donner de la reception de celles , que je vous écrivis les 5. & 6. de Decembre , qui étoient bien longues, & quasi toutes sur le sujet de celle du 10. de Novembre, à laquelle vous répondez par la vôtre du 16. de Decembre. Sur le contenu de laquelle je vous dirai brièvement, que je loue grandement la défiance, qu'il vous plaît me signifier, du voiage du seigneur Jean-François Aldobrandin; & la pourvoiance, dont vous y voulez user. Et n'y a rien, qui soit plus de mon humeur, que de prendre toujours les choses au pis², & de ne commettre à la fortune rien où la prudence puisse arriver. Et même je croi, qu'une des causes du déplaisir, qu'on a ici du retardement de Mr. du Perron, est, que lorsque l'on fit partir le seigneur Jean-François, on pensoit, que ledit sieur du Perron fût jà par les chemins, comme il en fût jà grand bruit; & s'atendoit-on, que, selon ce qu'il rapporteroit de vos quartiers, & selon la docilité qu'on y trouveroit pour les choses, que l'on lui proposeroit ici, on écriroit d'ici audit sieur Jean-Fran-

² La défiance perpétuelle est un grand défaut dans un homme privé, parce qu'elle le rend incommode & intraitable parmi ses égaux: au contraire, elle est louable & nécessaire dans un homme, qui manie les affaires publiques, parce que tous les particuliers, qui traitent avec lui, s'efforcent à le tromper, pour parvenir à leurs fins. En fait de négociation, il faut toujours compter, que l'on traite avec plus habile ou plus méchant que soi. C'est le moyen de n'être jamais trompé, ou du moins de l'être rarement.

François en Espagne, de demander & de conclure ceci, ou cela, de plusieurs cordes, qu'on peut avoir en l'arc, pour tirer selon la posture, en laquelle on verra S. M. Toutefois, quand je considere la necessité de la Chretienté en cet assaut du Turc, & le soupçon & crainte, qu'à bon droit on en a ici, & le peu de moyen & d'espérance, qu'on a de déposséder le Roi; & le naturel du Pape, qui n'est pas d'entreprendre choses impossibles; le grand intérêt, que d'ailleurs S. S. & le Saint Siege a de ne point perdre l'obéissance de la France; je n'estime point que ce soit tout fable, ni finesse, ce qu'on a dit & discoursu du desir, que le Pape auroit de moyenner Paix ou Treve entre ces deux Couronnes. De quoi il s'est tant laissé entendre depuis l'entrée du Roi à Paris, qu'il vous a contraints vous-mêmes de delà à écrire par deçà, que n'en vouliez oïr parler en sorte du monde, si premièrement l'absolution n'étoit donnée. Et ne manquera S. S. non plus à vous inviter à la guerre contre le Turc en temps & lieu, comme il s'en est déjà laissé entendre quelque chose à uns & autres, ne le pouvant faire pour encore directement, jusques après la reconciliation du Roi avec le Saint Siege. Et quant à cete reconciliation, & à l'absolution, quoi que le sieur de Malvasie ait dit, je ne revoque rien de ce que j'ai déduit par ma lettre du 23. Decembre. Ledit Malvasie ³ a dit ce qu'il croyoit, ou ce qu'il pen-

³ Malvasia era soggetto di molta stima per diversi impieghi e dentro e fuori di Roma, ch'egli haveva con molta reputazione sostenuti, e specialmente quello di Commissario Apostolico della Gente Ecclesiastica in una delle spedizioni, che s'erano fatte in favor della Lega Catholica in Francia. Memoires du Cardinal Bentivoglio. Mais tout ce que Mr. d'Ossez dit ici de ce Prélat. mon-

pensoit devoir être agreable , & pouvoit tenir lieu de quelque chose à ceux , qui lui demandoient forces & argent. Mais en madite letre, j'ai dit ce qui est , & ce que vous voyez & oyez tous les jours par-delà , qui est de telle importance au Saint Siège, que si au lieu de Malvasie le Pape même , (pour parler ainsi) avoit dit, qu'il ne donneroit point l'absolution, je ne voudrois laisser de croire , qu'il soit pour la donner, le Roi durant en sa prosperité , & faisant de son côté ce qu'il doit, comme il veut faire; & à S. S. demeurant le sens commun seulement, sans les vertus & graces , que nous devons presupposer en un Pape. Je tiens bien encore, comme j'ai tenu toujours auparavant , qu'on ne la donnera pas volontiers , & que si on pouvoit faire de moins , on ne la donneroit jamais : mais je crois néanmoins qu'on la donnera , non pour l'amour de nous , mais pour l'amour d'eux-mêmes , & du Saint Siège. J'ai grand' envie de dire à Monsieur le Cardinal Aldobrandin ce que ledit Malvasie a dit, & croi que je m'y résoudrai. Quelqu'un a écrit de Paris, qu'un des trois Ambassadeurs , qui devoient venir, seroit Mr. de Maissé. Sur quoi, encore que cela ne réponde point à ce qu'on m'a fait dire au Pape, j'ai pensé de vous dire, que comme je le tiens pour un tres-digne personnage ; aussi lui a-t-on fait ici de tres-mauvais offices , pendant qu'il a été à Venise ⁴, & n'est point par-deçà en la bonne

montre qu'il ne le croyoit pas 'un fort habile homme: & selon M. de Thou, c'étoit un grand scélerat. Voyez les notes 6. & 7. de la letre 84.

⁴ André Hurault , Seigneur de Maissé , Ambassadeur de France à Venise, sous Henri III. & sous Henri IV. y avoit eû plusieurs démêlez avec les Nonces de Sixte V. & de Clément

ne conception, que ses vertus & sa pieté méritent, & que principalement cete premiere députation requerroit.

Le gentilhomme de Monsieur le Cardinal de Joyeuse de retour à Gennes, où est à-present ledit Cardinal, a écrit par-deçà, que Mr. de la Clielle s'est partit de Paris le 10. Decembre pour venir à Rome, où on l'envoyoit pour s'éclaircir de certaines choses. Ce qui a augmenté les soupçons de Piles; & le bruit a couru par Rome, qu'on envoyoit au Pape, pour passionner avec S. S. Mais j'ai dit à Monsieur le Cardinal Aldobrandin, que je pensois & oserois assurer, que ledit sieur de la Clielle ne vient point à Rome, & que vous m'en auriez fait quelque peu de mention en vos lettres des 3. & 16. Decembre. Quant aux autres, je ne leur ai point levé l'opinion de sa venue, mais bien de telle charge: ains me suis servi du bruit de ladite venue, pour couvrir & tenir d'autant plus secreta ma negociation, & pour me delivrer de plusieurs de-

ment VIII. à l'occasion de quoi ces Nonces lui avoient rendu de très-mauvais offices à la Cour de Rome. André Morosin parle de cet Ambassadeur, comme d'un homme habile & penetrant, *sagaci admodum ingenio*. Henri IV. le renvoia à Venise en 1595. pour remercier le Sénat de l'Ambassade extraordinaire, qu'ils lui avoient envoyée en 1594. *ut de anni prateritis perhonorificè ad eum missa legatione Senatui gratias ageret. Morosin.* Et comme M. de Maillé fit ce second voyage en la compagnie de Mr. du Perron, qui avoit ordre de passer, & qui passa en effet par Venise, en allant à Rome, c'est ce qui donna lieu au Pape de craindre, que Mr. de Maillé, qui lui étoit suspect, pour la raison, que je viens de dire, ne vint aussi à Rome avec Mr. du Perron.

Ce Mr. de la Clielle est celui, qui avoit porté & présenté au Pape la lettre, que le Roi lui écrivit de Saint-Denis, après avoir reçu l'absolution de l'Archevêque de Bourges. Cete lettre est dans les notes de la lettre 8.

demandes indiscrettes & impertinentes, que d'aucuns me faisoient ⁶, lesquels j'ai tous remis à quand ledit sieur de la Clielle seroit ici, & qu'on auroit veû ce qu'il apporteroit.

Je vous avois écrit ce que dessus à ce matin, & cete aprèsdînée j'ai été vers Monsieur le Cardinal Aldobrandin, pour la letre, qui doit aller à Monsieur le Cardinal de Gondi, avec deliberation, s'il retardoit encore à me la donner, de lui dire ce que Mr. Malvasie avoit dit, que le Pape ne recevroit point le Roi, & le reste de l'article, qui concerne Rome en la letre surprise, qui alloit à Monsieur de Mayenne. Ce que j'ai fait sans lui en rien celer: qui a été un autre trait hardi. Je le savois bien, & en avois long-temps deliberé en moi-même: mais enfin je m'y suis résolu, & ne m'en repens point: parce qu'outre qu'il n'en est succédé aucun mal, je l'ai fait à plusieurs bonnes fins. La première & la plus proche, afin de leur donner tant plus d'ocasion d'entrer en quelque promesse, ou de-
cla-

⁶ Car, comme dit Comines en ses Memoires, chacun desire de savoir nouvelles de tels traitez, & plusieurs disent: *Tel ne me celera rien.*

Il y a des rencontres, où un mot dit hardiment, mais à propos, avance plus les affaires, que ne font six mois de négociation. Un Jean de Coslé, Sénéchal de Provence, fut cause de la réconciliation de René, Roi de Sicile avec nôtre Louis Onze, son neveu, par la declaration qu'il lui fit à brûle-pourpoint. Sire, lui dit-il, le Roi mon Maître a offert au Duc de Bourgogne de le faire son héritier, & c'est moi le premier qui le lui ai conseillé pour les mauvais traitemens que vous lui avez faits. Nous avons bien voulu que vous en eussiez nouvelles, pour vous obliger à nous en faire raison. Le Roi, dit Comines, recueillit tres-sagement ces paroles, & à peu de jours de là le diferend fut accordé, & le Duc de Bourgogne fut abandonné du Roi René. Par où Louis Onze devint dans la suite Comte de Provence, sans coup férir.

claration plus ample & plus expresse, en la lettre qu'ils vouloient écrire à Monsieur le Cardinal de Gondi, & que vous eussiez cete asseurance de plus, outre ce qu'on m'avoit dit à moi de bouche. La 2. afin de leur faire voir, que si par-delà vous aviez des soupçons & défiances au temps de la dépêche du 9. Novembre, que les causes vous en étoient encore augmentées par la surprise de ces lettres, qui étoient du même mois de Novembre; & qu'il ne falloit point imputer telles défiances à ceux qui écrivent de Rome en France, comme on les en soupçonne, & comme il a été écrit même de France; ni au Roi, ou à son Conseil; mais aux Ministres mêmes du Pape, desquels on peut présumer, qu'en telles choses ils sachent les volontez & intentions de S. S. La 3. afin que si pour quelque occasion le Roi n'envoyoit si-tôt ses Ambassadeurs, ils l'imputent à eux, & aux leurs mêmes, qui au même temps que S. S. envoie une Ambassade si signalée vers le plus grand ennemi que la France ait, disent d'un autre côté, que S. S. ne recevra point le Roi; ains donnera forces & moyens aux rebelles de S. M. quand l'Espagnol aura sur la frontière de Provence une armée aussi puissante & aussi grosse, comme le Duc de Sesse lui a promise. La 4. afin qu'ils instruisent mieux leurs Ministres, & s'ils ont bonne intention, leur defendent de tenir tels propos, qui entretiennent les sujets du Roi en leur rébellion, & fomentent les Espagnols en leurs pratiques & menées. La 5. afin de leur donner à connoître à eux-mêmes; que le Roi a les mains longues, & voit & ôit de fort loin; & que s'ils ne marchent droit en son affaire eux-mêmes, S. M. le pourra savoir, & pourvoira à ses affaires sans eux. La

6. & la dernière, afin de leur montrer confiance de ma part, en chose, qui d'ailleurs ne pouvoit à mon avis nuire au service du Roi, mais lui profiter en tant de façons; & d'être tant plutôt creû d'eux, quand je leur dirai la vérité⁸, & autres choses qui seront pour le bien dudit S. Siège, & pour le service de S. M. comme je n'ai & n'aurai jamais intention de les tromper, ni de faire, ou dire rien, qui soit à leur préjudice: laquelle bonne conscience me rend aussi plus hardi en leur endroit.

Ledit seigneur Cardinal Aldobrandin a aussi pris le tout en fort bonne part, & montre m'en savoir gré, & au reste m'a dit purement, quant à ce qui concernoit la lettre qu'on disoit, qu'il avoit écrite à Malvasie, qu'il voudroit en avoir la

⁸ Lorsqu'un Ambassadeur est en mauvais prédicament à la Cour du Prince, auprès duquel il réside, il est presque impossible, qu'il y avance les affaires de son Maître: car on ne se fie point à lui, non pas même dans les choses, où il procède sincèrement. Voilà pourquoi il y a si peu de négociations qui réussissent. *Gio. Delfino* dit dans la Relation de son Ambassade de Rome, que le Pape Clément VIII. étoit naturellement très-défiant, & que ceux qui avoient à traiter avec lui, n'avoient rien à craindre davantage que ses soupçons, parce qu'il ne s'en guérissoit presque jamais, quand une fois il s'étoit aperçu de quelque duplicité, ou de quelque déguisement. Ainsi, Monsieur d'Ossat étoit bien son homme, lui qui alloit si rondement en besogne, & qui étoit si véritable en ses paroles. *Don Juan-Antonio da Vera* raconte une chose assez plaisante dans le second discours de son *Embaxader*. *Don Juan de Vega*, dit-il, disant à *Don Diego de Mendoza*, qui lui succédoit dans une Ambassade, qu'il ne trouveroit guère de vérité parmi les Ministres de cete Cour-là: ils ont donc rencontré leur homme, répondit *Diego*; car pour un mensonge qu'ils me disent, je leur en dirai cent. Et moi, repliqua *Vega*, j'ai pris une autre route: car j'ai répondu à tous leurs mensonges par autant de vérités; & cela m'a réussi d'autant mieux, qu'ils ne me croyoient presque jamais. Voilà comme il faut tromper les menteurs.

la minute, ne pouvant point se souvenir précisément des paroles, dont il avoit usé; & qu'il pourroit bien être qu'il eût écrit, que N. S. P. n'approuvoit point le procédé des Ministres du Roi d'Espagne, à l'endroit du Duc de Mayenne, duquel lesdits Espagnols montrent se vouloir servir, & néanmoins ils l'offensent en plusieurs façons. Qu'il pouvoit aussi encore être qu'il y eût cela, que ledit Malvasie fist bon office au Duc de Mayenne, lequel étoit réduit en un état, qui pouvoit faire compassion encore à d'autres qu'au Pape, lequel m'avoit dit à moi-même, qu'il ne pouvoit manquer de le recommander au Roi même *. Que par l'article même, que je lui avois leu, il se voioit, qu'on refusoit forces & argent au Duc de Mayenne: de façon qu'on n'avoit pas par-delà grande occasion de trouver mauvais le reste, que cetui-là disoit avoir veu en la letre de lui Cardinal qui parloit. Quant à ce que Malvasie pouvoit avoir dit de soi, le Pape n'en pouvoit mais: Que lui Cardinal savoit bien, que telle chose ne lui avoit jamais été écrite; & que si je voulois voir dedans le registre des lettres, qui avoient été écrites audit Malvasie depuis six mois, il s'offroit de me le bailler à lire: Que ce n'étoit pas la première faute, que ledit Malvasie avoit faite, qu'il en avoit fait encore d'autres⁹, & envers d'autres: &

* V. la 10. letre vers le milieu.

⁹ Il y a de bonnes gens, dit Comines, qui ont cette gloire, qu'il leur semble qu'ils conduiront des choses où ils n'entendent rien: car aucune fois leurs Maîtres ne leur découvrent point leurs plus secretes pensées. Cela suppose, il est tres-vraisemblable, que le Cardinal Aldobrandin ne confioit pas son secret, ni celui du Pape son oncle, à un Prélat, dont il disoit avoir reconnu l'imprudence, & les fautes.

& possible vouloit-il à cause de cela montrer de pancher à - présent de leur côté: Que les Ministres des Princes font quelquefois de bien lourdes fautes ¹⁰, & disent des choses, qui font du tout

¹⁰ Il n'y a que trop d'Ambassadeurs & de Ministres, qui au lieu de faire les affaires de leurs Maîtres, font des affaires à leurs Maîtres. Pendant mon séjour à Venise, nous aprenions tous les mois, & quelquefois plus souvent, des nouvelles fâcheuses des démêlez que le Commandeur *Jacques de Gremenville* avoit à la Cour de Vienne, où il s'étoit rendu si odieux par ses insolences, que l'Empereur & ses Ministres ne pouvoient plus négocier avec lui. Et cete haine alla si avant, qu'un jour le Prince de *Lobkowitz*, Premier Ministre & Majordome de l'Empereur, trouvant le Commandeur assis au Théâtre de la Comédie Musicale sur le banc destiné pour les Conseillers d'Etat, le poussa avec le coude hors du banc, en lui disant seulement: *Perche vi mettete dove non vi tocca?* Le Commandeur, en se retirant, passa devant le banc des Ambassadeurs, & les prit à témoin de l'afront que le Prince de *Lobkowitz* venoit de lui faire; ne s'apercevant pas qu'il s'adressoit à ceux qui en avoient le plus de joie, & particulièrement l'Ambassadeur d'Espagne, le Marquis de *los Balbazes*, son plus grand ennemi. Puis avançant vers la porte de la Sale pour en sortir, il dit tout haut levant le doigt, *il Lobkowitz me la pagherà*: ce qui lui atira un autre affront plus sanglant que le premier, le Prince ayant répondu à la menace: *Voi siete un poltrone*; qui est la plus cruelle offense qu'on puisse faire à un gentilhomme, & sur tout à un Chevalier de Malte. Cela arriva le 9. de Juin 1671. jour anniversaire de la naissance de l'Empereur *Leopold*. Et toute la réparation qu'en fit *Lobkowitz* après deux mois & demi de négociation, fut de déclarer, *Ch'egli non hebbe mai intentione di far ingiuria nè torto alcuno al signor Commendatore; dal che è stato sempre e sarà lontanissimo, così in riguardo della sua propria persona, come di quella che rappresenta d'Inviato della Maesta Christianissima; ma solamente di sodisfare all' incombenza propria della sua carica di Maggiordomo Maggiore di S. M. Imp. per dubbio che non si confondessero i luoghi; (les rangs) e se nel modo haveffe usato qualche termine stimato forse men coherente à questi suoi sentimenti, non doverfi cio in conto alcuno attribuire à poca stima ch'haveffe egli fatta del sig. Commendatore, ma ad un tal fervore di natura. (à son humeur bouillante)* Ce sont les termes de l'acommodement, dont l'acte fut dressé par

tout éloignées de l'intention de leurs Princes, comme étoit cete chose ci de l'intention du Pape, qui vouloit donner l'absolution, & la donneroit, quand le Roi feroit de son côté ce qu'il devoit: Qu'il desiroit que l'on ne creût point à telles choses; mais qu'on s'arrêtât à ce que le Pape disoit, ou faisoit dire. C'est ce qu'il m'a répondu en tout. Et quant à la letre pour Monsieur le Cardinal de Gondi, il s'est encore excusé sur l'indisposition du Pape, & m'a dit, que je l'aurois après-demain. Cependant, je ne lairrai d'achever la presente, pour fin de laquelle, je prie Dieu, qu'il vous donne, Monseigneur, &c. De Rome, ce Dimanche 8. Janvier 1595.

Depuis la presente écrite, j'ai estimé devoir écrire à Messieurs le Cardinal de Gondi, & le Duc de Nevers, sur la secretesse, dont j'ai été contraint d'user: aussi bien avois-je à répondre à des lettres, que j'avois reçues d'eux. Je metrai avec la presente les lettres, que je leur écris, & les enverrai à cachet volant, afin qu'il vous plaise de passer l'œil par-dessus.

L E T R E X I V.

A U R O Y.

SIRE,

J'eusse envoyé à Vôte Majesté la réponse à la dépêche, qu'il vous pleût me faire de Saint-Ger-

par les deux Nonces du Pape qui se trouvoient alors à Vienne, daté du 17. d'Août. 1671. Après quoi le Prince & le Commandeur se virent & s'embrassèrent dans l'Antichambre de l'Empereur en presence des Nonces Médiateurs, & des plus grands Seigneurs de la Cour.

Germain en Laye le 9. Novembre, si on m'eût
 baillé ici la letre pour Monsieur le Cardinal de
 Gondi, qu'on me promit dès le commence-
 ment, & qu'on m'a toujours fait attendre. Je
 retournai hier après dîner vers Monsieur le Car-
 dinal Aldobrandin pour l'avoir, & il me dît,
 qu'elle seroit prête ce jourd'hui; & me demanda
 si je voulois parler au Pape, qui avoit commen-
 cé à donner audience. Je lui dis, que je n'a-
 vois autre chose à dire à S. S. si lui Cardinal ne
 me commandoit d'y parler. Il me dît, qu'en-
 core que le Pape ne lui en eût rien dit, il trou-
 voit néanmoins bon, que je visse S. S. si elle
 ne me voudroit rien commander. Je lui dis,
 que j'y irois tres-volontiers, & lui baisois tres-
 humblement les mains de ce bon conseil, & s'il
 lui sembloit, j'y irois en partant d'avec lui. Il
 me dît, que le Pape ayant tenu Consistoire le
 matin, & n'étant encore bien remis de son in-
 disposition, il seroit bon de diférer jusques à ce
 jourd'hui après dîner; & que cependant il auroit
 parlé au Maître de chambre, afin que j'eusse
 tant plustost audience. Je m'en retournai bien-
 aise d'avoir occasion de tirer encore du Pape
 quelque chose de plus, & avec quelque opinion,
 que c'étoit lui-même, qui avoit voulu que je
 retournasse vers lui, pour me dire quelque chose
 davantage. Toutefois je crois à-présent, que s'il
 y a pensé, ce n'a été que pour me donner cete
 satisfaction de plus: car il ne m'a pas dit grand'
 chose, encore que du commencement je l'en
 aie mis en chemin, lui disant, qu'y ayant un
 mois, que j'avois eü audience de S. S. & s'étant
 passé plusieurs choses depuis, j'étois venu par
 devers elle, pour savoir si elle me voudroit
 commander quelque autre chose avant que je
 fer-

fermassé mon paquet , qui n'atendoit plus que la letre pour Monsieur le Cardinal de Gondi , & ses commandemens. Il m'a répondu , qu'il n'avoit autre chose à me dire , sinon qu'à me confirmer ce qu'il m'avoit dit dernièrement ; & que lui ne pouvant vous écrire pour les raisons qu'il m'avoit dites , le Cardinal Aldobrandin me bailleroit la letre adressante au Cardinal de Gondi : Qu'au demeurant , si l'on faisoit par-delà ce qu'on devoit , on trouveroit , que l'Eglise Romaine est mère , & non marâtre , & ne ferme son giron à personne. Et pource qu'il ne disoit rien plus , après que je l'eûs assuré de la bonne volonté de V. M. & du devoir auquel elle se veut mettre , je lui ai dit , que ces jours passez pendant son indisposition il m'étoit venu occasion , & quasi nécessité , de dire à Monsieur le Cardinal Aldobrandin certaines choses de grande importance : Et sur cela , sans attendre que j'eûsse achevé , & craignant possible que je ne voulusse encore les lui dire à lui-même , il m'a dit , qu'il les avoit entendues. Et moi incontinent ai ajouté , que je n'en voulois plus importuner ses oreilles , tenant ce que j'avois dit à Monsieur le Cardinal son neveu , comme si je l'avois dit à S. S. même ; & les réponses aussi que m'avoit faites ledit sieur Cardinal , comme si S. S. même me les avoit faites de sa bouche ; & il m'a répondu par deux fois : *così è , così è* , il est ainsi , il est ainsi : & j'ai été encore plus aise qu'auparavant , de lui avoir par ce moyen fait ratifier les réponses , que ledit seigneur Cardinal me fit , quand je lui dis tous les doutes & scrupules , que V. M. & son Conseil avoient : laquelle ratification je m'étois aussi proposée avant que partir de mon logis.

pour le fruit le plus certain de l'audience à laquelle j'allois.

En sortant du Pape, je suis allé vers Monsieur le Cardinal Aldobrandin, pour avoir la dite lettre, qui m'a dit, qu'il me l'envoyeroit demain au matin sans faute. Tout aussi-tôt que je l'aurai, je fermerai mon paquet, & l'envoyerai au sieur *Geronimo Gondi*. Ledit seigneur Cardinal m'a demandé ce que j'avois fait avec le Pape, & comme j'étois content, & si je voulois lui rien commander de plus; (car c'est ainsi qu'il parloit.) A chacune desquelles demandes j'ai répondu la verité, & ce que j'ai pensé être de la civilité requise, & du respect & révérence, qui est due à sa dignité, & au lieu, qu'il tient auprès de N.S.P. le Pape. A tant je prie Dieu qu'il vous donne, Sire, en parfaite santé tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome, ce 12. Janvier 1595.

LETRE XV.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, La nouvelle de l'accident survenu au Roi¹ le 27. Decembre, arri-

¹ Jean Chastel, fils d'un Marchand Drapier de Paris, voulant tuer le Roi, lui donna un coup de couteau, dont il lui coupa la lèvre d'en haut. Cela arriva dans la chambre de la Marquise de Monceaux, (*Gabrielle d'Estrees*) qui logeoit à l'Hôtel de Schomberg derriere le Louvre. *Memoires de Chiverny*. Le Roi ayant demandé familièrement à d'Aubigné ce qu'il disoit de ce coup de couteau: Je dis, Sire, répondit ce bon Huguenot, que le Dieu que vous n'avez renoncé que des lèvres, ne vous a percé que les lèvres; mais que si vôtre cœur le renonce, il vous transpercera le cœur. *Confessions de Sancy chap. 7.*

arriva à Rome jeudi au matin 19. de ce mois, par la voye de Venise, & de Florence, & causa un grand épouvantement & horreur aux bons François, & grande indignation à tous les gens-de-bien, de quelque nation qu'ils fussent, & donna matière de parler & discourir à toute sorte de gens; & même sur ce qu'il fut par même moyen publié que le traître avoit été suborné & instigué par un Jésuite, son Régent, apellé le Pere Gueret²: de quoi toute Rome fremissoit & fremit encore.

Le vendredi 20. au soir à une heure de nuit, je receûs vôtre letre dudit jour 27. Decembre, avec le memoire, duquel vous me commandiez faire part au Pape. Mais pource que S. S. & toute Rome en étoit déjà avertie, & qu'on lui avoit aussi parlé dudit Père Gueret, duquel n'étoit rien porté par ledit memoire, je fus en quelque pensément de n'en parler point du tout, & laisser dire aux autres, qui ne disoient rien de pis quant à la santé du Roi, & cependant affectoient d'autres choses, que je ne pouvois afirmer, auxquelles néanmoins, pour l'emprisonnement qu'on disoit avoir été fait des Jésuites, je ne voulois point déroger, n'en disant moins que les autres: toutefois après y avoir bien pensé & repensé, il me sembla, qu'il y avoit quelque bien à en donner avis au Pape de la part du Roi, & quelque moyen aussi de ne diminuer rien pour cela de ce qui avoit été dit & écrit par d'autres. Par ainsi, après avoir traduit en italien ledit memoire, je m'en allai Dimanche

² Jean Gueret, sous qui Chastel avoit fait son cours de Philosophie. Ce Père fut banni du Royaume à perpétuité. V. la lettre 18.

che 22. l'après-dînée à Monsieur le Cardinal Aldobrandin , auquel je dis que j'avois receû une letre de vous , écrite incontinent après la blessure du Roi , avec un memoire , qui en avoit à l'heure même été envoyé par tout le Royaume , pour informer chacun de la verité , & pourvoir à ce qu'on ne fût surpris par quelque faux bruit ; & qu'il ne s'en ensuivît aucune nouveauté : Que vous me commandiez de la part de S. M. d'en rendre compte au Pape : mais pour ce que ladite letre & memoire m'étoient venus tard , & avoient été écrits avant qu'il y eût rien de découvert des complices de cet assassinat ; & que S. S. en favoit déjà plus que je ne lui en pouvois dire ; j'avois été en termes de ne venir pas même vers lui Cardinal , tant s'en faloit que je voulusse aller au Pape : Que toutefois je m'étois enfin resolu de venir vers lui , & lui porter une copie en italien dudit memoire à ces deux fins : l'une , à ce que le Pape & lui scûssent , qu'à l'instant même , que le Roi avoit été pour être tué , & envoyoit par tout son Royaume pour la conservation de ses villes & sujets en son obéissance , il s'étoit souvenu de Rome , & avoit voulu & commandé exprellément , qu'il fût rendu compte à S. S. de cet accident : Que je ne savois combien cela seroit estimé d'autres ; mais quant à moi , je faisois grand cas de ce que le Roi en cete heure-là , & en ce grand tumulte , & en cete necessité & hâte de pourvoir aux villes , & à tous ses bons sujets , eût eû cete souvenance , & le soin d'ordonner que N. S. P. en fût averti par même moyen. L'autre fin étoit , à ce que si le Pape sur cete ocurrence avoit à me commander quelque chose que je peusse écrire par-delà pour la conservation de S. M. S. S.

en

en eust d'autant plus d'ocasion & de moyen. C'est ce que je dîs du commencement audit seigneur Cardinal Aldobrandin : lequel après avoir écouté le tout bien attentivement, leût ledit memoire en italien, & puis me répondit, que j'avois bien fait d'y être allé ; & qu'il reconnoissoit, qu'à la vérité c'étoit chose de grande considération, que le Roi en un tel accident, & en l'instant même auquel il falloit penser de donner ordre à tant de choses, se fût souvenu du Pape ; & que cela montroit dévotion vers le Saint Siège. Au demeurant, que le fait avoit grandement dépléû à S. S. & à lui qui parloit, & à toute la Cour, & même, qu'il fust advenu en un temps, auquel il se parloit d'envoyer par-deçà pour l'absolution. Que de telles entreprises n'en pouvoit arriver, sinon que du mal ; mais il falloit que le Roi en tirât ce bien, que de reconnoître la grace, que Dieu lui faisoit de le préserver, pour lui donner temps & moyen de se réconcilier avec le Saint Siège, & de sauver son ame : & que cela lui devoit servir d'ocasion & d'admonition d'envoyer d'autant plustost, & de s'humilier d'autant plus vers le Saint Siège, & même d'autant qu'après avoir obtenu l'absolution, toutes ces conspirations & attentats cesseroient.

Après que je l'eûs très-humblement remercié de sa bonne réponse, je commençai à lui repliquer par-là où il avoit achevé, & lui dîs qu'à la vérité ceux qui étoient les principaux & premiers auteurs de ces assassinats, n'auroient point après l'absolution si grande commodité de corrompre des hommes, pour les rendre ministres & instrumens de leur méchanceté ; encore qu'alors même, ils ne laisseroient de ca-

l'omnier le Roi, en disant que le Pape avoit été trompé en lui. Mais quant à la volonté de procurer la mort du Roi, elle leur augmenteroit après l'absolution, tant s'en faut qu'elle leur diminuât. Et tant meilleur catholique il seroit, tant plus ils lui porteroient de haine, & chercheroient de l'envoyer en l'autre monde: comme il se voyoit qu'à-present qu'il est catholique, ils s'y montrent plus aspres & plus acharnez, qu'ils ne faisoient avant sa conversion, montrant évidemment qu'ils ne croient, ni au Pape, ni en Jesus-Christ. Qu'au demeurant, il m'avoit dit tres-sagement & tres-saintement, que de tels atentats, il n'en pouvoit advenir rien de bon. Car à un Prince converti à la Religion Catholique, qu'il falloit conforter & édifier en toutes façons, c'étoit lui donner grand scandale & dégoût des Catholiques, quand ceux qui se disoient être le soutien de la Religion Catholique, cherchoient ainsi de le faire assassiner: là où s'il y avoit aucun lieu de tels assassinats, ce seroit aux Hérétiques à les pourchasser, ou exécuter, eux qu'il a quittez & abandonnez, & qui auroient à se craindre de lui. Et toutefois, ils n'ont rien atenté de tel, ni contre lui, ni contre aucun de cinq Rois, ³ ses predecesseurs, quelque boucherie que leurs Majestez ayent faite desdits Huguenots. Que si l'eset que l'on desiroit d'un tel assassinat s'en fût ensuivi, c'eût encore été pis; & non seulement le Royaume

³ Cinq Rois de France ont persecuté les Huguenots, François I. Henri II. François II. Charles IX. & Henri III. auxquels il faut ajoûter maintenant Louis XIV. qui les a entièrement ruinez en France, sans les faire mourir dans les supplices, comme seisoient François I. & Henri II. & sans leur faire la guerre, comme Henri III.

me en eût été ruiné pour jamais, mais aussi il en fust advenu une perte irreparable & ruine à la Religion Catolique, & au Saint Siege, tant au spirituel qu'au temporel. Ce que je lui fis toucher au doigt, par un brief discours que je lui fis de la multiplicité des partis, qui eussent été en France, & de ce qui s'en fût nécessairement ensuivi. Il me reconnut, que tout ce que je lui venois de dire étoit vrai. Et puis, pour ce que le General des Jésuites avoit eût audience de lui immédiatement avant moi, il me parla des Jésuites, me disant, que s'il s'en trouvoit quelqu'un de coupable, qu'il seroit raisonnable de le punir; mais de se prendre à tout l'Ordre pour la faute d'un, ou de deux, il n'y avoit point de raison. Je lui dis, que le memoire que je lui avois donné, & qu'il avoit leû, avoit été fait incontinent après la blessure du Roi, & qu'on ne savoit encore rien des complices de cet assassinat; & partant je ne lui en pouvois rien dire, & ne voulois aussi parler de ce que je ne savois point. Aussi m'en teûs-je de propos deliberé, pour ne consumer point ce qui fera mieux dit & mieux pris, quand S.M. commandera d'en parler sur ce qui aura été trouvé & jugé desdits complices.

Sur la fin, en prenant congé de lui, je lui dis, que je retournerois pour savoir, s'il me voudroit commander quelque chose, après qu'il auroit parlé au Pape; & il me dit, que s'il avoit quelque chose à me dire, il me le feroit savoir: & depuis je n'en ai point oûi parler. A tant, Monseigneur, &c. De Rome, ce 25. Janvier 1595.

MONSIEUR, Cete lettre m'est demeurée en main avec une autre, que je vous écri-

372. LETRES DU CARD. D'OSSAT,
vis le lendemain , jusques à ce jourdui 28. du
même mois au soir , sur lequel Monsieur le
Cardinal Aldobrandin m'a envoyé querir , &
dît, qu'il avoit referé au Pape ce que je lui avois
dit sur le sujet ci-dessus , & ce qu'il m'y avoit
répondu ; & que S. S. lui avoit dit , que si je
voulois parler à elle , j'y pourrois aller , & en-
tendrois plus amplement son intention d'elle-
même. Je ne faudrai donc d'y aller demain ,
ou après demain , & puis de vous donner avis
de tout ce qui s'y fera passé. Cependant , j'u-
serai de la commodité de ce courrier , & enver-
rai la presente avec l'autre au sieur Jérôme Gon-
di, pour vous les faire tenir à la premiere com-
modité. Ce 28. Janvier 1595.

L E T R E X V I.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR , Par un postcrit du 28.
de ce mois , que j'ajoutai à la letre , que je
vous avois écrite le 25. vous aurez veû comme
ledit jour 28. Monsieur le Cardinal Aldobran-
din m'avoit comme invité d'aller parler au Pape.
J'y allai donc dès le lendemain 29. & n'ayant
peû avoir audience , j'y retournerai hier 30. Et
dîs à S. S. que ces jours passez ayant receû lettres
de vous touchant l'accident survenu au Roi à
Paris le 27. Decembre , & commandement d'en
rendre compte à S. S. je m'étois neanmoins con-
tenté de le dire à Monsieur le Cardinal Aldo-
brandin , pour ce que ledit avis m'étoit venu
tard , en temps que S. S. le savoit déjà : & pour
ce aussi que ledit avis ayant été écrit incontinent
après

après la blessure du Roi , il contenoit encore moins que d'autres avis , qui avoient été mandez depuis : Que mondit seigneur le Cardinal, son neveu , m'y avoit répondu de façon , que j'en étois demeuré grandement edifié , & espérois , que par-delà on en feroit encore consolé & content Ce nonobstant j'avois pensé pour plus grande satisfaction du Roi , & de vous tous , de venir encore aux pieds de S. S. non pour lui dire le fait , qu'il favoit déjà ; mais pour voir si comme le Roi en la même heure , qu'il avoit été blessé , & qu'il envoyoit par tout son Royaume , s'étoit souvenu de Rome , & avoit expressément commandé d'en rendre compte à S. S. il plairoit aussi à S. S. correspondant à la devotion du Roi , me commander de sa propre bouche quelque chose , que je peusse écrire par-delà , pour la consolation de S. M.

N. S. P. tout aussi-tôt que je commençai à lui parler , jeta un grand soupir du profond de son cœur , & se mit à pleurer : & après que j'eus achevé ce peu de mots , me dît quasi les mêmes choses , que m'avoit dites Monsieur le Cardinal Aldobrandin : & même qu'il avoit été tres-marri de ce qui étoit advenu ; & que s'il pouvoit remedier à tels desordres avec son propre sang , il ne l'épargneroit. Que le Roi devoit remercier Dieu , & le louer de ce qu'il l'avoit préservé , & prendre de là occasion de le servir d'autant mieux , & de faire aussi mieux en toutes choses à l'avenir. Après cela , il me dît , qu'il étoit aussi tres-marri d'un Arrest , qu'avoit donné la Cour de Parlement , par lequel il se voyoit , que le malfaiteur n'avoit rien dit , qui eût chargé les Jésuites du cas particulier ; & neanmoins ladite Cour chassoit ces Pères de tout

le Royaume, & défendoit même, sous peine de crime de Leze-Majesté, à tous François, d'aller oïr leurs leçons hors le Royaume. Et de plus ladite Cour avoit déclaré hérétique cete proposition, *Que ce Prince ne devoit être receſſé & reconnu, s'il n'avoit l'absolution du Saint Sie-ge.* Voyez, (dit-il, en me nommant par mon nom) *ſi c'eſt le moyen d'accommoder les choſes, comme nous deſirons, & comme elles étoient tres-bien acheminées.* Et puis tourna à ſoupirer, & à me dire, qu'il en étoit marri infiniment, ſans au reſte laiſſer fortir de ſa bouche aucune parole plus aigre que cela. Je ne penſai point devoir entrer en déſenſe de la Cour, ni en acuſation des Jéſuites, tant pour ce que je ne ſavois que c'étoit dudit Arreſt, que pour ce auſſi qu'en ces commencemens, que les douleurs ſont encore criées & ſanglantes, on ne prend pas ſi facilement la raiſon en payement, comme après que ces premieres impetuoſitez ſont ralenties. Et lui diſ ſeulement, que je ne ſavois rien de cet Arreſt, ni combien il ſaloit croire à l'avis, qu'on en avoit donné à S. S. Il me dît, que l'avis étoit vrai, & que ledit Arreſt avoit été donné le 29. Decembre; & que le Cardinal Aldobrandin en avoit une copie, & me la montreroit. Je lui diſ, que la Cour de Parlement ne ſouloit en ce temps-là entrer qu'après les Rois. Il me répondit tres-bien, qu'en un cas ſi extraordinaire que cetui-ci, elle ſeroit entrée.

Alors je lui reconnus, que je ne faiſois plus de difficulté quant au temps; mais je le priai de ne croire pas tout ce qu'on lui pouvoit avoir dit; & attendre qu'il en fût venu avis de la part du Roi, comme je tenois ſans doute, qu'il en viendroit: & ſ'il y avoit eû quelque arreſt, S. S. trou-

trouveroit enfin, qu'une Compagnie si grande, si renommée si honorable & si catholique, comme étoit la Cour de Parlement, n'auroit fait rien d'injuste, ni mal à propos; & moins auroit ordonné chose, qui fût contre l'autorité du Saint Siège, & de S. S. Et en tout événement, quand elle auroit excédé en quelque chose, comme il étoit mal aisé de n'exceder contre un cas si horrible, & de tel danger à tout le Royaume, & à toute la Chretienté; ce ne seroit point la faute du Roi, qui ne laisseroit aussi pour cela d'envoier ses Ambassadeurs, & faire envers S. S. toute autre chose qui seroit de son devoir. A quoi S. S. ne repliqua sinon que ces deux mots, *Dieu le veuille.* De là je m'en allai à l'appartement de Monsieur le Cardinal Aldobrandin, que je ne trouvai point chez lui; & y étant retourné ce jourd'hui, & lui aiant dit ce peu qui s'étoit passé en l'audience, que j'avois eüe du Pape, il ne m'a rien parlé touchant ladite clause de l'arrest, que le Pape m'avoit dit avoir été déclarée hérétique par la Cour de Parlement. Mais il m'a parlé seulement des Jésuites, me disant, que de chasser ainsi tout un Ordre hors du Roïaume, seroit un trop grand scandale, & en France, & aux nations étrangères; & même en un temps que l'on parloit de se réconcilier avec le Saint Siège, & d'obtenir absolution du passé: Que ces Pères avoient servi beaucoup à la conservation de la Religion Catholique, & par tout où ils avoient été, le service divin y avoit été maintenu & conservé: Que tels Ordres étant des soutiens de la Religion, le Saint Siège seroit contraint de prendre la protection & défense de ses membres: Que si quelqu'un desdits Pères avoit failli,

il

il étoit raisonnable qu'il fût puni : mais de chasser toute une Religion pour le péché d'un, ou de peu , il ne seroit trouvé bon de personne : Que toutefois il reconnoissoit , qu'on ne pouvoit point encore asseûrer bien la verité des choses , encore que les avis y étoient ; & qu'il avoit une copie de l'Arrest , qu'on disoit avoir été donné ; mais qu'il l'avoit prêtée : Qu'il falloit attendre ce qui seroit écrit de delà , & s'émerveilleoit même de ce que Monsieur le Cardinal de Gondi n'en avoit rien mandé. C'est tout ce que ledit sieur Cardinal Aldobrandin m'a dit. Et j'ai toujours demeuré ferme à ne vouloir entrer en contestation , jusques à ce que j'eusse veû la copie de l'arrest , & qu'il fût venu quelque avis de vôtre part : & lui ai répliqué seulement en termes généraux , conformément à ce que j'avois dit au Pape ; & l'ai loué de son équité & modération , en ce qu'il trouvoit raisonnable , avant que juger de ces choses , d'attendre ce qu'on écriroit de delà , & comment tout y seroit passé à la verité.

En sortant du Palais , j'ai trouvé l'Auditeur d'un Cardinal , qui avoit la copie dudit arrest en françois , & cherchoit quelqu'un , qui le lui expliquât en italien , pour le traduire à son Maître , à qui Monsieur le Cardinal Aldobrandin l'avoit prêté. Je lui ai fait ce plaisir , & l'ai recêû moi-même ; & ai , cependant , remarqué la clause , dont le Pape m'avoit parlé ; laquelle est concédée un peu autrement en ces termes : *Que le Roi Henri IV. à - présent regnant , n'est en l'Eglise jusques à ce qu'il ait l'approbation du Pape*¹. Sur quoi me sont venues ces considé-

13-

¹ *Extrait de l'Arrest.*

Et par fausses & damnables instructions il a dit être permis de tuer les Rois ; & que le Roi Henri IV. à présent regnant ,

rations, que je dirai aux plus dociles, pour les faire courir. *a.* Qu'on ne peut s'asseûrer, que les copies, qu'on montre, répondent en tout, & par tout, au vrai original de l'arrest, elles aiant été produites par personnes interessées, passionnées, & ennemies. *b.* Quand ladite proposition seroit conçüe ausdits termes, on pourroit encore dire, que ces mots de l'arrest, qui sont plus bas, *Et condamnez comme heretiques par les Saints Decrets*, ne se réfèrent point à ladite proposition, ains à la précédente, *Qu'il est permis de tuer les Rois.* *c.* Quand ils s'y référeront encore, que la condamnation, que la Cour en fait, se pouroit soutenir, parce qu'il se peut bien faire en quelque façon, qu'un homme, qui aura été excommunié pour un cas réservé au Saint Siege, soit en l'Eglise, sans avoir l'approbation du Pape; & au contraire, qu'un hom-

regnant, n'est en l'Eglise, jusques à ce qu'il ait l'approbation du Pape . . . Fait inhibition & défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, sur peine de crime de leze Majesté, de dire ni proférer en aucun lieu public, ni autres, lesdits propos, lesquels ladite Cour a déclaré & declare scandaleux, séditions, contraires à la parole de Dieu, & condamnez comme hérétiques, par les Saints Decrets. Don Carlos Coloma parlant de la mort d'Henri III. qui fut tué par un Jacobin, répond tres-solide-ment à ceux qui disent qu'il est permis de tuer les Princes. *Licito dicen algunos que es matar al tirano: peligrosa doctrina por lo menes por el motivo que puede dar à semejantes males: porque quien sabra que es tirano el que mata? quien haze tan sabio a un hombre solo, que sin conocimiento de causa, sin admitir defensa, haga el cargo, juzgue, y execute, especialmente en la persona real, y a un mismo tiempo sirva de Fiscal, Relator, Juez, y Verdugo de quien nació para dueño, y Cabeza de la Justicia, sin submisión à otro Juez, que à Dios; dexando el perjudicial exemplo, que en el mismo reyno temo adelante Francisco Ravallac, monstruo del siglo presente.* Livre 2. de son Histoire des guerres de Flandre.

homme ait l'aprobation du Pape, & néanmoins qu'il demeure excommunié envers Dieu. Auquel propos je viens tout maintenant de me rafraîchir la memoire d'une Decretale du Pape Innocent III. en laquelle il dit, que le Jugement de Dieu est toujours fondé sur la verité, laquelle ne trompe, ni n'est trompée; mais le Jugement de l'Eglise suit quelquefois l'opinion, laquelle trompe souvent, & est trompée. Ce qui se doit entendre des faits & jugemens particuliers des hommes en particulier: car es choses générales, qui apartiennent à la Foi, & aux mœurs, l'Eglise n'erre point. Et pour ce, dit le même Pape audit lieu, il advient quelquefois, que celui, qui est libre envers Dieu, est lié par sentence de l'Eglise. Aussi viens-je de lire un Canon, pris de S. Jérôme, qui dit, que quelquefois celui, qui est envoyé dehors par ceux qui commandent en l'Eglise, est dedans; & celui est dehors, qui semble être retenu dedans. Lesquels passages, sans pour cete heure nous aider de l'absolution donnée à Saint-Denis, se peuvent apliquer tres-bien au fait d'un Prince converti, qui, par l'espace de quatre ans, a en vain recherché le Pape de lui vouloir enseigner & ordonner les moyens, qu'il devoit tenir en sa conversion, à laquelle il étoit resolu; & le Pape n'en aiant tenu compte, & lui ne voulant & ne devant plus long-temps demeurer en erreur, y a renoncé publiquement, & fait profession de la Religion Catholique, en la façon que lui ont enseigné les Prelats de France, au refus du Pape; & encore depuis a toujours recherché, & recherche encore à-present l'aprobation & absolution de S. S. Et s'y peuvent lesdits passages apliquer d'autant plus, que ladite

De-

Decretale passant outre dit , que celui qui s'est humilié , jurant d'obéir au mandement de l'Eglise , & en qui ont précédé signes de penitence , doit être estimé absous envers Dieu , encore qu'il ne le soit point envers l'Eglise ; laquelle en tel cas le doit absoudre même après sa mort , si elle ne l'absout en sa vie. *d.* Quand la Cour auroit voulu dire ce que les Espagnols crient , ce n'est point chose de quoi il faille aujourd'hui tant s'émerveiller & crier , puisque ladite Cour , & la Sorbonne , & quasi tout le Clergé & Noblesse & villes de France font profession d'obéir au Roi , & de le tenir pour catholique , encore que le Pape ait refusé de l'accepter ². Que s'il y avoit du mal , il seroit en ladite profession , dont cete condamnation n'est qu'une consequence. Et la Cour faisant ce qu'elle & le reste de la Fran-

² M. le Président de Bellievre, (celui qui fut fait Chancelier en 1599.) fit paroître en ce tems là un Memoire écrit en Latin, par lequel il prouvoit que les Evêques de France avoient le pouvoir d'absoudre le Roi, quand même il auroit été excommunié pour un cas réservé au Saint Siège. *Negari non potest, excommunicationem propter haresim esse jurisdictionis ordinaria Episcoporum. Concil. Lateran. S. admoneantur. Et quomvis summus Pontifex absolutionem sibi specialiter reservasset, (quod negatur) id tamen impedimento esse non potest, quominus absolutio ab Ordinariis fieri possit, ut deciditur Conc. Trident. Sess. 24. c. 6. Præterea certum est jure communi, excommunicatum ob quamcunque causam, etiam cuius absolutio est reservata specialiter sedi Apost. posse absolvi ab Episcopo, si ob justum aliquod impedimentum, vel legitimas excusationes, nequeat ad sedem Apost. adire, dum saltem promittat se cessante impedimento satisfacturum, prout justitia suadebit. C. eos desent. excom. in 6. Supradictarum exceptionum rationem in Henrico IV. locum habere debere, tam verum est, quam quod verissimum, Luce enim clarius est, non posse potentiss. Regem diutius à custodia tanti & tot procellis agitati regni abesse. Quibus autem & quorum hostium prematur odiis & inimicitiis summus Pontifex non ignorat.*

France fait, ne pouvoit juger ni dire autrement. e. S'étant trouvé un malheureux, qui a bien osé atenter de tuer le Roi, & de soutenir encore son execrable attentat, sous le prétexte d'une telle proposition, la Cour, pour obvier à tels inconveniens & ruines, qui pourroient arriver tous les jours, par le moyen d'autres de même forge, a été en nécessité de condamner ladite proposition, & même d'exceder, en un peril si éminent de la ruine de l'État, & de la Religion, & de la Justice, ordre & police, & de toutes bonnes choses en icelui. Je pourrois encore alleguer d'autres raisons, qui seroient trouvées bonnes par-delà; mais je ne me veux servir ici, que de celles qui y sont de mise.

Les Espagnols, & leurs adherans, ont fait & font un grand vacarme de cet Arrest: les autres en parlent diversement, selon la variété de leurs dispositions, humeurs, opinions & affections. Quant au Pape, il n'en pouvoit parler plus modérément qu'il a fait à moi. Et à mon avis, on fera plus sagement & utilement ici, d'interpréter ainsi bénévolement, & prendre en bonne part le dire de la Cour; que non pas se fantasier eux-mêmes une injure faite par ladite Cour au Saint Siège, & se mettre en nécessité d'en demander réparation, & en danger plus que certain de ne l'avoir jamais, & de mettre leur autorité en dispute & en compromis, d'y laisser de leur réputation³, & accroître & corroborer de plus

³ Les Princes habiles ont coutume de faire de nécessité vertu, en dissimulant beaucoup de choses auxquelles il est dangereux de vouloir s'opposer. *Galbam, dit Tacite, quoquo modo acta, quia mutari non poterant, comprobasse.* Un Prince ne conserve pas moins son autorité, en s'abstenant de commander une chose à quoi il prévoit que l'on n'obéira point, qu'en

plus en plus le schisme, qui n'est déjà que trop avancé. A tant j'attendrai ce qu'il vous plaira me commander là-dessus, & prierai Dieu, qu'il vous don-

qu'en se faisant obeir dans celles qu'il commande à propos. Un des plus beaux secrets de l'Art de regner, c'est de savoir cacher son impuissance. Après que la Grand' Senéchale de Normandie eût mis le Duc Jean de Bourbon dans la ville de Roüen, & que les habitans eurent preté le serment à ce Duc pour le Duc de Berry, frère unique de Louis Onze, que les Normans vouloient avoir pour leur Duc, un Duché comme le leur méritant bien d'avoir un Prince qui demeurât au pais; [le Roi, dit *Comines*, délibéra d'avoir paix, voyant ne pouvoir donner remede à ce qui déjà, étoit advenu. Il conte ce cas au Comte de Charolois, qui n'en faisoit encore rien, disant, que n'eut jamais baillé tel partage à son frère, mais puisque d'eux mêmes les Normans avoient fait cete nouveauté, il en étoit content, & passeroit le traité en routes telles formes, comme il avoit été avisé.] Cete profonde dissimulation du Roi à passer un traité qui lui étoit si délavantageux, lui servit depuis à mettre la division entre le nouveau Duc de Normandie, son frère, & le Duc de Bretagne, puis à les tromper tous deux. Incontinent qu'ils eurent fait leur entrée à Rouen, dit encore *Comines*, ils commencèrent à avoir division ensemble, quand ce fut à départir le butin. Car étoient avec eux plusieurs Chevaliers, lesquels avoient acoutumé d'avoir de grands états du Roi Charles (VII.) & vouloit chacun en avoir du meilleur endroit. D'autre part, le Duc de Bretagne en vouloit disposer en partie car c'étoit lui qui avoit porté la plus grande mise & les plus grands frais en toutes choses. Et leur discord alla si loin, que le Duc de Bretagne, pour crainte de sa personne, se retira au mont S. Catherine, où les gens du Duc de Normandie furent prests à l'aller assaillir, de sorte qu'il fut obligé de s'en retourner en Bretagne. Et sur cete division, le Roi marcha près du pays, où ceux qui tenoient les bonnes places commencèrent à en faire leur apointement avec lui. . . . Voyant ledit Duc de Normandie qu'il ne pouvoit résister, & que le Roi avoit pris le Pont de l'Arche & autres places sur lui, se délibéra de prendre la fuite, & de tirer en Flandre. Mais s'étant réconcilié sur l'heure avec le Breton, il s'ensuit en Bretagne, abandonné de tous les sudsits Chevaliers, qui avoient fait leur apointement avec le Roi. Ainsi retourna au Roi la Duché de Normandie.

382 LETRES DU CARD. D'OSSAT,
donne, Monseigneur, &c. De Rome, ce 31.
Janvier 1595.

LETRE XVII.

SIRE, A U R O Y.

Par trois lettres, que j'ai écrites à Monsieur de Villeroy des 25. 26. & 31. de Janvier, & envoyées à N. * pour les lui faire tenir, sur le memoire, qu'il m'avoit envoyé le 27. Decembre, je lui ai rendu compte de ce que j'avois negocié & estimé devoir faire sur le contenu dudit memoire, dont je ne ferai point ici de redite.

Le 5. de ce mois, à une heure de nuit, je receus deux *uplicata* de la dépêche, qu'il plût à V. M. me faire le 9. Janvier, avec une lettre de Monsieur de Villeroy du 14. Et m'ayant semblé, après avoir bien considéré ladite dépêche, qu'elle ne contenoit rien qui peût justement offenser le Pape, ains que le tout y étoit si bien, que je n'en devois point perdre un seul mot en parlant à lui; je résolus en moi-même, que lorsque j'aurois audience, je le supplerois de la vouloir oïr lire. Et encore que ce ne soit chose acoustumée, ni qui se doive faire aisément, ¹ & laquelle je voudrois faire moins que tout

* C'étoit probablement au sieur *Geronimo Gondi*.

¹ Quand un Ambassadeur est bien assuré, qu'il n'a qu'à montrer la lettre de son Maître, pour convaincre le Prince, avec qui il traite, de la sincérité de sa négociation, & pour obtenir ce qu'il demande, il peut hardiment montrer sa dépêche. Mais il faut que cela vienne de lui seul, & de son bon gré; c'est-à-dire, sans que le Prince, qui lui donne audience, l'ait exigé. Autrement, ce seroit une trahison,

tout autre, si-est-ce que pour cete fois, & sans tirer à consequence, j'estimai le devoir faire ainsi,

son, qu'il feroit à son Maître, en violant la liberté & l'indépendance de son caractère. Le Duc de *Feria*, Ambassadeur d'Espagne en France, ayant déclaré aux Etats, assemblez à Paris en 1593. que le Roi, son Maître, accepteroit volontiers le jeune Duc de Guise pour être Roi de France, & son gendre; le Duc de Mayenne répondit, qu'il ne croioit point, que le Roi Catholique voulût jamais marier sa fille hors d'Espagne, & préférer la Maison de Lorraine à celle d'Autriche. A quoi *Feria* repliquant, que si le Duc de Mayenne, & les autres Princes & Seigneurs de la Ligue lui prometoient d'élire Roi le Duc de Guise, il leur feroit voir, que telle étoit la volonté du Roi, son Maître; & Mayenne disant toujours, qu'il n'en croioit rien; *Feria* tira de sa poche son Instruction, signée de la propre main de Philippe II. & scellée de son sceau, & la mit entre les mains du Legat, pour en lire à l'Assemblée l'article qui regardoit le Duc de Guise, avec les raisons, que Philippe alleguoit pour autoriser le choix, qu'il fesoit de la personne de ce Duc, pour épouser sa fille, & pour regner conjointement avec elle. Ce qui fit tant d'impression sur les esprits, que le Duc fut sur le point d'être élu Roi, & l'eût été en effet, si le Duc de Mayenne, son oncle, qui vouloit faire élire son fils-aîné, eût secondé le Roi d'Espagne. *Histoire d'Antonio de Herrera chap. 9. du livre 9. de la 3. Partie.* Quoi qu'il en soit, il est certain, que cet événement fit connoître à Henri IV. le danger, qu'il couroit de perdre la Couronne, & le besoin qu'il avoit de retourner au giron de l'Eglise Romaine, pour empêcher une élection de Roi, qui auroit fait naître une guerre, dont il n'auroit peut-être jamais veu la fin. Le Président de Bellievre représentoit très-bien au Pape les suites funestes qu'auroit eues cete élection. *Videat*, dit-il à la fin du Memoire cité dans la seconde note de la 16. lettre, *pro sua prudentia summus Pontifex, quam funestum futurum sit Francis alterius Regis creandi consilium. Neque enim, si (quod Deus avertat) id acciderit, Henricus IV. rei militaris peritissimus, animo invictissimus, consilio promptus, manu strenuus, laborum patientissimus, regno inglorius profugiet. Neque si quis ei sufficiatur, is se maxima regni parti imperaturum sperare potest. Turbulentis istis consiliis Regnum Francia in satrapias divideremus; magnam partem temerè à sede Apostolica abalienavimus; non Regem, sed regii nominis ludibrium creavimus. Ita ne ludibrio haberi Francisci nominis dignitatem?*

ainsi , non seulement pour n'oublier rien d'une dépêche si importante, si justifiée, & si bien faite ; mais aussi pour être mieux creû du Pape, quand il verroit de quoi, & pour lui ôter tout soupçon, que j'y ajoûtasse rien du mien, & que je fusse poussé de quelque mauvaise affection, que je portasse aux Jésuites : & aussi donner moins de prise à ceux, qui ayant l'audace de faire assassiner les Rois, sous prétexte de pieté *, & de vouloir encore faire passer en doctrine & secte telles énormitez, pourroient aussi-bien par même zele se prendre à persécuter ici vos bons & fideles sujets & serviteurs, quand ce ne seroit que pour nous ôter le moyen de rendre à V. M. & tres-humble & tres-fidele service, que nous vous devons. Et dautant que le jour suivant étoit le lundi-gras, je pensai qu'il ne seroit si aisé d'avoir audience du Pape : & voulant néanmoins, que S. S. fût au plustost avertie du compte, que V. M. lui avoit voulu rendre, je m'en allai le dit jour de lundi 6. de ce mois vers Monsieur le Cardinal Aldobrandin, en délibération de lui lire à lui aussi ladite dépêche, pour les mêmes considérations : & lui dîs, que suivant ce que j'avois prédit au Pape, & à lui, V. M. avoit écrit, & me commandoit de rendre compte à S. S. & à lui, de ce qui s'étoit passé sur l'accident advenu à V. M. le 27. Decembre, & touchant l'arrest de la Cour de Parlement, qui s'en étoit ensuivi. Que d'aller au Pape en ces jours-là, j'avois pensé ne le devoir point faire, ains venir vers lui pour cete heure-là, & puis aller à S. S. en autre temps plus oportun, si lui Cardinal en étoit d'avis. Mais dautant qu'on s'é-

toit

* V. la note 6. de cete lettre.

toit eforcé de rendre ici cete chose fort odieuse pour un regard, & qu'en France elle étoit encore plus odieuse pour un autre; & que je voulois éviter, qu'on ne peût dire en France, que j'eusse omis de remontrer rien de tout ce qu'on vouloit être remontré, ni ici me calomnier, que j'y eusse rien ajoûté du mien; je le suplois de vouloir ouïr lire la dépêche de V. M. Il me répondit, qu'il l'ouïroit bien volontiers. Et après que je lui eus montré la date, & le seing de V. M. & le contreseing de Monsieur de Villeroy, je lui leus toute ladite dépêche de mot à mot sur le françois original avec un ton, qui n'ôtoit rien de la vigueur de la letre. Il l'écouta fort attentivement sans mot dire, sinon que sur la fin de la seconde page, là où V. M. dit, qu'elle ne doute point, que ses ennemis ne s'efforcent de faire trouver mauvais de ce que l'on s'est pris à tout l'Ordre ensemble, sans s'arrêter à punir les particuliers, qui ont été trouvez coupables; où ledit seigneur Cardinal dît, que c'étoit cela voirement qu'on trouvoit mauvais: & je lui dis, qu'il ouïroit la réponse incontinent après: laquelle ouïe, & toute la letre achevée de lire, il demeura ébahi sans pouvoir rien dire, sinon qu'il confessa ingenuement, qu'il ne pouvoit répondre sur le champ à une letre si grave, & de telle importance, & qu'il y faloit penser. Bien louïoit-il le respect de V. M. vers le Saint Siege, & le soin de tenir S. S. avertie & informée de telles choses: & puis me demanda, si je lui voudrois bailler un extrait de ladite letre, pour le soulagement de sa memoire. Je n'en fis point de difficulté pour cete fois, & sans aussi tirer à consequence en autres choses; & lui répondis, que s'il lui plaisoit, je lui tradui-

rois tout ce qui parloit du fait principal, & lui en baillerois la traduction entière. Il dît, qu'un extrait sommaire fufiroit, lequel je lui fis pour le mardi au matin, tel que je n'y oubliai rien de ce qui apartenoit à la justification de ce qui avoit été fait, ni à l'apréhension, que je voulois que le Pape eût de la conséquence, & des maux, qui étoient pour ensuivre, si S. S. n'y apliquoit bien-tôt le remède nécessaire, comme V. M. le met sur la fin de ce propos. Depuis je laissai passer ledit jour de mardi-gras, & le mercredi des Cendres, auquel le Pape va à Sainte Sabine; & le jeudi, qui étoit la fête de la Coronation de S. S. & avant que vouloir aller au Pape, je retournai le vendredi 10. vers ledit sieur Cardinal, pour savoir s'il lui plaisoit me commander quelque chose sur la letre, que je lui avois leüe dernièrement, & sur l'extrait, que je lui en avois donné. Il me dît, qu'il n'avoit rien à me dire pour encore; & ce d'autant plus, que je lui avois dit, que je voulois parler au Pape. Je lui repliquai, que je n'afectoïs nullement de parler au Pape, & même ment puisque S. S. avoit été par lui informée de vive voix & par écrit: outre que tout ce que je lui disois à lui, je le tenois comme dit au Pape, & néanmoins s'il lui sembloit, j'irois vers S. S. Il me dît, que je ferois bien d'y aller; & qu'après cela on verroit de faire la réponse; & que je laissasse passer le lendemain samedi, qui étoit jour fort occupé d'audiences, & y allasse le dimanche ou lundi.

J'y allai dès le dimanche, & y retournai le lundi: mais je ne pûs avoir audience jusques au mardi. Et pour ce que j'y allois plus pour ouïr ce qu'il me voudroit dire, que pour parler moi-même; je ne lui dis du commencement
autre

autre chose, sinon que j'avois dernièrement leu à Monsieur le Cardinal Aldobrandin la letre, que j'avois eue de V. M. sur l'accident advenu à vòtre personne le 27. Decembre, & sur l'arrest de la Cour de Parlement du 29. & ledit seigneur Cardinal m'en ayant demandé un extrait, je le lui avois donné: Que je ne pensois point être besoin & decent de donner à S. S. la peine d'oüir de nouveau les mêmes choses, combien que j'avois porté avec moi la letre, si S. S. la vouloit oüir lire; mais que j'étois venu seulement pour savoir ce qu'il lui plairoit me répondre & commander là-dessus. Il me dît, qu'il en avoit oüi le raport, que lui en avoit fait le Cardinal, & veü l'extrait, que je lui en avois donné: Que cet accident lui avoit dépleü infiniment, & qu'il en avoit senti une extreme douleur en son cœur, non seulement pour le fait en soi; mais aussi pour la personne, vers laquelle il n'avoit eü jamais aucune mauvaise affection: qu'il avoit bien hai l'erreur, mais la personne non; ains avoit prié & prioit Dieu, qu'il lui inspirât la verité, & tous bons conseils, & toutes bonnes actions: Qu'il lui avoit encore déplü, parce qu'incontinent qu'il entendit, que cetui-là avoit été écolier des Jesuites, il pensa bien qu'on pourroit faire quelque ressentiment contre eux, attendu l'animosité, que quelques-uns avoient ja montrée en leur endroit; mais qu'il n'eût jamais pensé, qu'on fût venu à une telle exorbitance, que de chasser tout l'Ordre du Royaume: Que de se prendre aux coupables, bien; & si outre les coupables on en eût eü encore quelques-uns de suspects, on le lui devoit écrire, & il les eût fait vuider ceux-là: Que l'on avoit esperé, que V. M. modéreroit la ri-

gueur de la Cour, & feroit surseoir l'exécution de l'arrest: Qu'outre les merites de cet Ordre, quant au général de l'Eglise, il étoit lui-même témoin des bons offices, qu'ils avoient faits en l'affaire particulier de vôtre réconciliation avec le Saint Siege, & entre-autres le Père Commolet², qui étoit ici; & que c'étoit une espèce d'ingratitude de chasser ainsi indifferemment tous ceux de cet Ordre: Qu'il se disoit encore, qu'on vouloit chasser les Capucins tout de même: Qu'il n'eût point aussi jamais pensé, qu'on eût condamné pour hérétique cete proposition, *qu'il ne falloit vous obéir jusques à ce que vous eussiez l'approbation du Saint Siege*. Et d'autant qu'il fit ici une pose, j'eus occasion de parler: mais pour ce que je m'étois proposé de n'entrer en contestation avec S. S. & qu'elle m'avoit dit les susdites choses sans montrer aucune colere ni aigreur, & aussi amiablement que la matiere le pouvoit comporter; je lui dis seulement, que j'avois ja dit à Monsieur le Cardinal Aldobrandin, qu'au fait des Jésuites, je n'y voulois rien metre du mien;

² Il se trouvera peu de gens disposez à croire, que le Père Commolet ait jamais fait aucun bon office auprès du Pape Clément VIII. pour la réconciliation du Roi Henri IV. avec le Saint-Siege. Car tous nos Historiens & nos Memoires de la Ligue parlent de cet homme comme d'un boutefeu, & d'un Anti-Bourbon. Le Président de Thou le met dans la liste des Prédicateurs seditieux de ce tems-là. *Inter eos*, dit-il, *primos tenebant Gul. Rosa, Silvaneſſi Episcopus, Jo. Linceſtrius, Jo. Hamiltonius, Chriſtophorus Auberius, Petrus Chriſtinus, Gul. Lucinus, Manclericus, Jacobus Commoletus, Jeſuita; Jo. Guarinus, Gilbertus Genebrardus, Hebraicarum literarum Profeſſor Regius, & per hos motus à Gregorio XIV. Pont. Aquenſis Archiep. creatus; & Franciſcus Feu-ardentius, Franciſcanus*. Hist. lib. 95. Et dans un autre endroit, il dit, *Carolus Cardinalis Borbonius à ſalutiſſis, & à Jacobo Commoletto turbulento Concionatore perſuaſus*, lib. 110.

mien ; mais que la letre de V. M. & l'extrait aussi , avoient préveu l'objection , qu'on pouvoit faire de ce qu'on s'étoit pris à tout l'Ordre , & y avoient répondu suffisamment ; & que telles rigueurs n'étoient sans exemples & anciens ³ & modernes ⁴, que je laissois pour ne l'ennuyer point. Que la même letre & extrait rendoient aussi les raisons pourquoi V. M. avoit été contrainte de souffrir l'exécution de l'arrest : Que des Capucins je n'en avois point ouï parler , & ne le croyois point. Quant à la proposition , qu'elle étoit en l'arrest un peu autrement qu'on ne la lui avoit référée. Et après la lui avoir dite en la façon , qu'elle est couchée en l'arrest , je tâchai

³ Sous le regne de Néron, le Gouverneur de Rome ayant été tué par un de ses esclaves, tous les autres qui s'étoient trouvez dans la maison le jour du meurtre, furent condamnés à la mort par Arrest du Sénat en vertu d'une ancienne coutume établie du tems des Consuls. Et quoique bon nombre de Sénateurs, touchés de compassion eussent opiné en faveur des innocens, néanmoins la rigueur l'emporta, & 400. esclaves furent menez au supplice avec celui qui avoit commis le crime. *Tout grand exemple (disoit Cassius, l'Auteur de ce terrible Arrest) à quelque chose d'injuste, mais l'injustice, qui est faite aux particuliers, est réparée par l'utilité publique.* Tacite Annal. 14. Les Cartaginois firent mourir secrètement quelques-uns de leurs Citoyens, qui étant de retour d'un long voyage par mer racontaient à leurs amis la beauté & la fertilité de certain país, où la tempête les avoit jetez par hazard ; de peur qu'ils ne servissent de guides & de pilotes à ceux de leurs compatriotes qui auroient eü envie d'aller demeurer dans un si beau país. Ce qui auroit bien-tôt dépeuplé Cartage.

⁴ Louis Onze fit une Ordonnance portant que tous ceux qui auroient connoissance d'une conspiration faite contre lui, ou contre l'Etat, & qui ne la révéleroit pas, seroient punis aussi rigoureusement que les Auteurs mêmes. Et ce fut en vertu de cete Ordonnance que M. de Thon fut décapité avec M. de Cinq-Mars son ami, en 1642. *dura lex, sed tamen est lex.*

tâchai de l'adoucir par une équitable & benigne interpretation , employant les quatre dernieres raisons , qui sont portées par la letre , que j'écrivis à Monsieur de Villeroy , le dernier de Janvier. Et enfin je lui dis , qu'un désordre en amenoit un autre , voire plusieurs ; & que ceux , qui en tels affassinats mêloient le nom de S. S. lui faisoient un grand déservice , & au Saint Siege. Il ne me repliqua rien à ce que dessus : mais me dît , que ce n'étoit pas en cela seulement , mais aussi en autres choses , qu'il se voyoit que vous n'étiez point bien conseillé ; & qu'en la declaration faite sur l'acord de Monsieur de Guise , on y disoit , que les provisions des benefices faites par les Legats & par le Pape , demeureroient nulles , & que l'on en prendroit provision de V. M. Je répondis , que quant aux Legats , je ne m'en émerveillais point , attendu qu'il y avoit jà un arrest de la Cour de Parlement : mais pour le regard de S. S. il faudroit que je visse l'article pour en répondre ; & que je ne me pouvois imaginer comme cela seroit advenu ; sachant bien que nos Rois és benefices électifs ont bien droit de nomination ; mais ils ne pretendent point d'en faire les provisions : & és collatifs ils ne pretendent point de collation , ni de nomination. Il me dît , que je visse l'article , & que je trouverois , qu'il s'y parloit de provision. Je répondis , que je le verrois , & qu'en tout événement ç'auroit été un coup de plume , qui seroit allé de travers dont V. M. ne pouvoit mais , non plus que S. S. si en la Daterie il étoit échappé un mot pour autre : outre que le divorce , qui étoit entre le Saint Siège & cete

Cou-

De un error, muchos ; dit le proverbe espagnol.

Couronne, donnoit ocaſion à pluſieurs deſordres, qui ne ceſſeroient jamais que par une bonne réconciliation entr'eux-deux.

Après cela, comme S. S. avoit commencé par propos doux & gracieux, auſſi voulut-elle finir de même, & me dît, que poſſible ſe réſoudroit-il d'écrire à Monſieur le Cardinal de Gondî: que cependant il me vouloit dire, que pour tout cela il n'avoit point changé de volonté; que l'on fiſt de delà ce qu'on devoit, & que de ſon côté il ne manqueroit à faire ce qui ſeroit de ſon devoir: qu'il deſiroit de tout ſon cœur la conſervation, le repos, & la grandeur de la France: qu'il ſavoit & reconnoiſſoit, que cete Couronne avoit toujours été le bras droit de l'Egliſe & du Saint Siège: que Dieu lui étoit auſſi témoin de ſa bonne aſection envers ce Royaume, & combien de prieres il avoit faites & faiſoit à ſa divine bonté, & combien de larmes il en avoit épanchées & épandoit ordinairement: que V. M. devoit faire ſon profit de la grace, que Dieu lui avoit faite de la préſerver de tant de dangers, & penſer que ceux, qui prodiguent ainſi leur vie, pour avoir la ſienne, ne le font point pour eſpérance d'aucun bien temporel, duquel ils ſavent bien, qu'ils ne pourront jouir après leur mort; & que c'eſt zele de Religion qui les pouſſe, & l'opinion qu'ils ont d'être par ce moyen ſauvez en l'autre monde⁶:
que

⁶ Temoïn ce Gentilhomme Franc-comtois qui tua Guillaume, Prince d'Orange en 1584. lequel au milieu des tourmens diſoit, qu'il ſe tenoit heureux d'avoir fait un ſi grand ſervice à la Religion Catholique, & au Roi d'Eſpagne, ſon Prince: Jâques Clément, qui crut gagner la Couronne du Martire en aſſaſſinant Henri III. à quoi il ſe prépara le jour précédent par dire la meſſe à cete intention: Jean Châſtel,

que vous n'aviez moyen de fermer cete porte, que par vôtrec réconciliation avec le Saint Siège; & que tout auffi-tôt que vous seriez réconcilié, toutes ces choses cesseroient: de façon que quand vous ne vous inouvriez point par conscience, vous devriez vous mouvoir pour la conservation de vôtrec personne, pour raison d'Etat, & pour tout autre intérêt temporel. Et pour fin de son propos tourna à dire, qu'il desiroit à la France tout repos & tout bien; & portant sa main à sa tête, & levant son bonnet à moitié, dît, que les choses étant accomodées, il étoit pour faire voir au monde, si Dieu lui en presentoit occasion, qu'il n'y eût jamais Pape, qui voulût plus de bien à la France, que lui. Il y avoit quelque chose à ce que dessus à quoi j'eusse peu repliquer, comme je fis à Monsieur le Cardinal Aldobrandin en semblable propos: mais j'eusse commis une trop grande indiscretion après des propos si amiables⁷, & me contentai de lui dire, que l'on feroit grandement consolé & content par-delà de la declaration si expresse, qu'il lui plaisoit faire de sa bonne volonté; & que je le suppliois de se souvenir aussi avec combien d'instance, & par combien de personnes,

&
qui dît à ses Juges, qu'il croyoit avoir fait une action méritoire, en attendant à la vie d'Henri IV. qui, disoit-il, n'étant pas réconcilié avec le Saint Siège, ne pouvoit passer que pour un hérétique, & par conséquent n'étoit point Roi légitime: Charles d'Aveine, du même Ordre que le parricide Clément; duquel Charles il est parlé dans la lettre 84. & dans la note 6.

Tantum Religio potuit suadere malorum.

⁷ Un Ambassadeur prudent doit bien se garder de repliquer à toutes les réponses, que lui fait le Prince, qui lui donne audience, mais sur tout lorsqu'il a sujet d'être content de la bonne expédition des principaux chefs de sa négociation.

& combien de temps V. M. avoit recherché la bonne grace de S. S. & la réconciliation de la Couronne avec le Saint Siége : & de croire, que V. M. persévéreroit toujours au même desir, & ne manqueroit d'envoyer, & de faire toutes autres choses, qui seroient de son devoir ; & que la bonté, generosité, valeur, & bonheur de V. M. me faisoient encore esperer de plus, que venant ocaſion le Saint Siége & S. S. étoient pour en recevoir autant de ſupport ; secours, & ſervice, que d'aucun autre Roi de France, qui eût jamais été.

Hier mecredi 15. de ce mois je fûs trouver Monsieur le Cardinal Aldobrandin, lequel averti déjà de l'audience, que j'avois eüe le jour auparavant, & de ce que le Pape m'avoit dit, me dit, qu'il ne ſavoit qu'ajouter à ce que S. S. m'avoit dit ; qu'il écriroit par le commandement de S. S. une letre à Monsieur le Cardinal de Gondi, & croyoit encore, que S. S. lui écriroit un bref, & poſſible encore un autre à Monsieur de Nevers ; & qu'il m'envoyeroit le tout pour le faire tenir. J'ai veü l'article, dont le Pape m'avoit parlé, qui eſt le 7. de la declaration faite par V. M. ſur la réunion de Monsieur de Guiſe : lequel article à la vérité eſt conceü en termes, qui pour le regard du Pape ne ſe peuvent ſoutenir ici, & ne répondent point aux droits & coûtumes, que j'ai toujours veü garder en France ; ni à la poursuite, que V. M. fait faire ici, & aux propos, que par ſon commandement je tiens à S. S. En cherchant ledit lieu, j'ai trouvé tout au premier article de ladite declaration, comme V. M. défend tres-expreſſément de moleſter, ni inquieter les Eccleſiaſtiques en la jouiſſance de leurs bénéfices, & de

tous autres droits & devoirs, qui leur appartient. Ce qui m'a fait souvenir & donné hardiesse de supplier V. M. en ce lieu, possible peu convenable, qu'il vous plaise commander, que moi, qui avant qu'être honoré de vos commandemens, & dès votre avènement à la Couronne, & avec danger de ma personne, vous ai servi de tout ce que j'ai peu penser, dire, écrire, & faire pour votre service, sois traité comme un de ceux de la Ligue, venus les derniers à votre obéissance; & interposer votre autorité de quelque bonne façon envers le sieur de la Reiniere, Gouverneur de Bellesme, qui depuis qu'il est là, quoique V. M. lui ait écrit par ci-devant en ma faveur, n'a cessé de prendre le plus beau & le meilleur du revenu de mon Prieuré du vieil Bellesme, & de me faire consumer le reste en réparations & en procès, qu'il m'a suscitez pour me contraindre à résigner mon bénéfice à qui il voudroit; &, depuis le mois de Decembre dernier, cherche encore de m'ôter le titre & le nom de Prieur, qu'il m'avoit seul laissé de reste jusque-là: dont j'écris plus amplement à Monsieur de Villeroy, pour n'acroître cete mienne incivilité vers V. M. à laquelle je prie Dieu qu'il donne, Sire, en parfaite santé, tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome, ce jeudi 16. Février 1595.

L E T R E XVIII.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Sur la letre & memoire, qu'il vous pleût de m'envoyer le 27. De-

Decembre, je vous fis une dépêche, qui contenoit trois lettres à vous adressantes des 25. 26. & 31. Janvier, lesquelles j'envoyai au sieur Jérôme Gondi, pour vous les faire tenir: & depuis sur celle que vous m'écrivîtes le 14. Janvier, & sur le *uplicata* de la dépêche du Roi du 9. du même mois de Janvier, & sur une autre vôtre du 28. Novembre, que je receûs en même temps, je vous fis une autre dépêche contenant deux lettres, l'une au Roi, l'autre à vous du 16. Fevrier; outre une autre lettre à vous du 17. pour mon particulier, lesquelles je vous envoyai par la même voye, que je tiens à-present, & encore un *uplicata* de cete dernière dépêche. Quant à ladite dépêche du Roi dudit jour 9. Janvier, je ne l'ai point reçüe, ni autre chose depuis ladite vôtre du 14. Janvier, qui acompagnoit le *uplicata* de ladite dépêche du 9. Par ainsi n'ayant aucune réponse à vous faire, je vous écrirai des occurrences d'ici, dont la première sera, que le Pape & tous ceux de cete Cour, qui ont du sens avec quelque poil de bonté, attendent en bonne dévotion ceux que le Roi doit envoyer, & ont receû une joie incroyable, quand ils ont entendu par lettres de Lion du 26. Fevrier, & de Paris des 13. 14. 15. & 16. que Mr. du Peron devoit partir en bref avec deux autres, desquels on a même nommé un, à savoir Monsieur de Sillery: & cete joyeuse nouvelle leur a fait oublier les déplaisirs, qu'on avoit receûs de l'Arrest donné contre les Jésuites, & de certaines autres choses, qui s'étoient dites depuis ledit Arrest, & son exécution. Mais tant plus grande a été la joie du commun, tant plus les Espagnols en ont été & sont marris. C'est l'état auquel les choses sont à-present à Rome touchant nos affaires.

R 6

Mais

Mais ces jours passez , on y a tenu tant de mauvais propos , & fait tant de mauvais offices , que de vous les représenter il seroit impossible , & même en plusieurs endroits , impertinent : je ne ferai donc que passer par dessus une partie d'iceux. Un vendredi 25. Fevrier vinrent nouvelles à l'Ambassadeur d'Espagne & au Général des Jésuites , que les Jésuites de Paris avoient vuïdé la ville & le Royaume , & étoient arrivés en Lorraine ; & qu'entre ceux-là étoit Jean Gueret , qu'on pensoit être celui qui avoit été justicié ; & que lui & le Recteur de leur College de Paris étoient jà arrivés à Milan , s'en venant en cete ville , où ils arriveroient bien-tôt. Et sur cela fut faite grande clameur en justification desdits Jésuites , & en blâme de la Cour de Parlement , & du Roi , & de tout son Conseil ; & fut dressé un écrit en latin , qu'ils firent courir , tel que vous verrez par la copie que je vous en envoie. Le 2. de ce mois , arriverent en cete ville lesdits Recteur & Gueret , & l'on recommença à crier plus fort qu'auparavant ; & outre & par dessus ledit écrit , on dit au Pape & aux Cardinaux , que ce bannissement des Jésuites n'étoit que le commencement de l'exécution d'une résolution faite & jurée en l'Assemblée de Montauban. En même temps on assêura au Pape , (& suposa-t-on des lettres , comme si elles eussent été écrites à Rheims ,) que le Maréchal de Boüillon au Duché de Luxembourg , faisoit sacager toutes les Eglises des lieux , où il entroit tant de gré , que de force , & se faisoit porter la Custode pour sa part , & fouloit lui-même aux piés le Saint Sacrement , prenant cela pour l'un des plus grands fruits de ses victoires & conquêtes. Et à peu de jours de là , on fit en-

encore courir un nouveau bruit , qu'après les Jésuites , on chassoit de toute la France encore tous les Chartreux , tous les Minimes , & tous les Capucins ; & qu'on y commençoit même à en chasser tous les laïques , voire ceux qui avoient toujours tenu pour le Roi , pour ce qu'ils avoient nom d'être un peu plus tolerables catoliques que les autres : & pour exemple alléguoient Monsieur l'Avocat Seguier¹ , qu'ils disent avoir été privé de son Etat , & chassé de Paris , pour n'avoir été d'avis qu'on annullât les provisions faites par les Legats , ni qu'on chassât les Jésuites. Au bout de cela on ajoûtoit , qu'on venoit de passer en faveur des Heretiques l'Edit de l'an 1577. lequel ils faisoient cent fois plus ample qu'il n'est : bref , que la France s'en alloit , quant à la Religion , en pire état que l'Angleterre.

Pendant que toutes ces choses boüilloient ainsi , je fus averti par Monsieur le Grand-Duc , que le Duc de Savoie étoit après à obtenir , ou avoit jà obtenu pour soi , du Pape , les décimes , que S. S. devoit lever sur l'Etat dudit Duc , à l'ocasion de la guerre contre le Turc ; comme S. S. en leve de tous les Etats d'Italie , pour en aider l'Empereur : & que pour couvrir ce don , la levée desdites décimes se devoit faire par le Nonce du Pape , & non par les Officiers dudit Duc. Et estimant ne me devoir taire en cete ocasion , je me résolus d'en aller parler à Monsieur le Cardinal Aldobrandin , le jeudi 9. de ce mois , & par même moyen lui parler de quelques-

¹ Il étoit fils du Président Seguier , & ami des Jésuites. Il concluoit à la réception & publication du Concile de Trente en France.

ques-unes desdites choses , afin qu'elles ne fissent impression en l'esprit du Pape , ni dudit Cardinal, & d'autres , qui sont auprès de S. S. & qu'ils ne se laissassent aller à faire ni dire chose , qui pût empêcher ou retarder la réconciliation du Saint Siège & de la Couronne de France , qu'ils desirent encore plus que nous-mêmes. Je lui remontrai donc dès le commencement la fausseté & impertinence de la prétendue résolution en l'Assemblée de Montauban , tenue dix ou douze ans avant cet attentat fait à la personne de S. M. & cinq ou six ans avant la mort du feu Roi , auquel temps on n'avoit peu deviner les choses futures contingentes , ni penser à faire cet Arrest des Jésuites , ou autre chose semblable. La fausseté aussi & impertinence dudit écrit , en ce qu'il dit , que le Prevost de l'Hôtel , qui est connu à Paris plus que nul autre Officier public à Rome , ait pensé d'être pris pour Jean Chastel , Parisien ; & de fait ait été pris pour un Prêtre Confesseur ; & en plusieurs autres choses , que les auteurs dudit écrit , ignorant la texture & les formes de la pratique criminelle de France , ont inventées de leur tête , & affirmées faussement , comme ceux qui savent ladite pratique le connoissent aisément. Et je lui en spécifiai quelques particularitez , lui remarquant cependant la bonté & facilité des Juges , qui avoient ouvert la porte des prisons aussi-tôt audit Gueret , comme à tout autre : combien que si en Italie , ou en Espagne , il eût été autant soupçonné d'avoir entendu à l'assassinat du moindre gentilhomme , il n'en fût sorti de plusieurs années. Et de fait j'en ai ouï ici plusieurs qui se moquoient , & d'autres qui se courrouçoient de cete nôtre facilité.

Quant

Quant au Maréchal de Boüillon, je lui dis, que si bien il n'étoit pour encore catolique ², néanmoins, il étoit & avoit été toujours des plus modérez de sa secte, & n'avoit jamais fait telle chose, avahit que le Roi eût fait profession de la Religion Catolique; ni lors même que la guerre se faisoit contre eux pour la Religion: qu'il étoit homme de grand entendement, & connoissoit tres-bien ce qui pouvoit profiter & nuire à l'entreprise, après laquelle il étoit; qu'il ne vouloit encourir l'indignation du Roi, ni mécontenter les Catoliques; qui étoient en son armée, & leur donner occasion de s'en aller & l'abandonner, ni se rendre ses conquêtes plus difficiles, en aportant horreur & ostination à ceux du pays où il étoit, qui sont catoliques: Que ce mensonge étoit exprés inventé, pour rendre odieuse envers le Pape la guerre offensive ³, que la France avoit été enfin contrainte de commencer contre les Espagnols; pour embarquer S. S. en cete guerre avec eux, comme si elle étoit faite à la Religion Catolique, & non à eux; & rendre implacable le diferend qui est aujourd'hui entre

² Ce Maréchal étant né de père & de mère catoliques, & aiant été élevé & nourri dans cete Religion, s'étoit fait huguenot pour complaire à Henri I V. alors Roi de Navarre, qui le flatoit de l'espérance de lui donner en mariage Madame Caterine sa sœur. Mais Dieu, qui se moque des desseins des hommes, & de qui les hommes ne se moquent jamais impunément, ne permit pas qu'un si haut mariage fût la récompense d'une apostasie si criminelle.

³ Le 17. de Janvier de cete année, le Roi avoit déclaré la guerre au Roi d'Espagne, non seulement défensive, ainſi qu'il l'avoit faite depuis son avènement à la Couronne; mais encore offensive, pour se vanger de tous les torts, griefs, & dommages faits par le Roi Catolique à la France, & au Prince & à la ville de Cambray, qui étoient sous sa protection.

400 LETRES DU CARD. D'OSSAT,

entre le Saint Siege & la Couronne de France, & par ce moyen affujettir & asservir pour jamais les Papes à toutes les passions espagnoles, sans avoir où recourir.

Je ne voulus lui parler des autres choses, attendant, s'il m'en parleroit de lui-même ; & vins à ce pour quoi principalement j'y étois allé : & lui aiant nüement exposé la chose comme je l'avois entendüe, je lui remontrai, comme le dit Duc de Savoie avoit fait la guerre au Royaume plus qu'au Roi, & pour son profit particulier, non pour le bien de la Religion Catholique ; & avoit, de gayeté de cœur, & sans occasion précédente, commencé à démembler la Couronne, du vivant du feu Roi, 4 & avant le fait de Blois, & lorsque les Etats Généraux de France :

Y

4 Non content de l'usurpation du Marquisat de Saluces, il y avoit encore ajoüté la moquerie dans une médaille, qu'il fit battre, où d'un côté étoit son effigie, & de l'autre un Centaure, foulant aux piés une couronne : avec ce mot, *Opportunè*. J'ai vü cete médaille à Turin chez le célèbre Comte Emanuel Tesorè. Henri IV. y répondit en 1600. par une autre, qui d'un côté le representoit avec une couronne de laurier ; & de l'autre, l'Hercule Gaulois tenant de la main droite une massüe fleurdelisée ; & de la gauche, une couronne ; lequel ecrasoit le Centaure Savoyard, avec le mot, *Opportunius* ; pour marquer la prise de Montmelian, & de toute la Savoie. *Superbum juxta & impudens Sabaudi factum*, dit M. de Thou, *qui successu ebris numos aureos & argenteos triunciales sub id eudendos curavit, in quorum antica parte ipsius effigies, in postica Centaurus conspiciebatur pedibus coronam jacentem calcans, cum inscriptione, Opportunè. Sed eadem fortuna, qua eo vesania eum adduxerat, eidem postea insigni exemplo illudit, omni citra Alpes ipsius ditione ab Henrico IV. intra paucorum dierum spatium occupata, qui injuria decessori suo illata memor, multo justiore de causa numos argenteos cudi jussit, in quorum antica parte Gallia insignia, in postica Hercules Gallicus celatus erat cum clava liliata coronam manu erigens, & Centaurum jacentem pedibus calcans, cum inscriptione, Opportunius.* Livre 92. de son Histoire.

y étoient assemblez ; & toujours depuis avoit continué ses efforts d'envahir ou de depiecer le Royaume. Que cet escorne fait au Roi Tres-Chretien , & au premier Royaume de Chretien-té, l'avoit rendu odieux à tous les François, qui avoient quelque zele à l'honneur & réputation de leur nation, & à la conservation de la Couronne en son entier ; & lui avoit encore causé l'envie de plusieurs Princes Etrangers. De façon que de tous ceux , qui s'étoient mêlez de nos guerres, & qui même avoient mis la main aux fleurons de la Couronne , il n'y en avoit pas un , (non pas l'Espagnol même) de qui la cause fût si odieuse & dedans & hors la France, comme de ce Prince-ci , qui devoit à la bonté de nos quatre derniers Rois défunts tout ce qu'il avoit en ce monde. Que si en une guerre si injuste de sa part, & qu'il s'est suscitée lui-même pour son plaisir, N. S. P. venoit à lui donner secours contre ceux, qui sont après à recouvrer le leur, je lui laissois à penser, comment cela seroit trouvé en France même ; & si ce seroit le moyen d'ôter les défiances du passé, & d'acommoder les choses, comme l'on en étoit sur le point, & comme ils montroient eux-mêmes le desirer ; & comme tous les gens-de-bien le souhaitoient, & moi en particulier, qui, pour cela principalement , avois pris la hardiesse de lui en venir parler, & le suppliois tres-humblement de le remontrer à S. S. afin que la bonne volonté, que je savois que le Roi avoit d'envoyer de nouveau par-deçà, ne fût refroidie, ni retardée.

Ledit seigneur Cardinal me répondit, qu'à la verité la rigueur, qui avoit été tenue aux Jésuites, avoit grandement dépleû à N. S. P. qu'il se pou-

pouvoit faire aussi, qu'eux, qui avoient receu dommage & honte, excédassent en parlant de leur fait propre : mais que S. S. quelque chose qui lui fût dite par qui que ce fût, ne lairroit de donner toujours lieu à la verité, quand elle lui seroit montrée. Que si le Duc de Bouillon faisoit ce qui s'en étoit dit & écrit, ce seroit une chose par trop horrible, & un présage par trop abominable : que néanmoins de gens hérétiques comme toutes telles choses étoient croyables, aussi pouvoient-elles être inventées, sans qu'elles eussent été faites : que le Nonce de par-delà n'en avoit rien écrit ; mais que le Roi seroit mieux de ne se servir de telles gens, ni en paix, ni en guerre, que le moins qu'il pourroit : Que depuis que le Roi avoit fait profession de la Religion Catholique, le Duc de Savoie, ni autre de ce côté-là, n'avoit eu un seul denier du Pape, & n'en auroit à l'avenir, pourveu que du côté de France on rendît au S. Siege le respect qui lui étoit dû. Bien est vrai, dit-il, que Sixte V. accorda audit Duc de Savoie certain subside sur les Ecclesiastiques de son Etat, & Gregoire XIV. le confirma ; & le Pape n'a peu faire de moins, que de laisser les choses comme il les a trouvées. Or, que cete chose s'appelle subside, ou decimes, c'est toujours la même chose : & soit-elle levée & prise par le Nonce, ou par les officiers de ce Prince, cela ne change rien non plus en la chose, qui demeure toujours la même, sinon qu'on a estimé que les Ecclesiastiques seroient toujours mieux traitez & soulagez par le Nonce, que par les officiers d'un Prince seculier. A quoi ledit seigneur Cardinal ajoûta sur la fin, que c'étoit la pure verité, & qu'il n'y avoit & n'y auroit autre chose,

se , & que nous fissions de nôtre côté ce que nous devions : Que quant au Pape, S. S. avoit toujours les bras ouverts , pour nous recevoir & embrasser à toutes les fois que nous nous mettrions en nôtre devoir.

Et sur ce propos de devoir , il me parla desdits Chartreux , Minimes , & Capucins ; & me donna occasion de lui répondre , que personne n'avoit pensé à les chasser de France , comme il se disoit ici : ains encore que ces Religieux fissent publique profession de ne point prier pour le Roi , & de ne le reconnoître pour tel ; S. M. & son Conseil avoient dissimulé cete partialité & défobéissance par un si long temps , comme il s'étoit passé depuis sa conversion , pour le respect , qu'on portoit à l'habit , & pour l'espérance qu'on avoit , que tout s'accommoderoit par la benediction de S. S. Mais quand on avoit veû , que sur telle contumace de gens de Religion , & sans attendre la resolution de S. S. ains contre la bonne inclination , que S. S. a mon-

Le Roi étoit en droit de les y contraindre , ainsi qu'ils y étoient obligez selon l'Ecriture-Sainte. Nabucodonosor avoit démoli le Temple , renversé les autels , pillé les vases sacrez , & forcé les Israélites d'adorer son idole , & cependant Baruch ne laissa pas de leur bien recommander de prier pour la longue vie de Nabucodonosor , & de Baltazar , son fils. Si ces bons Religieux avoient commis une pareille faute à Venise , il n'y en seroit pas resté un seul au bout de trois jours. Témoin l'expulsion des Jésuites , des Têatins , des Capucins , & des Recollets , durant l'Interdit de Paul V. & la réponse peremptoire , que fit le Podesà de Padoue au Grand-Vicaire de l'Evêque , qui , pour eluder le commandement , qu'on lui fesoit de continuer la célébration de l'Office Divin , avoit dit , qu'il feroit ce qui lui seroit inspiré par le Saint-Esprit : Le même Saint-Esprit , répondit ce Podesà , a déjà inspiré à la Serenissime Seigneurie de faire pendre sous les défobéissans : & pour obéir à ses ordres , je commencerai par vous.

montrée & déclarée en plusieurs façons, on prenoit opinion, ocaſion, & hardieſſe d'affaſſiner le Roi, dont ſ'enſuivroit la ruine de l'Etat, & de la Religion même, qu'on prenoit pour pretexte, & de toutes bonnes choſes en la France; on n'avoit pû faire de moins, que d'admonéter ces Religieux à prier Dieu pour le Prince, qu'ils voyent être aſſiſté & favoriſé de Dieu, tant en guerre ouverte, qu'en toutes les embûches, qu'on lui avoit dreſſées; & ſous l'autorité & protection duquel ils vivoient en toute ſécurité de leurs perſonnes & biens; & faiſoient en toute liberté, & avec toute commodité, leurs dévotions & contemplations, études, & tout ce qui leur venoit à gré: ou ſ'ils ne ſe pouvoient plier à lui rendre ce devoir & cete gratitude, & à ſe conformer à la volonté & providence de Dieu; qu'ils ceſſaſſent de donner ſcandale, & ſoupçon d'eux à tout le reſte de la France, qui étoit laſſe & ruinée de ſi longues & cruelles guerres, & vouloit meſhui vivre en paix & repos; & qu'ils ſe retirafſent où bon leur ſembleroit. Or ſi après cela, ils aimoient mieux ſ'en aller du Royaume, que d'obtemperer à une ſi amiable admonition, & ſi raſonnable dénonciation, ce ſeroient eux qui ſe banniroient d'eux-mêmes, & non le Roi, ni ſon Conſeil, ni ſa Juſtice. A quoi ledit ſeigneur Cardinal ne repliqua rien.

Il ne me parla point auſſi de l'Edit de l'an 1577. comme de choſe de laquelle, à mon avis, ils ont paſſé leur détail; ni du reſte. Je n'eſtimai point auſſi lui en devoir parler. Ceci étoit, comme j'ai déjà coté ci-deſſus, un jeudi, 9. de ce mois; & le lundi ſuivant, 13. ledit ſeigneur Cardinal m'envoia apeller, & me dit, qu'il avoit raporté au Pape ce que je lui avois

avois dit; & qu'outre ce que lui Cardinal m'avoit répondu de lui-même, S. S. lui avoit ordonné de me confirmer les mêmes choses de sa part; & en outre me dire, que S. S. avoit commandé au Général des Jésuites de pourvoir à ce que ses Religieux n'usassent d'aucune médifance ni détraction; & d'envoyer même hors de Rome ces deux, qui étoient venus naguere de France. Et de fait, j'ai depuis seû, que ledit Général les a envoyez à *Frescati*, où ils sont à présent, en attendant qu'on leur ait assigné quelque autre lieu plus loin. Aussi est chose vraie, que S. S. a depuis permis aux susdits trois Ordres de Chartreux, Minimes, & Capucins, de prier Dieu pour le Roi, sans toutefois leur en bailler rien par écrit: mais elle l'a dit de vive voix à leurs Protecteurs, pour leur faire savoir; qui sont le Cardinal Gaëtan⁶, des Chartreux; le Cardinal Castrucci⁷, des Minimes; & le Cardinal de Sainte Severine⁸, Chef de l'Inquisition, des Capucins.

Au demeurant, le 10. de ce mois arriva ici un courrier d'Espagne, envoyé par le seigneur Jean-François Aldobrandin, qui rendoit compte au Pape, comme il étoit arrivé à la Cour d'Espagne le 26. de Janvier, & avoit eû audience

⁶ *Henrico Gaetano*, Créature de Sixte V.

⁷ *Giovan-Battista Castrucci*, surnommé dit *Araceli*, Créature de Sixte V.

⁸ *Giulio Ant. Santorio*, Napolitain, Archevêque de Sainte-Severine, Créature de Pie V. Le Pontificat lui fut comme arraché dans le Conclave de 1592. où étant sur le point de recevoir l'adoration des Cardinaux, dont 36. l'avoient déjà salué & félicité comme Pape, avant que de le conduire à la Chapelle Pauline, le Cardinal Altérops, neveu de Pie IV. s'oposa si hardiment à son election, qu'il osa lui dire; *Va via Papa del diavolo.*

ce le 5. de Février, laquelle n'avoit été que de complimens. Et le 12. de ce mois arriva un autre courrier, qui portoit, que ledit seigneur Jean-François avoit eû une seconde audience, & esperoit se dépêcher avec une troisieme; & que le Roi d'Espagne étoit plus ostiné que jamais à la guerre de France. Il y en a qui disent l'avoir ainsi entendu de la bouche du Pape. Aussi dit-on, que par un courrier, que le Pape dépêcha dernièrement audit seigneur Jean-François, S. S. lui ordonnoit de s'en venir au plustost, & en alleguënt deux raisons: l'une, pour ôter le soupçon & l'ombre, qu'on estime que cete Ambassade donne à plusieurs, & même au Roi, qui en pouroit envoyer d'autant plus tard ses Ambassadeurs par-deçà: l'autre, pour envoyer ledit seigneur Jean-François en Hongrie contre le Turc, à la conduite de 8000. hommes de pied, & mille à cheval, que S. S. y veut envoyer & payer. Et est vrai, que ledit seigneur Jean-François a été publié pour Général desdites forces à envoyer en Hongrie; & le Pape l'a ainsi dit à deux Ambassadeurs, qu'il y a ici de l'Empereur, apellez, l'un, *Gaudenzio Madrucci*; l'autre, *Rodolphe Coraducci*; lesquels, en venant, ont requis de secours une partie des Princes d'Italie; & le second, en s'en retournant, requerra le reste, demeurant le premier pour Ambassadeur residant auprès de S. S.

Encore que le Connétable de Castille 9, Gouverneur de Milan, fust ces jours passez parti dudit Milan, & eust publié qu'il s'en alloit en
 Fran-

9 *Don Juan Fernandez de Velasco*, Duc de Frias, sixième Connétable de la Maison.

France ; si est-ce qu'on ne croyoit point qu'il deût passer les monts. Toutefois il est venu avis , qu'il étoit jà au delà de Turin , & s'en alloit passer le mont-Cenis. Ce qui a donné occasion ici à ceux qui aiment la France , & qui néanmoins sont exemts de l'imperfection , que la plûpart des hommes ont de dire leur avis des guerres , qui se font loin , auxquelles toutefois ils ne voyent rien , de dire , que les François eüssent mieux fait d'envoyer plus de forces en Piémont , & y tenir occupé ledit Gouverneur de Milan , & autres , sans leur laisser le moyen de passer en France : & quoi que le Roi fasse & entreprenne ailleurs , selon qu'il verra être plus commode pour son service & pour sa grandeur , qu'il ne doit laisser néanmoins d'avoir toujours en Piémont un bon nerf , (c'est comme ils parlent ici ,) qui occupe le Duc de Savoie , & les Espagnols , qui sont plus jaloux de ce pais-là , & du Duché de Milan voisin ¹⁰ , que de tout le reste des Etats d'Espagne. De façon que ceux d'ici ont opinion , qu'un bon soldat en Piémont vaudroit toujours au Roi autant comme dix ailleurs. Et j'ai parlé à homme , qui m'a dit avoir oüi dire au Duc de Sesse depuis peu de temps , que ce que plus il craignoit , c'étoit que les François se ruassent sur le Piémont , où les choses étoient fort mal ordonnées , & mal pourvues. Et cetui-ci même a opinion , que c'est pour

¹⁰ Le Procureur *Battista Nani* a raison de dire dans son Histoire de Venise , que le Milanés est le centre de la Monarchie d'Espagne. Alciat appelle Milan *speculam & arcem totius Italiae* , l'échauguette & la forteresse de toute l'Italie. Don Antonio de Leyva (celui qui étoit Gouverneur de Pavie , lorsque François I. y fut pris) disoit que le Duché de Milan valoit mieux que toute l'Espagne.

pour cela, que ledit Gouverneur de Milan s'est avancé de passer les monts, afin d'arrêter les François & la guerre chez eux, ou le plus loin dudit Piémont & du Milanés que faire se pourroit. A tant, je prie Dieu, Monseigneur, &c. De Rome, ce 21. Mars 1595.

L E T R E X I X.

A U R O Y.

SIRE,

La dépêche, qu'il pleût à Vôte Majesté me faire le 8. Mars, par le courier *Valerio*, me fut rendüe le 30. sur le soir: & le lendemain au matin, pour ce que le Pape ayant la-goute ne donnoit audience, je m'en allai à Monsieur le Cardinal Aldobrandin, & après lui avoir exposé, comme j'avois receü ladite dépêche par courier exprés, & la grande consolation & contentement que V. M. avoit receü des bonnes réponses, qui avoient été envoyées d'ici; je lui dis la resolution, que V. M. avoit prise d'envoyer pour l'absolution, sans plus diferer, & d'envoyer seul Mr. du Perron, pour d'autant plus vous conformer ausdites volonte & intentions de N. S. P. & garder plus d'humilité envers S. S. & lui montrer plus de fiance; & de faire partir ledit sieur du Perron sans faute pour tout le mois de Mars. Ledit seigneur Cardinal montra être fort aise de cete nouvelle, & me la fit redire deux ou trois fois; m'interrogeant sur la venue dudit sieur du Perron seul, & sur le temps de son partement, & sur la date de ladite dépêche, & si le courier avoit été mandé exprés, pour porter cete nouvelle, encore que
dés

dés l'entrée, je lui avois dit tout cela de moi-même. Mais je voyois qu'il le faisoit tant pour plus s'en assurer lui-même, que pour le plus sûrement asirmer au Pape. Il ne me dit rien touchant la réduction des trois Ambassadeurs à un seul; mais j'ai depuis scû, qu'il l'a fort loüée en parlant à d'autres. Quant au temps du parlement, il lui sembla long, & me dit qu'on ne devoit point tant tarder; & que pendant cete dilation, il pourroit advenir quelque détournier. Ajoûta, que N. S. P. étoit disposé à faire toutes choses, qui seroient expédientes pour le bien de la Religion Catolique, & du Royaume. Dont je pris ocaïon de lui dire, que V. M. aussi de sa part vouloit rendre à S. S. toute la reverence & obéissance filiale, qui lui étoit due, & faire toutes choses, qui pourroient tourner à la grandeur & avantage du Saint Siege; mais que V. M. étoit tres-bien avertie des faux bruits, que vos ennemis faisoient courir de vos intentions, & des mauvais offices, qu'ils continuoient à vous faire incessamment auprès de S. S. & ne doutoit point, qu'en cete ocaïon ils ne fussent pour redoubler & multiplier leurs calomnies & importunités plus que jamais. Et partant V. M. suplioit S. S. de ne croire point à ceux, qui pour leurs passions particulieres cherchoient d'aporter empêchement, ou retardement à la propre grandeur de S. S. & du Saint Siege, & à la seureté, restauration, & amplification de la Religion Catolique, & au bien commun de toute la Chretienté: & s'assurer que V. M. a & aura toujours ses intentions conformes à la profession, qu'elle a faite de la Religion Catolique, & au devoir de Roi tres-chretien & tres-catolique, que vous êtes, & voulez être de cœur

& de fait, encore plus que de nom toute vôtre vie.

Ledit seigneur Cardinal répondit, que c'étoient tous bons & saints propos, & qu'il prioit Dieu, qu'il vous fît la grace de les efectuer; qu'il m'avoit dit autrefois, & me disoit encore, que le Pape ne regardoit qu'à l'honneur de Dieu, & au bien de la France, de laquelle il ne desiroit ni villes, ni autre chose, sinon que Dieu y fût bien servi & honoré, & qu'elle fût en repos, & florissante en toute sorte de biens: Qu'au demeurant S. S. reconnoissoit tres-bien les interets & les passions du monde; & que nuls mauvais offices ne détourneroient jamais ses bonnes intentions, ni l'empêcheroient d'entendre & recevoir la verité, quand elle lui seroit remontrée.

Après cete sienne réponse, je lui dîs, que je n'avois autre chose à dire touchant le Pape; mais qu'il me restoit à lui dire ce qui m'étoit commandé pour son regard de lui Cardinal: Que lors de la negociation, à laquelle je venois de recevoir la réponse de V. M. il lui pleût d'offrir pour la reconciliation du Saint Siege & de la Couronne de France, non seulement son vœu & opinion, comme Cardinal, & ses bons offices auprès du Pape, pour le lieu qu'il y tenoit, comme neveu; mais tout ce qui seroit en lui, jusques à son propre sang & sa vie, si elle y pouvoit servir: Que sur ce V. M. m'avoit commandé de lui dire, qu'elle faisoit grande estime de cete sienne courtoisie & faveur, & l'en remercioit de toute son affection, le priant de vouloir continuer, & s'asseûrer, qu'outre tout le bien qu'en cela il feroit au Saint Siege, & à toute la Chretienté, V. M. le reconnoîtroit en-

vers

vers lui , & envers tous ceux de sa Maison , en toutes les occasions qui s'en présenteroient ; lesquelles ne manqueroient point , Dieu aidant , après que les choses feroient ici accomodées : comme aussi alors V. M. lui représenteroit plus particulièrement , & plus expressément , cette sienne volonté par ses lettres , desquelles pour cette heure elle avoit estimé ne le devoir empêcher. Ledit seigneur Cardinal rougit un peu en cet endroit , & me dit , qu'il n'avoit rien offert , qu'il n'accomplît encore plus volontiers , & qu'il s'offroit encore de nouveau , desirant de tout son cœur de voir au plutôt cet affaire conduit à la bonne & heureuse fin , qu'il s'en promettoit. Et sur ce avant que partir d'avec lui , je lui demandai , si je ne pouvois pas rendre les lettres que j'avois pour d'autres , après qu'il auroit vu les siennes , que Monsieur le Cardinal de Gondi lui écrivoit : & il me dit , que je pourrois les faire rendre ; ce que je fis le même jour l'après-dînée , commençant par celles , qui s'adressoient à Messieurs Lomellin & d'Elbene. Je demandai aussi audit seigneur Cardinal , si le courrier *Valerio* , qui étoit demeuré à Pise , ne pourroit pas venir ; & il me répondit qu'où. C'est tout ce qui se passa pour cette fois-là avec ledit seigneur Cardinal , ledit jour de vendredi au matin dernier de Mars.

Depuis , j'attendis que le Pape se guerît à son aise , n'estimant point que puisque je lui avois fait savoir ma charge par ledit seigneur Cardinal , il fût besoin que je me hâtasse de demander audience. Mais ayant scû , que le jeudi 6. de ce mois S. S. avoit tenu la Congrégation de l'Inquisition , & le vendredi 7. Consistoire ; je retournai vers ledit seigneur Cardinal ledit jour

de vendredi 7. après dîner, pour favoir s'il me vouloit rien commander sur ce que je lui avois dit la dernière fois, & s'il lui sembleroit que je deusse aller au Pape. Il me dît, qu'il avoit rapporté à S. S. ce que je lui avois dit, & ce que mondit sieur le Cardinal de Gondi lui avoit écrit en conformité : & que S. S. s'en étoit réjoui, & en avoit loué & remercié Dieu de tout son cœur, & atendoit en bonne devotion celui qui devoit venir : Que je pouvois aller vers S. S. quand je voudrois, & que je trouverois qu'elle me donneroit toute satisfaction.

Après cela il me demanda, s'il n'y avoit point encore nouvelles, que Mr. du Perron fût parti ? Je lui répondis, que je croyois qu'il tût parti, puisque le mois de Mars étoit passé ; mais que je n'avois point encore entendu, qu'il y eût lettres de son partement. Il me repliqua, qu'il feroit bon qu'il fût déjà ici. Outre ce que ledit seigneur Cardinal me dît, que le Pape avoit été aisé de cete nouvelle, & en avoit loué Dieu ; je sai que ledit seigneur Cardinal l'a dit plus expressément à une personne confidente ; à savoir, que lorsqu'il fit raport au Pape de ce que je lui avois dit, & de ce que Monsieur le Cardinal de Gondi lui avoit écrit, le Pape lui demanda, si cela étoit vrai, & si la chose étoit bien assurée, que V. M. enverroit : & lui Cardinal l'assurant qu'où, & lui en redisant les particularitez, S. S. leva les yeux & les mains jointes au Ciel, en remerciant & louant Dieu.

Depuis ledit vendredi 7. jusques au mercredi suivant 12. le Pape fut fort occupé pour beaucoup de choses, qui étoient demeurées en arrière pendant son indisposition : de façon que je ne pus avoir audience plustost que ledit jour mercredi-

credi 12. & encore le Maître de la chambre, qui ne respecte pas tant, comme il devroit, le nom de la Reine doüairiere ¹ de France, que je continue à interposer toujours, atendit à me la faire donner jusques à ce que le Pape sortît en la sale, pour donner audience publique. Mais son incivilité fut bien punie: car après que j'eûs laissé parler trois ou quatre des plus hâtez, & me fus présenté aux piés du Pape, & lui eûs dit deux mots, S. S. se levant de sa chaise, quita là tout, & entrant en sa chambre, me dît, que je le suivisse ²: faisant encore plus que la premiere fois, qu'il me dît, que j'attendisse qu'il eût fait là, & puis il m'expedieroit en la chambre. Je lui dîs donc, que j'avois dit dernièrement à Monsieur le Cardinal Aldobrandin le contenu en la dépêche, que j'avois reçüe de V. M. par courrier exprés; & lui en retouchai sommairement les principaux points, & les plus agréables, lui demandant sur la fin, s'il lui plaisoit me commander quelque chose là-dessus; me reservant à lui dire le reste, quand j'aurois ouï ce qu'il me voudroit dire de lui-même. Il me répondit, que le Cardinal Aldobrandin lui avoit raporté ce que je lui avois dit, & qu'il en avoit

¹ Les gens de Cour ne respectent que la puissance présente. Ils n'encensent que la fortune, qui est en état de satisfaire leur ambition. Charles-quinz passant par Vailladolid, après son abdication, y fut dix jours entiers presque aussi solitaire, qu'il le fut dans le Monastère de Saint Juste.

² Les Maîtres ont toujours plus d'humanité que leurs domestiques. Les premiers sont civils par un principe d'honneur, & les autres seulement par interest. Au reste, ce bon *Maestro di Camera* n'avoit guère bon nez, de croire que toutes les audiences, que le Pape & le Cardinal Aldobrandin donnoient à Monsieur d'Ossat, avec tant d'honneur & de distinction, ne fussent que pour solliciter une messe haute de *Requiem* pour l'ame d'Henri III.

avoit senti une grande joie en son cœur ; que maintenant il n'avoit autre chose à me dire, sinon qu'il étoit atendant avec grand desir ce Prélat ; qui devoit venir ; que la porte étoit ouverte ; qu'il portoit la France en ses entrailles ; qu'il savoit combien de larmes elle lui coûtoit ; qu'en toutes ces choses-ci il n'avoit jamais eû autre mire que l'honneur de Dieu , & le bien du Royaume ; que Dieu lui en étoit témoin : & ajouta ce qu'il m'avoit dit autrefois, qu'il bailleroit volontiers son bras droit à couper, si avec cela il pensoit pouvoir remettre la France au bon état, où elle étoit du temps du Roi Henri II.³ Et après cela, ne pensant pas que je lui voulusse dire autre chose, il me demanda, comment on étoit demeuré satisfait par-delà des réponses d'ici, & par ce moyen me donna lui-même occasion de lui dire la premiere de deux choses, que je m'étois proposées, qui étoit de le remercier de la part de V. M. Je lui répondis donc, que la premiere chose, que j'avois dite à Monsieur le Cardinal Aldobrandin, ç'avoit été la grande consolation & contentement, que V. M. avoit reçu de la bonne disposition & inclination, que S. S. avoit montrée à faire tout ce qui seroit pour le bien de la France, conjointement avec celui de la Religion Catholique ; & que je m'étois réservé à lui dire, quand je serois à ses piés, comme V. M. m'avoit commandé de lui en rendre grâces tres-humbles, & lui en baiser les piés de sa part, & le supplier d'y perseverer, &

³ Ces paroles du Pape doivent s'entendre de l'état où étoit la France avant la bataille de Saint-Quentin, & la Paix de Cateau-Cambresî, qui la suivit. Car cete Paix, qui fut le dernier acte du regne d'Henri II. acheva de ruiner le Roïaume.

& s'affeûrer, que V. M. lui vouloit être, étoit, & feroit toute sa vie fils tres-devot; & tres-obéissant. Et comme en cete ocaſion V. M. s'étoit reſolûe d'envoyer de la façon, qu'elle avoit entendu être la plus aprochante de l'intention de S. S. comme la plus humble & la plus convenable à l'acte, dont il s'agissoit, & à la grace, que vous desiriez obtenir: aussi vouloit V. M. se conformer puis après aux volontez de S. S. en toutes autres choses à vous possibles. A quoi il répondit, qu'il prioit aussi Dieu pour V. M. & vous desiroit le salut de vôtre ame premierement, & puis toute grandeur 4: duquel mot il n'avoit jamais usé es autres audiences, ni d'aucun autre, qui se peût referer au temporel, comme je l'ai toujours soigneusement observé. Après cela je lui dis, qu'on avoit prevû par-delà, que les ennemis de V. M. & du Royaume recommenceroient, sur cete ocaſion, à faire leurs mauvais offices plus fort que jamais. 1. En disant & controuvant des choses fausses & calomnieuses, qui ne sont, ne furent, ni ne seront onques. 2. En suggerant à

* L'attention fait une partie de l'habileté de l'Ambassadeur. Faute d'attention, & de présence d'esprit, les Ambassadeurs laissent tomber souvent certains mots, qui leur sont dits à l'audience, lesquels portent coup, & découvrent toute la bonne ou mauvaise volonté du Prince qui leur parle. Ce sont ces mots, qui ne doivent jamais être oubliés dans leurs dépêches, parce que c'est là-dessus que leur Maître peut fonder un jugement certain du succès que doit avoir la négociation, qui est sur le tapis. Ces deux mots du Pape, *toute grandeur*, dont Monsieur d'Ossat tire un si bon augure, montrent en effet, que le Pape, après avoir favorisé la Ligue dans les trois premières années de son Pontificat, commençoit à entrer de bonne foi dans les intérêts temporels du Prince, que la Ligue vouloit ruiner sous des prétextes specieux de Religion.

à S. S. de demander des choses , qu'ils sauront ne se pouvoir faire ; afin de détourner , ou pour le moins retarder la réunion de la Couronne de France avec le Saint Siege. Sur quoi m'avoit été commandé de supplier S. S. de vouloir considerer les fins & intentions de telles gens , qui pour un poil de leur intérêt ne se soucieront , que S. S. & le Saint Siege perdît l'obéissance de toute la France ; & que la Religion Catholique souffrît une grande diminution , & toute la Chretienté un dommage irreparable : Qu'il lui plût aussi se souvenir , que tout autant de choses , qui seroient dites & faites pour empêcher ou retarder cete réconciliation si necessaire , seroient autant de mauvais offices faits contre S. S. & contre le Saint Siege , contre la Religion Catholique , & contre l'Eglise Universelle , & le bien commun de la Chretienté. Il me répondit , qu'il savoit combien cete réconciliation importoit , & connoissoit aussi les interets des uns & des autres , & n'y auroit Espagne , ni Angleterre , (ce sont ses propres mots) qui le gardassent de faire ce qui seroit expédient pour le bien de la Religion & de la Chretienté.

Voilà , Sire , ce peu que j'ai fait avec Monsieur le Cardinal Aldobrandin , & avec N. S. P. sur la dépêche dudit 8. Mars. Mais l'amiableté , que S. S. montrait en sa voix , en son visage , & en ses gestes , ne se peut représenter. Au demeurant , je loue Dieu de ce qu'il a plu à V. M. prendre en gré le devoir auquel je me mis d'exécuter les commandemens , dont il vous avoit plu m'honorer par vôtre dépêche du 9. Novembre , & me prépare à l'exécution de ceux , qu'elle me veut départir par Mr. du Perron , pour y servir V. M. sous lui de toutes les forces de
mon

mon ame. En quoi la fidelité, l'integrité, & le zele ne me manqueront jamais, ni (quelque difficulté que j'y apprehende) la hardiesse non plus, Dieu aidant, lequel je prie qu'il vous donne, Sire, &c. De Rome, le 14. d'Avril 1595.

L E T T R E X X.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Avec la letre du Roi du 8. de Mars je reçûs la vôtre du même jour, de laquelle j'ai usé de la façon que vous avez avisé, l'ayant montrée à Messieurs Lomellin & d'Elbene, qui y ont eux-mêmes leû ce qui leur touchoit avec tout le reste; outre que je leur ai rendu celles qui alloient à eux. J'ai aussi visité & salué Monsieur Serafin de la part du Roi, & de la vôtre, l'assurant de la bonne affection de S. M. & de vôtre amitié en son endroit: dont il s'est senti grandement honoré, & s'est offert en tout ce qu'il pourroit faire pour le service de S. M. & pour le vôtre particulier, comme d'ailleurs je fai de longue main qu'il y est tres-affectionné. J'ai aussi noté tout ce qu'il vous a plu m'écrire par ladite letre, & me suis aidé & m'aiderai ci après des raisons y contenûs, pour répondre à ceux qui reprennent, les uns, ce qu'ils n'entendent point; les autres, ce qu'ils savent eux-mêmes être nécessaire. Aussi ai-je fait part à ceux qu'il a été plus à propos, de tant se prospérez, qu'il plaît à Dieu envoyer au Roi, en divers enerois mentionnez en vôtre dite letre, dont nous louons & remercions sa divine bonté, a priant de continuer & parachever l'œuvre entièrement.

Quand nous ferons avertis du parlement & approchement de Mr. du Perron, nous pourvoirons à son logis; & Mr. d'Elbeney travaille déjà fort. Cependant, je vous remercie tres-humblement, & de toute mon affection, de ce qu'il vous a plu faire trouver bon au Roi ce peu de service que je lui avois fait, & me procurer le bien & honneur, que je vois, tant par les lettres de S. M. que par les deux lignes en chiffre qui sont à la fin des vôtres, reconnoissant le tout de la bonté du Roi, & de la faveur & protection qu'il vous plaît me départir auprès de S. M. & priant Dieu qu'il me fasse la grace d'en faire au Roi, & à vous, service proportionné à la gratitude, que j'en conserve dans mon ame.

Des choses d'ici, la principale & celle qui plus nous touche, est la disposition & inclination, que l'on voit en la plus grande part de cete Cour, à la réconciliation du Roi avec le Saint Siege: & parce qu'il y a quelques Cardinaux à ce contraires, qui sont ou jà partis de Rome, ou prests à partir, comme *Ascoli*¹, *Sfondrat*², *Alexandrin*³, & quelques autres; on dit, que c'est pour ne se trouver à cet acte, pour auquel assister ils devroient retourner à Rome, s'ils

¹ *Girelamo Bernerio*, Créature de Sixte V. surnommé *Ascoli* du nom de son Evêché, auparavant Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique.

² *Sfondrato*, dit le Cardinal de Sainte Cecile, tout Espagnol comme le Pape Gregoire XIV. son oncle.

³ *Michela Bonelli*, dit Alexandrin, en memoire de Pie V. son oncle, qui le surnomma ainsi du nom de leur patrie, en le faisant Cardinal. L'oncle & le neveu avoient été tous deux Religieux de l'Ordre de Saint Dominique. Il étoit devenu tout espagnol par l'espérance, qu'il avoit d'être porté au Pontificat par la Faction d'Espagne, qui étoit alors la plus forte du Sacré Collège.

s'ils en étoient absens. Que s'il est vrai qu'ils aient mauvaise intention, & soient marris de ce dont les Anges se réjouissent au Ciel, je ne ferai marri qu'ils aillent fort loin, & retournent fort tard.

Monsieur le Cardinal de Joyeuse arrivera ce jourd'hui en cete ville retournant de Gennes. On prépare à Naples huit gros galions, pour, comme l'on dit, les envoyer au secours de la flote qui doit venir, & quelque quantité de galeres, pour garder les Mers de deçà contre les Corsaires. Cependant, ce sera à nous à nous garder desdits galions & galeres en ces côtes de Provence & Languedoc.

Je laisse des choses qui n'importent guere, entr'autres que la Marquise d'Urfé est en cete ville, depuis environ trois semaines, venue, comme elle dit, par devotion, après avoir été à Nôtre Dame de Lorete, & demeuré quelque mois à Parme chez une sienne belle sœur, qui y est mariée. A tant, Monseigneur, &c. De Rome, le 14. Avril 1595.

L E T R E XXI.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, La letre qu'il vous plût m'écrire le 9. Mars me fut rendüe le 5. de ce mois, & m'a témoigné de plus en plus la continuation de la bonne affection, dont il vous plaît m'honorer, conformément à la tres-humble servitude que je vous rends. La résolution, que le courier *Valerio*. a portée par-deçà, du brief partement de Monsieur du Peron, y a été tres-agreable, & j'espère que tout ira

ira bien, non seulement pour ce que le devoir y est ; mais aussi pour ce qu'il y a encore de la nécessité & force beaucoup. De ma part, je reconnois assez ma foiblesse, & ai accoustumé d'aprehender la pesanteur quasi de tous affaires, non seulement de ceux de quelque importance. Mais pour ce que Dieu aide aux bonnes intentions, j'espère qu'en ce, où l'on voudra se servir de moi, il m'inspirera, moi qui en cet affaire ne me proposerai jamais autre chose que son honneur & gloire, & le service du Roi, & une parfaite reconciliation du Saint Siège & de la Couronne de France, avec la conservation de la dignité & droits de l'un & de l'autre conjointement. A tant &c. De Rome ce 15. Avril 1595.

L E T R E XXII.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Par une dépêche, que je vous fis vendredi 14. de ce mois, je répondis à celle du Roi, & à la vôtre du 8. Mars; & envoyai ma réponse au sieur *Geronimo Gondi*, pour vous la faire tenir. A-present je vous fais ce petit mot, pour accompagner le *duplicata* de madite dépêche & réponse dudit jour 14. que je vous envoie par l'ordinaire de Lion, qui partira ce soir. Depuis ma dernière je n'ai rien appris qui importe, sinon que Monsieur le Cardinal de Joyeuse arriva en cete ville le 14. comme je vous avois écrit qu'il devoit faire. A tant, &c. De Rome, ce 18. d'Avril 1595.

L E.

L E T T R E XXIII.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Je receûs le 17. d'Avril le *duplicata* de la letre du Roi, & vôtre du 8. Mars, avec la vôtre du 16. du même mois de Mars, qui acompagnoit ledit *duplicata*. Je receûs encore le même jour, & par même moyen, la vôtre du 30. Mars. Et quant audit *duplicata*, je n'ai autre chose à vous dire, ayant fait réponse à la dépêche premiere dudit jour 8. Mars dès le 14. d'Avril. Mais sur le contenu de vos lettres des 16. & 30. Mars, je m'en allai dès le lendemain matin 18. d'Avril trouver Monsieur le Cardinal Aldobrandin, & lui dis comme vous m'écriviez par la vôtre dudit 30. que vous vous en alliez faire la dépêche de Mr. du Perron, & qu'il seroit bien-tôt ici, & que sa charge aporteroit tout contentement à N. S. P. & que le Roi partiroit aussi pour Lion dans huit jours après. Je commençai expressement par là, sachant que c'étoit ce que principalement il desiroit savoir; & puis lui dis le contentement, qu'on avoit reçu par-delà des réponses faites ici après la nouvelle de la blessûre du Roi, & de l'Arrest donné contre les Jésuites; & même de ce que le Pape avoit dit, que pour chose qui fût advenue, il n'avoit point changé de volonté; dont S. M. en baïsoit les piés à S. S. Et sur ce que j'avois écrit par-delà de la plainte que N. S. P. avoit faite de ce qu'on chassoit les Jésuites, & des termes dont on avoit usé en certain Edit, ou Declaration; je lui dis, que vous

S 7

m'y

m'y répondiez tres-amplement, & tres-pertinemment; & lui en recitai sommairement les principaux points: rejettant enfin la resolution & execution dudit Arrest, principalement sur la force & necessité du temps & des choses, qui n'avoient permis d'en user autrement; & le reste sur la nature du divorce, qui est depuis cinq ou six ans entre le Saint Siege & la Couronne de France, pendant lequel tels desordres ne se pouvoient éviter, ains étoit pour en advenir de beaucoup pires. Comme aussi la reconciliation survenant remettrait toutes choses en bon ordre, & rétablirait l'autorité du Saint Siege, & de S. S. en toute la France.

Ledit seigneur Cardinal me répondit, qu'il étoit tres-aise de la dépêche de Mr. du Perron, comme seroit aussi N. S. P. qui jà l'autre fois s'en étoit réjoui, & en avoit loué Dieu, quand le courrier exprés en eût porté la nouvelle: que S. S. étoit toujours attendant, & en bonne volonté de l'expedier favorablement autant comme nous-mêmes le saurions desirer; qu'elle y alloit toujours preparant les choses; que cet affaire s'expedieroit, encore qu'on deust ici y laisser quelque chose du sien, pourveu que l'autorité du Saint Siege demeurât sauve; qu'il vouloit croire, que la chose des Jésuites étoit provenüe des grands soupçons, que le temps & aucuns particuliers d'entr'eux avoient aportez; qu'avec le temps aussi telles défiances pourroient passer, & leurs affaires s'accommoder¹: Qu'il reconnoissoit aussi la nature du divorce dont je

lui

¹ Sept ou huit ans après, les Jésuites furent en si grand crédit & faveur à la Cour, qu'il ne paroissoit pas qu'ils y eussent jamais été suspects. La haine & la défiance ont leurs périodes, ainsi que toutes les affaires humaines.

lui avois fait mention être telle , que pendant icelui ne se pouvoit faire rien de bon ; & que la reconciliation seroit celle-là , qui racommoderoit & redresseroit toutes choses : que pour cela même il voudroit, que ce Prélat, qui devoit venir , fût déjà arrivé ; que cependant il s'offroit pour le fait de ladite reconciliation en tout ce qu'il pourroit, comme il m'avoit jà dit autrefois ; que tous ceux de sa Maison avoient quelque instinct françois ; que lors qu'il lui seroit permis d'écrire, & de faire plus ample déclaration de sa volonté, il ouvreroit encore plus son cœur, & montreroit plus évidemment le desir qu'il a de servir la France.

Les choses demeurerent en ce bon état par l'espace de quelque dix jours ; mais le 29. jour d'Avril, comme nous atendions d'heure à autre l'avis , que ledit sieur du Perron fût parti, voici arriver en cete ville un Capitaine du seigneur *Virginio Orfino di Lamentana* , qui dît, qu'il étoit parti de Lion le 19. d'Avril, & que peu avant son partement y étoient arrivées lettres de la Cour à Monsieur le Connétable du 14. dudit mois d'Avril, esquelles ne s'y parloit point, que le Roi fût parti pour Lion, ni Monfr. du Perron pour Rome ; mais bien qu'ils étoient prêts à partir. Et pour ce que ledit Capitaine n'alleguoit aucune cause de retardement , on commençoit par tout Rome à croire & à dire , que le Roi n'iroit point à Lion du tout , & n'envoyeroit non plus Mr. du Perron par-deça , & qu'il ne falloit plus s'y attendre , & force autres choses à ce propos : & j'entendis , qu'au Palais même on tenoit semblable langage près du Pape , dont je fus tres-marri ; mais je n'y savois que faire, sinon
que

424 LETRES DU CARD. D'OSSAT,

que me tenir coi, & attendre en patience ce que vous pourriez écrire de ce retardement. Et cinq jours après, à savoir le 4. de ce mois de Mai, jour de l'Ascension, au soir, m'arriverent bien à propos vos lettres du 13. d'Avril; & le lendemain de bon matin, je m'en allai vers Monsieur le Cardinal Aldobrandin, & lui dis, comme j'avois receû les susdites lettres, qui contenoient la cause, pourquoi le 14. d'Avril le Roi n'étoit encore parti pour Lion, ni Mr. du Perron pour Rome. Et là-dessus je lui déduisis tout ce qu'il vous avoit plû m'écrire de l'eresipele, qui étoit survenue au Roi avec fièvre, lorsque S. M. étoit sur le point de partir, elle pour Lion, & de faire partir ledit sieur du Perron pour ici; & de l'espérance, que vous me donniez du bref partement de l'un & de l'autre, & de l'éclaircissement, que S. M. auroit eû, comme il n'avoit tenu à N. S. P. que le Roi d'Espagne n'eût pris une autre résolution pour le regard de la France, que celle à laquelle il s'opiniâtre. Et sur la fin je suppliai ledit seigneur Cardinal, de ne s'arrêter à ces faux bruits, qui couroient par Rome; & d'asseûrer le Pape, que la résolution d'envoyer ledit sieur du Perron étoit vraie, ferme, & sêûre; & que nous en atendions bien-tôt l'execution; le priant encore de remarquer à S. S. le soin, que vous aviez par-delà de l'en tenir avertie: & comme vos lettres du 8. Mars ayant porté, que l. dit sieur du Perron partiroit pour tout le mois de Mars, & ne s'étant pû faire, vous n'aviez oublié d'en écrire le 30. & n'étant encore ledit sieur du Perron pour partir au temps signifié par vos lettres dudit 30. vous n'aviez railli d'en écrire la cause par vos lettres dudit 13. d'Avril. En
soin,

somme , je le remis & le laissai assez bien persuadé , comme il me sembla. Mais je voi bien aussi , que si le partement dudit sieur du Perron alloit guere plus à la longue , sans cause qui leur fût manifeste , ils ne pourroient plus croire à paroles , qu'on leur seût dire : & comme je courrai volontiers à leur porter la nouvelle de son partement , quand j'en serai averti ; aussi ne pensé-je pas , que je peüsse desormais faire accepter aucune excuse , qui ne leur fût d'ailleurs connue & certaine.

Quant au surplus de vosdites lettres , j'en avois jà employé partie de moi-même , comme vous aurez veü par la mienne du 21. Mars , en ce qui concerne le refus , que faisoient les Capucins & Minimes , de prier Dieu publiquement pour le Roi ; partie j'en ai employé en ce qui s'est présenté avec diverses personnes , comme je ferai le reste aux occasions , qui se présenteront , vous suppliant de croire , que de tous les commandemens , qu'il vous plaît me départir , je n'en ometts pas un , que je n'execute en temps & lieu , au mieux que je sai & puis. Aussi m'aidé-je des particularitez & occurrences de delà , qu'il vous plaît me toucher , pour tenir ici en reputation les affaires du Roi & de la France.

Mr. d'Elbene a pourveü à ce que Mr. du Perron soit bien logé & accomodé , de façon qu'il n'a été besoin que moi , ni autre , s'en travaillât. Je vous remercie tres-humblement de la protection , en laquelle il vous plaît prendre mon Prieuré de S. Martin du vieux Bellesme , dont je vous avois écrit par ma lettre du 17. Février. Je ne vous suplierai jamais que de chose juste , & encore sera-ce avec la re-

reserve & retenüe , que requiert la modestie , dont j'ai toute ma vie fait profession avec tous ; & le particulier respect & révérence , que je dois , non seulement à vôte grade , & à vos ocupations , mais aux obligations , que je vous ai déjà.

Les choses d'ici sont quasi au même état , où elles étoient lors de mes dernieres lettres. Les Espagnols sont les premiers à crier , que Mr. du Perron ne viendra point ; & cependant ne laissent de faire tout ce qu'ils peuvent , en cas qu'il vienne , pour empêcher la reconciliation de la Couronne de France avec le Saint Siege. Outre les livres , qu'ils ont fait composer , long-temps y a , ils en ont fait faire de nouveau pour metre scrupule & peur en l'ame du Pape , & de tous ceux qui inclinent à l'absolution ; disant sourdement , que le Pape non seulement ne la doit , mais ne la peut donner ; & que s'il la donne , au lieu qu'il pense conserver ou raquerir la France , il perdra l'Espagne , & tout ce qui obéit à S. M. Cat.

Il me souvient de vous avoir écrit autrefois , que les vint-mille écus de pension , qui avoient été reservez sur les fruits de l'Archevêché de Toledé , serviroient un jour de leurre en cete Cour ; je vois & touche maintenant les effets de mondit pronostique * . Ils en vont presentant à des Cardinaux , à un mille , à un autre deux mille ; à d'autres trois mille ; à condition qu'ils diront contre l'absolution tout-à-fait , ou pour le moins , qu'ils ne feront point d'avis de la donner , si le Prince de Bearn de son côté ne donne de bonnes seûretez pour la Religion Ca-

10-

* Voyez la fin de la lettre 9.

tolique; lesquelles cependant ils disent savoir, qu'il ne donnera point. Et n'y a pas faute de Cardinaux. qui se vendent, & de ceux-là mêmes, qui ont par ci-devant parlé ouvertement & publiquement pour l'absolution. C'est chose qui se fait par tout Rome; & les connoît-on par nom, & par surnom. Et pour ce que lesdits Espagnols savent, que la prospérité du Roi lui est un sufrage plus puissant que toutes leurs brigues & menées, ils se distilent le cerveau après des inventions, pour persuader au Pape, & au monde, qu'il n'est point jour à midi, & que les affaires du Roi se portent en France plus mal, qu'ils ne firent jamais; & qu'il ne fut onques si facile de venir à bout de lui, si S. S. se veut de nouveau declarer, & contribuer des forces contre lui. Ils apostérèrent dernièrement un courrier, comme venant de Flandres de la part du Comte de Fuentes, avec des memoires & instructions, qui portoient, que le parti de la Ligue étoit encore tres-fort en France; & que le Prince de Bearn n'avoit moyen aucun d'aller à Lion, non pas même de vétir ses gardes: qu'outre cette faute d'argent, lui Comte de Fuentes lui donneroit encore trop à faire par-delà, avec les belles & grandes forces, qui étoient jà entrées en la Picardie: qu'il envoyoit encore d'un autre côté le Colonel *Verdugo* ², avec d'autres grandes forces, pour affie-

² *Francisco Verdugo*, Gentilhomme Espagnol, -qui avoit servi quarante ans dans les guerres de Flandre, & de qui le Grand-Commandeur de Requesens, Gouverneur des Pais-bas, écrivit au Roi d'Espagne, qu'il étoit un des plus grands Capitaines, que la Nation Espagnole eût jamais eû: *que es de los mas aventajados Capitanes, que ha tenido la Nacion Española.* Il mourut au mois de Septembre de cete année, âgé de 59. ans.

affieger Sedan, principal nid du Duc de Bouillon, lequel seroit bien batu, s'il entreprenoit de l'aller secourir: que la Reine d'Angleterre étoit lassée de tant aider ledit Prince de Bearn, & prétoit volontiers l'oreille au propos, qui lui avoit été ouvert d'une treve avec le Roi d'Espagne: que ceux de la Ligue, qui s'étoient mis du côté du Prince de Bearn, étoient tous prêts à le quitter, comme avoit jà fait Monsieur de Guise, qui étoit, ou seroit bien-tôt à Nancy; & comme feroient encore les Catholiques mêmes, qui l'avoient toujours suivi, pourvuë que S. S. se déclarât: laquelle déclaration du Pape est le but à quoi ils tendent.

Mais le Pape les connoît meshui trop, & est d'ailleurs trop bien averti pour se laisser ainsi tromper par eux. Aussi savoit-il bien tous les marches qui se sont faits ici, & a par compte les voix qui sont pour, & contre son intention, & est tout prest de ce qu'il a à faire. Et comme ils se sont trompez en tant d'autres choses, dont il leur est advenu tout le contraire de ce qu'ils pretendoient; aussi toutes ces bravades & menaces, & tant de malicieuses & importunes inventions, ne peuvent engendrer en un bon cœur, sinon qu'une grande alienation d'eux, & un grand desir de se délivrer & s'affranchir de leurs façons tyranniques.

La réduction de Vienne leur est en ces entrefaites venue fort mal à propos³, & les a merveilleusement fâchez; & j'espere que la suite & con-

³ La ville de Vienne avoit été rendue au Roi, au mois d'Avril, par Disimieu, qui la tenoit au nom du Duc de Nemours. Ce qui fâcha tellement ce pauvre Duc, qui étoit tout espagnol, qu'il en tomba malade, & mourut au mois de Juillet suivant.

consequence les fâchera encore plus. Les nouvelles aussi qui en même temps sont venues de Piémont, que les François y courent jusques aux portes de Turin, ont fort gâté leur mystere. Ils ont depuis quelques jours fait coufir une réponse à la publication de la guerre faite en France⁴: si ladite réponse a vraiment été publiée es Pais-bas, comme sa date le signifie, vous l'aurez déjà veüe par-delà. Mais pour ce qu'il pourroit être qu'on l'auroit composée ici, comme l'on fait assez d'autres choses, je la vous envoie à toutes aventures.

Il y a ici lettres de Monsieur de Mayenne, écrites de Châlons le 2. d'Avril, par lesquelles il se plaint de la longueur des Espagnols, qui
ne

⁴ L'Archiduc Ernest, qui gouvernoit les Pais-bas pour le Roi d'Espagne, depuis le 30. de Janvier 1594. répondit à la Declaration d'Henri IV. par une autre, où il le nommoit seulement Prince de Bearn. Dans cete réponse, il racontoit au long tous les bienfaits & toutes les assistances, que la France avoit reçu de la Couronne d'Espagne, depuis le commencement des guerres civiles, & la fidelité avec laquelle le Roi Catholique avoit entreteñu la paix avec les derniers Rois de France: puis concluoit en protestant, que l'intention de sa Majesté Catholique n'étoit point de rompre la Paix capitulée & jurée avec les Rois légitimes de France; mais seulement de maintenir & défendre l'ancienne Religion contre les Huguenots, & particulièrement contre les armes du Prince de Bearn, soi disant Roi de France; & que quand même ce Prince, après l'absolution du Pape, seroit en possession de cete Couronne, sa Majesté Catholique ne pouvoit pas manquer de continuer à lui faire la guerre avec la valeur & la réputation, qui l'avoient toujours acompagné, lui, & ses prédecesseurs. *Don Carlos Colema, liv. 8. de son Histoire de Flandre.* Cete réponse fut publiée le 26. de Mars, cinq jours après la mort de l'Archiduc Ernest, auquel avoit succédé, pour le malheur de la France, le Comte de Fuentes, le plus grand & le plus expérimenté Capitaine Espagnol de ce tems là. Il étoit fils de Don Jaq. de Guzman, Comte d'Alva de Liste, & de Catherine de Tolède Pimentel.

ne lui avoient envoyé des forces pour secourir le château de Beaune⁵, qui avoit tenu sept semaines; se confesse réduit en tel état, qu'il ne peut faire, ni justement la paix, dit-il, ni utilement la guerre, (ce sont ses mots :) vouloit s'aboucher avec le Connétable de Castille dans cinq jours, & prendre quelque bonne résolution avec lui; promet d'écrire plus amplement quand il aura fait avec ledit Connétable: cependant desireroit fort savoir ce qu'aura fait le seigneur Jean-François Aldobrandin en Espagne: declare vouloir dépendre des volontez & commandemens du Pape: supplie, que si S. S. se laissoit aller à l'absolution, comme les ennemis s'en vantent, & comme ces peuples-là le commencent à croire, ce qui nuit grandement à leur sainte cause; que Sa Sainteté le fasse au moins avec la justice qu'elle doit, pourvoyant à la sûreté de la Religion, & de ceux, qui ont si libéralement exposé leurs vies pour la conservation d'icelle.

Ledit seigneur Jean-François Aldobrandin partit de la Cour d'Espagne le premier d'Avril, & arriva en cete ville le 16. de ce mois. On dit, que ce Roi-là, & le Prince son fils, & l'Infanté, lui ont voulu faire de grands dons ⁶ à son

⁵ Le Château de Beaune s'étoit pareillement rendu au mois d'Avril: & les villes d'Autun, d'Auxonne, & de Dijon, abandonnèrent peu après le Duc de Mayenne, qui ne sachant plus à quel Saint se volier, étoit sur le point de se retirer en Savoie, ou d'aller en Espagne, lorsque nôtre Roi lui tendit les bras, avec promesse de lui faire tout le bon traitement, qu'il pouvoit esperer d'un Maître, qui savoit pardonner.

⁶ Herrera dit, que le Roi d'Espagne lui fit de riches presents, & lui donna quatre habits de l'Ordre de Christ, pour en disposer en faveur de qui il voudroit de ses gentilshommes.

son partement ; mais qu'il ne les a voulu prendre, & que le Pape le lui avoit ainsi commandé, quand il partit d'ici. On dit de plus, que ledit Roi lui a donné esperance d'envoyer en Hongrie 8000. hommes de pié sous la conduite dudit seigneur Jean-François ; mais qu'on ne fait pas grand fondement sur cete promesse, pour n'en voir rien de prest, & pour ce que les Espagnols ont acoûtumé de prometre beaucoup, & de tenir peu ou rien. Du reste de la charge dudit seigneur Jean-François, on en a dit jà par ci-devant ce qu'on a voulu être scû ; à savoir, que le Roi d'Espagne avoit répondu ne vouloir point de paix avec le Roi ; & je l'ai déjà écrit par-delà. Mais outre que cela même n'est point si certain, qu'on n'en puisse douter, si la réponse à la publication de la guerre est véritablement faite par son commandement, vous y pourrez observer, que quelque artificieuse & malicieuse qu'elle soit, elle signifie assez qu'en cas d'absolution, il aimeroit mieux paix que guerre ; & seroit prest à dire, qu'il n'a point entendu, & n'entend point avoir guerre avec le Roi de France.

Il se fait à-present ici quelque plus grande diligence aux levées publiées, long-temps y a, pour Hongrie, qu'on ne faisoit la dernière fois que je vous écrivis. On dit, qu'elles seront de dix-mille hommes de pied, & de mille à cheval. Ledit seigneur Jean-François en est déclaré Chef⁷, & le seigneur Paul Sforce son Lieu-

⁷ Alfonse II. Duc de Ferrare, fit demander ce Général au Pape, comme aiant servi autrefois en Hongrie avec beaucoup de reputation ; (en 1569.) mais le Pape lui préfera son neveu Jean François, qui n'entendoit rien au métier de la guerre.

Lieutenant general ⁸. Ils ne sauroient marcher, que nous ne soyons bien avant au mois prochain. Le Pape a de nouveau envoyé vers les Princes & Potentats d'Italie, pour les exhorter à contribuer chacun selon ses moyens à cete guerre ; & pour cet effet partirent d'ici au commencement de la semaine passée l'Abbé de la Corgne, & l'Evêque d'Amelia, envoyez par S. S. On ne fait encore que se promettre de la poursuite, qui se fait auprès du Roi de Pologne, pour le faire entrer en ligue contre le Turc ⁹.

Il se fait levée au Duché d'Urbain de 3000. hommes de pié pour le Roi d'Espagne, qui seront commandez par le seigneur *Alonso d'Avalos* ; & dit-on que le Duc d'Urbain, permettant cete levée, a mis en ses conditions, que ces gens ne passeront point en France.

L'Evêque de Toul ¹⁰, qui a un diferend avec le Chapitre de son Eglise, est arrivé ici depuis huit jours ; & dit-on qu'en partant il a eû charge

⁸ L'expérience de Paul Sforce suppléoit à l'incapacité du Général Aldobrandin.

⁹ Le Nonce du Pape, qui étoit alors *Annibale di Capoa*, Archevêque de Naples, ne put rien obtenir du Roi ni du Senat de Pologne. L'Empereur envoya aussi deux Ambassadeurs, savoir l'Evêque d'Olmuz, & le Comte Venceslas de Berka, à la Diete, qui se tenoit alors à Cracovie ; mais ils n'y gagnèrent pas plus que le Nonce, les Polonois n'ayant pas trouvé de sûreté, ni d'avantage à rompre la Paix, que les Turcs entretenoient avec eux depuis soixante-dix ans. *Cum Poloni*, dit l'Evêque Piascki, *pacem certam cum Turca ab annis 70. integrè servatam, non tam facile disruptendam vellent, nisi firmiteribus praesidiis belli suscipiendi rationes stabilirentur.* *Chronica ad annum 1595.*

¹⁰ Christofe de la Vallée, qui avoit succédé au Cardinal de Vaudemont, frère de Louise, Reine douairière de France.

ge de Monsieur de Lorraine de faire de sa part office envers le Pape pour l'absolution du Roi.

L'année passée, au mois de Juin, Monsieur le Cardinal de Joyeuse obtint pour son frere la translation de l'Ordre des Capucins à l'Ordre de S. Jean de Jerusalem, pour y être en lieu & rang de Prêtre, non de Chevalier, comme ils vouloient; avec permission néanmoins de pouvoir pendant la guerre se vêtir de court, porter l'épée, commander aux gens de guerre, & gouverner cete Province-là. Maintenant, au commencement de ce mois de Mai, il a de plus obtenu, que fondit frere, nonobstant ledit lieu & rang, pourra toute sa vie, en tout temps, tant de paix que de guerre, aller vêtu de court, porter l'épée, tenir gouvernemens, & tous honneurs & dignitez seculieres, tant militaires que civiles.¹¹ Ceci est certain, mais

¹¹ Voici la teneur du Bref, daté du 5. de Mai 1595. *Superiori anno Te à Religione Fratrum Minorum Capucinerum ad Ordinem Hospitalis Sancti Joannis Hierosolymitani transfulimus, atque ut inter Sacerdotes ejusdem Hospitalis connumerari, ac solitam professionem emittere posses, concessimus, indulgentes inter alia tibi, ut bello durante Religionem Catholicam, ac Provinciam Occitanam defendendi causa, veste curta indui, arma gestare, exercitui praeesse, ac ejusdem Provincia regimen suscipere seu continuare & exercere tibi liceret. Nunc autem, cum tuo nomine nobis fuerit expositum, pluribusque testimoniis gravissimis aliunde confirmatum, praesentiam & operam tuam in ea administratione adeo esse necessariam, quod si ab ea removereris, Religio ibi Cath. his praesertim turbulemis temporibus maxime periclitaretur. . . . Nos hanc praecipuam Religionis causam attendentes, & insignium tuorum familiaeque tuae erga eandem Religionem meritorum memores. . . . harum auctoritate, ac de potestatis apostolica plenitudine, ut etiam extra belli tempera, quarumcumque provinciarum administrationes, regimina seu gubernia, praefecturas, & alias quascumque dignitates seculares, tam militares, quam civiles, accipere & obire; ac quo decentius & tutius fungi eisdem possis, tecum, ut vitam tuam durante, dicta veste curta indui, & ense accinctus privatum & publicè incedere, liberè & licitè possis & valeas, de spe-*

434 LETRES DU CARD. D'OSSAT,

mais je ne sai si je dois croire ce qui m'a été dit, que le remüement qui fut fait à Toulouse le 11. d'Avril fut en partie pour ce que ledit frère n'avoit encore telle dispense, & croyoit qu'il ne l'obtiendrait point, s'il avoit laissé crier, *Vive le Roi*, avant que l'avoir. On lui a dépêché d'ici, pour lui faire savoir qu'on l'a, & lui en envoyer une copie collationnée. Avec cela, si le Roi donne ordre en cete derniere saison, que le menu peuple de Toulouse, qu'on a seduit, ait faute de pain & d'autres commoditez, je ne doute point, que de gré ou de force S. M. ne se fasse bien-tôt reconnoître en ladite ville. A tant, Monseigneur &c. De Rome le 20. Mai 1595.

L E T R E XXIV.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Cete-ci sera pour accompagner le *duplicata* de la letre que je vous

ciali done gratia dispensamus, plenamque & liberam damus & concedimus facultatem, &c. Et dans un autre Bref, daté du 18. de Septembre 1596. le Pape ajouta encore à cete dispense la grace de pouvoir jouir & disposer de toutes sortes de biens en qualité de dispensateur. *Quia verò frustra hac tibi concessa fuissent, nisi haberes undè te, familiamque tuam, pro loci & gradus dignitate, alere posses, idcirco aquum & necessarium esse duximus, ei rei opportunè providere. Igitur, ut administrationes predictas ac dignitates honorificentius, & sancta Religioni Cath. Regnoque utilius gerere queas, tecum, ut fructus omnium & singulorum bonorum tibi à parentibus, agnatis, cognatis, aut etiam extraneis quibuscumque relictos, vel relinquendos, capere & distribuere, tanquam dispensator tantum, liberè & licitè possis & valeas, auctoritate apostolica, tenore presentium dispensamus, tibi que plenam damus & concedimus facultatem, non obstantibus dicti Ordinis Sancti Joannis Hierosolymitani statutis, constitutionibus, & ordinationibus, necnon consuetudinibus, usibus, &c.*

vous fis , il y a deux jours , & pour y ajoûter quelques choses qui m'étoient oubliées , & que j'ai apprises ou pensées depuis. J'avois donc oublié entre les menaces & bravades des Espagnols , à vous dire qu'ils se vantent d'avoir toute prête une protestation , qu'ils veulent faire au Pape* , & la publier en cas qu'il veuille absoudre le Roi. S. S. le fait , & ne s'en étonne point. Aussi avois-je oublié entre leurs inventions , pour agrandir leurs affaires , & diminuer celles du Roi , qu'ils disent que la Paix s'en va faite es Pais-bas , & que les Hollandois & Zelandois la desirent infiniment ; & qu'il n'y a que le Comte Maurice , & trois ou quatre autres qui l'empêchent : mais que les peuples s'en feront croire , ne pouvant être forcez par ledit Comte , & autres. En quoi ils disent en partie vrai , que ces peuples voudroient la paix voirement ; mais ils taisent malicieusement , que c'est à condition que les peuples s'acordent entr'eux , sans qu'il y soit aucunement parlé des Espagnols , desquels ils ne veulent point d'une façon , ni d'autre , ainsi que j'ai veû par une letre écrite à Bruxelles le 22. d'Avril , incontinent après le retour de ceux qui étoient allez en Zelande & Hollande pour parler d'acord. Et puis que je suis tombé sur le propos de ladite letre , je vous dirai , avant que de passer outre , qu'il y avoit de plus ce qui s'ensuit : qu'on faisoit état d'envoyer au Duché de Luxembourg le Colonel *Verdugo* tout aussi-tôt qu'il seroit guéri d'une maladie qu'il avoit audit Bruxelles ; & le Prince de Chimay , pour faire l'entreprise du Catelet , avec les forces qu'ils avoient en Picardie ,

& au

* Voyez la 6. note de la page 449.

& au Pais de Liege. Mais quant à la guerre ouverte, vous les verrez venir. Ce qui s'ensuit doit être plus secret, comme je le tiens aussi pour plus dangereux; c'est que le Gouverneur de Ham¹ étant auparavant demeuré d'accord avec les Ministres du Roi d'Espagne de leur livrer la place pour 25000. écus, il étoit à Bruxelles lors de ladite lettre, pour toucher ladite somme; mais qu'ils diferoient à la lui payer, & il étoit pour s'en retourner malcontent d'eux. Ce sont les mots de celui qui écrit, & est personne qui a moyen de le savoir. Si d'avanture vous n'en étiez averti d'ailleurs, & que le traître n'eût point achevé sa trahison, quand cete ci parviendra à vous, l'avis vous pourra servir pour y pourvoir d'une façon ou d'autre. Voilà quant à ladite lettre.

— Au demeurant, sur le retour d'Espagne du seigneur Jean-François, on dit ici, qu'avec les 8000. hommes de pié, que le Roi d'Espagne lui a promis pour Hongrie, il y a encore mille chevaux; que ledit Roi a dit de plus, qu'ils seroient prêts aussi-tôt que ceux de S. S. pour être tous ensemble conduits en Hongrie, & commandez par ledit seigneur Jean-François. Mais quand bien on trouveroit tant de gens à lever en Italie, à quoi il y aura bien à faire; si est-ce que n'y ayant encore aucun commencement, ni rien de prêt pour cete nouvelle levée de 8000. hommes de pié, & mille à cheval, elle ne sauroit être

¹ De Mouy-Gomeron, à qui le Comte de Fuentes fit couper la tête. Il étoit bien juste qu'un traître, qui alloit querir le paiement de sa trahison, fût payé de la main du bourreau. *Lo cierto es, dit le Coloma, que si Gomeron no mereció la muerte, por averse perdido la plaza, quando no estava à su cargo, la mereció por averla vendido.*

être faite en tems, qu'elle pût arriver en Hongrie pour y servir du cete année. Qui nous doit faire soupçonner, que si elle se fera, ce sera pour quelque autre fin & intention. Sur quoi nous devons aussi croire, comme si nous l'avions ouï de nos propres oreilles, que le Roi d'Espagne ayant le seigneur Jean-François près de soi, a fait envers lui tous les offices possibles, pour faire persuader au Pape de se déclarer de nouveau contre le Roi, & d'envoyer de commun accord toutes leurs forces en France contre lui²; tout ainsi que ses Ministres ne cornent autre chose tous les jours aux oreilles de S. S. & referent à cela toutes leurs inventions & pensées. Et encore que le Pape sera mieux conseillé que cela, si-est-ce que le Roi d'Espagne, ni ses Ministres, n'en quiteront la poursuite, tant qu'il leur en restera une goutte d'esperance.

² Herrera dit, que Philippe II. parla au seigneur Jean-François, en ces termes: [Qu'il s'étonnoit comment le Pape avoit pû se laisser persuader de donner l'absolution au Prince de Bearn, puisque de telle éducation, & de telles manières de vivre, & presentes & passées, on ne pouvoit s'en promettre d'amandement véritable; que la crainte, que S. S. avoit qu'il ne se fît un schisme en France, étoit une peur panique & sans raison, ce Royaume aiant été de tout tems si chretien & si obéissant au Saint Siège, qu'assurément il ne s'en separeroit jamais, que si les Catholiques de France voioient S. S. armée d'une bonne résolution contre toutes les fausses alarmes, qu'on lui donnoit, elle trouveroit en eux toute l'obéissance, & toute la fermeté, qu'elle pouvoit desirer.] Mais enfin l'Auditeur Séraphin, dont il est souvent parlé dans ces lettres, acheva de vaincre l'irrésolution du Pape par un mot hardi, qu'il lui dit un jour, que S. S. lui demandoit ce qu'on disoit d'elle dans Rome? On dit tout haut, répondit il, que Clement VII. a perdu l'Angleterre, pour s'être trop hâté d'excommunier Henri VIII. & que Clement VIII. perdra la France, pour avoir trop désiré d'absoudre Henri IV.

rance. Par ainsi il pourroit se servir de cete promesse d'envoyer en Hongrie, pour, en attendant que ses forces se levent, retarder cependant celles du Pape même, comme afin que toutes aillent ensemble sous la conduite dudit seigneur Jean-François; & par ce moyen faire passer la saison de les envoyer pour cete année en Hongrie, & puis faire naître ocaſion de presser de nouveau S. S. d'envoyer le tout en France, & même si le Roi n'a envoyé par-deçà, ou ne vouloit faire une partie de ce qu'on voudroit. Que si S. S. ne voulant tant attendre pour son regard, avoit pluſtoſt envoyé ses forces en Hongrie, le Roi d'Espagne se pourroit alors servir des ſiennes, pour intimider ici S. S. & la détourner de donner l'absolution; ou en tout événement se feroit cependant servi de ce pretexte de levées pour Hongrie, pour couvrir ſa vraie intention de les envoyer en France ſeules, s'il ne peut avec celles de S. S. ³ Mais de toutes ces choses, qui conſiſtent en conjectures, vous en jugerez trop mieux, prenant les choses au pis, pour n'en demeurer à la merci d'autrui. Cependant, il n'y a rien de meilleur contre tout cela, que d'avancer par-delà la reduction de ce qui reſte, & uſer bien de la proſperité, que Dieu donne au Roi. Tant mieux ses affaires iront, tant moins de cœur & de moyen auront
ses

³ C'est bien le devoir d'un Ambassadeur de donner avis à son Prince, non ſeulement de ce qu'il tient pour véritable & certain, mais encore des choses incertaines, qui lui ſont rapportées, & qui pourroient bien être vraies: afin que son Maître en puiſſe tirer les conjectures, qui lui peuvent ſervir à ſe garantir de ce qu'il appréhende. Mais quand le Miniſtre eſt ſage & prudent, il aſſaiſonne toujours ses avis de telles clauses, que le Prince y voit ſon bon diſcernement, & le plan ſur lequel il doit prendre ses meſures.

ses ennemis d'entreprendre contre lui & contre son Royaume, & tant moins ils trouveront qui condescende à leurs mauvaises intentions. Je ne broüillerai point ici le papier de certaine Principauté de Rossane au Royaume de Naples, qu'on dit avoir été promise au seigneur Jean-François pour la moitié de ce qu'elle vaut : car toutes telles choses sont fort incertaines ; combien que je croie fort facilement, que les Espagnols voudroient bien, qu'il y employât deux ou trois cens-mille écus, pour avoir autant de gages de lui & des siens, & se l'assujétir par ce moyen. Mais outre qu'il ne les a point, & que le Pape use mieux du revenu du Saint Siege, je croi que l'on connoît assez les intentions des prometeurs. Et au pis aller je reviens toujours à mon refrain, que les affaires du Roi se faisant en France, se feront toujours en Espagne même, non seulement à Rome, & ailleurs. A tant je prie Dieu qu'il vous donne, Monseigneur, en parfaite santé, tres-heureuse & longue vie. De Rome, ce 22. Mai 1595.

L E T R E XXV.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Par le commencement de la letre, qu'il vous a plû m'écrire du 20. Mars, je voi qu'on avançoit par-delà le partement de Mr. du Perron ; & je vous puis asséûrer, qu'ici on s'en enquiert plus que d'aucune autre chose, & qu'on le desire outre mesure : mais avec ce desir il commence à y avoir du soupçon & de la défiance, à cause du long retardement. On a eû quelquefois opinion, qu'on

ne le feroit partir de delà , jusques à ce que le seigneur Jean-François Aldobrandin fût de retour d'Espagne. Or est-il de retour maintenant, & arriva en cete ville le 16. de ce mois; & s'est fait mille discours là-dessus, & contraires les uns aux autres, selon la diversité des humeurs des discourans. Ceux-là mêmes, qui l'ont acompagné, ne s'accordent de ce qu'ils peuvent avoir veü & observé. Les uns disent, qu'il lui a été fait grand honneur en cete Cour-là¹; les autres, qu'il lui en a été fait trop peu: les uns, qu'il s'en est retourné fort content; les autres, que non: qu'il a obtenu la pluspart de ce qu'il demandoit; qu'il n'en a obtenu rien en efet: que ce sien voyage aura servi à retarder nos affaires; qu'au contraire il les avancera plustost. De ma part, en ces extremitez, je me tiens partie à la raison, qui n'a pas toujours lieu; partie à la force & necessité, qui l'emporte le plus souvent: & croi qu'on se soit contraint de l'honorer, autant que la gravité & le sourcil espagnol s'est pû abaisser, pour le besoin qu'ils ont du Pape; mais que ce n'a pas été tant comme il desiroit, ni comme le respect de S. S. & la parenté & alliance, qu'il a avec elle, le requeroit: que comme sage qu'il est, il ait montré en aparence toute satisfaction, mais qu'au dedans

¹ Herrera dit, que Jean-François fut reçu du Roi avec beaucoup d'honneur, & écouté tres-favorablement, *con gran benignidad*. Mais ce qu'il ajoûte deux pages après, que Jean-François eut audience assis & couvert, parceque se trouvant travaillé de la goutte, il ne pouvoit pas se tenir long-tems debout: [*porque no pudo estar tanto tiempo en pie, por hallarse apretado de la gota*] semble dire, que Jean-François ne fut assis & couvert devant le Roi que parce qu'il avoit la goutte: au lieu que cet honneur lui étoit dû parce qu'il étoit neveu du Pape, & qu'il négocioit de la part de S. S.

dans il estime les choses selon qu'il les a trouvées à son goût , ne se déguisant rien à soi-même : qu'il ait obtenu paroles générales & ambigües , & promesses conditionnées à la plupart de sa charge principale ; mais que les efets en sont fort incertains , & , quoi que ce soit , fort loin : que pour nôtre regard , on ne se fera point feint , en faisant tous offices envers ledit seigneur Jean-François à ce que l'absolution ne fût jamais donnée , ou pour le moins qu'elle fût diferée jusqu'au dernier soupir du dernier de la Ligue ; ains à ce que le Pape entrât de nouveau en guerre ouverte contre ce Prince de Bearn , & conjointement avec S. M. Cat. tournât toutes ses forces & pensées à la défense de la Religion Catholique , & de la Couronne de France , dont S. M. a plus de soin & de souci , que de toutes les autres choses du monde : mais qu'on fait bien de quel esprit il est poussé , & de combien il importe au Saint Siege , & à la Religion Catholique , Apostolique , & Romaine , de perdre le premier Royaume de la Chretienté. Ainsi il me semble concilier assez doucement les susdites opinions si contraires , & ne me trop éloigner de la verité. Toutes les autres particularitez sont par trop incertaines , & partant je n'y répondrai point. De Rome , ce 22. Mai 1595.

L E T R E XXVI.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, La lettre, qu'il vous plût m'écrire le 4. de Mai, me fut rendüe le 8.
T 5 de

de ce mois, avec une de Monsieur de Bellièvre du 25. dudit mois de Mai ; par laquelle entre autres choses il m'écrivoit, qu'il en avoit receu une de vous du 19. écrite à Montereau-faut-Yonne ; & qu'à l'heure qu'il écrivoit, le Roi pouvoit être à Troyes, s'en allant en Bourgogne. Et pour ce que je savois, que chez le Pape on étoit en peine, pour n'avoir aucune certitude du partement de Mr. du Perron, & encore en défiance s'il viendrait, ou non ; je m'en allai incontinent vers Monsieur le Cardinal Aldobrandin, & lui dis ce que vous m'écriviez au commencement de vôtre dite lettre, que vous étiez sur le point de faire partir ledit sieur du Perron, & ce que Monsieur de Bellièvre m'avoit écrit de plus. De quoi ledit seigneur Cardinal montra être bien aisé, mais non pas d'une pleine & entière joie ; pour autant qu'encore que par le contenu de la lettre de mondit sieur de Bellièvre, il y eût assurance, que le Roi étoit parti de Fontainebleau, & s'étoit acheminé en Bourgogne ; toutefois il n'y avoit point de certitude, que Mr. du Perron fût parti d'avec le Roi. Et me dit ledit seigneur Cardinal, que N. S. P. ayant déclaré sa bonne volonté en tant de façons, la raison vouloit que par-delà on y eût correspondu, en envoyant vers lui en plus grande diligence & promptitude, qu'on n'avoit fait. Outre qu'en tardant tant, on donnoit temps & opportunité à ceux, qui ne vouloient cete reconciliation, de faire mauvais offices, & fufci-

¹ Pompone de Bellièvre, qui fut fait Chancelier de France en 1599. C'étoit, dit Nicolas Pasquier dans une de ses lettres, le plus homme de-bien, que je vis jamais dans le Conseil du Roi ; car il ne vouloit que choses bonnes, justes, & honnêtes.

fulciter nouvelles dificultez. Que ce nonobstant S. S. perseveroit toujours en la même bonne volonté , & avoit les bras ouverts pour embrasser qui feroit ce qui étoit deû à Elle , & au Saint Siege. Je le priaï de s'asseûrer , que la correspondance de bonne volonté y étoit toute telle , qu'il la sauroit desirer ; & de se souvenir des causes du retardement , que je lui avois exposées à diverses fois par le passé ; & croire , que quand bien Mr. du Perron auroit fait quelques journées avec le Roi , pendant que le chemin de Lorraine & de Bourgogne leur auroit été commun , (qui étoit tout le pis , qu'on pouvoit penser en ceci) ce neanmoins il ne pourroit avoir été longuement à la suite de S. M. & nous entendrions bien - tôt , qu'il seroit passé à Nancy.

Quant au remüement advenu à Toulouse , dont il vous plaît m'avertir , je le seûs en cete ville le propre jour , que vous écrivîtes vôtre-dite letre du 4. Mai , & ce par le moyen d'une letre écrite de Toulouse le 13. d'Avril , laquelle étant tombée entre les mains de Monsieur de Belliévre à Lion , me fut par lui envoyée avec une sienne du 18. du même mois d'Avril , & par moi ici reçüe ledit 4. Mai. Et comme des deux autres personages , outre Monsieur de Joyeuse , que vous me nommez à ce propos , je ne veux point pleiger le premier ; aussi ai-je eû du second le même soupçon que vous , & en ai de bons témoins , à qui je l'ai dit avant que vôtre-dite letre m'arrivât.

Monsieur de Joyeuse dépêcha par-deçà vers Monsieur le Cardinal son frère le 18. Mai , un sien , qui arriva ici le premier de ce mois , & en part ce soir renvoyé par ledit sieur Cardinal ,

qui montre avoir grande apprehension de l'issue dudit remuement, connoissant que son frère n'a point de quoi maintenir une telle entreprise faite hors de toute saison; & que comme que cete nouveauté se termine, la haine des principaux de la ville leur en demeurera toute leur vie. Outre que pendant que son frère fera ainsi, ou demeurera séparé du Roi, nul du côté de S. M. ne se pourra fier de lui Cardinal, en chose qui concerne le public de la France, comme il m'a reconnu lui-même, lors que je le lui ai dit avec la franchise, dont j'ai acoûtumé d'user envers lui, & avec le respect cependant que je lui dois. Aussi m'a-t-il assuré, que par ledit homme qu'il renvoie, il exhorte & convie fort son frère de s'accorder au plustost, & en toutes façons: ce qui est croyable, pour ce que c'est leur grand profit. Qui est tout ce que j'avois à vous dire sur le sujet de vôtre dite lettre du 4. Mai.

Au demeurant, quelque chose que nous sachions dire, & quelque avis qu'on ait d'ailleurs de la prochaine venue de Mr. du Perron, toutefois on n'ôtera la défiance, qui en est entrée au Palais, & ailleurs par tout Rome; & en sont venus jusque-là, que de délibérer de ce qu'il faudroit que le Pape fît, en cas que le Roi n'envoyât point: & s'y est-on trouvé fort perplex, sans se pouvoir résoudre à rien. D'y procéder par rigueur, & retourner à faire la guerre au Roi conjointement avec le Roi d'Espagne, & envoyer en France les forces destinées pour la Hongrie contre le Turc, comme les Espagnols voudroient, & en font instance; il leur semble, qu'outre la perte d'autant d'hommes & d'argent qu'ils y mettroient, ils n'auroient enfin fait qu'achter

cheter la défobéissance & séparation du Royaume de France pour jamais : & de laisser là les armes temporelles , & fulminer nouvelles excommunications & privations , ils ont expérimenté combien peu d'efficace elles ont eû par ci-devant, lors qu'il y avoit trop plus d'aparence qu'elles deüssent servir. De recourir à la douceur , & envoyer vers le Roi pour l'inviter & l'exhorter à renvoyer par-deçà , comme il s'en trouve qui seroient de cet avis ; il leur semble que ce ne seroit de la dignité du Saint Siège. Et de laisser aller les choses d'elles-mêmes sans y rien faire , ils n'estiment le devoir faire , à cause même des desordres , qu'ils entendent s'augmenter de jour en jour par la France , és choses spirituelles & ecclesiastiques ; & en particulier , de certains éconômats spirituels, dont on a eû avis depuis peu de temps que le Roi dépêchoit. Et le sieur Genebrard, Archevêque d'Aix ², qui est à Marseille , a envoyé
ici

² Gilbert Genebrard, fait Archevêque d'Aix par le Pape Gregoire XIV. en 1591. à la recommandation du Duc de Mayenne , & des Guises. Il devint Ligueux pour le refus, qu'on lui avoit fait de l'expédition de l'Evêché de La Vaur, que Pierre Danés lui avoit résigné en 1576. avec la permission du Roi. Ce fut Mr. de Pibrac, qui empêcha cete expédition par le credit, qu'il avoit auprès des Secretaires d'Etat, & dans le Parlement, prétendant que cet Evêché lui appartenoit en cas de vacance, comme lui aiant été promis depuis long-tems. *Memoires de Guillaume de Taux.* Ainsi Pierre Danés eût pour successeur en son Evêché Pierre du Faur, frère-ainé du Président de Pibrac. Quant à Genebrard, il fut privé de l'Archevêché d'Aix, par un Arrest du Parlement de Provence du 26. de Janvier 1596. *Non interveniente Regis nominis auctoritate* (ce sont les paroles du Président de Thou) *Archiepiscopus Aquensis creatus est, ob idque dignitate ea, rebus per pacem ordinatis, statim exutus, in causa regni & scriptis suis iniquior & acerbior, & vita quam stylo temperantior credimus.* Il mourut le 14. de Mars de 1597.

446 LETRES DU CARD. D'OSSAT,

ici copie de celui qui avoit été expédié pour son Archevêché, avec des lettres qu'il a écrites à Monsieur le Cardinal *Borromeo*³, portant entr'autres choses, que par là le Roi se declaroit Chef de l'Eglise au spirituel en France, comme fait la Reine d'Angleterre en son Royaume; & que tout étoit perdu, si par l'autorité du Pape tous les bons Catholiques de tous les endroits de la Chrétienté ne se croisent pour lui courir sus. Ainsi ceux qui se défient de la venue dudit sieur du Perron, se trouvent ici réduits à telle extrémité, qu'ils ne peuvent abandonner cet affaire, & si ne savent qu'y faire. Et cete perplexité se rengrege toutes les semaines, en façon d'une fièvre, aux jours de mercredi & jeudi, que les courriers ordinaires de Venise, de Milan, & de Gennes ont^a acoustumé de venir, & qu'on ne trouve es lettres, qu'ils ont aportées aucun certain avis du parlement dudit sieur du Perron d'auprès du Roi, comme jusques ici ne s'y en est point trouvé qui ne laissât à douter. Tout de même, quand l'ordinaire de Lion est venu, & à tous les extraordinaires qui arrivent de ce côté-là, ce sont autant d'accès de pareille fièvre, qu'ont les mêmes personnes défiantes.

Les Espagnols continuent toujours leurs mauvais offices, tant en detractant du Roi, & importunant le Pape d'envoyer en France les forces qui ont été levées pour Hongrie; qu'en
bri-

dans son Prieuré de Semur en Bourgogne, où il est enterré, avec une épitafe, qui conserve à sa memoire le titre d'Archevêque d'Aix.

³ C'étoit le Cardinal *Federigo Borromeo*, dont il recevoit souvent des lettres, ainsi que des Cardinaux *Palcotto*, *Valiero*, *Gastano*, & *Colonna*.

brigant pour empêcher l'absolution, en cas qu'on la vienne demander. Et outre ce que je vous en ai écrit ci-devant, ils se sont laissé entendre, que lors que l'on sera sur le point de donner l'absolution, si on en vient si avant, ils veulent demander de la part de leur Roi d'être ouïs, & par ce moyen la diferer, s'ils ne peuvent l'empêcher du tout.

J'ai dit à ceux qui m'en ont averti, qu'en matiere d'absolution nous n'avons afaire qu'au Pape; qu'il est vrai qu'avec les Espagnols nous aurons guerre, puisqu'ils l'ont ainsi voulu; mais procès, non. S'ils veulent plaider ou contester avec le Pape, ce sera à S. S. à se défendre d'eux; qui néanmoins ont déjà été tant ouïs, & ont tant dit & redit en tant d'années, que je ne sai comme S. S. les pourra plus écouter: & ne croi pas que pour chose vieille ou nouvelle, qu'ils lui puissent dire, ils soient pour lui persuader de refuser un si grand & si puissant Royaume, qu'on lui vient offrir, & duquel ils se sont montrez si cupides. Mais comme par cete même convoitise & ambition ils ont fait les affaires du Roi; aussi feront-ils en ceci, rendant l'absolution de S. M. plus autentique & plus honorable, par la contradiction qu'ils y ont apportée, & par la victoire que le Roi aura obtenüe sur eux, sans coup fraper: ou quand elle ne s'obtiendrait point, aquérant à S. M. & à toute la France, une excuse contre le Pape même, qui auroit fait à leur mode; & une justification trop grande de tout ce qui pourroit ensuivre du refus; & se chargeant eux-mêmes du vitupere & malediction de tous les siecles à venir, pour la perte & ruine qu'ils auroient causée au Saint Siège, à la Religion Catolique, & à toute la Chretienté.

N. S.

448 LETRES DU CARD. D'OSSAT,

N. S. P. bénît & bailla au seigneur Jean-François Aldobrandin le bâton de Général, & l'étendart pour la guerre contre le Turc, le Dimanche 4. jour de ce mois, en l'Eglise de Sainte Marie Major; & ledit seigneur Jean-François partit de cete ville pour Hongrie le vendredi 16. faisant le chemin de Nôtre Dame de Lorete, & devant passer à Mantouë, Trente, & Inspruc au Comté de Tirol; & faire montre, & embarquer son Infanterie en une ville apellée Hal près ledit Inspruc sur le fleuve Inn, qui se va rendre dans le Danube, lequel les portera à Vienne en Autriche, & de là en Hongrie. Le seigneur *Matteucci* 4, qui alla Commissaire en France avec le Duc de *Monte-marciano*, neveu du feu Pape Gregoire, va Commissaire avec ledit seigneur Jean-François. On as-

4 *Don Carlos Coloma* dit que ce Commissaire, qui étoit Evêque, avoit le cœur tout Bearnois, parce qu'il fut cause que Clément VIII. licencia les 4000. Suisses, que Gregoire XIV. avoit envoie en France au secours de la Ligue. *Con dafoso y por ventura malicioso consejo los despidio, sin que aprovechassen ruegos y protestas del Duque de Humena, disculpando'e con que tenia orden de su amo para ello, sin atender al ofado de las cosas, tanto con la piedad que suele y deve tener el sumo Pastor para con las cosas catolicas, como con lo que le ofava bien al Principe de Bearne, a quien en su coraçon amava, y de todas maneras favorecia mas de lo justo.* Livre 5. de son Histoire des guerres de Flandre Le Card. Bentivoglio au contraire fait l'éloge de ce Prelat en ces termes; *Monsignor Matteucci gentilhuomo da Fermo nella Marca, era stato Arcivescovo di Ragusi, e poi era divenuto Vescovo di Viterbo. Pochi altri Prelati havevano fatto più fatiche, e per conseguenza acquistato più merito: prima in governi varii dello stato Ecclesiastico, nell'impiego di Governatore di Roma, nella Nunciatura di Venezia, nell'ufficio di Commissario generale della Gente Ecclesiastica in Francia, e poi in Ungheria, e doppo nella spedizione di Ferrara. Ma dall'altra parte egli haveva troppo assienso del libero: e perciò con l'esserfi reso poco aggiustato all'humor della Corte, n'haveva conseguito sempre concetto maggiore ch'applauso.*

affeture , que la levée des gens de pied est de seize mille hommes, afin qu'étant arrivez en Hongrie, ils soient douze mille accomplis : mais on dit, que les gens à cheval ne passeront pas 800. Les heritiers du feu Marquis du Guast voulant vendre le Duché du Mont-Saint-Jean ⁵ aux confins du Royaume de Naples, & ayant passé procuration à Monsieur le Cardinal d'Aragon ⁶ pour ce faire, le seigneur Josef Justinien, dépositaire de N. S. P. l'acheta pour & au moyen d'une personne, qu'il nommeroit en temps

⁵ *Monte di San-Giovanni in Campagna*, appartenoit autrefois à la Maison d'*Aquin*, & tomba en celle d'*Avalo*, autrement dite *di Pescara*, & *dil Vasso*, qui hérita de toutes les terres & seigneuries des Aquins, entr'autres des Marquisats de *Pescara* & de *Quarate*, & des Comtez d'*Aquin*, de *Lorato*, & d'*Acerra*.

⁶ *Don Iigo d'Avalo d'Aragona*, fils du Marquis du Guast, Créature de Pie IV. C'est ce Cardinal, qui fortifia Sixte V. dans la résolution de ne point excommunier les Princes, les Prélats, & les Seigneurs, qui tenoient le parti d'Henri IV. contre la Ligue; & de ne point souffrir, que le Comte d'Olivares, Ambassadeur d'Espagne, lui fît aucune protestation publique ni secrete de la part du Roi Catholique; nul Prince seculier n'ayant droit de prescrire au Pape ce qu'il doit faire dans les Causes de Religion. Action d'autant plus généreuse, que les Cardinaux *Deza*, *Gallio*, autrement dit *Como*, du nom de sa patrie; & *Louis Madruce*, entièrement dévouez aux intérêts, ou pour mieux dire, aux passions du Roi d'Espagne, avoient porté la pluspart des Cardinaux à conseiller au Pape d'admettre l'Ambassadeur d'Espagne à protester *. Ce qui auroit contraint Henri IV. de se jeter entre les bras de tous les Princes, ennemis de l'Eglise, & du Saint Siège, & à la fin produit un schisme en France, semblable à ceux d'Allemagne & d'Angleterre. Ainsi l'on peut dire à la louange immortelle des Cardinaux d'Aragon & Tolet, qu'ils ont été les principaux instrumens de la réconciliation du Roi avec le Saint Siège, & par conséquent les auteurs, en partie, de la conservation de la Religion Catholique en France.

* Voyez la page 435.

temps & lieu, & pour le prix de 160000.écus. Et incontinent on commença à dire par Rome, que le Pape l'avoit fait acheter pour le seigneur Jean-François ; mais S. S. declara au Consistoire qu'elle tint le lundi 12. de ce mois, qu'elle l'avoit acheté & aquis au Saint Siège : dont les Espagnols ont été fort marris, ne voulant point, que le Saint Siège s'étende, même de ce côté-là ; & ces lieux étant forts, & aisez à fortifier encore plus. Cependant S. S. est grandement louée de cete action : & même d'autant plus qu'il n'y avoit guere plus d'un mois, que le Cardinal de Come ⁷ en avoit acheté pour autant de somme audit Royaume de Naples pour un sien neveu *. Aussi dit-on que par l'aquisition de ce Duché, il sera désormais plus facile à S. S. de preserver son Etat des incursions & voleries des bannis du Royaume de Naples, qui passaient là auprès. Mais ce n'est pas cete aquisition seule que S. S. a faite au Saint Siège, ayant jà auparavant acheté des Colonnes la terre & seigneurie de Neptune pour quatre-cens mille écus.

Par

⁷ *Telemo Gallio*, Créature de Pie IV. & Secrétaire d'Etat sous son Pontificat, & sous celui de Gregoire XIII. Le Chevalier Delfin dit dans la Relation de son Ambassade de Rome, que ce Cardinal avoit aquis plus de 60000. écus de rente dans le Royaume de Naples. Aussi servoit-il le Roi d'Espagne *ad vota*. C'est l'expression du même Ambassadeur. *Cardinale consumatissimo nella Corte di Roma, e che sapeva molto bene la sua natura, le sue agitationsi, e le sue influenze: sapiente, sagace in sapere conoscere gli humori, e pieghevole sopra modo in accomodarsi. Grande, come temporale, e non punto men caritativo ecclesiastico, poiche ad un tempo egli haveva e fatta molto riguardevole la sua Casa, con rendicosecolari; e fondato nobilmente più d'un luogo pio, con entrate ecclesiastiche. Memorie del Card. Bentivoglio.*

* Voyez les lettres écrites à H. III. ci-dessus.

Par une particularité que je vous ajoûterai ici, vous verrez, que Rome même ne se peut exempter des scandales des heretiques. Il n'y avoit pas plus de trois semaines qu'on y avoit brûlé tout vif au camp de Fleur, un herétique Flamand, qui ne se voulut jamais convertir; quand un Anglois âgé d'environ trente ans, natif de Londres, s'en alla le 15. de ce mois en l'Eglise de Sainte Agate, titre de Monsieur le Cardinal de Lorraine, où l'on metoit l'oraison des 40. heures; & ainsi comme l'on sortoit de l'Eglise portant le Saint Sacrement en procession, il donna un grand coup à la custode, & la fit cheoir des mains du Prêtre qui la portoit, criant que c'étoit une idole; dont le mardi après 20. de ce mois il eût le poing & la langue coupez au même lieu, & fut puis brûlé tout vif au camp de Fleur: outre que par tout le chemin, pendant qu'on le menoit, on le brûloit avec des torches ardentes. Monsieur l'Archevêque d'Ambrun, qui étoit à ladite procession, & qui porta au Pape la nouvelle de ce cas si énorme, m'étoit venu trouver le 11. de ce mois, & me dît le devoir, qu'il avoit fait faire par-delà auprès du Roi, par le sieur de Lambert Archidiacre de son Eglise, s'ofrant à moi, si je pensois qu'il peût faire quelque chose ici ou ailleurs pour le service de S. M. dont je le remerciai; & lui dîs, que je ne ferois faute de vous faire entendre cete declaration de sa bonne volonté.

Monsieur le Grand-Maître de Malte⁸ mourut

⁸ Hugues de Loubeux, dit le Cardinal de Verdalo, Créature de Sixte V. il étoit suspect aux Espagnols, qui l'accusoient d'avoir eû dessein de donner l'Isle de Malte au Roi de France. Sixte V. l'ayant appelé à Rome en 1588. pour lui

452 LETRES DU CARD. D'OSSAT,

rut le 4. Mai , & en son lieu fut élu le 8. un Espagnol, apellé Frère Martin Garcés Castelan d'*Amposta* 9, Aragonois ; & ainsi est fini le differend , qu'une partie des Chevaliers avoient avec ledit feu seigneur Grand-Maître, qui à sa mort a bien montré , qu'il étoit meilleur ménager & meilleur Religieux, qu'ils nedissoient ; ayant par son testament laissé à la Religion du bien valant un demi million d'or, dont il pouvoit disposer en faveur de qui il lui eût plû, par la faculté de tester, qu'il avoit du Pape. Et n'en reste aux Grands-Croix, qui étoient venus ici sollicitier contre lui, sinon que la honte de se voir démentis par sa belle fin, & disposition de dernière volonté, & le regret de n'avoir été à la nouvelle election, où chacun d'eux présume qu'il auroit été élu, ou pour le moins auroit par sa voix obligé le nouveau Grand-Maître, & aquis grande part en sa bonne grace. A tant, Monseigneur, &c. De Rome, ce 23. Juin 1595.

lui donner le chapeau, & pour conférer avec lui de quelques affaires d'importance, les Espagnols en prirent grand ombrage, à cause de l'humeur entreprenante de ce Pape, & du peu d'inclination, qu'il avoit pour eux. *Ex marore obiit, 300. millibus aureorum nummorum in privato suo avaria reliſſis : ac in ejus locum fuit ſuffectus Martinus Garcus, Aragonius, cum alternus ordo eligendi Magiſtrum poſt Italum & Galum in Hispanum inſidiſſet. Chronica Piaſceſii.*

9 *Martin Garcés, Castelan d'Amposta, forteresse appartenante à la Langue d'Aragon, étoit natif de Balbastro, ville episcopale de ce Royaume. Il étoit alors âgé de 70. ans. Il mourut en 1601. au commencement de fevrier, cum summa prudentia ac moderationis laude Militia totos sex annos praefuiſſet.* Histoire de Thou livre 126.

L E T R E XXVII.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Par la letre, que je vous écrivis le 23. de ce mois, vous verrez le souci & perplexité, où l'on étoit ici, pour n'avoir aucun avis certain, que Mr. du Perron fût parti d'auprès du Roi, pour venir en çà; & par-là pourrez juger, combien est arrivée à propos la dépêche, qu'il vous a plu me faire de Troyes le dernier de Mai, comme vous étiez sur le point de monter à cheval, pour aller à Dijon: laquelle dépêche je receûs le 24. de ce mois au matin, consistant en deux lettres, l'une du Roi, & l'autre vôtre. Et pour ce que la nuit auparavant étoit survenu au Pape un peu de goutte, je fus trouver incontinent Monsieur le Cardinal Aldobrandin, & lui dis, comme ledit jour dernier de Mai, le Roi partant de Troyes pour Dijon, ledit sieur du Perron partit aussi pour Rome, & prit le chemin de Lorraine & des Suisses; & que le Roi par ses lettres dudit jour me commandoit d'en donner avis au Pape. Après cela j'excusai le retardement du passé de la façon, qu'il étoit porté par la letre du Roi, remettant le reste à la venue dudit sieur du Perron, qui leur en diroit davantage; & puis lui dis le contentement, que le Roi avoit eû de la bonne & gracieuse réponse, que le Pape, & lui Cardinal, m'avoient faite sur la dernière dépêche portée par *Valerio*, & comme S. M. en baisoit à S. S. les piés.

Le-

Ledit seigneur Cardinal fut tres-aïse de cete nouvelle, & ne s'en cela point ; mais son visage & sa contenance en montroient encore plus de beaucoup , qu'il n'en disoit. Ses propos furent à l'acoustumée tres-gracieux & amiables ; mais pour ce que ce sont redites d'autres réponses, qui m'ont été faites par ci-devant tant par le Pape, que par lui, & que suivant ma coutume, je vous les ai écrites toujours fort particulièrement, je n'en ferai point ici pour cete heure autre répétition ; & vous dirai seulement, que sur la fin, comme en conscience, & plus pour le faire parler, qu'autrement, je lui dis, comme quelques-uns avoient voulu persuader au Roi, que le retour d'Espagne du seigneur Jean-François auroit aporté ici quelque changement ; mais que le Roi n'en avoit rien crû, & ne s'y étoit aucunement arrêté. A quoi il me répondit, que le seigneur Jean-François n'auroit voulu, & n'auroit pû apporter aucun changement aux bonnes intentions du Pape ; que Dieu & le monde savoient l'ocasion de ce voyage ; que le seigneur Jean-François n'avoit, & ne vouloit avoir autre dépendance que de S. S. & l'avoit ainsi montré tant en Espagne, qu'ici après son retour, n'ayant tenu propos ni là, ni ici, qui ne tendît au bien commun & repos de toute la Chretienté : qu'aussi le Pape n'est point pour se départir de ses bonnes & saintes résolutions à la suggestion de personne ; ains il me pouvoit dire en verité, qu'en toutes ces choses de France, S. S. ne s'étoit jamais changée, ains avoit toujours eü une même volonté, & une même fin. Quand il avoit usé de rigueur, il l'avoit fait, pour ce qu'il jugeoit, qu'il étoit ainsi expédient pour le bien

bien de la Religion Catolique; & maintenant qu'il prenoit autre voie, il le faisoit auffi pour ce qu'il estimoit, qu'il est ainsi bon & utile à la même Religion. Or les voilà donc maintenant hors d'une grande peine, de laquelle je n'ose vous écrire tout ce que l'on m'en a dit, pour ce que je ne sçai si j'en dois tant croire. Au demeurant, je m'étois déjà enquis fort soigneusement dudit changement, que quelques-uns craignoient après le retour dudit seigneur Jean-François; mais je n'en ai trouvé rien de vérifié: outre que le Roi continuant à bien faire, & prospérer comme il fait, il ne faut point craindre qu'on se change ici. Au contraire, j'y trouve que la plupart de ceux, qui ont fait ledit voyage, s'en sont retournés fort mal édifiez des choses d'Espagne, n'ayant point veü en cete Cour toute la splendeur, fréquence, & majesté, qu'ils s'étoient imaginée; & ayant trouvé un Roi cassé & moribond, à qui la vigueur du corps & de l'esprit manque toujours à veüe d'œil, & qui, à ce qu'ils disent, ne fait plus ce qu'il veut, & n'entend pas même les choses de France, auxquelles il est si aheurté; & si en défiance de son propre fils¹, auquel il ne communique rien, & ne lui laisse rien faire. Aussi a-t-on entendu depuis le retour dudit seigneur Jean-François, qu'il avoit été fort malade, & pour mourir.

On

¹ Les Princes ne sont jamais plus jaloux de leur autorité, que lors qu'ils ne sont plus capables de gouverner. Cinq ou six mois avant sa mort, dit *Comines* en parlant de *Louis Onze*, il avoit suspicion de tous hommes, & spécialement de tous ceux qui étoient dignes d'avoir autorité: de quelles gens pouvoit il avoir secreté, puisque de son fils, de sa fille, & de son gendre, il avoit suspicion, & de tous les serviteurs qu'il avoit nourris, & qui tenoient tout de lui.

On a encore écrit d'Espagne, qu'il vouloit envoyer Gouverneur aux Pais-bas le Cardinal Albert, son neveu ², qui passeroit par ici en y allant. Sur quoi il y en a qui s'émerveillent, que ce Roi-là se prive du service & soulagement, que ce Prince, qu'il a toujours montré aimer & estimer beaucoup, lui apporte près de sa personne; & pensent que ce soit un faux bruit, qu'on fasse courir, afin que les Flamans, sous cete espérance, portent cependant plus patiemment le mal-agréable gouvernement du Comte de Fuentes; ou bien qu'il y a quelque cause, outre ledit gouvernement, pourquoi il l'éloigne de lui: & commence-t-on déjà à dire, que c'est pour ce que le Prince d'Espagne ne voit pas de bon œil ledit Cardinal ³.

Je ne veux oublier une chose entre autres, que j'ai aprise de ceux qui sont retournez dudit voyage: C'est qu'en toute la Cour d'Espagne on y dit encore aujourd'hui grand mal de Monsieur

² Il étoit fils de l'Empereur Maximilien II. & de Marie d'Espagne, sœur de Philippe II. & Cardinal depuis 1577. Grégoire XIII. lui envoya le chapeau par le Comte Annibal Pepoli, Clerc de la Chambre Apostolique.

³ Herrera dit, que Philippe II. aiant rapellé de Portugal le Cardinal Albert, lui donna entrée au Conseil d'Etat, & se déchargea sur lui des soins du Gouvernement, à cause de ses infirmités, & de la jeunesse du Prince d'Espagne: que le Cardinal tenoit les audiences pour le Roi, & recevoit les placers & les Memoires, pour lui en faire le raport. Ainsi le Prince d'Espagne avoit sujet d'être jaloux du Cardinal.

Le même Herrera dit à la fin de son Histoire, que Philippe II. ayant pris la résolution de le marier avec l'Infante Isabelle sa fille, & de leur donner les Pais-bas en souveraineté, il voulut qu'Albert y allât auparavant en qualité de Gouverneur, afin qu'il s'y fît connoître, & que ces peuples le reçussent après plus volontiers pour leur Souverain. Albert entra à Bruxelles l'onzième de Fevr. 1596. & y mourut le 13. Juillet. 1621.

fieur de Mayenne⁴, qui en cela reçoit un digne paiement des services, qu'il leur a faits. En somme, par ledit retour, que quelques-uns avoient redouté, les choses d'Espagne étoient ici plustost rabaislées, qu'autrement. Sur quoi est venue la nouvelle de tant de millions, que l'on dit que la Flote a aportez, qui les a aucunement relevées. Les Espagnols cherchent toujours de les apuyer avec leurs mensonges; mais la verité se decouvrant bien-tôt après, elles en deviennent plus ruineuses & décriées: comme dernièrement ils semèrent ici le bruit, que le 6. de ce mois au Duché de Bourgogne, le Connétable de Castille avoit gagné une grosse bataille⁵, où le Maréchal de Biron, & plusieurs au-

⁴ Les Espagnols, que Philippe II. avoit employez en France au service de la Ligue, entr'autres le Duc de *Feria*, & *Don Diego de Ibarra*, lui imputoient toute la decadence de leurs affaires: les uns l'acusoient de perfidie & de trahison: (ce qui, l'année précédente, avoit fait deliberer au Conseil de l'Archiduc Ernest, si on lui couperoit la teste) & les autres attribuoient tout à sa lenteur, & à son peu d'habileté; ce qui étoit plus vrai. Quoi qu'il en soit, le Duc de Mayenne se justifia de toutes les aculations du Duc de *Feria*, & de *Don Diego*, par une longue apologie, qu'il écrivit au Roi d'Espagne. Apologie, qu'on dit être de la façon du Président Jeannin, & qui véritablement est digne de sa plume.

⁵ Herrera dit, que le Prince de Bearn (c'est ainsi qu'il appelle Henri IV.) ayant appris, arivant à Fontaine-Françoise, qui est entre Dijon & Gray, que le Connétable de Castille venoit avec son armée au secours de Dijon, résolut d'aller au devant de lui, pour retarder sa marche; mais que les deux Camps s'étant rencontrés fortuitement, avant que de s'être préparés à combattre, les deux partis furent en danger de se perdre: le Prince de Bearn, parce que son Infante ie étant demeurée en chemin, il ne pouvoit rien faire avec sa cavalerie seule; & les Espagnols, parce que leur infanterie étoit pareillemen restée derrière: ce qui sauva le Prince de Bearn, qui n'auroit pu leur échaper, si leur infanterie s'y fût

autres, avoient été tuez, & le seigneur Alfonse Corse pris prisonnier, avec force autres, & le Roi mis en fuite vers Paris avec ce peu, qui lui étoit resté; dont les petits enfans se moquent à-present, & les montrent au doigt. Et j'espère, que d'ici à peu de temps Dieu nous donnera encore plus de quoi refuter leur vanité, comme je l'en prie de tout mon cœur; & qu'il vous donne, Monseigneur, &c. De Rome, ce 27. Juin 1595.

L E T R E XXVIII.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Cete-ci ne fera que pour acuser la reception des lettres du Roi, des 9. May, 10. & 19. Juin, & des vôtres du dernier de May, 10. & 21. Juin, & pour vous dire, que Mr. du Perron arriva en cete ville le 12. de ce mois, & le soir même fut admis à bai-

trouvée; ou si leur cavalerie eût seû profiter de l'ocasion de lui donner bataille. Quoi qu'il en soit, il est certain, que si le Connétable eût voulu seconder en cete rencontre le Duc de Mayenne, qui avoit rudement chargé la cavalerie du Roi, & qui l'invitoit au partage de la gloire d'une victoire certaine, Henri IV. seroit tombé vif ou mort entre leurs mains. Cela me fait souvenir de la Remontrance, qui lui fut envoyée par un de ses meilleurs serviteurs & capitaines: [Vôtre valeur, lui dit-il, est ce qui vous a donné plus de nom parmi les Etrangers; mais voyons, si vous ne l'avez point ternie par les hazards, auxquels sans propos vous avez souvent exposé votre personne, & en votre personne votre Etat. Jugons, si vous n'avez point mérité plutôt le nom de Capitaine, que de Roi; ou plutôt le nom de soldat, que de Capitaine. Autres sont les vertus d'un Roi, autres celles d'un Gendarme.] *Cete Remontrance est dans le troisieme tome des Memoires de Villeroi.*

baïser les piés du Pape , & les mains de Messieurs ses deux neveux , sans entrer en affaires , ni en autre propos que de complimens ; & le lundi 16. eût audience de Sa Sainteté , & lui exposa sa charge : & depuis a visité & informé tous les seigneurs de ce Sacré Collége , de tous lesquels , & de S. S. même , il a receû tout le bon acieil qui se pouvoit desirer. Comme aussi , par commandement du Pape , il fut acompagné de bonne escorte de gens à cheval , depuis qu'il entra en cet Etat , jusques aux portes de Rome , pour soupçon des bannis , & d'autres mauvaises gens , qui , sous pretexte de voleurs , lui eussent pû faire quelque mauvais tour. Sa negociation est déjà si avancée , que nous en espérons toute bonne expédition dans peu de jours , à l'honneur & gloire de Dieu , & au contentement de S. M. & de tous les gens-de-bien , nonobstant les importunes & violentes opositions , qu'y font ses ennemis plus que jamais ; & tant , qu'ils s'en rendent odieux à tous ceux , qui ont quelque modération , & ainsi aident à nos affaires en nous voulant nuire ; comme il leur est advenu par ci-devant en plusieurs autres occurrences. Quand nous aurons une entiere resolution , nous dépêcherons vers S. M. un courrier exprés , qui tiendra un chemin plus seûr , que ne fera cet ordinaire , & vous rendrons compte par le menu de toute la negociation ; & je répondrai par même moyen à ce que je trouverai esdites lettres avoir besoin de réponse. Cependant , nous n'avons point estimé vous en devoir dire davantage par cete voie peu seûre , & en laquelle , si je ne me trompe , nos lettres seront à cete fois tres-curieusement cherchées & recherchées. Depuis la venue de Mr. du Perron , toute Rome , par ex-

prés commandement du Pape, est en dévotion, faisant tous les jours des processions, & continues prières à Dieu, qu'il lui plaise inspirer à S. S. de faire ce qui sera de meilleur en cet affaire si important à la Religion Catholique, & à toute la Chrétienté : de quoi aussi je prie en cet endroit sa divine bonté, & qu'il vous donne, Monseigneur, &c. De Rome, ce samedi 29. Juillet 1595.

Mr. du Perron s'excusant sur ce qu'il n'a point encore écrit en chiffre, a voulu que je vous écrivisse, qu'il a été averti, que N. ¹ qui est par-delà, a commission de prendre garde aux actions du Roi, & d'en donner avis par-deçà. *Item*, de fonder, sur le point de la réhabilitation, & telles autres choses, si par-delà on seroit plus libéral, que nous ne serons ici. Et partant il sera besoin de ne lui donner matière d'écrire de S. M. chose, qui puisse déplaire ici, & moins leur donner espérance de plus que ce que nous leur aurons accordé.

L E T R E X X I X.

A U R O Y.

S I R E,

A l'arrivée de Mr. du Perron en cete ville, j'ai receû la lettre, qu'il a plû à V. M. m'écrire par lui de Fontainebleau le 9. Mai; & depuis
en

¹ Cet Inspecteur étoit *Monsignor Monterio*, qui fut fait Vicelegat d'Avignon en 1604. Le Comte de Berhune, Ambassadeur de France à Rome, dit dans une de ses lettres au Roi, que ce Prélat lui avoit rendu alors tous bons offices auprès du Pape, par le raport fidele & désintéressé, qu'il fit de la personne & des affaires de sa Majesté.

en ai receû deux autres écrites à Dijon les 10. & 19. Juin. Par la premiere, & par ce que ledit sieur du Perron m'a dit de bouche, & par l'instruction, qu'il m'a communiquée, j'ai veû comme il a plû à V. M. que je la servisse avec lui en l'affaire, pour lequel elle l'a envoyé. En quoi comme je reconnois l'honneur, que V. M. me fait, & la fiance qu'elle a en moi; aussi outre le devoir de tres-fidèle sujet, auquel je suis d'ailleurs obligé, j'évertuerai toutes les forces de mon ame, pour répondre, entant qu'en moi sera, à ce que V. M. s'en promet, & n'ometrai rien de tout ce dont je me pourrai aviser, qui puisse servir à obtenir bonne & brieve expedition dudit affaire, comme je l'espere telle à l'honneur & gloire de Dieu, au contentement de V. M. & au bien commun de toute la Chretienité. Aussi ai-je appris par ladite premiere lettre, comme il plaît à V. M. qu'après l'expédition de cet affaire, je le serve ici, en attendant qu'elle y envoie un Ambassadeur pour y resider; & m'envoyer deux mille écus pour m'y preparer, & me meubler. Ce que je prens pour, accroissement du bien & honneur, qu'elle m'a déjà fait; & du soin & diligence, que d'ailleurs je devois, & voulois apporter au service de V. M. comme j'ai déjà receû & commencé à employer ladite somme. Les autres deux lettres contiennent partie des prospéritez, qu'il a plû à Dieu vous donner en Bourgogne, tant contre l'armée des Espagnols, que pour la reduction de vos sujets, & les généreux desseins de V. M. pour le regard de ce qui reste. Je loue Dieu de la benediction, qu'il donne à vos travaux & bonnes intentions, & le supplie de continuer à faire prospérer à l'avenir toutes vos entreprises.

ses & actions, & particulièrement obtenir une pleine & entière obéissance de tous vos sujets, & victoire sur tous vos ennemis, & vous donner, Sire, &c. De Rome, ce 29. Juillet 1595.

L E T R E X X X.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Par ma dernière letre, qui étoit du 29. de Juillet, je vous écrivis sommairement ce qui s'étoit fait jusques à ce jour-là en l'affaire du Roi, depuis que Monsieur du Perron étoit arrivé en cete ville. Le lendemain, qui étoit un dimanche, 30. dudit mois de Juillet, nous eûmes de N. S. P. la seconde audience, où nous dûmes à S. S. comme nous avions achevé de visiter & d'informer les Cardinaux, suivant son commandement; & lui présentâmes la Requête par écrit, en laquelle étoit contenüe la demande de S. M.¹ que S. S. avoit aussi

¹ Cete Requête étoit de la teneur suivante :

T R E S - S A I N T P E R E ,

Exposent à Vôte Sainteté, de la part de Henri IV. Roi de France & de Navarre, & au nom de Sa Majesté, Jâques Davy, Sieur du Perron, son Conseiller au Conseil d'Etat, & son Premier Aumônier; & Arnaud d'Ossat, Doyen de Varen au Diocèse de Rodez; Procureurs de S. M. à ce expressement députez : Qu'ayant pleû à Dieu, depuis quelques années, toucher le cœur dudit seigneur Roi, & l'inspirer de s'unir à l'Eglise Catholique, Apostolique, & Romaine, il rechercha tous les moyens à lui possibles, pour y être receû & incorporé par autorité de ce Saint Siège : & pour cet effet, jà du temps de Sixte V. envoya à Rome le sieur de Luxembourg; & depuis, s'étant en dix-huit mois plus éclairci des points contentieux entre les Catholiques & les Heretiques, envoya à Rome, au commencement de vôte Pontificat, Monsieur le Cardinal de Gondi, & puis le

Mar-

aussi voulu avoir par écrit. S. S. leût ladite Requête, & nous dit, qu'il la considéreroit, & puis nous feroit appeller. Après cela il nous fit plu-

Marquis de Pisany, pour supplier V. S. de lui commander les formes & moyens, qu'il devoit tenir en sa conversion, afin que toutes choses s'y passassent avec l'autorité & bon plaisir de Vôtre Béatitudo, & qu'il n'y fût rien omis de tout ce qu'elle auroit estimé convenable. Mais V. S. ne l'ayant réputé digne de ses commandemens, & lui se voyant en danger continuel de mort, tant pour les exploits de guerre, esquels il se trouvoit tous les jours, que pour les fréquentes conspirations & aguets, qui se faisoient contre sa personne; il fut enfin contraint de s'adresser aux Prélats de France, pour executer son pieux & saint desir: par lesquels Prélats, & par plusieurs Docteurs de Theologie, aiant été suffisamment instruit en la Foi Catholique, Apostolique, & Romaine, il fit toutes les soumissions en tel cas requises & acoustumées, & même l'abjuration de ses erreurs passées, & ensemble la profession de Foi, qu'il veut garder & observer inviolablement. Et par l'un desdits Prélats, avec l'avis & assistance des autres, receût l'absolution des censures & excommunications par lui encourûes, à cause des susdites erreurs; & néanmoins fut par les mêmes Prélats remis à V. S. Souverain Pasteur & Chef de l'Eglise, pour la supplier d'agréer ce qui par eux pouvoit avoir été fait en ce cas de nécessité tres-urgente. A quoi, lui, aiant voulu satisfaire, sans aucun retardement, comme à toutes les autres choses à lui par lesdits Prélats imposées, & ne pouvant lui même en propre personne venir vers V. S. qu'il reconnoît pour Souverain Pasteur en l'Eglise; députa Mr. le Duc de Nevers, acompagné de l'Evêque du Mans, & d'autres Prélats, lui donnant charge de supplier V. S. de lui acorder ce qu'elle connoîtroit lui être nécessaire. Et combien que ledit seigneur Duc ne peût rapporter à S. M. la consolation, qu'elle desiroit de ce voyage; néanmoins ne laissant S. M. de se confier toujours en la bonté paternelle de V. S. elle retourne de nouveau aux piés de V. B. & la supplie en toute humilité, par les entrailles de N. S. Jesus-Christ, qu'il vous plaise lui octroyer vôtre sainte benediction, & souveraine absolution des censures par lui encourûes, & contre lui déclarées, à cause des erreurs susdites, pour plus grande sûreté & repos de son ame, & bien de tout son Royaume, & pour la réconciliation & réunion d'icelui avec le Saint Siége: soumettant S. M. sa personne aux commandemens de

plusieurs interrogations & dificultez sur cet affaire, auxquelles nous répondîmes. Et le mercredi suivant, second jour de ce mois d'Aoust, N. S. P. assem-

V. B. & de la Sainte Mere Eglise, en la forme en tel cas deüe & requise; & vous suppliant sçs-dits Procureurs de vouloir considerer, que pour le divorce, qui, depuis sept ans en çà, est entre ce Saint Siége & cete Couronne, les choses de la Religion, & de l'Ordre Ecclesiastique, sont en tres-grande confusion, & en danger évident de ruine en France, pour la vacance d'un grand nombre d'Evêchez, Abbayes, & infinies Eglises Paroissiales; & pour les atentats, que tous les jours font les Cours & Magistrats seculiers sur la puissance spirituelle; & les gens de guerre sur les biens ecclesiastiques voisins; & pour les heresies, ou l'atcisme, ou la barbarie & paganisme, qui vont ocupant les esprits de ces peuples destituez de Pasteurs, & privez de toute cure d'ames, & direction spirituelle; & pour l'horrible schisme, qui va se glissant en tout & par tout ce Royaume, au peril, ains d'annation certaine de millions d'ames, qui sont, & es siecles à venir seront en France. Choses, qui doivent mouvoir à compassion & pitié, non seulement un Père pitoyable, Vicaire de Jesus-Christ, qui, avec son precieux sang, a racheté son troupeau; mais aussi toutes autres personnes, qui ayent tant soit peu de sentiment du Christianisme, ou d'humanité: & mémemment qu'à tant & tant de maux, & à une si grande ruine de la Religion Catolique, & d'annation de tant d'ames, n'y a autre remede que cete absolution, qu'on vous demande, & la reconciliation & réunion de la Couronne Tres-Chretienne avec le Saint Siége Apostolique: dont s'ensuit incontinent la restitution de l'autorité de V. B. en ce Royaume, les provisions des Eglises, l'ordination des Prêtres & Curez, le recouvrement des biens ecclesiastiques, la restauration du Divin Service, de la Religion, de l'Ordre & Discipline Ecclesiastique, la fin d'infinis defordres, abus & méchancetez, avec la préservation & salut de tant d'ames; & au reste, puis après, accroissement de grandeur, de puissance & de gloire à ce Saint Siége, & faculté & moyen à V. B. de pacifier ensemble les Princes Chretiens, & de faire tres-haute & salutaire entreprise de Pape, pour le bien de toute la Chretienté, & en tout temps & occasion, recevoir de la France tous les plus grands secours, tant au temporel comme au spirituel, que jamais le Saint Siége ait receüs de ce tres-chretien & tres-devot Royaume.

assembla tous les Cardinaux en une Congrégation générale, & leur proposa ledit affaire, leur déduisant tout ce qui s'y étoit passé depuis le commencement de son Pontificat jusques à ce jour-là; & leur cotant toutes les rigueurs, qu'il y avoit tenües, & comme elles n'avoient de rien servi, étant le Roi toujours allé en prospérant, & s'établissant au Royaume, nonobstant toute la résistance qu'on lui avoit pû faire; que S. S. s'étant enfin laissé entendre à Monsieur le Cardinal de Gondi, qu'elle écouterait celui qui seroit envoyé de nouveau; le Roi avoit envoyé Mr. du Perron, qui lui avoit porté deux lettres de S. M. dont l'une étoit de sa main; & présentée sa requête par écrit: que c'étoit le plus grand affaire, que le Saint Siege eût eü depuis plusieurs centaines d'ans; qu'il les prioit, exhortoit, & conjuroit d'y vouloir bien penser, & mettre à part toutes sortes de passions & interêts humains, & ne regarder qu'à l'honneur de Dieu, à la conservation & amplification de la Religion Catholique, & au bien commun de toute la Chretienté: qu'ils se souvinssent, qu'il ne s'agissoit ici d'un homme-privé, qu'on tient en prison; mais d'un tres-grand & tres-puissant Prince, qui commandoit à des armées, & à plusieurs peuples; & qu'il ne falloit pas tant regarder à sa personne, comme à tout le Royaume, qui le suivoit, & dépendoit de lui; ni tenir si grande rigueur en absolvant des censures, comme en absolvant des pechez: qu'à quatre ou cinq jours de là il les feroit appeler les uns après les autres, selon leur rang & ordre, pour venir lui dire leurs avis en sa chambre, chacun à part²; & qu'ils

² Le Pape s'avisa de cet expédient, pour les ramener tous séparément à son but, sachant tres-bien qu'il y en avoit beaucoup qui étoient contraires à l'absolution. *Veggendo nel*

qu'ils s'y préparassent. Après avoir ainsi parlé, il fit lire en ladite assemblée les deux lettres du Roi, & la requête par écrit, que nous avions présentée.

Le lundi suivant, 7. de ce mois, il commença à ouïr les avis desdits seigneurs Cardinaux; & pour la longueur, qui est comme naturelle à Rome, & pour n'avoir pû S. S. laisser les affaires ordinaires de cete Cour, il n'acheva de les ouïr que le mercredi, 23. de ce mois. Il y en a eû plus des trois quarts, qui ont été d'avis, que S. S. donnât l'absolution. En ces huit jours, qui se sont passés depuis que le Pape eût achevé d'ouïr lesdits avis, nous avons sollicité, & traité des conditions de la future absolution, & en sommes demeurez d'accord: pour le moins leur
avons-

Consistoro, che la mente di tutti quasi le Cardinali fosse assai discesa da quella benedizione, si risolse di guadagnarli uno a uno. Nella qual cosa assai gli jù favorevole la fortuna, perche essendo lui in quel medesimo tempo infermo di gotte, dette ordine, che ciascul de' Cardinali, l'un dopo l'altro, venisse à vederle. Il Papa avea per confidenti li Cardinali Toletto e Baronio, (celui-ci n'étoit pas encore Cardinal, & ne le fut qu'en 1596.) i quali, per esser amantissimi della pace della Christianità, avea anche sempre presso di se, per vincer con ragioni bastevoli colore, ch' à si lodeabil impresa s'avrebbon opposti. Il Papa fece tanto per la sua prudenza, che tutti li Cardinali furon disposti à quella riconciliazione, facendo esso souvenirgli delle parole, le quali pronuncio Nestore, veggendo la disunion particolare che nell' assedio di Treia sopraggiunse trà Agamennone ed Achille. O, diceva egli, che gusto avranno li Troiani nostri nimici, quando intenderanno la divisione che si vede tra li due Principi i più valorosi di tutta la Grecia. Allo stesso modo, disse le Papa, quanta contentezza di cuore avranno gl' Eretici sappiendo la discordia che e tra'l padre e lo primogenito della Chiesa? che si dirà, vedendo ogn'uno, che la Chiesa, laqual dovrebbe conservar la pace, nutrica contre se stessa la disunion? Queste ammenizioni ebbero tanta forza ne' cuori de Cardinali, che quasi ad una voce tutti quella reconciliazione approvorno. Chap. 3. d'un discours intitulé. Discorso libero intorno la potenza temperata del Papa.

avons-nous dit & baillé par écrit tout ce que nous pouvions leur acorder, sans nous rien réserver; & leur avons déclaré ne pouvoir y ajoûter autre chose. Et jaçoit qu'ils montrent de vouloir encore d'autres choses, si-est-ce qu'ils n'auront plus rien de nous, & ne lairront de passer outre à l'expédition de l'affaire, comme nous en supplîmes N. S. P. en la troisième audience, que nous eûmes de S. S. lundi, 28. de ce mois, faisant à sa propre personne la susdite déclaration, de ne pouvoir plus ajoûter autre chose aux conditions par nous auparavant acordées. Aussi ce jourd'hui S. S. a tenu le Consistoire, & en icelui a déclaré aux Cardinaux, comme ayant recueilli leurs voix, il a trouvé, que presque tous étoient d'avis de donner l'absolution; & suivant cela, il s'étoit résolu de la donner, & avoit jà avisé avec les Procureurs, des conditions d'icelle, desquelles il leur a dit les principales & les plus importantes; ajoûtant, qu'il tâcheroit d'en tirer encore davantage, si faire se pouvoit: & ce qui ne se pourroit obtenir à-présent, il verroit, puis après, de l'avoir par le moyen d'un Légat, qu'il enverroient, & des Nonces, qu'il tiendrait près le Roi; & des Ambassadeurs, que S. M. enverroient & tiendrait aussi par-deçà. Maintenant il reste, que nous signions lesdites conditions & promesses arrêtées & convenües, & que S. S. fasse & publie le decret de l'absolution. Cependant, on est après à dresser la forme de l'abjuration & profession de Foi, qu'il nous faudra faire ici au nom du Roi, & la forme de la bulle de l'absolution: de quoi on nous donnera copie, & sera convenu avec nous avant que rien s'y fasse. Cela fait, S. S. prendra un jour, auquel sera

faite publiquement la solennité de ladite abjuration , & profession de Foi , & de l'absolution , qui sera donnée quant-&-quant , & d'une même teneur ; & avons espérance , & quasi assurance , que ce sera le jour de la Nativité de Nôtre-Dame , 8. du mois prochain : & puis sera ladite bulle grossoyée , signée , & plombée ; pour être portée au Roi , & publiée en France , & par toute la Chretienté.

Je ne vous particularise point ici les susdites conditions , ni rien des négociations , qui se sont faites , pour le peu de seûreté qu'il y a par les chemins , que le courier ordinaire de Lion , qui portera la presente , aura à tenir , remettant le discours plus ample à quand nous vous dépêcherons courier exprés , suivant ce que je vous écrivis par ma précédente. Cependant , vous pouvez croire , & en assêurer le Roi , que nous n'avons point excédé , & n'excederons nôtre pouvoir ; & que toutes choses s'y sont passées , & passeront avec la dignité de S.M. & de la Couronne Tres-Chretienne : comme aussi n'avons-nous jamais pensé à refuser rien de tout ce qui apartenoit à la dignité du Saint Siège , & de N.S.P. entant que nôtre pouvoir s'est pû étendre. Voilà , Monseigneur , quant à nôtre affaire , tant pour le passé & présent , que pour l'avenir en ce qui reste ; à quoi apartiennent encore en certaine façon , les brigues & menées , que les Espagnols , & autres ennemis du Roi & de la France , ont continuées sans cesse en diverses façons.

L'Ambassadeur d'Espagne ³ , a persisté toujours à soutenir , que le Roi étoit impénitent ,
&

³ Le Duc de Sesse.

& qu'il ne le faloit point absoudre en sorte du monde. Et cependant il a eû un grand nombre de suposts , qui l'ont servi sous main , tâchant, sous autres pretextes, à faire, que l'absolution ne se donnât jamais , ou le plus tard que faire se pouroit. Dont les uns faisoient tout ce qu'ils pouvoient, pour faire encherir les conditions; & sous pretexte d'asseûrer la Religion Catholique en France , & de conserver la dignité du Saint Siege , mettoient en avant des demandes, qu'ils favoient qui ne s'obtiendroient jamais ; & , cependant , afirmoient au Pape , contre leur conscience, que le Roi avoit si grand besoin de l'absolution , & même pour des respects & interêts temporels, qu'il l'acheteroit à toutes conditions que le Pape voudroit , pourveuë que S. S. tint bon , & ne se laissât point aller à la peur ; qu'on lui faisoit du schisme, comme ils disoient. Autres, qui voyent la force de la necessité , & la connoissance , que le Pape peut avoir de ce qui se peut obtenir, ou non , servoient ledit Ambassadeur d'Espagne d'une autre façon , en metant en avant, que pour certaines considerations, le Pape ne devoit point donner l'absolution à Rome ; mais la devoit faire donner en France par un Légat , qu'il envoyeroit pour cet effet : esperant de trouver moyen que le Légat ne partiroit de quelque temps , & qu'il seroit longuement par les chemins ; & qu'avant qu'il fût venu en France , il pouroit survenir des choses , qui feroient que l'absolution ne se donneroit jamais. Et nous avons eû bien grand affaire à nous défendre de ces derniers : mais à la fin nous en sommes venus à bout , & nous avons obtenu, que l'absolution se donneroit à

Rome , en la façon que je vous ai prédit ci-dessus.

Or tant plus ces malins esprits s'étudioient d'empêcher ou retarder un si grand bien , tant plus N. S. P. a fait continuer par Rome les prières publiques & privées de tous les gens-de-bien ; & tant plus lui-même a été & est assidu à prier & invoquer la grace & inspiration du Saint Esprit : & outre ses devotions ordinaires , qui en tout temps sont grandes , le samedi , 5. de ce mois , fête de la dédicacion de Sainte Marie des neiges , acompagné d'un petit nombre de ses serviteurs , il alla , tout piés nuds , sur l'aube du jour , depuis son Palais de *Montecavallo* jusques à Sainte Marie Major ; & là fit une tres-longue oraison , & y dît la messe , toujours piés nuds : & après une autre longue oraison , s'en retourna , encore piés nuds , en sondit Palais , toujours pleurant , & tenant la tête basse , sans donner la bénédiction , ni regarder personne : & le jour de l'Assomption de N. D. 15. de ce mois , retourna , à la même heure , en la susdite Eglise , aussi piés nuds , & y fit longue oraison , & y dît la messe , aussi piés nuds ; & puis y tint la chapelle de ce jour-là , assisté des Cardinaux , qu'il y atendit plus de deux heures , après avoir achevé les devotions susdites. Et comme il fait tous les jours quelque nouvelle demonstration de sa devotion & pieté envers Dieu ; aussi en l'audience , que nous eûmes de S. S. ledit jour de lundi , 28. de ce mois , il nous rendit un tres-grand & insigne témoignage de l'estime , qu'il fait du Roi , & de la France , & de sa paternelle affection envers l'un & l'autre , comme il vous sera déclaré en temps & lieu plus sûr.

Après

Après S. S. je ne dois & ne puis taire les bons offices, qu'auprès du Pape, & ailleurs, a fait au Roi & à la France, ou pour mieux dire à la Religion, à la Chretienté, & en particulier au Saint Siege, Monsieur le Cardinal Tolet, par les bons conseils, instructions, & courage, qu'il a donné & continué par un long espace de temps à S. S. & à d'autres. Tellement qu'il se peut dire avec verité, qu'après Dieu, qui a fait prospérer le Roi, & inspiré le Pape, ledit seigneur Cardinal a plus rait & pû auprès de N. S. P. que tous les autres hommes ensemble, pour la fiance que S. S. a en sa doctrine, prudence, integrité, fidelité, & bonne affection envers elle. Et est chose émerveillable, voire œuvre de Dieu, que du milieu d'Espagne, d'où est isüe toute l'oposition & contradiction à une œuvre si sainte & si nécessaire à toute la Chretienté, Dieu ait suscité un personnage de si grande autorité, pour procurer, solliciter, acheminer, avancer, & parfaire ce que les Espagnols abhorrent le plus *. Il y en a qui ont opinion qu'il ira Légat en France: quand ainsi seroit, les choses ne s'en porteroient que mieux, lui étant personnage de grand entendement, de doctrine éminente, & d'insigne prudence, vertu, & valeur, qui connoitra incontinent la raison, & la recevra en payement, & passera par dessus beaucoup de petites choses, auxquelles un autre de moindre capacité s'arrêteroît & feroit difficulté. Quelques-uns, pour ce qu'il est né en

Espa-

* M. de Thou dit qu'Henri IV. comptoit cet événement entre les prospéritez de sa vie. *Jam tum Rex gloriabatur, ac inter fatales sibi felicitates numerabat, quod ex gente adeo infesta unum causse sua apud Pontificem defensorem ac assertorem habuisset.* Hist. lib. 113.

Espagne⁵, & a été Jésuite, pourroient penser, qu'il voudra procurer quelque chose pour le Roi d'Espagne, & pour les Jésuites⁶: mais outre qu'il est homme-de-bien, & des plus raiso-

na-

⁵ Il étoit natif de Cordoue, & avoit été Confesseur de l'Impératrice Marie, sœur de Philippe II.

⁶ On peut croire, sans blesser l'intégrité, la fidélité, & la candeur du Cardinal Tolet, que les bons offices, qu'il rendit en cete affaire à Henri IV. eurent pour objet, en partie, de le disposer peu à peu au rapel des Jésuites en France. C'est à quoi le Père Antoine Possévin avoit pareillement pensé, lors qu'étant envoyé par le Pape au devant du Duc de Nevers, à cinq journées de Rome, pour lui déclarer, que s'il y venoit, S. S. ne vouloit pas qu'il y demeurât plus de dix jours, ni qu'il y parût en équipage d'Ambassadeur; il s'acquiras de sa commission, avec tant de douceur & de ménagement, qu'à son retour il fut contraint de s'enfuir de Rome: parce que, dit ce Duc dans le *Discours de sa Légation*, il fut tenu pour un politique, & pour un homme tout dévoué à mon Roi, puisqu'il n'exageroit pas contre Sa Majesté, comme l'on vouloit qu'il fît, au lieu de faciliter sa reconciliation avec le Pape & le Saint Siège. Herrera dit, que le Pape reprimanda le Père Possévin, pour n'avoir pas ôté au Duc de Nevers toute espérance de traiter avec Sa Sainteté des affaires du Prince de Bearn: Et cela qu'à dre avec ce que le Duc dit dans le *Discours*, que je viens de citer, que le Maître de la chambre du Pape lui siant demandé, si le Père Possévin ne lui avoit pas déclaré, que S. S. ne vouloit aucunement, qu'il lui parlât des affaires de Navarre: (c'est le nom que le Pape donnoit à Henri IV. pour ne le pas appeller Roi de France) il répondit que non. Paul Piascecki dit la même chose: *Missus erat*, dit-il, *ad explorandum adventus ejus rationes Antonius Possévinus Societatis Jesu, coram quo cum Dux afferuisset, se venire ad osculum pedum Pontificis, uti Principem Catholicum, ac multa habere dicenda secretis, ex sententia sua, de statu Gallia presentis, Pontifex, re intellectâ, nil aliud opposuit.* Dans sa *Cronique*. Quoi qu'il en soit du Card. Tolet, M. de Thou dit que ce qu'il fit pour Henri IV. aida beaucoup au rapel des Jésuites: *quod sive sponte facit, ut erat moribus candidis, & infuso ad gratiam odiumque ingenio; sive de industria, quod plerisque tunc persuasum fuit, ut gratiam Ordini suo apud Regem conciliaret: magnum vicissim ad restitutionem Jesuitici Sodalitii, qua octavo post anno secuta est, momentum attulisse creditur.* lib. 113.

nables, & ne fera que selon l'instruction qui lui sera donnée, il n'a moyen d'enchanter, ni de forcer le Roi, ni son Conseil, à faire ni conseiller chose qui ne soit juste & expédiente. Aussi-bien tout autre qui sera envoyé par-delà aura les mêmes instructions que lui, & néanmoins ne les exécutera possible pas avec tant de discrétion & de respect que lui; & ne se contentera pas si-tôt de raison, & ne fera pas par-deça rapport si favorable des choses de delà, comme lui qui s'y est comme engagé, & affectionné par une infinité de bons offices, qu'il a faits pour l'acheminement & entière expédition de cet affaire. ⁷

Le 5. de ce mois je receûs la lettre, qu'il vous pleût m'écrire de Givry près Chalons le 16. de Juillet, avec la copie de la demande de Monsieur de Mayenne, & de la réponse qui lui avoit été faite. Du contenu de laquelle dépêche je me suis servi là où il a été à propos; & vous en remercie tres-humblement. L'affaire du Roi occupe si fort nos esprits, qu'il n'y a place pour y recevoir les autres occurrences de deçà; & partant je ne vous en écrirai point pour cete fois: aussi n'y a-t-il pas chose d'importance qui mérite d'être ajoutée à un affaire si grave, qui requiert nôtre soin tout entier. Il ne s'est trouvé commodité de vous écrire plutôt; & de vous envoyer courrier exprés, nous n'en avons eû jusques ici assez d'ocasion, & ne l'avons eû faire pour les considérations, que vous saurez
avec

⁷ Ces raisons avoient fait tant d'impression sur l'esprit du Roi, qu'il avoit consenti volontiers à l'envoi de ce Cardinal en France en qualité de Légat. *Facile sibi ab Offato ob id passus fuerat, ut Toletum, qui legationi obnoxia destinabatur admitteret.* Ibid.

avec le reste de nôtre negociation : mais nous sommes sur le point d'en avoir occasion dans peu de jours, avec l'entiere resolution & execution de tout l'affaire. Cependant, je prie Dieu qu'il vous donne, Monseigneur, &c. De Rome ce mercredi 30. d'Aoust 1595.

L E T R E X X X I.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Comme cet ordinaire étoit sur son partement, est arrivé ce matin un extraordinaire, qui nous a rendu vôtre dépêche du 20. d'Aoust, par laquelle j'ai veü, comme vous n'aviez receü aucunes lettres de moi depuis celles des 23. & 27. Juin, & quant-&-quant en ai connu la cause, par la détention que vous m'écrivez avoir été faite de l'ordinaire dernier entre Chambery & Lion. Qu'es'il est delivré avec ses lettres, vous en aurez des nôtres du 29. Juillet; & en tout événement je vous ai déjà envoyé le *duplicata* de celles que j'écrivois à vous, & en metrai avec cete-ci de celle, que j'écrivois au Roi. Au demeurant, outre ce qu'il vous a pleü m'écrire, j'ai veü ce que vous aviez écrit à Mr. du Perron; & vous assure, que quelque instance & presse, qui nous ait été faite, nous avons eü l'un & l'autre conjointement le soin que vous nous recommandez; de ne passer les bornes de nôtre pouvoir, au préjudice de la dignité & réputation de S. M. & de la tranquillité de ses sujets; ainsi que vous verrez par les conditions, qui ont été acordées, & que nous vous enverrons, lors que nous
vous

vous dépêcherons un courrier exprés, auquel me réservant, je ne vous ferai cete-ci plus longue, que pour prier Dieu qu'il vous donne, Monseigneur, &c. De Rome ce 1. Septembre 1595.

L E T R E XXXII.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Ce n'a pas été si-tôt comme on nous avoit dit, mais ç'a été ce matin que l'absolution a été donnée au Roi par N. S. P. le Pape, avec toute la solemnité & allegresse publique, qui se pouvoit desirer. Et pour vous porter cete nouvelle, nous vous dépêchons *Batiste Mancini* ¹, auquel nous avons ordonné d'aller par chemins seûrs, & de ne se travailler pas tant à aller tôt, comme de pouvoir arriver seûrement: & même d'autant qu'outre les lettres que nous vous écrivons à-present sur cete occasion, il vous portera le *duplicata* des deux precedentes dépêches, la copie de la requête par écrit, que nous présentâmes au Pape; les articles, qui ont été acordez pour obtenir l'absolution, & ceux qui ont été par nous refusez. Et partant si ledit *Mancini* n'arrive si tôt, il ne lui en faudra rien imputer.

Depuis mes lettres du 30. d'Aoust & premier de Septembre, nous avons eû bien à contester & travailler, pour convenir de la forme d'une plus brieve demande, qu'on a desirée de nous, & du

¹ De qui viennent, à ce qu'on dit, tous les *Mancini* établis en France par le Cardinal Mazarin leur oncle.

*Tales ex humili magna ad fastigia rerum
Extollit, quoties voluit Fortuna jocari.*

du decret de l'absolution, que N. S. P. avoit à faire, & de l'abjuration, & profession de Foi, qu'il nous a falu faire ce matin immédiatement avant l'absolution. Mais enfin tout s'y est passé convenablement à la dignité de la Couronne Tres-Chretienne, & à la tranquillité qui est nécessaire à la France, si affligée des guerres civiles passées, qui ont été les deux fins* que nous nous sommes proposées en toute cete négociation, après l'honneur & gloire de Dieu. Maintenant il reste à faire metre en forme lesdits actes, & expédier la bulle de l'absolution : à quoi nous travaillerons en toute diligence, afin que le Roi ait le tout au plustost; & que S. M. & la France en reçoivent le fruit attendu le plustost qu'il sera possible. Au demeurant, les Espagnols ne se sont jamais rendus, encore que le Pape eût déclaré en Consistoire être resolu de donner l'absolution : & quand ils ont veü ne pouvoir plus empêcher qu'elle ne se donnât, & à Rome même à leur veüe ; ils ont fait tout ce qu'ils ont pû, pour au moins la retarder; & puis pour empêcher qu'elle ne se donnât en public ; & que le Château Saint-Ange n'en tirât, & qu'il n'en fût fait aucune allegresse publique, jusques à ce que, disoient-ils, l'on eût ratifié en France les conditions, & envoyé par-deçà un Ambassadeur : auquel temps ils étoient d'avis que ledit Château pourroit tirer. Mais il a tiré ce matin, dont ils ont mal aux oreilles; & se feront à ce soir d'autres signes de réjouissance, qui leur feront encore mal aux yeux.

Par

* Dans le Manuscrit il y a, *scopes*, mot latin signifiant la même chose.

Par ma lettre du 30. d'Aoust je vous disois, qu'en l'audience, que nous avons eüe de N. S. P. le 28. d'Aoust, il avoit rendu un grand témoignage de l'estime qu'il faisoit du Roi, & de la France, & de sa paternelle affection envers l'un & l'autre. C'est que sans épargner sa personne, ni la grande dépense, qu'il lui faudroit faire, ni ses Etats d'Italie, qu'il lui conviendrait laisser, il nous offrit de s'en aller en personne en Avignon, & si le Roi se vouloit fier de lui, & y venir, lui donner l'absolution en ladite ville: & quand S. M. ne voudroit ailer en Avignon, S. S. iroit là où le Roi voudroit, & lui donneroit l'absolution en tel lieu qu'il aviseroit. Nous le remerciâmes tres-humblement & tres-affectueusement de tant d'honneur, qu'il vouloit faire à S. M. mais pour la longueur du temps qui y iroit, & pour infinis accidens, qui pourroient survenir, & empêcher ce sien voyage, & pour les soupçons & défiances, que les choses passées avoient causées, & pourroient renouveler sur cete occasion és esprits de plusieurs, nous le suppliâmes de vouloir réserver cette bonne volonté à quelque autre occasion, que le temps pourroit apporter pour quelque autre bien général de la Chretienté; & donner au plustost à S. M. l'absolution, qu'on pensoit être jà donnée en France à l'heure qu'il parloit.

J'estime que lorsque le Roi écrira à S. S. pour le remercier, il sera bon que S. M. fasse particulière mention de cete offre de S. S. Par la même lettre du 30. d'Aoust je vous disois, que nous ne vous avions dépêché courrier exprés pour certaines considerations, dont l'une des principales est, qu'à chaque fois que nous refusions de promettre quelque chose d'importance, dont

on nous pressoit, & nous excusions sur ce que nôtre pouvoir ne s'étendoit jusque-là ; on nous disoit, que nous envoyassions un courrier exprés au Roi ; & nous repliquions, que pour éviter toutes longueurs, il nous avoit été défendu par l'Instruction d'envoyer aucun courrier exprés, jusque à ce que nous enverrions l'entière résolution de tout l'affaire.

Le Légat qui ira d'ici n'est point encore résolu, que nous sachions. Il s'est fort parlé de Monsieur le Cardinal *Tolet* ² : soit qu'il aille, ou non, il sera bon, que lorsque le Roi écrira au Pape pour le remercier, il écrive aussi audit seigneur Cardinal *Tolet* d'une façon particulière & propre ; & qu'entre autres choses il lui dise, qu'après Dieu & le Pape, il reconnoît tenir l'ab-

² *Tolet* desiroit passionnément cete Légation, & de tout le sacré Collège personne n'en étoit plus digne que lui, qui avoit été le principal promoteur de l'absolution du Roi. Je crois que la seule raison qui empêcha le Pape de l'envoyer en France, fut qu'il appréhenda, que *Tolet* ayant été Jésuite, depuis sa jeunesse jusqu'à son Cardinalat, il ne fût par cet endroit-là suspect au Roi, qui pour lors n'aimoit pas cete Compagnie, comme il est marqué dans la lettre 106. & au Parlement de Paris qui venoit de la bannir ignominieusement du Royaume. M. de Thou en dit une autre raison, qui est que le Pape vouloit faire d'une pierre deux coups, c'est à dire, que le Cardinal qui iroit Légat en France pour la ratification de l'absolution, se chargeât aussi de la négociation de la paix entre les deux Rois ; à quoi il falloit employer un homme qui ne fût suspect ni à l'un, ni à l'autre. Ce qui ne se rencontroit pas en la personne de *Tolet*, la partialité qu'il avoit montrée pour Henri IV. ayant offensé Philippe II. & toute la Nation Espagnole. *Sed cum postea Pontifici placuisset, ut qui ob absolutionem mitteretur, etiam pacis inter Reges tractanda negotium susciperet ; quod non nisi ab homine utrique parti non suspecto confici poterat ; Toletus aliqui jam atato gravis excusatus fuit, & Alexander Medices Cardinalis dignitate ac natalium splendore illustrior, tanquam magis idoneus ad id electus.* à la fin du 113. livre de son Histoire.

l'absolution de lui : vous assurant , Monseigneur , qu'en cela le Roi n'écrira rien qui ne soit vrai ; & que S. M. ne pourra jamais le remercier tant , que ce ne soit beaucoup au dessous de son mérite : & je ne vous écrirais ceci avec tant d'assurance si je ne le savois bien. Messieurs les neveux de S. S. y ont aussi fait tout bon office , & même Monsieur le Cardinal Aldobrandin , qui est aussi le plus aimé , & pourra aller Légat vers le Roi. Il s'est aussi parlé , & se parle encore de Monsieur le Cardinal *Aquaviva* ³ , pour ce qu'il y est quasi tout porté ; & que d'ailleurs il est Cardinal fort noble , & d'ailleurs aussi de qualitez fort nobles. Des autres Cardinaux , ceux qui plus ont porté l'affaire de S. M. sont *Aragon* ⁴ , *Paleotto* ⁵ , *Florence* ⁶ , *Verone* ⁷ , *Gallo* ⁸ , *Sarnano* ⁹ , *Morosino* ¹⁰ , *Camerino* ¹¹ , *Giustiniano* ¹² , *Monte* ¹³ , *Montalto* ¹⁴ , *Saffo* ,

³ *Ottavio Aquaviva* , Créature de Gregoire XIV. Légat d'Avignon depuis 1593.

⁴ *Léon d'Avala d'Aragona* , Créature de Pie IV. Voyez la page 449. note 6.

⁵ *Gabr. Paleotto* , Archevêque de Bologne , Créature de Pie IV.

⁶ *Alexandre de Medicis* , Archev. de Florence , Créature de Gregoire XIII.

⁷ *Augustin Valier* , Noble-Vénitien , Evêque de Verone , Créature de Gregoire XIII.

⁸ *Antonio Maria Gallo* , Créature de Sixte V.

⁹ *F. Costanzo Sarnano* , Cordelier , Créature de Sixte V. avec qui il avoit fait ses études.

¹⁰ *Jean-François Morosin* , Noble-Vénitien , Créature de Sixte V. Nonce , & puis Légat en France dans les trois dernières années d'Henri III. *Vir , ut natalium claritate , sic pietate , & morum probitate , ac ingenii candore insignis.* Histoire de Thou livre 86.

¹¹ *Mariano Pierbenedetto* , Créature de Sixte V.

¹² *Benedetto Giustiniano* , Créature de Sixte V.

¹³ *Franç. Maria del Monte* , Créature de Sixte V.

¹⁴ *Montalto* , neveu de Sixte V.

480 LETRES DU CARD. D'OSSAT,
Saffo ¹⁵, & méritent tous quelque clause parti-
culière. A tant, Monseigneur, &c. De Rome,
ce Dimanche 17. Septembre 1595.

L E T R E X X X I I I .

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Par nos dernières lettres, que vous porta *Batiste Mancini*, dépêche exprés, vous auez seû l'absolution donnée au Roi le 17. Septembre: depuis n'est parti aucun ordinaire pour Lion, pour le mauvais traitement, qu'on a fait à quelques-uns en Savoie; & nous n'avons deû vous envoyer aucun extraordinaire par autre chemin, jusques à ce que nous eussions la Bulle de ladite absolution pour la vous envoyer. Maintenant qu'on est rentré en espérance, que le passage des courriers sera ci-après plus seûr & libre, & qu'on est après à dépêcher un des ordinaires pour Lion; je vous écrirai sommairement la suite des choses depuis ladite absolution. Et premièrement, que comme le tems avoit fort duré à toute cete Cour, & à tout ce peuple, auquel étoit avis que ce bon jour ne viendrait jamais assez tôt; aussi la joie en fut incroyable: & ne pense pas qu'en ville du Royaume on en ait été plus aise que dans Rome. A-peine avoit le Pape achevé de
pro-

¹⁵ *Lucio Saffo*, Napolitain, Créature de Clément VIII. de la promotion de 1593. *Prelato benemerito per lunghe fatiche da lui fatte in Roma; si poteva quasi più tosto dir non morto affatto, che affatto vivo per l'età sua decrepita . . . Il pensiero del Papa nel promoverlo era stato di animare alle fatiche gli altri Curiali, e di honorar più la sepoltura che la vita di lui medesimo. Bentivoglio.*

prononcer les derniers mots de l'absolution le dit jour 17. de Septembre, que ses trompetes & tabourins commencèrent à sonner en sa présence, & tout auprès de lui, & puis l'artillerie du Château Saint-Ange; & s'ouïrent incontinant cris & exclamations de joie de toutes sortes de gens, par toutes les places & rues; & vit-on metre les armoiries de France sur les portes de plusieurs maisons. Il n'y avoit pas jusques aux plus pauvres, qui à peine avoient du pain à manger, qui n'achetassent un portrait du Roi, dont on avoit auparavant imprimé grande quantité pour les metre en lumiere ce jour-là.

Parmi cete grande joie on n'oublia de rendre graces à Dieu: car incontinant après l'absolution fut chanté le *Te Deum*, en l'Eglise S. Pierre même¹, & y furent faites plusieurs oraisons, & nommément pour le Roi, avec un si grand concours de peuple, qu'il ne se peut dire. Et comme Mr. du Perron, & moi, sortions de la dite Eglise S. Pierre, Monsieur le Cardinal de Joyeuse, qui nous avoit atendus expressément, nous prit en son coche², & nous mena à S. Louis,

¹ *Benedictione data, templum S. Petri, eoque clausum, fuit apertum, permissaque illud ingredi legatos his verbis admonuit Pontifex: Quemadmodum ipse nunc Henrico Regi januam Ecclesia Militantis in Terris aperuit, ita Regem eniti debere, ut viva fide & bonis operibus se intravit in Ecclesiam triumphantem in Caelis faciat capacem. i. e. Après que le Pape eut donné la bénédiction aux deux Procureurs, l'Eglise de S. Pierre, qui étoit fermée durant la cérémonie, leur fut ouverte, le Pape leur adressant ces paroles: Vous manderez au Roi votre Maître, que maintenant que je lui ai ouvert la porte de l'Eglise militante sur la Terre; c'est à lui à se rendre digne par une foi vive, & par des œuvres de piété, d'entrer un-jour dans l'Eglise Triomphante au Ciel.*

² Au derrière de ce coche, qui étoit tout doré, & orné

482 LETRES DU CARD. D'OSSAT,

S. Louis, Eglise des François ³, où fut chanté un second *Te Deum*, & dites plusieurs oraisons, & semblablement pour le Roi, officiant Monsieur l'Archevêque d'Ambrun ⁴. Et le soir du même jour nous allâmes encore à la Trinité du Mont, Couvent de Minimes François, où fut chanté un troisième *Te Deum*, avec plusieurs oraisons aussi pour S. M. faisant l'office Monsieur l'Evêque de Lisieux ⁵. Et partant de là, comme il se faisoit nuit, nous fûmes encore au salut à S. Louis, où le lendemain lundi 18. fut célébré encore une messe en pontifical pour la même action de grâces, officiant ledit sieur Archevêque d'Ambrun; comme aussi le jeudi 21. s'en célébra une autre en pontifical audit Couvent de la Trinité du Mont, faisant l'office ledit sieur Evêque de Lisieux: à toutes lesquelles dévotions, & actions de grâces, assistèrent non seulement les Prélats & Gentilshommes François, mais aussi bon nombre de Prélats & Gentilshommes Romains, & une infinité de peuple, qui en montrait sentir grande joie. Aussi à la fin de tous ces actes, il y avoit une bonne quantité d'artillerie qui tiroit; & les trois premiers soirs force feux de joie par les rues, & des lumières aux fenêtres.

Le Dimanche 24. qui étoit l'octave du jour
de

de figures, il y avoit en lettres d'or ce verset en forme de devise: *Confundantur qui me persequuntur.*

³ Sur le portail de laquelle étoit cete inscription en grosses lettres: *Henricus Quartus Gallia & Navarra Rex Christianissimus.* Ces trois particularitez sont tirées de la Cronique de Paul Piasceki Evêque Polonois.

⁴ Guillaume d'Avançon, fils de Jean, Seigneur de S. Marcel, Surintendant des Finances, sous Henri II.

⁵ Anne d'Escars de Givry, que le Pape fit Cardinal *propre motu* en 1596,

de l'absolution, Mr. du Perron, & moi, & ceux de sa famille, avec quelques Gentilshommes François, ouïmes la Messe du Pape, & reçûmes de la main de S. S. le corps de N. S. Jesus-Christ; à quoi S. S. nous avoit invitez trois ou quatre jours auparavant par le Père *Cesare Baronio*, son Confesseur. Voilà une partie des actions de grâces, que nous rendîmes à Dieu.

Nous ne manquâmes pas aussi de remercier le Pape; & pour cet effet fûmes à l'audience dès le lendemain de l'absolution 18. Septembre; comme aussi l'allâmes-nous remercier, le mardi 26. dudit mois, de l'honneur, qu'il nous avoit fait de nous donner à communier de sa propre main le Dimanche auparavant 24. du même mois. En allant à ces deux audiences, nous fûmes accompagnés des Archevêques d'Ambrun, & d'Arles⁶, & des Evêques de Lisieux, de Lavaur⁷, & de Grasse⁸, & de tous les Gentilshommes François, qui étoient à Rome, & encore de plusieurs Prélats, Seigneurs, & Gentilshommes Romains, & autres résidans en cete Cour, avec un grand nombre de coches.

Outre ces deux audiences, nous en eûmes encore une troisieme depuis l'absolution, le 6. d'Octobre à *Frescati*, où le Pape alla dès le 28. Septembre, pour prendre l'air, & se recréer un peu

⁶ Il s'appelloit *Silvio di Santa-Croce*, & avoit succédé en cet Archevêché au Cardinal *Prospero Santa-Croce*, son oncle. Puis il s'en démit en 1598. en faveur d'*Horatio del Monte*, Napolitain.

⁷ *Horace de Birague*, cousin du Cardinal de ce nom.

⁸ *Guillaume du Blanc*, auparavant Camérier secret du Pape Sixte V. qui unit en sa faveur les Evêchez de Grasse & de Vence. Il étoit neveu de Guillaume du Blanc, Evêque de Toulon, & Vicelegat d'Avignon, sous le Cardinal d'Armagnac.

peu de tant de peine qu'on lui avoit donnée pour cet afaire, & même les Espagnols.

En chacune de ces trois audiences N. S. P. nous tint quasi mêmes propos, & la plus grand' part sur un nouveau souci, auquel il disoit être entré depuis avoir mis fin à cet afaire; à savoir, comme le Roi recevroit cete grace, & répondroit de sa part à la bonne volonté qu'il avoit trouvée en lui, & au Collège des Cardinaux; & comme S. M. se comporteroit à l'avenir es choses de la Religion: Disant S. S. que les hommes jugeroient de cete sienne action selon l'évenement: que si le Roi recevoit cete absolution avec la reconnoissance & gratitude convenable, & alloit persévérant de bien en mieux en la Religion Catolique, on diroit que S. S. auroit bien fait de l'absoudre: que si S. M. faisoit autrement, chacun blâmeroit S. S. d'avoir mal fait en l'absolvant; & lui-même en auroit si grande honte & regret, qu'il seroit pour en mourir: comme si en cete occasion de vacance de l'état de Maréchal de France, le Roi l'eût donné à Lesdiguieres, comme il l'a donné à Alphonse Corse⁹, *je serois, disoit-il, tombé à terre mort.* Et à ce propos, il fit une longue énumération des causes & occasions, pour lesquelles le Roi se devoit toujours porter de plus en plus en Roi Catolique & tres-chretien, à savoir pour la gloire de Dieu, pour le salut de son ame, pour son

⁹ *Alfonse d'Ornano*, Gouverneur de Guienne, Maréchal de France, père de Jean Bapiste, aussi Maréchal de France, & Gouverneur de la personne de Gaston, Duc d'Orleans, frère de Louis XIII. Monsieur d'Ossat l'appelle Alphonse Corse, à la mode de son tems, que l'on surnommoit ainsi les d'Ornanes, à cause qu'ils étoient originaires de l'île de Corse.

son honneur & réputation, & la profession qu'il faisoit d'être Prince véritable, & gardant ses promesses à qui que ce soit; pour la conservation de son autorité, & de l'obéissance qu'il desiroit de ses sujets, tant à lui qu'à ses enfans; pour le repos & sûreté de sa personne, pour la tranquillité de ses sujets, pour la grandeur de sa Couronne, pour le contentement de ses amis hors le Royaume, qui ont toujours dit bien de lui, & en ont toute bonne espérance; & pour la honte & confusion de ses ennemis, qui ont tant détracté de lui, & qui ne laissent encore d'en médire.

Nous tâchâmes de lui ôter ce souci, l'assurant, que le Roi recevroit le bien que S. S. lui avoit fait avec toute la gratitude, qu'elle en feroit desirer; & feroit tel devoir de Roi catholique & tres-chretien, que S. S. auroit toute occasion de s'en réjouir, & de louer Dieu de la résolution, qu'elle avoit enfin prise & exécutée¹⁰; & lui remontrâmes, qu'outre ce que nous favions de la sincérité & fermeté du Roi, les mêmes raisons, que S. S. nous avoit alléguées, pour lesquelles S. M. devoit faire ce que S. S. desiroit, lui devoient aussi faire croire, que S. M. le feroit, puisqu'elles étoient fondées sur toutes sortes d'intérêts spirituels & temporels, & que nul ne se veut perdre soi-même.

Il nous repliqua, que quand il avoit parlé de gratitude, il n'avoit entendu parler d'aucun profit sien, ni de personne des siens: qu'il ne vouloit rien de particulier de S. M. pour sa personne, & ne vouloit aussi qu'aucun des siens prît rien

¹⁰ *Nam sollicitius custodiendus est honor, in quo etiam beneficium amici tuendum est.* Plin le jeune.

rien de Prince du monde : mais qu'il desiroit seulement que S. M. tint ce qu'elle avoit promis ; fût bon catolique , & correspondît à la bonne volonté qu'il avoit trouvée au Saint Siége. Il fut tres-aïse de ce que nous lui dîmes à *Frescati* le 6. de ce mois , que le même jour qu'il donnoit l'absolution à Rome , le Roi faisoit chanter un *Te Deum* à Lion , pour la nouvelle que S. M. avoit reçue de la declaration , que S. S. avoit faite en Consistoire , d'être résolu de lui donner l'absolution. Et ne sauroit S. S. recevoir plus grand plaisir en ce monde , que d'entendre , que le Roi a fait quelque chose de bon catolique : comme au contraire il s'affligeroit extremement s'il entendoit quelque chose de sinistre ; lui étant avis , depuis qu'il a donné l'absolution , que toute sa louange & vitupère dépend & dependra toute sa vie des comportemens de S. M. envers la Religion Catolique.

Sur la fin de la première audience , il nous dît , que nous ferions bien d'aller remercier les Cardinaux , qui s'étoient quasi tous montrez bien disposez en cet afaire : ce que nous fîmes durant la première semaine , entre le Dimanche de l'absolution , & le prochain suivant. Lesdits seigneurs Cardinaux , comme s'ils eussent tous parlé ensemble , & consulté ce qu'ils avoient à dire , se réjouirent tous avec nous du bon succès de l'affaire , & montrèrent avoir grande espérance , que Dieu en tireroit un grand fruit pour son honneur & gloire , & pour le bien de la Religion Catolique ; & au reste s'étendirent , comme avoit fait le Pape , en exhortations à la persévérance ; s'offrant pour fin de leurs propos , de servir le Roi en tout ce qu'il plairoit à S. M.

leur

leur commander. Aussi le Pape se laissa entendre envers les Cardinaux, qu'il auroit agréable, qu'ils visitassent Mr. du Perron : & de fait il a été visité par cinq, outre Monsieur le Cardinal de Joyeuse, qui l'a visité plusieurs fois, non seulement depuis, mais avant l'absolution ; à savoir par Messieurs les Cardinaux *Morosin*, *Paleotto*, qui est l'un des six Cardinaux Evêques ; *Toledo*, *Florence*, & *Sega*¹¹ : & croi que la plupart des autres y fussent venus, s'ils n'eussent entendu, qu'il n'étoit encore pour partir.

Nous n'avons encore peu avoir la Bulle ; mais nous l'aurons, & vous l'envoyerons par homme exprés, avant qu'il se passe huit jours, en étant la minute arrêtée avec nous, & se grossoyant en cayer & en forme de livre. Les causes de ce retardement sont 1. Une certaine longueur, qui est passée en nature à Rome ; leur étant avis, qu'il n'y auroit rien de bien fait, s'il n'étoit fait lentement & pesamment. 2. Ils vouloient entendre, comment on auroit receu par-delà la nouvelle de l'absolution, & des articles acordez, avant que lâcher la Bulle. Pourroit être encore, que le Pape, qui est de nature fort douce, & voudroit contenter tout le monde, & qui a don-

¹¹ Autrement dit le Cardinal de Plaisance. Il est parlé de lui dans la lettre du 6. de Decembre 1594. Le Duc de Nèvers en dit beaucoup de mal dans le *Discours de sa Légation*, & attribue à ses mauvais offices, & à ses impostures, (c'est le terme dont il se sert) le malheureux succès de sa négociation auprès du Pape. Les Ministres du Roi d'Espagne en Italie, se plaignirent, à leur tour, de ce Cardinal, à qui ils avoient procuré le chapeau, l'accusant d'ingratitude, & même de trahison, pour avoir, après son retour de France à Rome, conseillé au Pape d'abandonner notre Roy : ce qui en effet accéléra son absolution, & par même moyen la ruine de la Ligue.

donné au Roi ce que S. M. desiroit, a pensé pouvoir encore gratifier d'un mois ceux qui par delà étoient après à faire leurs acords, avant que faire S. M. de la Bulle de son l'absolution. Mais nous, après avoir un peu dissimulé, nous en sommes laissé entendre si bien, que nous ne pouvons faillir à l'avoir bien-tôt.

De Légat, il n'y en point encore de déclaré; & le Pape nous a dit lui-même, qu'il n'en veut point déclarer jusques à ce qu'il ait reçu lettres du Roi, écrites après avoir reçu la nouvelle de l'absolution, & des articles acordez. Possible voudra-t'on attendre à en envoyer jusques à ce que le Roi ait envoyé preter l'obédience; & cependant, sans montrer que ce soit pour cela, on s'excusera sur l'hiver, qui s'approche fort, & possible aussi sur le vieil âge de celui, qui devra être envoyé. De Nonce, il n'y en a de nommé non plus, sinon que S. S. s'est laissé entendre, non pas avec nous, ains avec d'autres, que pour cete première fois il n'en vouloit point envoyer qui fût né sujet d'autre Prince, que du Pape même. A tant, &c. De Rome ce 22. d'Octobre 1595.

J'avois écrit cete lettre avec intention de la bailler à l'ordinaire de Lion, qui partit le 27. d'Octobre; mais pour ce que nous étions si près du partement de Mr. d'Elbene, j'estimai la devoir réserver pour vous l'envoyer par lui, qui encore pourra suplérer à beaucoup de choses que j'ai omises, ou dites trop brièvement. Il a toujours montré un grand zele au service du Roi, & de fait a servi S. M. en tout ce qui lui a été possible, & même a fait grande & honorable dépense à la venue, réception, & logement de Mr. du Perron; comme

me pour mon particulier il m'a honoré de son amitié.

L E T R E XXXIV.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Dans quatre ou cinq jours partira Mr. d'Elbene, qui vous portera la Bulle de l'absolution ; & par lui aussi nous vous écrirons de toutes choses bien ample-ment, & plus sûrement que n'ira cete-ci, qui sera donnée à l'ordinaire de Lion, qu'on est après à dépêcher.

Hier au matin Monsieur le Cardinal Aldobrandin nous chargea de la part du Pape, d'écrire au Roi de quatre choses, dont la première est, que S. S. avoit receû avis, pour la seconde fois, que le Roi faisoit presser Monsieur le Cardinal de Lorraine, par le sieur de Sancy¹, de se départir du droit, qu'il a en l'Evêché de Strasbourg, en faveur de celui de Brandebourg, qui prétend ledit Evêché²: que cete presse faite
au

¹ *Nicolas de Harlay*, alors Surintendant des Finances. Charge que Gabrielle d'Estrées lui fit ôter, à cause qu'il détournait le Roi de l'épouser. C'étoit un des plus habiles hommes de son tems. Vers la fin du regne d'Henri III. il s'étoit fait huguenot, mais il abjura entre les mains du Cardinal de Florence, Legat en France en 1596.

² Le Comte *Jean de Manderscheid*, Evêque de Strasbourg, étant mort à Saverne le 2. de Mai 1592. les Chanoines Protestans de cete Eglise, appuyez du Magistrat de la ville, aussi Protestant, élurent Evêque Jean George de Brandebourg, fils du Prince Electoral Joachim-Fédéric, & petit fils de l'Electeur Jean George, âgé seulement de quinze ans, & s'emparèrent des Châteaux d'Achstein, & de Coquersberg. Le Doyen & les Chanoines Catoliques, qui étoient sortis de la ville, pour ne point assister à cete élection, élurent le 9. de

au préjudice d'un catolique, & en faveur d'un hérétique, donnoit un scandale par-deçà, & ne répondoit point à la profession, que S. M. fait de Roi catolique & tres-chretien, ni à l'acceptation & admission, que S. S. en a faite depuis un mois: Que S. S. prioit donc, & exhortoit S. M. de ne le faire point, ni autre telle chose, qui pût tourner au dommage de la Religion catolique, & à l'acroiſſement des hérésies. Nous lui dîmes, (comme nous avons fait une autre fois qu'il nous en parla, avant l'absolution, par forme de plainte, ſans nous parler d'en écrire) que nous n'avions rien entendu de cela, & ne le croions point; ains avons veü des avis au contraire, venus de chez Monsieur de Lorraine même: que neanmoins nous ne lairrions d'en écrire, ſuivant l'intention de S. S. & dudit ſeigneur Cardinal: cependant, nous les ſuplions de n'en rien croire eux non plus. Je vous ſuplie donc, Monſeigneur, nous vouloir écrire ce que nous
au-

Juſſn ſuivant, Charles, Cardinal de Lorraine, Evêque de Mets, ſils du Duc Charles III. & de Claude de France, lequel fut contraint de ſoutenir ſon droit par la force des armes. M. de Thou dit, qu'Henri IV. appuyoit ſecretement le parti de Jean-George, ſans reſuſer ouvertement ſa protection au Cardinal de Lorraine, à cauſe de la double parenté qu'il avoit avec le Duc de Lorraine. *Huc, dit-il, in occulto Rex favebat; neque illum propter geminam cum Lotaringia Duce adſinitatem à ſuo patrocinio aperte rejiciebat. Itaque arbitri partes ſibi ſumpſit, (en 1603.) & partem poſſeſſionum urbium vicinarum Brandeburgico, ut minus Argentinenſibus ſuſpecto, attribuit; alteram partem Cardinalem poſſidere juſſit. lib. 129. En 1604. les deux Evêques firent un autre accord entr'eux, par lequel Jean-George cedit tout l'Evêché au Cardinal, moyennant la ſomme de cent trente mille écus que le Cardinal & le Chapitre de Strasbourg s'obligèrent à lui payer, & quelques autres conditions ſtipulées en faveur du Duc Frédéric de Wirtemberg, le médiateur de cet acommodement. Livre 131. de la même Hiſtoire.*

aurons à répondre là-dessus. Car outre que les ennemis du Roi continuent toujours à inventer des calomnies contre S. M. il pourroit être encore, que ceux qui, pour leur profit, desseignent de faire certaines choses, qu'ils pensent ne devoir être trouvées bonnes à Rome, se voudroient décharger d'une partie de l'envie sur S. M. comme si c'étoit elle qui les y eût contrainsts.

La seconde chose, dont ledit seigneur Cardinal Aldobrandin nous chargea de la part du Pape, fut de prier le Roi d'avoir pour recommandé Mr. l'Evêque de Carcassone³, à ce qu'il jouïsse des fruits, tant dudit Evêché, que d'une Abbaye, qu'il a en Champagne; ajoutant ledit seigneur Cardinal, que S. S. reconnoissoit ledit sieur Evêque, & le sieur *Horace Rucellai*⁴, son frère, pour ses amis, & pour avoir été toujours amis de sa Maison⁵, & bien affectionnez à la France. Et quant à ce dernier point, je vous puis témoigner, qu'ils sont tenus d'un chacun, par-

³ *Annibale Rucellai*, gentilhomme Florentin, auparavant Gouverneur de Rome, & connu à la Cour de France par les négociations, auxquelles il avoit été employé par les Papes Paul IV. & Pie V. En 1567. il fut envoyé par Charles IX. à Venise, pour demander au Sénat un secours d'argent: mais il ne put rien obtenir à cause de la guerre du Turc, dont la République étoit menacée alors. L'Abbaye qu'il avoit en Champagne, étoit celle du Jard près de Melun.

⁴ *Horatio Rucellai*, Premier Maître d'Hôtel de Ferdinand, Grand Duc de Toscane.

⁵ Les *Aldobrandins* & les *Rucellai* avoient été toujours du parti, qu'on apelloit à Florence les LIBERTINS, c'est-à-dire, les bons Républicains, & les Anti-Medicis; lesquels vouloient maintenir leur patrie en liberté. Voilà d'où venoit la grande affection, que Clément VIII. portoit à ces deux frères, dont le père, ainsi que le sien, avoit beaucoup souffert sous les Pontificats de Léon X. & de Clément VII. par où la Souveraineté étoit entrée dans la Maison de Medicis.

par-deçà, pour François de cœur & d'affection; & que j'ai veû moi-même ledit sieur *Horace Rucellai*, avec qui j'ai plus conversé qu'avec l'autre, faire, dire, & écrire plusieurs choses d'importance pour le service du Roi à-présent regnant, depuis & avant sa conversion; & qu'en temps bien dangereux il m'a excité, poussé, & encouragé moi-même à écrire, & faire des choses, que, possible, n'eûssé-je point écrites alors, sans la presse & sollicitation, qu'il m'en faisoit. Ce que j'ai pensé devoir ajoûter ici sur cete occasion, pour lui rendre ce témoignage de verité⁶, sans en être requis de personne.

La troisieme chose fut, que le Pape desiroit, que le Roi conservât à l'Evêque d'Orange⁷ une Abbaye en Provence, dont ledit seigneur Cardinal ne nous pût dire le nom; de laquelle ledit Evêque avoit été pourveû, il y a trois ans, à la recommandation de Monsieur de Mayenne, & en ayant même un brevet de S. M. & néanmoins, depuis peu de temps, un d'Avignon en ayant obtenu un nouveau brevet, avoit dépossédé de cete Abbaye ledit sieur Evêque, qui meritoit compassion, pour être chassé, par les Hérétiques, de sa cité, & pour ne s'être autre-

⁶ Après un témoignage si autentique, l'on ne peut plus douter, que ce seigneur *Rucellai* ne fût un des plus habiles hommes de son temps. Monsieur d'Ossat le dit encore dans une autre lettre à Monsieur de Villeroy, datée du 27. Mars 1601.

⁷ C'étoit *Jean de Tulles*, gentilhomme Provençal, Abbé de Saint-Eusebe, au Diocèse d'Apt en Provence. Clément VIII. le fit Gouverneur du Comtat Venaissin, afin qu'il eût de quoi vivre, tandis qu'il étoit absent de son Evêché, où lui succéderent *Jean de Tulles*, son neveu, en 1608. puis *Jean-Vincent de Tulles*, son petit-neveu, en 1640. lequel fut transféré à l'Evêché de Lavaur en 1646.

autrement mêlé des affaires d'Etat en tous ces troubles : ce sont les mots dudit seigneur Cardinal.

La quatrième fut, que N. S. P. prioit le Roi de vouloir avoir en particulière recommandation la Religion de Malte, & tenir la main à ce qu'elle jouisse de ses biens, droits, & privilèges, tant pour la justice, que pour la noblesse & mérites de cete Religion, & pour les grandes pertes, qu'elle avoit souffertes en France durant les troubles. Sur quoi nous assêurâmes ledit seigneur Cardinal de l'estime, que le Roi fesoit de cet Ordre, & de la bonne justice, qu'il leur faisoit administrer, tant en demandant, qu'en défendant, contre les prétentions même de son Procureur Général, & de ses autres Officiers, quand ils poursuivoient quelque chose au nom & pour l'intérêt de S. M. comme il s'étoit veû dernièrement au fait du Grand-Prieuré de Champagne.

Le Cardinal d'Autriche, Albert, est, depuis peu de jours, arrivé d'Espagne en la côte de Gennes, en un lieu du Prince Doria, apellé *Loano*; dont il a envoyé ici à baiser les piés du Pape, en son nom, le fils aîné du feu Prince d'Orange ⁸, qu'on a si long-temps détenu en Espagne; & à-présent ledit Cardinal le meine avec soi aux Pays-bas, pour l'oposer au Comte

Mau-

⁸ Philippe Guillaume, 28. ans prisonnier en Espagne. Captivité heureuse, puisqu'il y devint tres bon catolique. Il mourut tel à Bruxelles en 1618. sous les yeux de l'Infante Archiduchesse Isabelle, qui lui avoit procuré la liberté. L'Evêque Piasceki dit, que le Cardinal Archiduc l'envoya à Rome, pour demander de sa part au Pape; la permission de porter l'épée avec la calote rouge, & de retenir l'Archevêché de Toledé avec l'habit & la profession militaire.

Maurice, son frère ⁹ : auquel néanmoins il est plus tenu de cete telle quelle liberté, dont il jouït à-present, & possible de sa vie même, que non pas à ceux-là mêmes, qui se glorifient de la lui avoir donnée ¹⁰.

Le séjour dudit sieur Cardinal en cete côte-là, & les allées & venues de plusieurs galères sous

⁹ *Secum adducto Philippo Gulielmo Nassavio Arantionis Principe, quam Philippus (II.) jam multos annos captivum tenebat; tunc vero Infantii Eugenia Clara Elisabetha precibus exoratus, eum & libertati restituerat, & velleris aures torque donaverat; comitemque Alberto addiderat, quod ejus interventu futurum speraret, ut Mauritius ejus frater & Ordines Belgii (les Etats des Provinces-Unies,) qui parentem ejus (le fameux Prince Guillaume) tam propenso favore prosecuti erant, ad pacis rationes inflecti possent. Ubi Genuam appulit Albertus, ipsum ad Pontificem per dispositos equos ablegat, excusaturum, quod non ipse Romam iret; nam à Philippo sibi mandatum, ut nulla mora in itinere facta, quam primum in Belgium, quod aliqui periclitetur, se conferat. Histoire de Thou livre 115. Don Carlos Coloma dit, que Philippe, bien loin de ramener son frère Maurice à l'obéissance du Roi d'Espagne, ne tarda guère à connoître, que les persuasions sont des armes trop foibles pour réduire un rebelle ambitieux & obstiné; & que le mal du païs étoit trop enraciné, pour pouvoir être guéri autrement que par le fer & par le feu.*

¹⁰ Dans la lettre que Messieurs les Etats lui écrivirent, pour le féliciter d'être enfin sorti d'une si longue captivité, ils lui temoignoient, qu'après toutes les obligations qu'ils avoient au défunt Prince Guillaume son père, ils ne pouvoient pas manquer de sentir une extreme joie de le voir mis en liberté; mais qu'ils ne laissoient pas d'avoir un profond chagrin, quand ils considéroient que le fils de celui qui avoit cimenté la liberté de leur patrie avec son propre sang, devoit la sienne, aux meurtriers de son père. Car ils prirent une telle défiance de son retour aux Pais-bas, & de son rétablissement dans tous les biens confisquez de sa Maison, dit *Herrera*, que non seulement ils ne lui permirent point d'entrer en Hollande, ni dans aucune des Provinces-Unies; mais defendirent encore à tous leurs sujets de traiter avec lui.

sous son occasion, sont suspectes à plusieurs, non pour les choses d'Italie, mais pour la France, & particulièrement pour Marseille, attendu l'état, auquel elle est au dedans.

Le Chevalier Delfin ¹¹, venu résider Ambassadeur pour la Seigneurie de Venise, arriva en cete ville jeudi, 19. de ce mois. Et me remetant à vous écrire le surplus des autres choses par ledit sieur d'Elbene, je finirai ici la présente, en priant Dieu qu'il vous donne, Monseigneur, &c. De Rome, ce 25. d'Octobre 1595.

L E T R E X X X V.

*Cete letre est de Monsieur du Perron & de
Monsieur d'Ossat en commun.*

SIRE, A U R O Y.

En la première audience, que nous eûmes de N. S. P. après l'absolution, qui fut le lendemain de ladite absolution un lundi 18. Septembre, Sa Sainteté nous dît entre autres choses, que Monsieur le Cardinal de Joyeuse avoit fait de tres-bons ofices en cet afaire; & que lorsque son tour vînt de dire sa voix & opinion, non seulement il fut d'avis, que S. S. vous donnât l'absolution, mais aussi il l'en pria tres-instamment, & de le faire au plustost : ajoutant,

¹¹ Jean Delfin, qui fut depuis Evêque de Vicence, & créé Cardinal en 1604. Il est souvent parlé de lui dans les lettres de nôtre Cardinal, comme d'un tres habile Ministre; & sa Relation de la Cour de Rome est souvent citée dans mes notes.

tant, qu'il n'étoit pas si ignorant, qu'il ne seût bien que l'absolution donnée presentement frapperoit un grand coup contre son frère, qui portoit les armes, & le pourroit ruiner avec toute leur Maison; & néanmoins il reconnoissoit, que l'absolution étoit si nécessaire au bien de la Religion Catholique, & de la France, & de toute la Chretienté, qu'au hazard même de son propre frère, & de toute leur Maison, il suplioit S. S. de la donner sans plus diférer. Ce que S. S. nous récita ainsi de mot à mot, & l'affirma & jura en apellant Dieu à témoin; & nous dit de plus, qu'il n'y avoit eû rien qui plus l'eût fait résoudre à donner l'absolution prontement, que de voir, que celui, qui avoit si grand interest à la retarder autant qu'il pourroit, jusques à ce que son frère fût accomodé, suplioit néanmoins pour l'avancement & pronte expédition d'icelle, & témoignoit un grand besoin. & nécessité, que la Religion & le Royaume en avoient.

Et depuis en la troisieme audience, que nous eûmes le 6. de ce mois à *Frescati*, où N. S. P. étoit allé pour prendre l'air, il rendit le même témoignage audit seigneur Cardinal de Joyeuse: duquel aussi plusieurs Cardinaux, & même Monsieur le Cardinal *Toledo*, nous ont assuré, qu'il avoit fait semblable office en leur endroit, les informant des choses de la France, & du grand besoin, que la Religion Catholique avoit, que l'absolution fût donnée au plustost. Aussi fut-il le premier à en chanter le *Te Deum*, à S. Louis incontinent qu'elle fut donnée, & à dresser les armes de V. M. sur la porte de son Palais, & à faire les feux de joie, & tous autres signes d'allegresse. Et à toutes les audiences,

ces, que nous avons eûes depuis, il nous a envoyé trois de ses coches, entre lesuels étoit son premier, & tous les plus aparens de sa famille, pour nous accompagner; & même les Evêques de Lavaur & de Grasse, qu'il a logez chez lui. Outre que dès le commencement, quand je du-Perron arrivai en cete ville, il m'envoya son carosse, & de ses gens au devant, m'ofrit son logis, & tout ce qu'il pourroit pour le bien de l'afaire, & pour le service de V. M. m'a honoré plusieurs fois de sa vifitation en mon logis, & traité au sien, & donné de bons avertifsemens. Ce que nous avons estimé devoir par cete letre à part témoigner à V. M. à laquelle nous prions Dieu qu'il donne, Sire, en parfaite fanté tres-longue & tres-heureuse vie. De Rome, ce dernier d'Octobre 1595.

L E T R E XXXVI.

A U R O Y.

SIRE,

Monfieur le Cardinal *Toledo* s'est laiffé entendre plusieurs fois, que s'il plaifoit à Vôte Majesté écrire au Pape de faire Cardinal Mr. du Perron, Sa Sainteté le feroit volontiers à la premiere promotion ¹, qui se fera à ces quatre-temps

¹ Cete offre si pronte d'un Chapeau de Cardinal pour M. du Perron confirme ce dont l'accuse l'Auteur du Discours Italien cité dans la seconde note de la 30. letre, de s'être laiffé corrompre dans un festin où il fut invité avec quelques Cardinaux, par la promesse qu'on lui fit de cete dignité, s'il vouloit accepter certaines conditions que le Pape exigeoit pour donner l'absolution au Roi. *Il Pontifice veggendo che 'l Perron e d'Offat non potevan esser vinti uniti, per sottoporfi à qualche castigo ecclesiastico, egli fece chiamar il Perron per istar con alcuni.*

temps du mois de Decembre prochain. Ajoû-
tant de plus, qu'il savoit bien ce qu'il disoit, &
qu'il ne parloit point sans fondement: & m'en
parlant à moi-même m'a exhorté d'en écrire à
V. M. Et pour ce qu'il est Cardinal tres-sage
& tres-grave, je ne puis penser qu'il avance tel-
le chose, que par le consentement du Pape,
qui lui en doit avoir tenu propos, & s'en être
déclaré à lui. Ainsi obéissant au commande-
ment dudit seigneur Cardinal, & conforté par
la vertu & doctrine éminente de mondit sieur
du Perron, & par la singulière dévotion & zele
à vôtre service, que j'ai veû en nôtre commu-
ne négociation; j'ai pris la hardiesse de faire sa-
voir à V. M. ce que ledit seigneur Cardinal
m'en a dit. A quoi je n'ajouterai autre chose,
sinon qu'outre qu'au jugement de tous ceux de
deçà,

*alcuni Cardinali à convitto, dove per non io che discorsi particola-
ri questo spirito ambizioso si lascio condurre à conditioni che pare-
van arrecar un certo temperamento tra la dignità della Chiesa e la
maestà di nostri Rè. Essendosi dunque chiarito il Perron di voler
accettar le conditioni, lo Papa in presenza del Perron fece man-
dar il d'Ossat, ed incomincio ad allegarsi, che di pari avessero
consentito alle censure ecclesiastiche, à lor dicendo: la domenica che
viene ogni cosa si finirà. L'Ossat all' opposto perseverantemente
insistendone disse, non aver à veruna cerimonia consentito. Il Papa
 nondimeno resterà le medesime parole: la domenica che viene. Il
Perron, dopo che fu ritornato di Roma, sen'ando à Monceaux,
per dar conto della sua Ambasciata al Rè. Un certo Cortesano
gli disse, che'l Rè n'avrebbe preso grandissimo sdegno, per cagion
d'esserli abbassato troppo nel giorno delle cerimonie, impetrando la
benedizione. Il Perron ne dette la colpa all'Ossat. Sur quoi M.
d'Ossat pouvoit répondre avec David à Jâques Davy du Per-
ron: [Qui retribuunt mala pro bonis, detrahebant mihi, quoniam
sequebar bonitatem.] Ma il modo del procedere di l'un e l'altro
da me contatorvi ne fa testimonianza à chi s'abbia ad imputar quel
peccato. Tutto quello che si fece nel dì della benedizione si ha
d'attribuir al Perron, loquale spinto dall' ambizione, sperando
di conseguir lo capello, si lascio contra la mente e la volontà dell'
Ossat, dalle persuasioni e promesse del Pontifice corrompere.*

deçà, cete dignité seroit tres-bien colloquée en un si rare personage ; il semble que ce soit un present que N. S. P. fait à V. M. à la grandeur & réputation de laquelle il semble encore appartenir, que sa conversion ait été tant estimée de ce Saint Siège, que celui qui a été le principal instrument de son instruction, & qui est venu demander, négocier, & impetrer vôtre absolution, ait été honoré & recompensé par ledit Saint Siège de la dignité la plus grande, que le Pape puisse donner. Que si j'étois tel, que mes prières deüssent trouver grace envers V. M. je les ajouterois ici tres-volontiers, pour la grande estime & admiration, en laquelle j'ai les vertus & le savoir de mondit sieur du Perron. Comme aussi, si je pensois avoir en ladite négociation fait chose, dont V. M. me deût savoir quelque gré, je le préteroï volontiers ains le donneroï tout à mondit sieur du Perron ^a, pour le voir d'autant plustost honoré de l'intercession de V. M. & de la dignité qui lui en doit advenir.

^a De l'humeur qu'étoit Mr. du Perron, homme tres-ambitieux & tres-vain, il n'auroit pas fait la même chose pour Monsieur d'Ossât, témoin la relation Italienne. En concurrence du Cardinalat, le Normand auroit trompé le Gascon. Mais Henri IV. comme Prince équitable & reconnoissant, garda l'ordre de la Justice distributive, qui veut que les plus anciens serviteurs soient recompensez les premiers. Du Perron étoit si vain, que pour paroître savant, il entretenoit les Dames de la Cour du flux & reflux de la Mer, de l'estre métaphisique, & du principe de l'individuation. *Guy Patin* dans la 114. & la 126. de ses lettres imprimées à Cologne chez Pierre Du Laurens. Il ressembloit bien en cela à ce *Lutorius Priscus* de Tacite, qui assembla un nombre de Dames Romaines dans la maison d'un Sénateur, pour leur faire la lecture d'un poëme qu'il avoit composé, & s'en faire applaudir, *non virorum animis, sed muliercularum adrepans.* *Annal.* 3.

500 LETRES DU CARD. D'OSSAT,
venir. A tant, &c. De Rome, ce 4. Novem-
bre 1595.

LETRE XXXVII.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Il y a assez long-temps
que je vous donnai avis de la declaration,
que Monsieur l'Archevêque d'Ambrun m'a-
voit faite de sa bonne affection au service du
Roi¹. Depuis il a toujours continué en cete
bonne volonté, & fait tout ce qu'il a pû pour
le

¹ *Guillaume d'Avançon* (c'est le nom de ce Prélat) avoit été
chassé de son Eglise par Lesdiguière, Chef des Huguenots
en Dauphiné : ce qui l'avoit obligé de se retirer à Rome, où il
demeura plusieurs années. Henri IV. le remit en possession
de son Archevêché, & de ses autres bénéfices, & l'eût en si
grande estime, qu'il le nomma ensuite au Cardinalat. Té-
moignage de l'efficacité des bons offices, que Monsieur d'Ossat
lui avoit rendus auprès du Roi, & de ses Ministres. Tout
ce qu'on pouvoit reprocher à cet Archevêque est d'avoir tenu
le parti des Guises du tems d'Henri III. & de s'être impru-
demment chargé de la commission d'aller de la part du Clergé
demander au Roi la confirmation du decret rendu par la
Chambre Ecclesiastique contre Henri Roi de Navarre, par
elle déclaré incapable & indigne de succéder à la Couronne
de France, pour être retombé dans l'hérésie qu'il avoit ab-
jurée. *In sacri Ordinis confesso*, dit M. de Thou, *pridie Nonas*
Nov. (1588.) magno calore Navarrus, ob sectarium crimen, in
quod perfidiosè relapsus esset, regi successione indignus pronuncia-
tur . . . quo facto Nobilitas & plebeius Ordo, cum pravalente
factione nefas ducerent, in causa religionis ab Ecclesiasticis, ad quos
talium rerum cognitio verè pertinet, dissentire, universi subscripse-
runt. Maxique Gulielmus Avanconius Archiep. Ebrodu-
nenfis, qui Guisii gratiam serviliter ambiabat, (nam Bitu-
ricensis prudenter se excusavit) cum duodecim ex singulis Cameris
(de la Chambre Ecclesiastique, de la Chambre des Nobles,
& de celle du Tiers Etat) Regem convenit, & ut decretum
contra Navarrum factum confirmet, Ordinum nomine petit. Hist.
lib. 93.

le service de S. M. Maintenant il se plaint du trouble , qu'on lui fait en la jouissance de l'Abbaye de Montmajour les-Arles , & d'une évocation , qui a été acordée ces jours passez à sa partie adverse , pour transférer la cause du Parlement de Provence , qui étoit son vrai siege , au Grand-Conseil : & a désiré que je vous en fisse entendre ses raisons , estimant , possible , qu'elles en seroient mieux prises ; ce que je ne lui ai pû ni deû refuser. Il dit donc , qu'ayant vaqué ladite Abbaye par le decés de Monsieur Grimaldi , Archevêque d'Avignon² , il en fut pourveû par N. S. P. le Pape , comme étant l'Abbaye assise au pais de Provence , non compris es Concordats , & n'ayant le Roi Indult pour nommer aux Evêchez & Abbayes dudit pais de Provence ; & ne le pouvant alors avoir , pour ce qu'il n'avoit encore alors fait profession de la Religion Catholique : Qu'en vertu de ladite provision , & par autorité du Parlement d'Aix , il a pris possession de ladite Abbaye , & l'a continuée bien près de trois ans , & y a été maintenu par Arrest de ladite Cour , à laquelle le jugement en appartenoit : Que ladite évocation & la poursuite , qui se fait audit Grand Conseil , est non seulement contre les Ordonnances , mais aussi contre l'espérance , qui est donnée au Pape , de contenter S. S. en tout ce qui se pourroit touchant les provisions faites par Sadite Sainteté pendant les troubles passez , & de laisser cependant les choses en l'état. C'est le sommaire de ce qu'il dit touchant
le

² *Domenico Grimaldi*, Noble Genoïs, Archevêque & Vicaire d'Avignon, mort en 1592. Le Cardinal Jérôme Grimaldi, Archevêque d'Aix, étoit son neveu.

le droit au fonds, & la formalité & procédures. Au demeurant, il ajoûte, qu'il est gentilhomme de fort bonne part, & descendu de parens qui ont servi nos Rois ³, & le public, en l'une & en l'autre Robe tres-dignement: Qu'il a encore cet honneur d'avoir été Conseiller des deux derniers Rois, & d'être un des plus anciens Prélats ⁴, non seulement de la France, mais aussi de toute la Chrétienté: Qu'en quelque part qu'il ait été pendant le mauvais temps, qui a couru depuis six où sept ans, il ne se trouvera qu'il ait jamais fait, ni conseillé, ni dit rien de violent, ni d'aigre; ains qu'il a toujours tendu à une bonne paix & concorde: Que pour ces considérations, & autres, il a occasion d'espérer tout bien & honneur de la bonté de S. M. non de craindre qu'il lui soit ôté de ce qui lui est justement aquis: Qu'aussi n'a-t-il voulu, & ne veut recourir à l'intercession de N. S. P. ores qu'il soit tout porté sur les lieux, & qu'il lui seroit fort aisé d'obtenir de S. S. la recommandation, qu'il en sauroit désirer; ains attend la conservation de son bon droit, & l'empêchement de toutes voyes indües, de la justice & équité de S. M. & de vôtre bonne entremise. A quoi je

³ Il étoit gentilhomme de Daupiné, & son père avoit été Surintendant des Finances sous Henri II. & depuis Ambassadeur à Rome.

⁴ Il étoit Archevêque d'Ambrun depuis l'année 1561. & comme tel il assista à la troisième célébration du Concile de Trente. Aux Etats de Blois de 1576. la Chambre Ecclésiastique lui adjugea la préséance sur l'Archevêque de Vienne, qui la prétendoit pour avoir été sacré avant lui: *quia prior in promotione, etiam si posterior in consecratione, prior esse debet in sessione.* De sorte qu'Ambrun ayant été promu le premier, il devoit précéder l'autre. Il mourut à Grenoble en 1600. âgé de soixante-cinq ans. *Gallia Christiana.*

je n'ajouteraï autre chose, sinon que j'estime la personne digne de toute faveur, n'y ayant jamais veû que tout bien & honneur; & qu'il est expédient pour la réputation du Roi, en ces quartiers même, que tels Prélats, & autres personnes ecclésiastiques, soient conservées & maintenues en leurs biens & droits; & que vous, Monseigneur, en ce que vous pourrez, y teniez la main, comme vous avez toujours fait, & faites en toutes choses bonnes & louables. A tant, &c. De Rome, ce 4. Novemb. 1595.

L E T R E X X X V I I I .

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Je ne pense devoir rien ajouter ici à la lettre que j'écris au Roi, sur ce que Monsieur le Cardinal *Toledo* m'a dit touchant Mr. du Perron, pour ne paroître présomptueux, & ensemble défiant de la protection, en laquelle vous avez toujours eû les personnes de mérite; sinon que ledit seigneur Cardinal m'a dit de plus, que voulant le Roi entendre à ceci, il sera bon, qu'outre la lettre qu'il plaira à S. M. en écrire au Pape, il lui en soit écrit aussi à lui un mot, pour en prier S. S. & encore un autre mot à Monsieur le Cardinal Aldobrandin à même fin; & que ces trois lettres soient ici à temps pour tout le 17. jour du mois de Decembre prochain. Il y a encore une chose à considérer, c'est que si le Roi n'écrivoit à cete fois pour mondit sieur du Perron, S. M. n'auroit aucune part en la prochaine promotion. Car de ceux de delà, mal-aisément en feroit le

Pape

304 LETRES DU CARD. D'OSSAT,

Pape avant que s'en être bien informé, ni possible avant que le Roi ait prêté l'obédience. Mais S. S. fera mondit sieur du Perron, pour être ici présent, & jà connu & estimé, & pour y avoir fait ce qu'il a fait; outre ce que ledit seigneur Cardinal Tolet en a dit. A tant, Monseigneur, &c. De Rome, ce 4. Novembre 1595.

L E T R E X X X I X.

A U R O Y.

SIRE,

Vôtre Majesté recevra par le sieur d'Elbene la Bulle de son absolution, qui est la dernière chose, que nous avons à procurer en cet affaire. De façon qu'à-présent il ne nous reste à faire ici autre chose qu'à louer & remercier Dieu, comme je fais de tout mon cœur, de la bonne issue qu'il lui a plu vous en donner conformément à ce que j'en avois prédit, il y a dix mois, lors que V. M. me commanda de lui en écrire ce que j'en pensois: & à prier encore sa divine bonté, qu'il lui plaise vous faire la grace d'en recevoir, tant en votre personne, qu'en votre posterité, le fruit que tous les gens-de-bien vous en desirent; & qu'il vous donne, &c. De Rome, ce 5. Novembre 1595.

L E T R E X L.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Avec la Bulle de l'absolution du Roi, que Mr. d'Elbene vous porte, vous aurez des memoires sur le contenu d'icel-

d'icelle¹ & sur ce qu'il semble qu'il faudra faire par-delà, & sur certaines choses qu'on s'est laissé entendre desirer par-deçà. J'avois encore à vous envoyer plusieurs écritures, qu'il nous a fallu faire & bailler au Pape pendant nôtre negociation, pour vaincre certaines difficultez : mais pour ce qu'elles ne sont encore traduites d'italien en françois, & qu'à-present nous avons la fin desirée, pour laquelle elles se faisoient, je n'en ai voulu charger le paquet. Or la Bulle étant expédiée, & à nous consignée pour vous l'envoyer, ce grand affaire est achevé par-deçà. Ce sera maintenant à vous de delà à y faire ce qui reste de vôtre côté. Loué soit Dieu, qui a conduit le tout si bien, qu'il ne m'en reste aucun scrupule. Bien pourroit-il être, que par-delà toutes choses n'auroient été trouvées bonnes de tous; comme il y a eû par-deçà de nos amis, qui se sont ofensez outre mesure², principalement contre moi, de la secreteffe, dont nous avions été contraints d'user; telle, que tous nos articles étoient acordez, avant que nul de nos plus intimes seûst que nous eûssions commencé d'en traiter. Tant s'en faut que le Pape, ni les siens, aient jamais peû découvrir, (comme ils y étoient après,) ce que nous avions, pouvions, ou desseignons; ni que les
Espa-

¹ Ces Memoires sont inferez dans ceux du Chancelier de Chiverny, sous ce titre : *Annotations & avertissement sur les Articles promis au nom du Roi pour l'absolution de sa Majesté.* Voyez la troisieme note de la lettre du 16. Janvier 1596.

² Messieurs d'Elbene & Lomellin, entr'autres, étoient fort piquez contre Monsieur d'Ossat, à cause du mystère, qu'il leur avoit fait de la dépêche, dont il est parlé dans la lettre du 4. de Janvier 1595. Mais un bon Ministre ne doit point se soucier de l'inimitié des particuliers, ni de tout ce ce qu'ils peuvent dire, lorsqu'il ne peut leur complaire, sans faire tort à son Maître.

Espagnols, qui étoient toujours aux aguets, aient peu pénétrer ce qui se traitoit en particulier : desquels il y eût deux Cardinaux, qui le matin du Consistoire du mercredi 30. d'Aoust, auquel le Pape declara qu'il étoit résolu d'absoudre le Roi ; dirent à Monsieur le Cardinal Tolet, avant que le Pape descendît audit Consistoire, que c'étoit grand cas, que nous ne voulions recevoir aucun mandement, ni pénitence ; ains disions, que le Pape nous donnât l'absolution, s'il vouloit, sans autre chose ; autrement nous nous en irions. Et à demi-heure de là, au lieu même, où ils avoient dit telles choses, ils ouïrent le Pape récitant toutes les conditions, dont nous étions demeurez d'accord.

Cete secretesse, entre autres choses, a été le salut de l'affaire, qui autrement ne se fût faite, ou non si tôt, ni à si bonnes conditions. Par ainsi, encore que l'envie en soit tombée toute sur moi, je ne m'en puis repentir³. Il se presentera d'autres negociations, dont on pourra faire part aux amis, comme je sai qu'il est expédient qu'on le fasse par fois, quand ce ne seroit que pour montrer d'en tenir compte, & pour les retenir en bonne affection. Mais cete-ci, pour infinis respects, ne pouvoit être tenue trop secreta en pas-une de ses parties. Je loue Dieu encore une fois de tout, & le prie, qu'il vous donne,
Mon-

³ Il arive presque toujours, que le Ministre, qui est venu à bout d'une negociation difficile, & que beaucoup de gens ont traversée, s'atire l'envie, & souvent l'inimitié de ceux, avec qui il n'en a pas voulu partager la peine & la gloire. C'est ce que Tacite appelle, *Offensiones graves, & plerumque iniquas, pro Republica suscipere*. Tout homme qui entre dans le ministère public, doit s'attendre, & par conséquent se préparer, à porter ce fardeau ; autrement, le courage & la résolution lui manqueront au besoin.

Monseigneur, &c. De Rome, ce 5. de Novembre 1595.

En toutes les audiences, que nous avons eues du Pape, depuis l'absolution, S. S. nous a parlé des Jésuites, montrant un grand desir qu'ils fussent remis, & que ce seroit un des grans plaisirs, que le Roi lui pût faire. Sur quoi je n'ai à vous dire autre chose, sinon que si, sur la chaude, on les eût chassés tous, sans qu'il en fût resté un seul, il n'en eût rien été davantage: mais si maintenant, après un an, & après l'absolution, on chassoit du Royaume ceux qui y sont restés jusques ici, les ennemis du Roi en feroient trop leur profit, & S. S. en recevroit une tres-grande affliction, & en entreroit en quelque désespoir de l'avenir.

L E T R E X L I.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Le 7. de ce mois, Mr. d'Elbene partit d'ici, pour aller porter au Roi la Bulle de l'absolution: & nous pensions, qu'il arriveroit près S. M. pour tout ce mois: mais nous avons entendu, depuis son partement, qu'il n'avoit pû faire toute la diligence, que nous espérons, & que lui-même desiroit.

Nous n'avons reçu aucune letre du Roi, ni de vous, depuis celles, que vous nous écrivîtes de Lion les 20. & 24. de Septembre; dont le Pape, & Messieurs ses neveux, & tout le Palais, ains toute cete Cour, s'ébahissent; & même d'autant qu'ils savent d'ailleurs, que le Roi reçût la nouvelle de son absolution dès le premier d'Octobre: & ne peuvent comprendre, comment il s'est pû faire, qu'en ces deux mois le Pape

n'ait reçu au moins une petite lettre de remerciement de S. M. sur quoi les Espagnols, & leurs adherans, tiennent des propos conformes à leur ancienne malice. Nous répondons, que, sur la nouvelle, que le Roi reçut à Lion, de la déclaration, que S. S. avoit faite en Confistoire, d'être résolu à l'absoudre, il montra assez, combien il estimoit sa benediction, par l'action de grâces, qu'il rendit, & fit rendre à Dieu, de cete résolution, par tout son Royaume; & par celle, qu'il nous commanda d'en rendre à S. S. & en outre, de faire envers elle, & envers tous autres, à qui il apartiendrait, tous complimens & offices, en la meilleure façon dont nous pourrions nous aviser, comme nous fîmes : Que lorsqu'il reçut à Paris la nouvelle de l'absolution, il en fit de nouveau chanter le *Te Deum* en toutes les paroisses de Paris, & par-tout ailleurs : Qu'au reste, si S. S. n'a point encore reçu de ses lettres, il ne s'en faut point émerveiller, puisqu'on fait aussi, que lorsque les courriers, qui portèrent cete nouvelle, arrivèrent, S. M. ne vous avoit point auprès d'elle, vous étant demeuré à Lion après son partement, pour y achever certains affaires; & que S. M. étoit fort pressée, pour le secours qu'elle s'aprétoit de donner aux siens, qui étoient dans Cambray; & que pour savoir quoi & comment écrire, elle avoit juste occasion d'attendre la Bulle de l'absolution, que nous lui avions écrit, que nous lui enverrions dans peu de jours : & même S. M. n'ayant reçu aucun bref ni lettres de S. S. ni de Messieurs ses neveux, en réponse des siennes, ni autrement; qui sont raisons tres-pertinentes. Toutefois ils ne s'en veulent contenter. Monsieur le Connétable en écrivit dernièrement une tres-

bonne

bonne letre de remerciement au Pape, laquelle donna grand contentement à S. S. & a aidé à soutenir un peu l'atente de celles de S. M. Au reste, toute cete Cour, excepté les Espagnols, continue à montrer grande inclination aux choses de France, & au bien des affaires du Roi; & on y a porté aussi impatientement la perte de Cambray, comme on sauroit avoir fait dans Paris; après avoir été un fort long-temps sans la pouvoir croire, quelques nouvelles & lettres que les Espagnols en fissent courir. On y a été aussi en fort grand souci de Marseille, jusques à depuis trois ou quatre jours, qu'il vint nouvelles de Gennes, non encore certaines, que Casaux y avoit été tué, & la ville assurée au Roi. Aussi y a ici lettres de Malte, qui portent, que le Grand-Maître, combien qu'il soit Espagnol de nation¹, & toute la Religion en Corps, ont fait grande allegresse pour l'absolution du Roi, & ont chanté le *Te Deum*, célébré une messe solennelle du Saint Esprit, tiré de l'artillerie, fait des feux, & député des Ambassadeurs, pour aller, de la part de tout l'Ordre, s'en conjoûir avec S. M. & lui offrir tout service.

Le Cardinal d'Autriche est parti de la côte de Gennes, où il s'est entretenu long-temps; & s'est

¹ De quelque nation que soit le Grand-Maître de Malte; le Gouvernement de l'Ordre est toujours le même. Comme cet Ordre est un corps militaire-ecclesiastique, composé de toutes les nations Catholiques, & dont le Pape est le souverain Juge, ainsi que de tous les autres Ordres Religieux, il ne peut jamais se dispenser d'approuver les résolutions du Saint-Siège. Et par conséquent, le Pape ayant absous Henri IV. malgré les Espagnols, il n'étoit pas au pouvoir du Grand Maître *Martin Garcés*, Espagnol, ni des Langues d'Aragon & de Castille, de s'abstenir des réjouissances, dont le Pape & le Sacré Collège leur avoient donné l'exemple.

s'est acheminé vers Turin, pour s'en aller par la Savoie, & par la Franche-Comté, à son Gouvernement des Pays-bas. Des gens, qu'il mène, & de la quantité d'argent, qu'il fait conduire avec soi², on en parle fort diversement. Mais puisqu'il a à passer si près du Royaume, vous en pourrez être mieux avertis de là même, & possible encore l'en décharger d'une partie. Il a été, & est fort visité là où il séjourne, & par là où il passe, de personnes de grande qualité. Quelques-uns appellent cela abouchemens, pourparlers, & conspirations contre la France, & particulièrement contre Marseille. Mais comme plusieurs se peuvent mouvoir à faire tels complimens avec lui, par seule courtoisie, & par le respect & révérence, qu'ils portent à sa Maison, & à sa dignité; autres par soumission, obligation, & servitude, qu'ils ont au Roi d'Espagne: aussi tiens-je pour dit & assuré une fois pour toutes, que les Espagnols, & leurs adhérens, tant séparément, que conjointement, pensent toujours à nous mal-faire; & qu'il se faut continuellement garder d'eux, lors même qu'on ne voit rien de telles allées & venues.

Si Monsieur d'Espernon s'est abouché à Antibes avec le seigneur Josef de Cugne, Ambassadeur du Roi d'Espagne près Monsieur de Savoie, comme il a été écrit de Gennes; vous en aurez été plutôt, & mieux avertis par-delà.

Le

² *Don Carlos Coloma* dit dans son histoire des Guerres de Flandre, que le Cardinal Archiduc portoit la valeur d'un million & demi de ducats en barres ou lingots d'argent; & que l'on avoit donné cet expédient à Philippe II. pour épargner les intérêts du Change, & pour gagner sur le coing de la Monnoie, d'autant qu'avec le poids d'une Réale de huit, on battoit en Flandre un Philippe, qui valoit par tous les Pays-bas dix Réales.

Le sieur de Glezenoüe, Secrétaire de Monsieur de Lorraine, est arrivé ici depuis 8. jours, pour rendre compte au Pape de l'acord de mondit Sieur de Lorraine avec le Roi³, & de Monsieur le Cardinal, son fils, avec celui de Brandebourg, son concurrent en l'Evêché de Strasbourg⁴.

Peu auparavant étoit arrivé l'Evêque de Plofque en Pologne, venu seulement, comme l'on dit, pour s'aquiter de l'obligation, que, par certaines Bulles, les Evêques ont de venir de temps en temps visiter le Saint Siège, & rendre compte au Pape de leur administration : & peu après celui ci, arrivèrent deux Evêques de Russie⁵, envoyez par le Clergé de ce pais-là, qui ayant jusques ici vécu à la Greque en la Religion Chretienne, se veulent, ci-après, acommoder à l'Eglise Latine, & se soumettre au Pape.

Monsieur le Duc de Mantoüe est de retour chez lui de son voyage de Hongrie⁶. Le Pape a été.

³ Jusque-là le Duc de Lorraine avoit tenu le parti de la Ligue, ainsi que tous les Princes de sa Maison établis en France. Par cet acord, qui fut négocié par Christofe de Bassompierre, père du Maréchal de France de ce nom, le Roi laissoit la ville de Marsal en propre à ce Duc, & lui donnoit Dun & Stenay en échange de Jamets, avec promesse du Gouvernement de Toul & de Verdun pour un de ses fils.

⁴ Je ne sai pas précisément, quel acord le Cardinal de Lorraine avoit fait alors avec Jean-George de Brandebourg, son compétiteur : mais le Duc de Nevers dit dans la Relation de son Ambassade à Rome, que le Pape lui avoit témoigné d'être bien fâché, que ce Cardinal eût fait la paix avec les Protestans, & partagé avec eux un Evêché, que le Saint Siège lui avoit donné pour le garder & conserver.

⁵ *Hipatinus Pociej*, Evêque de Volodimer, & *Cirilie Terlecki*, Evêque de Luczko. Ils demandèrent au nom du Clergé de leur Province, d'être réunis à l'Eglise Romaine, dont ils s'étoient separez 150. ans auparavant. Ils abjurèrent leurs hérésies, & reçurent le Concile de Trente.

⁶ *Vincent*, Duc de Mantoüe, commandoit en Hongrie, en qualité de Général des troupes auxiliaires d'Italie, & de

été en quelque délibération d'en rapeller le seigneur Jean-François Aldobrandin ; mais enfin il s'est résolu de le laisser hiverner en ce pais-là, afin qu'il se trouvât plus près, & plus prest à faire quelque chose de bon au Printemps prochain, si l'ocasion s'en presente d'ailleurs. Cependant, le seigneur Paul Sforza, Lieutenant dudit seigneur Jean-François, & les sieurs *Ascanio Sforza*, & *Marco Pio* s'en retournent. Le Comte de Mirande, Viceroy de Naples⁷, est prest à s'en retourner en Espagne, & le Comte d'Olivarés lui succède, venant de faire la même charge de Viceroy en Sicile⁸, où il fut envoyé, partant d'ici, où il avoit résidé long-temps Ambassadeur.

Monsieur le Cardinal⁹ *Sforza*, qui a été long-temps absent de Rome, est à-present de retour depuis mardi au soir 28. de ce mois. Quand Mr. du Perron passoit à Bresce en venant ici, ledit seigneur Cardinal lui écrivit, & lui fit parler par un seigneur du pais, s'offrant à lui en tout ce qu'il pourroit faire pour l'expédition de l'affaire, pour lequel ledit sieur du Perron venoit ; & même de venir à Rome expressément, & laisser là tous ses

affaires.
Vicaire de l'Archiduc Maximilien, qui étoit le Généralissime Impérial.

⁷ Il y avoit neuf ans qu'il étoit Viceroy de Naples. Il s'appelloit *Don Juan de Zuñiga*. Herrera le loue fort dans la troisième partie de son Histoire.

⁸ *Don Enrique de Guzman*, père du Comte-Duc d'Olivarés, *Privado* & Premier Ministre de Philippe IV. Il avoit été Viceroy en Sicile, depuis l'an 1590. C'est ce Comte, qui ayant menacé le Pape Sixte V. de protester contre lui, s'il donnoit l'absolution au Prince de Bearn, fut en danger d'être décapité au sortir de cete audience. Car Sixte étoit le Prince de son siècle, qui savoit le mieux se faire craindre & respecter,

⁹ *Francesco Sforza*, Comte de *Santa Fiora*, Créature de Grégoire XIII. & Chef de la Faction Grégorienne dans les Conclaves.

affaires: & depuis il nous en écrivit autant à tous deux. Cela merite un particulier remerciement du Roi, outre le commun, que S. M. fera à uns & à autres du Collège des Cardinaux. Mr. Perron a un peu de mal d'yeux; & pour ce j'ai seul visité ce jourd'hui ledit seigneur Cardinal *Sforza*, & l'ai de nouveau remercié au nom du Roi de cete offre, & de la bonne affection, qu'il montre au service de S. M. & au bien de la France: outre qu'en répondant à ses lettres, nous l'en avons jà remercié. Atant, Monseigneur, &c. De Rome, ce 30. Novembre 1595.

L E T R E XLII.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR, Depuis le partement de Mr. d'Elbene, qui s'en alla porter au Roi la Bulle de son absolution, je vous écrivis par l'ordinaire de Lion le 30. Novembre: & étant arrivé le courrier *Valerio* le premier jour de ce mois environ midi, je vous écrivis le soir même, vous avertissant de sa venue, & de l'audience, que Mr. du Perron, & moi avions eue; & de la joie, que vôtre dépêche avoit causée au Pape, à tout le Palais, & à tout ce peuple. Maintenant, pour continuer à vous rendre compte de ce qui est ensuivi depuis, je vous dirai qu'au premier Consistoire, que N. S. P. tint après, qui fut le lundi 4. jour de ce mois, il fit lire la lettre, que le Roi lui avoit écrite de sa main, laquelle fut trouvée merveilleusement belle, & aporta un contentement infini à tout le Collège, & ferma la bouche à ceux, qui avoient commencé à mal parler, & à mal pronostiquer de ce

Y 5

que

que le Roi avoit tant tardé à écrire. 'Aussi à la verité il ne se pouvoit faire une dépêche plus à propos, ni plus accomplie, que celle qu'aporta ledit *Valerio*, tant pour le regard du Pape, & des Cardinaux, à qui le Roi a écrit, que de ce qui a été mandé aux Evêques du Royaume, pour les exhorter à faire rendre grâces à Dieu. Laquelle seule letre, ainsi envoyée aux Prélats, aura sans autre chose servi de publication de l'absolution du Roi, que nous disions par les memoires, que vous a portez Mr. d'Eibene, qu'il seroit bon de faire faire par toutes les paroisses du Royaume : & ne sera plus besoin d'en faire autre publication. Le contentement, que les Cardinaux eurent d'oïr la letre du Roi au Pape, a été augmenté par ce que depuis nous les avons tous visitez de la part de S. M. & par l'avis même de S. S. les avons remerciez, excusé envers eux le retardement de cet office, promis la continuation & accroissement de la devotion du Roi à la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, & à ce S. Siege; rendu compte de la délivrance de Monsieur le Prince de Condé¹ des mains de ceux, qui l'instruisoient en l'heresie, pour le faire nourrir & élever en la Religion Catholique; & ofert à chacun d'eux tout ce que S. M. pourroit, tant pour le général de tout le Collège, que pour le particulier de chacun d'eux; outre que nous avons rendu les lettres à ceux à qui le Roi écrivoit. Tous lesdits seigneurs Cardinaux ont receu ce compliment avec grande demonstration d'aise de l'honneur, que le Roi leur faisoit, & de l'espérance, qu'ils disoient concevoir de S. M. pour l'avenir en toutes choses, qui apartiendroient au bien de
la

¹ C'étoit une des conditions de l'absolution du Roi.

la Religion Catolique, & du S. Siège, & de toute la Chretienté : avec ofres auffi & promesses tres-expresses de servir S.M. en tout ce qui se presenteroit.

Outre l'audience, que nous eûmes du Pape, & de Messieurs ses neveux, le jour même que *Valerio* arriva, laquelle ne fut que sur la gratitude, avec laquelle le Roi avoit receû l'absolution, dont nous montrâmes à S. S. tous les témoignages, que nous en avions; nous eûmes une autre audience le vendredi suivant 8. de ce mois, en laquelle nous rendîmes particulier compte au Pape de la malice & violence des Espagnols en toutes ces choses, dont le Roi nous écrivoit par sa lettre du 17. Novembre; & puis, comme de nous-mêmes, nous mîmes en considération à S. S. s'il ne lui sembloit pas bon de faire faire quelque office de sa part envers Monsieur d'Espernon, & ceux de Marseille, par Monsieur le Cardinal *Aquaviva*: & lui fîmes bien sentir l'intérest que toute l'Italie y avoit, & lui particulièrement. A quoi S. S. nous dît avoir ja fait quelque chose, sur la priere que nous en avions faite de nous-mêmes au Cardinal Aldobrandin, plus d'un mois avant que ledit courier *Valerio* arrivât; & qu'il verroit encore ce qui s'y pourroit faire ci-après. Cependant nous disoit, qu'il lui sembloit, qu'il n'étoit bon de trop presser le Consul Cazaux, de peur que cela ne le fît précipiter en quelque inconvenient irremediable. Nous fussions retourner à l'audience vendredi dernier 15. de ce mois: mais le mercredi auparavant la goutte survint au Pape, laquelle lui dure encore.

Au demeurant, j'ai dit au seigneur *Giulio Gualtero*, Maître des postes du Pape, ce qu'il vous plût m'écrire par vôtre lettre du 18. Novembre,

le

lequel me sembla en demeurer content, en attendant que le Roi ait plus grande commodité. Quant à l'état de Maître des courriers de France, dont il vous plaît m'écrire par votre autre lettre du 17. je ne sai bonnement que vous en dire. D'un côté le courrier Batiste Mancini est fort affectionné au service du Roi, & a beaucoup travaillé; & pour récompense de ses services a obtenu le premier cet office, & en a brevet & lettres. D'autre côté, à la recommandation de Monsieur le Grand-Duc de Toscane en a été obtenu un brevet par le sieur *François Paul Santi*, Florentin, que je ne connois point; mais on m'en a fait fort bon rapport: & le seigneur Jérôme de Gondi m'écrivit au mois d'Aoust dernier fort expressément & amplement, dont j'ai encore la lettre, que le Grand-Duc prendroit en fort mauvaise part, si ce qui avoit été accordé pour son respect, n'avoit effet; & même d'autant qu'on prétend, que ledit *Santi* est personne tres-bien qualifiée pour dignement gerer cete charge; & que *Mancini* ne l'est point, pour ne savoir pas seulement écrire, & faire le registre, qui seroit nécessaire: & que pour cela il a même délibéré; quand cet état lui sera assuré, d'en prendre récompense de quelqu'un, à qui il espère le résigner sous le bon plaisir du Roi. Par ainsi je m'en remets au tempérament, qu'il vous plaira y prendre, après que vous aurez pesé toutes ces considérations de part & d'autre.

Mr. du Perron fut pourveu de l'Evêché d'Evreux, à la nomination du Roi, au Consistoire du lundi 11. jour de ce mois. Le Pape proposa son affaire lui-même, avec termes d'honneur, & de grande louange: & tous les Cardinaux, sans aucun contredit, furent d'avis non seulement

ment de la provision , mais aussi de la remise de tous les droits, qui leur viennent tant à eux qu'aux autres, avec grand applaudissement de tout le Collège ensemble. Et ainsi le Roi est entré en possession de nommer , & le Pape de pourvoir aux Bénéfices Consistoriaux de France.

Il n'y a point encore de Légat déclaré pour France ; mais en l'audience , que nous eûmes du Pape le 8. de ce mois, il nous dit, qu'il feroit bien-tôt la declaration d'un Légat ou Nonce ; car ainsi parla-t-il. Et nous lui répondîmes ce que le Roi nous avoit écrit, qu'il feroit bon d'attendre que Mr. d'Evreux fût arrivé par-delà, afin qu'à l'arrivée dudit Légat toutes choses s'y trouvassent en meilleur état. A quoi S. S. ne repliqua rien. Cependant , j'incline à croire, que pour peu qu'on entende que Monsieur le Cardinal *Aquaviva* vous soit agréable, on l'envoyera lui plustôt que tout autre , pour la facilité, qui se trouvera en lui plus grande qu'en nul autre.

Le Pape est encore en pensément d'envoyer un autre Légat en Pologne , & en Transilvanie, pour composer quelques différends, qui sont entre ces deux Princes², & les bien unir ensemble

² La Couronne de Pologne , & Sigismond de Bator, Prince de Transilvanie, étoient en querelle, & même en guerre , au sujet de la Moldavie, d'où le Transilvain avoit fait enlever le Palatin Aaron, & mis à sa place Etienne Radul, qui l'avoit enlevé. Jean Zamoyiski, Grand-Général de Pologne, mena ses troupes en Moldavie, & en chassa Radul, au lieu duquel il mit au nom du Roi de Pologne Jérémie Mohila, & contraignit le Kam des Tatars, qui venoit en Moldavie avec une armée de 70000. hommes pour y mettre un Palatin au nom du Grand Seigneur de reconnoître Mohila pour tel, en lui donnant l'étendard, le bonnet, & le sabre, que le Grand-Seigneur envoyoit pour celui, à qui il destinoit ce Palatinat. Mais aussi-tôt que Zamoyiski fut

ble contre le Turc, duquel les affaires vont fort mal en ces pais-là, & sont toujours fort mal-allées depuis son avenement à cet Empire. On a ici dessein d'exciter tous les Princes Chrétiens contre lui, & même le Roi : & pour cela on desire procurer une suspension d'armes entre le Roi & le Roi d'Espagne, la plus longue que faire se pourra, pour autant qu'on estime qu'il y auroit trop à faire à metre une paix entr'eux. Et pour ce qu'il seroit fort malaisé de faire convenir & durer en une ligue tous les Princes Chrétiens, on desseigne de persuader aux Princes confinans avec le Turc, de lui faire tous la guerre en même temps, chacun néanmoins de son côté, & à son profit, prenant ce qu'il pourra ; & d'exhorter les autres Princes, qui ne confinent point avec ledit Turc, d'aider ausdits confinans : à prêter lequel secours & aide le Pape sera lui-même le premier pour donner exemple aux autres.

Il y a ici nouvelle comme le Cardinal Albert d'Autriche arriva à Turin ; & se trouve meshui aussi près de vous, que de nous ici : de façon que vous en pouvez savoir autant, ou plus que nous. Le soupçon & la crainte de Marseille s'est renouvelée par-deçà, depuis qu'on a entendu, que la nouvelle qui avoit couru de la mort de Cazaux n'étoit point vraie.

Les
fut parti pour s'en retourner en Pologne, le Transilvain envoya en Moldavie une armée de 12000. Hongrois, pour s'emparer de cete Province, & pour en chasser Mohila. Les Hongrois donnèrent bataille aux 4000. Polonois, que Zamoyiski y avoit laissez en garnison, la facilité de vaincre les ayant invitez au combat ; mais ils furent vaincus par les Polonois, & Etienne Rozuan, leur Général, empalé. Par où Mohila resta paisible possesseur de la Moldavie. *Cronique de Pinscki.*

Les deux Evêques de Ruffie, dont je vous écrivis dernièrement, sont toujours ici, & vaque-t-on à la reconciliation du Clergé de ce pais-là avec le Saint Siège.

Mr. d'Ambrac, qui vous rendra la presente, est un fort honnête personnage, & mon bon seigneur & ami, qui s'en va par-delà. Nous avons usé de cete commodité pour vous écrire, tant plus volontiers que l'ordinaire pour Lion ne sauroit être dépêché encore de quinze jours, n'étant encore arrivé celui qui devoit venir de Lion il y a jà dix jours. Ledit sieur d'Ambrac a été long temps par deçà à la poursuite d'un procès, que Monsieur l'Evêque de Rodez³, son frère, a contre la ville de Rodez, ou pour mieux dire, contre ceux qui y ont commandé pendant les derniers troubles. Et pource que ce différend particulier n'est qu'une dépendance ou accessoire du trouble universel, qui a infecté tout le Royaume; & qu'à-present, tant ledit seigneur Evêque, que ladite ville reconnoissent le Roi, sous l'autorité & protection duquel ils peuvent meshui vivre ensemble sèûrement & paisiblement; j'estime que le Roi feroit une œuvre digne de S. M. de faire qu'ils s'entrecompâtissent ensemble, sans plus quereller entr'eux, ni plaider hors le Royaume; & que chacun retournât à son devoir: ne pouvant y avoir entr'eux, quoi qu'il y ait, un plus grand différend, que tant d'autres qui se sont composez en France depuis deux ans, & entre parties de plus grande qualité qu'ils ne sont: ayant le Roi même, de sa part, englouti tant de cho-

³ François de Corneillan, auparavant Conseiller au Parlement de Toulouse, & Coadjuteur de Jâques, son oncle paternel. Il mourut en 1614. ayant pour Coadjuteur, Bernardin de Corneillan, son neveu, qui lui succéda,

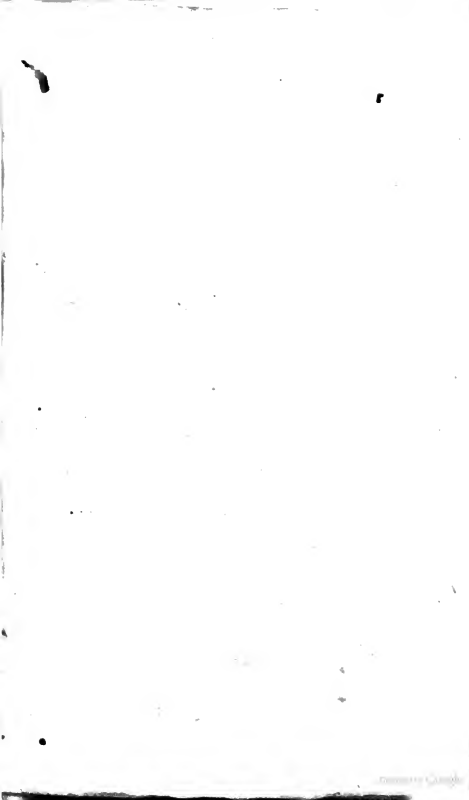
choses, que nuls de ses sujets ne se peuvent meshui excuser de vivre en paix entr'eux, & de s'entr'acorder de choses mêmeement advenues par occasion des troubles passez. Aussi crois-je que vous trouverez la chose digne d'y tenir la main, entant qu'il sera en vous, comme vous avez acoustumé de favoriser & aider toujours à toutes choses bonnes & loüables.

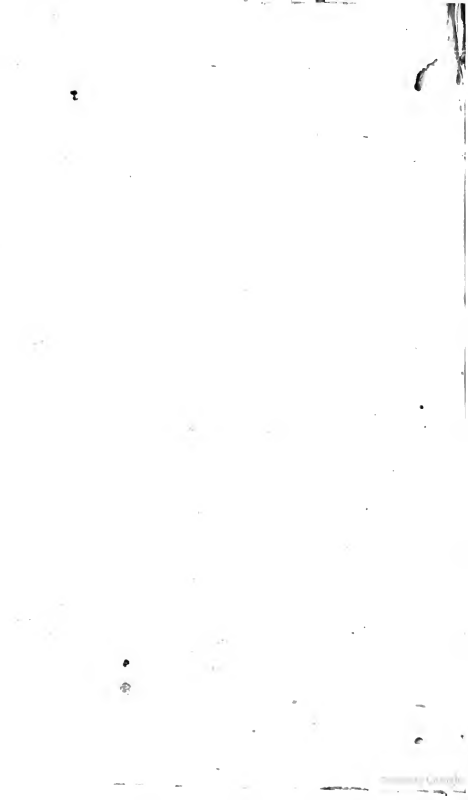
J'oubliois à vous écrire, que N. S. P. ne fera point de Cardinaux à ces quatre-temps prochains, comme on s'atendoit; & nous a-t-on dit, que S. S. ayant donné l'absolution au Roi, a estimé ne devoir faire promotion, en laquelle S. M. n'eût sa part; & que pour donner temps à S. M. d'aviser quels personages elle voudroit être promûs, S. S. difere la promotion jusques à la Pentecôte. C'est bien chose toute asséeurée, qu'il a été fait office envers S. S. à ce qu'elle diférât pour ledit respect de S. M. Si le Roi continue aux occasions d'écrire, comme il a commencé, avec demonstration de tout respect & gratitude, il obtiendra de cete Cour la plupart de ce qu'il en desirera. A tant, je prie Dieu, Monseigneur, &c. De Rome ce 18. Decembre 1595.

Fin du premier Tome.



005 267 408





0011961100

